Université Lumière Lyon 2

Ecole doctorale ScSo

Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes

Le cadre de vie et de prière des bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe de la province de Lorraine aux XVIIe et XVIIIe siècles

2e partie

par Claude FALTRAUER

Thèse de doctorat d'histoire

Sous la direction de MM. Philippe MARTIN et Pierre SESMAT

présentée et soutenue publiquement le 16 décembre 2014

devant un jury composé de :

M. Daniel-Odon HUREL, CNRS – université Jean Monnet, Saint-Etienne

M. Philippe MARTIN, université Lumière Lyon 2

M. Pierre SESMAT, université de Lorraine, Nancy

Mme Hélène ROUSTEAU-CHAMBON, université de Nantes

Frère Patrick PRETOT osb, institut catholique de Paris

TABLE DES MATIERES VOLUME 2

Table des matières volume 2 ..... **489**

Deuxième partie : Entre héritage et renouvellement, l'heure du choix **495**

introduction à la deuxième partie **497**

I- Le cadre des reconstructions **498**

II- Le milieu artistique **502**

1) Un contexte lié aux aléas politique et guerrier 502
2) Des arts marqués par le religieux 506

Le poids du passé et de la politique **510**

I Des maisons qui se redécouvrent anciennes et fières **511**

1) Les origines revues par les vannistes 512
   a) les fondations primitives *513*
   b) le regard des vannistes sur les fondateurs *515*
   c) des fondations toujours marquées par le religieux *522*
2) Les fondations plus récentes et les refondations 526
3) L'impact sur l'architecture et la situation des abbayes 530
   a) l'implantation des abbayes *531*
   b) l'architecture, signe d'une histoire *533*
   c) un passé glorifiant *535*

II- Une congrégation lorraine et des abbayes de nul diocèse **540**

1) Un attachement à la Lorraine ? 541
2) Le cas des abbayes de nul diocèse 552

III- Nouvelle application de la règle, nouveaux besoins ? **558**

1) Les conditions de l'intégration 558
2) La cohabitation 562

3) Au contact des populations 567
a) la charge curiale 568
b) l'édification des fidèles 571
c) les œuvres de charité 576
d) au service de l'éducation 577
IV- La vie en clôture 579
1) Le quotidien des religieux, au rythme de la prière 579
2) Les bibliothèques, lieu du savoir et la vie intellectuelle des vannistes 582
3) Une spiritualité vanniste ? 599
Pour un "bon" chantier 602
I- Les grandes phases de l'évolution des bâtiments 602
1) Evolution générale du patrimoine bâti 603
2) Des choix à faire et des renoncements à opérer 610
3) Quand démarrent les chantiers et quels sont-ils ? 612
a) le début des chantiers 612
b) qu'est-ce qui est reconstruit en priorité à l'arrivée des vannistes ? 614
c) les grands chantiers du XVIIIe siècle répondent-ils aux mêmes priorités ? 618
II- De l'architecte à l'architecture ou de la théorie à la pratique 621
1) Les théories et théoriciens de l'architecture 622
2) Le choix de la forme, des maîtres d'œuvre et des artisans 627
3) Les maîtres d'œuvre 630
a) les maîtres d'œuvre bénédictins 632
b) les maîtres d'œuvre laïcs 637
III- Le chantier et son financement 643
1) Le financement du chantier 643
2) Le déroulement d'un chantier vanniste 649
3) Artistes et artisans 655
Les bâtiments de la vie monastique 665
I- L'église au centre de la vie religieuse 666
1) Une église vanniste ? 667
a) le lieu église 667
b) avant tout : le lieu au service de la liturgie 670
c) les églises vannistes parmi les autres églises 674

2) Typologie des églises vannistes 679
a) les plans *680*
b) les élévations extérieures *683*
c) les élévations intérieures *685*
d) le décor architectural *691*
3) Séparation ou pas entre le chœur et la nef ? 695
4) Le lieu des moines, le chœur 698
a) un austère lieu de prière ? *699*
b) les autels *701*
c) les stalles *707*
5) La sacristie 714
a) un espace de préparation à la célébration *714*
b) les objets du culte *718*
6) La nef 721
a) les meubles de la réforme catholique *722*
b) images et reliques *726*
c) les orgues *731*
II Les lieux de vie des religieux 735
1) Le cloître 737
a) les galeries *740*
b) les escaliers *742*
2) Les lieux de la vie commune 746
a) la salle capitulaire *747*
b) le réfectoire *749*
3) Des lieux pour une vie plus personnelle 754
a) leurs chambres *755*
b) des lieux moins attendus *760*
4) Un lieu à part : la bibliothèque 762
III- Les autres bâtiments de l'enclos monastique 769
1) Les palais abbatiaux et hôtels prieuraux 769
a) l'emplacement *770*
b) l'architecture des palais abbatiaux *772*
c) les hôtels prieuraux *777*
2) Les autres lieux 778
a) les lieux ouverts : hôtellerie et chambres d'invités *778*
b) les communs *780*

IV- une abbaye vanniste ? 783

1) Vers un plan vanniste 784

a) l'église au cœur de l'ensemble 784

b) une architecture fonctionnelle tendant à la standardisation 787

c) les contraintes de l'emplacement 791

d) le cas du palais abbatial 793

2) Des élévations vannistes ? 794

a) les façades vitrines 795

b) les autres élévations extérieures 797

c) les élévations intérieures et le décor 799

En guise de conclusion, et après les vannistes ? 803

I- La Révolution française, encore une fois que faire de cet héritage ? 803

1) Des murs et des hommes face à la tourmente 804

2) Les orages apaisés, une nouvelle vie ? 807

3) Sauver les meubles ? 810

II- La nouvelle vie des maisons vannistes 812

1) Une nouvelle vie et une nouvelle identité 812

2) La reconnaissance d'un héritage 815

Conclusion générale 819

I- Une histoire et une conscience vannistes 819

1) Une mémoire à préserver ad intra 820

2) Une catéchèse ad extra 821

II- Une réalité architecturale vanniste ? 823

1) Une architecture qui évolue 823

2) L'architecture vanniste, un style, des habitudes ? 825

3) Un genre vanniste 828

4) Les églises vannistes, cœur et parole du monastère 830

Annexe : Pièces justificatives 833

Moyenmoutier 835

I- La description de l'abbaye par Carbonnar (1791) 835

II- La description de l'église par André Philippe (1933) 839

Saint-Mihiel **841**

I- Marchés avec Marc Boulanger pour la construction du grand-logis **841**

1) Premier marché du 22 novembre 1682 841

2 Marché du 22 janvier 1685 842

II- Marché du Père Procureur avec Jean Thomas, Architecte et Entrepreneur de Bâtiments pour l'élévation des trois arcades et du mur de la cour donnant sur la vieille bibliothèque et la construction du grand escalier - 5 septembre 1689 ..... **844**

III- Marché avec les frères Thomas pour la construction des quatre arcades flanquant le grand escalier - 18 avril 1691 ..... **846**

IV- Visite de l'abbaye de Saint-Mihiel en 1745 ..... **847**

V- Marché pour la construction de la charpente de l'aile sud du cloître **867**

VI- Pièces concernant les travaux et procès avec Jean-Nicolas Chrétien **867**

1) Engagement de J.N.Chrétien et Jean Maire pour la construction de l'escalier de Ia bibliothèque 867

2) Etat des ouvrages qui restent à faire à la charge de l'entrepreneur tant à la cage de l'escaillier quaux pavé du grand coridor, fait en lozange, composé en vingt cinq parties, soutenus par des chênes en pavé 868

3) Mémoire des augmentations faites et fournies à l'escalier de Messieurs les Révérends pères Bénédictins de St Mihiel de ce qui excède le plan et dessin. Jean Nicolas Chrétien. 870

4) Procès des RP religieux contre JN Chrétien au sujet de la construction défectueuse de l'escalier de la bibliothèque, 20 juillet 1769 875

5) Visite, reconnaissance et estimation des ouvrages de Jean Nicolas Chrétien à l'abbaye. 878

VII- Visite et estimation de l'hôtel abbatial en 1791 ..... **883**

VIII- Projet de division en plusieurs lots de la maison abbatiale **885**

Saint-Avold **891**

I- Description du palais abbatial de Saint-Avold en 1787 ..... **891**

Extraits de l'état des lieux fait au palais abbatial en 1787 pour la succession de l'abbé de La Galazière 891

II- Journaliers de dépenses de 1754 à 1764 ..... **900**

Etat abrégé tiré des journaliers et des comptes faits avec les ouvriers de la dépense de l'église et des tours de l'abbaye de St Avold 900

Journalier des dépenses pour l'église et pour tout ce qui peut y avoir rapport, qui commence au mois d'avril 1757 901

Etat des comptes faits avec le serrurier Pierre Husson, suivant mémoires, quittances et liasses que je réduis ici en argent de France 906

Bouzonville 908

I- Description de l'église en 1715 908

II- Devis pour l'orgue (1717) 909

III- Description de l'abbaye en 1792 912

IV- Description de l'abbaye en 1795 915

Flavigny 918

Traité avec Antoine Zanette de Flavigny (22 janvier 1714) 918

Le Breuil 919

Description du prieuré en 1754 commentée par Charles Croix en 1931 919

DEUXIEME PARTIE : ENTRE HERITAGE ET RENOUVELLEMENT, L'HEURE DU CHOIX

Alors que les vannistes héritent d'un patrimoine bâti en état variable d'un lieu à l'autre, ils héritent aussi d'un riche passé. S'inscrivant dans leur temps, ils en épousent certaines préoccupations et notamment, semblent se plier aux usages architecturaux ou d'aménagement de leurs lieux de vie. Ainsi convient-il de regarder brièvement en introduction, quel ce contexte, avant de se plonger de manière plus prégnante dans leurs réalisations. Cependant, un détour par leur état d'esprit tel qu'il transparaît dans leurs actions et leurs édifices, dans le décor de ceux-ci, montre les relations qu'ils entretiennent au monde extérieur et comment celui-ci pénètre leurs enceintes. C'est pourquoi il nous a paru essentiel de se pencher sur cet état d'esprit, sur leur pensée traduite ou non dans la pierre, sur leur rapport à l'histoire de leurs maisons dans un contexte politique qui évolue considérablement dans la Lorraine de l'époque moderne. Ce préalable sert de fil conducteur parfois très présent, parfois beaucoup moins, pour mieux analyser et comprendre leurs choix architecturaux et éventuellement montrer une spécificité vanniste dans le monde religieux d'alors.

Notre étude est restée très largement centrée sur la Lorraine car ce petit Etat fortement balloté au cours des deux siècles d'histoire de la congrégation n'est pas sans spécificités dont la première serait celle d'être la terre de naissance de trois congrégations réformées à la suite du concile de Trente : celle qui nous intéresse, bénédictins de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe mais aussi chanoines réguliers de Notre-Sauveur et Antique Rigueur de Prémontré. D'autre part, aux carrefours d'influences diverses provenant de pays

européens architecturalement différenciables, le cas lorrain pourrait en être un lieu de synthèse. Ainsi, les lotharingistes y ont vu une architecture vanniste issue plus ou moins de cela mais qu'en est-il réellement ?

I- Le cadre des reconstructions

Des dix-neuf maisons composant la province de Lorraine de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe qui viennent d'être présentées, dix sont des abbayes et neuf des prieurés conventuels. Dans chaque catégorie, il y a bien évidemment l'exception qui confirme la règle. Pour les abbayes, toutes sont de fondation ancienne, antérieures au XIe siècle sauf une, l'abbaye Saint-Léopold de Nancy, née de la volonté du duc de Lorraine éponyme d'avoir dans sa capitale une maison de chacun des grands ordres rentés. Pour les prieurés conventuels, ils se divisent en deux catégories qui sont les prieurés conventuels dont un se démarque par la place qu'il occupe dans le paysage religieux lorrain et par son importance dans la congrégation : Flavigny-sur-Moselle. L'autre catégorie est celle des prieurés-cures, peu nombreux (deux). Ils sont liés à la desserte paroissiale qui justifie leur existence. L'ensemble de ces prieurés connaît une grande diversité de situations, à commencer par celles de leur fondation. Si certains sont très anciens (Le Saint-Mont ou Châtenois par exemple), d'autres ne remontent qu'au début de l'époque moderne (Rosières) voire sont des fondations vannistes (Le Ménil près de Lunéville). Ainsi, à la différence de ce qui se passe dans la congrégation de Saint-Maur, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe connaît plusieurs fondations qui lui sont propres. C'est peut-être là, pour la congrégation lorraine, l'occasion de développer des caractéristiques architecturales qui lui sont particulières.

Ces maisons connaissent bien évidemment des diversités de fortune dans leur histoire certes, mais aussi dans le cadre de la congrégation. Leur passé reste souvent, pour elles, une occasion de fierté, un alibi à certaines manœuvres tenant plus de la politique que de la religion. Ainsi, un certain sentiment national lorrain semble s'y affirmer au cours du XVIIIe siècle. Par leur implantation historique, ces maisons pourraient aussi être les gardiennes des frontières du territoire ducal et, par là même, participent pleinement, pour une majorité d'entre elles, à cette dorsale catholique qu'a défini le professeur Taveneaux. En effet, les abbayes les plus anciennes se trouvent sur la montagne des Vosges. Elles sont donc en

première ligne face au protestantisme qui s'implante fortement en Alsace dès le XVIe siècle. L'une d'entre elles en fait particulièrement les frais car la ville née à ses côtés bascule totalement dans la Réforme : Munster. Néanmoins cette affirmation pourrait être revue quelque peu. L'exemple des capucins dont l'implantation suit les frontières de catholicité apparaissent comme davantage liés à cette problématique[1] que les anciennes maisons bénédictines déjà bien présentes avant l'arrivée de la Réforme. Les prieurés conventuels viennent, pour leur part, renforcer les frontières du domaine ducal aux limites de la Comté mais aussi de la Champagne et en ceinturant Nancy. Comme cela a déjà été dit, il faut bien des exceptions pour confirmer la règle, ce sont les deux abbayes touloises qui, bien qu'implantées dans l'un des Trois Evêchés, n'en sont pas moins intégrées à la province de Lorraine alors que les monastères des deux autres villes épiscopales sont en province de Champagne (Metz et Verdun). Lorsque la province campano-lorraine capucine éclate suite aux guerres du XVIIe siècle, la maison touloise reste en province de Lorraine. En effet, comme pour les bénédictins il s'agit d'assurer une présence lorraine auprès de l'évêque français qui dirige spirituellement les duchés[2]. Par ces singularités, la province de Lorraine pourrait développer des expressions architecturales et artistiques sans que pour autant, la réalité locale soit niée.

Saint-Vanne et Saint-Hydulphe
Gravure XVIIe siècle

La vie intellectuelle des bénédictins en général et des vannistes en particulier, trouve dans ce contexte un lieu d'expression ; tout comme c'est le cas pour les choix artistiques et architecturaux opérés. L'importance de l'histoire et l'attachement au passé des maisons y transparaissent même si certains choix apparaissent plus marqués par la politique que par simple goût pour l'archéologie ou les sciences historiques. En effet, il semble que la

1 HENRYOT Fabienne, "La province des capucins de Lorraine et Champagne", dans BUR Michel – ROTH François (dir.), *Lorraine et Champagne, mille ans d'histoire*, actes du colloque des 8 et 9 octobre 2008, Comité d'Histoire régionale, AE numéro spécial 2009, Nancy, Association des Historiens de l'Est, 2009, pp. 317-336

2 HENRYOT, *art cit*, pp. 331-334

persistance d'un certain modèle dit ottonien, soit un marqueur de l'identité régionale. Il est même défini comme le style du nord-lorrain à l'époque romane alors que le sud se démarque sensiblement de celui-ci notamment en ce qui concerne les chevets[3]. Par son implantation dans les villes épiscopales, le style nord-lorrain d'origine tréviroise est celui qui a été mis en œuvre dans les grands constructions de ces cités dont les grandes églises abbatiales et cathédrales. Par leur ancienneté et leur prestige, ces abbayes constituent un modèle pour les autres églises et ce modèle perdure jusqu'à l'époque moderne. Néanmoins, si les vannistes l'appliquent, d'autres le font aussi à l'instar des bénédictins du prieuré de Saint-Quirin par exemple.

Les maisons vannistes sont confrontées aux monastères des autres ordres qui, aussi, connaissent semblable évolution. En effet, le cadre lorrain présente des spécificités en termes d'histoire religieuse qui peuvent apparaître aussi dans les maisons d'autres ordres réformés comme les prémontrés ou les chanoines réguliers de Notre-Sauveur. C'est dans ce contexte particulier, de trois ordres réformés par des condisciples de l'université jésuite de Pont-à-Mousson, qu'il est intéressant de voir si les vannistes développent des spécificités liées à leur ordre ou leur congrégation ou non. Néanmoins, chez les fils de Saint-Benoît, l'architecture n'est pas réellement théorisée et d'une manière générale, n'est l'objet que de fort peu de commentaires de la part des supérieurs ou des religieux eux-mêmes. Le cadre de vie reste avant tout une nécessité fonctionnelle qui, lorsqu'un choix s'impose, semble primer.

Conformément aux usages suivis dans toutes les congrégations monastiques de leur temps, les abbayes vannistes ne disposent pas d'une totale liberté en matière de construction. En effet, les grands travaux sont soumis à l'autorisation de la diète ou du chapitre général même si les procès-verbaux de ceux-ci n'en font que bien peu mention. De même, ces grandes campagnes de travaux nécessitent des financements importants qui peuvent occasionnellement être l'objet d'arrangements entre maisons de la province. Enfin, les vannistes eux-mêmes ne sont que peu versés dans les aspects techniques de l'architecture et de l'art. Il ne se relève chez eux qu'un seul architecte ayant atteint une renommée certaine, dom Léopold Durand, alors qu'aucun ne se démarque pour une production artistique. Le recours aux architectes et entrepreneurs laïcs semble donc être la règle et l'usage habituel.

---

[3] COLLIN Hubert, *Eglises romanes de Lorraine*, 4 vol., Nancy Société d'archéologie lorraine - Musée lorrain, coll. Les guides du Pays lorrain, 1986, tome I

Dans ce contexte lorrain puis vanniste, le poids de la politique et des affrontements successifs entre France et Lorraine, notamment pendant le XVIIe siècle, pourrait sembler un élément de décision, mais est-ce si évident et sensible ? Cependant, même si la Lorraine est occupée, elle conserve son rôle de "frontière de catholicité". C'est ainsi que le suffragant d'Henri de Bourbon-Verneuil, évêque de Metz, favorise l'implantation de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe dans les abbayes messines entre 1630 et 1642[4.] Plus concrètement, pour les vannistes, cela se traduit par de nombreux conflits de bénéficiaires des abbayes entre ceux nommés par le duc, par le roi voire par le pape ou élus par les communautés. Le roi de France confisque ainsi les bénéfices détenus par des Lorrains et il faut, par exemple, attendre 1656 pour Louis XIV rende à Nicolas de Lorraine ses biens séquestrés et au prince Charles ses bénéfices ecclésiastiques dont les abbayes de Senones, Moyenmoutier et le prieuré de Flavigny[5.]

D'autre part, ces reconstructions s'inscrivent dans un contexte artistique particulier propre à la Lorraine, région d'entre-deux, sous forte influence politique française, tout comme elles peuvent l'être aussi par le fort sentiment janséniste qui domine dans la congrégation tout au long de son histoire Cela se traduit-il dans la pierre ? L'analyse architecturale d'une part et du mobilier d'autre part sont des indicateurs de ces influences potentielles. Tournées vers le Saint-Empire, les maisons vannistes entretiennent des liens étroits avec les abbayes d'Allemagne du sud mais ces relations sont-elles purement intellectuelles et religieuses ou se remarquent-elles aussi dans l'architecture ? Enfin, le décor des maisons et leur ameublement est révélateur de l'état d'esprit des religieux et de leurs conditions de vie souvent décriées comme étant atteintes d'un luxe bien plus séculier que régulier. A l'heure où elles redécouvrent leur passé sous un jour nouveau, celui-ci influence-t-il leurs choix décoratifs pouvant favoriser un sentiment local d'autonomie dans cet ensemble qu'est la congrégation ? Les questions restent nombreuses pour mieux connaître les vannistes. Après l'approche socio-économique de la congrégation ces dernières années du²e à M. Gérard Michaux dans sa thèse de doctorat[6] et ses nombreux articles, nous avons choisi de l'aborder par le contexte plus matériel du cadre de vie comme pouvant être un élément essentiel afin de mieux comprendre l'état d'esprit des vannistes au cours des deux grands siècles de l'époque moderne, de la fondation de la congrégation en

4 PARISSE Michel (dir.), *Histoire de la Lorraine*, 3e édition, Toulouse, Privat, 1977, p. 306

5 DIGOT Auguste, *Histoire de Lorraine*, 6 vol., Nancy, Vagner, 1856, tome V, p. 348

6 MICHAUX Gérard, *La congrégation bénédictine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe de la commission des réguliers à la suppression des ordres religieux (1765-1790)*, Thèse de doctorat pour le troisième cycle, ss dir. prof. René Taveneaux, Université de Nancy, 1979

1607 à sa disparition en 1791. Pour avoir une vision plus globale de cette question, notre travail s'appuie sur les histoires propres à chaque maison avant leur intégration dans la congrégation et surtout sur l'empreinte qu'elles ont laissé sur leurs anciens territoires. Afin de toucher au plus près cette réalité, nous n'avons pas dissocié le cadre de vie strict en bâtiments conventuels et églises mais appréhendé l'ensemble à la différence de l'étude menée par Mme Monique Bugner sur le cadre de vie des mauristes[7] pendant la même période. Elle a en effet choisi de ne traiter que les bâtiments claustraux comme seuls révélateurs, ce qui est déjà une tâche immense au vu de l'étendue de la congrégation de Saint-Maur en France. Pour notre part, le nombre plus réduit de maisons a permis d'étudier également les églises où les religieux passent plusieurs heures par jour, où ils reçoivent les fidèles régulièrement et qu'ils semblent particulièrement entretenir en veillant à la qualité des décors et des aménagements liturgiques.

Ces "palais de la foi" comme le dit le titre de l'ouvrage de M. Germain Bazin[8] sont-ils seulement le lieu de résidence et de connivence de religieux avant tout grands seigneurs d'Ancien Régime ou, au contraire, des lieux à la fois pastoraux et économiques tournés vers un territoire et agencés pour la diffusion d'un message religieux ? Sont-ils des demeures de prestige de grands propriétaires ou adaptés à la vie religieuse ? Alors que l'architecture évolue, que l'architecture médiévale commence à intéresser les théoriciens de cet art, quels rapports les vannistes entretiennent-ils avec elle dont ils héritent des églises importantes ?

II- Le milieu artistique

1) Un contexte lié aux aléas politique et guerrier

Dans sa préface au catalogue sur *L'art en Lorraine au temps de Jacques Callot*[9], Jacques Thuillier décrit l'art lorrain du XVIIe siècle comme celui d'un "pays heureux, d'un peuple aimant la bonne chère, les foires et les fêtes, d'une aristocratie cultivée se plaisant aux cérémonies, aux ballets et aux danses ; [mais] aussi l'art d'un pays ruiné par la guerre,

7 BUGNER Monique, *Cadre architectural et vie monastique des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Nogent-le-Roi, J. Laget - Librairie des Arts et Métiers, 1984

8 BAZIN Germain, *Les palais de la foi, le monde des monastères baroques, Italie, Pays ibériques, France*, Fribourg - Paris, Office du livre - éditions Vilo, 1980

9 Catalogue de l'exposition du Musée des beaux-arts de Nancy, 13 juin - 14 septembre 1992, Paris, RMN, 1992, p. 17

la peste et la famine, d'un pays où la mort était devenue le spectacle quotidien"[10]. Cet antagonisme, ces épreuves traversées par un peuple bon-vivant le marquent et marquent son expression artistique, coupant l'élan créateur et amenuisant considérablement les réformes religieuses.

S'il n'est guère possible de parler d'une école lorraine de peinture ou de sculpture, l'art dans la région au XVIIe siècle n'en est pas moins marqué par de grands noms et surtout une forte influence italienne au détriment de l'art français. Les échanges entre les cours de Nancy, Mantoue et Florence sont devenus constants et réguliers[11]. Au tournant du XVIIe siècle, des liens se renouent avec l'Italie dans un duché resté très largement tourné, dans les domaines religieux et intellectuels, vers la France. Ce sont les artistes qui font le voyage en Italie et les artistes italiens qui viennent s'installer en Lorraine. Particulièrement nombreux à la fin du XVIe siècle et au début du suivant, certains ne restent guère plus d'une décennie alors que d'autres s'installent définitivement. Dans le même temps, des Lorrains comme Siméon Drouin jouissent d'un certain prestige car ils ont longuement séjourné outre-mont[12]. Ainsi, des artistes de qualité peuplent d'œuvres d'art les églises et abbayes de la région à l'instar de Claude Bassot, Rémond Constant, Jacques Bellange, Claude Déruet ou encore Georges de La Tour, et ce grâce à un réel mécénat ducal et épiscopal qui participe à l'œuvre de catholicisation de l'espace face aux menaces protestantes[13].

Par la force de la vie religieuse renouvelée par le concile de Trente qui est celle de la Lorraine de l'époque moderne, la présence monastique est accrue. Celle-ci fait naître des chantiers importants et les actions catéchétiques des minimes ou des jésuites nécessitent un recours important à l'image[14]. Jusqu'en 1635, la Lorraine et tout spécialement Nancy est une véritable ruche artistique. Le nombre de peintres en activité y est comparativement plus important que dans des villes de taille équivalente aux mêmes dates[15]. Ces peintres se connaissent tous car ils appartiennent souvent à des dynasties d'artistes ayant dans leur parenté des artisans ou artistes dans des domaines différents. Par mariage, ils entretiennent

10 *ibid*
11 CABOURDIN Guy – GERARD Claude, *Lorraine d'hier, Lorraine d'aujourd'hui*, Nancy - Metz, Presses universitaires – éditions Serpenoise, 1987, p. 72
12 PINON Pierre, "La capitale ducale de Charles III à Charles IV : Ville-Neuve et architecture nouvelle", *L'art en Lorraine… cat cit*, p. 93
13 PARISSE, *op cit*, pp. 282-283
14 SYLVESTRE Michel, "Aspect social de l'art en Lorraine", *L'art en Lorraine… cat. cit*, p. 56
15 *ibid*, p. 53

des liens entre eux. De plus, l'entrée dans la carrière est assez facile car il n'existe pas en Lorraine, de confrérie ou guilde d'artistes[16].

Le contexte lorrain cependant se dégrade pour les artistes qui, majoritairement, se rallient à la France ou quittent la région[17]. En effet, avec l'occupation française, les liens avec l'Italie se rompent peu à peu. Parmi les peintres, ce sont surtout Nicolas de Bar, Jean Munier et Charles Mellin qui choisissent l'Italie alors que les sculpteurs Jacquin de Neufchâteau gagnent Paris comme Houtzeau de Bar-le-Duc qui réalise plusieurs statues pour le parc de Versailles[18]. Les autres domaines artistiques ne sont pas en reste à l'instar du graveur Cherron qui bénéficie d'un logement au Louvre et intègre l'Académie royale[19].

Dans l'œuvre de catholicisation que la France poursuit en Lorraine occupée, les constructions religieuses sont au premier rang[20]. Cependant, il faut attendre l'indépendance retrouvée pour que les constructions reprennent pleinement, bien que, dès le retour à la paix, la vie artistique ait pu renaître pleinement. Même si le travail ne manque pas, les premières années, les moyens restent limités. L'inspiration italienne est de retour avec des architectes qui savent s'adapter aux coutumes locales. Ainsi Spinga reste gothique dans sa construction de l'église de l'abbaye Saint-Clément de Metz alors que Giovanni Betto à Bosserville fait œuvre classique. A Nancy, des hôtels particuliers présentent néanmoins des coursives sur balcon bien transalpines alors que Verdun est davantage marqué par les hôtels parisiens contemporains comme celui qu'occupe actuellement l'hôtel de ville[21].

Le duc Léopold envisage dès 1702, la création d'une Académie des beaux-arts dans la capitale ducale pour "relever les arts de peinture et de sculpture, qui autrefois excellaient en Lorraine et qui semblent présentement s'y être anéantis"[22]. Cette Académie dispense des cours assurés par ses membres dont Claude Charles et Jacques Provençal, peintres, Antoine Cordier, orfèvre, Mény et Guibal, sculpteurs et l'architecte Jennesson[23]. Les élèves produisent chaque année un dessin sur un sujet d'histoire donné et le lauréat en livre une version peinte. De plus, le duc a concédé à l'Académie l'usage d'une galerie surmontant la

16 *ibid*, pp. 54-55
17 PARISSE, *op cit*, p. 303
18 DIGOT, *op cit*, tome V, p. 446
19 *ibid*, p. 447
20 PARISSE, *op cit*, p. 309
21 CABOURDIN – GERARD, *op cit*, p. 72
22 cite dans DIGOT, *op cit*, tome VI, p. 43
23 DIGOT, *op cit*, tome VI, p. 43

porte royale avec le projet d'y fonder une sorte de musée dont les lettres patentes disposent que tout académicien est tenu de l'enrichir d'un ouvrage de sa façon[24].

Avec le XVIIIe siècle, l'art lorrain s'internationalise dans ses échanges vers la France, les pays germaniques et l'Italie bien sûr. Léopold souhaite néanmoins faire travailler des artistes lorrains qu'il envoie se former à Rome bien qu'il fasse dans un même temps appel à Mansart pour ses projets monumentaux de Nancy et Lunéville. Ce dernier, venu en Lorraine, y laisse son élève, Germain Boffrand[25] qui marque considérablement l'architecture lorraine du XVIIIe siècle. Ainsi, au dernier tiers de ce même siècle, Durival l'aîné se félicite de cette influence positive de Boffrand en Lorraine où il a "apporté le goût de la belle architecture. Ses principes se sont conservés"[26]. De même, pour lui, "il y a peu de provinces qui puissent fournir de bons architectes, soit pour les grands édifices, soit pour la construction des bâtiments particuliers, tailleurs de pierre, maçons, couvreurs"[27]. Se calquant sur le modèle français, Léopold distingue le premier des architectes lorrains par un brevet, une pension et un logement au château de Lunéville. L'influence française ne s'arrête, bien entendu, pas là mais se retrouve dans les réalisations mêmes[28]. Ainsi, à cette époque, les hôtels particuliers de Nancy sont d'une nette inspiration française ce qui fait que certains n'y voient que des réalisations d'architectes français bien qu'ils soient plus certainement lorrains[29]. De même, les tailleurs de pierre dotent les résidences princières et les autres hôtels de clés variées, parfois de groupes sculptés et surtout les fontaines d'une décoration mythologique[30].

Stanislas est un mécène généreux et n'entretient pas moins de dix-sept architectes, peintres et marbriers[31]. Par son ambitieux programme nancéen, le duc-roi fait entrer pleinement la ville dans l'ère française en y reprenant le modèle des places royales, en la structurant autour du roi, du commerce et des casernes tout en y laissant son empreinte par le choix de saints de la famille pour nommer les axes principaux[32]. Néanmoins, il sait faire teinter le tout d'une touche baroque que d'aucuns ont uniquement prêtée à ses origines

---

24 *ibid*, p. 44
25 CABOURDIN – GERARD, *op cit*, p. 92
26 DURIVAL l'aîné, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, veuve Leclerc, 1778, tome I, p. 364
27 *ibid*
28 PUPIL François, "L'architecture au XVIIIe siècle", dans COLLIN Hubert (dir), "La vie artistique", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, Nancy, Presses universitaires de Nancy - Metz, éditions Serpenoise, 1988, p. 198
29 *ibid*, p. 20
30 *ibid*
31 DIGOT, *op cit*, tome VI, p. 200
32 PUPIL, "L'architecture…" *art cit*, pp. 207-208

polonaises alors que nous y voyons plutôt une marque également bien lorraine qui se confirme dans les accents rocaille qui se dégagent des grandes réalisations de l'époque dont les ferronneries de Jean Lamour.

Si l'architecture française est bien présente et source d'inspiration pour les architectes lorrains, il en est de même pour les modèles italiens qui se retrouvent dans les opéras de la région mais aussi dans la rigueur apportée aux superpositions d'ordres tant dans l'architecture civile que religieuse[33]. De même, le néo-classicisme trop français ne pénètre que très peu en Lorraine avant le début du XIXe siècle dans les édifices religieux. En effet, la seule église construite selon ce mouvement est la paroissiale de Badonviller érigée en 1783. Il est vrai que ce style, ou ses prémices, sont apportés en Lorraine par des artistes non lorrains. La région ne manque pourtant pas de vrais architectes doués mais presque tous l'ont quittée pour l'Allemagne ou l'Italie. Il en est ainsi pour les architectes mais aussi pour les peintres et les sculpteurs, les Lorrains sont un peu partout sauf en Lorraine[34]. Toujours dans le même cadre du développement des arts, le duc François III fonde une Académie de musique à Nancy, académie qu'il dote de statuts en avril 1731[35].

2) Des arts marqués par le religieux

Le religieux en architecture se voit par les édifices de culte ou les monastères, mais a aussi une forte réalité politique bien illustrée par les palais épiscopaux. Ainsi Mgr Bégon fait-il reconstruire le palais épiscopal de Toul entre 1735 et 1743 par le prémontré Nicolas Pierson (1692 - 1770) sur les plans du messin Jean Antoine. L'évêque de Verdun, Mgr D'Hallencourt, confie la réalisation de son nouveau palais à Robert de Cotte et son fils entre 1725 et 1753. Aussi monumentaux l'un que l'autre, ils demeurent le témoignage de l'art français qui s'immisce alors grandement dans les territoires lorrains. La piété de Stanislas le porte également à favoriser les édifices religieux à l'instar de Saint-Jacques de Lunéville où l'architecte Héré sait traduire les élans baroques du monarque en viager qui, d'autre part, fait rebâtir l'église Notre-Dame de Bonsecours à Nancy où il fait installer son tombeau et celui de sa femme, Catherine Opalinska[36].

---

33 *ibid*, p. 209
34 *ibid*, p. 216
35 CABOURDIN Guy (dir), "Les temps modernes", *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, 2 vol., Nancy, Presses universitaires de Nancy - Metz, éditions Serpenoise, 1990, tome II, p. 139
36 PARISSE, *op cit*, pp. 336-337

Cette utilisation politique de l'architecture religieuse est également visible dans la chapelle ducale de Nancy. Cette chapelle funéraire est pensée par Charles III mais sa réalisation ne démarre que sous le règne de son fils, Henri II, suivant des modèles italiens : la Capella dei Principi de Florence, ou français : la chapelle des Valois à Saint-Denis. La réalisation en est confiée à des entrepreneurs locaux : Pierre Michel, sculpteur et Jean Richier, maçon, en 1609, rejoints par Toussaint Marchal, maître-maçon[37]. Faute de certitudes, la conception de cette chapelle est attribuée à G.- B. Stabili. Flanquant l'église des cordeliers, elle est décorée de fresques de Sébastien Drouin.

La Lorraine se couvre de couvents et, pour les artistes, "travailler pour l'Eglise, diffuser les grands thèmes de la Réforme catholique et notamment le culte marial, constitue le programme majeur"[38]. Participant pleinement à ce vaste mouvement, Nancy devient une ville monastère ou plutôt une ville de monastères regroupés dans deux quartiers vers la porte de Saurupt et la rue Saint-Jean. La réforme catholique entraîne la multiplication des maisons à un point tel que Charles IV refuse, en 1635, l'installation dans sa capitale de visitandines car il y a déjà trop d'ordres et congrégations vivant d'aumônes dans la cité ![39] Ce foisonnement de fondations pourrait laisser imaginer que de nombreux architectes œuvrent à la construction de bâtiments monastiques amples et bien dans le goût du temps or, il n'en est rien. En effet, la plupart des couvents s'installent dans des maisons particulières toutes simples avec une cour centrale et une petite chapelle. Ces dernières sont aussi modestes que le logement des religieux et religieuses et majoritairement encore gothiques dans leur conception. Seuls les minimes parviennent à se doter d'un véritable couvent avec une grande église[40].

La Lorraine est alors un actif foyer artistique où se côtoient différentes nationalités et les métiers d'art de tous corps. Lorrains, Français, Flamands et Italiens y œuvrent. Les liens avec Rome sont particulièrement denses où les Lorrains y constituent une nation importante[41]. Certains peintres se font une spécialité dans le religieux à l'instar de Jean-Georges Gérard (Epinal, 1635 - Nancy, 1690) connu pour ses paysages et surtout pour une vingtaine de vierges à Nancy et dans les environs. Décrit comme un peintre d'histoire

37 PINON, "La capitale ducale …", *L'art en Lorraine… cat cit*, pp. 87-88

38 CLAUDE Henri, "Peintres et graveurs lorrains des XVIIe et XVIIIe siècles", dans COLLIN Hubert (dir.), *Encyclopédie illustrée de la Lorraine, la vie artistique*, Nancy-Metz, Presses universitaires – éditions Serpenoise, 1987, p. 127

39 PINON, *art cit*, p. 88

40 *ibid*, p. 89

41 *ibid*, p. 128

passable par Chevrier, il passe néanmoins pour un bon portraitiste sachant varier les poses et les couleurs d'un même sujet[42].

*

* *

Première née des réformes entreprises en Lorraine au début du XVIIe siècle, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe demeure, par certains aspects de son histoire, encore largement méconnue. Au-delà même de la congrégation, les religieux qui y entrent développent probablement des sentiments religieux spécifiques qui seraient à prendre en considération au-delà des aspects matériels. Par leur naissance dans le cadre de la réforme catholique, par leur implantation géographique, par le statut particulier de la Lorraine au cœur de l'Europe d'alors, les influences possibles sont nombreuses et les décisions des bénédictins sont toujours à mettre en relation avec la situation humaine de l'époque sans négliger, et il semble qu'elle soit particulièrement importante, celle de l'entourage immédiat des abbayes, ancrées dans un territoire identitairement marqué et au plus près d'une réalité sociale qui évolue fortement pendant ces deux siècles d'histoire.

Ainsi, nous aborderons avant même de parler des bâtiments, quelques-uns de ces aspects du contexte religieux et social propre aux maisons bénédictines de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe et notamment les questions liées à la perception de leur identité spécifique qui s'inscrit dans un passé aux origines déjà anciennes. Cela posé, les édifices eux-mêmes sont en grande partie hérités des siècles précédents et, là, les choix d'aménagements, reconstructions, décors peuvent certainement être aussi les révélateurs d'une éventuelle identité vanniste. Centre du monastère, lieu au cœur de la vie des religieux dont l'activité principale est l'office divin, l'église bénéficie des attentions des religieux alors que le cloître, carrefour de la vie quotidienne, est le lieu où les activités de la communauté se tiennent et où les religieux vivent, travaillent et reçoivent. Enfin, s'agrègent à ces deux blocs architecturalement liés, une série d'autres édifices dont le palais abbatial, les locaux agricoles et de service, montrant davantage pour leur part le quotidien de l'institution abbaye. Toutes ces dispositions évoluent pendant les deux siècles d'histoire de

[42] CHEVRIER, *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine avec une réfutation de la bibliothèque lorraine de dom Calmet*, Nancy, 2 vol., Bruxelles, 1754, tome I, p. 262

la congrégation puis sont laissés à un avenir variable au moment de la Révolution française, occasion dans les choix qui sont alors faits, de percevoir quelque chose des relations entre le monastère et les habitants des villages voisins de celui-ci.

Pour bien comprendre combien le passé et les aspects politiques pèsent sur les réalités de la congrégation, il convient de se replonger dans l'histoire des maisons. Certes, dans les fiches monographiques du corpus des monastères étudiés, la part à l'histoire générale bien sûr mais aussi architecturale et artistique, est faite sous un aspect chronologique. Il est utile et révélateur de les reprendre maintenant selon une approche thématique. En effet, l'entrée dans la congrégation s'accompagne très souvent d'un début ou d'une reprise des recherches historiques tel que cela se pratique aussi dans la société laïque et comme le font les mauristes qui s'y illustrent particulièrement. A cette occasion, les maisons de la congrégation se mettent en réseau pour partager leurs documents voire des religieux qui circulent de monastère en monastère pour produire des monographies de l'abbaye ou du prieuré concerné. Certes, ce sont prioritairement les grandes maisons qui sont l'objet des attentions des auteurs et des autorités qui encouragent ce mouvement de recherche et d'éventuelle publication. Evidemment, un nom domine l'ensemble de cette production, celui de dom Calmet qui écrit les histoires des maisons où il exerce des responsabilités : Munster, Lay-Saint-Christophe et Senones mais d'autres noms apparaissent aussi. Si celui de dom Belhomme, abbé de Moyenmoutier et grand amateur de livres, ne surprend pas trop, celui de dom Cellier, avant tout spécialiste en patrologie et théologie, est plus étonnant et pourtant il est l'auteur de la première monographie sur le prieuré de Flavigny, tout comme dom Joseph de L'Isle avec son ample monographie sur l'abbaye de Saint-Mihiel.

Au-delà de l'aspect de recherche historique de ces travaux d'érudits, ils sont surtout le moyen d'appréhender la manière dont les vannistes conçoivent l'histoire de leur maison et comment ils vont parfois l'interpréter afin de lui justifier un rang, une place, une importance dans le paysage religieux d'alors et surtout, au sein même de la congrégation. La collusion avec les aspects politiques se ressent également bien dans ces discours. Naturellement, le premier sujet d'étude va être la personnalité du saint fondateur ou du fondateur non saint, religieux ou laïc et ses liens avec le milieu nobiliaire qui vont enraciner la maison dans une histoire plus grande que la sienne, celle des duchés de Lorraine. Là, ces études restent assez éloignées des préoccupations des sociétés savantes qui apparaissent alors sous la forme d'académies provinciales. En Franche-Comté ou à Metz, l'implication des vannistes y est nettement plus importante que dans la province qui nous concerne. Cela peut aussi expliquer les libertés interprétatives des religieux sur l'ancienneté et la valeur de leurs établissements.

I Des maisons qui se redécouvrent anciennes et fières

Les plus anciennes abbayes de la congrégation naissent au cours des VIIe et VIIIe siècles. Munster et Saint-Avold seraient les plus anciennes, remontant peut-être aux dernières années du VIe siècle. Sont concernées toutes les abbayes sauf Saint-Mansuy de Toul et Bouzonville fondées au XIe siècle et, bien évidemment, Saint-Léopold de Nancy érigée en abbaye en 1701. Les prieurés connaissent les mêmes différences d'âge entre le Saint-Mont et Le Ménil. Ainsi, seuls deux prieurés sont fondés aux premiers siècles du monachisme lorrain : le Saint-Mont et Flavigny. Il faut ensuite attendre les Xe et XIe siècles pour que naisse la grande majorité des prieurés conventuels à l'exception des deux maisons de l'époque moderne que sont Rosières au début du XVIIe siècle et enfin Le Ménil à la fin du premier tiers du XVIIIe siècle.

Si l'origine des maisons les plus anciennes demeure grandement obscure, elle n'en est que plus intéressante car elle permet de resituer ces maisons dans le développement de la région, ce que saisissent très bien les vannistes et ce dont ils savent jouer lorsque l'histoire et l'archéologie sont travaillées.

1) Les origines revues par les vannistes

Parmi les recommandations qui apparaissent de manière récurrente chez les bénédictins tant vannistes que mauristes figure le souhait de voir chaque maison dotée d'une histoire écrite par les religieux. En Lorraine, dom Calmet s'applique à écrire l'histoire des maisons où il séjourne. C'est ainsi le cas de Lay-Saint-Christophe, Munster et Senones mais d'autres abbés s'y emploient également. Ainsi à Saint-Mihiel, l'abbé Hennezon rédige une histoire de l'abbaye aujourd'hui perdue avant que dom Joseph De l'Isle n'en écrive une seconde. A Moyenmoutier, les deux abbés successifs, dom Alliot et dom Belhomme écrivent aussi chacun une histoire de leur maison. Si la seconde est bien connue, la première a disparu. Il semble cependant qu'elle soit largement reprise dans l'édition de Belhomme. Cela concerne toutes les maisons car dom Cellier écrit une histoire de son prieuré de Flavigny. Ainsi, lorsqu'ils étudient l'histoire de leur maison, les vannistes utilisent les vies de saints et les documents dont ils disposent. En lien avec les mauristes, ils sont bien intégrés à ce mouvement général de retour sur le passé des monastères bénédictins et d'une manière générale sur l'histoire de leur province. C'est ainsi que dom Calmet hérite du projet d'une histoire de la Lorraine voulue par le duc et primitivement confiée au prémontré Charles-Louis Hugo. Cette publication est cependant critiquée par les mauristes qui trouvent que les Trois-Evêchés ne sont pas assez représentés[43], mais cela se comprend dans le cadre lotharingien de la commande ducale.

Tous ces écrits sources des vannistes sont déjà alors relativement tardifs puisque remontant essentiellement aux Xe - XIIe siècles. Ils sont l'objet d'une relecture attentive de leur part et d'interprétations qui sous des dehors historiques, apparaissent en seconde lecture comme une certaine manipulation de l'histoire. C'est tout particulièrement révélateur d'un état d'esprit qui trouve ses origines dans un besoin de justification et de la recherche d'un ancrage local alors nécessaire. D'autant que ces écrits sont déjà une remise en ordre des origines devenus bien opaques et répondant au désir qu'ont alors les monastères de voir naître un nouvel âge d'or pour eux. Que ce soit le chroniqueur de Saint-Mihiel ou Jean de Bayon pour les abbayes de la croix sacrée de Lorraine, ils écrivent alors que l'abbaye se redresse lors de la grande réforme monastique qui démarre en Lotharingie au Xe siècle après une période sombre[44].

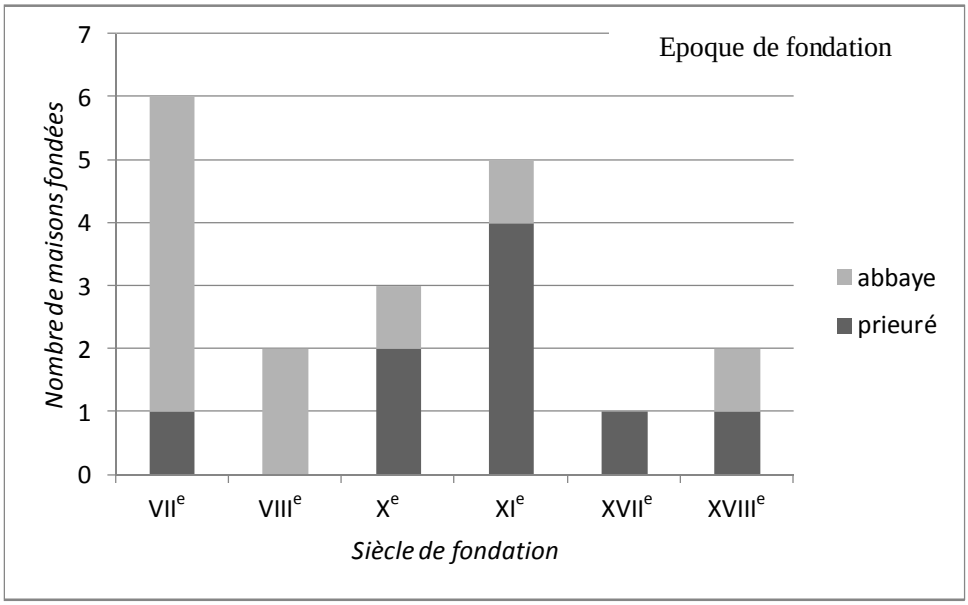
---

43 LECOMTE Maurice, *Les bénédictins et l'histoire des provinces aux XVIIe et XVIIIe siècles*, coll. Moines et monastères, Ligugé, abbaye Saint-Martin, 1928, p. 31

44 Sur cette question, CF notamment MARGUE Michel, "*Libertas ecclesiae*, réformes monastiques et relecture de l'histoire dans l'espace lotharingien (X^{e}-XIIe s.), le cas de l'abbaye d'Echternach" dans

a) les fondations primitives

Comme le montre le graphique ci-dessous, abbayes et prieurés se répartissent à peu près équitablement entre les différentes époques de fondation en formant deux générations distinctes d'établissements. La première génération est celle des grandes abbayes nées aux VIIe et VIIIe siècles alors que la seconde génération est celle des prieurés des Xe et XIe siècles. Certes, chaque génération possède son ou ses exceptions.



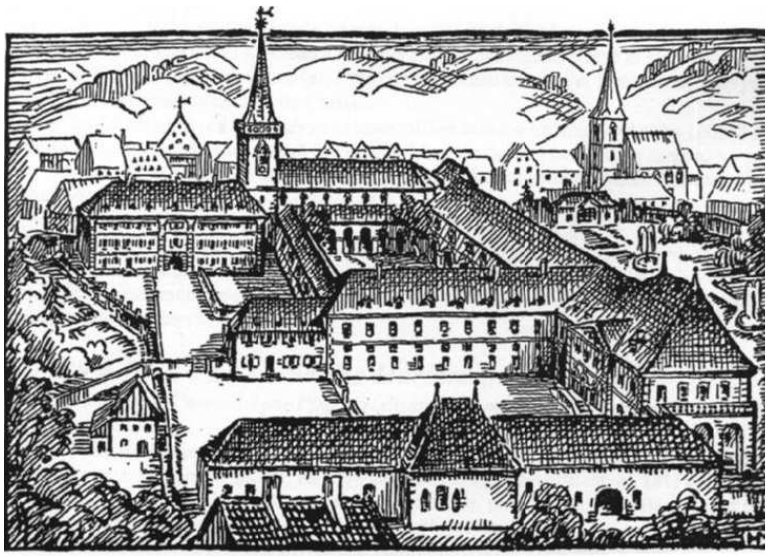
Dans la première, la seule exception n'en est pas vraiment une puisqu'il s'agit du prieuré du Saint-Mont. En effet, fondé par les saints Amé et Romaric dans la mouvance colombanienne liée au pouvoir en place dans ce qui devient la Lorraine, ce monastère connaît une destinée particulière. Fondé comme un monastère double pour hommes et femmes, les hommes disparaissent peu à peu et l'abbaye de femmes se transfère dans la vallée pour devenir le chapitre de dames nobles qui marque durablement le paysage romarimontain alors que le lieu historique de la fondation reste de peu d'importance. Les religieux qui se succèdent, passent d'un ordre à l'ordre au gré des évolutions de la société qui l'entoure. Ce type de transfert n'est pas unique puisque Saint-Mihiel aussi quitte son emplacement originel en hauteur pour gagner la vallée mais comme il s'agit d'un monastère d'hommes uniquement, la communauté entière se transfère et ne conserve qu'un ermitage puis une ferme pour veiller sur les lieux originaux. A Remiremont, la double fondation se

Ecrire son histoire, les communautés régulières face à leur passé, actes du 5e colloque international du CERCOR, Siant-Etienne, 6 - 8 novembre 2002, coll. Travaux et recherches XVIII, Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2005, pp. 107-123

divise et c'est ainsi que le Saint-Mont n'acquiert jamais un statut d'abbaye mais reste un prieuré sous la dépendance plus ou moins étroite du chapitre de la ville.

Les abbayes sont donc très majoritairement des fondations anciennes remontant aux premiers temps du développement du christianisme hors des villes en Lorraine. Elles ont un rôle incontestable de défricheurs. En effet, établies sur des terres, des bans, qui leur sont propres, les abbayes de première génération apparaissent comme des colonisateurs au bon sens du terme. Elles ont à développer des infrastructures sur des terres laissées jusqu'alors aux marges des royaumes et principautés qui se succèdent dans l'actuel est de la France en ces premiers siècles du moyen âge. Les abbayes vont ainsi devenir peu à peu des acteurs essentiels de la féodalité qui se met en place. En recevant ces vastes territoires vierges, les maisons religieuses vont y structurer l'espace en établissant fermes et villages, routes et lieux de culte. Le paysage entier est marqué par le religieux omniprésent qui contribue à la création de véritables structures. Pour prendre un anachronisme révélateur, les premiers moines sont des spécialistes de l'aménagement du territoire. Les ressources naturelles sont exploitées et mises en valeur comme les puits d'eau salée aux environs de Moyenmoutier. Les bourgs apparaissent, le commerce se développe et la religion apporte le ciment à cette société qui s'organise autour des grands monastères. D'une manière générale, cela n'est pas sans influence sur leur évolution et la place qu'ils entendent occuper dans la congrégation comme dans le paysage religieux aux siècles de la congrégation vanniste.

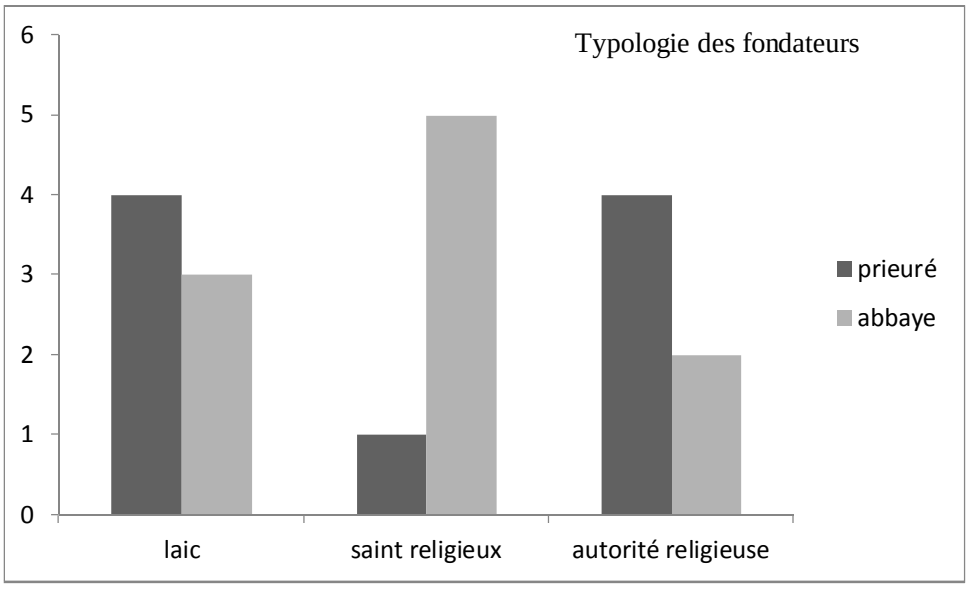
Par les embellissements que la légende vient apporter à la réalité historique trop souvent floue il est vrai, l'histoire est réécrite. Les monastères y trouvent des opportunités de se démarquer des autres établissements par leur ancienneté, parfois exagérée, mais aussi par les personnalités des fondateurs. Un exemple assez révélateur est Munster qui donne son nom originel à toute la



L'abbaye de Munster au XVIIIe siècle,
Gravure de Hans Matter

vallée qui l'abrite, le val Saint-Grégoire. Elle montre ainsi son ancrage auprès de Rome et du pape Grégoire le Grand alors qu'elle a été plus certainement fondée par des moines issus de la mouvance colombanienne. Cette origine ne lui sert cependant pas à se détacher de l'autorité de l'évêque ordinaire du lieu, celui de Bâle. En effet, Munster ne semble pas avoir été atteint par les velléités d'indépendance que revendiquent les abbayes de la croix sacrée de Lorraine pourtant toutes proches tant dans l'espace que par leurs origines et les liens qui les unissent entre elles. A bien des égards d'ailleurs, Munster se démarque des abbayes strictement lorraines. Germanique, d'abord rattachée à la congrégation de Souabe, elle devient, avec son entrée dans la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe une tête de pont française dans une Alsace nouvellement intégrée au royaume. Il est vrai cependant que ses premiers supérieurs sont des bénédictins mauristes.

b) le regard des vannistes sur les fondateurs



Pour les abbayes de la première génération, les fondateurs sont presque exclusivement des religieux aux origines le plus souvent obscures il est vrai, mais dont une bonne part peut se rattacher à la mouvance colombanienne. C'est le cas des maisons de la croix sacrée de Lorraine que sont Senones et Moyenmoutier mais aussi du prieuré du Saint-Mont. Saint-Avold, Longeville et Munster naissent de religieux à l'origine incertaine. Evidemment, quand l'histoire fait défaut, la légende vient combler le vide. Néanmoins, aussi fausses ou incertaines soient-elles, ces légendes n'en demeurent pas moins riches d'enseignement sur l'image que les abbayes veulent donner d'elles-mêmes en commençant par une naissance la plus prestigieuse possible et, dans une certaine mesure, la plus réaliste

possible au-delà des habituels miracles qui marquent cet événement fondateur d'une histoire pour certaines millénaire au moment de leur disparition. Malgré tout, il est possible pour une bonne partie d'entre elles de resituer plus précisément l'origine réelle de la fondation qui apparaît alors beaucoup moins prestigieuse certes, mais aussi bien plus intéressante car politique, économique et sociale. Les abbayes répondent à un réel besoin de leur temps qu'elles ont à poursuivre au fil des siècles.

Pouvoir et Eglise apparaissent intimement liés et parfois même confondus. C'est le cas pour les fondations touloises établies par les évêques de la cité des Leuques auprès des tombeaux des premiers évêques du lieu. Les reliques ne sont pas déplacées mais entourées d'une communauté de clercs qui a aussi un rôle à jouer dans le développement de la cité, certes au niveau économique, mais plus encore au niveau religieux et intellectuel. Les premières écoles naissent dans ces maisons et y atteignent une réputation que beaucoup d'autres villes épiscopales devaient envier. Ce lien entre le monde religieux et le monde intellectuel n'est pas spécifique à Toul ; il est même fréquent pour ne pas dire habituel dans ces fondations anciennes. Toutes les maisons ne connaissent pas le même développement dans ce domaine mais elles y puisent un ancrage local en s'ouvrant à la population et elles y enracinent cette tradition bien établie de la riche activité intellectuelle des fils de saint Benoît que nous aborderons plus tard.

Hormis lorsque la légende est suffisante, des origines totalement obscures peuvent empêcher cette volonté d'écrire une histoire malgré tout. Le cas de l'abbaye de Saint-Avold[45] est assez révélateur des manipulations qui sont alors entreprises. Si la tradition fait remonter cette fondation au VIe siècle, œuvre du moine irlandais Fridolin, rien ne vient le confirmer. En effet s'il existe bien une fondation religieuse dans le secteur au VIIIe siècle - les constructions de l'évêque de Metz, Sigebald (+ 741) prennent le nom de *Nova Cella* - rien ne les situe à Saint-Avold même d'autant que la liste des abbés du monastère ne compte que onze noms pour 500 ans[46]. Cette lacune d'importance est déjà constatée par dom Calmet qui s'avoue impuissant à la compléter d'autant qu'il donne comme premier nom à Saint-Avold, le nom latin *Hilariacum* car saint Fridolin le fondateur supposé du premier monastère dédiait toutes les maisons qu'il fondait ou réformait sous le patronage de saint Hilaire[47]. C'est ainsi qu'il avance que "l'on croit que l'abbaye de Saint-Avold fut

45 MEYER Albert, *Saint-Avold, contribution à son histoire*, Saint-Avold, SHPN, 1997, p. 12

46 *ibid*, p. 142. L'auteur donne la liste des abbés de Saint-Avold aux pages 143-150 de son ouvrage.

47 CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, 2 vol., 1756, réed Nîmes, Lacour, 3 vol., 1997, vol I, col. 40

d'abord dédiée sous l'invocation de saint Paul".[48] Cette abbaye s'enracine véritablement dans son terroir seulement au milieu du VIIIe siècle avec l'apport par l'évêque de Metz, Chrodegang, des reliques de Saint-Nabord qui devient le patron du monastère et donne par déformation son nom à la ville. Cette pratique du dépôt de reliques est fréquente chez les évêques de Metz. Angelram agit de même quelques années plus tard avec les reliques de saint Siméon lorsqu'il s'agit de redonner une nouvelle impulsion à l'abbaye de Senones qui vient alors de passer sous son contrôle temporel. Les abbayes de Lorraine participent de ce mouvement de refondations des abbayes au cours des IXe et Xe siècles quand, pour relancer une communauté déclinante, des reliques sont apportées par l'évêque de lieu. C'est le cas à Saint-Avold, à Senones mais aussi à Epinal par exemple. Plus loin, les abbayes de Mozac en Auvergne ou Saint-Hubert en Ardennes constituent d'autres exemples[49].

Statue de saint Nabord
dans l'abside de Saint-Avold

Ainsi, sauf si le fondateur est devenu effectivement un saint dont des reliques sont conservées dans l'église abbatiale, l'enracinement cultuel se fait à partir de reliques déposées plus tardivement. Le cas se remarque à Saint-Avold avec le culte de saint Nabord bien qu'il ne devienne pas l'objet d'un pèlerinage de quelque importance que ce soit. C'est aussi vrai, dans une moindre mesure à Senones. Là, le fondateur est connu, saint Gondelbert, mais aucune relique n'en subsiste et même le lieu de sa sépulture est oublié très tôt. Or, l'évêque de Metz avait déposé à l'abbaye des reliques de saint Siméon primitivement reléguées dans une chapelle à l'écart de l'abbaye par les religieux. Au fil du XVIIIe siècle elles se rapprochent de l'abbaye, voire même y prennent place, déjà dotées d'un nouveau reliquaire en argent, commandé par dom Joachim Vivin en 1684 à l'orfèvre François Hennequin de Nancy[50]. Car Senones ne sait rien ou presque de son réel fondateur. Dom Calmet lui-même reste très prudent sur la question dans son histoire de l'abbaye qu'il écrit au XVIIIe siècle : "Les historiens sont fort partagés sur le tems auquel St Gondelbert vint dans cette solitude. […]

48 *ibid*

49 DIERKENS Alain, "Une abbaye médiévale face à son passé : Saint-Pierre de Mozac, du IXe au XIIe siècle" dans *Ecrire son histoire… op cit*, pp. 71-105

50 CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Senones*, publiée DINAGO François, Saint-Dié, imprimerie Humbert, 1878-1880, p. 355

Sans nous arrêter à réfuter ces divers sentiments[51], on peut démontrer que St Gondelbert a quitté l'archevêché de Sens et s'est retiré dans les déserts de Vosge, vers l'an 640 ou 650, puisqu'en 661 ou 662, il obtint du roi Childéric II, un privilège d'exemption pour le monastère qu'il avait bâti en l'honneur de la Ste Vierge et de St Pierre et la confirmation des biens qu'il avait acquis dans le Chaumontois et dans le saintois"[52].

A Moyenmoutier, une vie de saint Hydulphe est écrite en 1628 par un moine de l'abbaye, Théodore Moy, mais elle reste manuscrite[53] alors que quelques années auparavant, une autre vie du saint a été publiée en collaboration par le prieur et le religieux et dédiée à l'abbé commendataire François de Lorraine (Toul, 1623)[54]. Mabillon est alors en train de rédiger les vies des saints de l'ordre. Les bollandistes eux-mêmes reculent devant les difficultés. Dom Alliot rassemble tous les manuscrits possibles et connus alors. Il lui en manque un, le *Libellus de successoribus sancti hidulfi* que possèdent les savants d'Anvers et dont il demande une copie à Daniel Papebrock lui promettant en retour une copie de la *Chronique* de Jean de Bayon. Il expose à cette occasion les difficultés qu'il rencontre dans son entreprise et notamment celles liées à la fondation des maisons vosgiennes. C'est dom Belhomme qui achève le travail, la mort interrompant Alliot[55]. D'après ses sources, dom Belhomme est confronté quasiment à deux saints Hydulphe. Le premier est l'archevêque de Trèves et le second celui qui vit dans une solitude des Vosges[56]. Il essaie alors de comprendre notamment les questions de chronologie de ces fondateurs qui sont déjà alors grandement des mystères[57]. Cependant, très rapidement, les privilèges des abbayes sont amenés et comparés pour faire de ces maisons, des monastères vénérables et dotés d'un statut particulier remontant à la plus haute antiquité[58]. Les origines

---

51 Dom Calmet soumet alors les textes de Richer, moine de Senones at auteur d'une chronique sur cette abbaye au XIIIe siècle et les écrits des bollandistes.

52 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones… op cit*, pp. 21-22

53 CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col 677

54 JEROME Léon "Histoire de l'abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, 25e année, Saint-Dié, imp. Humbert, 1900, pp. 5-188, ici p. 104

55 JEROME Léon, "La vie intellectuelle dans une abbaye lorraine aux XVIIe et XVIIIe siècles" *Mémoires de l'Académie Stanislas* 1910-1911, Nancy, Berger-Levrault, 1911, pp. XLVII-LXXXIII, ici p. LXV

56 *Qualibet duo narrantur praeclara sancti hidulpfi opera, quorum alterum archiepiscopus trevirensis jam factus, alterum autem dimisso jam archiepiscopatu et vosagi solitudine inhabitans gessit*, BELHOMME Humbert, *Historia Mediani in monte Vosago Monasterii, ordinis sancti Benedicti, congregationis sanctorum Vitoni et Hidulfi*, Strasbourg, Dusselckert, 1724, pp. 9-10

57 *Cum igitur exunia divi maximini loco motae suerint priusquam carolus martellus ope ejusdem sancti convalesceret, consequens est beatus hidulfum qui illas factus jam episcopus movit, esse regno pipini qui caroli martelli filius fuit , longe anteriorem, frerique minime posse ut eodem pipino jam regnante trevirensem cathedram adeptus fuerit*. BELHOMME, *op cit*, p. 11

58 I*dipsum evincunt pleraque vetera diplomata, privum est ipsus childerici regis qui valedio abbati sancti gregorii monasterienses in alsatica quaedam ad fiscum pertinentia concessit et confectum ea de re praeceptum inscripsit atico duci*, BELHOMME, *op cit*, p. 13

des maisons se confortent l'une l'autre et dom Belhomme comme dom Calmet ne rechignent pas à préciser que les actes sur lesquels ils appuient leurs dires, ont été reconnus par dom Mabillon comme des authentiques copies d'un original disparu.

Cette obscurité sur les origines des fondateurs religieux est fréquente. Un autre exemple est Munster où des religieux donnés comme d'origine italienne ou, en tous cas, proches de la réforme grégorienne, s'installent dans ce qui devient le Val-Saint-Grégoire par référence à leur origine supposée. Néanmoins, le pouvoir civil prend le relais pour installer définitivement la maison et son enracinement local se traduit notamment par les noms clairement francs succédant aux noms latins des premiers abbés. Il est évident que, dans tous les cas de figures, la connivence entre le désir des religieux et le pouvoir civil, qu'elle soit première comme à Longeville ou qu'elle attache une communauté religieuse à un lieu précis, est primordiale pour que le nouvel établissement puisse durablement faire son œuvre de développement.

Les personnalités des fondateurs sont essentielles pour appréhender le contexte des créations d'abbayes tant dans ce que l'histoire peut apporter de sûr sur leur biographie que par les légendes qui les entourent et se développent au fil des siècles. En effet, ces légendes montrent avant tout un besoin de légitimité pour émettre des revendications d'indépendance, un souci d'affirmation au moins quant à l'ancienneté de la maison et ainsi, montrent les préoccupations des responsables et des communautés à un moment donné de leur histoire. C'est ce dernier point qui retient surtout ici notre attention car dans leurs œuvres historiques ou dans le culte, les vannistes savent, par ce moyen, faire passer un message. Ils ont déjà l'intuition de l'action des fondations et de l'emprise sur leur territoire qui en découle. Ainsi, par exemple, dans les premiers textes qui font référence à Saint-Avold, celui-ci est qualifié de *Nova Cella*, nouvelle maison. Il doit donc exister à proximité une ancienne maison qui peut être celle de Longeville, Saint-Martin de Glandières. La fondation de cette dernière est particulièrement obscure. Il semble que ce soit le seigneur local qui installe dans une zone encore déserte de ses possessions, des religieux fervents à la recherche d'une solitude mais qui se révèlent surtout être des vecteurs de sédentarisation, de cristallisation des populations, tout en accompagnant le développement des infrastructures, et donc économique et social, d'une région pour parler un langage inconnu de l'époque mais qui se perçoit clairement dans l'archéologie. Cette alliance manifeste du pouvoir temporel et des aspirations spirituelles de religieux d'origine inconnue est à l'origine de la fondation. Cette réalité, ici bien visible, est applicable pour toutes les

abbayes nées à cette époque du haut moyen -âge. Les désirs de solitude de religieux mystiques trouvent un écho favorable auprès des puissances temporelles qui ont besoin de relais efficaces au plus près des populations afin d'y établir un centre de vie sociale favorisant le regroupement des habitants. Cela permet ainsi de mieux les contrôler et de les imposer plus facilement. Dom Calmet développe incidemment ce même argument à propos de son abbaye de Senones en disant que "il y a très grande apparence que tout ce pays était inculte lorsque notre saint fondateur y arriva ; puisque le roi Childéric dans le dénombrement qu'il fait des limites de la dépendance de Senones, ne marque aucun village que *Petulum villare*, apparemment Petonville, dans le ban de la rivière, qui est un très ancien fond de l'abbaye. […] L'on croit que le même saint bâtit des celles ou des hameaux pour ses disciples en divers endroits du Val de Senones, et que c'est ce qui a donné origine aux paroisses du dit val"[59].

Rencontre de Déodat et Hydulphe, XVIIe s.
Tableau détruit de Claude Bassot

Bien que leurs sentiments jansénistes ne les incitent pas à favoriser la proclamation de nouveaux saints, ils reconnaissent cet état aux fondateurs des maisons qu'ils occupent car presque tous ceux-ci ont été canonisés. C'est le cas de tous les fondateurs religieux et de quelques-uns des laïcs. Hydulphe à Moyenmoutier, Gondelbert à Senones, Epvre et Gérard à Toul ou encore Fridolin à Saint-Avold, Amé et Romaric au Saint-Mont en sont les parfaits exemples. Qu'ils aient été ou non revêtus de la dignité épiscopale - et sauf dans les cas toulois, elle reste sujette à caution - ils n'en sont pas moins présentés comme des religieux humbles, simples, venus dans une contrée décrite souvent comme inhospitalière, pour se retirer du monde et apporter leur vie de prière aux populations avoisinantes quand celles-ci sont mentionnées.

Ce trait commun, le souci de se rendre au désert, pousse ces religieux et nobles à fonder de nouveaux établissements qu'ils n'ont souvent pas voulus mais leur piété est telle qu'elle attire les disciples et qu'ils se voient obligés de reprendre des responsabilités. Modèles de désintéressement, ils sont les nouveaux apôtres venus apporter la Bonne

[59] CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones,… op cit*, pp. 23 et 26

Nouvelle dans des régions sauvages. Les miracles accompagnant leur vie ou survenus après leur mort témoignent de leur foi profonde et de la valeur de la maison qu'ils ont créée avec le plein accord de l'autorité céleste. Se reconnaissent bien dans ces hagiographies des fondateurs voire dans les textes historiques sur leurs maisons que les vannistes recourent au langage habituel de ce type de vie édifiante. Tous les poncifs de la parfaite vie de saint s'y retrouvent. Il n'est dès lors plus possible de leur contester un enracinement sacré dans leur région. Les maisons peuvent alors se prévaloir d'une antiquité et d'une reconnaissance à faire valoir. De plus, ces miracles étant bien éloignés dans le temps, ils ne peuvent être contrôlés. Les religieux se contentent de maintenir les traditions et les cultes locaux en place. De même, ils ne recherchent pas les miracles, au contraire. Une exception cependant se remarque : Saint-Nicolas-de-Port. Mais là, à l'arrivée des bénédictins réformés, il apparaît nécessaire de relancer le pèlerinage après des d'années d'abandon et de désolation pour la grande église.

Il ne saurait donc être question dans les abbayes vannistes d'un culte des fondateurs au-delà des pèlerinages locaux qui ont pu se développer et qui assurent une présence populaire aux monastères dans leur environnement immédiat. Comme cela a déjà été dit, les bénédictins lorrains ne sont pas à la recherche de saints. Lorsqu'ils travaillent aux vies des fondateurs, les légendes sont mises au service de l'histoire de la maison et de la perception qu'en ont les rédacteurs. De même, les miracles eux-mêmes sont parfois remis en cause par ceux-là même qui ont à faire vivre le lieu auprès des fidèles. L'attitude de dom De L'Isle est révélatrice à ce sujet. Comme l'historien de Saint-Mihiel, nous pouvons nous dire que cela "ne fera pas facilement impression sur l'esprit des critiques de notre siècle. Mais est-on fondé légitimement à rejeter des faits, parce qu'ils sont extraordinaires, & au-dessus des règles de la nature ?"[60]. Cette remarque montre avant tout un certain scepticisme face aux faits miraculeux. L'esprit rationaliste des vannistes s'y exerce sans pour autant aller jusqu'à en nier la réalité. Certes, pour un certain nombre d'entre-eux, il n'est guère possible de faire autre chose que les noter mais pour ceux qui se réaliseraient de manière contemporaine, ils sont davantage scrupuleux et contrôlent les discours[61].

60 DE L'ISLE Joseph, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, Haener, 1757, préface

61 MAISSE Odile, "Le témoignage des fidèles : les récits de miracles de Saint-Nicolas-de-Port au début du XVIIe siècle", *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, tome LXXV, n° 194, janvier-juin 1989, Paris, Société d'Histoire religieuse de la France, 1989, pp. 177-185

Ainsi, d'une manière générale, face tant aux fondateurs qu'aux miracles des premiers temps de leurs maisons, les vannistes reconnaissent avoir un "doute raisonnable" sur certains faits rapportés par les textes anciens mais, comme rien ne dit le contraire, ils les conservent. Cependant, parfois, s'ils les contestent comme dom Belhomme dans son histoire de Moyenmoutier qui donne des explications probables pour justifier l'absence d'Hydulphe sur les listes des archevêques de la ville - ce que le fondateur de son abbaye était censé être avant de se retirer dans les Vosges - c'est en disant que cela ne venir que d'un manque de culture historique des anciens chroniqueurs ou copistes[62].

c) des fondations toujours marquées par le religieux

En travaillant sur leurs origines, les vannistes s'inscrivent dans la tradition historiographique de leur ordre et dans leur contexte régional car la Lorraine d'alors redécouvre ses saints. Lorsque Jean Ruyr entreprend l'écriture de son grand ouvrage sur les *Sainctes antiquitez de la Vôge*, il dépasse la simple volonté d'être l'historien de l'évangélisation des montagnes vosgiennes mais inscrit bien cette démarche dans un projet orienté vers une défense de l'ancienneté et de la vigueur du catholicisme dans cette région. Cela se perçoit dans le discours sur les saints fondateurs qui sont alors majoritairement à l'honneur dans les abbayes vannistes. Dans une perspective tridentine, ils sont replacés à leur rang d'intercesseurs, objets de la volonté divine qui agit par eux afin d'en faire des exemples à suivre pour les fidèles[63]. C'est alors que naît la notion pour les abbayes de la montagne vosgienne d'une croix sacrée. Même par la géographie de leur implantation, les monastères marquent du signe de la Croix le paysage où ils sont présents[64]. C'est d'autant plus nécessaire que le protestantisme est aux portes des Vosges. L'abbaye de Munster en sait quelque chose et celle de Senones voit ses avoués basculer dans la Réforme. Il faut même l'intervention de Pierre Fourier dans la future principauté pour contrer l'avancée de ceux qui sont alors perçus comme des hérétiques.

---

62 *Caeterum dicere vix possumus quam proclive nobis fit credere illos decimi saeculi qui priscum vitae hidulfi volumen breviarunt, in chronologia regum, archiepiscopum et episcoporum minus quam par eruditos fuisse, et nihilominus ut eruditionem aliquam ostentarent, nominibus communibus et appellativis quae sola in antico reperiebantur codice ... ex quibus insuperabilis illa orta est difficultas vitam et gesta hidulfi cum adjectis hujusmodi notis chronologicis conciliandi, quae posteriores tantopere torsit auctores*. BELHOMME *Historia… op cit*, p. 6

63 COLIN Marie-Hélène, *Les saints lorrains, entre religion et identité nationale, fin XVIe – XIXe siècles*, Nancy, éditions place Stanislas, 2010, p. 71

64 Ce sont les abbayes de Senones, Moyenmoutier, Etival, Saint-Dié et Bonmoutier, au pied du Donon.

Comme cela a été évoqué, ce sont parfois des laïcs qui sont à l'origine des fondations. Ainsi, à Saint-Mihiel, la situation est un peu plus complexe même si elle témoigne d'un certain mélange des genres entre pouvoirs civil et religieux. Le monastère fortifié du premier Wulfoade est donné à l'abbaye de Saint-Denis - qui alors reçoit aussi d'autres abbayes lorraines à l'instar de Saint-Dié - qui y remplace les religieux déjà présents à la suite du vœu du fondateur. Lors des deux fondations successives de Saint-Mihiel, ce sont des miracles qui marquent les événements. Au-delà de l'aspect extraordinaire du miracle, c'est justement ce besoin d'un miracle pour marquer la fondation qui retient notre attention car cela enracine l'histoire de l'abbaye dans une histoire sacrée bien réelle alors et efface l'éventuel place prise par les séculiers dans la fondation d'une abbaye. Cela ne peut que renforcer le caractère sacré du lieu. C'est encore plus vrai dans un cas comme celui-ci où les religieux sont absents des débuts du monastère. Il convient donc d'ancrer le lieu par un miracle lié au site lui-même comme ici des reliques qui refusent de bouger et obligent à s'installer en ce lieu. Ainsi, si les clercs sont absents lors de la fondation, le religieux, lui, ne l'est pas. Et même si la personnalité du fondateur n'est pas reconnue comme un modèle de sainteté, l'abbaye doit néanmoins son origine à une intervention surnaturelle comme à Saint-Mihiel où le char transportant des reliques de Saint-Michel refuse d'avancer. Dom Joseph De l'Isle rapporte cet événement dans son histoire de l'abbaye après avoir discouru sur le culte de saint Michel et notamment une apparition au "Mont Gargin dans la Pouille" : "le comte Wulfoade forma le dessein d'aller en pèlerinage au lieu même où elle s'était faite. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il se sentit vivement touché et qu'il prit la résolution de faire bâtir un monastère en l'honneur de saint Michel. Le comte profita de son voyage d'Italie pour se procurer des reliques et il eut tant de vénération pour celles qu'on lui accorda que partout où il allait, il les faisait toujours porter à sa suite. […] Le chapelain qui accompagnait toujours son maître avec les reliques suspendit pendant le repas à une branche d'arbre, la boîte où elles étaient enfermées. La nuit approchant, on se retira. Le prêtre de retour au logis se souvint qu'il avait oublié de reprendre les reliques ; il retourne sur le champ au lieu où il les avait laissées ; mais il fut fort surpris, lorsque voulant les reprendre, la branche à laquelle elles étaient suspendues, s'éleva en haut de manière qu'il ne pût l'atteindre ; étant monté sur l'arbre, le même prodige continua ; plus il faisait d'efforts pour atteindre la branche, puis elle s'éloignait. Il vint en donner avis au comte et à ceux qui étaient à sa suite. Ils prirent tous le parti de retourner sans délai à l'endroit où ils avaient soupé. Témoins du miracle qu'on venait de leur annoncer, ils en rendirent grâces à Dieu et

à l'archange saint Michel qui faisait connaître par ces indices, qu'il avait choisi cet endroit pour l'exécution de l'entreprise que Wulfoade avait formé"[65].

Le miracle de l'arrivée des reliques de saint Michel
ancienne frise du jubé (XVIe siècle), abbaye de Saint-Mihiel

Cette fondation, fruit d'un vœu et d'un miracle, nous permet de toucher un autre point qui n'est pas sans relation directe avec notre sujet, celui du ou des cultes particuliers qui se maintiennent dans les différentes maisons. En effet, plusieurs d'entre-elles vont conserver les reliques et un fort attachement à ce qui est à leur origine alors que d'autres vont s'en éloigner au point d'oublier où est enterré leur fondateur comme c'est le cas à Senones. Cela se concrétise matériellement par un attachement fort au lieu même de leur fondation. Une seule abbaye est transférée, Saint-Mihiel qui quitte son mont Saint-Michel pour la vallée de la Meuse toute proche. Les conditions de développement tant de l'abbaye elle-même que d'un bourg contigu qui prend une place particulière dans l'histoire de la Lorraine à l'époque moderne, y sont nettement plus favorables. Cependant, le lieu des origines n'est pas totalement abandonné. Un ermitage y survit puis une ferme avec un pèlerinage après le départ des derniers religieux.

Ce recours au miracle peut même être plus tardif. Par exemple, à Bouzonville, le miracle touche la relique de la Vraie Croix dont la conservation ressort très rapidement de l'abbaye et ce, au cours des rivalités avec les protestants. La relique aurait alors refusé de se laisser brûler. Elle rejoint finalement l'abbaye alors en pleine refondation après l'époque troublée du XVIIe siècle. Les vannistes peuvent donc ainsi se poser en gardien de l'orthodoxie face à la menace réformée.

Qu'il remonte aux origines de la maison ou qu'il soit plus tardif, le miracle se révèle parfois utile à l'époque moderne. Par exemple, le culte des reliques à Moyenmoutier reprend de manière renouvelée à partir des années 1620, soit lorsque la congrégation a déjà atteint un grand nombre de maisons bénédictines et que Moyenmoutier affirme sa position

65 DE L'ISLE, *op cit*, pp. 5-6

de co-chef d'ordre sous la direction d'un membre de la famille ducale, François de Lorraine, abbé commendataire. Ainsi, trois Vies du saint fondateur sont écrites ou réécrites en quelques années dont une en 1621 par dom Théodore Moy complétée d'un *Essai sur certaines guérisons miraculeuses opérées à Moyenmoutier* dont il dit avoir été témoin[66].

Il semble apparaître comme un enjeu pour les bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, de montrer que leurs maisons s'inscrivent dans un paysage où ils sont présents depuis toujours et qu'ils sont les héritiers de saints personnages. Par exemple, dans son histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel, dom De l'Isle insiste sur les privilèges donnés à son monastère dès ses premiers temps, privilèges reconnus par Charlemagne lui-même[67]. Bien que non théorisée, cette idée semble néanmoins bien présente dans leur esprit. Elle participe de ce mouvement de reconquête d'un territoire par des abbayes en plein développement dans un contexte religieux renouvelé. De manière plus prosaïque comme dom Calmet le dit dans la préface de son histoire de Munster, cette histoire de l'abbaye sert aux futurs religieux pour qu'ils y voient "les droits et privilèges du monastère qu'ils sont obligés de soutenir et de défendre"[68]. Ils sont ainsi très proches de ce que les mauristes réalisent dans leurs travaux historiques en suivant l'avis de leur premier supérieur, dom Grégoire Tarrisse, qui voit là l'occasion de relater, pour l'ordre, "ses divers progrès et succès en ce royaume"[69]. Il apparaît ainsi que l'histoire est alors la justification d'une nouvelle congrégation qui envoie ses moines dans des abbayes où ils s'insèrent dans l'histoire pluriséculaire de chacune d'entre elles[70].

L'art est mis à contribution pour représenter ces miracles et les saints fondateurs. De plus, cette origine divine des maisons montrent bien la place qu'elles entendent occuper dans une région très marquée par le catholicisme et les mouvements spirituels. Pour les maisons concernées, la volonté manifeste de se doter d'un fondateur évêque n'est pas sans permettre d'élever des prétentions à une juridiction pleine sur les territoires et paroisses qui sont les leurs. Hydulphe, fondateur de Moyenmoutier, est même fait archevêque de Trèves – métropole pour les trois diocèses lorrains alors qu'il n'en a été fort probablement que

66 Arch. dép. Vosges, fonds Jérôme, 59 J 3, f° 1082-1083

67 DE l'ISLE, *op cit*, p. 9

68 CALMET Augustin, *Histoire de l'abbaye de Munster*, éditée par DINAGO François, Colmar, Lorbert-Jung et Cie éditeurs, 1882, p. 2

69 BnF, ms fr 22 313, f° 265ss cité par LECOMTE, *Les bénédictins et l'histoire des provinces … op cit*, p. 7

70 HUREL Daniel-Odon, "Les mauristes, historiens de la congrégation de Saint-Maur aux XVIIe et XVIIIe siècles : méthodes, justifications monographiques de la réforme et défense de la centralisation monastique" dans *Ecrire son histoire… op cit*, pp. 257-274

chorévèque. Cela marque déjà la prééminence que veut avoir l'abbaye dans ce secteur. Elle se place dans la filiation de la métropole, au-dessus des anciens évêques du centre de la France comme sont sensés l'être Gondelbert de Sens à Senones et surtout de ceux de Toul. Ces personnalités sont aussi révélatrices de la période historique de la fondation elle-même. En effet, le religieux errant, canonisé et objet d'un culte local qui se répand souvent dans les dépendances, même éloignées, de la maison, témoigne de l'ancienneté de celle-ci et de son rôle premier sur le territoire. Ce patronage du fondateur est aussi un signe d'appartenance à la nébuleuse monastique de l'abbaye. Il caractérise les monastères de première génération et un seul prieuré, celui du Saint-Mont que sa proximité avec Luxeuil explique.

2) Les fondations plus récentes et les refondations

A l'opposé, les prieurés conventuels sont majoritairement de fondation plus récente. Ils accompagnent la montée de la féodalité dans ce qui devient la Lorraine. Cette génération de prieurés des Xe et XIe siècles est due à l'investissement des puissances laïques car ils sont presque tous fondés par des seigneurs locaux voire la famille ducale de Lorraine. Ils sont d'ailleurs souvent originellement liés à un établissement fortifié et alors placés sous le contrôle d'une abbaye importante de la cité épiscopale de Toul qui connaît durant la même période un certain développement de ces propres établissements religieux avec notamment la naissance de l'abbaye Saint-Mansuy. C'est ainsi qu'une distinction s'opère entre les prieurés des abbayes touloises dont quelques-uns vont gagner leur indépendance alors que la majorité reste sous le contrôle de l'abbaye mère. Ainsi, les prieurés-cures de Neufchâteau et Bar-le-Duc qui sont de cette génération de prieurés, restent attachés à leurs abbayes respectives car le développement de la ville où ils sont implantés, l'arrivée en ces bourgs des ordres religieux mendiants dans les siècles qui suivent, n'en font pas des enjeux pour la congrégation. A l'opposé, un prieuré comme Lay-Saint-Christophe se doit d'être arraché à son abbaye messine. Châtenois et le Saint-Mont, par leur relatif isolement et leur position stratégique en frontière, deviennent des relais nécessaires vers les maisons des autres provinces ou vers des foyers jansénistes.

Pour l'abbaye Saint-Mansuy, il s'agit surtout d'organiser et pérenniser le culte de l'évêque Mansuy et d'assurer la sauvegarde de son tombeau. C'est une reproduction du schéma de l'abbaye Saint-Epvre qui originellement le dessert. Le second cas d'abbaye

fondée à cette époque est Bouzonville, établissement à la naissance inhabituelle pour une abbaye car très proche d'une fondation de prieuré. En effet, elle est créée par le pouvoir ducal pour asseoir une présence, certainement face à des établissements d'autres ordres proches, eux, de l'évêque de Metz. Là, la politique joue un rôle de premier plan, il n'est guère possible pour le pouvoir ducal de fonder là un simple prieuré qui aurait été dépendant d'une abbaye, le plus logiquement messine, et donc échappant à son contrôle ou moins logiquement très éloignée comme le sont les abbayes touloises ou celles de la montagne vosgienne. Ainsi, Bouzonville devient une abbaye indépendante mais qui, tout au long de son histoire, reste étroitement liée au pouvoir ducal comme le rappelle dom Calmet : "les princes de Lorraine se considérant comme fondateurs de cette maison, lui ont fait de grands biens"[71] […] Les ducs de Lorraine comme descendants du comte Adalbert fondateur de Bouzonville, ont toujours conservé sur elle une autorité particulière"[72]. Elle est, pourrait-on dire, l'équivalent ducal en terre messine du prieuré de Lay-Saint-Christophe, dépendant de l'abbaye Saint-Arnould de Metz, aux portes de Nancy.

Enfin, il est dans la congrégation, l'originalité d'une fondation d'abbaye, celle de Nancy dédiée à Saint-Léopold. Comme sa dédicace le laisse aisément supposer, elle est intimement liée au duc de Lorraine qui réorganise ses Etats lors de leur retour à l'indépendance après l'occupation française. Cette fondation répond surtout au désir du duc d'avoir une maison de chacun des grands ordres dans sa capitale. Les bénédictins y trouvent aussi leur compte : "cette congrégation a jugé, pour leur plus grand profit et avancement, tant du spirituel que du temporel de leurs affaires, être à propos d'avoir une maison ou couvent à Nancy pour être près de la personne de son altesse qui les affectionne particulièrement"[73]. De même, deux prieurés naissent à cette époque dans des contextes proches pour l'un - Le Ménil - et tout-à-fait original pour le deuxième, Rosières-aux-Salines. Le premier naît du transfert d'un ancien prieuré de Senones à Léomont afin de se rapprocher de Lunéville et du pouvoir ducal comme pour Saint-Léopold de Nancy. Le rôle de dom Calmet est déterminant dans cette fondation car il entretient des relations privilégiées avec la cour et il le rappelle à l'occasion : "Le duc Léopold I de glorieuse mémoire, ayant témoigné plusieurs fois le désir qu'il avait de voir à Lunéville, où il faisait sa résidence ordinaire, une maison de bénédictins et en ayant fait la proposition et formé le projet en plus d'une occasion, promettait de favoriser cet établissement et de donner

71 CALMET, *Notice… op cit*, col. 163
72 *ibid*, col. 164
73 *ibid*, col. 70

l'emplacement. […] Enfin dom Calmet ayant été élu abbé de Senones le quinze juin 1728, dès le lendemain, on le pressa de donner à SAR cette satisfaction de faire un établissement de religieux de la congrégation à Lunéville, il promit d'y penser. […] En effet il se proposa dès lors sans toucher au titre abbatial, de démembrer un revenu d'environ douze mille livres, pour fonder un monastère à Lunéville […] La chose fut agréée et applaudie et on en sollicita les bulles en cour de Rome"[74]. Le second cas est atypique des fondations vannistes puisqu'il résulte du testament d'un chanoine de la collégiale de Saint-Dié et a pour vocation d'assurer une présence religieuse à la proximité immédiate des salines de Rosières. Peu doté, cet établissement réussit néanmoins à se maintenir tant bien que mal jusqu'à la Révolution française.

Les fondations, comme cela vient d'être dit, répondent à des attentes convergentes entre le politique et le religieux, même dans les plus récentes. L'implication des familles régnantes y est particulièrement importante, déjà aux premiers siècles mais plus encore pour la deuxième génération quand la famille ducale de Lorraine vient de s'installer pour y demeurer jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Et c'est encore ce lien entre le politique et le religieux qui prévaut aux fondations vannistes de l'époque moderne. C'est donc dans cette tradition de liens forts avec le pouvoir civil que les établissements bénédictins intègrent la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe.

A l'opposé, les autorités laïques et religieuses sont fondatrices de prieurés à égalité. Il est vrai que dans cette catégorie, ont été comptées les abbayes elles-mêmes lorsqu'elles sont à l'origine d'un prieuré qui gagne, souvent avec son entrée dans la congrégation, sa totale autonomie. S'y signalent aussi, l'autorité diocésaine pour un cas (Saint-Mansuy) et la congrégation elle-même pour le prieuré du Ménil comme pour l'abbaye de Saint-Léopold. Parmi les fondations faites par des laïcs, c'est majoritairement la famille ducale de Lorraine qui est à l'origine de la fondation comme c'est le cas pour l'abbaye de Bouzonville. Ce lien de paternité n'est pas sans conséquences sur le développement des maisons. En effet, la famille ducale surveille ses fondations au fil des siècles et très souvent, un lien continue à les unir. Un cas particulier pourrait être le prieuré de Châtenois. Il est fondé au pied du château de la première capitale de la Lorraine et plusieurs parmi les premiers ducs y sont inhumés. Et si le lien n'est pas aussi familial, il l'est par les reliques que la famille ducale y dépose que ce soient les reliques de Saint-Cloud à Lay-Saint-Christophe ou celles de la Vraie Croix à Bouzonville.

[74] CALMET, *Notice… op cit*, tome I, col. 783

Le moyen âge apporte peu, il est vrai, de fondations nouvelles d'abbayes à l'exception notable de Bouzonville dont l'origine remonte au XIe siècle et est due à l'entourage de la famille ducale de Lorraine. Initiative de religieux ou de laïcs, les prieurés de Lay-Saint-Christophe et de Morizécourt ne prennent que peu d'ampleur face aux créations plus anciennes. C'est alors que l'aspect politique prend le pas sur toute autre considération. Cela se ressent particulièrement à Bouzonville et à Châtenois qui restent au long de leur histoire liés à la maison ducale de Lorraine. L'implication de cette noble lignée dans la vie religieuse impose un modèle d'églises à tribune seigneuriale, bâties selon le plan lorrain à trois tours. Il est vrai qu'alors les grandes abbayes sont passées sous le contrôle de l'autorité laïque perdant leur statut d'abbayes royales pour certaines en devenant abbayes ducales. Or cela augmente le trouble des religieux en ce début de période médiévale car, comme le rapporte dom Calmet, à Moyenmoutier, l'abbaye n'ayant pu fournir son contingent de matériel et soldats, est cédée au duc de la province qui la dépouille comme cela manqua d'arriver aussi à Senones, cédée, elle, à l'évêque de Metz. Pour reprendre l'historien bénédictin : "Angelram évêque de Metz, chancelier de l'empereur Charlemagne et son grand-aumônier, l'obtint de ce prince, la posséda pendant quelques années en régale et en commende, ce qui causa aux religieux de Senones un très sensible déplaisir, voyant leur monastère, qui auparavant était impérial ou royal, déchu de cette dignité et fourni à un simple évêque ; en quoi ils s'abusaient manifestement, dit le moine Richer, car si le monastère eût demeuré sous la juridiction immédiate de l'Empire, ou des rois d'Austrasie, il n'y serait resté pierre sur pierre, par les charges exorbitantes dont on l'aurait opprimé, en l'obligeant de fournir de l'argent et des troupes, selon le contingent, ce qui l'aurait réduit aux dernières extrémités, comme il arriva à Moyenmoutier, voisine de celle de Senones, qui n'ayant pu fournir le nombre de soldats auxquels elle était taxée, fut abandonnée par le roi Lothaire au duc du pays qui en démembra tout d'un coup quinze cent onze familles de serfs et réduit les religieux à se disperser où ils purent pour trouver leur subsistance"[75].

L'époque moderne voit trois créations de maisons bénédictines vannistes alors que la congrégation française de Saint-Maur n'en connaît aucune. C'est tout d'abord au début du XVIIe siècle, le prieuré-cure de Rosières-aux-Salines dû à l'initiative d'un chanoine de Saint-Dié. Ce prieuré fait figure d'exception car il naît d'un testament et ne peut occuper, par la faiblesse de ses revenus, une réelle présence dans le paysage religieux lorrain.

[75] CALMET, *Notice… op cit* tome II, col. 470-471

Les deux autres procèdent d'une même initiative partagée entre le duc Léopold et la congrégation de voir les capitales du duché dotées d'établissements des grands ordres. A Nancy, la place est faite pour une abbaye bénédictine susceptible de prendre place dans la ville face aux prémontrés, et cela déjà géographiquement parlant dans le plan de la ville. A Lunéville, l'établissement s'installe aux portes de la cité sous l'emprise des chanoines réguliers de la congrégation de Notre-Sauveur à Saint-Rémy, juste à côté du palais ducal. Ces deux derniers établissements bénéficient d'un soutien financier et politique assez important de la part de la cour de Lorraine. La congrégation n'y est plus tout à fait maître mais c'est là, la contrepartie de son implantation sur le territoire lorrain et donc, de la place qu'elle occupe dans les affaires religieuses du temps alors que les Trois-Evêchés sont déjà français.

Le prieuré de Rosières (état en 2012)

3) L'impact sur l'architecture et la situation des abbayes

Se sent bien déjà dans ces quelques remarques que les origines des maisons et leur enracinement vont avoir des répercussions certaines sur leur architecture. Cela a déjà été pointé avec l'exemple du prieuré de Saint-Quirin qui s'il est bien en Lorraine, dépend de l'abbaye alsacienne de Marmoutier. D'autres exemples se retrouvent dans les autres ordres religieux. Ainsi, par exemple, Etival, abbaye prémontrée, préserve ses liens avec le monastère d'Andlau en conservant les reliques de sainte Richarde et en desservant le mont Sainte-Odile alors même que le chapitre vosgien a acquis son indépendance par rapport au chapitre féminin alsacien. De même, le moyen âge est marqué par une fièvre de construire qui se reproduit à l'époque moderne en touchant toutes les catégories d'églises qu'elles soient d'abbayes, de paroisses ou cathédrales.

a) l'implantation des abbayes

Si dans un premier temps, nous nous en tenons aux seuls emplacements choisis, quelques constantes se remarquent. En effet, à l'exclusion du Saint-Mont, du site primitif de Saint-Mihiel et de Longeville, les abbayes se situent à proximité immédiate d'une rivière qui, à l'apparition du bourg qui ne manque pas de naître de l'implantation monastique, sert de limite aux deux mondes quand cela n'est pas encore plus marqué par la situation à une confluence de l'abbaye primitive. Cette spécificité est cependant davantage une caractéristique des abbayes de la montagne vosgienne, répondant à un besoin d'isolement tout relatif mais néanmoins marqué par la topographie des lieux. Correspondant à une réalité largement partagée, elle est reprise par l'ordre cistercien qui implante ses maisons dans un cadre géographique recherché pour certaines particularités. Tout ce qui est nécessaire à la vie d'une maison doit être proche mais l'abbaye elle-même se doit d'être isolée. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans les cas de fondations plus tardives de l'époque moderne, ces contingences sont oubliées. Les réalités du temps sont alors différentes et les besoins ne sont plus les mêmes. Enfin, aujourd'hui, pour les abbayes dont les bâtiments ont survécu, cette perception est changée par le fait que ces rivières ont presque toutes été détournées ou canalisées et enterrées. A l'exception des deux maisons déjà citées, toutes sont en plaine ou dans une vallée. Saint-Mihiel fait originellement partie des exceptions mais, très rapidement, rejoint ce qui paraît être un modèle. Notons d'ailleurs que le site originel de Saint-Mihiel, est toujours repéré par rapport à la Marsoupe, la rivière locale. Enfin, placé sous le vocable de Saint-Michel, sa première implantation ne pouvait être située que sur un mont. C'est là une des originalités des abbayes lorraines de l'époque romane. En effet, si l'église ou la cathédrale romane est en hauteur, les abbayes sont en vallée. Cela s'explique déjà par les nécessités de la vie monastique en termes d'agriculture ou de pisciculture[76].

De même, ces abbayes ne se situent pas à l'emplacement d'anciennes cités gallo-romaines. En effet, si la question peut se poser pour Saint-Avold et éventuellement pour Munster, aucune certitude n'est possible et cette hypothèse peut être totalement écartée pour les autres maisons. Il ne s'agit donc pas d'une réoccupation, d'une réappropriation d'un territoire déjà structuré même si l'organisation première s'est totalement délitée. Il s'agit bien de créer un nouveau territoire avec des lieux nouveaux. Ainsi, la situation de plaine ou en vallée prédomine-t-elle logiquement pour les facilités de communication d'une part puis

[76] COLLIN, *Eglises romanes… op cit*, tome I, pp. 31-32

surtout par la disponibilité de terres et de rivières qui assurent leur subsistance aux fondateurs et à leurs communautés primitives.

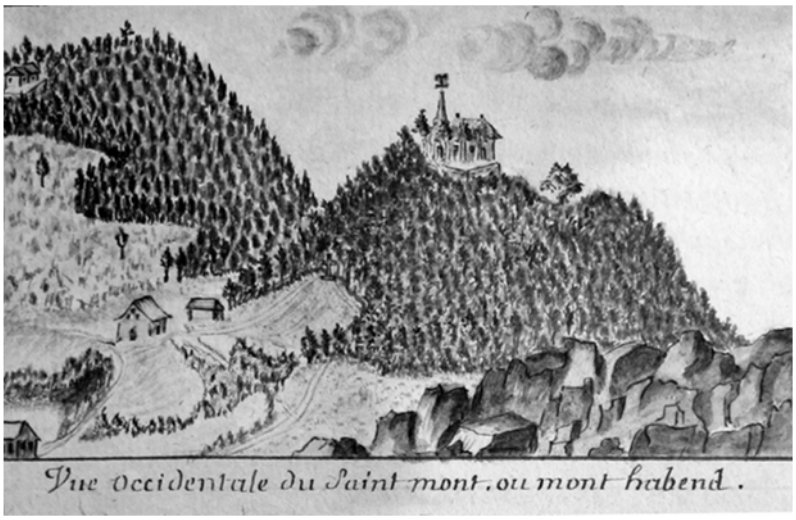
Les prieurés des Xe et XIe siècles apparaissent dans des situations différentes d'implantation. En effet, pour bon nombre d'entre-eux, la proximité d'un château ou d'une résidence ducale les rend particuliers. C'est le cas notamment avec les prieurés de Morizécourt ou de Châtenois. Il serait bon de voir comment se développent ces maisons qui gagnent leur autonomie avec leur entrée dans la congrégation vanniste alors que les relations avec les familles féodales qui aident à leur implantation se sont distendues. Châtenois est ainsi créé à proximité immédiate du château d'origine des ducs de Lorraine alors encore en devenir. La famille de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire, en fait par ailleurs sa nécropole. Le prieuré se retrouve donc en situation de hauteur, sur la même éminence que le château. La situation primitive de Deuilly-Morizécourt est de configuration semblable. Le prieuré d'origine est pris dans l'enceinte du château de Deuilly qu'occupe par la suite la famille du Châtelet. Ces deux exemples sont particulièrement significatifs puisque le contexte change, les religieux obtiennent le transfert du prieuré de Deuilly vers Morizécourt où ils se retrouvent avec une implantation en plaine, à la limite d'un village. A Châtenois, le château abandonné ne masque plus le couvent qui demeure à son emplacement d'origine, assurant une permanence. Tous les prieurés attachés à un château ne prennent pourtant pas leur indépendance s'ils se sont trouvés depuis leur fondation intégrés dans une ville où ils sont devenus une paroisse comme c'est le cas à Neufchâteau ou à Bar-le-Duc. Dans ces deux exemples, les prieurés restent attachés à leur abbaye mère alors qu'ils sont déjà plus éloignés du château originel car, implantés dans la vallée, au pied de la colline, se retrouvant ainsi au cœur de la ville.

Parmi les éléments révélateurs d'un passé relu, le patronage de ces maisons dans son évolution est un bon marqueur même s'il change peu avec le temps ; ce n'est alors que pour prendre le nom du fondateur. Les dédicaces primitives se font dans les usages du temps dont le saint miraculeux qui assure le pèlerinage de la maison à Saint-Avold avec saint Nabord, à Toul avec les saints Mansuy et Epvre, à Flavigny avec saint Firmin et à Lay avec saint Cloud, maisons qui sont rejointes plus tardivement par Moyenmoutier avec saint Hydulphe. A l'exception de saint Nabord, tous sont des saints lorrains évêques ou religieux. La deuxième catégorie de patronage est celle des grands saints de l'Eglise en commençant par saint Pierre à Moyenmoutier, Senones, le Saint-Mont et Châtenois. Enfin, il existe quelques dédicaces uniques : saint Michel à Saint-Mihiel, saint Georges à

Morizécourt, saint Martin à Longeville, sainte Croix à Bouzonville, saint Nicolas à Port, les Saints Innocents à Rosières et saint Grégoire à Munster ainsi que deux tardives à la Vierge pour Le Breuil et Le Ménil. D'une manière générale, il n'est qu'à Breuil de Commerçy qu'une Vierge tienne une part importante dans l'activité spirituelle d'une maison bénédictine. Certes, localement il existe quelques statues miraculeuses ou protectrices, parfois à l'origine plus tardive d'un lieu de répits pour les nouveau-nés morts à la naissance. Dans ce dernier cas, les vannistes vont combattre cette habitude et faire fermer les chapelles.

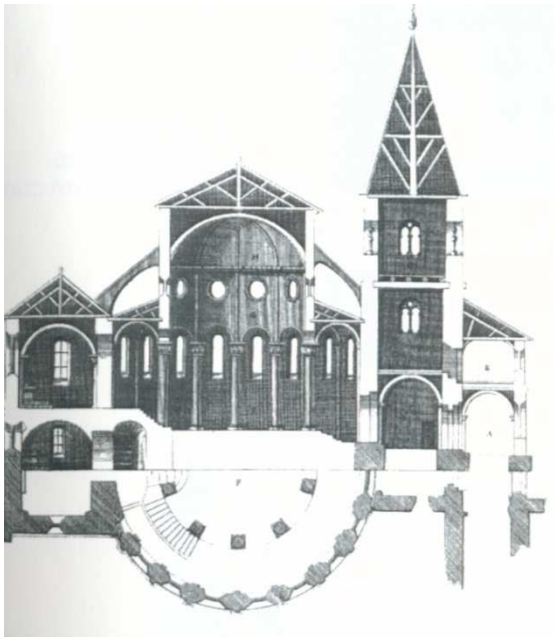
b) l'architecture, signe d'une histoire

Au-delà de cette permanence dans le lieu et dans la dédicace du monastère, l'architecture elle-même participe de cet enracinement. Si les informations manquent pour pouvoir établir de réels principes, une tendance à une structure basée sur un cloître entouré de deux églises, l'une à Saint-Pierre et l'autre à la Vierge, se remarque néanmoins pour les maisons documentées, essentiellement celles du mouvement colombanien. Cette disposition prévaut dans les abbayes de la première génération comme Senones, Moyenmoutier, Saint-Mihiel et au Saint-Mont. Elle subsiste à Senones jusqu'au début du XVIIIe siècle lorsqu'est détruite la rotonde médiévale mais elle est toujours bien visible dans une abbaye devenue au XIIe siècle un chapitre puis l'ensemble cathédrale du nouveau diocèse lorrain de Saint-Dié où les constructions médiévales ont conservé cette disposition. De même, la permanence d'un pèlerinage amène à certains aménagements dans les lieux de prière des vannistes. Ainsi, le Saint-Mont a vu se multiplier les chapelles dans ses premiers siècles d'histoire, chapelles que les bénédictins vont peu à peu détruire pour recentrer le culte sur l'église principale à partir de 1732 lorsque le prieuré est remis en état et l'église rénovée.



*Vue du Saint-Mont,*vers 1740, F. Vuillemin
(Arch. mun. Remiremont, ms 48)

Il est vrai que tout attachés qu'ils puissent être aux traditions et aux lieux, les vannistes ne sont pas pour autant pas des conservateurs nés. Ainsi, même si leur travail intellectuel les amène à travailler sur leur histoire et celle de leurs maisons leur permettant de documenter des monuments et édifices anciens dont ils ont le sens de la valeur historique. Cependant, la conservation de ces monuments ou édifices ne doit pas être une entrave au développement de la maison. Ainsi, à Senones, même si l'abbaye est remaniée à la fin du XVIIe siècle, elle conserve une bonne part de bâtiments plus anciens car "l'on y avait joint le vieux et le neuf, d'une manière qui ne faisait pas un bon effet […] Il y avait beaucoup de disproportion entre les différentes parties qui composaient ce grand corps de bâtiments"[77]. Partant de ce constat, c'est tout naturellement que l'abbé Alliot fait dresser, dès 1707, des plans qu'il présente au chapitre de Luxeuil la même année. Ces plans sont examinés et approuvés. Pour reprendre le propos de dom Calmet "une seule chose causait de l'embarras, c'était la chapelle de la Vierge ou Rotonde, ouvrage ancien et respectable, tant par sa structure singulière que par son antiquité et la dévotion des peuples. Elle était située de manière qu'elle occupait presque tout le côté de l'orient où naturellement devait être le dortoir des religieux. On hésita beaucoup si on la démolirait ; enfin on conclut qu'étant impossible de rien faire de régulier sans la renverser, on ne devait pas balancer de le faire ; d'autant plus que la grande tour qui était au-devant était très endommagée dans un de ses angles et menaçait ruine ; que les voûtes des bas-côtés étaient aussi très endommagées et que toute la toiture de cet édifice était d'un grand entretien"[78]. La décision prise, les travaux de démolition commencent aussitôt.



Coupe et plan de la rotonde de Senones,
Calmet, *Notice de la Lorraine, tome II*, pl. 5

Ce travail interne de retour aux sources passe aussi par l'architecture et surtout le décor des abbayes et des églises. Il est à noter ici que, selon les sources disponibles, il n'existe quasiment aucun autel à saint Benoît, fondateur de l'ordre, ni d'ailleurs aux saints

77 CALMET, *Histoire de la l'abbaye de Senones… op cit*, p. 391
78 *ibid*

titulaires de la congrégation. Les trois seules chapelles ou autels Saint-Benoît connus avec certitude se trouvent à Senones, Saint-Mihiel et Saint-Léopold. La sœur de saint Benoît, sainte Scholastique, n'est présente que par un buste à Saint-Avold, buste dont le pendant est celui de son frère. Ils se trouvent alors dans les stalles. Enfin, les saints titulaires de la congrégation, Vanne et Hydulphe ne sont dotés d'autel que dans leurs maisons respectives. Qu'en déduire ? Déjà que les autels à saint Benoît ne sont que des survivances d'autels anciens, qu'ils sont alors souvent noyés dans une profusion d'autres chapelles et cela est tout particulièrement vrai à Saint-Mihiel. A Senones, où l'autel est mieux situé, à proximité du chœur et isolé, l'explication pourrait en être historique. Comme l'origine même du monastère reste particulièrement obscure et qu'il n'existe pas de lieu de vénération du fondateur supposé, Gondelbert, Benoît aurait en quelque sorte, pris sa place pour assurer une continuité historique à la maison sans, bien entendu, que les senonais aient jamais cru avoir un lien direct avec le fondateur du monachisme d'occident. Benoît ne serait qu'un saint par défaut. Cette hypothèse n'est pas étayée par un document précis mais propose simplement une piste de réflexion sur cette titulature au sein de la grande église de Senones d'autant que dom Calmet dans son histoire de Senones paraît, lui aussi, assez surpris de cette présence qu'il raye en remplaçant Benoît par Joseph…[79]

c) un passé glorifiant

Parmi les éléments qui contribuent à la redécouverte du passé par les maisons de la congrégation, figure tout ce que l'histoire, l'archéologie et les légendes apportent. Car il faut bien entendre histoire au sens le plus large avec ses traditions, ses légendes et une chronologie floue ou fluctuante destinées à asseoir des prérogatives déjà obtenues ou revendiquées. Le passé est avant tout un moyen de montrer un aujourd'hui parfois contesté et même un lendemain souhaité. Les mauristes semblent agir de même lorsqu'ils écrivent les premières monographies des maisons qui leur sont confiées. C'est "avant tout un projet interne et peut-être assez traditionnel dans l'histoire monastique : celui de reconstituer un passé monastique à des fins à la fois spirituelles et temporelles au milieu desquelles le politique n'est certes pas forcément absent".[80]

---

79 CALMET, "Histoire de l'abbaye de Senones" *Documents rares … op cit*, p. 219

80 HUREL, "Les mauristes, historiens …" *art cit*, p.263

Plus directement liées à l'histoire des abbayes et leur implication dans la vie locale, les monnaies médiévales figurent en bonne place. En effet, nombre de maisons sont dotées de leur propre atelier monétaire. C'est par exemple le cas à Saint-Mihiel entre le XIe et le XVIIe siècle mais aussi Moyenmoutier, Senones et Remiremont notamment. Au-delà de ce qui touche directement à leurs maisons, les vannistes s'intéressent aussi à l'histoire du territoire sur lequel ils sont implantés. Ainsi, il n'est pas rare qu'ils s'occupent d'archéologie antique. C'est visible déjà dans la correspondance et là, l'érudit dom Calmet se dote d'informateurs et relais effectuant sur place les relevés nécessaires à ses travaux historiques comme c'est le cas par exemple à Saint-Avold[81]. Parfois même, ils se lancent dans des chantiers de fouilles comme au sommet du Donon. Là, les frères Alliot, abbés de Senones et de Moyenmoutier, font creuser le sol, exhumer les statues antiques et s'en font les rapporteurs dans le *Journal des Sçavants*, le 16 février 1693[82]. Ils ont ainsi pleinement conscience de ne pas être les premiers occupants des lieux même s'ils savent rappeler l'implication des premiers bénédictins comme défricheurs car, en l'occurrence, d'autres enjeux de leur temps les y incitent.

Autre élément à prendre en considération, ce sont les remises en ordre des papiers du monastère. En effet, au moment où les maisons intègrent la congrégation, un grand état des lieux est fait. Il contient ce qui est déjà fait et ce qui est encore à faire ; les censiers, plaids-terriers et chartriers sont renouvelés et, bien souvent, demeurent les seuls exemplaires aujourd'hui préservés de ces éléments du pouvoir temporel des maisons. C'est là aussi l'occasion pour ces abbayes et prieurés de retrouver la pleine connaissance de leur passé et de leurs origines. Certes, déjà alors, très souvent, les documents originaux ont disparu mais des copies subsistent ou, au pire, un témoignage écrit sur tel ou tel acte d'importance pour l'histoire du lieu. Ainsi, ces mêmes documents qui, aujourd'hui, sont la base du travail de l'historien, participent pleinement à cet effort de lien au passé et par-là même, à l'auto-reconnaissance qu'ont les vannistes de l'importance de leur passé et de leurs maisons. Ils sont par ailleurs partie prenante de la grande enquête de l'historiographe du roi Moreau[83] qui recueille les copies des chartes les plus anciennes dont un certain nombre ne sont actuellement connue que par cette version.

---

81 FLAUSS Pascal " Les correspondants de dom Calmet" dans MARTIN - HENRYOT, *op cit*, pp. 257-267

82 BANDERIER Gilles, "La découverte et l'interprétation des vestiges du Donon par les bénédictins de Moyenmoutier", *Dialogues transvosgiens*, n°1, Munster, Rencontres transvosgiennes, 2011, pp. 23-64, ici p.25

83 Sur ce sujet voir notamment : DIDIERLAURENT Edmond, "La correspondance des bénédictins lorrains avec Moreau", *MSAL*, Nancy, René Wiener, 1896, pp. 147-194

Dans ces témoignages du passé que les historiens vannistes rapportent fréquemment dans leurs histoires des maisons qu'ils occupent et qui contribuent bien à une auto-reconnaissance d'un statut particulier pour elles, est l'autorisation pontificale de porter les ornements épiscopaux. Ce sont plusieurs grandes maisons qui bénéficient au cours des XIVe et XVe siècles de cette autorisation à l'instar du prieuré de Flavigny mais aussi des abbayes de Senones, Moyenmoutier, Longeville-les-Saint-Avold, Munster et plus tard, Saint-Léopold. Au-delà de l'aspect honorifique, ce privilège témoigne d'une reconnaissance par l'autorité romaine d'une certaine primauté entre des maisons apriori équivalentes. Il prend tout son sens lorsqu'au cours du XVIIIe siècle, plusieurs de ces abbés se voient dotés de sièges épiscopaux *in partibus infidelium*. Là, le vêtement n'est plus seul, la plupart des fonctions épiscopales leurs sont officiellement confiées et notamment l'administration de sacrements réservés à l'évêque. Cela permet de résoudre notamment et momentanément le problème de l'absence d'un évêque sur le territoire lorrain. Or, il semble bien qu'aucun d'entre-eux n'en tire une gloire personnelle car, à notre connaissance, s'il existait de nombreux portraits d'abbés, dont la plupart disparaissent au moment des saisies et des ventes révolutionnaires, comme dans ceux qui sont connus aujourd'hui, aucun ne présente l'abbé revêtu des ornements épiscopaux. C'est la figure du moine qui prédomine et cela est révélateur d'une certaine conception de la vie monastique et de la mission qui incombe à ces supérieurs, ce qui ne les empêchent pas occasionnellement d'être sourcilleux sur les questions de prééminence protocolaire. C'est d'ailleurs, cette modestie du moine qui fait refuser un titre épiscopal à dom Calmet. Se voit alors, l'influence de la politique car, toujours très prudent, le bon abbé vosgien est dépeint par son neveu et successeur comme un modèle de vie monastique et de dévouement à sa congrégation dont certains éléments semblent s'inspirer des modèles de vie chrétienne de l'époque. Parmi les plus sourcilleux sur les questions protocolaires, est sans conteste dom Alliot, abbé de Moyenmoutier, qui, apprenant l'arrivée de l'évêque de Toul à Raon l'Etape, ville dépendant de l'abbaye, s'y rend pour l'accueillir revêtu des ornements épiscopaux, histoire de lui rappeler que l'immédiateté de l'abbaye, vaut aussi pour les paroisses qui en dépendent et qu'il n'est pas question que l'évêque toulois visite pastoralement cette paroisse. Ce sent bien là un fort sentiment monastique pourtant assez éloigné de la figure tutélaire et magnifiée du fondateur qui renonce à toute pompe séculière pour se retirer dans un désert.

*

* *

Accompagnant le mouvement général chez les bénédictins du travail historique et historiographique, un certain nombre d'idées se font jour dans les grandes abbayes de la congrégation qui ont, dans les premières années de la réforme vanniste, besoin de s'affirmer en tant que personne morale d'importance. Cela se traduit par un ancrage dans le passé. Ainsi, quand cela est possible, le culte du fondateur à l'origine de la création de la maison et celui de ses reliques est remis en vigueur au XVIIe siècle puis connaît son apogée au XVIIIe siècle, siècle qui pourtant, dans ces dernières années, voit s'affaiblir ces pratiques.

L'autre aspect lié à ces cultes des origines, est le développement de pèlerinages[84]. Dans le cas particulier de Saint-Nicolas-de-Port, le pèlerinage vit quasiment en dehors même des religieux qui en assurent le service spirituel et cultuel. Ces derniers n'ont que peu de prise sur le phénomène même si les vannistes ont bien compris tout l'intérêt de certaines pratiques comme les miracles. Il est en effet curieux de constater leur reprise lorsque les bénédictins réintègrent les lieux comme Saint-Nicolas de Port. Il est vrai qu'alors, la grande église est dans un triste état après un XVIIe siècle mouvementé et il est nécessaire de faire entrer de l'argent. C'est d'autant plus nécessaire que le prieuré est en butte au chapitre primatial de Nancy qui en a récupéré les biens alors que dans le même temps, les vannistes subissent les requêtes insistantes des habitants et paroissiens de la ville. Bien qu'un peu préservé, le trésor de la basilique est reconstitué et complété. De même, le prieur, dom Georges semble soucieux de s'attacher la population en faisant restaurer et compléter le sépulcre incendié en 1635. Plus d'un siècle plus tard, c'est la statue reliquaire de saint Nicolas qui est remplacée. L'ancienne en bois doré était "mutilée en plusieurs endroits et avait contracté vétusté". Les reliques sont donc déposées en 1748 dans "le piédestal d'une statue d'un riche métal"[85].

A ce prestigieux pèlerinage, s'ajoutent nombre de pèlerinages locaux qui ne nécessitent pas de vrais aménagements d'importance. Nombre d'entre eux d'ailleurs achèvent de disparaître avec l'entrée du monastère dans la congrégation. Ainsi, si le culte

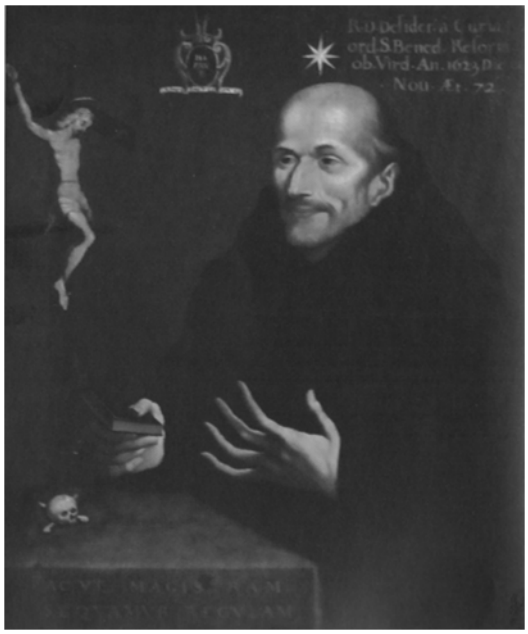
84 Sur ce sujet des pèlerinages dans les maisons vannistes, CF pp. 554ss

85 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

de la Croix persiste à Bouzonville comme les marques de dévotion populaire à Notre-Dame de Breuil, d'autres disparaissent comme à Morizécourt. Les vannistes ne semblent guère apprécier ces dévotions populaires car à Commercy, la statue de la Vierge est finalement placée dans une chapelle attenante à l'église du prieuré.

Il en est de même pour des objets emblématiques de certaines maisons à l'instar de la couronne de Dagobert que portent les abbés de Munster à la place de leur mitre lors de certaines célébrations. Pourtant, Munster est alors dans l'orbite royale et il y a là une relique d'une des premières dynasties françaises. Il est vrai que, déjà, des doutes sérieux pèsent sur l'authenticité de la couronne. Cette originalité qui est alors peu à peu abandonnée, conduit inévitablement à la perte de cette relique.

Cela se confirme avec la naissance d'une nouvelle identité pour chaque maison marquant l'appartenance à un ensemble plus vaste. Ainsi, les armoiries spécifiques de chacune d'entre elles s'effacent peu à peu pour céder la place aux armes de la congrégation dans les sceaux conventuels par exemple mais aussi dans l'architecture De même, les bénédictins lorrains se distinguent des chanoines réguliers de Notre-Sauveur qui s'investissent fortement pour la cause en béatification de Pierre Fourier[86] alors que les vannistes ne semblent jamais avoir eu de velléités d'agir de même pour Didier de La Cour. Il est vrai que les deux congrégations ne sont alors pas dans la même situation. Autant Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, comme d'ailleurs celle de l'Antique Rigueur pour les prémontrés, sont désormais bien établies, reconnues pour leur ancienneté et leurs privilèges, autant la jeune congrégation du curé de Mattaincourt est régulièrement en butte à des difficultés et ne



dom Didier de La Cour, XVIIIe s.
Hôtel de ville de Senones

Dans ce portrait posthume réalisé d'après le masque mortuaire du fondateur, se perçoivent les grandes caractéristiques de la congrégation. Les armoiries de celle-ci figurent en bonne place, la figure du moine prédomine dans une attitude de pénitent devant un Christ en croix jansénisant et ttenant en main un livre.

[86] ANDRIOT Cédric, *Les chanoines réguliers de Notre-Sauveur*, Paris, Riveneuve, 2012, pp. 251-252

parvient pas à s'installer durablement dans le paysage. Parmi les causes possibles à cet état de fait, est leur déficit d'image tant leur mission, leur apostolat, est varié.

II- Une congrégation lorraine et des abbayes de nul diocèse

Comme cela a été dit dans le chapitre précédent, les liens qui unissent plusieurs abbayes de la congrégation à la famille ducale vont contribuer à renforcer dans ces maisons, souvent modestes il est vrai, un sentiment lorrain. Plusieurs membres de la famille ducale bénéficient du régime de la commende et, si cette synergie familiale permet la réforme de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine par l'action conjuguée du cardinal-primat Charles de Lorraine, de l'évêque-abbé Erric et des ducs successifs, elle contribue tout autant à un attachement à une identité lorraine forte mais diffuse qui trouve chez les religieux un relais efficace et sûr. Elle va être ébranlée au moment où la France va mettre la main sur les Trois-Évêchés y faisant pénétrer le concordat de Bologne. Les Français occupent les sièges épiscopaux, contrôlent ainsi l'action pastorale dans les duchés et apparaissent alors, localement de manière assez violente, des revendications d'indépendance dans les abbayes de la croix sacrée de Lorraine dont deux sont bénédictines : Moyenmoutier et Senones et deux à des chanoines, de Prémontré à Etival et de Notre-Sauveur à Domèvre.

Cela atteint aussi d'une certaine manière, la congrégation elle-même, phénomène que sa bicéphalie autorise. En effet, si l'abbaye Saint-Vanne de Verdun est en province de Champagne, elle est surtout rattachée à la mense épiscopale de Verdun et l'évêque en est l'abbé alors que Moyenmoutier bien à l'abri dans sa vallée vosgienne peut jouer un rôle de premier plan d'autant qu'elle conserve sa régularité dès la fin du deuxième tiers du XVIIe siècle. Cet attachement nationaliste lorrain trouve bien des illustrations dans les abbayes vannistes, traces souvent discrètes mais bien présentes et trouve sa justification dans le passé des maisons et tout particulièrement dans celles qui ont été fondées par un membre de la famille ducale ou de son entourage proche.

1) Un attachement à la Lorraine ?

Un sentiment national lorrain semble se développer chez les vannistes, non pas comme un nationalisme contemporain mais plutôt comme une conscience identitaire commune face au morcellement territorial de la province et des découpages administratifs et religieux d'une complexité extrême.

En ce qui concerne les relations de bon voisinage entre les ducs et le roi de France, seules quelques disputes juridiques durent sans grand espoir d'en sortir à l'image du différent portant sur les juridictions des évêchés et tout particulièrement à Toul où les juristes français considèrent les abbayes Saint-Epvre et Saint-Mansuy comme des faubourgs de Toul alors que la première dépend de la prévôté lorraine de Gondreville et la seconde de la prévôté barroise de Foug… Cependant le XVIIe siècle peut être perçu comme celui de la naissance d'une nouvelle entité politique entre France et Lorraine, les Trois-Evêchés. En effet, ils ne sont plus pleinement lorrains depuis la chevauchée d'Allemagne en 1552 mais ils ne sont pas pour autant totalement français, "construction anti-ducale mais si substantiellement lorraine"[87]. La situation perdure jusqu'au règlement de la guerre de Trente Ans et la reconnaissance de l'annexion définitive des Trois-Evêchés par le royaume. Alors que cette réorganisation européenne va permettre la renaissance d'un Etat lorrain, ce dernier se trouve sous le contrôle spirituel de la France. Cela trouve aussi un écho au sein de la congrégation qui se retrouve autrement divisée et qui explique le découpage fait entre ses trois provinces. Néanmoins, dans le domaine de la liturgie, les religieux vont grandement utiliser les livres des diocèses lorrains en plus du propre de la congrégation. Plus tardivement, ce sont les éditions mauristes et donc françaises qui vont devenir prédominantes malgré les tentatives de publication de livres liturgiques spécifiques à la congrégation, tentatives menées par les lorrains et tout particulièrement les abbayes de la montagne vosgienne de Senones et Moyenmoutier[88].

Un cas particulier est l'abbaye de Munster. En effet, cette maison située en Alsace ne partage pas ce sentiment lorrain car la communauté présente au moment de l'introduction de la réforme bénédictine est d'origine alsacienne et le réformateur, un mauriste de Paris. Cependant très rapidement, les Lorrains sont majoritaires dans la nouvelle maison, tant pour les religieux que pour les supérieurs. Elle devient même un des noviciats de la congrégation car sa bibliothèque et la proximité de protestants et de juifs offrent des

87 PARISSE, *op cit*, p. 270
88 CF pp. 653ss

opportunités de travaux bibliques et exégétiques importants. Parmi les nombreux bénéficiaires de cet état de fait, figure dom Calmet qui a ainsi l'occasion de s'initier à l'hébreu et d'étudier plus largement le grec. Le développement de la bibliothèque de l'abbaye va dans ce sens passant de 651 volumes en 1665 à plus de 8 500 en 1789. Munster n'en est cependant pas pour autant une abbaye pleinement alsacienne à la différence de maisons telles celles de Murbach ou de Lucelle. Elle n'est pas non plus pleinement française mais bien une exception totale. L'abandon au cours du XVIIIe siècle de la couronne de Dagobert et la perte déjà constatée des autres objets provenant de lui montrent bien que, malgré tout, la présence française ne passe pas rapidement dans les montagnes vosgiennes y compris sur le versant alsacien. Si Munster n'est pas particulièrement pro-française, elle ne peut non plus se compter dans les maisons susceptibles d'apporter des éléments à la présence d'un sentiment lorrain. Son originalité est d'être dotée des éléments nécessaires à la formation de ceux qui, au contact du protestantisme ou au sein du catholicisme, ont à débattre. Munster est un "centre de formation" intellectuel d'où émergent plusieurs grandes figures de l'exégèse biblique et des supérieurs. L'installation dans cette maison d'un noviciat témoigne bien de ce souci de formation et de la place de celle-ci dans la carte intellectuelle de la congrégation.

Au niveau religieux, ce sentiment lorrain va se développer de manière sous-jacente et assez peu perceptible par les archives, en tout cas pas de manière directe. Peu à peu, les territoires évêchois sont assimilés et deviennent véritablement français avec un parlement établi à Metz en 1633 puis la nomination d'un intendant en 1637. A la paix de 1648, l'Europe reconnaît à la France la possession des Trois-Évêchés, officialisation d'un état de fait déjà bien réel. Parmi les incidences de cette occupation puis intégration, se trouve le fait que la Lorraine ne dispose plus d'évêque sur son territoire. De plus, la France fait appliquer dans les Trois-Évêchés le concordat de 1516 donnant au roi la nomination des évêques, et non plus le concordat germanique laissant au chapitre l'élection de l'évêque. L'influence qu'avait la maison ducale de Lorraine sur ces derniers lui permettait d'assurer les sièges épiscopaux à ses proches ou à ses cadets ce qui devient quasiment impossible. En effet, un indult d'Alexandre VII daté du 11 décembre 1664 accorde au roi de France le droit de nommer aux sièges de Metz, Toul et Verdun ; puis, le 23 mars 1668, un bref de Clément IX étend ce pouvoir à tous les bénéfices relevant du Saint-Siège. Ainsi, pendant les périodes d'occupation de la Lorraine par la France, les abbayes vont régulièrement avoir deux abbés, l'un nommé par le roi et le second issu du milieu lorrain. Les seconds

restent très majoritaires et entretiennent ainsi l'attachement à la famille ducale soit directement, soit par le biais de l'un de ses proches, même si leur comportement de commendataire n'est pas toujours sans reproche.

Parmi les éléments à prendre en compte pour percevoir de manière discrète ce sentiment lorrain, il y a la légende qui est alors mise en place. C'est notamment le cas avec les vies des fondateurs dont se servent les abbayes de la montagne vosgienne pour asseoir leur désir d'indépendance mais aussi par le recours au miracle dont les vannistes ne sont pourtant pas des adeptes. En effet, les seuls cas de miracles connus ont lieu à Saint-Nicolas de Port, auprès des reliques du patron de la Lorraine. Les faits miraculeux, après une période de répit voire d'absence, reprennent avec l'arrivée des vannistes. L'autre cas concerne Bouzonville et sa relique de la vraie Croix. Les protestants messins dérobent les objets précieux et la relique de l'abbaye en 1597 qu'ils mettent en vente mais la relique ne trouve pas preneur. Ils la jettent au feu mais elle se retire toute seule des flammes par trois fois. Donnée à la comtesse de Crouy, elle ne rejoint Bouzonville qu'en 1616. Ce miracle pose question car aucune relation contemporaine des faits n'est connue, elles sont bien plus tardives[89], et aucune opération militaire n'est documentée à cette date dans la région[90]. Mais ce miracle arrive à point nommé pour le prieur qui souhaite un retour à la règle ou, du moins, à un peu plus de rigueur; événement qui se concrétise quelques années plus tard, en 1606, avec l'introduction de la réforme lorraine au monastère.

Les saints des origines sont aussi mis à contribution et deviennent un argument politico-religieux servant à appuyer notamment les prétentions ducales à la création d'un véritable évêché lorrain. En effet, par le statut de leurs fondateurs respectifs relu par les vannistes, par l'exemption de leurs terres, ces abbayes sont hors de tout diocèse. Ainsi, si un nouveau diocèse se crée en Lorraine sur les bans de ces grandes maisons, il ne l'est pas au détriment d'un évêché existant. Pour augmenter cette présence religieuse, il convient de montrer que les fondateurs ont bénéficié de privilèges impériaux ou royaux les mettant hors de toute juridiction. De plus, la sainteté et les miracles accomplis par ces mêmes fondateurs montrent bien la volonté divine de marquer leurs territoires d'une empreinte religieuse certaine. Les religieux sont alors rejoints par le pouvoir politique qui, au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, met les saints et les historiographes au service de

89 La première est la transcription par dom Barthélemy Claudon en 1661, d'un texte écrit par un témoin du retour de la relique et la seconde par un anonyme du début du XVIIIe siècle. CF DICOP, *op cit*, pp. 286-288

90 MARTIN Philippe, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1997, p. 55

l'identité lorraine[91]. A l'exception de dom Calmet qui reprend quelques vies et miracles de saints, non spécifiquement bénédictins ou liés aux maisons de la congrégation, les vannistes ne participent pas à ce mouvement. En effet, leurs relations avec la maison ducale sont bonnes mais ils ne figurent pas parmi les ordres bénéficiant largement de l'appui de celle-ci. De plus, les vannistes, avant même un sentiment national, apparaissent soucieux de préserver l'indépendance et l'avenir de leur congrégation et ne se mouillent pas trop en politique.

Si le XVIIIe siècle avançant peut être perçu comme celui de l'historicité, une arrière-pensée nationaliste demeure perceptible, notamment en architecture. Soucieux de paraître objectifs, les historiens recourent alors aux archives et pièces archéologiques comme le rappelle dom Lobineau en 1708 : "On ne fera fonds que sur des originaux ou sur des copies authentiques qu'on lira soi-même sans s'en fier à qui que ce soit"[92]. Pour les vannistes, les saints sont alors des repères chronologiques et leurs reliques des pièces archéologiques qu'ils commentent assez librement.

Sans être déterminante au niveau d'un sentiment national lorrain des bénédictins, les fondations par la congrégation au début du XVIIIe siècle, de deux nouvelles maisons voulues par Léopold, participent néanmoins de cet ancrage local et d'une alliance entre les deux pouvoirs séculier et religieux dans une région très catholique. L'abbaye Saint-Léopold à Nancy et le prieuré de Ménil à Lunéville répondent clairement à une volonté ducale de voir représentés, dans les capitales des duchés, les grands ordres monastiques. En effet, à Nancy, les prémontrés sont présents avec une grande abbaye, les chanoines réguliers aussi de même que les ordres mineurs ou prêcheurs sans oublier les jésuites et plusieurs chapitres séculiers. Il ne manque que les bénédictins, implantation à laquelle Léopold s'emploie avec l'accord des vannistes qui, pour bien marquer ce lien, donne Saint-Léopold comme patron de la nouvelle fondation. A Lunéville, Léopold agit de même et bénéficie du même soutien, notamment de dom Calmet qui retranche des biens de son abbaye de Senones pour doter le nouvel établissement. Elles contribuent à l'unité de la nation lorraine enracinée dans l'attachement aux valeurs et à la foi catholiques. Léopold entretient des liens privilégiés avec les abbayes de son duché. Par le traité de Paris du 19 janvier 1718, il cède plusieurs cités et places-fortes à la France suite au traité de Ryswick et se voit obligé de renoncer à ses droits sur les abbayes touloises Saint-Epvre et Saint-

91 COLIN, *Les saints lorrains… op cit*, p. 131
92 Cité par COLIN, *op cit*, p. 132

Mansuy. S'il est une maison qui peut être privilégiée par le duc Léopold, c'est Saint-Martin de Glandières car, dès 1625, l'abbé de Longeville, dom François Thierry, offre aux supérieurs de la congrégation de transférer sa mense abbatiale à Nancy afin que la capitale ducale puise être dotée d'une maison bénédictine. Les ducs de Lorraine approuvent cette proposition qui renforcerait le poids de Nancy comme capitale tridentine avec une abbaye qui deviendrait le chef d'ordre d'une congrégation internationale. Le pape Urbain VIII envoie la bulle de transfert le 7 août 1625 mais il s'agit alors du transfert de "toute l'abbaye, la mense abbatiale comme la conventuelle et tout le couvent avec tous les meubles, les ornements, les droits et privilèges, grâces, indults, prérogatives dont jouissait le premier monastère"[93]. Mais c'est sans compter avec le chapitre général de la congrégation qui refuse ce transfert intégral[94]. Ainsi les intentions et manœuvres du duc de Lorraine sont arrêtées. L'abbaye nancéenne, pourtant voulue par certains vannistes comme siège de leur présidence, vitrine pour le public et les autres ordres, autant que lieu de séjour pour les affaires auprès du gouvernement ducal doit attendre. Les supérieurs s'opposent à la disparition de Longeville et l'abbé, dom Thierry, revient sur sa proposition en se choisissant un coadjuteur avec droit de succession en la personne de son neveu, Etienne de Hénin[95]. Néanmoins, l'idée n'est pas abandonnée totalement, où, à tout le moins, reste-t-elle dans les esprits car elle est reprise justement par Léopold au moment de la création de la maison nancéenne quelques années plus tard. Tout cela montre bien que si les vannistes ont une conscience lorraine, ils ne s'en considèrent pas moins comme non totalement assujettis au duc. Certes, il convient de ne pas s'y opposer trop ouvertement et même d'en favoriser les vues quand elles peuvent être utiles à la congrégation. Dans le cas des deux fondations, l'intérêt vanniste est manifeste : ils se rapprochent de l'entourage ducal et gagnent une présence dans les deux capitales de l'Etat lorrain.

Parmi les allusions à une politique nationaliste cachée, citons le cas des abbayes des faubourgs de Toul dont la situation administrative n'est pas claire. Dom Belhomme, abbé de Moyenmoutier, jugé pro-français, est envoyé en mission à Strasbourg pour concilier les intérêts du duc et du roi. Finalement, les deux maisons sont laissées au souverain de la ville

93 CALMET Augustin, *Histoire de la Lorraine*, 7 vol., rééd. Palais Royal, 1973, tome VII, p. 117

94 LIONNOIS Jean-Jacques, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, 3 vol., Nancy, Hæner, 1811, tome III, pp. 4-5

95 MICHAUX Gérard, « Les débuts de la réforme vanniste à l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold », *Les Cahiers lorrains, 1988-4*, Metz, SHAL, 1988, pp. 394-395

et des Trois-Évêchés[96]. Cela n'est pas sans conséquence sur la nomination des abbés puisque les règles qui s'appliquent en France et en Lorraine ne sont pas les mêmes. Cette volonté d'indépendance et de bien marquer leur différence qu'ont les abbayes touloises, se voit également dans le refus des bénédictins de recevoir comme la coutume l'a établi, les chanoines de la cathédrale et de modifier leur présence dans ce même chapitre cathédral lors des fêtes de la Saint-Etienne. C'est durant cette période que meurt la duchesse douairière de Lorraine, Elisabeth-Charlotte. Son corps en chemin pour la chapelle funéraire des ducs à Nancy, depuis son douaire de Commercy, fait halte pour la nuit à l'abbaye Saint-Epvre de Toul. Là, les bénédictins ferment leurs portes à l'évêque et au clergé de la ville qui venaient rendre hommage à la duchesse. C'est une véritable guerre liturgique à laquelle se livrent les vannistes et le chapitre cathédral finit par porter l'affaire au Parlement de Metz. Les vannistes sont condamnés à perpétuer la tradition des échanges avec le chapitre cathédral[97]. Dans les faits, ils ne s'y emploieront qu'un minimum. Cette volonté de rupture des échanges se retrouve à Moyenmoutier où d'un commun accord semble-t-il car il n'y a pas trace de procès, les bénédictins et les chanoines de Saint-Dié laissent mourir leur tradition d'échanges des reliques de leurs fondateurs respectifs dans le courant de même XVIIIe siècle. Ces deux cas ont un point commun qui nous apparaît être celui d'un certain repli de la congrégation sur elle-même.

Parallèlement, plusieurs bénédictins s'engagent dans le courant de création des académies de province et participent à leurs travaux notamment historiques, même si ce phénomène touche peu, comme cela a été dit, la province vanniste de Lorraine. Alors que l'identité lorraine, mise à mal par le contexte politique, aurait pu trouver là un mode d'expression qui sied bien aux vannistes, aucun bénédictin ne siège à l'académie Stanislas. Créée en 1750 à Nancy, cette institution au service de l'ordre politico-religieux du duc se défie des vannistes trop teintés de jansénisme. La participation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe aux travaux des académies ne se résume pas aux activités des bénédictins membres mais s'affirme aussi par les mémoires historiques et scientifiques présentés par une dizaine de religieux lors des concours annuels[98]. D'une manière plus générale, l'écriture des histoires des abbayes est l'occasion de revenir sur le passé et l'attachement à des valeurs et des traditions ayant un fort ancrage lorrain. Certes, l'idée est commune dans

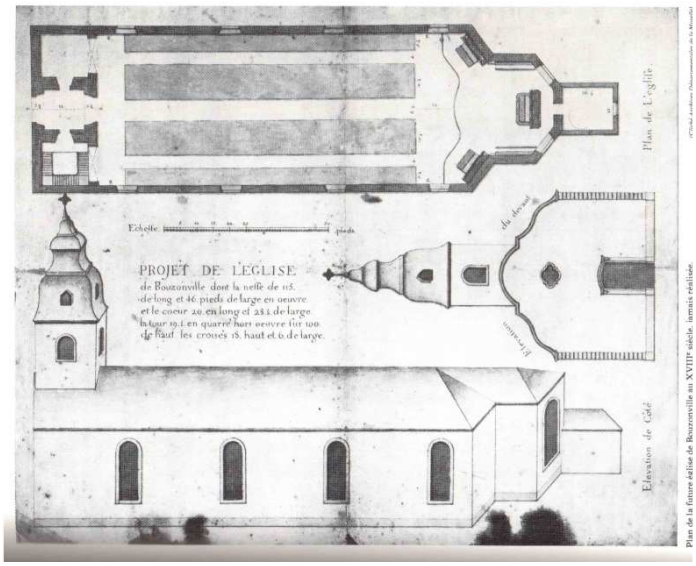
96 MARTIN Eugène, *Histoire des diocèses de Toul, Nancy et Saint-Dié,* 3 vol., Nancy, A. Crépin-Leblond, 1900-1903, tome II, p. 296

97 *ibid*, p. 533

98 *ibid*, p. 520

l'ordre bénédictin et les mauristes participent à cette explosion de ce que nous appellerions aujourd'hui des monographies. Cependant, en y regardant de plus près, hormis la production très consensuelle de dom Calmet presque intégralement restée inédite jusqu'à la fin du XIXe siècle, les autres études de genre sont destinées à répondre à une préoccupation bien matérielle : redorer l'aura de la maison et la relier à un territoire bien identifié.

En termes d'architecture, le sentiment lorrain transparaît davantage. L'attachement à un certain plan d'église traditionnellement lorrain avec sa disposition typique à trois clochers - un en façade et deux tours auxiliaires aux aisselles du transept[99] - perdure chez les vannistes au-delà de sa période de pleine expansion. Car, la Lorraine médiévale reste durablement marquée par ce style dit ottonien, dans tous les cas originaire de l'Empire. Il se retrouve dans nombre de grandes églises de la province. Si ce plan a été dit traditionnellement lorrain, c'est en ce sens et non parce qu'il est un style propre à la Lorraine. Il peut ainsi, aux yeux des lorrains de l'époque moderne, apparaître comme un modèle largement répandu, ne serait-ce que de manière inconsciente car il ne semble qu'il y ait pas eu de théorisation de cela à cette époque. Néanmoins, les vannistes apparaissent bien attachés à celui-ci. En effet, même lors des reconstructions du XVIIIe siècle, il persiste à Bouzonville, Saint-Avold, Saint-Mihiel et Moyenmoutier 1. Ces quatre grandes maisons ont, chacune, des raisons particulières pour faire durer cela. A Saint-Mihiel, c'est dans son rôle de maison offrant les meilleures conditions pour l'accueil du chapitre général que le message passe. Au centre géographique d'une congrégation d'origine lorraine et sise dans la capitale du Barrois non mouvant, elle a donc manifesté dans ses choix architecturaux à la fois la revendication de la paternité



Coupe et plan du projet non réalisé
d'église paroissiale pour Bouzonville (vers 1780)

99 Ce plan dit ottonien, s'impose très largement en Lorraine où il subit quelques menues adaptations locales à cause des dimensions souvent plus réduites des églises d'abbayes ou rurales. Néanmoins, il est aussi utilisé dans les cathédrales lorraines du haut moyen âge comme Verdun et Toul qui en conservent encore la marque dans leur architecture remaniée.

lorraine de la congrégation, son sentiment d'appartenir à une nation autre que française tout en aménageant nef et chœur au plus près des soucis portés en termes de liturgie par la réforme tridentine.

A Saint-Avold, comme à Bouzonville, les raisons potentielles restent obscures si ce n'est le relatif attachement à la famille ducale déjà évoqué pour l'abbaye Sainte-Croix. Il est d'ailleurs surprenant de constater que lorsqu'il est question d'ériger une église paroissiale à Bouzonville même, les élévations sont celles d'une église baroque germanique. S'y retrouve la façade aux formes chantournées et le clocher à bulbes superposés. Certes, ce n'est pas une totale nouveauté dans la région même si les exemples lorrains sont pour ainsi dire inexistants alors que ce style se rencontre dans plusieurs réalisations de la province voisine d'Alsace, notamment sous l'influence d'architectes originaires du Tyrol comme Peter Thumb qui donne les plans de la grande église abbatiale d'Ebersmunster. Il transparaît aussi dans le prieuré bénédictin de Saint-Quirin, dépendant de l'abbaye alsacienne de Marmoutier.

A Moyenmoutier, comme c'est le cas à Saint-Mihiel, l'église est presque totalement reconstruite à l'exception des trois tours romanes qui sont aussi un marqueur identitaire. Mais au-delà de cet attachement au pays, c'est aussi et surtout, un attachement au lieu et à son passé qui est le plus visible et qui se retrouve dans nombre d'autres maisons, passé qui, comme cela a été dit, n'est jamais bien éloigné du sentiment lorrain. Ainsi, en terme de décor, il est significatif que le décor de Saint-Mihiel soit pour le chœur de l'abbatiale, constitué d'un grand soleil. Ce dernier est le rappel fort du désir des lorrains qui attendent le retour d'un duc héréditaire en exil en Autriche et qui donc, comme le soleil, viendra de l'orient. Cela montre clairement l'attachement à la Lorraine des religieux sammiellois.

Le grand soleil du plafond du chœur (vers 1710), abbatiale Saint-Michel de Saint-Mihiel

Le cas des tours est un bon indicateur du passé relu par les vannistes et d'un éventuel sentiment lorrain. En effet, dans de nombreuses maisons liées à un seigneur important voire à la maison

ducale, une grande tour-porche est implantée à l'entrée de la nef. Survivance du *westwerk* germanique, elle est le lieu du pouvoir temporel, qu'il soit celui de l'abbaye même ou du seigneur du lieu. Ces grosses tours rectangulaires ou carrées survivent dans l'espace lorrain jusque dans les églises rurales. La présence d'une tribune dite seigneuriale contribue au-delà de l'aspect fortifié qu'elles ont, à faire de ces tours, autant un symbole de pouvoir qu'un élément architectural dont une des fonctions est d'abriter les cloches. Ces dernières sont alors le moyen de communication à grande échelle, le plus important. Elles rythment la vie des religieux certes mais aussi celle des habitants des bourgs voisins. Donnant l'alarme en cas de danger, marquant l'ouverture et la fermeture des portes des villes fortifiées, convoquant aux assemblées civiles et religieuses, leur rôle est déjà bien réduit à l'époque moderne[100]. Ainsi, à Saint-Mihiel par exemple, il est révélateur que la tour médiévale soit conservée malgré les soucis récurrents que pose sa toiture qui offre trop de prise au vent qui la fait choir à chaque tempête. Certes les coûts combinés de sa destruction et de sa reconstruction auraient sûrement été fortement élevés mais est-ce là une raison suffisante pour son maintien alors que l'église est reconstruite totalement dans un style tout-à-fait différent ? A l'opposé, tout aussi révélatrice est l'attitude de dom Barrois lorsqu'il entreprend la reconstruction de Moyenmoutier. En effet, les premiers éléments qu'il fait disparaître de l'ancienne église sont les tours alors que nef et chœur subsistent plusieurs années. En touchant à ce symbole, Moyenmoutier est alors la seule abbaye de son secteur à se présenter sous cette forme, dom Barrois ne souhaite sûrement pas faire disparaître un lotharingisme mais plutôt, changer l'image de son abbaye, fait confirmer par le changement d'emplacement de celle-ci qui ne bouge pourtant que de quelques mètres…

Autre élément pouvant être révélateur de cet état d'esprit et directement lié aux constructions vannistes, c'est le recours à des architectes uniquement lorrains, alsaciens et allemands. Le foyer parisien, pourtant riche et influent sur tout le royaume y compris en Lorraine occupée, est absent des réalisations bénédictines de l'époque alors que les évêques lorrains font appel à eux pour leurs palais épiscopaux tout comme la noblesse lorraine et notamment la cour des ducs Léopold et Stanislas. Ainsi, les évêques de Toul et Verdun se font construire de véritables hôtels parisiens comme palais épiscopaux. A Verdun en 1724; Charles François d'Hallencourt fait appel à Robert de Cotte, premier architecte du Roi. Le nouveau palais épiscopal est achevé en 1763 par son fils Jules-Robert de Cotte, architecte du roi Louis XV. De même, la réalisation du palais épiscopal de Metz est confiée à

100 COLLIN, *Eglises romanes… op cit*, p. 33

l'architecte Blondel qui aménage alors les abords de la cathédrale. Dans l'architecture civile, l'influence française est tout aussi importante à l'instar du château d'Haroué dont les plans sont dus à Germain Boffrand. A Nancy même, les hôtels à la française prennent le pas sur les réalisations italianisantes du début de l'époque moderne. L'hôtel de Custines, l'hôtel des Loups ou encore l'hôtel de la Monnaie sont du même architecte[101] qui marque durablement l'architecture lorraine.

A l'opposé; les vannistes ne recourent pas à ces architectes prestigieux même pour leurs grandes maisons à la différence de ce que pratiquent les prémontrés, hors de Lorraine il est vrai et c'est à souligner, ou les mauristes. Néanmoins, ils n'hésitent pas non plus à faire appel à des architectes reconnus comme Giovanni Betto pour recueillir des avis sans toutefois aller jusqu'à leur confier un chantier. En effet, ce sont des architectes ou entrepreneurs locaux qui sont systématiquement choisis. Parfois ceux-ci sont originaires d'Allemagne en sachant qu'à l'époque cela désigne davantage l'Alsace que l'actuelle Allemagne. De même, pour les Allemands avérés, ce sont des frontaliers qui interviennent ainsi dans la région de Saint-Avold. Certes, le coût n'est pas le même entre un architecte local et un grand nom de la capitale royale mais, vu l'ampleur des constructions et moyens mobilisés, ce non recours systématique aux hommes de l'art français apparaît révélateur d'un refus qui se trouve renforcé par l'absence d'artistes ou artisans français pour contribuer au décor de ces vastes réalisations.

Ce qui peut paraitre comme un sentiment identitaire lorrain ne fait pas, pour autant des vannistes, les sympathisants absolus du duc Léopold auquel ils s'opposent régulièrement. Par exemple, citons l'année 1723 où Léopold essuie un revers avec le rejet comme abbé de Saint-Mihiel de son protégé, de Lenoncourt. En colère, il bannit de ses duchés plusieurs bénédictins : dom Vassimont de Flavigny, dom Gillot de Nancy, dom Belhomme de Moyenmoutier et dom Petitdidier de Senones. Ces derniers bénéficient cependant de l'appui du nonce qui fait menacer le duc par Rome et ce dernier est obligé de revenir sur sa décision[102]. Cela montre bien l'importance qu'a, aux yeux de Rome, la congrégation vanniste qui sait y trouver un appui lorsque cela est nécessaire malgré son étroite surveillance due à ses sympathies jansénistes. Cette situation fait naître un désir d'indépendance spirituelle qui se retrouve bien dans les revendications à l'immédiateté des abbayes vosgiennes

---

101 MAGUIN Frédéric, *Les plus beaux hôtels particuliers de la vieille ville de Nancy*, Nancy, éd. Koidneuf, 2008

102 MARTIN, *op cit*, tome II, p. 459

Ainsi, si se ressent un certain attachement à une identité lorraine, il paraît néanmoins difficile de parler d'un sentiment national. Les heurs avec la maison ducale restent réguliers et les vannistes voient peut-être en ce recours à une identité lorraine, une occasion de se démarquer des autres congrégations bénédictines avec lesquelles ils sont parfois en butte. La congrégation de Saint-Maur est une fille de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe comme la congrégation de Notre-Dame dans les Ardennes belges et dans ces cas-là, les difficultés sont absentes. Ce n'est pas ce qui se passe avec la congrégation de Cluny. En effet, gênée par l'expansion des vannistes dans le sud franc-comtois et la Bourgogne, la grande abbaye bourguignonne fait un procès aux vannistes et obtient la restitution de huit maisons de sa province[103]. Avec les congrégations alsaciennes ou allemandes, les relations semblent plus planes. Il est vrai que pour la première, celle de Strasbourg, la répartition des maisons s'est faite assez naturellement en fonction de la géographie. De plus, l'Alsace étant française dès la fin de la guerre de Trente Ans, l'évêque de Strasbourg a besoin d'une congrégation propre pour réorganiser son diocèse en s'appuyant sur des maisons religieuses bien contrôlées pour faire face à la Réforme largement répandue dans son diocèse. Le seul cas qui aurait pu amener à discussion sérieuse, est l'abbaye de Munster. Successivement rattachée à la congrégation de Souabe puis à celle de Strasbourg, elle intègre finalement la congrégation lorraine sous la direction d'un mauriste. Cela montre aussi, du même coup, que les Français ne perçoivent pas de menaces dans la congrégation lorraine et que leur sentiment national n'est pas exacerbé.

Néanmoins, des allusions déjà notées indiquent un souci d'indépendance de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe qui trouve un écho dans les grandes maisons de la montagne vosgienne. D'une manière plus générale, ce vague sentiment lorrain est peut-être né d'une nécessité, celle qui lui est imposée de rester dans une zone géographique limitée. Certes, la congrégation s'étend de Provins à Munster et de Saint-Michel en Thiérache jusqu'à Besançon mais son élan est brisé tant en Normandie qu'en Limousin ou en Bourgogne. De l'ordre de l'interne, la division en trois provinces tient compte des réalités politiques et quelque peu historiques de chacune des régions concernées. Les vannistes de Champagne sont intellectuellement proches des milieux parisiens alors que les Comtois se révèlent particulièrement actifs au niveau historique et éducatif. La province de Lorraine, pour sa part constitue le lien entre l'ensemble et les troubles du XVIIe siècle qui empêchent la tenue de chapitres généraux pendant de longues

[103] En 1684, Cluny obtient la restitution de Vaucluse, Morteau, Vaux-sur-Poligny, Château-sur-Salins, Mouthier-Hautepierre, Lons-le-Saunier et Dôle (Arch. Dép, Doubs, H 77 à 81)

années, y laissent aussi certainement leur marque et contribuent à expliquer ce sentiment national.

Maître-autel, marbre, XVIIIe s.
église Saint-Michel de Saint-Mihiel

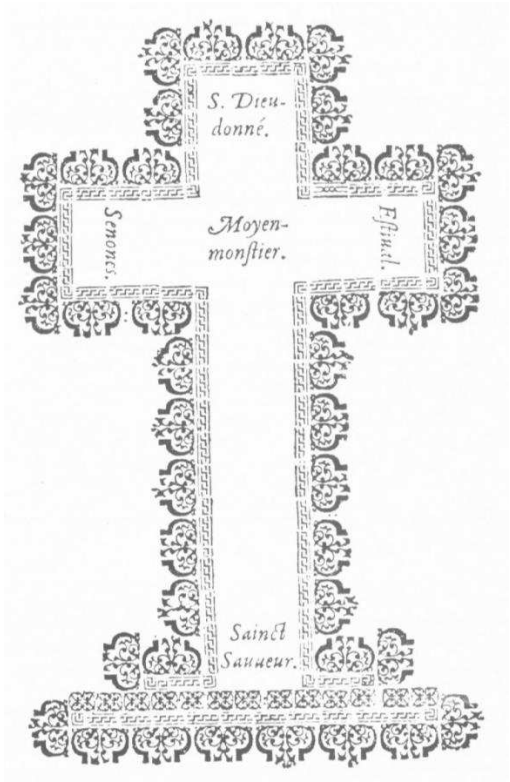
Il n'y aurait donc aucun signe visible de l'appartenance de telle ou telle maison à une congrégation pourtant particulièrement importante dans la province ? En fait, il en est un, discret il faut l'avouer et peu compréhensible par le plus grand nombre. Régulièrement sont apposées tant sur l'architecture que sur le décor, et surtout dans ce dernier, les armoiries de la congrégation qui sont les armoiries de l'ordre bénédictin : un cœur ardent avec la devise PAX, ici entourés d'une couronne d'épines et sommant trois larmes. Sa présence est particulièrement importante dans les éléments décoratifs et apparait même comme un motif récurrent dans les boiseries au sens le plus large du terme et ce, jusque sur les cadres de tableaux à sujet religieux disposés dans le chœur des églises. Il est aussi présent sur des lambris de chœur, de bibliothèque et de salon. A Saint-Mihiel, il occupe une place tout-à-fait surprenante, sur le devant d'autel. Ce dernier, placé à l'entrée du chœur, devant les stalles des religieux, montre ainsi à l'assemblée des fidèles, mais aussi sûrement lors des chapitres généraux de la congrégation qui se déroulent régulièrement dans la maison barroise, chez qui ils sont et quel peut être leur rôle dans le service de la religion. En architecture, il est beaucoup moins présent, ornant seulement l'un ou l'autre fronton alors que les armoiries ordinairement présentes à cet endroit sont prioritairement celles des abbés constructeurs. Les armes des maisons elles-mêmes disparaissent grandement au fil des siècles jusque sur les actes officiels, le sceau de l'abbaye reprenant simplement les armes de la congrégation et le nom de la maison.

2) Le cas des abbayes de nul diocèse

Eloignées des centres de décision tant religieux que politiques, ces abbayes de la montagne vosgienne (les vannistes de Moyenmoutier et Senones, les chanoines de Saint-Dié, les chanoines réguliers de Domèvre, Autrey et Chaumousey, les dames nobles de

Remiremont) forment déjà un ersatz de diocèse lorrain dont l'idée germe depuis la chevauchée d'Alsace et l'annexion par la France des Trois-Evêchés en 1552. Cette situation d'un territoire ducal dont le spirituel est contrôlé par des prélats français n'est pas tolérable pour le duc Léopold. Certes, il existe depuis 1602 un chapitre primatial à Nancy avec un primat de Lorraine mais ce n'est pas un évêque. Léopold se lance dans la bataille avec fermeté et soutient les désirs d'exemption des abbayes vosgiennes alors que les évêques français se plaignent de ne pas pouvoir visiter nombre de maisons religieuses ou de voir les prêtres désobéir et cela sans compter la Cour souveraine de Lorraine qui accapare les affaires religieuses des territoires des duchés[104]. L'histoire devient alors un prétexte. Elle est utilisée à des fins politiciennes, afin de montrer l'indépendance lorraine et tout particulièrement celle, spirituelle, de ces grands bans monastiques vosgiens.

Les premiers abbés des grands monastères de la montagne vosgienne sont présentés comme étant abbés et évêques de ces territoires[105]. C'est ainsi qu'au tout début de l'époque moderne, naît le concept de croix sacrée de Lorraine ou des Vosges avec les cinq grandes abbayes au pied du Donon qui servent de base au projet longtemps différé de diocèse lorrain[106]. D'ailleurs au début du XVIIIe siècle, cette idée d'une croix géographiquement marquante d'un territoire est encore reprise par les abbayes du lieu[107]. Ce n'est probablement pas par hasard que les ecclésiastiques qui soutiennent Léopold, font carrière dans les maisons vosgiennes comme



La croix sacrée des Vosges
représentée dans l'ouvrage de Jean Ruyr,
Les sainctes antiquitez de la Vosges, 1633

104 MARTIN Philippe, "Définir le diocèse, débats en Lorraine à propos d'une définition (vers 1690 - vers 1730), dans CHAIX Gérald (dir.), *Le diocèse, espaces, représentations, pouvoirs (France, XVe-XXe siècles)*, Paris, éditions du Cerf, pp. 330-354

105 CALMET Augustin, *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de Saint-Benoît*, 2 vol., Paris, Emert, Saugrain, Martin, 1734, p. 366

106 FALTRAUER Claude, "L'évolution du paysage sous l'influence d'une fondation religieuse, l'exemple de Moyenmoutier dans les Vosges", *Actes du Congrès international du CTHS, Neuchâtel, avril 2010*, Paris, éditions du CTHS, à paraître

107 *Et hinc est quod praedicta quinque monasteria positionis illorum habita ratione a quibusdam authoribus repraesentantur in modam crucis ut sequitur*, BELHOMME, *Historia… op cit*, p. 39

Charles-Hyacinthe Hugo, abbé d'Etival et évêque de Ptolémaïde, Jean-Claude Sommier, grand-prévôt de Saint-Dié, archevêque de Césarée et chambellan du pape ou encore Matthieu Petitdidier, abbé de Senones et évêque de Macra[108].

C'est dans le contexte troublé du XVIIe siècle que les prétentions à l'exemption des abbayes vosgiennes prennent une allure beaucoup plus virulente. L'évêque de Toul et les supérieurs de ces maisons n'arrivent pas à trouver un accord et le statuquo persiste. Les monastères ne portent que la mention *nullius diœcesis* à côté de leur nom et font donner, en Alsace, par les évêques de Bâle ou de Strasbourg, les sacrements qu'ils ne peuvent conférer[109]. Le pape finit d'ailleurs par entériner cette situation lors des discutions à propos de l'érection d'un évêché en y nommant des évêques *in partibus infidelium* au début du XVIIIe siècle, ce qui achève d'affranchir les monastères vosgiens de la tutelle touloise. De plus, ils argumentent aussi qu'un territoire homogène comme le leur mérite son érection en diocèse car il ne touche le domaine toulois qu'au nord et à l'ouest. Et enfin, Léon IX, le pape lorrain, aurait donné à ces abbayes de la montagne vosgienne, le droit de s'adresser à l'évêque de leur choix pour les "fonctions qui dépendent du caractère épiscopal"[110]. Néanmoins, avec le départ pour l'Autriche de l'éphémère duc François III, les religieux de la croix sacrée perdent un appui de taille. De plus, Stanislas réclame en 1737 un indult lui permettant de nommer aux bénéfices ecclésiastiques à l'instar de ce qui se pratique en France. L'indult parvient en avril 1740 mais exclut les abbayes chefs d'ordre[111] ce qui va permettre à Moyenmoutier de rester régulière jusqu'à la Révolution française.

Plus que tout, c'est dans leurs choix décoratifs que les prétentions des abbayes vosgiennes se perçoivent le mieux. En effet, accompagnant la publication de la vie des fondateurs, s'inscrivant elle-même dans une reconnaissance historique d'une réalité locale, celle d'une croix monastique des Vosges, les représentations des faits marquants de leur vie enrichissent le décor des abbayes. Le cas est particulièrement flagrant à Moyenmoutier. En effet, au-dessus des stalles de l'abbé et du prieur, deux grands bas-reliefs en chêne représentent deux miracles d'Hydulphe. Le premier montre le saint fondateur exorcisant un possédé. Cette scène est reprise sur une gravure publiée par dom Belhomme dans son histoire de l'abbaye. Le pendant de cette scène représente le baptême de sainte Odile. La jeune fille recouvre la vue lors de cet acte célébré par Hydulphe. Le choix de ces sujets

108 MARTIN P., "Définir le diocèse…" *art cit*, pp. 338-339
109 MARTIN E, *Histoire…cit*, tome II, pp. 284-289
110 Arch. épiscopales de Trèves, ABT 21, n° 132 cité par MARTIN P., "Définir le diocèse…" *art cit*, p. 349
111 MARTIN E, *Histoire…cit*, tome II, p. 490

hagiographiques peut s'expliquer par le fait que dom Alliot, commanditaire plus que probable de cet ensemble, a des raisons de glorifier les origines de la maison qu'il dirige. En effet, depuis plusieurs dizaines d'années, elle est une des têtes de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Entretenant une correspondance avec les mauristes dont le célèbre dom Mabillon qu'il reçoit et guide en Alsace-Lorraine ainsi qu'avec Papebrock et les bollandistes, l'histoire tient une grande place dans sa vie. Il entreprend, sans l'achever, une histoire de l'abbaye et des vies du fondateur sont encore rédigées ou éditées à son époque. L'on sent là ce qui anime d'autres religieux soutenant ou dénigrant les sièges épiscopaux et notamment Toul qui se montre le plus ardent défenseur de ses privilèges. Ainsi, le capucin Benoît Picard qui rédige un Pouillé du diocèse de Toul accumule-t-il les preuves de l'ancienneté de la ville et du siège épiscopal[112]. L'histoire est utilisée pour son propos et les vannistes, à leur manière plus discrète, s'en font l'écho dans leurs grandes maisons *nullius*. Au cours de cette lutte pour l'indépendance, le recours aux fondateurs est essentiel car ils ont agi comme des évêques : apportant le christianisme, convertissant les populations, érigeant des chapelles, modelant le territoire. Ainsi, ils sont de vrais évêques des premiers temps et les maisons qu'ils ont créées, sont fondées à l'exemption. De plus, le concile de Trente, reconnait l'immédiateté des congrégations et par là-même, une certaine exemption des abbayes qui y sont regroupées[113].

A Senones, le lien se fait moins avec le fondateur qu'avec les premiers temps de l'abbaye. Le culte de saint Siméon est réveillé et sa chapelle entièrement reconstruite en 1735[114]. Il est vrai cependant que la situation particulière de l'abbaye de Senones, sise en terre d'Empire, ne lui donne guère l'opportunité de soutenir des thèses nationalistes lorraines mais elle est bien partie prenante dans les revendications à l'immédiateté. Concrètement, ces revendications passent par le refus des visites pastorales faites par l'évêque de Toul. Ce sont les abbés eux-mêmes qui les font dans leurs territoires. Ainsi, l'évêque de Toul est obligé de descendre de cheval lorsqu'il est accueilli par l'abbé Alliot à Raon l'Etape sur les terres mediani-monasteriennes et il ne peut faire de visite pastorale, étant cependant invité à dîner à l'abbaye en hôte de marque mais non comme l'évêque du lieu.

112 MARTIN P. "Définit le diocèse…" *art cit*, p. 341
113 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, p. 400
114 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones, op cit*, p. 33

De même, pour les sacrements ne pouvant être donnés que par un évêque comme la confirmation et l'ordre, et pour la bénédiction abbatiale, il est fait appel aux évêques alsaciens et bâlois. Les abbés de Senones et Moyenmoutier sont consacrés dans leur charge à Molsheim ou au Mont-Sainte-Odile. La confirmation est donnée à Moyenmoutier en 1665 par le suffragant de l'évêque de Strasbourg, évêque *in partibus* de Tripoli. Le XVIIIe siècle va être marqué ce nouveau statut de certains abbés de la croix sacrée des Vosges déjà évoqué, d'évêques *in partibus infidelium*. Parmi eux, dom Mathieu Petitdidier, évêque de Macra, est abbé de Senones. Avec son traité sur l'infaillibilité pontificale, il se bute au gallicanisme que les Français aimeraient voir s'installer aussi en Lorraine. Il est aussi un conseiller écouté à la cour ducale comme dans sa congrégation. Certes acquis au jansénisme, il fait néanmoins montre d'une grande retenue qui lui permet d'accéder aux supériorités et de contrer la progression de la France en Lorraine donc, d'une certaine manière de faire œuvre de nationalisme lorrain tout en étant bien un élément de l'ultramontanisme lorrain auquel s'attache le duc Léopold pour favoriser son rêve d'un évêché lorrain même si celui-ci doit se créer au détriment des abbayes. Même dom Calmet, toujours très prudent, prend garde à ce que l'exemption de son abbaye senonaise ne puisse être remise en cause lorsqu'il demande à l'évêque de Toul, Scipion-Jérôme Bégon de venir donner la confirmation dans son monastère pour les chrétiens des territoires des deux abbayes de la vallée du Rabodeau. Ainsi, il fait noter dans le registre des délibérations capitulaires que l'évêque de Toul est venu sur son invitation expresse, qu'il a été reçu "en cette abbaye en la manière accoutumée prescrite par le pontifical romain toutefois sans le dais et l'encens, mais comme simple prélat, n'ayant aucune juridiction en ce monastère"[115]. Cependant, les tensions semblent alors quelque peu retombées car les évêques de Toul sont sollicités ensuite régulièrement pour donner la confirmation à Senones montrant un certain apaisement entre l'abbaye et le siège épiscopal, apaisement qui ne devait pas être partagé par sa voisine de Moyenmoutier et particulièrement son abbé d'alors, dom Humbert Barrois qui, s'il envoie ses fidèles à Senones, ne reçoit pas le prélat toulois. Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'ordinations diaconales ou presbytérales, dom Calmet oriente ses religieux et prêtres séculiers vers l'évêque de Bâle ou son suffragant, voire vers l'archevêque de Trèves, mais aucunement vers le prélat toulois.

115 Cité par ROUSSEL E., "Dom Calmet abbé de Senones, son action pastorale, 1728-1757", *BSPV*, 52e année, 1926, Saint-Dié, imp. Cuny, 1927, pp. 3-84, ici, p. 64

*

* *

Si le nationalisme de Pierre Fourier dans sa gestion de la congrégation qu'il institue ne fait pas de doute[116] ; qu'en est-il chez les bénédictins de Didier de La Cour ? Il apparaît beaucoup plus diffus et ne se théorise pas. Certes, le contrôle exercé via le régime de la commende par la cour de Lorraine sur la congrégation est certain mais les bénédictins restent, autant que possible, en dehors de la politique stricte ce qui n'est pas le cas de Pierre Fourier. Néanmoins, ils font preuve d'un attachement certain à leur province d'origine même si cela ne se concrétise vraiment que par sous-entendus dans les limites de cette même province car la congrégation qui s'étend sur les territoires français de Champagne et Franche-Comté et a vu stopper son avancée en France par le roi et la création de la congrégation de Saint-Maur, se situe davantage dans le domaine religieux. Cela va devenir vraiment flagrant au moment de la crise janséniste. De plus, l'action pastorale des vannistes est très limitée par rapport à l'implication de terrain des chanoines réguliers et l'enjeu se situe donc ailleurs.

Les prétentions à l'exemption des grandes abbayes vosgiennes, le désir de plaire avec des fondations nouvelles dans les capitales ducales, l'attachement aux formes architecturales traditionnelles et les emblèmes ou symboles disséminés dans le décor des abbayes viennent cependant bien montrer un attachement à la province et un souci de conserver à celle-ci son indépendance, au moins religieuse. Dans nombre de ces aspects, il est possible de voir aussi l'œuvre de francisation de la région, occupée presque tout le XVIIe siècle puis sous contrôle de l'intendant de La Galaizière pendant le règne de Stanislas. Cela se traduit aussi localement par le peu de difficulté que font les grandes abbayes de la montagne vosgienne lorsqu'il leur faut abandonner leur juridiction au bénéfice du tout nouvel évêché de Saint-Dié en 1776.

Les vannistes apparaissent bien comme des religieux lorrains qui ne recourent pas aux architectes français et dont l'identité congrégationniste est affirmée. Cependant, ces habitudes ne s'imposent pas dès les premières années semble-t-il car il faut déjà que la congrégation se mette en ordre de marche. En effet, le retour à la règle ne se passe pas sans

116 ANDRIOT Cédric, *Ils furent disciples de Pierre Fourier, les chanoines réguliers de Notre-Sauveur, Lorraine, Alsace, Valais, Val d'Aoste*, thèse de doctorat d'histoire moderne ss dir MARTIN Philippe, université Nancy 2, 2009, p. 221

des aménagements dans le mode de vie et déjà par les conditions même de l'agrégation d'une abbaye à la congrégation.

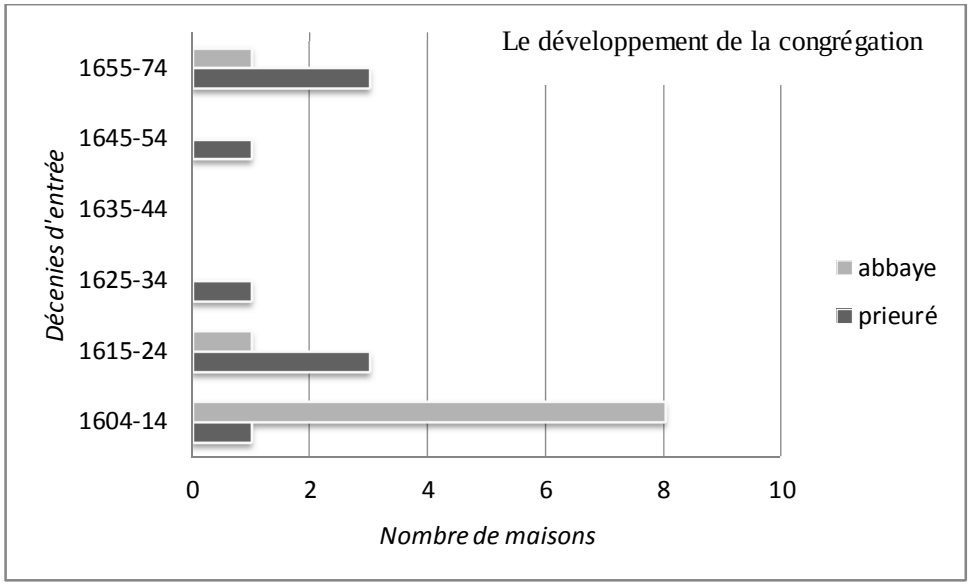
III- Nouvelle application de la règle, nouveaux besoins ?

A sa création, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe se calque sur les modèles italiens mis en œuvre à la suite du concile de Trente qui sont la congrégation Sainte-Justine de Padoue et celle du Mont-Cassin. L'application de ces modèles dans les deux premières maisons d'où est issue la réforme lorraine n'est déjà pas sans poser problème. Elle est le fruit d'un travail engagé plusieurs années auparavant par les prélats réformateurs lorrains appuyés par la famille ducale, championne du catholicisme aux limites de l'avancée protestante. Cette mise en œuvre va se heurter à l'intérieur même des cloîtres aux religieux hostiles au changement dans leur quotidien qui leur est demandé. Il va falloir cohabiter. Architecturalement parlant cela va se traduire de différentes manières dont la plus fréquente reste la division des bâtiments entre les religieux réformés et ceux de l'ancienne application. En termes de rénovation des édifices, cela va avoir une conséquence directe car il convient de doter les nouveaux religieux de bâtiments décents après de longues années de quasi abandon. Enfin, les églises se doivent d'être rendues conformes à leur usage et à la liturgie prônée par le concile. Ainsi, il semble bien qu'a priori, à nouvelle application de la règle, correspondent bien de nouveaux besoins mais concrètement comment cela se traduit-il dans les maisons de la congrégation ?

1) Les conditions de l'intégration

Terre de naissance de la congrégation, les maisons de la province de Lorraine entrent très tôt dans la congrégation. Au cours de la première décennie pour quasiment toutes les abbayes et dans les décennies suivantes pour les prieurés ainsi que le montre le graphique ci-dessous. Cependant, si pour la grande majorité des maisons concernées, l'intégration dans la congrégation ne pose pas de souci, ce n'est pas le cas de celle de Longeville. En effet, pour dom Lucalberti venu visiter les abbayes lorraines en 1605-1606 : "Les bâtiments étaient en ruines, les revenus hypothéqués, les terres aliénées et chargées de dettes, l'église sans calice, sans livres de chœur, sans ornements. Là, vivaient quatre ou

cinq moines qui ne disaient point la messe, même le dimanche"[117]. Il est vrai que cette abbaye voisine de Saint-Avold, a presque tout perdu. Elle n'a pas bénéficié de la protection que peut donner une cité commerçante et relativement prospère comme l'est la cité naborienne qui concentre l'activité de ce secteur. La mauvaise gestion des responsables successifs est venue s'ajouter à la situation déjà préoccupante de la maison ruinée par les guerres. Cela est sans doute une des raisons majeures qui ont fait que la commende ne s'y est pas installée.



Dans le même ordre d'idées, mais bien plus tardivement, dom Calmet change la répartition des revenus en privilégiant la mense conventuelle afin de rendre sa maison de Senones moins tentante pour d'éventuels coureurs de bénéfices même si certains parmi ces bénéficiaires ont un réel souci de prospérité de leur maison ; ils sont bien évidemment aussi gagnants en cela. Mais plus encore, certains vont réellement œuvrer pour une restauration également spirituelle de la maison. Cela est particulièrement vrai lorsque le commendataire est un évêque soucieux d'appliquer les prescriptions du concile de Trente. C'est le cas de Jean des Porcelets de Maillane, évêque de Toul (1607-1624). Ce prélat lorrain se montre un ardent défenseur de la cause religieuse en Lorraine, déjà comme soutien de l'université jésuite de Pont-à-Mousson et par la création d'un séminaire. Il est vrai que la situation de la province au cours du XVIIe siècle n'est pas des plus favorables à une expansion rapide et continue de la réforme vanniste. Les premières adhésions tiennent aux personnalités de deux évêques de Toul et abbés commendataires de plusieurs des

[117] Relation des visites à la Bibliothèque Vaticane, fonds latin n°7923 cité par MICHAUX Gérard, "Les débuts de la réforme vanniste à l'abbaye de Longeville-lès-Saint-Avold", *Les Cahiers lorrains, 1988-4*, Metz, SHAL, 1988, p. 388

abbayes concernées : le cardinal Charles de Lorraine et Jean de Porcelets de Maillane. Le premier est à l'origine de la réforme monastique qu'il soutient et impose quelque fois de manière forte comme à Saint-Mihiel en 1606. Agissant de même, l'évêque de Maillane impose à l'abbé et aux religieux toulois de Saint-Epvre la réforme malgré leur refus tout comme il le fait à Bouzonville, fort du soutien du duc de Lorraine, et à Senones, soutenu par les princes de Salm. A Munster, la situation particulière de l'abbaye, pourtant intégrée dans la congrégation de Souabe, est telle que le pouvoir français en accord avec l'évêque de Bâle, spirituel de l'abbaye, la confie à un religieux parisien issu de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui la fait intégrer la congrégation lorraine en 1656. C'est aussi là, l'occasion de pointer une certaine confraternité qui existe avec la congrégation mauriste dont est issu l'abbé Claude Marchand.

Pour la plupart des prieurés, les vannistes sont les premiers bénédictins à y retourner et y faire renaître une vie régulière après des années soit d'abandon comme à Morizécourt ou Châtenois, soit passées dans d'autres ordres religieux comme à Saint-Nicolas de Port ou le Saint-Mont. C'est d'ailleurs à ce moment de l'intégration dans la congrégation qu'ils acquièrent leur statut de prieuré conventuel, se libérant de la tutelle de leur abbaye mère. Dans le cas des prieurés qui renaissent avec la congrégation, c'est l'existence et la réputation de celle-ci qui décident les responsables à proposer ces établissements aux vannistes. Ainsi, à Saint-Nicolas-de-Port, le pèlerinage a été considérablement affecté par les troubles du XVIIe siècle puis par l'absorption d'une bonne part de ses revenus par le chapitre de la primatiale de Nancy. Pour le primat et l'évêque de Toul, les vannistes offrent l'avantage d'être regroupés en congrégation qui plus est, très largement implantée sur le territoire et donc, ils comptent sur la solidarité entre maisons du même ordre pour y rétablir le culte dans la décence. De plus, la forte prégnance des idées tridentines fait des vannistes des alliés sur lesquels ne peut planer que l'ombre du jansénisme somme toute assez bien vu en Lorraine. Ultramontains juste ce qu'il faut, ils sont surtout peu pro-français, alors il apparaît, politiquement parlant, presque comme une évidence de confier à une congrégation lorraine bien connue, le pèlerinage des Lorrains. Les bénédictins ne vont d'ailleurs pas tarder à s'y employer, non s'en s'être assurés d'un minimum de garantie. En témoignent les miracles qui s'accomplissent alors puis les travaux particulièrement conséquents entrepris dans la basilique et enfin le maintien du lieu jusqu'à la Révolution française. Au Saint-Mont, la situation diffère légèrement puisque c'est l'abbesse de Remiremont, issue de la famille ducale, Anne-Catherine de Lorraine, qui fait partir les

derniers chanoines réguliers de Saint-Augustin pour les remplacer par des bénédictins. Les chanoinesses qui ont déjà réussi à faire avorter les velléités de réforme de leur abbesse désireuse d'un retour à une plus grande rigueur conforme à la règle de Saint-Benoît, font autant que possible obstruction à ce projet. Néanmoins, là, la congrégation peut compter sur l'appui de l'évêque de Toul et grand pourvoyeur de maisons pour les vannistes, Jean des Porcelets de Maillane pour s'y établir. De plus, le prieuré leur permet d'asseoir à la fois leur primauté historique sur la région d'une part et d'autre part d'être dotés d'un relais sûr entre les grandes maisons de Lorraine et celles de Franche-Comté, entre Moyenmoutier-Senones et Luxeuil. Là aussi, les vannistes laissent leur empreinte dans la pierre en reconstruisant entièrement le prieuré puis en y aménageant des lieux de culte centralisés à la place des nombreuses chapelles qui couronnaient le mont. Encore une fois, la réforme tridentine s'en trouve confortée dans une région frontière et assure un point d'appui supplémentaire à ces forteresses de l'orthodoxie sur le massif des Vosges. Ceci explique l'absence de réel pic d'intégration de prieurés dans le graphique mais plutôt une répartition à peu près égale sur toute la période. En effet, il convenait déjà que les abbayes se réforment, que la vie religieuse reprenne avec suffisamment d'assurance pour que d'anciens établissements plus petits et souvent délaissés puissent, à leur tour, retrouver la régularité.

Globalement, la réforme vanniste est bien accueillie dans les maisons qui l'intègrent. Les commendataires issus ou proches de la famille ducale s'en montrent partie prenante et les principales oppositions viennent des religieux eux-mêmes, des "anciens" qui ne veulent pas de la réforme avec la rigueur qu'elle suppose. Néanmoins, les heurts sont de courte durée à l'exception de Saint-Avold où il faut presque soixante ans pour que la réforme y soit totalement imposée. Dans la congrégation de Saint-Maur, un tel soutien de la part des commendataires se rencontre beaucoup moins souvent et même, les commendataires constituent régulièrement une entrave à l'établissement de la congrégation dans les maisons qu'ils détiennent. Cela n'est pas sans conséquence à la fois sur l'implantation des maisons mais aussi sur le cadre de vie des mauristes à leur arrivée. Il est vrai que le nombre est moindre pour la province de Lorraine, mais il y a aussi un contexte politique différent car bien que frontalière des régions gagnées par le protestantisme, ce dernier ne bénéficie pas d'une reconnaissance comme en France jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. La Lorraine reste une terre exclusivement catholique et l'application du concile de Trente dans sa réforme des ordres religieux y trouve un terreau favorable sauf, de manière récurrente, chez les principaux concernés comme cela a été dit.

2) La cohabitation

Ce terme qui fait aujourd'hui plus penser à la politique qu'à la religion est pourtant une réalité des premiers temps de la réforme vanniste. En effet, les religieux réformés doivent vivre dans la même abbaye que les religieux d'ancienne observance et leurs modes de vie totalement décalés ne sont pas des plus aisés à faire cohabiter. Il apparaît donc souvent nécessaire de construire ou aménager de nouveaux bâtiments pour l'un ou l'autre parti. Ainsi, à Saint-Mihiel par exemple, le cardinal de Lorraine, à l'origine de l'application de la réforme dans cette maison, fournit la somme de 6 000 livres pour un nouveau dortoir destiné aux religieux réformés. A sa mort, il manque encore 4 000 livres sur la somme prévue mais elle parvient tout de même aux religieux qui peuvent reprendre les travaux en 1607. Au milieu du XVIIIe siècle, ce bâtiment existe toujours sous le nom de petit dortoir[118]. Les religieux de l'ancienne observance se trouvent logés dans la petite cour attenante au cloitre et se voient imposer des règles de vie plus austères comme l'interdiction d'aller à la chasse ou de recevoir des femmes dans leurs chambres… Il est à noter qu'à Saint-Mihiel comme presque toujours, ce sont des religieux réformés qui sont envoyés dans les abbayes à reprendre hormis à Senones où c'est l'inverse avec quatre moines envoyés à Verdun pour y apprendre l'application de la règle selon les constitutions de la congrégation. Ils en reviennent munis de lettres patentes de l'évêque de Toul de Maillane, le 26 mars 1618[119]. Cela permet une mixité des religieux entre anciens et nouveaux.

Très souvent, la réforme a du mal à s'imposer auprès des anciens religieux. A Bouzonville, sur les huit religieux formant la communauté, un seul accepte les nouveaux statuts, l'abbé Jean Cellier mais il meurt presque aussitôt, en 1616. Ses moines refusent alors de suivre les règles vannistes et la congrégation emploie les grands moyens en renouvelant totalement la communauté et en exilant les anciens religieux vers d'autres monastères[120]. Ce cas reste cependant un unique extrême car, généralement, même s'il faut du temps, l'application se fait de manière relativement plus calme. Il est vrai qu'après ce qui arrive à Bouzonville et après ce qui était arrivé à Moyenmoutier où les religieux réformés repartent malades avec des soupçons pesant sur la communauté non réformée de tentatives d'empoisonnement, des précautions sont prises et des décisions arrêtées. Reste

118 DE L'ISLE, *op cit*, pp. 271-272
119 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones… op cit*, pp. 308 et 315
120 MICHAUX Gérard, "La vie quotidienne à l'abbaye de Bouzonville aux XVIIe et XVIIIe siècles", *Les Cahiers lorrains 1984, 2-3*, Metz, SHLA, 1984, p. 190

un autre cas particulier où la cohabitation entre anciens et religieux réformés dure une soixantaine d'années : Saint-Avold. Emaillées de divers procès coûteux, ces années de cohabitation s'achèvent par la victoire des vannistes. Il va sans dire que cela passe également par des aménagements des locaux de cette maison dont malheureusement nous ne conservons que bien peu de traces. Néanmoins, ce XVIIe siècle houleux, en et hors l'abbaye, est celui du redressement de la maison au niveau économique. C'est ce qui lui permet d'entreprendre dès la fin de ce même siècle, une totale reconstruction de ces bâtiments. Rien ne subsiste des constructions antérieures puisque, cas rare, l'église aussi est totalement rebâtie.

Dans la période de cohabitation, religieux réformés et non réformés sont séparés. Si cela est un fait acquis dans la plupart des maisons, rares sont celles où cette répartition est connue avec précision. A Saint-Mihiel, c'est le cas et les anciens religieux occupent les bâtiments de la petite cour jouxtant le cloître. Si à Saint-Epvre, la répartition des bâtiments est documentée de manière précise il est cependant impossible de dire qui occupe quelle partie de cette abbaye reconstruite à la fin du XVIe siècle par son abbé commendataire d'alors Jean de Tavagny. Ce sont malheureusement là les seuls cas connus avec un minimum de précisions. Il est vrai que parmi les prieurés, plusieurs sont vides au moment de leur entrée dans la congrégation et le problème de la cohabitation ne se pose donc pas.

Alors que les bâtiments sont partagés, très souvent des travaux de première urgence sont réalisés pour accueillir dans de meilleures conditions, les religieux réformés. Ainsi, à Saint-Mihiel, des travaux de remise en état de l'abbaye commencent très rapidement après l'introduction de la réforme vanniste grâce aux libéralités de l'évêque réformateur, Jean des Porcelets de Maillane même si l'ensemble de la somme promise tarde à arriver. Ailleurs, au vu de la situation calamiteuse des bâtiments, les vannistes reconstruisent petit à petit entièrement l'abbaye de Longeville, alors presque totalement ruinée. L'évêque de Maillane agit de même à Saint-Avold où il fait remettre en état et agrandir l'église abbatiale et totalement reconstruire les lieux conventuels dès les premières années d'établissement de la réforme. Toujours le même, agissant cette fois dans sa ville épiscopale, fait entièrement rebâtir l'abbaye Saint-Mansuy en l'intégrant à la congrégation. Par contre, aucune reconstruction d'importance n'est signalée dans l'autre abbaye de Toul, Saint-Epvre. A Senones, les bâtiments sont repris mais sans que cela soit une réelle reconstruction, il s'agit davantage d'un gros entretien car les religieux vivent en communauté, réformés et non-

réformés et l'abbaye est encore en relativement bon état. Il en est de même à Munster qui bénéficie des libéralités testamentaires de son abbé réformateur, dom Claude Marchand.

Cette cohabitation n'est que peu documentée et il est très difficile d'avoir les aspects concrets de cette période de l'histoire des abbayes au-delà de quelques éléments apparaissant sporadiquement. Il semble que cette séparation entre anciens et nouveaux religieux se fassent selon les possibilités matérielles et financières de la maison. Dans les toutes premières années, les anciens religieux sont envoyés vers d'autres abbayes et les religieux réformés occupent la totalité des bâtiments. Cependant, cela ne peut fonctionner que pendant les toutes premières années de la congrégation et s'applique à Moyenmoutier et Bouzonville notamment. Ensuite, il faut trouver des solutions car les maisons ne connaissent pas toutes la situation idéale de l'abbaye de Senones qui voit tous ses anciens religieux se convertir à la nouvelle application de la règle. Quand les bâtiments sont suffisamment vastes, la séparation la plus effective est faite dans les dortoirs. Il apparaît que ce lieu soit le lieu privilégié en la matière. Anciens et nouveaux ont chacun leur dortoir nettement séparés. A Saint-Mihiel, par exemple, les religieux réformés s'installent dans le grand dortoir alors qu'un autre bâtiment, jusqu'alors inutilisé, est mis à disposition des anciens. Il en est de même dans plusieurs autres maisons. Pour les activités communes, les repas sont pris dans le même réfectoire même si cela doit être en horaires décalés. En effet, le régime alimentaire des religieux n'est plus le même avec le retour à une régularité plus accrue. Enfin, pour ce qui est de ce lieu primordial dans la vie bénédictine qu'est l'église, les anciens religieux n'étant plus aussi assidus à la prière, les religieux réformés bénéficient de l'église abbatiale. Il semble bien cependant qu'il n'y ait qu'une seule messe pour tous les religieux.

A Saint-Avold, l'évêque de Toul des Porcelets de Maillane entreprend la reconstruction intégrale du monastère pour y loger les religieux vannistes. Ce chantier porte sur l'église abbatiale qui est remise à neuf, le cloître avec dortoir, réfectoire et lieux conventuels. Les anciens religieux continuent cependant d'y vivre même si leur domiciliation précise n'est pas connue. L'infatigable évêque réformateur agit de même pour l'abbaye Saint-Mansuy de Toul. Il en fait entreprendre la reconstruction au début du XVIIe siècle. Les bâtiments s'organisent alors à l'emplacement de l'ancienne église détruite au siècle précédent. "Un vaste réfectoire, des appartements et des galeries occupèrent l'emplacement du chœur de l'église et peut-être celui de l'oratoire primitif. La grande nef, entièrement rasée, devint une cour. Des cryptes ou caves sont établies sous les bâtiments

nouveaux. L'ancien réfectoire ogival sert d'église"[121]. Assez souvent ces constructions sont prévues dans la convention qui lie l'abbaye à la congrégation lors de la mise en œuvre de la réforme vanniste à l'instar de celle de Munster qui précise bien en son article XIII "Qu'au plus tôt que faire se pourra, l'on bâtira un dortoir et autres lieux réguliers pour l'usage des réformés[122]".

Pour les prieurés, la situation ne diverge pas radicalement de ce que connaissent les abbayes pour ceux qui sont confrontés à une cohabitation et encore sont-ils finalement peu nombreux. Il en est ainsi à Flavigny où l'entrée dans la congrégation s'accompagne d'une remise en état des bâtiments, et encore porte-t-elle essentiellement sur les dépendances importantes comme le moulin qui se dote ainsi d'une deuxième meule et du bac qui permet la traversée de la Moselle. Ce n'est pas le cas à Lay-Saint-Christophe où les bâtiments sont en mauvais état car ils n'ont pu être occupés pendant plusieurs années du fait des complications juridiques qui accompagnent la transition vers l'intégration dans la congrégation. Ainsi il faut, lorsque la communauté peut enfin entrer dans ses locaux, remettre en état l'ensemble des bâtiments. La pauvreté de la maison ne permet cependant pas une reconstruction totale. Cette situation qui se retrouve au Saint-Mont bien que l'abbesse de Remiremont ait fait opérer une remise en état sommaire des bâtiments, oblige la communauté bénédictine à se charger de lourds emprunts pour une reconstruction de l'ensemble des lieux conventuels. Là, comme à Saint-Nicolas-de-Port, il n'y a pas de cohabitation puisque les religieux reprennent une maison laissée par d'autres religieux. Autre cas particulier parmi les prieurés de la congrégation et n'ayant pas été l'objet d'une cohabitation, Morizécourt qui renait de ses cendres après son déplacement d'un village à l'autre. Là, les vannistes, à leur installation, trouvent un bâtiment neuf tout juste construit pour les accueillir. A Châtenois, les bâtiments inoccupés doivent aussi être reconstruits et c'est une décision de justice autorisant un prélèvement sur les revenus du prieur commendataire, qui va favoriser le chantier. Ainsi, même lorsqu'ils héritent de maisons abandonnées ou tenues par d'autres religieux, les vannistes rencontrent une grande diversité de situation des bâtiments.

121 VANSON Charles-Victor, *La crypte de Saint-Mansuy. Notice historique et archéologique.* Nancy, Vagner, 1885, p. 16

122 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Munster… op cit*, p. 201

Ces réalités d'une cohabitation forcée n'est pas sans rappeler ce que connaissent les mauristes à leur arrivée dans les maisons qui leur sont agrégées. Cependant, si là, la situation peut parfois être particulièrement éprouvante pour les réformateurs qui se retrouvent obligés de vivre dans des ruines et de célébrer dans un autre bâtiment que l'église laissée aux anciens religieux, ce n'est pas aussi terrible en Lorraine. En effet, le meilleur état des bâtiments lorrains est déjà dû à une raison étrangère au mode de vie des religieux mais au contexte politique car une majorité d'abbayes mauristes ont été touchées par les guerres de religion qui n'affectent pas la Lorraine. Certes, dans certains cas, les bâtiments ont bien souffert aussi en Lorraine mais ils ne sont jamais totalement ruinés et l'église ne leur est pas interdite. Pourtant, à la différence de Saint-Maur, les religieux "réformés" sont souvent les moins nombreux dans la communauté. Ils se partagent les dortoirs et le réfectoire autant que l'église alors que dans plusieurs maisons mauristes les anciens sont relégués aux abords de l'enclos abbatial, hors des lieux réguliers[123]. En effet, ils ont alors souvent adopté un mode de vie plus proche de celui des chanoines séculiers que d'un ordre cloîtré et cela sans compter l'abbé commendataire qui occupe une aile du cloître, le plus souvent l'aile ouest[124]. Enfin, il n'est pas rare que les mauristes soient obligés d'adapter un lieu autre pour leurs offices car les anciens religieux conservent la jouissance de l'église abbatiale et empêchent la tenue des offices réformés[125]. Cette situation ne se rencontre pas dans la congrégation lorraine. En effet, dans ce dernier cas, il n'y a pas juxtaposition de deux communautés dans un même enclos abbatial mais une seule communauté. Anciens et réformés assistent aux mêmes offices et partagent le même réfectoire ; ils ne sont vraiment séparés qu'en dehors de ces temps spécifiques. Ainsi, les dortoirs sont nettement distincts pour ne pas troubler le travail ou la méditation personnelle des réformés (et évidement leur sommeil aussi) et pendant les temps de travail ou de récréation quotidiens. Le texte d'accord pour l'entrée dans la congrégation de l'abbaye de Munster est reproduit par om Calmet dans son histoire de cette maison[126] et il apporte un certain nombre de précisions quant à cette cohabitation. En fait, la distinction entre anciens et nouveaux religieux ne se concrétise pas comme la juxtaposition de deux communautés mais bien comme une seule composée de deux catégories de moines. Concrètement, cela est explicité en l'article VII : "Que tant les anciens religieux que les réformés avec le R^{me} Abbé, ne feront qu'une même communauté et un même chapitre et traiteront conjointement

123 BUGNER, *op cit*, pp. 31-32
124 *ibid*, p. 29
125 *ibid*, p. 31
126 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Munster… op cit*, pp. 199-201

les affaires du monastère"[127]. Cet article comme la suite, n'apparait pas comme ayant été usité au début de la réforme car il y a trop d'écart entre les deux modes de vie. Néanmoins, dès ses premières années, la congrégation impose certaines prescriptions qui sont reprises ici comme le fait "que les anciens non réformés […] seront obligés d'assister à toutes les heures de l'office divin excepté à matines, qui seront à leur dévotion ; ils se conformeront au chant et cérémonies usitées dans la congrégation. Aux jours d'abstinence, en tous temps, ils mangeront au réfectoire en commun avec les réformés, excepté les collations des jeûnes réguliers et ecclésiastiques ; mais ils n'y mangeront jamais, quand on servira de la chair en quelque jour que ce soit"[128].

Appliquée dans un premier temps manu militari, la réforme ne se présente pas sous ses meilleurs aspects pour des religieux qui n'en ont parfois que le nom. Cependant, par ces actions de conversion forcée des maisons bénédictines en monastères membres d'une congrégation, la Lorraine confirme son image de championne de la catholicité triomphante de l'après concile de Trente. L'implication des évêques est alors totale et leurs liens encore privilégiés avec la maison ducale n'y sont certainement pas étrangers. Au-delà de l'aspect novateur de l'action pastorale que l'instauration de la congrégation et la ténacité mise au service de sa propagation, c'est toute une région qui s'ancre dans la réforme catholique. Le fait que le prieuré de Breuil soit assez tôt dévolu au logement et à la formation des religieux à l'université jésuite de Pont-à-Mousson n'est pas innocent non plus même si le prieuré n'entre qu'assez tardivement (1663) dans la congrégation. Il constitue un autre type, pour le coup unique, de cohabitation entre des bénédictins non vannistes accueillant pour des raisons particulières, des religieux réformés dans leurs locaux.

3) Au contact des populations

Les ordres religieux cloîtrés ne le sont pas tous au sens actuel du terme. En Lorraine, les fils de saint Benoît mènent une vie pastorale parfois importante bien que ce ne soit pas leur vocation première. Ainsi, la réforme catholique prend appui sur eux pour se développer car ils sont dans les premiers temps de la réforme vanniste, globalement plus instruits que les prêtres séculiers et, de plus, la papauté les craint moins car ils sont bien souvent dans sa dépendance directe. Ainsi, l'immédiateté de certaines maisons, est pour elle une garantie face aux visées politiques du pouvoir séculier. Les réformes successives

127 *ibid*, p. 200
128 *ibid*, p. 20

des ordres religieux entrent dans cette même optique avec le rôle fondateur de la congrégation de saint-Vanne et saint-Hydulphe dès 1604 et alors qu'en France, le cardinal de La Rochefoucauld pour les génovéfains ou le cardinal de Richelieu qui se fait élire abbé général de Cîteaux, confondent réforme religieuse et menées politiques[129]. Ainsi, il apparait important de voir ce que les vannistes entendent et pratiquent en termes de pastorale et notamment dans le cadre des paroisses qu'ils administrent.

a) la charge curiale

Bien que n'étant pas un ordre apostolique, les vannistes exercent la charge curiale dans plusieurs paroisses des diocèses lorrains. Bien évidemment dans leurs territoires de nul diocèse mais aussi dans plusieurs paroisses attenantes à leurs maisons. Il n'y a guère que lorsque les maisons sont fort dépeuplées que les religieux ne desservent pas eux-mêmes les paroisses. En effet, les abbayes de la congrégation possèdent de nombreux prieurés non manuels n'ayant pas été étudiés dans notre cadre. Là, les religieux exercent la charge paroissiale y compris dans des cités importantes comme la paroisse Notre-Dame de Bar-le-Duc ou encore la paroisse Saint-Christophe de Neufchâteau, cité commerciale de la Lorraine du Sud aux confins de la Champagne et en lien avec la Bourgogne. Les vannistes desservent dix-sept cures extérieures dans leur province de Lorraine sur vingt-neuf au total dans la congrégation[130]. De plus, certaines maisons desservent aussi de manière récurrente des chapelles champêtres à l'occasion d'un pèlerinage local ou pour y préserver l'office, une à deux fois par semaine. Dans ces charges curiales, les religieux donnent généralement satisfaction aux villageois même si certains évêques auraient préféré les voir s'en retirer comme Mgr Drouas de Toul mais il a d'autres motivations que celles purement pastorales car il entre régulièrement en conflit avec les religieux notamment à propos de leur fort penchant janséniste.

Si cette desserte de paroisses et chapelles par des religieux les amènent au contact des populations, à l'inverse, les habitants se rendent fréquemment dans les monastères pour assister aux offices liturgiques. Abbayes et prieurés de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe demeurent d'actifs foyers de vie spirituelle au service des fidèles et constituent un des pans du tissu religieux qui enveloppe la société d'Ancien Régime. En 1766, les prieurs unanimes

129 HOURS Bernard, *L'Eglise et la vie religieuse dans la France moderne, XVIe-XVIIIe siècles*, coll. Premier Cycle, Paris, PUF, 2000, pp. 185-186

130 MICHAUX, *Thèse cit*, p. 405

rappellent l'utilité de leurs monastères pour un grand nombre de paysans des villages voisins qui, occupés aux travaux des champs ou à garder leurs fermes, viennent entendre la messe chaque dimanche dès 6 h du matin[131]. L'horaire matinal et le nombre des messes dites par les moines sont, il est vrai, plus en rapport avec les contraintes de la vie rurale que ceux des paroisses trop urbanisées. La piété des populations et la confiance qu'elles témoignent aux religieux peuvent également se mesurer au nombre parfois très élevé de fondations de messes[132].

Les laïcs se pressent plus nombreux encore aux offices des moines lors des grandes fêtes de l'Eglise ou du monastère. Rameaux, Semaine Sainte, rogations, Toussaint, grandes fêtes du Christ et de la Vierge, fête du saint patron et dédicace de l'abbaye, au total une vingtaine de circonstances annuelles, amènent les fidèles à l'église monastique. Outre les principales fêtes mentionnées ci-dessus, le premier dimanche de chaque mois attire la grande foule à l'abbaye. Le monastère défend de célébrer l'office à l'église paroissiale ce jour-là car la grand-messe conventuelle est chantée aux intentions des paroissiens et bienfaiteurs. Les trois derniers jours de la Semaine Sainte sont célébrés avec solennité et recueillement. A Moyenmoutier, le Jeudi-Saint, le peuple vient adorer le Saint-Sacrement exposé à l'autel de Saint-Hydulphe. Partout les rogations sont marquées par des processions à travers la campagne mais dont la longueur diminue à la fin du XVIIIe siècle. Toujours à Moyenmoutier, pour la fête du fondateur, les bénédictins ouvrent les portes de l'église aussitôt après matines et l'un d'entre eux, après avoir célébré la messe, présente le bras de saint Hydulphe à la vénération des fidèles, bénit le pain, le vin, les rosaires, tout objet présenté et reçoit les intentions de messe. L'abbaye montre ainsi à la fois son pouvoir spirituel sur son territoire et son contrôle de celui-ci. Cet ancrage local se fait par l'entremise du culte du fondateur que ce soit à l'occasion de sa fête mais aussi parce que son autel accueille le reposoir du Jeudi-Saint.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le seul véritable essai d'une pastorale novatrice, tant dans les actions qu'elle initie que dans les livres de piété qu'elle propose, vient de l'abbé de Moyenmoutier dom Humbert Barrois au milieu du XVIIIe siècle[133]. Les difficultés commencent, il est vrai, à s'accumuler dans une Lorraine en passe de devenir française. L'abbé vieillissant promeut l'idée d'une dévotion plus sentimentale et remet en vigueur le culte marial dans son aspect maternel. Il pense à diminuer la longueur des

131 Arch. nat. 4 AP 83, p. 377 et p. 442
132 *ibid*, p. 342 et 467
133 CF pp. 653ss

offices et à en varier les lectures et enseignements afin de toucher un plus grand nombre et maintenir l'intérêt de tous. Il se montre ainsi en avance sur son temps et bien isolé dans sa conviction. Il est vrai que sa personnalité combattante et ses manœuvres habituelles ne peuvent guère permettre une bonne prédisposition de ses opposants. Il participe en cela pleinement à l'effort de soutien à une vie de prière qui était déjà nécessaire et présentée comme telle dans le cadre de la réforme catholique. Les réguliers se sont alors souvent montrés comme des relais efficaces de la dévotion eucharistique. Cette remarque vaut pour toute la France[134] et ne constitue pas une spécificité vanniste.

La présence vanniste dans les paroisses reste aussi un lien particulier avec la population locale qui trouve là une occasion de piété affective les unissant aux religieux qui, les siècles passant, sont de plus en plus mal perçus notamment par la bourgeoisie locale comme c'est le cas à Saint-Avold ou pire encore, à Munster directement confrontée à la conversion massive de son Val Saint-Grégoire à la religion prétendue réformée. D'autant que, dans ce cas particulier, la seule relique conservée est la couronne du roi Dagobert qui sert de mitre à l'abbé. Cependant, l'abbaye de Munster profite de la piété populaire et du vaste mouvement des confréries pour en instituer une du Très-Saint-Sacrement en 1705 afin de "réparer le scandale de l'hérésie"[135]. Une confrérie du Saint-Sacrement est aussi érigée à Saint-Mihiel. Il est vrai que la ville est en butte à une présence protestante assez importante qui aboutit à l'exil ou la conversion forcée de ses membres Ce sont les deux seuls cas avérés d'une confrérie instituée dans le cadre d'une église abbatiale avec le cas plus douteux de Moyenmoutier mais, là, dédiée au Rosaire[136]. Ce sont néanmoins les deux types de confrérie les plus répandus dans les paroisses, se développant dès le début du XVIIe siècle et souvent sous l'impulsion des jésuites[137] qui bénéficient en Lorraine d'un soutien politique certain jusqu'aux derniers jours de Stanislas qui les encourage à poursuivre les missions dans les campagnes lorraines. Ce sont deux dévotions bien particulières qui sont ainsi mises en œuvre. La première a pour but évident de lutter contre l'hérésie protestante tout en réaffirmant le culte eucharistique et donc la place du clergé ; la seconde, de développer à l'aube du XVIIe siècle, une nouvelle dévotion mariale qui reste fort peu présente dans les maisons vannistes comme en témoigne également la faible présence de cultes mariaux dans leurs églises, réservant davantage celui-ci aux chapelles

134 HOURS, *op cit*, p. 214
135 MULLER Claude, "L'introduction de la confrérie du Très-Saint-Sacrement à Munster (1700-1707)", *ASHM*, Munster, SHM, 1994, pp. 27-31
136 CF p. 103
137 HOURS, *op cit*, p. 179

champêtres dont un certain nombre sont aussi des sanctuaires à répits. Là, les vannistes vont se montrer intransigeants en fermant ou interdisant ces lieux de culte. En ce qui concerne les confréries, les vannistes se montrent plutôt frileux et ne les encouragent guère dans leurs abbayes ce qui n'est pas le cas de tous les religieux. Tout proches de deux grandes abbayes vannistes, les prémontrés d'Etival créent des confréries pour lesquelles ils demandent des indulgences au pape. Les thèmes en sont liés à des cultes locaux comme sainte Odile mais aussi l'Immaculée Conception de Marie et saint Joseph, confréries fondées par l'abbé Jean Frouard entre 1630 et 1651. Plus tardivement, cette même abbaye devient un lieu de culte à Notre-Dame de Benoîte-Vaux dont leurs frères ont la garde en Meuse actuelle[138].

S'éloignant encore des lieux où sont attendus les vannistes en charge de cures, certains d'entre-eux exercent une carrière de prédicateur assez importante. Il en est ainsi, par exemple, de dom Remy Poirot, religieux de Saint-Avold en 1790 qui prêche en 1781 la station de carême dans l'église du chapitre de Remiremont, en 1787 à la cathédrale de Toul. En février 1789, il assure l'ouverture du carême à la cathédrale de Saint-Dié et en mars de la même année, il prêche la station dominicale d'été à Strasbourg, à la satisfaction des fidèles et des ecclésiastiques[139].

b) l'édification des fidèles

D'une manière générale, le culte des reliques et les processions qui l'accompagnent, attirent généralement beaucoup de monde. Ainsi, à Moyenmoutier, les reliques sont exposées sur des autels latéraux de façon à satisfaire la dévotion populaire sans nuire à la vie conventuelle. Il en est de même dans d'autres maisons comme Saint-Mihiel bien que là, les religieux se réservent les reliques de Saint-Anatole dans leur chœur, ou à Saint-Nicolas de Port. Cette préoccupation de tranquillité demeure constamment présente à l'esprit des religieux. Elle se remarque assez tôt à Saint-Mihiel où une partie des stalles est transférée derrière l'autel pour préserver la prière de la communauté. Les fidèles ne viennent cependant à l'offrande que pour les cinq grandes fêtes de Noël, Epiphanie, Pâques,

---

138 GEORGEL Marc-Antoine, *L'abbaye d'Etival, ordre de Prémontré du XIIe au XVIIIe siècle*, Averbode, Bibliotheca analectorum praemonstratensium, 1962, pp. 105-106

139 CHATRIAN, "Journal 23 février et 19 mars 1789", publié dans *Semaine religieuse, historique et littéraire de la Lorraine*, 1864
et LESPRAND Paul, *Le clergé de la Moselle pendant la Révolution*, 4 vol., Montigny-les-Metz, chez l'auteur, 1935, tome 1, p. 73

Pentecôte et Toussaint et pour le premier dimanche du mois. De même les jours d'affluence, la communion n'est pas distribuée au chœur mais dans les allées latérales de l'église[140]. Les fidèles communient assez nombreux, semble-t-il, dans les monastères vannistes. A Flavigny, malgré la présence d'une église paroissiale sous le patronage du prieuré, les comptes laissent apparaître une communion nombreuse et fréquente en rapport avec le nombre d'intentions demandées[141]. La congrégation possède en effet le privilège, confirmé par plusieurs papes, de pouvoir distribuer l'eucharistie en dehors du temps pascal à tous ceux qui se présentent[142]. Selon les autorisations données par le pape Pie II (1458-1464), les religieux distribuent même au temps pascal, tous les sacrements aux étrangers, aux hôtes et aux serviteurs tombés malades dans leurs monastères.

En 1780, le chapitre général prescrit à chaque monastère de veiller avec un soin particulier à la célébration des fêtes locales qui se déroulent avec le concours des populations[143]. Cette réglementation s'applique en particulier aux sanctuaires de la congrégation qui sont des lieux de pèlerinages fréquentés comme les prieurés de Saint-Nicolas-de-Port ou le Saint-Mont. Dans le cadre de ces offices, bon nombre de fidèles s'adressent aux bénédictins pour recevoir le sacrement de pénitence mais la confession ne peut être entendue que par les religieux qui ont été expressément approuvés par l'évêque diocésain. Hormis les titulaires de cures et les vicaires, un religieux par monastère, trois ou quatre dans les grandes abbayes, possèdent cette autorisation. Ils assistent ordinairement les curés, les veilles de fêtes lorsqu'il y a affluence aux confessionnaux[144]. Plus localement, certaines maisons assurent un service complémentaire à celui de la paroisse en palliant les manques éventuels comme cela est le cas au prieuré de Breuil.

A l'opposé, la présence des bénédictins aux côtés d'une paroisse qui ne dépend pas d'eux peut apporter nombre de tracas voire de procès et, en la matière, les exemples ne manquent pas que ce soit à Saint-Mihiel, Le Breuil ou à Saint-Avold. L'influence que peuvent exercer sur les âmes ces directeurs de conscience officieux, rend les évêques prudents dans leur choix et ce n'est pas sans réticence que certains d'entre eux consentent à autoriser les vannistes, toujours suspects pour leurs opinions jansénistes. A Toul, Mgr

140 MICHAUX; *thèse cit*, p. 410
141 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 112, comptes de la sacristie de Flavigny
142 *Constitutions*, déclaration 14, chap 62, p. 224
143 Bibl. mun. Verdun, ms 513, chapitre de 1780
144 MICHAUX, *thèse cit*, p. 411

Drouas se félicite en 1786 de la faible part prise par les bénédictins dans le ministère de la confession[145]. Une fois accordée, la permission peut être brutalement retirée.

Ainsi, les abbayes vannistes développent peu d'actions pastorales permettant de les inscrire comme des modèles tridentins forts à l'image de ce que le condisciple de Didier de La Cour, Pierre Fourier, va pouvoir expérimenter comme curé de Mattaincourt. Lorsque leur autorité, leur juridiction est reconnue (ou tolérée), les abbés n'œuvrent que peu comme des évêques en opérant ce qui est pourtant de leur compétence, des visites pastorales qui seraient l'occasion de mesurer leur implication dans le mouvement de la contre-réforme puis de la réforme catholique. Dom Calmet s'y emploie quelque peu et plusieurs documents subsistent pour en témoigner[146]. Il visite ainsi à deux reprises de manière assez rapide, les paroisses de son district en 1730 et en 1749. A la suite de ces visites, il publie des *Règlements, avis et ordonnances*[147] à destination des curés et vicaires dans lesquels il recommande l'usage du catéchisme de Besançon et éventuellement de celui de Toul avant de faire imprimer son propre catéchisme vers 1760[148]. Cela montre déjà une certaine réticence de la part de ce prudent supérieur face au siège de Toul puisqu'il recommande le catéchisme de Besançon et, ensuite, imprime le sien.

Les procès-verbaux de ces visites ne révèlent pas une situation particulière du district de Senones si ce n'est le soin que dom Calmet souhaite apporter au lieu de culte, à sa dignité et ses objets. L'action pastorale de dom Calmet se complète par des mandements, notamment ceux donnés chaque année en début de carême dont seuls deux sont conservés. Il y confirme l'importance des deux sacrements mis en avant dans le cadre spirituel de la réforme catholique jansénisante de la congrégation : le sacrement de pénitence et l'eucharistie, ainsi que l'importance du carême et de ses prescriptions, notamment en termes de jeûne[149].

Leur action pastorale est, en plus de leurs fonctions de curé ou confesseur, partie prenante d'un phénomène de première importance dans la Lorraine moderne, le pèlerinage. Il a pour objet le culte du fondateur comme à Moyenmoutier où ce dernier retrouve une véritable ferveur avec les vannistes qui trouvent là aussi un argument dans leur lutte pour l'indépendance de leur maison qu'ils revendiquent comme étant de nul diocèse. Ainsi, sont

145 Arch. nat. 4 AP 99, diocèse de Toul, lettre à Brienne, 1er septembre 1766
146 Bibl. mun. Saint-Dié, ms 26, *Registre de la cour spirituelle de Senones*
147 *ibid*
148 ROUSSEL, *art cit*, p. 25
149 CF JALABERT Laurent, "La pastorale d'un abbé de nul diocèse", dans MARTIN - HENRYOT, *Dom Augustin Calmet, op cit*, pp. 119-130

écrites successivement en 1621 puis 1623, deux vies de saint Hydulphe. La première l'est par un religieux, dom Théodore Moy et la seconde par le prieur dom Jacques Pichard. La première est complétée par un *Essai sur les guérisons miraculeuses opérées à Moyenmoutier* dont l'auteur dit avoir été le témoin[150]. L'effet est immédiat, le pèlerinage reprend dans un cadre renouvelé. Cela se confirme à la fin du XVIIIe siècle avec l'abandon d'anciennes traditions comme l'échange des reliques des fondateurs avec Saint-Dié ou l'office versifié du cardinal Humbert chanté à l'abbaye depuis le XIe siècle. Il est vrai que pèlerinages et miracles qui ont fait "partie intégrante de l'arsenal de pastorale de la réforme catholique"[151] ne sont plus si nécessaires, les maisons sont rétablies, car il y a aussi un intérêt direct à promouvoir de telles pratiques pour les vannistes en dehors de toutes considérations pastorales.

A Bouzonville, le culte des reliques de la Passion assure la continuité de la maison dans ses heures difficiles. Durant tout le XVIIIe siècle, la piété populaire ne se dément pas : un pèlerinage autour des reliques de la Croix de l'abbaye de Bouzonville se développe notamment grâce au prieur dom Philippe Loupmont qui restaure ce pèlerinage en 1719[152,] et une confrérie du Saint-Sacrement est créée dans l'église abbatiale la même année. Les bénédictins ne se contentent pas d'accueillir les fidèles les dimanches, ils organisent aussi des missions attirant les foules et au cours desquelles ils distribuent les sacrements[153.] L'action pastorale des religieux de Bouzonville dépasse de loin celle de nombre de leurs confrères. De plus, ils la doublent d'une action éducative où les religieux entretiennent deux classes à l'intérieur du monastère. Fréquentées par les enfants des officiers du bailliage et de la maîtrise des Eaux et Forêts, elles sont appréciées par la population[154.]

Au-delà de l'aspect historique des pèlerinages et des coutumes afférentes, les vannistes se marquent bien dans la mouvance tridentine en faisant du tri dans ces habitudes. Ils ne s'appuient sur les traditions cultuelles locales que pour mieux asseoir leur présence dans la région. En aucun cas, ils ne cherchent à créer de nouvelles traditions, à favoriser tel ou tel culte local sauf lorsque cela peut leur être utile et assurer un revenu conséquent. En effet, le message doit être précis et clair. Si le culte des reliques est remis en vigueur par le concile de Trente, c'est tout autant pour se démarquer du protestantisme que pour appuyer la nécessité d'une intercession comme celle d'avoir des modèles dans la

150 Arch. dép. Vosges, 57 J 2, fonds Jérôme
151 HOURS, *op cit*, p. 211
152 MICHAUX, " La vie quotidienne…", *art cit*, p. 198
153 *ibid* p. 197
154 *ibid*, p. 199

foi. Certaines manifestations à caractère populaire liées à ces cultes ne sont, par contre, plus du tout adaptées au nouveau message et sont donc progressivement abandonnées. En cela, ils se démarquent notamment des chanoinesses de Remiremont D'une cérémonie marquant l'emprise territoriale du chapitre notamment par le versement de sommes d'argent et associée à une fête profane, elle devient au cours du XVIIIe siècle, une célébration strictement religieuse servant toujours à marquer la sujétion des bans au pouvoir religieux mais dépouillée des questions d'argent et de ses aspects les plus folkloriques. Elle reste néanmoins marquée par le chant de cantiques en français entonnés par les jeunes filles se rendant en procession au chapitre. Cette opération se répète d'une autre manière pour la Saint-Romaric[155]. A l'opposé, dans cette remise en ordre des célébrations processionnelles ou liées à un culte local, les chanoines réguliers d'Autrey revoient aussi dans leur cérémonial le pèlerinage de la Saint-Hubert[156] même s'il s'agit là d'une pratique liée à la maladie. Le prêtre y est imposé par une réforme de 1727, comme l'unique médiateur ; l'autel de saint Hubert n'occupe plus une place de choix dans l'église de façon à laisser libre la vue vers le maître-autel. Dans ces traditions revues par les religieux des grands ordres, ces derniers se posent surtout en figure de la réforme tridentine dans son aspect presbytéral. Ainsi, les vannistes ont plutôt tendance à prendre des distances avec ces traditions qui sont d'une manière générale repensées afin de le rendre compatibles avec les nouvelles pratiques liturgiques et pastorales.

Dans une certaine proximité d'idées, ce rapport des bénédictins aux cultes et saints locaux prend un autre sens avec l'intégration au royaume de France puis, en 1776, la création de l'évêché de Saint-Dié qui amènent les religieux à oublier leurs anciennes revendications d'indépendance. Enfin, s'ajoute à cela, pour cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, une désaffection de plus en plus grande pour les processions et les manifestations extérieures du culte. Les conditions de pratique de la religion ont aussi évoluées ; les clercs eux-mêmes ne soutiennent plus totalement ce qui marquait une sacralisation de l'espace[157].

---

155 MARTIN Philippe, "Les kyriolés : entre vie religieuse et folklore", Actes des journées d'études vosgiennes des 2, 3 et 4 novembre 2000, *Le Pays de Remiremont*, n° 15, Remiremont, Société d'histoire locale de Remiremont et sa région, 2001, pp. 197-2016

156 MARTIN Philippe, "Honorer et prier saint Hubert à Autrey (fin XVIe – fin XVIIIe siècle", *ASEV, nouvelle série n°10*, Epinal, Société d'Emulation du département des Vosges, 1998, pp. 75-89

157 MARTIN Philippe, *Les chemins de sacré, paroisses, processions, pèlerinages en Lorraine du XVIe au XIXe siècle*, Metz, éditions Serpenoise, 1995, pp. 124-126

c) les œuvres de charité

Enfin, les œuvres de charité et d'hospitalité ont, de tous temps, constitué une des missions essentielles des monastères. Bien qu'elles ne représentent qu'une part infime du budget des établissements vannistes, elles n'en sont pas moins appréciées de leurs bénéficiaires[158]. Grâce aux déclarations détaillées de 1766, elles sont connues.

Les charités publiques consistent en des distributions hebdomadaires de vivres, plus rarement d'argent, réservées aux pauvres et pratiquées à la porte du couvent. A Flavigny, trente-cinq indigents reçoivent chaque semaine de 1774, cinq miches de pain[159]. Le prieur de Longeville indique, en 1766, que de la soupe est donnée à vingt pauvres tous les jours et que l'abbaye fait l'aumône générale aux veuves et aux orphelins du village trois fois par semaine et tous les jours à ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie[160]. A Moyenmoutier, les moines attribuent à chaque femme de la paroisse qui vient d'accoucher, une miche de pain blanc de quatre livres et un pot de vin[161]. Cette charité peut aussi être diversifiée comme en témoigne l'édile du baillage de Commercy à propos des bénédictins du prieuré de Breuil : "ils font aux pauvres de la ville et aux passants d'abondantes aumônes ; ils font vivre beaucoup d'ouvriers en leur procurant de l'ouvrage et en dépensant les revenus de la maison sur les lieux"[162].

De son côté, l'hospitalité revêt en fait trois formes d'hébergement. Certains monastères situés dans les grandes villes (Metz, Nancy, Besançon), le long des grands axes routiers ou à proximité des frontières (Longeville, Saint-Avold, Senones, Moyenmoutier, Flavigny) constituent des relais habituels pour les étrangers de passage. Dans d'autres, l'accueil des hôtes relève davantage des mondanités et n'ont rien de commun avec les impératifs de la charité chrétienne. Enfin, il est des cas où cette dernière s'exerce pleinement. Dans les dernières années de l'Ancien Régime, un grand nombre de paysans et une bonne partie du petit peuple des villes traversent des heures difficiles. Certains vannistes imaginent de soulager les populations non par l'assistance mais par des créations d'emplois. A Moyenmoutier, les religieux confient aux chômeurs la confection de menus

158 MICHAUX, *thèse cit*, p. 414

159 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, déclaration des charges de Flavigny, 1774, H 115

160 Arch. nat., 4 AP 83, p. 484, abbaye de Longeville

161 VERNIER, Lucien, "les dernières heures de l'abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1959, p. 50

162 Arch. dép. Meuse, E dpt 91, archives communales de Commercy : attestations du lieutenant-général au bailliage, des officiers municipaux, du curé de la ville (1772-1773)

ouvrages[163] et à Saint-Nicolas-de-Port, dom Sébastien Briot crée, en février 1789, à l'intention des pauvres nécessiteux du bourg, un établissement pour filer et carder la laine, qui compte dès l'été suivant, près d'une vingtaine de métiers[164]. Bien qu'isolées, ces expériences témoignent de l'intérêt porté par un certain nombre de religieux de la congrégation aux habitants des villes et villages voisins de leurs monastères. Dans le même ordre d'idées, il est plusieurs cas où l'intérêt manifesté par les vannistes ou, au moins, leur soutien à l'économie locale, est relevé par les nouveaux édiles municipaux lors de la Révolution. C'est le cas notamment à Breuil et Moyenmoutier pour prendre deux exemples clairs.

d) au service de l'éducation

Alors que les intendants sont invités en 1697, à produire des états des généralités du royaume, l'intendant de Lorraine Jean-Baptiste Desmarets de Vaubourg (intendant de 1691 à 1698) rédige son mémoire avant de restituer ses Etats au duc de Lorraine. Dans ce mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne, héritier du trône de France, il présente les maisons vannistes comme un lieu où "on y fait l'office avec beaucoup d'édification, on y vit dans une grande retraite, on y étudie assidûment, on y fait des conférences sur l'histoire ecclésiastique et sur la théologie, et il s'y élève plusieurs jeunes religieux qui pourront être un jour utiles à l'Eglise"[165]. Cette vision de la congrégation montre bien que la vitalité de celle-ci revient dès les beaux jours bien que la paix soit encore toute récente, et qu'elle apparait somme toute comme ayant été peu affectée dans son fonctionnement même si le nombre de religieux a considérablement diminué pendant les années sombres de ce XVIIe siècle finissant. Ce rapide aperçu sur la situation des vannistes montre également le souci d'utilité à l'Eglise et par là même, indirectement, l'utilité de l'Eglise pour l'Etat. L'accent porté sur la vie studieuse des bénédictins vient quelque peu contrebalancer la vision largement négative que Desmarets a des Lorrains en général puisque la congrégation recrute quasi uniquement dans la région et que les religieux cités pour le mérite de leurs travaux en sont tous issus[166].

163 *ibid*
164 CHATRIAN, "Journal" *Semaine religieuse…, 1864*, 26 février et 11 août 1789
165 LAPERCHE-FOURNEL Marie-Josée, *L'intendance de Lorraine et Barrois à la fin du XVIIe siècle : Edition critique du mémoire*, Paris, éditions du CTHS, 2006, pp. 228-229
166 Sur ces questions de l'érudition vanniste, CF pp.563ss

Cette tradition intellectuelle s'inscrit en Lorraine dans une tradition remontant aux origines des maisons et contribuant à leur aura. Ainsi les Xe et XIe siècles voient fleurir les écoles monastiques destinées certes aux futurs religieux, mais aussi aux populations locales. Les abbayes touloises constituent avec Moyenmoutier et Saint-Mihiel, de précoces foyers d'érudition. Plusieurs de ces écoles monastiques vont traverser les siècles et être poursuivies par les vannistes à Saint-Avold et Senones notamment, mais aussi dans leur propre réseau interne puisque le collège de Breuil destiné à la formation des religieux, accueille plusieurs garçons de Commercy et ses environs. Cette ouverture se retrouve à Moyenmoutier dont les bénédictins proposent au nouvel évêque de Saint-Dié d'y transférer la classe des humanités de leur noviciat dans sa ville épiscopale et de l'y entretenir à leurs frais. Finalement, Saint-Dié refuse. Le cas de Bouzonville est assez exemplaire de ce souci d'éducation car le soin qu'y apportent les religieux est régulièrement remarqué. Que ce soit lors de l'enquête préludant à la commission des réguliers ou encore au moment de la Révolution française malgré la présence de religieux il est vrai peu recommandables à l'image de dom Hilaire qui abuse de l'eau de vie et courtise les jeunes filles[167].

*

* *

Ainsi, les bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe connaissent une installation dans les anciennes maisons plus ou moins chaotique et qui doit grandement à l'implication de l'évêque de Toul, Mgr des Porcelets de Maillane et, dans une moindre mesure, à celle de la famille ducale de Lorraine. Pour le premier, il s'inscrit dans la lignée des grands réformateurs conciliaires comme l'évêque de Verdun Nicolas Psaume pour ne prendre qu'une figure emblématique. Son zèle missionnaire l'amène à investir tout autant qu'à s'investir dans cette grande œuvre qu'est la propagation de la congrégation. Le cardinal Charles de Lorraine a là un digne successeur. Les maisons se réforment bon an mal an et retrouvent peu à peu deux éléments essentiels à leur propre développement : une vie intellectuelle riche et le contact des populations dont elles ont la charge. Sans être pourtant un ordre apostolique, les bénédictins ont alors charge d'âmes et notamment pour

[167] GODEFROY Jean-Ernest, *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 66

les plus grandes maisons qui ont des cures à desservir ou qui reçoivent de grands concours de peuple à l'occasion des fêtes religieuses. Toute cette action pastorale reste finalement peu novatrice et apparaît comme peu importante aux yeux des vannistes. Très peu d'entre-eux accèdent au titre d'évêques *in partibus*, voire même le refuse comme dom Calmet, à la différence des chanoines réguliers par exemple. Ainsi, ils ne se montrent pas pleinement des pasteurs soucieux de développer une véritable pastorale. L'impact des prédications et surtout du décor des églises, l'enracinement local et l'histoire de la maison, peuvent constituer des points d'appui pour connaître mieux la vie des religieux qui peuplent ces abbayes.

IV- La vie en clôture

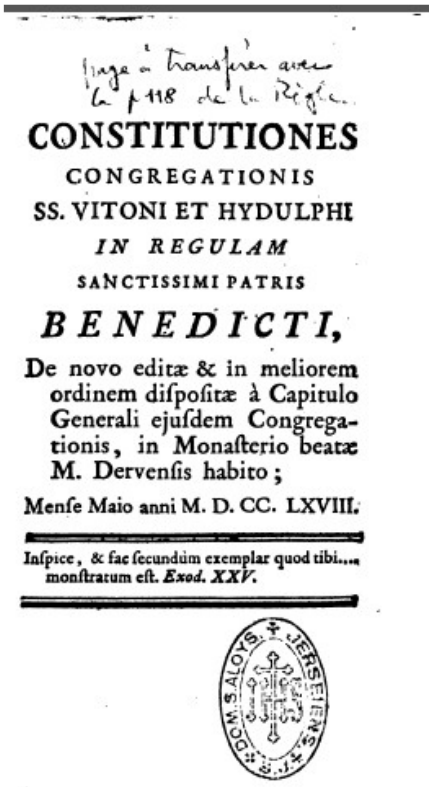
Il peut apparaître surprenant de parler de vie en et hors clôture pour des religieux théoriquement cloîtrés comme les bénédictins mais c'est cependant une réalité à l'époque. Déjà parce qu'ils fréquentent plusieurs heures par jour un lieu à mi-chemin entre la clôture et le monde extérieur, l'église ; ensuite parce que plusieurs religieux desservent des cures ; enfin, parce qu'ils sont partie-prenante de la vie de leur province ne serait-ce que par les écoles qu'ils tiennent.

1) Le quotidien des religieux, au rythme de la prière

Les religieux se lèvent une première fois à 1 h 30 pour chanter à l'église, les premiers offices de matines et laudes qui durent entre une heure quinze et une heure trente. Après quoi, ils sont de retour dans les cellules jusqu'au deuxième lever à 5 h 30 pour se livrer à la méditation personnelle puis chanter prime et tierce avant de s'assembler à la salle capitulaire à 6 h pour la coulpe[168]. Les supérieurs répartissent ensuite le travail pour la journée. Certes, les travaux manuels n'occupent plus la place que leur a assignée saint Benoît. Les travaux des champs sont pour les frères convers, et l'étude pour les religieux. Chaque samedi, les moines doivent contribuer au nettoyage des locaux conventuels. Après avoir récité sexte et none, les religieux participent à la grand-messe célébrée les dimanches et fêtes avec une pompe et un éclat tout particuliers. Toute la communauté est ensuite

168 Arch. nat., 4 AP 84, lettre de dom Blanchard à Brienne, 1768

conviée au déjeuner, seul vrai repas de la journée. Son heure varie en fonction du calendrier liturgique. Lors des jours de jeûne d'Eglise – les vendredis notamment – les religieux ne mangent qu'à midi ; les jours de jeûne de règle à 11 h et les autres jours à 10 h mais les constitutions de 1768 ont repoussé l'heure du repas des jours sans jeûne à 11 h. Au réfectoire où le silence est de rigueur, les religieux écoutent des lectures dont les sujets sont prévus par les constitutions. Vient ensuite la récréation qui passe de trois quarts d'heure à trois heures (de midi à 15 h). Pendant ce temps, les vannistes sont libres de pratiquer différentes sortes de jeux à l'exception de celui des cartes. Ils semblent avoir particulièrement apprécié le billard au vu du nombre de jeux présents dans leurs maisons. Chaque quinzaine, et même chaque semaine pour les étudiants, les moines peuvent mettre à profit ce temps de repos pour sortir du monastère. A 15 h 30, la vie communautaire reprend ses droits avec le chant des vêpres suivi de la réunion de l'assemblée capitulaire qui procède à l'examen des problèmes du monastère. Chacun se retire ensuite dans sa cellule jusqu'à l'heure du second repas de la journée, le petit souper, simple collation où ne sont servis que légumes cuits et fruits, à 17 h les jours ordinaires ou à 17 h 30 les jours de jeûne. En carême toutefois, la collation est prise après les complies. Préalablement célébré à 17 h 30, ce dernier office d'une durée de quarante-cinq minutes a été remis à 19 h par les constitutions de 1768. En 1771, cet office est placé à 18 h 30 mais en 1789, il est décidé d'uniformiser les pratiques de toutes les maisons en le plaçant à 18 h, suivi de la collation à 19 h. Vers 19 h 45, les religieux montent au chauffoir avant de s'adonner à la méditation privée et à la prière intérieure qui précède le coucher vers 20 h 30. Les professeurs et étudiants sont dispensés de l'assistance aux offices de nuit


page à transférer avec la p 118 de la Règle.

CONSTITUTIONES
CONGREGATIONIS
SS. VITONI ET HYDULPHI
IN REGULAM
SANCTISSIMI PATRIS
BENEDICTI,
De novo editæ & in meliorem ordinem diſpoſitæ à Capitulo Generali ejuſdem Congregationis, in Monaſterio beatæ M. Dervenſis habito;
Menſe Maio anni M. D. CC. LXVIII.

Inſpice, & fac ſecundùm exemplar quod tibi.... monſtratum eſt. *Exod. XXV.*

L'abbaye ouvre ses portes toute la journée, celles-ci n'étant fermées que pour la nuit, et accueille donc des fidèles qui viennent assister aux offices. Il est possible de savoir qu'ils y tiennent d'ailleurs car lorsque les vannistes se relâchent dans la discipline des heures, les laïcs s'en plaignent. C'est le cas notamment à Saint-Avold où les religieux ont aménagé

"dans le dortoir, une chambre qui a jour sur l'église et qu'on appelle chœur d'hiver"[169]. Cette sorte de chapelle de semaine permet aux religieux d'éviter le froid de l'hiver dans l'église abbatiale, au moins pour les petites heures, la messe et les grandes heures devant être célébrées dans l'église. Les habitants peuvent alors assister librement aux offices puisque dans le même document, l'auteur s'interroge sur ce qu'ils peuvent penser des offices tronqués[170].

Les constitutions prescrivent le silence. Dans les lieux réguliers, les religieux doivent garder un silence de tous les instants, exception faite de la grande récréation, encore qu'ils y soient tenus les jours de jeûne. Chaque dimanche sont organisées des conférences spirituelles où sont commentés les principaux articles de la foi et les écrits des pères de l'Eglise. Pour forger leur esprit d'humilité, la règle impose aux religieux non-prêtres la confession hebdomadaire et, aux autres, un rythme mensuel. De plus, coupable de faute ou non, chaque religieux doit s'accuser deux fois par semaine. A ces exercices spirituels, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe ajoute l'usage de la rénovation annuelle des vœux émis lors de la profession. Destinée à rappeler aux moines leur engagement solennel, cette cérémonie d'une grande sobriété se déroule le 1er jour de l'an, avant 6 h du matin, les portes de l'église fermées[171].

Pour dom Calmet, la vie d'un bénédictin se doit d'être une "oraison presque continuelle. Il est occupé une grande partie du jour et de la nuit à la psalmodie ; il vit dans la solitude et dans l'éloignement du monde, délivré de toutes les affaires du siècle, uniquement occupé de celles de son salut […]. La prière […] est proprement l'unique affaire des religieux. Ils sont établis par leur état comme médiateurs entre Dieu et les hommes[172] Cela montre bien toute l'importance de la prière dans le quotidien des vannistes. L'église et l'oratoire deviennent des lieux incontournables et le cloître donne un cadre à une vie qui est demandée par la règle comme étant toute entière prière. Cette omniprésence de la prière dans la vie bénédictine est déjà révélée par le nombre de chapitres que la règle consacre à l'office divin, du 8e au 20e, très tôt placés dans l'ordre des chapitres.

---

169 TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "Deux abbayes bénédictines lorraines à la veille de la Révolution, Bouzonville et Saint-Avold, 1784-1788", *MANM*, CXLVIIe année, Ve série, tome XI, 1965-1966, Metz, éditions Le Lorrain, 1968, pp. 65-83,ici p 77

170 *ibid*

171 MICHAUX, *thèse cit*, p. 391

172 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, p. 197

Ce quotidien peut être assez troublé puisque l'office de portier n'est plus guère exercé et que le monastère est ouvert à tous toute la journée depuis les laudes jusqu'après les vêpres[173] Néanmoins, les religieux ont comme seconde tâche le travail qui les éloigne des lieux de passage. En effet, hormis ceux qui travaillent en cuisine ou qui ont une charge particulière, les vannistes sont invités au travail intellectuel et à la lecture. Néanmoins, leurs recherches les conduisent aussi régulièrement à l'extérieur des murs de leur abbaye. Ils se rendent ainsi dans d'autres maisons religieuses voire dans le monde pour y consulter des archives, entretenir leurs liens avec le monde politique – bien que cela soit réservé aux supérieurs – bénir les églises ou faire des visites pastorales – toujours pour ces mêmes supérieurs qui ont une juridiction quasi-épiscopale en certains lieux. Les autres religieux, et notamment le procureur, se déplacent aussi régulièrement et bénéficient de contacts avec le monde extérieur pour l'approvisionnement du monastère ou pour en surveiller les biens. Parfois, il ne leur est pas nécessaire de sortir car ils reçoivent ouvriers et livraisons. Certes, le commun des religieux voit ses contacts avec le monde extérieur limités mais ce dernier n'est jamais bien loin.

2) Les bibliothèques, lieu du savoir et la vie intellectuelle des vannistes

Pour faciliter ce travail intellectuel, ils disposent dans toutes leurs maisons de bibliothèques assez importantes. La majorité, sans atteindre les proportions de certaines tout particulièrement riches, dépassent en nombre de volumes, les bibliothèques des autres ordres religieux. En effet, l'ampleur des bibliothèques vannistes les place parmi les plus grandes de leurs provinces, les fonds de 4 000 à 9 000 volumes constituent le cas le plus fréquent. Pour l'exemple vosgien, sur les plus de 70 000 volumes recensés dans les inventaires révolutionnaires de cinquante-quatre maisons religieuses[174], il en est plus de 25 000 qui proviennent des maisons bénédictines.

Les circuits d'acquisition des livres sont divers. Ce sont essentiellement des achats réguliers dont le rythme se ralentit dans les trente dernières années avant la Révolution. Les bénédictins s'approvisionnent chez les libraires des grandes villes où sont installés des monastères de la congrégation ou dans les villes voisines. Bon nombre d'ouvrages sont acquis à Paris par l'intermédiaire du procureur général de la congrégation ou par

173 *ibid*, p. 423

174 ROTHIOT Jean-Paul, "Des bibliothèques ecclésiastiques aux bibliothèques publiques, l'exemple des Vosges, 1789-1840", *Annales historiques de la Révolution française* [en ligne], 366 [octobre-décembre 2011], p. 33

l'entremise des mauristes de Saint-Germain-des-Prés ou des Blancs Manteaux. Quelques correspondants étrangers complètent ces circuits d'approvisionnement. Plus occasionnellement, ce sont des bibliothèques privées qui sont acquises. Il en est ainsi en 1764 quand dom Fangé achète celle de M. Thouvenot, chanoine de Saint-Dié, puis, en 1767, pour celle de Mathieu de Moulon, avocat à Nancy[175]. La personnalité du bibliothécaire peut aussi influer sur les achats ou échanges.

La décision de répertorier les fonds des bibliothèques des monastères est prise lors du chapitre général de 1716. Cela s'inscrit dans un contexte plus général à une époque où les recherches historiques apparaissent comme importantes. C'est le cas notamment dans la congrégation de Saint-Maur mais aussi dans celle de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. De même une autre raison incite les vannistes à entreprendre cette tâche, celle d'aider les académiciens[176]. Dom Belhomme à Moyenmoutier et dom Calmet à Senones sont parmi ceux-ci. Malheureusement, l'entreprise ne prend pas un tour systématique[177].

Glossaire anglo-saxon (VIIe s.), provenant de l'abbaye de Moyenmoutier (bmi Epinal – Golbey)

Les catalogues conservés frappent par l'éclectisme et le caractère encyclopédique de leur contenu. Cet aspect ne saurait échapper lorsqu'est dressé un bilan des domaines représentés : sujets religieux, théologie, controverse, philosophie, droit, toutes les branches de l'histoire, géographie, littérature ancienne et moderne, peinture, sciences, art militaire, langues étrangères… L'abondance et la variété des dictionnaires et des traités relatifs aux sujets les plus divers prouvent à quel point les religieux sont désireux de posséder un outil susceptible d'apporter des réponses aux questions dont ils peuvent être saisis. Le poids des orientations doctrinales et des préoccupations intellectuelles pèse sur la composition des sections de sciences sacrées. Si les ouvrages consacrés à la vierge Marie

175 MICHAUX Gérard, "Les bibliothèques de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine au XVIIIe siècle", *Patrimoine et culture en Lorraine*, Metz, éditions Serpenoise, 1980, pp. 465-482, p. 468

176 MICHAUX, *thèse cit*, p. 577

177 *ibid*, p. 578

sont à la mesure de cette dévotion peu présente dans la congrégation[178], à l'opposé, les grands problèmes moraux et théologiques constituent un fonds homogène qui, partout, représente au moins le quart de la bibliothèque. Les questions essentielles sont représentées par au moins une étude. Il n'est donc guère surprenant d'y trouver les principaux ouvrages de la scolastique post-tridentine. La position de frontière de catholicité occupée par les monastères de la congrégation et les controverses avec les protestants ont meublé, sans excès cependant, plusieurs rayons des bibliothèques car il est vrai que les vannistes sont rarement directement aux prises avec les Réformés. D'une manière générale, toute la section de théologie est dominée par les ouvrages jansénistes[179]. A côté ce dernier, il faut noter enfin, la présence d'un fonds relativement important de livres de spiritualité. Les courants les plus représentés appartiennent à la grande tradition espagnole du XVIe siècle, à l'école française et au "psychologisme spirituel" de Nicole et Duguet[180].

Bien qu'ils soient bien souvent le seul document existant, les catalogues révolutionnaires posent de nombreux problèmes : que ce soit par la rapidité avec laquelle ils sont réalisés ou par la méthode qui change selon la personne chargée de l'inventaire. A Saint-Avold par exemple, Gérardy ne note que les livres "respectables par leur antiquité et par les matières dont ils traitent"[181]. Or parmi les livres non respectables figurent ceux relatifs aux droits féodaux, aux affaires jansénistes et à la constitution *Unigenitus*. Pourtant la demande concerne l'établissement d'un catalogue des manuscrits et ouvrages de la bibliothèque, "médailles, tableaux, gravures et autres objets de ce genre" qui y sont conservés[182]. Entre les deux inventaires, celui du début de la Révolution et celui précédant les ventes, des livres et objets disparaissent ou changent de place. Par acte municipal du 6 août 1791, toute mesure doit être prise pour assurer "la conservation des livres, tableaux, monuments, des ornements, linges d'église et autres objets précieux"[183]. Ainsi le commissaire Gérardy pense qu'il convient de ne pas "ennuyer l'Assemblée nationale par des livres qui ne méritent pas d'être lus"[184]. Néanmoins, en opérant un tri plus ou moins

178 *ibid*, p. 595
179 *ibid*, p. 596
180 L'expression est de COGNET Louis, *De la dévotion moderne à la spiritualité*, coll. Je sais, je crois, Paris, Fayard, 1958, p. 101
181 Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 6, notes prises dans L 877, lettres de Gérardy au district de Sarreguemines, mai-août 1791
182 Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 1, district de Sarreguemines
183 *ibid*
184 Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 6 : lettres de Gérardy au district de Sarreguemines, mai-août 1791

conscient, ils permettent de faire un état de l'ouverture des bibliothèques vannistes à des sujets parfois bien éloignés des préoccupations religieuses qui pourraient être les leurs.

Ainsi parmi les remarques qui peuvent être faites sur ces bibliothèques, il y a déjà l'importance des sciences profanes. Même si les sciences sacrées restent majoritaires, elles cèdent de plus en plus de terrain même si ce sont essentiellement des ouvrages anciens. Les études scripturaires et patristiques très en vogue au XVIIe siècle, sont moins présentes que théologie, philosophie, histoire et sciences du siècle suivant. La laïcisation des bibliothèques bénédictines augmente à partir de 1760. Dans certains cas, comme à Moyenmoutier, les auteurs contemporains sont très bien représentés Entrent ainsi chez les vannistes, les lumières françaises (Rousseau, Diderot, Voltaire), anglaises et germaniques. Dans les achats désormais, les sciences profanes l'emportent sur les sacrées à l'exception du prieuré de Saint-Nicolas-de-Port[185]. En tout cela, la seule vraie originalité des bibliothèques vannistes restent leur ampleur.

De la même manière, ce qui apparait comme un autre trait caractéristique des bibliothèques vannistes, l'ouverture au monde contemporain, n'est pas une originalité en soi. Elle se manifeste en premier lieu par l'importance des journaux et des gazettes auxquels sont abonnés les monastères et dont le choix paraît vaste comparé à d'autres ordres monastiques[186]. Dans la plupart des grandes abbayes se rencontrent des collections complètes de la *Gazette de France*, du *Mercure de France*, du *Journal des Savants*, du *Journal encyclopédique*, du *Journal de Trévoux* publié par les jésuites et des *Nouvelles ecclésiastiques* jansénistes. Les abbayes de Metz, Mouzon et Moyenmoutier reçoivent régulièrement *La clef du cabinet des princes d'Europe* (Bouillon), le *Mercure hollandais* (La Haye) et le *Journal historique* (Verdun). Les *Affiches des Trois-Evêchés* se répandent dans plusieurs monastères de Lorraine du nord. La présence de ces journaux pourrait témoigner du souci permanent des bénédictins de se tenir informés des événements du siècle, de connaître les derniers développements de la recherche scientifique et historique, et de ne pas ignorer la critique littéraire, mais combien d'entre eux y ont accès ?

Le goût pour l'histoire profane et la géographie confirme cette inclination. Ces matières représentent 18 à 23 % du total des ouvrages. L'histoire de France vient en tête suivant en cela le mouvement général de l'édition dès le XVIIe siècle. Si toutes les périodes sont étudiées, les règnes de Louis XIII et de Louis XIV paraissent particulièrement choyés.

185 MICHAUX, "Les bibliothèques…", *art cit* , p. 475
186 PICARD, *art cit*, p. 247

Cet attrait pour l'histoire de France se précise avec un fort contingent d'histoires des provinces (Bretagne, Savoie, Bourgogne, Champagne et Lorraine)[187]. Les ouvrages de dom Calmet, l'*Histoire de Metz* par dom J. François et dom N. Tribouillot, la *Description de la Lorraine et du Barrois* de Durival y figurent en bonne place. Cependant, à l'inverse des mauristes de Brie, les vannistes lorrains ne créent pas d'académie dont l'objet principal aurait été l'histoire de leurs provinces[188]. Les pays européens tiennent également une place de choix alors que les histoires extra-européennes se partagent entre trois centres d'intérêt : les colonies européennes (par exemple : *Histoire de l'Amérique* par Robertson acquise par Moyenmoutier en 1780), l'Afrique et l'Extrême-Orient. Les récits des voyages lointains l'emportent de beaucoup sur les manuels de géographie, les ouvrages d'érudition ou les œuvres des géographes antiques. Moyenmoutier achète dans les années 1780[189] une vie du capitaine Cook (1789) et six récits de voyages aux pôles, au cap de Bonne-Espérance et dans l'hémisphère austral[190].

Sous l'influence du siècle, les abbayes consolident leurs sections scientifiques. Les religieux de Munster et Moyenmoutier peuvent consulter la majeure partie des trente-six volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon (1749-1789) [191] tout comme ils peuvent accéder à l'ouvrage de l'abbé Coyer, *La noblesse commerçante*[192], Se remarquent aussi des ouvrages juridiques : manuels de droit municipal, coutumiers des provinces et recueils relatifs aux droits seigneuriaux, donations et successions, dîmes, bénéfices et portions congrues.

Parmi les ouvrages de littérature (5 à 9 % des fonds), les lettres anciennes forment un riche fond. S'y côtoient auteurs grecs et latins et surtout les classiques des XVIIe et XVIIIe siècles. Quelques très rares ouvrages d'auteurs médiévaux ou du XVIe siècle (Pétrarque et Dante pour la première période, parfois *Dom Quichotte* de Cervantès comme à Moyenmoutier et Saint-Mihiel) complètent ces collections alors que Erasme et Montaigne sont partout présents[193].

187 *ibid*, p. 598
188 LECOMTE M., *Les bénédictins…* op cit, p. 34
189 MICHAUX, *these cd*, p. 599
190 Bibl. mun. Epinal-Golbey, ms 39, catalogue de la bibliothèque de Moyenmoutier
191 MICHAUX, *thèse cit*, p. 600
192 Londres, 1756
193 MICHAUX, *thèse cit*, p. 691

Autre caractéristique des bibliothèques vannistes, l'importance de la section de philosophie qui se distingue moins par la quantité des volumes que par la qualité des auteurs et l'orientation des courants de pensée présents. Les maîtres les plus influents sont partout présents (Aristote, Platon, saint Augustin et saint Thomas) mais l'intérêt se porte surtout sur les philosophes modernes. Le cartésianisme pénètre en profondeur les bibliothèques vannistes. Celles de Saint-Mihiel et Moyenmoutier renferment plusieurs éditions différentes - et souvent en plusieurs exemplaires - des œuvres de Descartes, Malebranche, Leibniz et dom Desgabets[194]. L'union du cartésianisme, de l'augustinisme et du jansénisme doit se traduire par d'abondantes publications des vannistes eux-mêmes (dom Petitdidier, Hennezon, Senocq). D'une manière générale, la philosophie rationaliste et scientifique est présente par les œuvres de Newton, Fontenelle et Bayle. En effet, dans vingt et une bibliothèques figure son *Dictionnaire historique et critique* (1695-1667), dans une dizaine, son *Commentaire philosophique* (1686) et ses *Pensées sur la comète* (1682-1683). Dans la province de Lorraine, deux pôles, Moyenmoutier et Munster, (aux côtés de Metz et Mouzon pour la province de Champagne) affichent un intérêt nettement plus vif qu'ailleurs pour les philosophes des Lumières. Si la plupart des maisons peuvent offrir à leurs religieux l'occasion de prendre contact avec quelques-unes des œuvres de Locke, Voltaire et, à un degré moindre, de Rousseau et Montesquieu, là les acquisitions systématiques de la production philosophique contemporaine semblent révéler une réflexion approfondie sur ce courant idéologique[195]. L'impact des Lumières françaises s'accompagne d'une profonde influence de l'*Aufklärung* allemand. Celle-ci se concrétise dans ces quatre pôles par la présence de l'*Introduction à la philosophie* de Christian Thomasius et plus encore, de la presque totalité des œuvres de Christian Wolff, disciple de Leibniz. Il y professe un système rationaliste, fondé sur la négation de tout acte miraculeux et de toute entreprise étrangère à la raison. Il rejette toute révélation incompréhensible à la raison. Les vannistes possèdent ses principaux ouvrages. Il faut enfin signaler à Moyenmoutier l'existence du *Traité du gouvernement de l'Eglise et de la puissance du pape*, de Mgr de Hontheim, alias Febronius[196]. Se remarque ainsi aisément la corrélation entre la constitution des bibliothèques de Moyenmoutier et Munster, leur contenu, les orientations qu'elles font apparaître et la fréquence de leurs relations avec le monde germanique.

194 *ibid*, p. 602
195 *ibid*, p. 603
196 *ibid*, p. 604

Ces bibliothèques restent fermées au public à l'exception de quelques privilégiés comme Voltaire qui travaille dans celle de Senones en 1754 alors que dom Calmet y est abbé. C'est là une des spécificités de la province de Lorraine même si, d'une manière générale, les bibliothèques vannistes restent très peu ouvertes au monde laïc. Notable exception, l'abbaye Saint-Arnould de Metz dont la bibliothèque fonctionne déjà presque comme une de nos bibliothèques publiques contemporaines. Là, en 1785, les Messins peuvent accéder à ses 10 000 volumes les mercredis et vendredis de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h (16 h en hiver). La bibliothèque est fermée du 30 décembre au 7 janvier, du mercredi-saint au dimanche de Quasimodo et du 1er septembre à la Toussaint[197]. La consultation se fait dans la salle du public au premier étage de l'abbaye. Les lecteurs ne peuvent pas emprunter les ouvrages et ils n'ont pas accès aux rayons. Les deux bibliothécaires sont dom Delré et dom Maugérard. Ce dernier est un bibliophile averti qui est également bibliothécaire de l'évêché de Metz[198]. A l'opposé, les habitants de Saint-Avold se plaignent de ne pas pouvoir accéder à la bibliothèque de l'abbaye pour l'éducation de leurs enfants et leur propre éducation.

Car, en termes d'éducation, les bibliothèques servent uniquement aux travaux des bénédictins eux-mêmes. L'institution d'Académies rend ces bibliothèques nécessaires au bon déroulement de ces sessions. Les Académies naissent peu après 1670 sans qu'il soit possible de formuler une date précise. Leur création ne repose sur aucune décision de principe mais sur des considérations locales et pragmatiques. Trois moments sont à distinguer dans leur histoire. La première période est celle des grands travaux qui en font de 1670 à 1705 des foyers de théologie positive et d'augustinisme. La deuxième période, de 1713 à 1720, en fait des arsenaux pour la défense de Quesnel contre la bulle *Unigenitus*, et enfin, dans une dernière période, de 1720 à 1730, un dernier sursaut de jansénisme et de richerisme les anime[199]. Ces Académies sont de véritables centres de recherche groupant sous l'autorité d'un président au talent et à la science unanimement reconnus, une dizaine de jeunes religieux qui, plusieurs heures par jour, participent à des enquêtes et à des débats d'histoire ecclésiastique, de théologie, de patristique ou d'exégèse. L'ordre des travaux est fixé par un questionnaire établi à l'avance par le président. A intervalles réguliers, des synthèses regroupent les résultats épars. Cette méthode s'avère à la fois stricte et efficace.

197 *Affiches des Trois-Evêchés*, n° 20, 19 mai 1785, p. 155
198 MICHAUX, "Les bibliothèques…", *art cit*, p. 468
199 TAVENEAUX, "La vie intellectuelle…" *art cit*, p. 309

Mabillon qui est le témoin de son application à Moyenmoutier, l'approuve sans réserve : "la méthode que vous tenez dans votre Académie est très bonne"[200].

Ainsi, vers la fin du XVIIe siècle, naissent les Académies à Saint-Mihiel, Saint-Mansuy de Toul, Beaulieu et Munster[201]. L'Académie de Moyenmoutier est fondée par dom Hyacinthe Alliot en 1684. Elle est dirigée dom Hyacinthe Alliot le jeune, neveu de l'abbé. Ce dernier est particulièrement érudit en langues anciennes du Moyen Orient. Il y rédige un traité de linguistique comparée[202]. Cette Académie particulièrement reconnue, fait des émules. L'évêque de Toul, Mgr de Bissy, a décidé d'en ouvrir une à Toul et demande à Moyenmoutier de lui fournir des maîtres. Ce sont dom Alliot, Calmet et Mourot qui vont loger à Saint-Mansuy et donnent leurs conférences au palais épiscopal. Mgr de Bussy ayant été nommé très rapidement évêque de Meaux, elle s'arrête et dom Calmet est de retour dans les Vosges[203]. Il part peu après s'installer à l'abbaye des Blancs-Manteaux de Paris de 1706 à 1716 puis il est de nouveau dans les Vosges de 1716 à 1718, années pendant lesquelles il rédige son *Dictionnaire de la Bible* et édite son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*[204] qui peut être considéré comme une œuvre collective de cette Académie. Dom Cellier y entre et y occupe une place importante. Il y étudie la patristique puis il la codirige avec dom Calmet. L'Académie semble ensuite suivre dom Calmet à Senones[205]. Des écrits de dom Hyacinthe Alliot le Jeune sont conservés à la Bibliothèque d'Epinal[206]. Moyenmoutier se place ainsi de la fin du XVIIe au début du XVIIIe siècle, au premier rang des maisons vannistes. Leur attention est principalement retenue par les sciences historiques, patristiques et scripturaires. Il semble que la théologie y ait été moins à l'honneur ne serait-ce que par crainte des réactions possibles dans un contexte de forte crise janséniste, question de prudence[207]. Suite à l'orage de 1730 causé par la crise janséniste, les Académies sont supprimées car elles sont un risque de voir renaître l'activité polémique[208]. Sans que pour autant toute entreprise intellectuelle ne s'arrête, les

200 lettre à Dom Calmet du 13 mai 1704 citée par A. Fangé, *La vie du très révérend père dom Augustin Calmet*, Senones, 1762, p. 466

201 JEROME, "La vie intellectuelle…" *art cit*, p. LII

202 *ibid*, p. LIII

203 *ibid*, p. LIV

204 *ibid*, p. LVI

205 BARDY Henri, "L'Académie de Moyenmoutier", *Le Vosgien*, 19/8/1891

206 BMI Epinal-Golbey, ms 173, *Observations sur le Vieux Testament* contenant deux dissertations : "De l'origine des langues, du cours qu'elles ont eu dans l'univers et de leur décadence" et la seconde "De la Pâque des juifs".

207 JEROME, "La vie intellectuelle…", *op cit*, p. LXI

208 MICHAUX Gérard, "La vie intellectuelle dans la congrégation de Saint-Vanne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle", *Sous la règle de Saint-Benoît, structures monastiques et sociétés en France du moyen âge à l'époque moderne*, , abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23-24 octobre 1980,

publications sont, elles, quasi existantes[209]. Suite au plan de réforme de Loménie de Brienne, la production s'amplifie. L'abbé Grandidier, chanoine de la cathédrale de Strasbourg et historiographe du roi en Alsace, se félicite en 1778 d'entretenir une correspondance suivie avec la congrégation et se flatte d'y compter des "*amis véritables et éclairés*"[210]. De même, dom Grappin exprime en 1787, au retour d'un voyage à Senones, sa satisfaction d'avoir visité une abbaye "*de religieux marchant sur les traces de leur abbé, c'est-à-dire de vrais saints, des grécisants, des hébraïsants, des canonistes, des théologiens*"[211]. Ce renouveau intellectuel vaut aux vannistes d'être sollicités en 1780 par le Garde des Sceaux pour collaborer aux travaux du Cabinet des Chartes qui, sous l'impulsion de l'historiographe du roi, Moreau, constitue une bibliothèque des sources de l'histoire et du droit français[212]. Néanmoins, à la différence des mauristes, les vannistes ne se lancent pas dans de grands travaux collectifs d'érudition[213].

Dans les mêmes années, dom Belhomme travaille à une histoire de son abbaye qui paraît en 1724 à Strasbourg. Il recourt aux travaux de dom Calmet en lui demandant "*tout ce qui peut servir tant soit peu à éclaircir ou à illustrer l'histoire de notre abbaye me fait tant de plaisir que je ne puis m'empêcher de vous prier instamment de me procurer, le plus tôt que faire se pourra, non seulement toutes les pièces que vous avez trouvées à la chambre des comptes de Bar, mais aussy celles dont vous m'avez envoyé l'inventaire et qui se trouvent dans le cartulaire du prieuré de Belval*"[214]. Il dépouille ainsi les archives des abbayes de la vallée du Rabodeau, celles de Saint-Dié et d'Autrey et consulte ou fait consulter les nécrologues conservés dans les abbayes voisines des Vosges et d'Alsace[215]. Dom Belhomme confie à un de ces moines, dom Pierre Munier, la rédaction d'une histoire de l'ordre bénédictin en Lorraine et dans les Trois-Evêchés et de manière plus générale, de la réforme des congrégations de Saint-Vanne, Saint-Maur et Cluny[216]. De ses voyages d'études, dom Munier rapporte à Moyenmoutier quatorze volumes de documents dont il

---

Genève-Paris, Droz-Champion, coll. Hautes études médiévales et modernes n°47, 1982, pp. 325-400, p. 327

209 *ibid*, p. 327

210 A. M. P. INGOLD, *Les correspondants de Grandidier : Martin Gerbert de Hornau*, Paris, 1896, p. 8ss

211 BnF, coll. Moreau, ms 229, lettre de dom Grappin à Moreau, Saint-Ferjeux, 12 octobre 1787.

212 MICHAUX, "La vie intellectuelle…", *art cit*, p. 331

213 TAVENEAUX, "La vie intellectuelle…" *art cit*, p. 314

214 lettre du 9 octobre 1729

215 JEROME, "La vie intellectuelle…", *art cit*, p. LXVII

216 *ibid*, p. LXVII

extrait une histoire en six volumes conservée elle alors à Senones et depuis perdue[217]. Il ne subsiste qu'un seul volume des documents[218].

L'histoire profane n'est pas négligée pour autant. Ecole d'archéologie, c'est aux religieux de Moyenmoutier que sont dues les premières fouilles à la recherche des antiquités romaines du Donon. Les deux frères Alliot, Hyacinthe abbé de Moyenmoutier et Pierre abbé de Senones, visitent la montagne en 1692. Dans les années suivantes, de véritables campagnes de fouilles sont menées, intriguant les habitants du secteur qui, à plusieurs reprises, brisent les statues découvertes par les religieux. Dom Alliot écrit alors à son autre frère, Jean-Baptiste, médecin du roi, pour lui faire part de ses trouvailles. Un de ses courriers est reproduit dans le *Journal des Savants* de 1693[219]. En correspondance dès lors avec Mabillon[220], il envoie en même temps à ce dernier un rapport d'ensemble qui est reproduit dans le *Discours sur les anciennes sépultures de nos rois*[221]. Dom Ruinart de passage à Moyenmoutier, visite la montagne, l'abbé ayant acheté une maison au pied du Donon pour servir de gîte aux voyageurs et d'écurie aux chevaux qu'il faut laisser là. Plusieurs vestiges sont ramenés à l'abbaye. Ruinart décrit ainsi une statue qu'il y voit[222]. De ce qui n'est pas transportable, comme les monuments, des dessins sont faits[223]. Ils servent de base à tous les travaux futurs[224]. Dans le même domaine, en 1628, dom Philibert compose une étude sur "*Les antiquités des monts des Vosges et notamment du Saint-Mont*"[225].

Mais les Alliot sont aussi une famille de médecins. Dom Hyacinthe Alliot l'aîné expérimente la transfusion sanguine d'un animal vivant à un autre qu'un dom Desgabet vient d'imaginer. On montre encore, courant du XVIIIe siècle, les canaux d'argent dont il se servait à cette occasion[226]. Son neveu, Hyacinthe le Jeune, écrit, sous le nom de son père, Jean-Baptiste Alliot, médecin de Louis XIV un *Traité du cancer où l'on explique sa nature et où l'on propose les moyens les plus sûrs pour le guérir méthodiquement, avec un examen*

217 *ibid*, p. LXVIII
218 Bibl. mun. Saint-Dié, ms 80 XVIII
219 *Le Journal des savants pour l'année 1693*, Paris, Jean Cusson, 1693, p. 74-79
220 JEROME, "La vie intellectuelle…", *art cit*, p. LXIX
221 Ouvrages posthumes de D. Jean Mabillon et de D Thierry Ruinart, tome II, Paris, 1724, p. 43-58
222 "Voyage de dom Thierry Ruinart en Lorraine et en Alsace", trad franc dans MARCHAL *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, tome VII, Nancy 1862, p. 55
223 JEROME, "La vie intellectuelle…", *art cit*, p. LXX
224 BECHSTEIN Cl, "Les antiquités du Donon", *BSPV*, 1892-1893, Saint-Dié, imp. Humbert, 1893, pp. 281-364
225 Il n'en subsiste que 112 pages aux archives départementales des Vosges, 7 H 155
226 CALMET, *Bibliothèque lorraine*, col 36

du système et de la pratique de M. Helvétius[227]. J-B Alliot prétend détenir un remède d'une efficacité merveilleuse et le roi lui a demandé de livrer son secret au public. C'est alors que le père demande au fils de rédiger l'ouvrage en question. A la fin du traité, la recette du remède est donnée : poudre à base de vitriol qui sert longtemps et Calmet assure avoir été témoin de cures opérées par elle à Moyenmoutier[228]. Ces ouvrages d'érudition ou d'observation clinique demeurent pourtant rares, voire exceptionnels[229].

Dom Claude Fleurand[230], également historien et numismate (il est un des correspondants de Moreau pour la Lorraine), y écrit ses ouvrages d'observation des insectes[231]. Il consulte les premiers naturalistes de son époque : Geoffroy, Réaumur, Sybille, de Mérian. Il fait avant tout œuvre de description, avec précision, laissant des empreintes d'ailes de papillons à plusieurs reprises dans son ouvrage. Avant lui, dom S Dieudonné, vers 1750, publie un *Traité sur l'origine des coquillages fossiles.*

Si dès l'ouverture des académies de province (Besançon en 1752 puis Metz en 1757), les vannistes cherchent à y entrer, ce n'est pas le cas en province de Lorraine. En effet, aucun bénédictin ne siège à l'Académie Stanislas. Créée en 1750 à Nancy, cette institution au service de l'ordre politico-religieux du duc semble s'être défiée des vannistes trop teintés de jansénisme. Néanmoins, là où ce leur est possible, ils sont accueillis sans problème. Dom Jean François est même chargé du discours d'ouverture de la société de Metz[232]. La participation des vannistes aux travaux de ces sociétés ne se limite aux activités des huit religieux qui en sont membres mais s'affirme aussi par les mémoires historiques et scientifiques présentés par une dizaine de bénédictins. Délaissant belles-lettres, théologie et religion, ce sont histoire régionale antique et moderne, études scientifiques et économiques qui leur valent des récompenses[233].

Cette renaissance intellectuelle s'organise autour de trois pôles sur un axe nord-sud : Metz, Moyenmoutier et Senones, Besançon. Le foyer vosgien tient semble-t-il davantage à

---

227 ALLIOT Jean-Baptiste, conseiller du Roy, médecin ordinaire de sa majesté et de la Bastille, *Traité du cancer où l'on explique sa nature et où l'on propose les moyens les plus sûrs pour le guérir méthodiquement, avec un examen du système et de la pratique de M. Helvétius* , Paris, 1698

228 CALMET *Bibliothèque lorraine*, col 36ss

229 TAVENEAUX, "la vie intellectuelle…" *art cit*, p. 315

230 Né à Azerailles, il fait profession religieuse à Moyenmoutier le 24 juin 1762. Il part ensuite pour Toul (Saint-Epvre et Saint-Mansuy) puis Longéville. De nouveau à Moyenmoutier en 1776-1778, il est à Lay-Saint-Christophe en 1778 puis Flavigny en 1789. Il meurt à Azer ailles en 1802.

231 Bibl. mun. Saint-Dié, ms 49, *Journal d'observation faites en 1776 et 1777 sur les insectes des environs de l'abbaye de Moyenmoutier*.

232 MICHAUX, "La vie intellectuelle…" *art cit*, p. 336

233 *ibid*, p. 337

la personnalité de son promoteur d'alors, dom Calmet. Cependant, la vitalité des deux maisons souffre la comparaison avec la période antérieure[234]. De plus, ces abbayes ont tissé entre elles des liens serrés. Autour de ces noyaux gravite un dense réseau de relations qui peut être suivi dans les correspondances. Les grands intellectuels de l'ordre se retrouvent régulièrement à Senones, Moyenmoutier, Metz ou Luxeuil. Mais toutes les grandes abbayes aux riches bibliothèques participent à ce mouvement de renouveau comme celle de Saint-Mihiel. Si la production des vannistes reste abondante, un grand nombre d'ouvrages reste toutefois à l'état de manuscrits tant pour l'histoire que pour les sciences.

Dans ce domaine, dom Casbois présente à la société royale entre 1760 et 1780, vingt-sept mémoires scientifiques. Il expérimente, fabrique et améliore ainsi thermomètres, baromètres, aéromètres et hygromètres[235]. Les inventions techniques excitent la curiosité de quelques-uns. En 1784, dom Hilaire Puibusque présente un calendrier perpétuel mû par un mécanisme à rouleaux mobiles qui permet d'afficher sur un cadran les lunaisons, les quantièmes du mois, les jours de la semaine et les fêtes mobiles[236]. Son invention est diffusée à Metz, Nancy, Toul et même Paris[237].Sans en rester aux sciences exactes, les religieux cultivent aussi les applications pratiques. Dom P. Barré compose une liqueur, l'eau de Saint-Avold, quintessence spiritueuse de plus de cent-trente espèces d'aromates, destinée à soulager les pauvres[238].

La production théologique, exégétique et spirituelle qui a longtemps constitué l'essentiel des travaux des vannistes décline. Les études scripturaires et patristiques ont jeté leurs derniers feux avec dom Cellier qui occupe quarante années de sa vie à l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, dont vingt-trois volumes sont publiés à sa mort en 1761[239]. Dom J.-B. Aubry et dom C. Bonnaire, chargés d'achever l'œuvre entreprise, n'arrivent pas à publier leur ouvrage. Philosophie et théologie connaissent le même destin. Les recherches en ces domaines ont été très fécondes dans la seconde moitié du XVIIe siècle mais l'union de l'augustinisme bénédictin fait à la fois "de tradition interne et d'importation"[240] et du cartésianisme rapidement propagé par dom Desgabets ont donné au mouvement janséniste une cohérence théologique et philosophique si forte qu'après le

234 *ibid*, p. 338
235 *ibid*, p. 342-343
236 MICHAUX, "La vie intellectuelle…" *op cit*, p. 343-344
237 *Affiches des Trois-Evêchés*, 1780, n° 45, novembre
238 LESPRAND P., *Le clergé de la Moselle pendant la Révolution*, tome I, chapitre III
239 MICHAUX, *thèse cit*, p. 524
240 TAVENEAUX, *Le jansénisme en Lorraine*, p. 115

grand orage de 1730, les supérieurs découragent les religieux dans leurs entreprises philosophiques[241]. Le nom qui domine cette matière en cette fin d'Ancien Régime est celui de Jean-Baptiste Aubry, profès à Moyenmoutier en 1754 après ses humanités au collège jésuite d'Epinal[242].

L'éclectisme des recherches apparaît encore dans le soin que les vannistes apportent à la confection de manuels scolaires comme la *Nouvelle méthode latine et chrétienne* (Rémy Desmonts), une *Grammaire française abrégée* et plusieurs traités d'arithmétique par N Tabouillot, et les *Cours de mathématiques à l'usage du collège de Metz* par dom Casbois en 1772)[243], géographie et histoire régionale complètent cette liste.

Tout cela suppose un effort du bibliothécaire pour le rangement des ouvrages et surtout leur catalogage comme demandé par les constitutions de 1679. Quelques-uns de ces catalogues existent encore dont celui de dom Belhomme pour la bibliothèque de son abbaye et surtout celui de la bibliothèque de Saint-Mihiel rédigé en 1733 qui fait montre des compétences du bibliothécaire d'une part et d'autre part, révèle quelque peu l'état d'esprit des supérieurs sur les sujets d'études. Là, le bibliothécaire demeuré anonyme se perçoit comme ayant des connaissances précises et un souci d'exactitude. Il classe les ouvrages en vingt-deux catégories alors qu'ordinairement les bibliothèques ecclésiastiques n'en comptent guère plus de quinze. Si, dans ce découpage, il n'existe pas de rubriques pour les livres sur la dévotion ou la confession, la section d'étude scripturaire par exemple est sous découpée en sections au thème bien précis. Enfin, et c'est aussi là un souhait de la congrégation, ces catalogues et les expertises de livres comme celles auxquelles l'érudit bibliothécaire sammiellois se plie, ont pour but d'empêcher les échanges d'ouvrages entre monastère et notamment le monnayage (interne à la congrégation tout-de-même) de certains manuscrits rares[244].

Enfin, ces bibliothèques sont l'occasion d'échanges culturels et font des abbayes qui les abritent, des centres d'activité intellectuelle. Ne touchant pas de la même manière toutes les maisons, la production littéraire et scientifique n'émane que de quelques foyers très actifs qui donnent son impulsion au mouvement. Les religieux y nourrissent leurs recherches non seulement par leurs travaux personnels mais aussi par l'entretien d'une

241 MICHAUX, *thèse cit*, p. 527
242 *ibid*, pp. 528-530
243 *ibid*, p. 538
244 CAZIN Noëlle, HENRYOT Fabienne, MARTIN Philippe, VAST Brigitte (dir.), *Les trésors de la bibliothèque bénédictine de Saint-Mihiel*, Haroué, Gérard Louis, 2013, pp. 35-36

abondante et fructueuse correspondance avec des centres intellectuels, religieux ou laïcs, français ou étrangers, par leur collaboration avec les académies provinciales et enfin par leurs déplacements à l'intérieur et à l'extérieur du royaume. Cette intense activité n'est cependant le fait d'une minorité : 6 à 8 % de l'ensemble des religieux[245].

Les relations avec la France se concentrent autour de deux principaux foyers : les abbayes parisiennes de Saint-Germain-des-Prés et des Blancs-Manteaux et celui de Strasbourg où leur correspondant est l'abbé Grandidier (1752-1787), lui-même en liaison constante avec les milieux intellectuels parisiens et germaniques[246]. Des relations sont également nouées au niveau européen. Cela tient déjà au fait que la congrégation essaime dès ses débuts en Flandres, Luxembourg et pays germaniques[247]. Cette tradition d'échanges se fortifie au XVIIIe siècle sous l'influence de dom Calmet. L'abbé de Senones que l'on consulte de toutes parts en Europe sur les affaires ecclésiastiques et l'histoire, dispose les éléments d'un réseau de correspondants que ses confrères se doivent d'entretenir[248]. Les relations avec l'empire germanique bénéficient en revanche de l'initiative originale de dom Olivier Légipont, abbé de Saint-Martin de Cologne. En 1751, il a le projet d'une société littéraire qui rassemblerait les matériaux nécessaires à la constitution d'une bibliothèque bénédictine. L'idée en a été conçue par dom Louis Alvarez, religieux de Saint-Martin de Madrid qui s'en est ouvert à dom Calmet[249]. Elle est reprise par dom Bernard Pez, abbé de Melk, qui disparaît prématurément. Dom Légipont recueille ses papiers et se propose de mener à bien la publication de l'ouvrage. Pour avoir quelque chance de réussite, l'entreprise ne peut être que collective. De là, naît cette idée de créer une société germano-bénédictine qui regrouperait tous les religieux allemands mais aussi étrangers, désireux de collaborer à cette grande œuvre. Six vannistes au moins en sont membres : dom H Barrois, dom A Fangé, dom B Thiébault et dom P Lévêque (religieux comtois), dom R Cellier et dom J François[250].

Ce mouvement d'échanges internationaux et son organisation répondent aux aspirations d'une nouvelle génération de vannistes soucieuse de réformer les études et de

245 MICHAUX, *thèse cit*, p. 496

246 *ibid*, pp. 499 et 501

247 Saint-Hubert, 1618 ; Saint-Denis-en-Brocqueroie (1623), Saint-Adrien de Grammont (1626), Notre-Dame d'Afflighem (1627), Saint-Pierre de Gand (1632), Saint-Bertin (1635), Saint-Ghislain (1643) et Kempten en Souabe (1646).

248 MICHAUX, *thèse cit*, p. 503

249 PAGEAUX D.-H., "Les relations hispano-lorraines au XVIIIe siècle", *AE*, 1969, 2, pp. 155-179, ici p. 169

250 FRANCOIS Jean, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, tome IV, pp. 238-241

promouvoir des recherches communes que le cadre étroit de leur congrégation ne permet guère. De 1760 à 1790, les axes européens principaux se précisent. Le premier de ces courants d'échanges gravite autour des abbayes de Metz et Besançon et se porte vers les terres luxembourgeoises et les Pays-Bas autrichiens. Le second concerne les abbayes de la province de Lorraine car lié aux rapports instaurés par dom Calmet avec les grandes abbayes de l'Allemagne danubienne et méridionale qui connaissent dans les trois dernières décennies de l'Ancien Régime des fortunes diverses. Dans certains cas, les liens se distendent, la correspondance devient rare. C'est le cas avec Elchingen, Augsbourg, Melk, Reichenau. D'autres par contre se sont maintenus et même affermis. A commencer par ceux établis dès 1750 avec l'abbaye de Saint-Emmeran, aux portes de Ratisbonne[251]. L'élection en 1762 de dom Frobenius Forster comme prince-abbé de ce monastère leur donne un nouvel élan. Ses trois préoccupations essentielles consistent à restaurer les études tombées en pleine décadence dans les cloîtres allemands, à composer un nouvel enseignement de philosophie et de théologie pour y contribuer, à doter son monastère d'un statut moderne comparable à celui de la congrégation de Saint-Maur. Pour atteindre les deux premiers objectifs, il s'adresse à dom Fangè qu'il connaît depuis 1755, à dom François connu depuis 1758 et à dom Grappin. Il souhaite en particulier que les vannistes lui indiquent leur manière de concevoir les études, les contenus de leur enseignement et la part respective qu'ils réservent au cartésianisme et à la scolastique. Allant plus loin, il réclame un cours afin de le présenter comme référence à ses professeurs[252]. Dom J. François lui fait ainsi parvenir un ouvrage de théologie et des notes de cours[253]. Ce recours à l'exemple vanniste pour ranimer les activités de l'esprit dans l'abbaye de Saint-Emmeran témoigne de la notoriété acquise par la congrégation lorraine dans l'Empire germanique. Les relations avec dom Martin Gerbert souligne avec plus de netteté encore l'audience croissante rencontrée par Saint-Vanne dans cette partie de l'Allemagne. Prince-abbé de Saint-Blaise en Forêt-Noire, il entend réformer les études par l'érudition et l'histoire[254]. Il élève son abbaye au rang de métropole intellectuelle de l'Allemagne méridionale. Bénédictin éclairé en relation épistolaire avec la moitié de l'Europe savante, il incarne le modernisme de l'*Aufklärung*.

---

251 MICHAUX, *thèse cit*, p. 510

252 ENDRES, J -A, *Korrespondenz der Mauriner mit des Emmermerr*, pp. 99-101, lettres de dom Forster à dom J François

253 MICHAUX, *thèse cit*, p. 511

254 *ibid*, p. 512

Le nombre de vannistes qui entretiennent une correspondance régulière avec dom Gerbert de Homau (1720-1793), le commerce des livres, la nature même des ouvrages expédiés (il monte une bibliothèque de plus 20 000 volumes dans son abbaye) et les déplacements entrepris par les religieux en Forêt-Noire confèrent aux échanges avec Saint-Blaise un relief particulier et les font peser d'un poids plus lourd que les autres. Une dizaine de religieux lorrains et comtois sont en relation avec lui. Si les œuvres du prince-abbé figurent dans les bibliothèques de Moyenmoutier, Senones, Munster, Besançon, Saint-Avold et Saint-Mihiel, celles des vannistes ne manquent pas à Saint-Blaise. Dans ce commerce de livres, il faut surtout retenir le choix par l'abbaye germanique des livres liturgiques composés par la congrégation lorraine. En 1777, dom Gerbert fait adopter par sa communauté le nouveau bréviaire puis entre 1778 et 1782, le missel, l'antiphonaire et le graduel vannistes. Quelques-uns de ses correspondants le connaissent, soit qu'ils l'aient rencontré lors de son séjour à Senones en 1759-1760, soit qu'ils aient entrepris le déplacement en Forêt-Noire[255]. Les livres suivent deux circuits, l'un par Francfort vers Saint-Avold et Metz, l'autre par Strasbourg où l'abbé Grandidier sert d'intermédiaire avec Moyenmoutier-Senones d'une part et Besançon d'autre part[256].

Par la forte personnalité de leurs princes-abbés, la richesse de leurs bibliothèques et leur rayonnement international, les abbayes de Saint-Blaise et Saint-Emmeran occupent une place de choix dans l'Europe monastique du XVIIIe siècle. Cette dimension donne un lustre particulier aux relations que la congrégation de Saint-Vanne entretient avec elles. Mieux, le recours de dom Forster à son enseignement philosophique et théologique venant en même temps qu'une démarche similaire tréviroise, puis l'adoption par dom Gerbert de ses livres liturgiques soulignent à l'évidence la considération dont jouit alors la congrégation lorraine. L'influence vanniste dans le monde germanique apparait comme loin d'être négligeable. Et cela se poursuit jusqu'à la Révolution française car des religieux se sont efforcés de faire fructifier le capital amassé par dom Calmet, non sans succès.

Ces bibliothèques connaissent des sorts différents pendant la Révolution française mais, parmi leurs points communs, le plus significatif est la disparition de livres et manuscrits comme cela est notamment mentionné à Saint-Léopold de Nancy[257]. C'est aussi le cas en juin 1790 à Lay-Saint-Christophe quand le fermier chargé de surveiller le prieuré

255 CF BENOIT A., "Note sur dom B. Didelot, bénédictin", *JSAL*, 1896, pp. 11-14 et CHAPELLIER J.-C., *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, tome VI, 1880, p. 227

256 MICHAUX, *thèse cit*, p. 514

257 FAVIER Jean, "Coup d'œil sur les bibliothèques des couvents du district de Nancy pendant la Révolution," *MSAL*, 1883, 3e série, XIe volume, Nancy, Wiener, 1883, pp. 139-194, ici p. 148

révèle qu'un religieux autorisé à prélever soixante à soixante-dix livres "s'est donné plus d'extension"[258]. A la même époque, l'officier qui inventorie les bibliothèques de Saint-Mansuy et Saint-Epvre de Toul signale que les religieux ont dès l'été 1789, mis à l'abri des titres de propriétés et ouvrages imprimés[259]. Dom Benoît Didelot, qui agit pour le compte de la municipalité de Moyenmoutier constate en 1791 la disparition massive d'ouvrages[260]. A Munster, le catalogue de dom Léonard (1789) ne fait plus mention d'un certain nombre de mémoires académiques, mandements épiscopaux, ouvrages anonymes de spiritualité ou de polémique jansénistes qui figurent au catalogue de 1780[261]. Il est possible de vérifier la disparition de livres dans une dizaine de monastères. L'abbaye de Saint-Avold en fournit l'exemple le plus éloquent. Le 28 avril 1790, Joseph Becker administrateur du district de Sarreguemines constate en entreprenant l'inventaire que les scellés n'ont pas été posés comme le prévoit la loi[262]. Puis il découvre que des tiroirs ont disparu et que certains rayons sont chargés de faux livres en bois destinés à masquer l'absence des véritables ouvrages. L'hémorragie est certaine. Sur les 3 139 livres que doit posséder la bibliothèque monastique, n'en sont identifiables que 760. J. Becker ne trouve aucune pièce relative à la vie monacale, ni aucune trace des procès-verbaux des chapitres de la congrégation. L'inventaire de 1790 ne mentionne aucun livre précieux, en particulier des ex-libris[263]. Dans un certain nombre de cas, il est aisé de constater que ce sont des religieux qui emportent des livres. Est-ce alors pour conserver un souvenir de l'abbaye ? C'est tout de même peu probable. Pour thésauriser alors ou comme un dédommagement ? À des fins d'études ou de piété ? C'est déjà plus plausible. Sans compter que d'autres institutions religieuses et notamment les diocèses vont aussi largement se servir dans ces fonds à disposition.

---

258 *ibid*, p. 154

259 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, L 2 440, inventaire des bibliothèques de Saint-Mansuy et Saint-Epvre de Toul, juin 1790

260 VERNIER, "La bibliothèque…" *art cit*, p. 25

261 BAILLET Lina, "Catalogues de la bibliothèque de l'abbaye de Munster", *ASHVVM*, 1962, p. 101

262 Arch. dép. Moselle, 18 J 45, papiers Lesprand, cahier 6, notes prises dans L 877, lettre de Gérardyy au district de Sarreguemines, 12 mai 1791

263 AUGUSTE Jules, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Avold", *ASHAL*, 1934, pp. 425-437. Il prétend que le maire royaliste Spinga qui a beaucoup aidé les émigrés au début de la Révolution, a favorisé le déménagement de la bibliothèque. Il est certain qu'il existait une collusion entre les religieux et lui qui fréquentait la loge maçonnique installée au monastère.

3) Une spiritualité vanniste ?

A l'étude du contenu de leur bibliothèque avec les précautions qui s'imposent car ce n'est parce qu'un livre se trouve sur les rayonnages, qu'il est forcément lu ; et par leur vie quotidienne dévolue à l'œuvre de Dieu qu'est la prière, propre du religieux, quelques grandes lignes d'une spiritualité vanniste semblent se dessiner. Déjà, leur vie de prière est tout autant personnelle que communautaire. Cela montre une pratique de la religion non seulement publique mais aussi intérieure et explique la régularité des maisons qui recrutent de "véritables" religieux animés par leur relation à Dieu.

Un des moyens de percevoir de manière plus précise la spiritualité vanniste est de se pencher sur leurs livres de chœur. L'édition touloise de 1704 ne donne plus satisfaction au milieu du XVIIIe siècle et une nouvelle édition est publiée en 1777[264]. Le retour à la rigueur de Saint-Benoît dans sa répartition des psaumes n'est pas suivi ; les textes complémentaires comme les oraisons et commentaires sont abrégés et la Vierge Marie tient une place toute secondaire dans une vie spirituelle très largement christocentrée et orientée vers le Saint-Sacrement. L'exégèse qui occupe une bonne part des travaux intellectuels des vannistes, trouvent aussi là un moyen d'expression par l'usage important fait des écrits des Pères de l'Eglise dans les leçons. Leur ecclésialité se remarque par la lecture faite les dimanches et fêtes de canons des conciles. Enfin, leur rationalisme et les remarques faites précédemment sur leurs travaux historiques, y trouvent une expression avec la suppression de fêtes de saints, en particulier des évêques, et des légendes à l'authenticité douteuse. Cependant, l'édition du missel de 1781 se révèle plus riche de soixante messes que le missel romain et met à l'honneur nombre de saints locaux et gallicans.

Ainsi, dotée d'un appareil liturgique et spirituel renouvelé, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe s'est dotée de livres de chœur s'appuyant sur une profonde érudition, un recours systématique aux Ecritures et aux Pères de l'Eglise, proposant des offices simplifiés et plus courts correspondant davantage aux attentes d'alors mais favorisant une plus grande intériorité de la vie spirituelle. Celle-ci invite à redécouvrir les valeurs chrétiennes essentielles et les grands dogmes de l'Eglise catholique.

La réussite de ces livres liturgiques, témoins de la spiritualité souhaitée des vannistes, se mesure à leur descendance. Le mauriste des Blancs-Manteaux, dom Clément,

264 Sur l'affaire des livres liturgiques au XVIIIe siècle, CF p. 653ss

y reconnait les meilleurs livres de chœur de France[265], ils inspirent directement les nouveaux livres du diocèse de Strasbourg en 1787[266] et de l'ordre de Prémontré en 1786. De même leur usage se répand à l'abbaye de Saint-Blaise en Allemagne[267] et en Italie à Manoue et Padoue[268].

*

* *

Ainsi, dans un quotidien rythmé par les offices et les temps de travail personnel, les vannistes ont une vie particulièrement régulière. Elle trouve ses nourritures dans la prière et le travail intellectuel au service duquel sont mises de grandes bibliothèques. Elles montrent leur intérêt pour un réel travail intellectuel y compris dans les sciences non religieuses même si ces dernières restent prédominantes. De plus, la richesse des locaux et celle des fonds soulignent le très vif intérêt porté par les religieux à leurs bibliothèques. Les boiseries ont été remplacées et embellies par de magnifiques œuvres d'ébénisterie à Saint-Mihiel et Moyenmoutier. Ce pilier de leur quotidien ne vient cependant qu'après l'office divin.

L'importance de celui-ci dans la vie bénédictine sous-entend aussi un cadre sérieux et conforme pour sa tenue comme cela est également le cas dans les bâtiments de la vie monastique. En effet, ce quotidien scandé nécessite des bâtiments conformes à sa tenue et à l'esprit de la règle mais qui ne saurait non plus trahir les prétentions des maisons et leur attachement à une liturgie renouvelée où demeure une arrière-plan permanent de lien avec des racines d'autant plus à entretenir que le contexte politique surtout, mais aussi religieux de frontières de catholicité l'imposent.

Ainsi, les œuvres de charité ou pastorales ne représentent qu'une part secondaire de leur action. Longtemps montrées comme des remparts contre le protestantisme qui se développe à leurs portes, les abbayes vannistes ne sont cependant pas d'actifs foyers de pastorale et les religieux, des soldats de l'orthodoxie catholique. Leurs actions locales

---

265 INGOLD Auguste-Marie-Pierre, *Dom François Clément, bibliothécaire des Blans-Manteaux*, coll. Les correspondants de Grandidier, Paris-Colmar, Picard-Huffel, 1895, pp. 22-23

266 *ibid* dom Berthod, p. 4

267 *ibid*, dom Clément, p. 23

268 Bibl. mun. Besançon, ms 613, f° 237, lettre de dom A Viscomti à dom Bertthod, 18 octobre 1776

s'ancrent dans des réalités prosaïques, ils desservent leurs cures, assurent un minimum d'œuvres de charité et éduquent la jeunesse locale. Cependant, cette image qui pourrait paraître négative, de religieux repliés sur eux-mêmes et vivants dans leur bulle, n'est pas aussi simple. Par le soin apporté à la liturgie, par leurs actions hors clôture, ils restent au contact du monde sans toutefois quitter ce qui est le fondement de leur vie : la régularité d'une vie ordonnée pour la prière et le travail intellectuel. Ils se montrent en cela très sérieux sur la clôture monastique et tout au long de la période, d'une grande fidélité à l'esprit de leur règle. Cette ambivalence d'un ordre cloîtré ouvert au monde n'est sûrement pas sans avoir une influence sur leurs choix architecturaux et notamment dans l'organisation des différents lieux que requiert une telle vie.

Les conditions dans lesquelles un chantier peut se mettre en route sont de plusieurs natures. La première est une contingence qui a des effets notoires sur l'organisation même des bâtiments puisqu'il s'agit de la vie quotidienne des religieux comme cela vient d'être dit. Ensuite, il y a le contexte économique général, local et de l'abbaye elle-même qui n'est pas toujours des plus florissants. Enfin, viennent les contraintes techniques liées aux procédures, aux règles à suivre, aux matériaux utilisés et à la main d'œuvre disponible. Cela constitue un ensemble de conditions nécessaires à la conduite d'un "bon" chantier.

I- Les grandes phases de l'évolution des bâtiments

Le contexte général lorrain n'est pas toujours des plus favorables pour entreprendre un chantier et cette réalité concerne autant les religieux que les populations civiles. En effet, alors que la réforme religieuse de la Lorraine se met en place à l'aube du XVIIe siècle, ce dernier change bien vite de visage. La guerre fait son entrée en Lorraine et amène son lot de malheurs et de destructions. Décimant la population, elle atteint aussi les outils économiques de la province. Les troupes, d'où qu'elles viennent, vivent sur l'habitant et les combats se multiplient. De plus, occupée par les Français, la Lorraine se retrouve avec deux gouvernements simultanés puisque le duc de Lorraine, bien que souvent exilé ou en mouvement, continue à gérer ses territoires. Cela amène dans le domaine religieux, des

complications supplémentaires à celles que connait la société. En effet, le régime de la commende crée des situations compliquées où les abbayes se retrouvent avec plusieurs abbés à entretenir ce qui diminue d'autant leurs finances déjà bien malmenées malgré les remises en ordre qui suivent leur intégration dans la congrégation. A contrario, le siècle suivant se révèle beaucoup plus propice aux constructions dans une province en train de devenir française et donc probablement ouverte à d'autres influences. C'est dans ces contextes différents que les chantiers vont pouvoir être entrepris.

1) Evolution générale du patrimoine bâti

L'importance et l'état de chaque maison varient certes de l'une à l'autre mais vont dans le sens de l'opinion couramment admise de la richesse matérielle des grands ordres religieux. Les bâtiments claustraux en restent aujourd'hui encore le meilleur témoignage. Il est certain qu'en Lorraine comme ailleurs, ils excitent la convoitise des partisans de plus en plus nombreux de la sécularisation des biens du clergé. Il semble que les vannistes ne soient pas insensibles à leurs conditions de vie si l'on juge par les travaux considérables menés par la congrégation dans un grand nombre de ses monastères durant tout le XVIIIe siècle. Seules Saint-Airy de Verdun et de la petite abbaye de Nesle-la-Reposte, toutes deux en province de Champagne, restent en mauvais état jusqu'à la Révolution. Toutes les autres sont de grandes bâtisses solidement construites et bien entretenues où le caractère fonctionnel rime avec la beauté architecturale. Les témoins de l'époque sont unanimes[269], et les religieux eux-mêmes utilisent les épithètes les plus flatteuses à propos de Saint-Vincent de Metz, Montier-la-Celle ou encore Montrolland, chacune étant considérée comme la plus belle maison de sa région et non de sa province puisqu'il y a là deux maisons de la province de Champagne et une de celle de Franche-Comté, est-ce à dire qu'il n'y a pas de belle abbaye en province de Lorraine ?

Ces investissements dans la pierre obéissent à des motifs variés. L'implantation géographique dans des villes importantes, le long des grands axes de communication ou la proximité des frontières, conduisent de très nombreux religieux dans les monastères vannistes où leur accueil nécessite de vastes locaux. A Saint-Léopold de Nancy, abordent des religieux de tous ordres venant suivre leurs affaires au parlement de la province. Pour les mêmes motifs, les religieux de Flavigny déclarent en 1774 que leur monastère abrite

[269] Arch. nat., 4 AP 92-99 : témoignages des évêques.

chaque jour "de nombreux étrangers"[270]. Les abbayes messines connaissent une fréquentation identique et pour des raisons administratives semblables. D'autre part, Metz, Longeville, Saint-Avold et Moyenmoutier constituent des relais pour les religieux allemands de passage[271] alors que l'abbaye de Luxeuil accueille les religieux venant prendre les eaux. Ces multiples fonctions obligent les bénédictins à tenir un certain rang.

L'abbaye de Châlons-sur-Marne est entièrement rebâtie dans les deux dernières décennies de l'Ancien Régime tandis que les nouveaux bâtiments de Montier-la-Celle sont achevés en 1765. En 1768, on entreprend de relever une aile de l'abbaye de Beaulieu alors que, dans le même temps, se refait la façade de Saint-Vincent de Metz à l'image de celle de Saint-Gervais à Paris.[272]. La province de Franche-Comté n'échappe pas à cet élan architectural puisqu'entre 1770 et 1783, les bâtiments réguliers de Saint-Vincent de Besançon et de Faverney, l'église prieurale de Fontaine-Les-Luxeuil sont reconstruits[273]. Dans la plupart des monastères, des travaux sont effectués en permanence pour aménager au goût du jour lieux de prière, de travail et d'habitation. En 1767, le prieur de Provins, dom Jacques Gratien, fait entièrement reblanchir l'édifice et redorer les colonnes de l'église. Et partout, les comptes des procureurs font régulièrement apparaître des dépenses relatives aux tapisseries et tableaux des vestibules, aux alcôves pour chambres d'hôtes, aux nouvelles stalles en bois sculpté des églises. Tous ces aménagements, l'entretien des bâtiments et l'exploitation des terres appartenant aux monastères exigent des religieux une gestion rigoureuse.

C'est ainsi toute la congrégation qui est gagnée par une volonté de construire et d'embellir et cela ne lui est pas spécifique. Pour les ordres religieux qui ont retrouvé la prospérité, le seul réel investissement possible demeure la pierre car ils n'ont pas vocation à être banquier et les œuvres de charité ne suffisent pas à épuiser leurs revenus. Sans oublier que l'usure leur est interdite. C'est donc naturellement qu'ils se tournent vers la construction en commençant bien évidemment par leurs lieux de vie. Aux nécessités des premières années, fait place le goût de construire, la passion de bâtir[274]. Cela est d'autant plus vrai dans la province de Lorraine qui retrouve la paix et l'indépendance en ce XVIIIe siècle. Les

---

270 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 115, déclaration des charges du prieuré de Flavigny.

271 GERBERT Martin, *Iter allemanicum, accedit Italicum et Gallicum.…*, Typis San-Blasianis ,1765 et BnF, coll Moreau ms 337, témoignage de dom Etienne, prieur de Moyenmoutier, 1787

272 Arch. nat., G 9 33 pièce 74 lettre de dom F George à Brienne, août 1768

273 Arch. nat., G 9 34, pièce 143, rapport de l'évêque de Toul relatif à la province de Franche-Comté

274 Pour paraphraser SESMAT Pierre, "Les chantiers monastiques, la passion de bâtir" dans HENRYOT Fabienne - JALABERT Laurent - MARTIN Philippe, *Atlas de la vie religieuse en Lorraine à l'époque moderne*, Metz, éditions Serpenoise, 2011, pp. 64-65

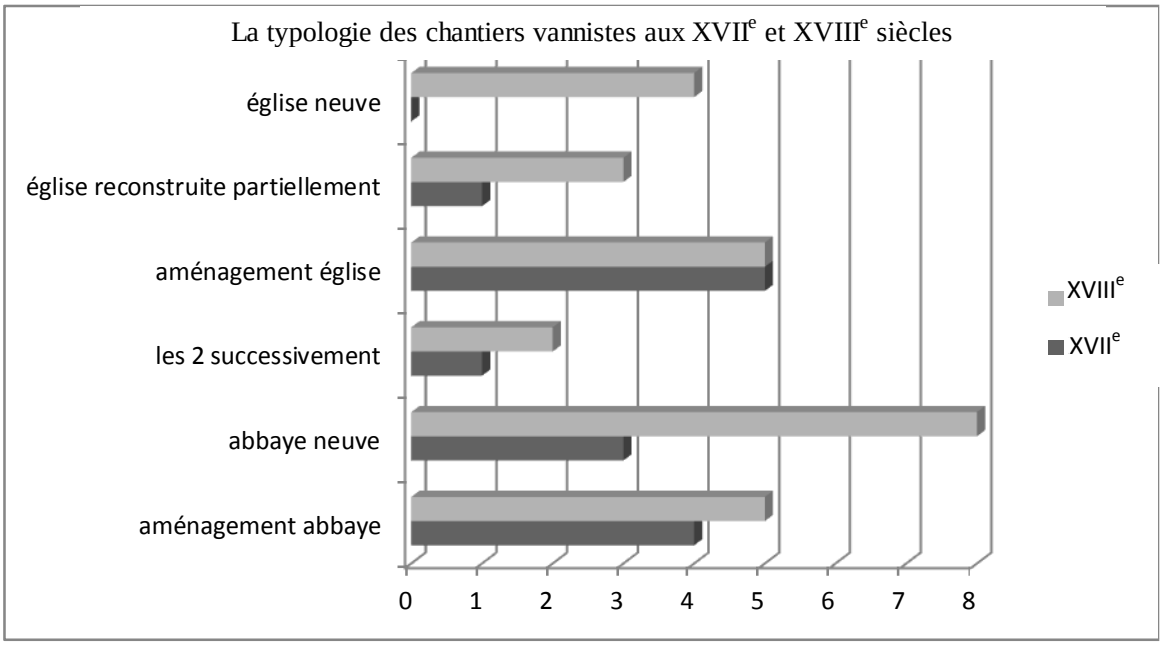
chantiers y démarrent dès la paix en 1661 et surtout après le traité de Ryswick en 1698 qui permet au duc héréditaire Léopold de rentrer dans ses Etats. Ce sont d'abord les grandes villes qui voient fleurir les nouvelles constructions comme l'abbaye Saint-Clément de Metz. En Lorraine ducale, c'est sous l'impulsion des ducs qu'est entreprise la chartreuse de Bosserville alors que les prémontrés sont parmi les premiers à entreprendre de nouvelles constructions à Benoîte-vaux ou Rangéval. Contrairement à ce que la situation financière des maisons peut laisser penser, richesse ne signifie pas automatiquement reconstruction. Ainsi, l'abbaye Saint-Epvre de Toul, abbaye la plus riche de Lorraine, conserve ses bâtiments médiévaux alors qu'Autrey entreprend une reconstruction complète de ses bâtiments bien que dix fois moins riche[275]. Dans ce foisonnement de constructions religieuses, quelle peut-être la part de spécificité des constructions vannistes ? D'autant que les bénédictins ne se démarquent pas fondamentalement des grandes phases de l'architecture religieuse en Lorraine à l'époque moderne.

L'abbaye d'Autrey, état en 2012

A une première vague d'aménagements au début du XVIIe siècle succède une période sombre pour toute la région se traduisant dans la pierre par l'abandon des chantiers d'importance qui auraient pu être engagés. Il faut attendre alors la fin du siècle noir et le début de celui des Lumières pour qu'un véritable renouveau architectural s'engage. Rapides à remettre en ordre leur économie propre, les abbayes peuvent vite traduire cela dans l'entreprise de nouvelles constructions d'autant qu'il y a nécessité de remettre à neuf ou totalement rebâtir - c'est le cas le plus fréquent - des bâtiments bien malmenés. Les églises participent de ce renouveau mais là, aucune reconstruction ne se remarque réellement dans la congrégation à l'opposé de ce qu'entreprennent déjà les prémontrés ou les chanoines réguliers. Après le premier tiers du XVIIIe siècle, c'est au tour des paroisses de se doter de nouveaux lieux de culte. Car c'est seulement à ce moment-là que la situation économique des communautés urbaines et villageoises s'améliore aussi nettement et les premières urgences, habitat et lieux de travail, sont rétablies.

275 *ibid*

Par leur rapidité à mettre en route des chantiers d'importance, les abbayes contribuent aussi grandement au redressement économique de la province. Ils luttent ainsi partiellement contre le chômage qui sévit fortement dans la région. Par la remise en valeur de leurs terres, elles assurent un ravitaillement aux populations qui y travaillent. Enfin, le dernier tiers du XVIIIe siècle, voit une nouvelle offensive architecturale des grands ordres religieux. La situation des églises paroissiales est bonne, les revenus augmentent et pour les religieux, c'est l'occasion d'accomplir ce qui n'a pu l'être forcément jusqu'alors. Ainsi, les bénédictins ne se lancent dans de véritables grands chantiers d'église qu'au cours de cette période. Ils ont, en cela, été devancés par les deux autres grands ordres rentés dont les églises ont été plus tôt mises en chantier[276].



Ainsi, se distinguent trois grandes périodes de construction chez les vannistes comme dans la plupart des congrégations issues en Lorraine, du même mouvement de réforme. La première est celle d'une remise en état générale des bâtiments dans les années qui suivent l'arrivée des religieux réformés. L'effort porte sur les bâtiments de la vie monastique et très souvent ces travaux bénéficient du soutien financier de l'évêque de Toul, Mgr des Porcelets de Maillane. Ces travaux démarrent assez rapidement et ne sont que très rarement des reconstructions totales. Ainsi, l'action de Mgr de Maillane concerne-t-elle directement une des abbayes touloises dont il est le commendataire, Saint-Mansuy où il fait reconstruire

276 Sur cette question, on peut se reporter aussi à deux articles : SESMAT Pierre, "La moitié des églises lorraines date du XVIIIe siècle", dans *Visages lumineux du catholicisme*, Nancy, Institut des Sciences religieuses - délégation épiscopale aux relations culturelles, 2005, pp. 23-32 et JACOPS Marie-France, "La reconstruction monastique au XVIIIe siècle", *Vieilles maisons françaises*, revue nationale n° 109, sept-oct 1985, pp. 26-31

l'ensemble du carré claustral et à qui il lègue nombre de tableaux[277]. Sa générosité touche aussi la maison de Saint-Avold où il fait agrandir l'église à partir de 1609 et reconstruire totalement le monastère pour accueillir les vannistes[278]. Autre mécène, le cardinal Charles de Lorraine, abbé commendataire de Saint-Mihiel qui y impose la réforme vanniste et finance partiellement la construction de nouveaux bâtiments. A Longeville, les religieux eux-mêmes prennent sur leurs faibles revenus pour remettre en état l'abbaye quasiment ruinée en l'édifiant grandement de leurs mains[279]. A Nancy, où se fonde l'abbaye Saint-Léopold, le premier bâtiment avec un oratoire provisoire, est établi entre 1615 et 1617.

Cet élan est stoppé par l'arrivée de la guerre de Trente Ans en Lorraine. Le nombre de professions religieuses s'effondre dès 1637. Les couvents sont victimes du conflit à l'instar de Senones en 1635, sur laquelle s'acharnent les troupes impériales stationnées en Alsace, contraignant les religieux à l'exil[280]. En novembre de la même année, les Suédois ravagent le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port. Les troupes de Turenne pillent l'abbaye de Longeville-les-Saint-Avold en 1647[281]. Aux malheurs de la guerre s'ajoutent les épidémies. La peste décime les monastères, cent-treize religieux meurent sur un total de trois-cent-quatre-vingt-dix-huit entre 1630 et 1639 soit 28,4 % des effectifs. Les relations entre la Lorraine et la Franche-Comté sont interrompues pendant près de dix ans et des chapitres provinciaux remplacent les chapitres généraux[282]. Néanmoins, dès une paix même relative retrouvée, la situation s'améliore et le quotidien peut reprendre.

La deuxième grande période est celle de la remise en route de l'économie régionale après les crises du XVIIe siècle. Il faut reconstruire tant les destructions ont été nombreuses. Dès la fin du XVIIe siècle jusqu'en 1720 environ, les chantiers se multiplient. Munster est reconstruit grâce à un legs de son abbé réformateur, dom Claude Marchand à partir de 1682. Cette période voir aussi le retour des bénédictins au prieuré de Saint-Nicolas de Port. Certes, la priorité est donnée aux bâtiments claustraux puis aux palais abbatiaux et aux communs des abbayes. C'est aussi et surtout l'occasion de commencer les réaménagements voire reconstructions partielles d'églises dont celle de Saint-Mihiel. En

277 GUILLAUME Pierre-Etienne, "Notice sur l'abbaye de Saint-Mansuy-les-Toul", *MSAL*, 3e série, VIIe volume, Nancy, Crépin-Leblond, 1879, p 14

278 MEYER Albert, *Saint-Avold, contribution à son histoire*, Saint-Avold, SHPN, 1997, p. 150

279 BIGOT Cassien, *Journal*, publié dans *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine,* tome XIV, Nancy Lucien Wiener, 1869, p. 13

280 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones* op cit, p. 387

281 BIGOT, *op cit*

282 CHEREST Gilbert, *Matricula religiosorum professorum clericorum et sacerdotum congregationis Sanctorum Vitoni et Hydulphi*, nouvelle édition revue et traduite par, Paris, Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétienne, 1963, p. IX

effet, pour Saint-Mihiel, c'est la période faste de construction avec de grands travaux au palais abbatial en 1675-1677. L'abbaye va connaître un chantier quasi permanent avec la construction du grand logis qui démarre en 1679 pour s'achever en 1700 alors que la reconstruction de l'église entrepris par dom Gabriel Maillet, dure de 1699 à 1711. C'est durant cette même période que dom Belhomme entreprend la reconstruction de l'abbaye et l'aménagement de l'église abbatiale de Moyenmoutier avec le concours de dom Léopold Durand. Pour Saint-Léopold de Nancy, c'est l'époque de la construction de la grande église abbatiale entre 1701 et 1705. A Longeville, la situation calamiteuse de la maison après la guerre de Trente Ans oblige à une reconstruction totale entreprise dès 1670 par l'abbé dom Hilarion de Bar mais les travaux durent jusqu'en 1721 englobant le cloître, les dépendances et l'église abbatiale. Cette situation se retrouve à Bouzonville où les religieux occupent des locaux dévastés par les passages successifs de troupes. Une première remise en état dès 1668 est détruite par le feu en 1694. Le cloître se reconstruit assez rapidement après la mise hors d'eau de l'église abbatiale entre 1684 et 1692 mais le chantier de reconstruction totale de l'ensemble monastique dure jusqu'en 1730. Dernier chantier d'importance de cette période, celui de l'abbaye de Saint-Avold lancé vers 1720 par dom André Royer, alors abbé, et confié à dom Léopold Durand. La reconstruction de l'abbaye s'achève vers 1740 avec le palais abbatial et l'hôtellerie. L'abbaye de Senones apparait comme un chantier permanent de la fin du XVIIe siècle à la fin du siècle suivant. Les reconstructions, nouveaux bâtiments, transformations se succèdent au gré des abbés. Le premier à donner le ton est dom Joachim Vivin qui entreprend la reconstruction du cloître vers 1680. Son successeur, dom Pierre Alliot, fait lui déjà reconstruire le palais abbatial en 1688-1689 puis le cloître entre 1708 et 1710. Dom Petitdidier fait édifier pour sa part en 1719, une bibliothèque qui est agrandie par son successeur dom Calmet en 1749. Auparavant, ce dernier fait reconstruire le palais abbatial puis le chœur de l'église en 1741. Il est loisible d'imaginer que les vannistes préfèrent garder leur ancienne église en la remaniant et en la mettant au goût du jour, par attachement "filial" comme cela se rencontre fréquemment dans les églises paroissiales mais il est plus probable qu'ils la conservent car, à la différence des paroisses, ils ne sont pas confrontés à un manque de place[283]. Entrent sûrement aussi en ligne de compte, le coût d'un tel chantier qui reste particulièrement élevé.

[283] SESMAT Pierre, "La bataille de la reconstruction des églises en Lorraine au XVIIIe siècle", *Lotharingia XVIII, hommage à Hubert Colin*, Nancy, Société Thierry Alix, 2013, pp. 281-295, ici pp. 285-286

Le milieu du XVIIIe siècle est une période intermédiaire marquée par la poursuite des travaux sur les églises et leur aménagement liturgique plus poussé à une exception près : l'église abbatiale de Saint-Avold. Prévue dans le plan de reconstruction du monastère qui a été évoqué, l'édification de l'église ne se fait pourtant que de 1753 à 1763 pour les derniers éléments de décor.

Enfin, la troisième période qui s'étend grossièrement sur le dernier tiers du XVIIIe siècle, est celle des reconstructions fastueuses où peut s'affirmer réellement l'éventuelle spécificité vanniste car, à ce moment-là, les bâtiments et les églises sont pensés ensemble, le financement des chantiers n'est absolument pas un souci et le climat tant religieux que social est apaisé dans une Lorraine devenue française même si l'esprit du siècle s'interroge sur l'utilité des moines. Cette dernière période est brisée par la Révolution française mais illustrée de manière spectaculaire par l'abbaye de Moyenmoutier voulue par dom Humbert Barrois entre 1765 et 1786. Elle est tout aussi illustrée par le palais abbatial de Senones (le troisième en un siècle) construit pour dom Fangé en 1760-1763. A Munster, c'est aussi le palais abbatial qui est rebâti entre 1786 et 1789.

Ces exemples appellent quelques remarques. La priorité est accordée nettement aux lieux de vie à l'instauration de la réforme. En effet, il convient de doter les religieux de bâtiments fonctionnels et aptes à les maintenir dans la régularité de leur quotidien. Arrêtés par la guerre de Trente Ans, très peu de ces chantiers de mise en conformité dirions-nous de manière anachronique, ne permettent que très rarement de grands aménagements aux églises qui n'ont pas été négligées pour autant. Ces dernières vont davantage être l'objet d'attentions à partir de la fin du XVIIe siècle lorsque, la paix revenue, les travaux peuvent s'étaler plus longuement dans le temps. En effet, il faut alors souvent reprendre les bâtiments malmenés par les malheurs du temps ou vieillissant. Les églises sont alors ouvertes de grandes fenêtres, les chœurs redéployés et réaménagés, les cloîtres adaptés aux communautés. La dernière période, à partir de la deuxième moite du XVIIIe siècle est davantage celle des constructions de prestige auxquelles n'échappent pas l'abbaye de Moyenmoutier, dans une certaine mesure même déjà l'église de Saint-Avold et plus certainement, les palais abbatiaux majoritairement reconstruits alors.

2) Des choix à faire et des renoncements à opérer

Les plans primitifs souvent à deux églises flanquant les côtés opposés du cloître sont définitivement abandonnés. Les quelques exemples de double église qui survivent alors à l'arrivée des vannistes, disparaissent rapidement que ce soit au Saint-Mont ou à Senones. Ce genre de constructions qui se rencontre beaucoup dans les monastères de l'est de la France ne subsiste plus aujourd'hui que dans l'actuel ensemble cathédral de Saint-Dié, ancien chapitre de chanoines et fondation colombanienne. Il se présente toujours avec ses deux églises enserrant le cloître. Cependant, du fait de la sécularisation du chapitre, toute trace de bâtiments conventuels a disparu à l'exception de la librairie du chapitre aménagée au-dessus de la sacristie de la grande église.

Portail de l'abbaye de Mureau
(état en 2009)

Ensuite, c'est l'abandon de ce qui peut faire penser que l'abbaye a besoin de se défendre. Les abbayes vannistes ne semblent pas avoir été traumatisées par les ravages du XVIIe siècle comme les prémontrés par exemple. A Mureau, ces derniers prévoient une meurtrière dans la porterie alors qu'Etival se présente encore en 1770 comme une forteresse avec murs et tours[284]. Au contraire, ces voisines de Moyenmoutier et Senones abattent leurs murailles et comblent leurs fossés. Toute trace de fortification disparaît alors que les rivières et ruisseaux locaux servent de séparation avec le village voisin. Cela n'empêche pas la survie d'une clôture, parfois sous forme de murs comme à Saint-Avold ou Saint-Mihiel et aussi de grilles comme à Senones. Néanmoins, ces clôtures n'ont plus rien de défensives, elles marquent la séparation entre l'abbaye et ses voisins laïcs. De même, leur relativité se retrouve aussi dans le fait qu'elles soient bien peu imperméables aux aller-venues de la population qui s'y presse soit pour des raisons religieuses, charitables ou encore professionnelles.

[284] BONNET Philippe, *Les constructions de l'ordre de Prémontré en France aux XVIIe et XVIIIe siècles,* Genève, Droz, 1983, p. 20

Parmi les renoncements ou plutôt adaptations nécessaires, les églises et tout spécialement leur mobilier ont une large part. La réforme des ordres religieux s'inscrit dans la grande remise en ordre de l'Eglise suite au concile de Trente. La Lorraine, terre catholique et même frontière de catholicité, ne peut rester indifférente aux prescriptions liturgiques du concile d'autant que le clergé tant régulier que séculier est davantage formé. La théologie se vit dans la liturgie et le décor des églises se doit d'être en harmonie avec les nouvelles prescriptions. Il est un outil de catéchèse à destination de ceux qui viennent aux offices monastiques et par divers témoignages, nous savons qu'il n'est pas uniquement question de la seule eucharistie mais aussi des heures monastiques.

Autre forme de renoncement, celui du deuil d'une certaine somptuosité que les religieux refusent. C'est clairement dit pour dom Barrois à Moyenmoutier dont le programme architectural tient en quelques mots que donne son biographe, dom Jacques Perrin : créer "un monastère solide, commode, qui exclut la pompe du siècle, qui n'attire pas le regard, propice à la solitude, à la prière, à la méditation, à la lecture et aux autres exercices de la vie monastique"[285]. Cependant, il ne faudrait pas croire qu'ils soient indifférents à la beauté, bien au contraire. Il convient pour ces religieux, comme pour les catégories les plus aisées, de montrer une qualité de vie qui ne sied guère à leur état. C'est donc tout naturellement que l'accent va porter essentiellement sur l'église, les chambres d'hôtes et salles de réception et, dans une moindre mesure, sur les lieux de la vie communautaire.

Cette architecture des ordres religieux envahit la Lorraine du XVIIIe siècle où leur forte présence jusqu'à dans les campagnes les plus reculées marque le paysage. Ni plus ni moins enfiévrés par cette vague de reconstruction, les bénédictins savent faire preuve d'une certaine retenue qui fait dire à l'historien de l'art, Emile Mâle que "les illustres érudits de la congrégation de Saint-Maur vécurent dans des couvents austères"[286]. Belle affirmation mais qui est à nuancer même si les constitutions mauristes demandent des bâtiments "unis et simples"[287]. Transparaît aussi dans cette position officielle de la congrégation, le souci de fonctionnalité qu'ils partagent avec les vannistes et les autres religieux d'une manière générale. Cette vision n'est bien évidemment pas sans peser sur les choix qui sont faits en matière d'architecture et donc, dans le choix du maître d'œuvre qui en dresse les plans.

---

285 traduction dans MICHAUX, *thèse cit*, p. 284

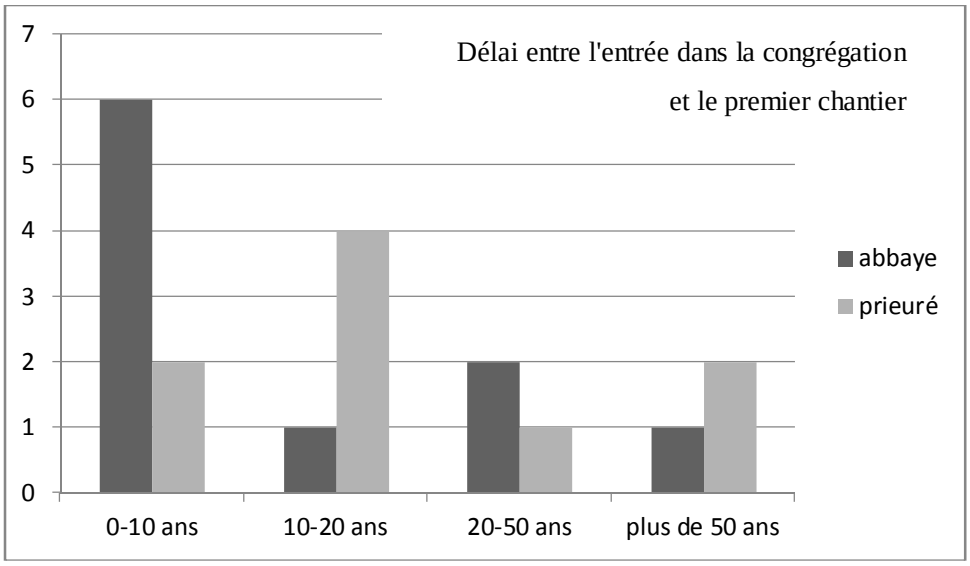
286 MALE Emile, *L'art religieux après le concile de Trente*, Paris, Armand Collin, 1932, p. 303

287 BUGNER, *op cit*, p. 35

3) Quand démarrent les chantiers et quels sont-ils ?

a) le début des chantiers

Parmi les conditions à un chantier d'importance, le contexte général est d'importance. Ainsi, la guerre de Trente Ans a un effet désastreux sur la province vanniste de Lorraine. Ainsi que le montre le graphique ci-dessous, il semble que les abbayes démarrent leur premier grand chantier dans les années suivant leur intégration dans la congrégation même si des nuances doivent être apportées. En effet, si la majorité des abbayes débute une remise en état des bâtiments dès leur entrée dans la congrégation, ce n'est pas le cas des prieurés. Et, pour un certain nombre de maisons, le délai est plus long car le contexte local ne s'y prête pas. Ainsi, dans les maisons réformées par l'évêque toulois des Porcelets de Maillane, le financement qu'il apporte, aide au démarrage des travaux. Dans les autres maisons, la remise en ordre des comptes peut prendre quelques années retardant d'autant les rénovations. Les prieurés se retrouvent majoritairement dans cette dernière situation. D'autant que certains reviennent aux vannistes après avoir été desservis par d'autres religieux comme c'est le cas au saint-Mont ou à Saint-Nicolas-de-Port. Sur cette rapidité à démarrer les chantiers, il est une raison extérieure à la congrégation, le contexte général qui est plus ou moins favorable. Par leur entrée précoce dans la congrégation, certaines maisons parviennent à démarrer leur remise en état avant que la situation générale ne se détériore au point de stopper toute vie économique et donc tous les chantiers. Par leur entrée globalement plus tardive dans la congrégation, les chantiers dans les prieurés démarrent plus tardivement.



A l'opposé, parmi les délais plus longs, une raison est très souvent due, non au contexte défavorable, mais au fait que les bâtiments sont neufs au moment de l'entrée dans la congrégation ; il n'est donc pas nécessaire de les reconstruire entièrement. C'est le cas à Munster par exemple. Dans ces cas, les bâtiments connaissent au moins une restauration générale si ce n'est une reconstruction au cours du XVIIIe siècle. Ainsi, les vannistes se démarquent des mauristes qui attendent en moyenne vingt à trente ans avant de lancer leur premier chantier[288]. Cela s'explique par l'état de dépouillement des abbayes que les bénédictins français reçoivent, dépouillement financier déjà et aussi de délabrement des bâtiments dus aux guerres de religion. Il leur faut donc d'abord remettre en ordre les comptes des monastères, récupérer leurs biens spoliés, revoir le partage des revenus avec les abbés commendataires. Le délai s'explique aussi par le versement de pensions souvent assez importantes aux anciens religieux, versements qui grèvent lourdement le budget de l'abbaye et qui ne s'éteint qu'avec la disparition des anciens religieux. Néanmoins, les mauristes ont l'avantage de n'être que fort peu touchés par la guerre de Trente Ans qui va grandement arrêter la vie de la congrégation lorraine.

En Lorraine, il est une cause de reconstruction d'église abbatiale ou même de monastère que les abbayes ne connaissent pas, c'est la nécessité de le faire sous peine d'interdit à la suite d'une visite pastorale. Les maisons vannistes restent très peu sujettes à la tutelle de l'évêque du lieu même quand elles ne se revendiquent pas comme étant de nul diocèse. Cela montre aussi que les bénédictins portent une attention particulière à ce lieu qui, s'il n'est jamais le premier rebâti, n'en est pas moins important. Cependant, s'il n'y a pas de reconstruction, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'aménagements précoces de ces églises où ils passent plusieurs heures par jour. C'est là une des spécificités des vannistes par rapport aux mauristes.

Une autre vague de chantier va marquer le XVIIIe siècle. La paix durablement établie, la vie économique de la région relancée et donc celle des monastères aussi, les professions religieuses reprenant conduisent à une aisance certaine des monastères. De plus, à partir de la moitié du XVIIIe siècle, nombre de bâtiments commencent à demander des réparations importantes car ils sont déjà relativement anciens. Sans compter que le goût a évolué et les théories l'accompagnant aussi. L'architecture connaît un renouveau durant le siècle des Lumières et le constat est fait que, pour les maisons des autres ordres et congrégations, cela se traduit aussi par une reprise généralisée des chantiers avec des

[288] BUGNER, *op cit*, p. 34

reconstructions majestueuses. En Lorraine, presque toutes les grandes abbayes se renouvellent au moins partiellement pendant ce siècle qui pourtant sonne leur glas. C'est aussi l'époque où sont construites les églises vannistes car contrairement aux mauristes qui ne construisent qu'une seule église pour en remplacer une effondrée à leur arrivée, les bénédictins lorrains se lancent dans de tels chantiers sans nécessité absolue comme à Saint-Avold, Moyenmoutier ou Saint-Mihiel et le Saint-Mont, auxquelles s'ajoutent des exceptions parfaitement justifiées par le fait que ce sont des maisons nouvelles, entièrement bâties pour accueillir une nouvelle communauté comme Saint-Léopold ou Le Ménil. A l'opposé, les mauristes vont très largement reconstruire leurs abbayes à partir de 1730 environ. Ils agissent alors souvent en détruisant systématiquement les bâtiments anciens y compris les premiers qu'ils ont eux-mêmes élevés[289].

Chez les mauristes, un décalage se remarque à nouveau puisque l'essentiel de leurs grands chantiers du XVIIIe siècle, se tiennent dans la seconde moitié de ce siècle. Marqués comme c'était déjà le cas pour leur première vague de reconstructions, par une certaine lenteur, en moyenne ils s'étalent sur au moins une vingtaine d'années[290], autre point les distinguant des bénédictins lorrains dont la durée de chantier ne dépasse guère les dix à quinze ans.

b) qu'est-ce qui est reconstruit en priorité à l'arrivée des vannistes ?

Les chantiers ne concernent pas tous l'ensemble des bâtiments. Par leur nature, ceux-ci sont l'objet de campagnes de travaux nettement différenciées. De plus, avec le régime de séparation des menses généralisé, les commanditaires des chantiers ne sont pas toujours les mêmes. En effet, l'abbé commendataire a parfois en charge une partie de l'église et des bâtiments agricoles ainsi que son palais abbatial. La mense conventuelle est chargée de l'autre partie de l'église quand ce n'est pas de tout l'édifice, du cloître et dans quelques cas aussi du palais abbatial et plus généralement des bâtiments agricoles. Au-delà des bâtiments de vie, l'église est un cas particulier.

Comme la situation générale des maisons à l'arrivée des vannistes laisse souvent à désirer quand elles ne sont pas à demi-ruinées, il est nécessaire de reconstruite, ou au moins aménager de manière correcte, en priorité les lieux de vie. C'est donc tout

289 *ibid*, p. 82
290 *ibid*, p. 46

naturellement et logiquement que les cloîtres avec les pièces à vivre sont les premiers concernés par ces travaux. Ainsi, les cloîtres médiévaux ou renaissants ne voient pas leurs galeries immédiatement remplacées, les efforts se portant prioritairement sur les pièces à vivre. Il en est ainsi, par exemple à Moyenmoutier où le cloître édifié vers 1530 par Guérard de Gomberval survit jusqu'aux travaux de dom Belhomme au tout début du XVIIIe siècle. De même à Saint-Mihiel, ce sont d'abord les dortoirs qui sont rénovés comme à Longeville dont l'état calamiteux des bâtiments ne permet aux moines réformés de ne loger que dans des "chambrettes" ou "plutôt taudis épars"[291]. Les religieux se lancent donc dans le chantier d'un "petit dortoir et autres lieux réguliers qu'ils ont construit à leurs frais et dépenses"[292]. Notons qu'alors l'église est à demi ruinée, n'en subsistant que le chœur, elle n'est reconstruite qu'après les ravages de guerre de Trente Ans qui débute alors que les lieux communs sont tout juste achevés. L'évêque propagateur de la congrégation et grand mécène pour les religieux, Jean des Porcelets de Maillane, fournit ainsi dès avant leur arrivée, aux vannistes une abbaye neuve à Saint-Avold alors que les bâtiments n'ont alors qu'une soixantaine d'années. L'église est à l'occasion de son centenaire approximatif remise au goût du jour et un nouvel aménagement réalisé. Jusqu'alors les bénédictins célèbrent dans le chœur à l'arrière de l'autel qui est situé sous un arc triomphal à l'entrée du chœur. Le même évêque installe les vannistes dans les deux abbayes de sa cité épiscopale. Il offre ainsi encore une maison rebâtie à neuf aux moines de Saint-Mansuy qui célèbrent dans l'ancien réfectoire devenu bien trop vaste mais dont le style médiéval sied à son nouvel usage. L'autre abbaye touloise qui a vu ses bâtiments remis en ordre après le siège de la ville par Charles Quint en 1552, ne semble pas bénéficier des mêmes largesses que sa consœur du faubourg opposé. Il est vrai qu'à Saint-Epvre, l'application de la réforme ne se fait pas dans la douceur. A Munster, les religieux vannistes bénéficient aussi d'un legs de la part de leur abbé réformateur, dom Claude Marchand et ce legs leur sert à rebâtir totalement le cloître. A l'opposé, chez les mauristes, la priorité est donnée à l'église, ou à un oratoire quand l'église leur est interdite, et cela comprend les ornements nécessaires au culte. Ce même effort de volonté de tenir les offices dans des conditions de décence se retrouve certes chez les vannistes mais il n'apparaît pas comme une priorité par rapport aux lieux de vie alors que chez les mauristes, ces derniers ne sont d'abord qu'aménagés sommairement et repris totalement après l'oratoire[293].

---

291 BIGOT, *Journal cit*, p. 13
292 *ibid*
293 BUGNER, *op cit*, p. 46

Le régime de la commende n'est pas toujours néfaste pour les bâtiments. En effet, quelles que soient les idées sur la question du prieur ou de l'abbé commendataire, il est en général assez soucieux d'assurer un relatif bien-être à la nouvelle communauté. Est-ce par réel souci religieux et pastoral ou plus prosaïquement parce qu'il voit là une occasion de rétablir une certaine rigueur administrative dans la gestion des biens ? Faisant pencher la balance vers la deuxième hypothèse, vient le fait que plusieurs commendataires confient la gestion de leur mense à des religieux. Quoi qu'il en soit, les exemples de Moyenmoutier, Senones et Flavigny témoignent en faveur des commendataires qui prennent soin des bâtiments de la communauté réformée. A Flavigny plus précisément, c'est le prieur commendataire, Paul Haraucourt de Chambley, bailli de Nancy, qui fait entreprendre la reconstruction du prieuré dès l'installation des religieux vannistes. Malheureusement les bâtiments rétablis sont presque aussitôt détruits par les Français occupant la région nancéenne pendant la guerre de Trente Ans. Les bénédictins se montrent d'ailleurs bien reconnaissant puisque le calme revenu, l'ensemble du prieuré est, selon le terme de l'époque, "raccommodé" mais pour certains bâtiments, il faut reconstruire. C'est le cas en 1668-1669, quand sur l'instigation du prieur claustral, sont édifiés une nouvelle hôtellerie, un dortoir de sept cellules communiquant avec le cloître et surtout un nouvel hôtel pour le prieur commendataire. Cela vient à l'appui de ce qui a déjà été noté, c’est-à-dire la primauté accordée aux lieux de vie sur le lieu de culte. De manière assez récurrente d'ailleurs, les églises ne sont pas rebâties mais bénéficient de gros entretien et d'aménagements afin de les rendre conformes à la liturgie qui s'y pratique et aux usages de la congrégation. Cette priorité accordée aux lieux de vie et la participation des réformateurs ou commendataires peut aussi se comprendre par un désir de s'imposer dans la pierre. Une construction monumentale, même sobre, assoit le prestige d'un établissement. C'est probablement une des raisons qui sous-tend les reconstructions de palais abbatiaux pour des commendataires qui n'y viennent jamais. Cette situation n'est pas spécifique aux vannistes mais à tous les ordres religieux qui sont confrontés au régime de la commende. Les évêques et les

Flavigny, hôtel du prieur (état en 2012)

puissants trouvent aussi là un moyen de s'affirmer dans une société en pleine mutation. Les pouvoirs s'affirment dans la pierre et les vannistes, surtout par leurs grandes maisons, sont de réelles puissances socio-économiques en plus de leurs droits et privilèges.

Considérés comme des travaux du XVIIe siècle, certains n'ont pourtant lieu qu'au début du XVIIIe siècle, soit que le sort se soit acharné sur eux comme c'est le cas à Bouzonville où à chaque campagne de travaux, un passage de troupes ou un incendie réduit à néant les efforts entrepris ; soit que l'arrivée des vannistes ait été tardive et que, suite aux faits de guerre et difficultés économiques afférentes, les travaux n'aient pu démarrer avant l'extrême fin du XVIIe siècle voire le début du siècle suivant. C'est le cas au Saint-Mont où le prieuré est entièrement repris en 1654-1656 puis, suite à un incendie rebâti entre 1663 et 1666 avec l'aide de la congrégation. L'église patiente pour sa part jusqu'en 1700 puis 1710 quand un nouveau chœur est construit pour y placer les stalles.

Même dans le cas de construction neuve, les lieux claustraux passent avant l'église. Ainsi, à Saint-Léopold de Nancy, le premier soin des religieux est de clore leur enceinte, d'élever la grande aile de bâtiment et un oratoire provisoire qui dure finalement de 1617 à 1706 ! Cela est tout aussi valable pour le prieuré de Saint-Nicolas de Port mais il est vrai qu'il aurait certainement été très mal vu que les bénédictins touchent trop à la grande église qu'ils remettent en état dans la mesure de leurs moyens après s'être fait construire un prieuré neuf à la place des vieilles maisons où ils étaient logés par le chapitre primatial de Nancy. Il est possible de supposer que la situation se répète à Morizécourt bien qu'aucun document ne vienne confirmer ou infirmer cette hypothèse. Au vu de l'ampleur des bâtiments subsistants, il est même possible d'envisager un seul chantier comprenant à la fois l'aile de bâtiment conventuel et l'église. Au Ménil, les deux tranches de travaux se succèdent sans interruption puisque le chantier de la nouvelle chapelle démarre alors que le second œuvre du bâtiment conventuel est déjà bien entamé.

Ainsi, les vannistes veillent à leurs lieux de vie malgré les difficultés qu'ils peuvent rencontrer du fait des conditions de l'époque. Cependant, très rapidement les églises sont reprises de manière semble-t-il plus approfondie que chez leurs homologues français qui les ont bien souvent placées en premier lieu. L'intérêt pour la liturgie y paraît plus accentué et cela tient probablement au contexte. En effet, les mauristes héritent de maisons ayant souffert des guerres de religions et la primauté accordée au lieu de culte s'y conçoit alors que les conditions imposées à leur arrivée ne leur permettent pas d'envisager de véritables reconstructions des lieux de vie. Ils s'inscrivent dans un contexte de réaffirmation du

catholicisme et de la place des monastères dans le paysage français qu'ils partagent avec les protestants. Il apparaît donc naturel qu'ils insistent sur l'aspect cultuel renouvelé de leur vie. A l'opposé, chez les vannistes, l'aspect cultuel n'est pas une priorité à affirmer fortement car elle n'est pas contestée en soi alors que c'est davantage le mode de vie dissolu des anciens religieux qui reste dans les esprits. Ainsi en donnant la primeur des chantiers aux lieux de vie ils montrent leur zèle dans l'application de la règle nécessitant des lieux conformes à l'esprit de celle-ci.

c) les grands chantiers du XVIIIe siècle répondent-ils aux mêmes priorités ?

Au cours du XVIIIe siècle, deux types de chantiers se succèdent. Le XVIIe siècle reste troublé en Lorraine jusqu'à son extrême fin et il faut attendre le retour du duc Léopold à Nancy pour que la paix s'installe de manière durable dans la province. Ce retour à une situation apaisée va permettre le redressement des maisons et permettre à plusieurs chantiers de démarrer ou reprendre dans les dernières années du XVIIe ou les premières du XVIIIe siècle. C'est la première vague de construction du XVIIIe qui participe encore de la remise en ordre et en état des maisons. Pour les abbayes qui ont moins souffert des malheurs du siècle noir lorrain, quelques petits travaux suffisent et presque toutes celles-là connaissent un renouvellement de leurs bâtiments à partir du deuxième tiers du XVIIIe siècle lorsque la Lorraine brille sous le règne de Stanislas marqué par un renouveau artistique dans la région. Cependant, les bénédictins sont-ils vraiment victimes de la mode ou leurs chantiers répondent-ils à d'autres attentes ? D'autant que ces chantiers touchent alors aussi très souvent les églises parfois de manière radicale puisque de nouvelles sont édifiées.

Dans la première génération de chantiers du XVIIIe siècle, Moyenmoutier, Saint-Mihiel, Senones et Longeville se remarquent. Seules quatre abbayes sont touchées par ce phénomène et c'est déjà révélateur. Ce l'est d'autant plus si l'on rapproche cette petite liste de celles des maisons reconstruites dans la génération suivante où une seule se retrouve : Moyenmoutier à laquelle s'adjoignent Saint-Avold, le Breuil et Châtenois. Et encore ce dernier cas est-il à prendre avec précaution puisque la reconstruction est rendue obligatoire suite à un violent incendie.

L'abbaye de Moyenmoutier est presque entièrement reconstruite par dom Belhomme dans les premières années du XVIIIe siècle. C'est là qu'y intervient l'architecte bénédictin, dom Léopold Durand comme il le fait aussi notamment à Munster. Le savant abbé commence par réaménager l'église avec l'ouverture de hautes et larges fenêtres dans le chœur puis s'attache à faire disparaître les traces médiévales de l'ancienne maison en comblant les fossés avec les pierres des murs d'enceinte. C'est très certainement, mais là la documentation manque, ce que dom Vivin puis dom Pierre Alliot font à Senones à la même époque. Pour ces deux maisons voisines, l'important paraît déjà de faire disparaître leur aspect de forteresse pour en faire de "vraies" abbayes. Les travaux se poursuivent à Moyenmoutier avec la construction de bâtiments agricoles car il convient d'assurer à la production de ce grand propriétaire terrien qu'est l'abbaye, les conditions adéquates pour la culture et la conservation des denrées. Dom Belhomme ne s'oublie pas puisque c'est ensuite le palais abbatial qui passe avant le carré claustral qui, il est vrai, n'a alors pas encore cent ans. A Senones, les travaux de dom Vivin dans le dernier quart du XVIIe siècle suivent le même ordre que ceux de dom Belhomme à Moyenmoutier avec déjà l'église puis une remise à neuf du cloître, chambres, réfectoire orné de boiseries et tableaux puis bibliothèque au-dessus avec un décor de même genre. C'est son successeur, dom Pierre Alliot, qui fait reconstruire le palais abbatial en 1688-1689 avant de s'attaquer au cloître à nouveau car, très certainement comme à Moyenmoutier, dom Vivin a opéré partiellement et alors cette maison est certes "commode mais l'on y avait joint le vieux et le neuf d'une manière qui ne faisait pas bon effet"[294]. Ainsi, il est décidé de construire un nouveau cloître, plus grand et uniforme. C'est chose faite entre 1708 et 1711. A Senones, les travaux vont se succéder tout au long du XVIIIe siècle avec déjà la construction d'une nouvelle bibliothèque par dom Mathieu Petitdidier en 1719, un nouveau palais abbatial par dom Calmet en 1760-1763 après qu'il ait doté l'église abbatiale d'un nouveau chœur beaucoup plus vaste que le précédent qui n'était qu'une simple abside semi-circulaire. Ce changement apparait révélateur de la conception d'une église. Jusqu'alors, la communauté bénédictine est seule dans on église, même s'il est quasiment certain que des laïcs viennent assister aux offices, mais ils se partagent alors la nef avec les religieux dans leurs stalles, séparés parfois par un jubé comme à Saint-Mihiel. En dotant l'église d'un véritable chœur où sont reposées les stalles et où prend place l'autel, dom Calmet participe de ce mouvement de rationalisation de l'espace dans les édifices religieux.

294 CALMET-, *Histoire de l'abbaye de Senones op cit*, p. 391

Le prieuré de Breuil

Le cas de Senones, dont les embellissements et chantiers occupent chaque grand abbé de la maison au long du XVIIIe siècle, nous permet de nous interroger sur les réalisations du XVIIIe siècle, réalisations non rendues obligatoires par suite d'un dégât. C'est le cas à Commercy où le prieuré de Breuil est totalement reconstruit. Pourtant, comme Moyenmoutier, il est reconstruit deux fois dans le même siècle. Déjà par le prieur dom Hilaire de Rustant qui confie la direction du chantier à dom Léopold Durand à partir de 1714 ; puis une seconde fois, par le prieur Timothée Haraucourt en 1754 grâce aux libéralités du prince de Vaudémont. Dans la première campagne de travaux, l'église est partiellement reconstruite : tour, façade et surtout chœur. Elle n'est plus ensuite retouchée jusqu'à sa destruction au moment de la Révolution française. Le cas de Saint-Avold est tout aussi surprenant. Les premiers plans d'une reconstruction générale sont donnés par dom Léopold Durand. Les travaux démarrent en 1720 par le carré claustral qui change de côté et éloigne les religieux du centre-ville en le faisant passer de l'autre côté de l'église qui reste la construction du XVIe siècle. Une vingtaine d'années plus tard, c'est au tour du palais abbatial d'être reconstruit puis vient enfin le tour de l'église. Elle est parmi les églises reconstruites par les vannistes, un des rares exemples avec Saint-Mihiel et Moyenmoutier, à être parvenu jusqu'à nous. Enfin, ce milieu du XVIIIe siècle est marqué par la reconstruction du prieuré de Châtenois suite à un incendie. Le cloître est repensé et un nouvel hôtel prieural édifié.

Les reconstructions de la fin du XVIIIe siècle restent peu nombreuses à la différence de ce qui se passe chez les mauristes. En effet, ceux-ci reconstruisent massivement leurs maisons où ils peuvent développer certaines spécificités qui, en fait, rapprochent leurs constructions de l'architecture civile et notamment palatiale. En effet, les mauristes développent des bâtiments impressionnants qu'ils ornent de frontons majestueux, couvrant de vastes vestibules et avec des balcons[295].

295 BUGNER, *op cit*, p. 90

Malgré ses rythmes annuels et quotidiens, la communauté bénédictine s'inscrit dans une autre dimension temporelle. La question de l'urgence n'y est pas perçue comme elle peut l'être de nos jours et, en cela, ils sont bien des hommes de leur époque et c'est aussi un élément d'appréciation pour nous aujourd'hui.

II- De l'architecte à l'architecture ou de la théorie à la pratique

La place dévolue aux architectes dans les constructions vannistes semble être réduite à sa plus simple expression, celle d'un art où les professionnels sont sources d'innovations décoratives et structurelles mais sans cependant leur concéder une mainmise totale sur le bâtiment en lui-même. Cela est d'autant plus vrai dans les premiers temps où religieux et architectes se confondent en une même personne. Ensuite, ce sont souvent des entrepreneurs qui sont appelés à réaliser les abbayes de la congrégation. En effet, les maîtres d'œuvre sont de quatre natures. Il y a déjà les architectes auquel il est fait appel en cas de problèmes ou pour des expertises difficiles voire simplement pour donner des plans qui sont surveillés localement par un entrepreneur[296]. La seconde catégorie est celle des architectes locaux, résidant dans le chef-lieu du bailliage[297]. Viennent ensuite les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et enfin, les plus nombreux, les entrepreneurs locaux. Ils habitent à proximité des chantiers, pratiquent des rabais sur les matériaux, prennent parfois deux chantiers en même temps ou s'associent en famille pour remporter l'adjudication[298].

Néanmoins, ces différentes fonctions se mêlent et se retrouvent confondues parfois chez un seul et même homme qui prend l'un ou l'autre titre selon le chantier en cours. Ainsi, Jean-Nicolas Jennesson apparaît tour à tour comme géomètre capable de réaliser des toisés, entrepreneur lorsqu'il gère et suit un chantier totalement, ingénieur-hydraulicien quand il aménage des fontaines et réseaux d'eau, expert dans le cadre de procès et même promoteur quand il construit puis vend rapidement des demeures. Cette diversité d'activités

296 BOUVET Mireille-Bénédicte, "Les églises aux mains des Dames", *Le Pays de Remiremont des origines à nos jours*, Actes des journées d'études vosgiennes 2000, Remiremont, Le Pays de Remiremont, 2001, pp. 159-180, ici p. 166

297 *ibid*

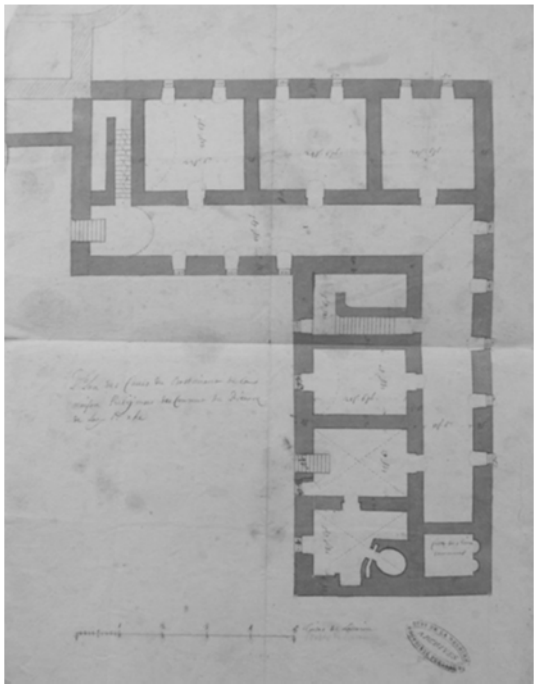
298 *ibid*, p. 167

ne lui est pas particulière, de loin s'en faut. C'est même une généralité en Lorraine et en France plus globalement[299].

Dans le contexte de leur époque et surtout de celui de la majorité des créations réelles en termes architecturaux et décoratifs au XVIIIe siècle, les vannistes semblent profondément influencés par l'air du temps. Le siècle des Lumières est, en terme architectural, une sorte d'entre-deux. Le style classique s'est affirmé pleinement en France au siècle précédent après ses prémices renaissant et le style néoclassique qui s'impose avec l'Empire n'est pas encore abouti totalement. Ainsi, dans les caractères propres de cet entre-deux se remarque surtout la fonctionnalité. L'idéal de convenance conduit à généraliser des solutions auparavant utilisées pour des programmes utilitaires[300].

1) Les théories et théoriciens de l'architecture

Les vannistes semblent s'intéresser très peu à l'architecture que ce soit comme architectes eux-mêmes ou comme théoriciens[301]. Certes des commentaires sur des constructions sont faits notamment par le très productif dom Calmet. Parfois, au détour d'une correspondance, des allusions sont faites à des travaux en cours dans telle ou telle maison mais elles ne dépassent guère le constat de fait. Par son intérêt pour des sujets multiples mais où l'histoire tient une grande place, dom Calmet se situe un peu en dehors du schéma habituel. Passant pour un compilateur expert plus que raisonneur, il acquiert l'expérience des lieux,



Plan des caves du prieuré de Lay (ns nd)
(Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 209)

299 RECHINIAC, Isabelle, "Architecte au début du XVIIIe siècle en Lorraine, un métier à multiples facettes. L'exemple de Jean-Nicolas Jennesson (1686-1755)", *AE, 2007-2*, Nancy, Association d'Historiens de l'Est, 2007, pp; 211-226, ici, p. 215

300 PICON Antoine, *Architectes et ingénieurs au siècle des lumières*, Marseille, éditions Parenthèses, 1988, p.15

301 GODEFROY Jean-Ernest, *Bibliothèque des bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe*, Archives de la France monastique, vol. XXIX, Ligugé – Paris, abbaye Saint-Martin – A. Picard et fils, 1925

de la vie religieuse et de l'architecture car s'il écrit l'histoire des maisons où il passe, il va aussi, lorsqu'il est en responsabilité, en reprendre l'aménagement. Par ses écrits et sa biographie que rédige son neveu, il est possible de voir quelles sont ses préoccupations en la matière. La première remarque concerne les bâtiments monastiques eux-mêmes en ce sens qu'il cherche une réelle régularité de ceux-ci. En effet, cette remarque est souvent la première que dom Calmet fait avant même de parler de l'église. Ainsi à Senones, s'il apprécie les anciens bâtiments, leur manque de régularité et de commodité lui font envisager comme nécessaires les travaux qui y remédient. De même à Lay-Saint-Christophe, c'est l'aspect pratique qui prédomine. Là, le plan du bâtiment conventuel tel que reconstruit en 1724-1725 apparaît fort simple. Il s'agit d'un bâtiment de deux ailes formant retour. Les deux ailes de bâtiment sont desservies par un large corridor central. Ce bâtiment en L s'ancre sur le transept sud de l'église à son chevet et communique avec celle-ci. Il est entouré de jardins. Connaissant l'appréciation très positive que fait dom Calmet du prieuré de Port, il a probablement tenté de transformer Lay selon ce qui existe alors près de la grande église. Effectivement, sur le plan reconstitué de Saint-Nicolas-de-Port, se trouvent les mêmes dispositions générales avec les lieux communs dans une aile de bâtiment alors que les chambres d'hôtes sont dans l'aile en retour. En effet, quand dom Calmet commente des réalisations comme Saint-Nicolas de Port qui lui est un modèle, c'est pour insister sur l'unité, la commodité et parfois la modernité des bâtiments. Ce plan est pour l'historien senonais, "un modèle d'une maison régulière, solide, modeste et commode"[302].

Pour lui, la simplicité va aussi de pair avec cette commodité et surtout l'unité ce qui lui fait décrier la richesse des prémontrés de Pont-à-Mousson qu'il présente comme un modèle à ne pas suivre. Ce souci de régularité et surtout de parfaite symétrie est particulièrement présent chez les mauristes. En effet, ils n'hésitent pas à détruire systématiquement tout bâtiment ancien pour reconstruire. De plus, les nouveaux locaux peuvent s'avérer totalement disproportionnés entre leur taille et celle de la communauté par souci de symétrie[303].

Au-delà de l'effet recherché, c'est aussi par certaines petites phrases comme le fait que, pour lui, le dortoir des moines soit "naturellement" placé à l'orient[304]., que nous apprenons comment dom Calmet envisage une maison Cette organisation se comprend

302 CALMET, *Notice… op cit*, col. 153
303 BUGNER, *op cit*, pp. 80-82
304 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones op cit*, p. 391

dans la mesure où le dortoir est le lieu de la nuit et du travail personnel à proximité immédiate des pièces communes et communiquant de manière traditionnelle avec l'église abbatiale. Dom Calmet apparaît donc déjà comme un abbé soucieux de la fonctionnalité des bâtiments, aspect permettant de mener une vie religieuse tout aussi régulière et ordonnée, simple et unifiée. Ainsi à Senones toujours, où les bâtiments sont alors récents, il se concentre sur les annexes : granges et écuries, et surtout sur la maison abbatiale qu'il trouve "trop petite et peu commode"[305]. De même, l'aspect fonctionnel des bâtiments apparaît avec les derniers aménagements qu'il y fait exécuter comme le grand escalier et la porte d'honneur[306]. Ce sont certes des pièces majeures et destinées à impressionner puisque tous y passent car ils desservent les chambres d'hôtes, l'église, l'appartement de l'abbé et les lieux de la vie conventuelle. Comme le dit son neveu, successeur et biographe, dom Fangé, les constructions entreprises par dom Calmet témoignent d'un "goût qui tient un juste milieu entre le faste et la simplicité"[307].

En ce qui concerne les églises, son attention se porte toujours le chœur. Il lui apparaît nécessaire d'avoir là un espace assez vaste pour accueillir le déploiement de la liturgie tridentine, baignant dans une grande lumière mais sans surcharge décorative. Ainsi, à Senones, il fait construit un nouveau chœur beaucoup plus ample que celui qui avait été construit au début du siècle précédent et alors encore en bon état[308]. A Lay, ce sont des tableaux qu'il achète pour le décor de l'église – à Senones, c'est plutôt le collectionneur qui acquiert des œuvres d'art aux sujets parfois bien peu religieux. Cependant, il semble avoir eu une attention particulière pour la liturgie en veillant aux vêtements et objets liturgiques qu'il conserve et utilise lors des célébrations ou qu'il commande. En complément, partout où il passe, il veille sur les orgues. Soit il en vend pour les remplacer, soit il en achète mais, de petites maisons comme Lay s'en trouvent dotées grâce à lui. Dom Calmet n'apparaît pas comme un théoricien de l'architecture bien qu'il ait des avis sur la question. Il fait figure d'exception en commentant l'architecture de son temps et de sa congrégation.

Parmi les sources permettant d'appréhender davantage les rapports des vannistes à l'architecture figurent les tribunaux. Ils ne sont pas non plus d'un grand secours car, à quelques rares exceptions près, les chantiers se terminent bien.

---

305 FANGE, *La vie du TRP…, op cit*, p. 69

306 *ibid*, p. 70

307 "Histoire de l'abbaye de Senones" par dom Calmet et prolongée par dom Fangé, *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, tome VI, Epinal, Vve Collot, 1879, p. 139

308 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones op cit*, p. 417

Néanmoins, il existe cependant quelques théoriciens de l'architecture chez les vannistes même si un seul nom se détache, celui de dom Grégoire Berthelet (1680-1754). Né en Meuse actuelle en 1680, il fait profession religieuse à Munster en 1697, quatre ans avant Léopold Durand. Il devient bibliothécaire de Saint-Léopold de Nancy en 1733. Renvoyé brutalement en 1744 pour ses options jansénistes, il gagne Saint-Mihiel où il meurt dix ans plus tard. Il est l'auteur d'une *Dissertation sur les églises des monastères, leurs ornements, vases sacrés, trésors, clochers, pèlerinages, offrandes, donations ou fondations*. Par son titre, cet ouvrage montre un souci de lier les formes architecturales à ce qui s'y vit ou à ce que les églises renferment. Malheureusement cet ouvrage est perdu comme presque toute sa production littéraire orientée presque uniquement vers l'exégèse et les questions juridiques. L'objet et les traditions lui apparaissent par ce titre lié au lieu lui-même. Il s'inscrit aussi en cela dans le cadre des recherches historiques et d'une certaine réflexion sur la liturgie que l'on retrouve dans les commentaires sur la règle de Saint-Benoît par dom Calmet. D'autres titres de dom Berthelet viennent confirmer ce penchant à expliquer les traditions liturgiques comme la *Dissertation sur les reliquaires en forme de bras*, la *Dissertation sur l'origine du pallium ecclésiastique* ou encore la *Dissertation sur la main de justice et sur la bénédiction que les évêques donnent à trois doigts*. Cela montre que parmi les auteurs ou les responsables jansénisants de la congrégation, plusieurs montrent une attention toute particulière aux questions touchant à la liturgie, aux objets qu'elle utilise et aux lieux où elle se développe.

Plus généralement et au-delà de l'aspect technique premier que constitue le choix des matériaux ou de théories de l'architecture religieuse liées à l'histoire ou la liturgie, il en est d'autres plus significatifs d'un état d'esprit et d'éventuelles influences subies. Ainsi, le XVIIIe siècle est marqué par une grande réflexion sur l'architecture elle-même et les théoriciens apportent nombre d'éléments de réflexion. La redécouverte de l'antiquité et de l'architecture médiévale interrogent. La toute nouvelle Académie d'architecture émet ses avis et recommandations. Les architectes se séparent de plus en plus des entrepreneurs. Dans ce foisonnement d'idées, la question de l'esthétique vient comme en second après les problèmes structurels des bâtiments sans toutefois pouvoir en être pleinement dissociée. Ainsi, il est admis par tous que les massifs carrés, notamment les piliers, doivent être exclus des constructions religieuses car impropres à permettre une grande visibilité. Ce souci de la visibilité est bien présent au niveau religieux dans le contexte post-tridentin qui doit favoriser le culte eucharistique par l'affirmation de la Présence réelle dans le

tabernacle sur l'autel que pour faciliter l'assistance aux offices. Ces derniers ne sont plus seulement affaire de prêtres dans un chœur clos mais affaire de tous et donc, dans une certaine mesure, audibles et visibles. Certes la réforme liturgique d'alors n'a pas l'impact que peut avoir celle contemporaine issue du concile Vatican II mais elle n'en est pas loin. La dimension pastorale de l'office divin est accrue. C'est, ne l'oublions pas, le cœur de la foi qui y est manifesté par le sacrifice dont la messe rend actuel le mémorial.

La manifestation la plus évidente de ces réflexions est l'émergence d'une approche structurale de l'édifice qui concerne tout particulièrement les édifices religieux. Prime alors le souci d'unité et de lisibilité et appelle donc le développement d'une structure spatiale unifiée par la répétition d'un même dispositif constructif. Les écrits de l'abbé Cordemoy et les traités de Laugier s'inscrivent dans un courant rationaliste qui influence aussi Blondel. Ainsi, ce rationalisme et l'organisation spatiale des églises qui en découle semblent être tout-à-fait compatibles avec l'état d'esprit des vannistes en la matière. La redécouverte des vertus architectoniques du gothique entretient la réflexion sur l'économie de matière. L'édifice se doit de se dépouiller de toute massivité inutile et gagner en légèreté[309].

Cette dernière remarque prend appui sur les exemples d'églises gothiques dont le style certes déplait encore, au moins officiellement, mais dont les professionnels sont admiratifs quant au rapport entre la construction, l'ossature du bâtiment et le sentiment de légèreté et liberté qu'il donne. Ce goût nouveau pour l'architecture médiévale se remarque par quelques allusions à propos d'édifices de ce style comme cela a été remarqué à propos de ce monument exceptionnel qu'était la rotonde de Senones mais cela vaut aussi pour des constructions moins originales dans leur plan telles que la grande église abbatiale de Saint-Mansuy dont dom Ruinart de passage à Toul en 1696, trouve qu'elle a été "d'une beauté et d'une étendue assez rares"[310]. Dom Calmet partage d'ailleurs cet avis en disant de cette église qu'elle était "grande, belle et bien élevée"[311]. A l'opposé, le style d'un début de Renaissance ou d'un gothique finissant tel qu'il a pu s'exprimer dans la nouvelle église abbatiale de Saint-Epvre de Toul déplait. Malheureusement, rien ne subsiste de cet édifice, pas même une représentation si ce n'est une perspective lointaine sur une gravure d'Israël Sylvestre, qui nous aurait permis de mieux comprendre les jugements laissés sur elle.

309 PICON, *op cit*, pp. 137-138
310 RUINART, "Voyage littéraire en Lorraine et en Alsace", *op cit*, p.122
311 CALMET, *Notice… cit*, col. 613

Cet état d'esprit assez ouvert au gothique et au roman se retrouve dans l'œuvre de dom Calmet qui admire ces églises hardies et élégantes pour les premières, antiques et solides pour les secondes. Cependant, cet intérêt pour le passé ne peut en aucun cas être une entrave au développement de la congrégation ni de ses bâtiments[312].

2) Le choix de la forme, des maîtres d'œuvre et des artisans

Pour construire des bâtiments simples et unis, sans décor excessif, avant tout commodes et solides, les vannistes n'ont pas nécessité de recourir aux services d'architectes de renom des duchés ou de France, les entrepreneurs locaux conviennent parfaitement. C'est tout autant le cas avec les artisans à qui sont confiées les menuiseries, serrureries, peintures et sculptures y compris des éléments plus soignés comme les lambris des pièces communes ou des églises. En effet, par leur sobriété de lignes tout au long de l'histoire de la congrégation, par des choix architecturaux ne différant pas fondamentalement des habitudes architecturales profanes, tout bon maître d'œuvre peut construire une abbaye vanniste d'autant qu'il n'y a somme toute qu'assez peu de chantiers d'églises. Ces choix sont tout aussi valables pour les matériaux qui sont achetés sur place à l'exception de ce qu'il n'est pas possible d'y trouver et qu'il faut bien commander. De plus, il est régulièrement utilisé des matériaux de récupération. Au-delà de cet aspect lié aux choix des religieux, ces réalisations montrent aussi la maîtrise acquise tant par les maîtres d'œuvre que par les artisans de Lorraine, il n'est qu'à voir les lambris de Saint-Avold ou la frise en pierre sculptée du chœur de Saint-Mihiel.

Confiés majoritairement à des maîtres d'œuvres laïcs locaux, les chantiers des abbayes vannistes se différencient déjà par cela des maisons norbertines. En effet, alors que seuls quelques noms de vannistes architectes sont relevés, les prémontrés architectes sont beaucoup plus nombreux et tout spécialement en Lorraine. C'est le cas notamment de Thomas Mordillac, le frère Nicolas Pierson et son disciple le frère Arnould Millot ou encore le frère Norbert Abraham. Ces architectes de l'ordre de prémontré n'y reçoivent cependant pas leur formation soit qu'elle ait acquise précédemment, soit qu'elle l'ait été de manière empirique sur un chantier et Pont-à-Mousson en est un bon exemple[313]. Les bibliothèques prémontrées comme les bibliothèques vannistes renferment des traités

312 Sur cette question, CF SESMAT Pierre, "Dom Calmet et l'architecture gothique", dans MARTIN – HENRYOT, *Dom Augustin Calmet… op cit*, pp. 269-280

313 BONNET, *op cit*, p. 37

d'architecture qui ont pu servir aux religieux à suivre des plans ou à se décider pour telle ou telle option architecturale. En effet, il n'y a pas ou presque de théoriciens de l'architecture chez les vannistes, pas davantage chez les prémontrés ou chez les chanoines réguliers, ni même chez les jésuites malgré le fantasme refaisant occasionnellement surface d'un soi-disant style jésuite. C'est dans les réalisations subsistantes et celles documentées qu'il est possible d'étudier d'éventuelles filiations qui ne s'appuient que sur des concordances de dates ou de style et de lieux ce qui constituent une notable part du travail de l'historien de l'art qui bénéficie, outre des écrits, aussi des monuments pour appuyer son propos. Le mouvement incessant des religieux d'une maison à l'autre, les contacts entre religieux de tous ordres réguliers et leurs bibliothèques bien fournies, favorisent plutôt les échanges d'expériences autour d'un désir commun de faire progresser la réforme catholique. Et, dans cet ordre d'idées, l'église-halle est une clé de compréhension essentielle car elle "apparaitrait alors, en Lorraine notamment, en quelque sorte, comme un emblème de la réforme catholique"[314].

L'abbaye des prémontrés à Pont-à-Mousson

Alors qu'en France, les architectes religieux construisent pour leur ordre et d'autres[315], il ne semble pas que cela ait été particulièrement le cas en Lorraine. Même si dom Léopold Durand travaille à l'extérieur de sa congrégation, c'est pour un pouvoir civil ou religieux mais pas monastique. De même, les architectes jésuites et prémontrés n'interviennent pas dans les chantiers vannistes même si les artistes - artisans prémontrés ne manquent pas en France. P. Bonnet y voit un souci d'autarcie et, "éventuellement, une préoccupation plus prosaïque, celle d'économiser les frais d'une main d'œuvre laïque"[316] bien qu'ils restent très peu nombreux en Lorraine, terre de la réforme de l'Antique

314 SESMAT Pierre, "Les églises-halles, histoire d'un espace sacré (XIIe-XVIIIe siècles)", *Bulletin monumental* tome 163-1, Paris, Société française d'archéologie, 2005, p. 43
315 *ibid*, p. 38
316 *ibid*, p. 39

Observance. Néanmoins, lorsque le recours à des maîtres d'œuvre laïcs s'impose, comme chez les vannistes, pas de grands noms, même en France à quelques très rares exceptions dont, en Lorraine, l'intervention de Giovanni Betto pour le prieuré prémontré Saint-Joseph de Nancy puis de Claude Mique pour l'abbaye qui lui succède, actuel temple protestant.

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin se laissent aussi gagner par cette fièvre de construire. Toute proche des deux monuments vannistes de la vallée du Rabodeau, l'abbaye d'Autrey se lance dans un ambitieux programme de reconstruction de ses bâtiments alors que la modicité de ses revenus aurait pu l'inciter à la modération. Tel n'est pas le cas pour Lunéville où, là encore, le rôle du pouvoir ducal se fait ressentir avec le luxe déployé dans les bâtiments conventuels alors que l'église doit beaucoup au goût baroque de Stanislas qui en finance la fin des travaux. Proche par son histoire et son rôle d'avant-poste de la Réforme catholique, l'abbaye de Domèvre est reconstruite deux fois au XVIIIe siècle et son église entièrement rebâtie une fois. Avec Belchamps, elles organisent le monastère et s'affirment comme des lieux forts de la liturgie tridentine.

VVE DE BELCHAMP
prise en descendant la côte de ce nom

Autre avantage, l'aspect social de ces entreprises, que les édiles municipaux de l'époque reconnaissent volontiers. Les abbayes participent ainsi à la diminution du chômage surtout à la fin du XVIIIe siècle alors que les difficultés économiques de l'Ancien Régime atteignent aussi pleinement les duchés nouvellement français.

3) Les maîtres d'œuvre[317]

Très peu d'architectes bénédictins ont laissé leur nom dans l'histoire de leur ordre. Le cas le plus connu est dom Léopold Durand[318]. Il fait partie d'une génération d'architectes vannistes où deux autres noms se remarquent : dom François Vaillant (profès à Metz 1699 - 1754) en province de Champagne et dom Vincent Duchesne (profès à Faverney 1678 - 1724) en Franche-Comté. Ce sont ainsi un architecte par province qui œuvre dans le premier tiers du XVIIIe siècle. Son presque parfait contemporain, dom Vaillant n'est guère connu si ce n'est par sa notice dans le supplément du dictionnaire général des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît par dom Jean François. Il y est dit que, né à Verdun, il laisse dans la congrégation le souvenir d'un religieux méritant par "son goût et son habileté dans l'architecture". Lui sont dues les abbayes de Saint-Michel-en-Thiérache dite "la plus belle, la plus commode, la plus complète, la mieux vue et la mieux exécutée qui se voie parmi nous"[319] mais aussi celle, aujourd'hui détruite de Saint-Pierre-au-Mont de Chalons sur Marne dont il devient un prieur aux qualités de gestionnaire reconnues.

Abbaye de Saint-Michel en Thiérache

Beaucoup plus encyclopédique, dom Duchesne[320] s'illustre dans divers domaines comme l'histoire, les sciences, les techniques, la pédagogie et l'architecture. Il invente une machine pour scier et polir le marbre ainsi que d'une chaudière à faible consommation de bois destinée aux salines d'Arc et une méthode d'apprentissage rapide de la lecture. Comme architecte, il réalise les plans de nombreux édifices essentiellement religieux en Franche-Comté (à Arbois, Besançon dont l'abbaye Saint-Vincent, Dole, Faverney…) et dans les régions voisines. Élevé à la dignité de protonotaire apostolique, dom Duchesne reçoit en

317 Nous avons fait le choix, uniquement pour les titres et afin de ne pas les alourdir, d'utiliser le terme générique de maître d'œuvre dans son acception contemporaine : à savoir qu'il désigne une personne chargée de la conception puis de la conduite opérationnelle de travaux généralement pour le compte d'autrui. Dans le corps de texte, la distinction entre architecte et maître d'œuvre (au sens de professionnel du bâtiment non reconnu comme architecte) est systématique.

318 CF ci-dessous

319 FRANCOIS Jean, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de saint Benoît, patriarche des moines d'Occident*, 4 vol., Bouillon, Société typographique, 1777, tome IV, p. 183

320 *ibid*, pp. 197-198

bénéfice l'abbaye de Vaux qui, dans les faits, est occupée par des fermiers anabaptistes ; l'établissement avait été saisi dès le milieu du XVIe siècle par le prince de Montbéliard. En 1720, il est à Faverney coadjuteur de l'abbé Du Cloz.

Après eux, les architectes religieux laissent place à des architectes ou à des entrepreneurs laïcs. De même, dans la congrégation de Saint-Maur les premiers travaux sont très souvent dus à une première génération de moines ou frères architectes qui œuvrent au milieu du XVIIe siècle. Parmi eux, plusieurs travaillent sur des projets aux quatre coins de la congrégation ne se limitant pas à une seule maison ni une seule province comme cela semble être le cas chez les vannistes. Au début du XVIIIe siècle, les mauristes recourent majoritairement à des architectes locaux car leurs constructions restent d'une grande simplicité. A l'opposé, dès le deuxième tiers de ce même XVIIIe siècle, il n'est pas rare de trouver des noms de grands architectes nationaux parfois, régionaux plus souvent. Cela s'explique par le redressement opéré de l'économie des abbayes mais aussi parce que les bâtiments prennent une nouvelle ampleur ; leur architecture se complique nécessitant de réelles compétences architecturales[321].

Dans les autres ordres, plusieurs noms de religieux architectes apparaissent et notamment chez les prémontrés lorrains. C'est tout d'abord le quasi inconnu frère Thomas Mordillac qui œuvre à Etival, Mureau, réalise son chef-d'œuvre de Saint-Paul à Verdun avant de débuter Pont-à-Mousson où il forme celui qui achève la grande église, le frère Nicolas Pierson. Ce dernier assure certainement la formation de frère Arnold, A Nicolas Pierson, est due notamment l'abbaye de Jeand'Heurs alors que le frère Abraham Norbert débute les travaux de l'église de son couvent de Nancy en

Ancienne abbaye Saint-Paul de Verdun,
aujourd'hui sous-préfecture

321 BUGNER, *op cit*, p. 49 et p. 78

1734 avec Mique[322]. Ainsi, les prémontrés lorrains semblent entretenir au moins un architecte voyageant au gré des chantiers dans la circarie de Lorraine et dont la formation est, semble-t-il assurée à l'abbaye mère du cœur de Lorraine.

Il y a aussi le religieux augustin Georges Beauquet qui dirige les travaux de la chartreuse de Bosserville avec Betto. Mais là aussi, ce ne sont que quelques noms qui œuvrent essentiellement au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles. Nous sommes dans un même mouvement en ce qui concerne les ordres religieux en Lorraine pour cette période où s'opère, avec le rétablissement des maisons, un transfert de compétence vers le monde laïc en ce qui concerne l'architecture et le décor des maisons religieuses. Les vannistes sont alors bien dans le mouvement général qui s'observe en Lorraine.

a) les maîtres d'œuvre bénédictins

Grand architecte de sa congrégation, le seul de la province de Lorraine, dom Léopold Durand (Saint-Mihiel, 1666 - profès Munster, 1701 - Saint-Avold, 1749) fait profession religieuse après avoir été avocat à Metz et à Paris. Cet architecte, historien et théoricien de l'architecture, mais aussi scientifique accompli n'est plus guère connu que pour son œuvre en tant qu'architecte de quelques grandes maisons de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine et sa participation à des constructions privées dont le château de Commercy en 1708 - 1713 et l'hôpital Saint-Charles de cette même ville, en 1716 - 1720. Il est alors au prieuré de Breuil.

Comme aucun nom ne domine l'architecture bénédictine lorraine avant dom Léopold Durand, il est probable que la formation de ce dernier se soit assurée d'elle-même par des relevés comme en témoignent ces manuscrits malheureusement disparus avec les archives de l'abbaye de Saint-Avold d'une part. D'autre part, sa vie à Paris et ses voyages l'ont amené à rencontrer des formes architecturales bien françaises. Cultivé, il semble aussi très curieux comme en témoignent les titres de ses œuvres disparues. Ce sont ainsi une *Description de la nouvelle chapelle du château de Versailles, du Louvre, du palais d'Orléans, de Marly avec plans* mais aussi des *Descriptions de différentes églises, portails et élévations d'églises, dessins de tabernacles, différents plans et formes de chœurs, relation des goûts sur les anciennes églises, dessins et figures des cloîtres* ainsi que des

322 JACQUOT Albert, *Essai de répertoire des artistes lorrains, architectes, ingénieurs, maîtres d'œuvres, maîtres maçon*s, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1902, p. 41

Recueils sur l'architecture, la peinture, la sculpture, les théâtres des anciens, les formes mouvantes, les orgues, la musique et les instruments de musique et encore un *Dictionnaire des arts, recueil par ordre alphabétique des mots qui doivent entrer dans le dictionnaire* et enfin, *Remarques sur Vignole, traité des pilastres, des consoles, des niches. Description des portes, des cheminées, des fenêtres, des escaliers, de la menuiserie, de la serrurerie, de la charpente et de la couverture*[323]. Ces titres montrent bien les soucis d'un architecte maître d'œuvre qui a la charge de concevoir puis suivre une construction d'importance. Probablement, travaille-t-il à un dictionnaire de l'architecture tant la documentation est importante et exhaustive. Cela aurait alors constitué le seul vrai théorique d'architecture issu d'un vanniste. Bien que l'ouvrage n'ai jamais vu le jour, par ses réalisations et les titres de ces travaux, il est possible de lever le voile sur sa conception de l'architecture religieuse en ce début de XVIIIe siècle. Son séjour parisien comme avocat lui a certainement donné l'occasion de se familiariser avec l'art français de son temps sans cependant y être assujetti car ses références vont bien au-delà. Ses références en sont à la fois actuelles (premier titre cité) mais aussi pétries de l'art renaissant sans pour autant s'interroger, dans la mouvance du temps, sur l'art médiéval. En effet, si ce dernier apparait peu apprécié à l'époque moderne, les questions architectoniques d'équilibre et du voûtement en particulier, interrogent les théoriciens de l'architecture.

Dans l'œuvre perdue de Léopold Durand, chaque élément d'architecture et de décor est étudié et les exemples amassés afin d'y puiser des formes. Allant du cloître à la réflexion sur l'espace du chœur et son mobilier, il semble partagé avec les vannistes, un certain intérêt pour l'orgue et la musique. Avant tout, inspiré des modèles prestigieux et par la Renaissance architecturale toujours en vigueur comme en témoignent ses recueils sur chapelles, églises, palais de Paris et les remarques sur le traité de Vignolles. Ses réalisations ne pouvaient être qu'impressionnantes d'austérité sans que pour autant, le beau de son temps en soit exclu. Ainsi, l'abbaye de Saint-Avold montre bien qu'il maîtrise l'art de la

Eglise Saint-Michel, 1737

Berg sur Moselle

323 JACQUOT, *op cit*, pp. 75-76

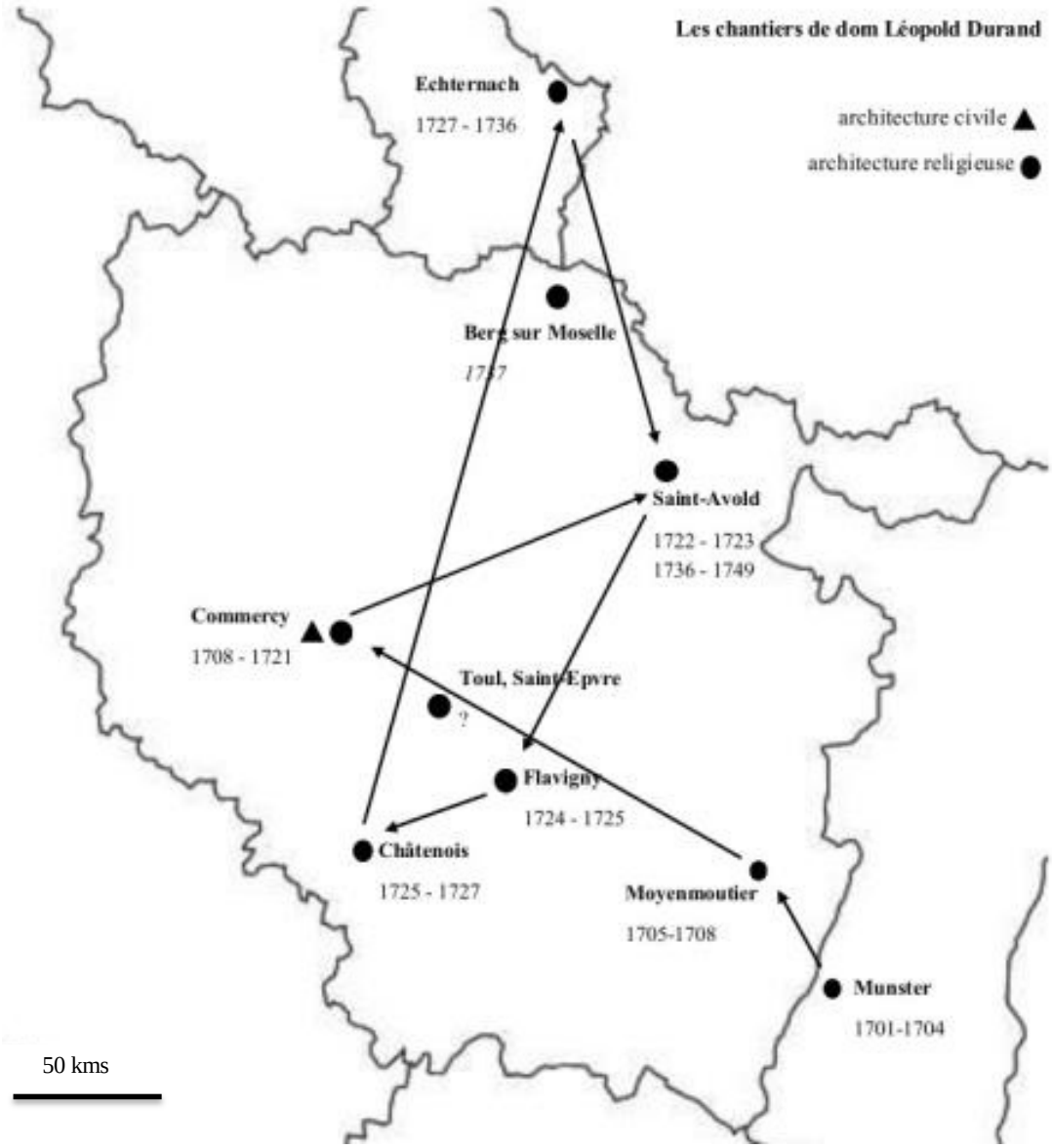
perspective dans ses constructions puisque là, les colonnes ne sont pas strictement perpendiculaires au sol, s'éloignant l'une de l'autre par le sommet dans le sens liturgique (de la porte au chœur) ce qui casse l'effet visuel habituel et les fait paraître justement, parfaitement perpendiculaires au sol.. Le décor y reste relativement sobre en ne venant que souligner l'un ou l'autre élément de la composition Il en est de même à Echternach où l'abbaye s'impose dans le paysage sans toutefois écraser celui-ci. Une seule église lui est attribuée avec certitude, celle de la paroisse de Berg-sur-Moselle construite en 1737 à la demande de l'abbé d'Echternach à laquelle s'ajoute celle de Saint-Avold qui est grandement son œuvre.

Cette maîtrise se retrouve dans la composition des bâtiments. Il y livre un modèle de fonctionnalité sans grandeur exagérée. Dans ses réalisations, il fait assez peu œuvre novatrice. Son langage est parfaitement d'actualité, les choix de distribution des espaces parfaitement adaptés aux besoins et aux habitudes. Son langage décoratif reste sobre. Dans sa réalisation civile majeure, le château de Commercy, il se montre digne des meilleurs au nombre desquels il peut être compté. Cependant, même là, la complexité des lignes extérieures n'en restent pas moins assorties d'une décoration des plus discrètes.

Ainsi, les réalisations de dom Léopold Durand peuvent se caractériser par une approche très raisonnée de l'architecture. Son goût, et probablement celui de ses commanditaires, est tourné vers la rigueur des lignes françaises, un langage décoratif sobre dans l'architecture et une fonctionnalité du plan sachant s'adapter aux contraintes à la fois de la règle mais aussi de l'environnement immédiat de l'édifice. En ce qui concerne le décor, la seule certitude est qu'il donne des dessins pour les stalles de Flavigny mais en dehors de cette réalisation disparue depuis, rien ne subsiste pas même un document. Les bâtiments sont construits de manière solide avec des matériaux locaux et des ouvriers spécialisés dans leur corps de métier. La fonctionnalité transparait aussi dans l'adaptation des locaux à la taille prévue de la communauté même si la réalité reste bien souvent en dessous de ce chiffre idéal. Nous savons que plusieurs maisons sont construites pour abriter un nombre de religieux calculé d'après leur importance, leur position et leur revenu.

Enfin, allant au-delà de l'aspect strictement architectural, il se livre à des réflexions sur les aménagements liturgiques des lieux en donnant des dessins pour les stalles de Flavigny comme cela vient d'être dit mais aussi en transparaissant dans les titres de ses ouvrages avec des réflexions sur le tabernacle notamment.

Dans son histoire de Lorraine, l'abbé Bexon donne cette notice révélatrice : "Durand, bénédictin, né à Saint-Mihiel. Les mécaniques, l'architecture, les arts, sur tous lesquels il a laissé de savants mémoires, firent l'occupation continuelle d'une vie qu'il pouvait passer dans la léthargie. Il est un de ces hommes à qui des circonstances favorables ont manqué pour développer un bon esprit ; et en qui les circonstances les plus défavorables n'ont pu étouffer totalement les semences du génie"[324].



Commandée par l'abbé dom André Royer (1709-1723), la nouvelle abbaye de Saint-Avold donne à dom Durand l'occasion d'un chantier total qu'il mène en grande partie. En effet, le palais abbatial est élevé entre 1723 et 1744 alors qu'il est parti de ce monastère où il revient mourir en 1749 avant que l'église ne s'élève entre 1755 et 1769. Parmi ses autres

[324] BEXON Gabriel, *Histoire de Lorraine*, Paris, Valade - Nancy, imprimerie Thomas, 1777, p. 331

réalisations pour la congrégation, il participe aux travaux de reconstruction de l'abbaye Saint-Epvre de Toul, à celles de Munster et d'Echternach pourtant hors congrégation, et aux prieurés de Châtenois et Flavigny. Là, subsistent les bâtiments dont il donne les plans à savoir l'hôtel du prieur et le bâtiment des servantes. La réalisation du premier est confiée à un entrepreneur local, Nicolas Zanette en 1725 et le second à un architecte du lieu, Etienne Haynault, en 1734. Cela montre surtout que les plans sont conservés longtemps et que les bénédictins ne sont pas forcément pressés.

Son passage dans une maison est aussi marqué par des dessins et gravures qu'il laisse parfois même des bâtiments sur lesquels il travaille bien que malheureusement aucun ne soit signé ni accompagné d'un document attestant de cette origine. Il en est probablement ainsi à Moyenmoutier où il participe à la grande reconstruction entreprise par dom Belhomme au début du XVIIIe siècle. Si les bâtiments ont aujourd'hui disparu lors de l'édification à la fin du même siècle de Moyenmoutier II, la grande vue cavalière de l'abbaye que dom Durand laisse, permet d'en appréhender l'ampleur. Un plan partiel de cette abbaye est également conservé, malheureusement, faute de signature, d'un document d'archives l'attestant et d'autres plans connus de Léopold Durand, il est impossible de le lui attribuer avec certitude.

Concernant les travaux de Moyenmoutier, M. Echapasse, dans son architecture bénédictine en Europe, leur donne comme architecte dom Guillaume de la Tremblaye sans toutefois citer des sources[325]. Il est fort peu probable que dom de la Tremblaye soit intervenu dans les Vosges. Originaire de Normandie, il y accomplit tout son œuvre sauf quelques chantiers à Paris comme des travaux à l'église Saint-Germain-des-Prés ou l'abbaye de Saint-Denis à partir de 1705[326]. Est-ce là que Léopold Durand reçoit son influence ? Ce n'est que peu probable puisque Léopold Durand est novice à Munster dès avant 1701[327] et qu'il a donc quitté Paris à cette date. Certes, si entre les vues du *Monasticon Gallicanum* signées de dom de la Tremblaye et la perspective de dom Léopold Durand les points communs, à commencer par la finesse du trait et le sens aigu de la perspective, sont bien présents, cela ne fait qu'un maigre indice. Au contraire, plutôt qu'une influence réciproque, ne pourrait-on y voir une même école parisienne ? Cela reste à

325 ECHAPASSE Maurice, *L'architecture bénédictine en Europe*, Paris, éditions des Deux Mondes, 1963, p. 59

326 POREE abbé, *Guillaume de la Tremblaye, sculpteur et architecte (1644-1715)*, Caen, Leblanc - Hardel, 1884

327 *Matricula religiosorum professorum clericorum et sacerdotum congragtionis sanctorum Vitoni et Hydulphi*, édition revue et traduite par Gilbert CHEREST, Paris, Lethielleux éditeur, 1963, n°1393

étudier. De plus, il a pu, à Munster, côtoyer dom Berthelet, le théoricien janséniste de l'architecture chez les vannistes. Dom Durand œuvre dans les mêmes années que le frère Nicolas Pierson alors que le franc-comtois dom Duchesne est davantage le contemporain de Mordillac bien que les grands chantiers du premier soient achevés quand démarrent ceux du second. Par leur proximité dans leurs régions respectives et le chevauchement des limites des provinces religieuses, ils ont pu être amenés à se connaître peut-être, plus sûrement à connaître leurs réalisations respectives.

Aux côtés de Léopold Durand, d'autres noms apparaissent. Ce sont ceux de religieux ou frères du monastère qui accomplissent le plus souvent des tâches de chefs de chantier. C'est le cas notamment à Saint-Mihiel avec le frère Jean qui surveille les ouvriers alors que les dessins ont été faits par le frère Nicolas après le passage d'un architecte venant des Vosges. Le religieux sammiellois a-t-il uniquement suivi les plans d'un architecte laïc ou en est-il à l'origine, les ayant simplement fait relire par un professionnel ? Rien ne le dit. Le fait que Giovanni Betto passe à Saint-Mihiel pendant la durée du chantier du grand-logis dont il est ici question semble plaider pour la première hypothèse et ce serait, là, la seule intervention connue de cet architecte très en vue en Lorraine, dans une maison vanniste. Pour la deuxième tranche de travaux, les religieux ont recours à un laïc Marc Boulanger alors qu'il n'en a pas été de même pour l'église abbatiale construite sur les plans et sous la direction du frère Hilarion Boulanger mort le 5 juillet 1731.Et c'est là, malheureusement, tout ce qu'il est possible de savoir sur lui. Il fait probablement partie de cette génération de maîtres d'œuvre issue des frères convers des maisons religieuses comme il s'en rencontre notamment chez les prémontrés et tout particulièrement en Lorraine où une école du genre semble bien exister à l'abbaye Sainte-Marie-Majeure de Pont-à-Mousson.

b) les maîtres d'œuvre laïcs

Dans cette catégorie entrent beaucoup d'architectes et entrepreneurs locaux. Les vannistes restent ancrés dans leur territoire et ne font pas appel à de grands architectes sauf pour deux exceptions connues, L'exception totale est Saint-Nicolas-de-Port dont le prieur, dom Charles George fait appel à l'architecte du roi pour édifier le nouveau prieuré et encore il n'est pas nommé. La qualité devait être au rendez-vous puisque dom Calmet ne peut s'empêcher de juger cette réalisation comme "un modèle d'une maison régulière,

solide, modeste et commode"[328] alors que Durival note la modernité du bâtiment[329]. Certes, le bâtiment semble avoir été particulièrement réussi mais, pour autant qu'il soit possible de le reconstituer, il ne déroge pas aux usages admis couramment et constatés dans les autres maisons vannistes.

L'autre exception concerne le sculpteur et architecte Simon Drouin qui est engagé par l'évêque Henri de Lorraine afin de doter le monastère Saint-Léopold de Nancy d'une église "d'un goût exquis et d'une magnificence extraordinaire"[330]. Le généreux donateur envoie même l'architecte relever le plan et les élévations d'une église romaine pour la reproduire à Nancy mais le chantier s'arrête peu après les fondations pour cause de décès du donateur en 1626. L'arrêt du chantier comme le choix de Simon Drouin sont intimement liés à la personnalité du donateur et les vannistes sont dans une position d'attente. L'artiste retenu est avant tout un sculpteur bien connu à Nancy où il œuvre notamment pour la primatiale et comme architecte, termine la coupole de la chapelle des cordeliers. Il faut attendre 1701 pour que les travaux de l'église reprennent sous la conduite d'un maître d'œuvre resté anonyme et qui modifie grandement le projet initial pour une réalisation beaucoup plus proche des autres édifices lorrains de même type. Cet exemple nancéen mérite d'être souligné car les vannistes ont par ailleurs un projet alors ambitieux pour Saint-Léopold, destinée à devenir le centre de la congrégation à la fois comme siège du président mais aussi, en raison de sa position centrale, le lieu des chapitres généraux, noviciats et siège de l'activité diplomatique avec la cour de Lorraine. Les réalités empêchent ce projet politique pour l'abbaye de voir le jour et la maison demeure une parmi d'autres. Les bâtiments ainsi restent sobres et fonctionnels bien qu'il ne soit pas possible d'étendre cet avis à l'église.

Le rôle des architectes est à nuancer car les chantiers sont très souvent dirigés par des entrepreneurs ou des maîtres d'œuvres dont les origines sont locales. Ce choix peut s'expliquer certes par une connaissance de la réputation de la personne choisie mais aussi par le mode d'attribution des marchés. En effet, la règle semble être aussi pour les vannistes, celle de l'adjudication au rabais. Le coût estimatif des travaux est donné par un architecte ou un autre spécialiste puis les enchères se font en décroissant jusqu'à ce que le moins-disant soit retenu. Les publications de ces enchères ne se font généralement pas à

328 CALMET, *Notice… cit*, col 153

329 DURIVAL Nicolas-Luton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, Vve Leclerc, 4 vol., 1778-1779, tome II, p. 66

330 DE L'ISLE, *op cit*, p. 279

grande échelle[331] ce qui vient renforcer la prééminence des maîtres d'œuvre locaux qui sont quasiment les seuls à pouvoir y répondre. En effet, des affiches sont bien utilisées pour faire connaître l'appel à adjudication mais elles ne sont diffusées que dans les communes environnantes du chantier. D'autre part, l'habitude étant d'aller au moins-disant, seuls des entrepreneurs locaux peuvent se permettre de pratiquer des tarifs vraiment bas. Cette situation se retrouve dans tous les chantiers d'églises de l'époque et même pour tous les bâtiments publics.

Il en est ainsi à Saint-Mihiel avec les architectes Chrétien de la ville vers 1760 alors que Saint-Avold confie ses travaux à des entrepreneurs locaux Jean Heintz l'Espérance, Joseph Verdelet et J.-F. Leclerc entre 1752 et 1755 - 1756. Cette situation se rencontre aussi en ce qui concerne les églises paroissiales. Certes, nous pourrions dire que dans ces cas particuliers, une construction simple peut suffire mais ce serait nier l'importance du lieu pour la communauté bien que le coût d'un tel chantier soit souvent hors de portée pour les habitants et que les décimateurs ou autres collateurs rechignent à mettre la main à la poche. Cependant, même dans leur simplicité apparente, ces églises ne divergent pas fondamentalement d'une église abbatiale. Les principes liturgiques sous-jacents restent les mêmes et ce n'est que dans l'organisation interne que les différences apparaissent. Il en est de même au niveau du mobilier, s'il n'est pas besoin de fonts baptismaux dans une église abbatiale, une église paroissiale n'a pas besoin d'un ensemble de stalles important alors que autel, confessionnaux et chaires restent en commun. La prééminence du culte eucharistique a tout autant besoin d'y être affirmé et la visibilité doit être bonne d'où la grande majorité de ces églises qualifiées de granges mais qui, de fait, répondent parfaitement à ces exigences. Il n'est donc pas surprenant de trouver en charge de la construction de ces édifices, des architectes, maîtres d'œuvre et entrepreneurs locaux se déplaçant dans un rayon restreint et œuvrant avec les matières premières et les artisans locaux. Les conditions de construction de ces églises ne diffèrent donc pas fondamentalement de celles des églises abbatiales[332].

Parmi les exceptions à la règle du choix local, il arrive que soit fait appel à des architectes originaires d'une autre région et notamment de ce qu'alors beaucoup appellent l'Allemagne mais qui est plutôt l'Alsace. C'est le cas à Saint-Mihiel avec Marc Boulanger

331 TASSIN Raphaël, *Les églises de la prévôté de Bruyères, réfections et reconstructions (1661-1789)*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2010, p. 79

332 Sur ce sujet, voir : BOUVET Mireille-Bénédicte, "Les églises aux mains des dames…*op cit* et TASSIN, *op cit*

qui travaille avec ses fils et son gendre Antoine Greinfeld dont rien n'est connu. Ils arrivent à Saint-Mihiel avec une troupe d'Allemands en 1679 car ces entrepreneurs arrivent avec leurs ouvriers. C'est aussi le cas, peut-être moins parlant, de Saint-Avold qui fait appel à des Trévirois ou à deux architectes de Sarrelouis : Nicolas Mailfert et Louis Traize pour revoir les plans de l'église en 1749. Néanmoins, le plus souvent, les architectes sont lorrains. Ainsi, c'est un entrepreneur local qui suit les travaux de Saint-Avold, Jean Heintz dit l'Espérance dont la carrière reste à reconstituer. Dans le cas de Moyenmoutier, l'architecte est de la principauté de Salm voisine. Antoine-François Pierson construit le palais abbatial de Senones en 1760 - 1763. Dom Fangé a le souhait de reconstruire une bonne partie de l'abbaye mais les religieux l'en empêchent et finalement il ne fait rebâtir que l'hôtel abbatial par le sieur Pierson[333]. Ce dernier doit être un architecte entrepreneur réputé car les princes de Salm-Salm font également appel à lui en 1789 afin de dresser un plan du parc du château à la demande du prince Constantin. Ce dessin est signé :"Levé et dressé en 1789 par Pierson"[334]. Ce qui est sûr, c'est que ce Pierson connaît les grandes réalisations de son temps et notamment celles de Nancy où œuvrent les Mique à la suite d'Emmanuel Héré. De même, il est très certainement au fait des travaux de Blondel qui exerce une forte influence sur les architectes lorrains[335]. Selon Seilllière, il se marie avec Agnès Campin et quitte Senones pour Sarrebourg le 22 octobre 1790[336] où sa trace se perd.

Ainsi, bien que de nombreux documents manquent, dans ceux qui subsistent, il n'est jamais fait mention d'un architecte parisien ou français bien que la Lorraine ait pourtant été sous domination royale une bonne partie des deux siècles d'histoire de la congrégation et que l'influence d'architectes tels Boffrand ou Blondel soit manifeste en architecture civile et religieuse. Si la carrière de Pierson est demeurée obscure, les bâtiments qu'il a édifiés subsistent toujours tant à Moyenmoutier qu'à Senones. Il s'y remarque les grandes capacités de cet entrepreneur issu d'une famille de tailleurs de pierre. Certes, l'abbaye de Moyenmoutier est d'une sobriété à toute épreuve pour ses extérieurs mais l'intérieur de l'église est tout autre et le travail de la pierre se mêle au stuc. Ainsi, tout le décor des arcs doubleaux et gouttereaux, les chapiteaux, les clés sont en grès taillés alors que le décor de la tribune d'orgue est en stuc. A Senones, Pierson fait davantage œuvre décorative sur le

333 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones*, dans *Documents rares et inédits op cit*, p. 155

334 SEILLIERE Frédéric, *Documents pouvant servir à l'histoire de la Principauté de Salm et de sa capitale Senones*, Colmar, J.-P. Gyss, 2e édition, 1982, pp.197-198

335 PUPIL François, *Recherches sur les architectes de Nancy de la mort de Héré à la veille de la Révolution*, thèse de doctorat, Nancy, 1968, pp. 106-107

336 SEILLIERE, *op cit*, p. 197

palais abbatial où toutes les agrafes de fenêtres et portes sont finement ciselées dans le grès local et d'un motif toujours différent aux formes nettement rocaille. En ce qui concerne la structure même des bâtiments et leur agencement intérieur, Pierson ne se montre guère innovant pour autant que les archives le disent car ces intérieurs ont été soit détruits soit considérablement modifiés. Le plan reste très traditionnel mais le décor est particulièrement fouillé dans le palais abbatial de Senones.

Si Pierson travaille pour les deux abbayes voisines de la vallée du Rabodeau, il est un entrepreneur se qualifiant parfois d'architecte qui œuvre pour plusieurs prieurés entre Nancy et Lunéville. Il s'agit des membres de la famille Zanette ou Zaynète de Flavigny, Antoine et Nicolas. Ils travaillent bien évidemment pour le prieuré de leur commune à partir de 1713 à l'occasion de la fin des aménagements du cloître puis l'année suivante, pour l'agrandissement de l'église par Antoine alors que Nicolas érige par marché du 21 février 1725, le nouvel hôtel prieural. Entre-temps, le toit en bâtière de la tour romane de l'église est remplacé par un dôme recouvert d'essarts comme cela s'est fait à Senones, par Bonnaire et Porillon de Flavigny. Cependant les Zanette travaillent aussi à Châtenois où ils édifient l'hôtel prieural conservé comme ses dessins d'élévation, en 1725 - 1726. Il s'agit d'une demeure sobre et simple sur un plan rectangulaire et percée de fenêtres sans aucun décor avec un seul niveau d'élévation sous combles et au-dessus de caves aérées par des soupiraux. Une explication à ce fait pourrait être que le même architecte donne les plans et suit une partie des travaux, dom Léopold Durand. Il aurait ainsi fait appel aux mêmes entrepreneurs qu'il connait pour avoir travaillé avec eux à Flavigny.

Les bénédictins sont plutôt fidèles aux maîtres d'œuvre qu'ils engagent. C'est le cas à Saint-Mihiel avec notamment Marc Boulanger engagé à partir de 1679 et jusqu'en 1685. L'année suivante le chantier est poursuivi par un autre entrepreneur, Martin Le Brun, originaire de Commercy. Dans les constructions suivantes, ce sont les frères Thomas qui sont entrepreneurs de 1689 à 1691, date de la fin du gros œuvre des bâtiments orientaux du cloître. Là, nous voyons se succéder indifféremment architectes et entrepreneurs. Il est d'abord question de l'architecte Betto dont un passage est signalé en 1675 sans qu'il soit possible de lui attribuer quoi que ce soit dans l'abbaye. Il est vrai que Betto fournit régulièrement des plans et dessins à des clients sans, par la suite, diriger le chantier. En l'occurrence, il passe sur les bords de la Marsoupe alors que le projet de grand-logis est en gestation. Le fait est que le chantier est suivi par les frères Nicolas et Jean qui fournissent

aussi les dessins de détail. Cependant, lorsqu'il s'agit de créer le grand escalier et son pavillon, les bénédictins font néanmoins appel à un architecte, Jean Thomas.

A Saint-Avold, le chantier aurait été conduit selon l'hypothèse suivante[337] : les architectes Mailfert et Traize reprennent les plans primitifs de dom Léopold Durand, peut-être pour une mise à jour, les responsables ayant changé. Le chantier est cependant suivi et conduit par des entrepreneurs locaux dont Jean Heintz l'Espérance. Cette hypothèse correspond assez aux usages de l'époque. En effet, les maisons religieuses font parfois appel à des architectes pour les plans d'ensemble mais la réalisation est confiée à des entrepreneurs locaux tout-à-fait capables d'exécuter ces plans et de pallier les difficultés qui peuvent naître sur le chantier. Cela est d'autant plus plausible que dom Haxo ne semble guère apprécier ces hommes de l'art. Dans une lettre du 11 août 1765 à l'abbé de La Galaizière à propos des agrandissements nécessaires de l'église paroissiale de Béning à la charge de l'abbaye, il dît qu'il "n'a pas besoin d'architecte ni de commissaire […] ces sortes de gens sont trop coûteux et avec ce qu'on leur donnerait on ferait un bon bout de muraille"[338]. Cet avis sur les architectes assez tranché semble partagé car finalement très peu d'architectes ont été contactés pour des chantiers vannistes.

L'abbaye de Saint-Avold, aile est du cloître

337 CF p. 228

338 TRIBOUT DE MOREMBERT, Henri, "L'abbaye bénédictine de Saint-Avold sous l'abbatiat d'Henri-Ignace Chaumont de La Galaizière (1763-1771)", *ASHAL*, tome LXXIX, Metz, SHAL, 1979, pp. 115-127, ici p. 125 d'après le ms 480 de la Bibl. mun. de Colmar.

III- Le chantier et son financement

Pour tout chantier dans un ordre ou une congrégation religieuse de l'époque moderne, il convient d'abord de recueillir l'assentiment de l'organe central, diète ou chapitre-général. Puis viennent les procédures sur le chantier lui-même notamment, le traité ou marché signé puis le suivi et le déroulement de celui-ci. Le projet doit être accompagné d'un plan de financement. Parfois les visiteurs se déplacent afin de se rendre compte de la nécessité et de la faisabilité du projet. Celui-ci ne doit point trop lourdement grever le budget de la maison. Ensuite la diète rend son avis sur la construction comme celle de Mouzon en 1755 approuvant la nouvelle église abbatiale de Saint-Avold qui va être établie "conformément aux plans qui nous ont été présentés et aux corrections y apposées"[339]. Dans certains cas extrêmes comme au Saint-Mont, il convient de diminuer temporairement le nombre de religieux de façon à ce que leur part des revenus soit affectée au chantier. Les constitutions prévoient un plafond de dépenses au-delà duquel, tant pour les édifices - reconstruction ou aménagement lourd - que pour les orgues, il faut recueillir l'approbation du chapitre ou de la diète. Ce plafond est fixé à un sixième des revenus du monastère ce qui, de fait, exclut tous travaux de quelque importance[340]. Néanmoins, la décision première et jusqu'à concurrence de 500 livres, reste au chapitre conventuel qui peut décider d'une construction, restauration ou simples travaux à faire dans l'abbaye[341]. Nous sommes là dans une situation différente de celle des prémontrés de l'Antique Observance qui ne peuvent décider aucun chantier sans l'accord du vicaire général de l'ordre ou des visiteurs qui parfois même imposent des travaux à la communauté visitée[342].

1) Le financement du chantier

En effet, toutes les abbayes n'ont pas la chance de quelques-unes comme Saint-Mansuy dont les travaux sont payés par l'évêque réformateur, Jean des Porcelets de Maillane qui finance aussi partiellement les chantiers de Saint-Avold et de Saint-Mihiel. Parmi les éléments qui aident sûrement les visiteurs puis la diète à approuver les plans proposés, se trouvent le projet pastoral s'appuyant sur les éléments prévus par les textes

339 TRIBOUT DE MOREMBERT Henri, "La reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Avold (1755-1769)", *Le Pays lorrain 1975*-1, Nancy, *SALMH*, 1975, pp. 39-43, ici p; 39 qui ne cite pas ses sources.

340 *Regula S.P. Benedicti, et constitutiones congregationis SS. Vitoni et Hydulphi. Editio nova*, Paris, Desprez, 1774, p. 308

341 *ibid*, pp. 328-329

342 BONNET, *op cit*, p. 11

officiels de la congrégation qui restent malgré tout peu diserts sur la question. Au niveau de l'aménagement global, rien n'est établi de principe. C'est probablement l'expérience des différentes maisons qui constitue la base de référence tout comme les maisons des autres ordres. Ainsi, dom Calmet, toujours très prolixe, propose le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port comme un modèle à suivre et l'abbaye des prémontrés de Pont-à-Mousson comme modèle à ne pas suivre. Aujourd'hui Saint-Nicolas n'existe plus et les prémontrés, oui. Devenu centre culturel, il offre une maison d'un grand raffinement et c'est peut-être là, ce que dom Calmet lui trouve de mauvais.

L'aisance des maisons bénédictines leur assure apriori une capacité de financement des chantiers non négligeable. Cependant, cette remarque préliminaire est à nuancer selon les cas. En effet, la première nuance à apporter est le nombre très réduit de maisons régulières c'est–à-dire dont les revenus ne sont pas ponctionnés fortement par un commendataire. Dans la province de Lorraine, elles ne sont que cinq : Moyenmoutier, Senones, Munster, Nancy et Flavigny. Deuxième raison, les unions à des menses épiscopales comme les abbayes touloises ou encore la mise en économat temporaire ou non comme à Saint-Avold. Néanmoins, la régularité des revenus permettent aux établissements d'envisager des projets sur du long terme car ils restent d'importants propriétaires fonciers, perçoivent les droits seigneuriaux qui leur restent et enfin, sont bénéficiaires d'une notable part des impôts d'Eglise pour les cures dont ils sont patrons ou collateurs. L'analyse des revenus faite par M. Michaux dans sa thèse montre même une augmentation de ceux-ci au cours du dernier tiers du XVIIIe siècle. Cette augmentation se fait dans des proportions semblables dans les trois provinces, la province de Lorraine étant dans la moyenne derrière la Champagne et devant la Franche-Comté. Le revenu moyen par abbaye de Lorraine passe de 133 069 livres en 1768 à 281 919 livres en 1789[343]. Il est assuré que cette progression des revenus a débuté avec le XVIIIe siècle même si un état général de la congrégation n'a pas été dressé en ce début de siècle pour permettre une comparaison réelle. Ainsi, certains capitalisent-ils en vue de nouvelles constructions comme Saint-Avold entre 1747 et 1755 pour la construction de la nouvelle église abbatiale à hauteur de 58 000 livres en 1753. Pour cela, ils pratiquent aussi des quêtes dans leurs dépendances. Là encore, à la différence de l'ordre de Prémontré, les bénédictins reconstruisent peu intégralement de nouvelles abbayes. Les chantiers se font par bâtiment ou ensemble de bâtiments comme le cloître. Et cela se conçoit au vu des sommes à

343 MICHAUX, *thèse cit*, pp. 125 et 133

engager. A Saint-Mihiel, le grand logis revient à 146 147 livres entre 1675 et 1691 dont 37 980 livres pour l'entrepreneur Marc Boulanger. Beaucoup plus coûteuse est l'église de Saint-Avold dont le chantier accuse finalement un déficit de 22 794 livres sur un total de 169 167 livres étalées entre 1755 et 1763. D'ailleurs, des dettes sont encore contractées en 1770 pour les derniers paiements. Les deux seuls exemples vannistes de chantiers globaux sont Saint-Avold et Moyenmoutier. Néanmoins, dans les deux congrégations réformées, un tel chantier représente en moyenne dix à quinze ans de revenus[344]. Flavigny puise dans ses réserves de bois et ses forêts en organisant des coupes exceptionnelles tant pour le bois nécessaire au chantier que pour de la vente pure et simple. Ce recours aux ventes de bois se retrouve dans d'autres maisons et peut constituer un apport tant en matière première qu'en argent assez considérable sans qu'il soit pour autant systématisé chez les vannistes comme il l'est chez les prémontrés[345]. Car ce recours aux ventes de bois pour le financement des chantiers, place les religieux dans la dépendance de l'administration des Eaux et Forêts qui statue sur les coupes à faire. Dans le cas des maisons vannistes recourant à de telles ventes, l'intervention du duc fait aboutir facilement toutes les demandes[346].

De plus chaque maison dispose très librement de ses revenus et s'il se crée dans les provinces voisines de Franche-Comté et de Champagne une caisse de compensation alimentée par des taxes prélevées sur chaque établissement au prorata de ses revenus, une telle institution n'est pas nécessaire pour la province de Lorraine. Cette caisse de compensation qui existe de manière sporadique dans les deux autres provinces est destinée à fournir des secours en cas de dépenses exceptionnelles comme les chantiers et pour éponger les dettes de la congrégation[347].

Cela posé, le recours au prêt reste néanmoins la principale source de financement des chantiers. Hors cette solution est soumise aux accords préalables du visiteur de la province et du président de la congrégation. Ce contrôle des dépenses des maisons doit permettre d'éviter des situations catastrophiques ou une dépendance accrue à des financeurs extérieurs. Ainsi, il n'est pas surprenant de constater que les maisons se prêtent entre elles en leur grande majorité. Ce qui peut sembler un arrangement entre bons amis, ne l'est pas tant car les bénédictins savent particulièrement bien compter. Ainsi, ceux de Moyenmoutier qui prêtent 18 000 livres à ceux de Saint-Mihiel le 25 juin 1707, le font

344 BONNET, *op cit*, p. 12
345 *ibid*, p. 13
346 C'est le cas tout particulièrement pour Flavigny
347 MICHAUX, *thèse cit*, p. 119

contre un remboursement sous forme de rente annuelle de 900 livres[348]. Certaines maisons empruntent pour pouvoir prêter à un taux légèrement supérieur. Cette pratique se retrouve chez les riches maisons prémontrées[349]. Mais les prêteurs ne sont pas tous des religieux. C'est vrai à Saint-Avold dont une liste est conservée. S'y trouvent la riche abbaye touloise Saint-Epvre, les monastères bénédictins de Bouzonville, de Novy, du Ménil de Lunéville et de Moyenmoutier auxquels s'ajoutent les dames de Saint-Maur à Verdun, les religieuses du Refuge à Metz, les bénédictines de Saint-Avold, les annonciades de Saint-Nicolas-de-Port. Les prêteurs laïcs sont M. de Carentène, maître des Eaux et Forêts à Dieuze, le comte Alexandre de Fiquelmont, gouverneur de Saint-Avold, Mme de Cuvry de Vatimont, Mme de Vauchoux de Dieuze, Mlle de Géraud de Saint-Avold, les demoiselles Bauban de Loutzwiller (duché de Deux-Ponts), le curé de Deux-Ponts, Mme de Kléber, Mlle George de Metz, M. Renauld de Warsberg, Mlle de La Chaise de Saint-Avold. Cette liste montre aussi tout le réseau qui peut être sollicité et parfois assez loin du monastère. Dans le cas de Saint-Avold, au total, avec l'argent économisé à cette fin, cela représente une somme de 146 373 livres[350]. En 1766, il reste encore 78 700 livres à rembourser à 4 % d'intérêt. Leur remboursement représente annuellement un quart des revenus du monastère. Cela dépasse largement ce que préconisent les constitutions et il doit y avoir certainement de bonnes raisons pour obtenir les autorisations nécessaires. Ces dettes parfois très lourdes entrainent des changements dans la vie de la communauté et notamment dans le cas de prieurés peu riches comme le Saint-Mont ou le Ménil qui sont obligés de réduire le nombre de religieux présents car ils ne sont plus en mesure d'entretenir le quorum prévu par la congrégation.

Autre source de financement, des dons sont relevés à l'instar de ceux de dom Maillard à Moyenmoutier pour achever les travaux de l'abbaye (28 000 livres) et payer l'orgue (20 000 francs). Il est vrai que dans le partage des menses, l'entretien de l'abbaye et de son église incombe entièrement aux religieux. C'est probablement là, pour celui qu'ils ont élu, l'occasion de passer outre la règle et de contribuer pleinement aux travaux en cours, d'autant qu'il est issu de la communauté. Les religieux de Bouzonville à la recherche de financement pour leur église abbatiale essaient de négocier avec le duc de Lorraine qui souhaite unir leurs revenus mais posent néanmoins comme condition qu'une part des

348 Arch. dép. Vosges, 1 H 72, abbaye de Moyenmoutier, pièces diverses
349 BONNET, *op cit*, p. 16
350 TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction…", *op cit*, pp. 40-41

revenus de cette mense leur soit allouée pour financer les travaux de l'église[351]. Le duc de Lorraine refuse et suspend son aide personnelle aux travaux en cours.

En plus de ses revenus hérités des prieurés qui l'ont dotée, l'abbaye Saint-Léopold de Nancy possède six maisons à Nancy qu'elle loue à des particuliers. Parmi ces maisons, une est dite la vieille église et deux autres encadrent le portail de l'église abbatiale[352]. C'est aussi le cas dans l'abbaye Saint-Epvre de Toul où, à la limite de sa basse-cour, le monastère possède plusieurs maisons qu'il loue à des particuliers. Il en est de même à Saint-Nicolas de Port où les vannistes semblent jouer au Monopoly. Là, ils laissent en ruine les maisons juste limitrophes à leur propriété alors que trente-sept autres demeures sont rétablies et mises en location. Ils sont également propriétaires de nombreuses boutiques flanquant la grande église. Ce ne sont pas des cas isolés car les bénédictins ont saisi la rentabilité de l'immobilier à une époque où les loyers ne cessent d'augmenter même si ce n'est que légèrement. Ainsi, viennent compléter cette liste de propriétaires bailleurs, les abbayes de Munster qui possède douze maisons à Colmar, et Saint-Mihiel. Dans le même ordre d'idées, quelques monastères possèdent des moulins, pressoirs, fours, huilerie (Bouzonville) et tuileries (Bouzonville et Longeville) dont l'exploitation est une source de revenus de moins en moins négligeable[353].

A Toul, abbaye Saint-Epvre, notons un fait unique apparaissant dans un état des biens du monastère de 1717, l'entretien de l'église abbatiale est à la charge des abbés, et non comme c'est le cas le plus fréquent, rattaché à la mense conventuelle[354]. Néanmoins, cet état ne dure pas puisqu'en 1766, l'église est revenue dans la mense conventuelle. A Flavigny, se retrouve cette situation où l'entretien des bâtiments est à la charge des prieurs commendataires ce qui fait qu'ils restent en assez bon état durant toute cette période. A Saint-Mihiel, l'abbé aussi a la charge de l'entretien de l'église. A Bouzonville, dans le partage de 1717 qui reste lettre morte, il est prévu trois part dont une pour l'entretien des bâtiments et de l'église. Dans les faits, ce tiers est accaparé par l'abbé qui ne reverse rien pour les travaux et notamment ceux que l'église nécessite après un incendie. Cependant là aussi, lors de la séparation des menses opérées peu après l'intégration dans la congrégation, les religieux bénéficient d'une assurance habitation car si l'abbé commendataire perçoit les deux tiers des revenus et que les religieux ont la charge de l'entretien des bâtiments, il est

351 DICOP, *op cit*, p. 234
352 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 18, Etat des biens pour la séparation des menses.
353 MICHAUX, *thèse citée*, pp. 144-145
354 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 5 H

prévu qu'en cas de "feu, foudre et force, le dit Sgr abbé sera obligé de contribuer aux deux tiers pour les dites réparations"[355].

Une fois trouvé l'argent, restent les matières premières que sont les matériaux. Comme ce sont les commanditaires qui font les marchés de fournitures, les livres de compte des abbayes nous renseignent ainsi sur la provenance des matériaux achetés. Il est donc possible de constater que, dans la mesure du possible, les matériaux sont issus des ressources locales même éloignées de plusieurs dizaines de kilomètres, comme le pavage de Saint-Avold qui provient de Nancy. Cependant, le grès choisi pour les constructions est bien local alors que le sapin vient de Sarralbe et Metz, grand port pour les trains de flotte de bois. Metz et Warsberg fournissent les plombs. Une grande attention est portée aux bois utilisés. Certes, pour les échafaudages, le bois local est amplement suffisant mais pour la charpente de ces édifices qui doit tenir bon et longtemps, les charpentiers ne lésinent pas. Vraisemblablement, le sapin vient des Vosges via Metz et Sarralbe alors que le chêne vient du comté de Nassau.

Charpente de l'église prieurale de Flavigny (état en 2012)

Autre matériau sur lequel est portée une attention particulière : les métaux qui sont en général commandés dans les grandes villes comme Metz et Nancy où se trouvent les négociants capables de livrer d'importantes quantités de matières bien précises. A l'opposé des prémontrés, les bénédictins de Lorraine ne font pas, à quelques exceptions près, de réserves de matériaux de construction, les acquérant au fur et à mesure de l'avancée du chantier et, en cela, ils ne suivent pas non plus, les conseils des théoriciens de l'époque[356].

Contrairement aux bâtiments publics dont les églises paroissiales, les subdélégués de l'intendant de Lorraine mis en place sous le règne de Stanislas n'interviennent pas dans les chantiers d'abbayes. C'est éventuellement le cas si le duc a financé une partie du chantier

355 Arch. dép. Moselle, H 358
356 BONNET, *op cit*, p. 25

ce qui extrêmement rare puisqu'un seul cas est avéré et encore, sujet à âpres discussions, celui de l'abbaye de Bouzonville.

Enfin, une fois achevés, les bâtiments nécessitent un suivi et il est vrai que l'entretien de leur patrimoine bâti absorbe une bonne part des revenus des maisons bénédictines puisqu'environ 20 à 22 % de ceux-ci y sont affectés. Cela ne concerne évidemment pas leur seule abbaye mais l'ensemble des constructions leur appartenant[357]. Cet entretien est l'objet de contrats pour leurs bâtiments. Très souvent, ils ne concernent que des parties bien précises de ceux-ci comme, presque toujours, les toitures, charpente et couverture. Sont également concernées par des contrats d'entretien, la maçonnerie dans plusieurs cas et plus rarement encore la menuiserie. Un grand nombre de maisons, indépendamment de leur statut et de leur richesse, passe ce type de contrat. Pour les artisans qui y souscrivent, ils ont donc l'assurance de travaux plus importants lorsque le cas se présente. Ainsi, c'est tout naturellement que ces artisans obtiennent les marchés des travaux qui sont entrepris.

Parmi les abbayes qui passent des contrats d'entretien pour leurs bâtiments se trouve Saint-Mihiel où Jean et Georges Michel au milieu du XVIIIe siècle en obtiennent un concernant essentiellement les couvertures des bâtiments et, comme tout contrat d'entretien, il n'empêche pas des réparations plus conséquentes hors contrat et exécutées par les mêmes ouvriers. Les toitures semblent être les parties les plus délicates des constructions vannistes car ce sont elles qui bénéficient de contrats d'entretien comme à Saint Léopold de Nancy dont les religieux prévoyants font provision de tuiles pour ce contrat, cas particulièrement rare. De même, apparaissent dans les comptes des paiements pour des contrats d'entretien en maçonnerie mais surtout en menuiserie-charpente ou serrurerie comme aussi à Senones pour la période 1776-1792[358]

2) Le déroulement d'un chantier vanniste

Les chantiers suivent à peu près tous le même déroulement qui apparait comme assez logique. Les travaux commencent par le choix du maître d'œuvre avec lequel est passé un marché pour la fourniture d'un bâtiment. Ce choix se porte majoritairement sur un entrepreneur, parfois architecte. Cependant, s'observe en réalité une succession de marchés pouvant être qualifiés d'annexes et portant sur les ouvrages à réaliser par d'autres artisans

357 MICHAUX, *thèse citée*, p. 153
358 Arch. dép. Vosges, 2 H 16

spécialisés comme les charpentiers ou les menuisiers. Cela a aussi un effet sur le budget général du chantier car il n'est pas rare que les dépenses soient étalées sur plusieurs années et les chantiers, divisés en lots de construction. Ainsi, dans certains cas, plusieurs entrepreneurs se succèdent sur le chantier d'un même bâtiment. C'est le cas notamment à Saint-Mihiel où la construction du grand-logis dure près de dix ans et voit passer trois maîtres d'œuvre. Ce sont déjà des religieux, Jean qui surveille et dirige les ouvriers et Nicolas qui réalise les dessins de détails. Cependant, les travaux ne démarrent vraiment qu'à partir de 1682 avec Marc Boulanger qui conduit le chantier jusqu'à sa mort en 1687. Le bâtiment est alors construit dans son gros-œuvre. Lui succède Martin Le Brun qui termine ce gros-œuvre. Pour une raison inconnue, il cède sa place à Jean Thomas pour la réalisation de la grande entrée deux ans plus tard. Le chantier s'achève en 1691 avec les deux frères Thomas pour des raccords entre le nouveau bâtiment et les anciens. Cependant ce cas est une exception car, partout ailleurs, le même maître d'œuvre assure la totalité du chantier de gros-œuvre avant que n'interviennent les corps de métier du second œuvre dont les marchés sont passés par l'abbaye et non le maître d'œuvre principal.

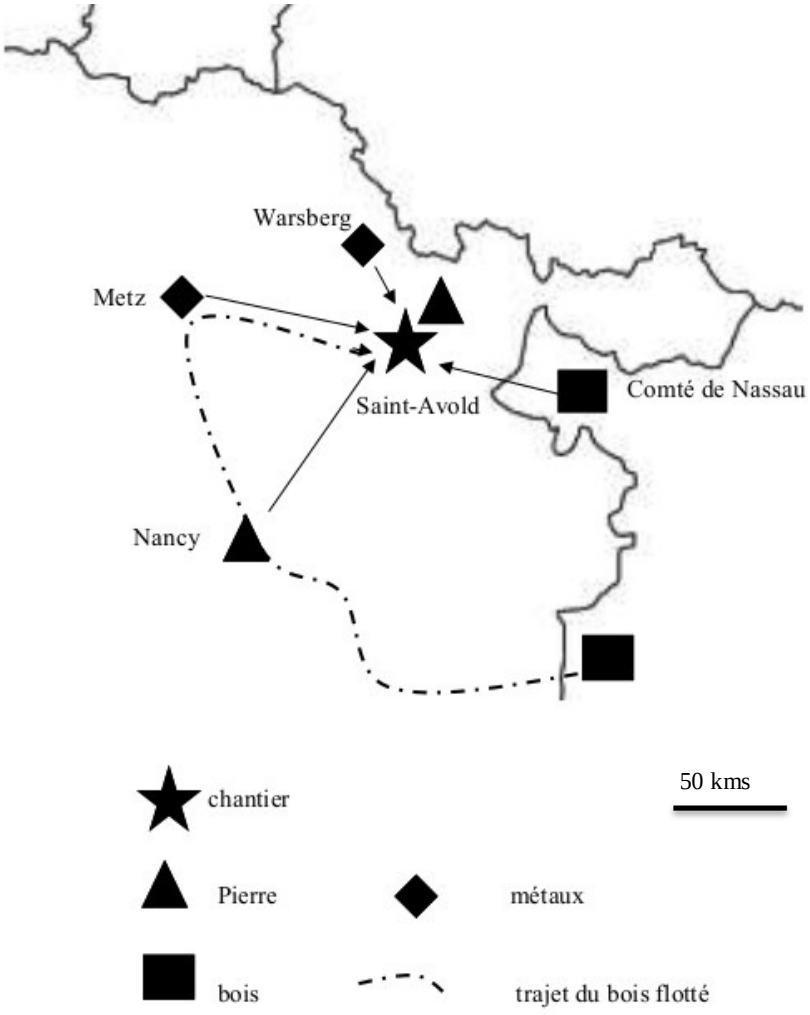
Plus concrètement, les premiers éléments à arriver sur place, sont les bois de charpente qui servent aussi bien sûr aux échafaudages avant la livraison des pierres elles-mêmes. Au gros-œuvre, maçonnerie et charpente avec sa couverture, succède l'aménagement intérieur : cloisons, escaliers, décor sculpté puis seulement menuiserie avec portes et fenêtres et le pavage termine l'ensemble avant les peintures et éventuels lambris. C'est donc une suite logique qui apparaît et dont le découpage en tranches de travaux successives permet aussi une répartition plus commode du financement du chantier. Il n'est pas rare de voir ceux-ci s'interrompre après une ou deux premières phases puis reprendre ensuite. Plus en détail, il est possible pour quelques chantiers de suivre l'avancée des travaux et ainsi de mieux connaître leur déroulement concret, tout particulièrement pour les églises. C'est le cas notamment de l'église abbatiale de Saint-Avold dont le chantier peut être suivi presque au jour le jour grâce aux comptes de dom Haxo[359]. La diète de Mouzon donne son accord en 1755. Les démolitions ont déjà été autorisées deux ans plus tôt. Il semble que la tour ait été construite avant l'autorisation de la diète car il n'est fait mention que d'augmentation pour celle-ci et non d'une construction totale[360]. Les travaux débutent par l'assainissement du lieu avec la création d'un réseau d'écoulement des eaux concomitant avec le creusement des fondations de la nouvelle église et du "toisement" de

359 Arch. mun. Saint-Avold, reproduction sur microfilm de l'original conservé à la Bibl. mun. de Colmar

360 *ibid*

celle-ci. Les plans probablement dressés par dom Durand ont alors déjà été repris par les architectes de Sarrelouis, Mailfert et Traize ayant rendu leur avis en février 1752. La tour réalisée en premier et achevée par la pose des cloches en 1754, est due à l'architecte Joseph Verdelet qui pourtant, ne poursuit pas la construction de l'église. En effet, le chantier de celle-ci est confié à Jean Heintz.

La provenance des matériaux est aussi intéressante lorsque les sources disponibles permettent de la retrouver. A Saint-Avold, c'est partiellement le cas. La carte ci-dessous montre le rayonnement d'un tel chantier. Certes, le matériau de base, la pierre, est extraite de carrières locales sauf s'il s'agit d'une pierre spécifique comme ici la pierre blanche pour le sol qui est achetée à Nancy. Ce cas n'est pas unique, en effet, pour les grands chantiers, le recours aux carrières peut se faire dans un rayon assez large en fonction de la pierre



Provenance des matériaux utilisés sur le chantier de Saint-Avold

retenue et de la quantité nécessaire. Ainsi, pour la primatiale de Nancy, les carrières de Nancy, Pont-à-Mousson et Norroy, Savonnières-en-Perthois, Lerouville et Eurville notamment[361]. De même, le bois d'échafaudage et partiellement de charpente est acquis localement sauf, toujours dans l'exemple naborien, le chêne qui provient du comté de Nassau ou le sapin des Vosges via le flottage sur la Meurthe et la Moselle jusqu'au port de Metz.

Les vannistes disposent cependant d'un avantage sur les constructeurs civils, celui d'être d'importants propriétaires forestiers qui, pour les mieux dotés, bénéficient de leur propre gruerie jusque tard dans le XVIIIe siècle. Après, le contrôle du bois passe sous la coupe des grueries ducales. Néanmoins, lorsque cela est nécessaire, les religieux obtiennent sans problème l'autorisation ducale de procéder à des coupes extraordinaires soit pour les besoins en bois du chantier, soit pour financer celui-ci en vendant le bois. Les métaux constituent un investissement et la qualité nécessaire oblige à les commander, ici à Metz et Warsberg. Ainsi, certains matériaux parcourent plus d'une centaine de kilomètres pour arriver sur le chantier naborien nécessitant des convoyeurs locaux tout autant que les matériaux de provenance plus proche.

Néanmoins, les vannistes savent aussi faire preuve d'ingéniosité pour réaliser des économies. C'est le cas notamment au prieuré du Ménil près Lunéville qui est construit avec des matériaux récupérés dans les destructions des folies de Stanislas après la mort de celui-ci. Ainsi, des colonnes et décors de Chanteheux sont intégrés à la nouvelle chapelle[362] qui s'édifie alors que les autres bâtiments s'achèvent entre 1767 et 1771. Là, les intervenants et matériaux proviennent tous des environs de Lunéville. Au plus loin, certaines pierres parcourent une trentaine de kilomètres car, même si le bois arrive des montagnes vosgiennes, il le fait par flottage et sa prise en charge se fait dans les environs immédiats de Lunéville.

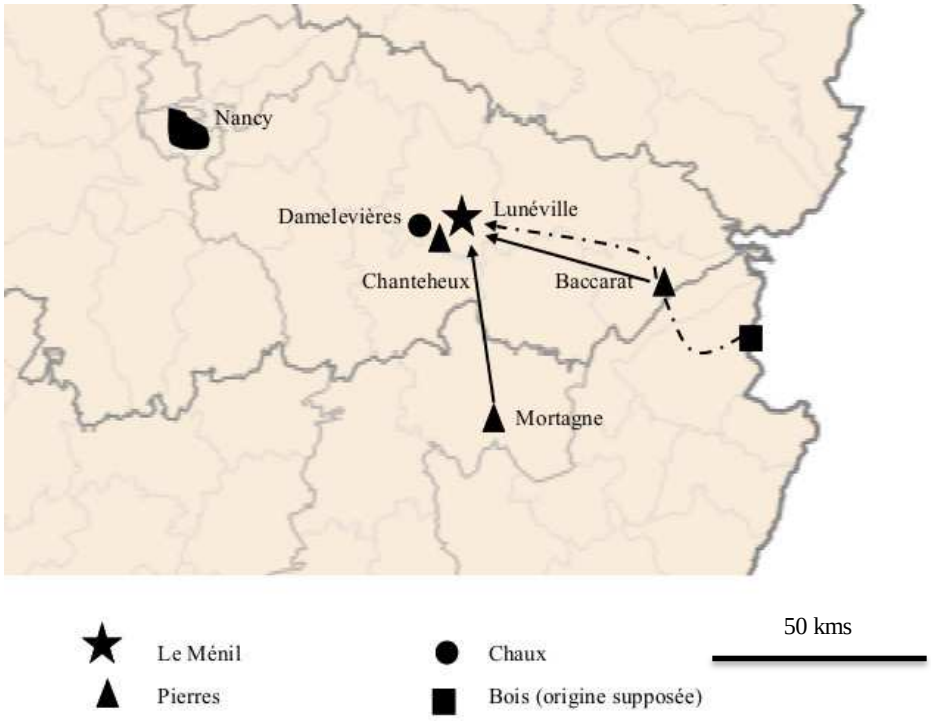
Il est enfin une catégorie de matériaux qui est produite localement, parfois même dans des établissements appartenant au monastère même, ce sont les éléments de couverture comme les tuiles qui restent les plus utilisées. Quelques maisons possèdent encore au XVIIIe siècle des tuileries comme Moyenmoutier ou Lay-Saint-Christophe. D'un usage courant pour toute architecture, les tuiles sont produites de manière assez courante

361 SAMBA Anatole, *Les églises nancéiennes du XVIIIe siècle, de l'outil à l'édifice*, thèse d'histoire moderne, université Nancy 2, 2011 pp. 226-230

362 DURIVAL Nicolas-Lutton, *Description de la Lorraine et du Barrois*, 3 vol., Nancy, Vve Leclerc, 1774, tome II, p. 76

tout comme la chaux et ce, dès que les ressources naturelles le permettent. Certains bâtiments sont toutefois couverts en ardoise ou en pierre apparentée et là, ils nécessitent commande. Les quantités utilisées se révèlent parfois assez impressionnantes comme les 117 000 ardoises nécessaires à couvrir l'église de Saint-Mihiel. Un seul cas de couverture avec bardeaux est documenté à Senones, pour le clocher de l'église, le rapprochant par l'utilisation de plusieurs couleurs d'un clocher comtois.

Provenance des matériaux utilisés sur le chantier du Ménil



Vannistes et prémontrés divergent sur les circuits d'acquisition des matériaux de leurs chantiers. En effet, les seconds suivent les recommandations des traités d'architecture de l'époque en faisant des provisions de pierres et de bois pour les futures constructions et ce directement auprès de fournisseurs autres que les éventuels entrepreneurs[363] alors que les premiers achètent selon les besoins parfois directement ou par l'intermédiaire de l'entrepreneur qui obtient le marché. Par contre, l'un comme l'autre n'utilisent que des matériaux dont la provenance est proche de la maison à rebâtir. En effet, chez les prémontrés, ils sont acquis dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres[364], ce qui correspond à ce qui se remarque aussi chez les vannistes.

363 BONNET, *op cit*, p. 25
364 *ibid*

En suivant ces chantiers, un déroulement type semble émerger. Ainsi, pour une église, la première étape en est la nef et le transept et la seconde en est le chœur. Lorsque les murs s'élèvent, les vitraux attendent, n'étant posés que pendant les finitions. C'est d'abord la couverture en pierre qui est faite puis la charpente et la toiture proprement dite. Les voûtes ne sont posées qu'ensuite pour soutenir et pour décorer la structure existante. Elles sont considérées comme un élément de décor et ne sont donc réalisées que peu avant les vitraux et la pose du mobilier. Les éléments de décor architecturaux comme les frises qui sont faites sur le pourtour du chœur de Saint-Mihiel par exemple, sont les derniers éléments de l'œuvre à être réalisés. Cette démarche vient confirmer le rôle décoratif des arrêtes de voûtes et non structurel de celles-ci que pressentent certains spécialistes de l'architecture médiévale. Le chœur n'est mis en chantier que lorsque la nef est terminée. Cela montre bien qu'il y a une dissociation de l'édifice en deux parties distinctes. Certes, cela pourrait paraître logique dans une démarche de phasage de chantier d'un grand édifice mais cela est vrai aussi pour les églises plus petites. Une autre raison pourrait être invoquée aussi ici, celle qui voudrait qu'il n'y ait pas d'interruption du culte dans l'église pendant la durée du chantier. Cela est certes très vraisemblable mais n'oublions pas que les bénédictins disposent aussi d'une chapelle d'hiver ouvrant depuis les bâtiments de vie dans l'église. Enfin, la salle capitulaire apparaît aussi parfois dotée d'un autel qui y permet la célébration. Néanmoins, l'effort porte surtout le chœur de l'église abbatiale. Ainsi, à Moyenmoutier vers 1704, à Senones en 1741 au Saint-Mont en 1710, à Lay-Saint-Christophe en 1720 - 1721 Cependant, le parti choisi est de conserver le même décor dans toutes les parties intérieures de l'église. Construites en deux campagnes distinctes ou non, elles présentent une régularité de lignes pour leurs deux espaces majeurs qui sont la nef et le chœur. Une objection possible à ce constat pourrait être le fait qu'il ne s'agit pas d'une église paroissiale et qu'il n'y a donc pas lieu de distinguer clairement l'un et l'autre espace. Cet argument ne tient pas car les églises abbatiales sont très fréquentées par les laïcs qui viennent y entendre les offices et pas seulement les messes et ce, que l'église abbatiale soit ou non aussi paroissiale. Cette réalité est valable bien entendu pour les jours de fêtes et de pèlerinages mais elle est tout aussi vraie pour le reste de l'année. Plus probable est le fait que le commanditaire est le même pour l'ensemble de l'édifice ce qui n'est pas souvent le cas des églises paroissiales dont les différents propriétaires ont en charge seulement l'une ou l'autre partie du bâtiment. A moins d'une bonne entente préalable et d'une église réalisée entièrement à neuf en une seule campagne de travaux, l'absence d'unité peut s'expliquer même si, à l'époque qui nous occupe, cela est nettement moins vrai.

Concernant toujours les chantiers des églises, il arrive que seulement une partie de celle-ci ait souffert et qu'il faille la reconstruire. C'est le cas à Flavigny où l'église est prolongée, agrandie, dans le même style par les entrepreneurs Zanète et Renel en 1713. Il en est de même à Bouzonville suite à un incendie (1684 - 1691) et à Longeville les Saint-Avold (vers 1715) pour la nef. Les parties abîmées sont alors remplacées par une nouvelle construction respectant le style d'origine. Ainsi, les vannistes apparaissent bien comme assez conservateurs et ouverts aux styles médiévaux de leurs églises. Les qualités de celles-ci sont reconnues et le goût pour le genre moderne ne peut pas expliquer seul les modifications voire destruction d'anciennes églises qui sont faites par ailleurs, le cas de la rotonde de Senones est significatif. Cela se confirme aussi à Flavigny où, en 1713, il apparaît nécessaire d'agrandir l'église de quelques travées, elles sont donc commandées dans le style gothique de l'édifice mais l'occasion est trop belle et le prieur demande tout de même un nouveau décor pour les murs et piliers alors que les voûtes restent sur croisées d'ogive. Là, les colonnes sont masquées pour former des pilastres très classiques Ce choix est loin d'être une spécificité vanniste. En effet, les grandes maisons religieuses agissent de même comme le font aussi les paroisses.

En ce concerne la construction de bâtiments, la chronologie du chantier se rapproche de celle d'une église. Tout commence par le tracé du bâtiment puis les fondations de celui-ci. Assez souvent, elles reprennent celles du bâtiment antérieur sauf s'il s'agit d'un édifice totalement neuf. Le gros œuvre s'élève : murs, charpente et couverture. Interviennent ensuite tous les corps de métiers qui vont rendre cette coque de bâtiment habitable : menuisiers et serruriers, maçons et tailleurs de pierre, vitriers et peintres. Les premiers posent les portes et croisées des fenêtres. Les deuxièmes interviennent pour le cloisonnement, les cheminées et les sols en pierre ou carreaux puis viennent les lambris et enfin les verres des ouvertures et le blanchiment des murs. Dans certains cas, interviennent alors des artistes pour des décors peints comme des dessus de porte.

3) Artistes et artisans

Pour leurs chantiers, les vannistes restent globalement fidèles à leurs maîtres d'œuvre ou architectes au fil des constructions et cette fidélité se retrouve dans les contrats passés avec les artisans pour les travaux. Les mêmes noms se rencontrent d'un chantier à l'autre parfois sur de longues périodes. Il en est ainsi des ouvriers que les religieux font travailler

dans leurs abbayes. C'est par exemple le cas des sculpteurs et tailleurs de pierre comme Pierre Simard à Saint-Mihiel. Il travaille aux autels de la nouvelle église en 1709 puis fait les cannelures des piliers de la nef avant d'intervenir dans l'église paroissiale Saint-Etienne pour le compte de l'abbaye en y réorganisant les autels. L'autre sculpteur de Saint-Mihiel, Claude Mollet, réalise la frise du chœur de l'abbatiale puis taille les chapiteaux du réfectoire Les bénédictins sont, d'une manière générale, fidèles aux artisans qu'ils emploient. Le cas des Simard à Saint-Mihiel vaut également pour Jacques Gounin à Saint-Avold qui réalise quasiment toutes les boiseries de l'église abbatiale du tambour de la porte d'entrée aux stalles même s'il a surtout œuvré en Sarre et dans le Palatinat. Il travaille à Sarrebruck à partir de 1750. En 1756, il réalise les sculptures de l'église Saint-Jean puis, en 1768-1775 à l'église Saint-Louis[365]. Dans cette église, il réalise le maître-autel, des cariatides, le buffet d'orgue et différentes sculptures comme à Saint-Avold entre 1765 et 1768.

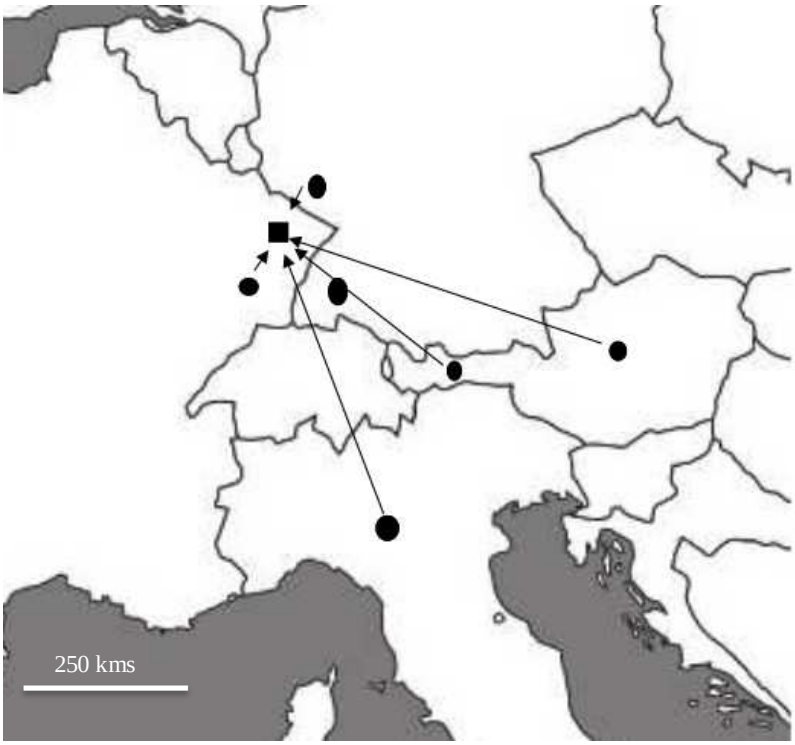
Cet ancrage local se vérifie parce que peu de grands noms de sculpteurs apparaissent dans les comptes conservés des monastères. Jacob-Sigisbert Adam travaille au portail de Flavigny en 1732[366] et c'est quasiment le seul artiste en ce domaine à intervenir chez les vannistes. De même, très peu de noms de religieux artisans ou artistes sont conservés à l'exception du frère Georges qui est chargé de créer le nouveau bulbe pour la tour octogonale de Senones à la fin du XVIIe siècle.

De même, en ce qui concerne les intervenants sur les chantiers, il apparaît une grande diversité d'origine même s'il est toujours difficile de savoir si les ouvriers sont déjà installés sur place ou s'ils viennent spécifiquement pour le chantier et restent après la fin de celui-ci dans la région. Quoi qu'il en soit, d'après les origines connues de certains, un chantier attire de très loin. En supposant que tous viennent pour cela ce qui est loin d'être prouvé, à Saint-Avold cela donnerait la carte ci-dessous. Cependant, il convient de relativiser ce fait. En effet, les mouvements migratoires ne sont pas liés à un chantier, aussi prestigieux puisse-t-il être localement. Ce serait plutôt le chantier qui profite de la présence d'une population fraichement arrivée et non encore totalement implantée. De plus, cette diversité qui pourrait apparaître comme autant d'occasions de développer et créer des images autres que celles traditionnellement lorraines, est cantonnée à des tâches éloignées de l'aspect créatif. Néanmoins, l'idée de flux liés au chantier est à prendre en considération

365 ECKER Jean-Claude - MAURER Roger, *Saint-Avold, cité d'art ?*, 2 vol., Boulay, imprimerie Léon Louis, 1976 et 1977, tome II, p. 64

366 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

pour des populations relativement proches comme, toujours avec le même exemple, des Alsaciens ou des Vosgiens qui se rendent à Saint-Avold pour le chantier de l'abbaye. D'ailleurs la population dite allemande à l'époque, intervient de manière récurrente dans les chantiers bénédictins lorrains. C'est également le cas à Saint-Mihiel dont un des architectes venu avec ses ouvriers, est alsacien.



Provenance rélle ou supposée des ouvriers du chantier de Saint-Avold

Sur un grand chantier comme celui de Saint-Avold dont une bonne partie des comptes est préservée, plusieurs noms d'artisans apparaissent y compris dans les registres d'Etat Civil. Il en est ainsi de Pierre Husson, serrurier. Des tailleurs de pierre italiens comme Melchior Spinga[367], allemands comme Antoine Kaiser, tyroliens comme les Rheinstadler[368], autrichiens comme Victor Kretz originaire de Souabe comme Michel Reitemann, mais aussi des Vosges comme Louis Lavigne, des maçons appareilleurs comme François Lavigne[369] et Antoine Hesse. Cela montre surtout que le chantier attire beaucoup d'ouvriers et parfois de fort loin. Une grande partie de ceux-ci se fixe définitivement à Saint-Avold. Néanmoins, cette idée est à relativiser car la très grande majorité de ces européens, sont déjà arrivés dans la région et à la recherche d'un chantier.

367 frère de l'architecte messin

368 TRIBOUT DE MOREMBERT, , "La reconstruction…", *art cit*, p. 42

369 VOLTZ Eugène, "L'église abbatiale de Saint-Avold", *Les Cahiers lorrains, 1982-1*, Metz, Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, 1982, pp. 23-39, ici p. 25

De plus, les Italiens se sont alors déjà faits une réputation solide dans le domaine de la construction. Ainsi des noms tels que celui de l'architecte renommé Giovanni Betto ou encore de la famille Spinga dominent leurs domaines respectifs. Il est d'ailleurs significatif que l'origine géographique de ces artisans corresponde avec le réseau lorrain ducal qui rayonne en Autriche et Italie notamment. Les liens entre les activités diplomatiques et artistiques sont bien réels.

Il ne faudrait cependant pas croire que les locaux soient exclus du chantier, bien au contraire. Ce sont eux qui, notamment, fournissent la matière première à savoir le grès sorti des carrières environnant la cité. Carriers et charrons, voituriers locaux sont à pied d'œuvre pendant la durée du chantier. Ainsi, parmi les ouvriers des chantiers, se remarque une grande part issue de la population locale. Il est vrai qu'elle est quasi exclusivement confinée à des tâches subalternes de manœuvres en bâtiment ou de convoyage des pierres et bois. Sans qu'il soit possible de déterminer, faute d'archives précises, la part qu'elle prend dans le chantier de Moyenmoutier à la fin du XVIIIe siècle, la population y participe grandement. En effet, le chantier s'achève vers 1785 - 1786 et quelques années plus tard, le tout nouveau conseil municipal signale qu'heureusement "pendant une vingtaine d'années, les bâtiments de l'abbaye ont occupé presque tous les habitants, les ont faits subsister tout doucement"[370]. Il est vrai que le chantier est alors double puisqu'il s'agit de détruire l'ancienne abbaye pour en rebâtir une nouvelle à quelques mètres de là.

De même, il n'est pas fondé de dire que les locaux sont uniquement cantonnés aux tâches subalternes. Au contraire, certains se démarquent nettement par leur implication dans le chantier. C'est le cas des tailleurs de pierre à Saint-Mihiel mais aussi et surtout des fournisseurs en matériaux. Cela se remarque déjà à Saint-Avold mais se confirme dans les chantiers de Saint-Mihiel et surtout du Ménil de Lunéville. Si les fournisseurs sont locaux, tous les produits locaux disponibles sont aussi utilisés. Ainsi, le sable pour le Ménil vient de Lunéville, les pierres des carrières de Lunéville et Baccarat, la chaux de Damelevières. Tout cela se situe dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour du chantier.

Pour certains éléments des présomptions existent notamment en qui concerne les sculptures sur bois. Un même artiste a très certainement travaillé pour les abbayes de Moyenmoutier et Bouzonville à la réalisation des stalles. Il a aussi œuvré chez les prémontrés d'Etival voisins de Moyenmoutier. Malheureusement, aucun document ne vient confirmer ou infirmer cette hypothèse qui repose sur une comparaison des œuvres elles-

370 Arch. dép. Vosges, E dpt 324, délibération du 5 octobre 1789

mêmes. Il n'est, faute d'ensemble ayant survécus ailleurs, pas possible de savoir s'il a livré d'autres œuvres dans des maisons se réaménageant à cette époque du tournant des XVIIe et XVIIIe siècles.

A l'opposé, les sculpteurs sur bois de Saint-Avold sont bien documentés. C'est déjà Jacques Gounin qui y livre le tambour d'entrée et le buffet d'orgue. Menuisier d'art. Il réalise aussi les stalles de l'abbatiale. Originaire d'Allemagne, il travaille aussi pour la famille de Nassau-Sarrebruck[371]; Mais c'est surtout la famille Melling qui donne plusieurs artistes à l'abbaye. Faute de documents, il est impossible de savoir si Jean Melling (1678 - 1748) travaille pour les bénédictins dont le chantier de l'abbaye s'est ouvert. C'est possible mais pour cette période, c'est Jacques Lemaire qui apparaît en 1712 comme sculpteur à l'abbaye. Autre artiste, de la famille, se trouvent aussi des peintres qui livrent plusieurs tableaux pour l'abbaye de Saint-Avold. Joseph Melling (1724- ?) a livré deux tableaux à l'abbatiale de Saint-Avold. Un seul a survécu jusqu'à aujourd'hui, *L'Assomption de la Vierge* alors que la *Résurrection du Christ* est perdue depuis la dernière guerre.

L'assomption
Toile dans les stalles de l'abbatiale de Saint-Avold avant restauration
(Arch. mun. de Saint-Avold)

C'est parmi les peintres que se rencontrent davantage de grands noms d'artistes lorrains. Provençal est sollicité pour Saint-Léopold et Senones où il réalise le décor de la galerie fermant le jardin. Citons aussi Claude Charles parmi les artistes les plus représentés dans les maisons vannistes. Leurs œuvres ornent bien sûr les églises mais aussi et surtout les réfectoires et bibliothèques. Malheureusement, ces œuvres ont presque toutes disparu et bien souvent leur attribution reste aléatoire. Néanmoins, c'est là une particularité à noter dans c'est bien le seul domaine artistique où il soit appel à de grands régionaux et dont le souvenir s'est conservé. Cela montre aussi d'une certaine manière l'importance accordée au décor peint comme vecteur d'un message tant à destination de l'extérieur pour les peintures d'église qu'en interne pour les décors des pièces à vivre de la communauté. En cela, ils sont encore bien dans la mouvance tridentine qui accorde une grande importance à

371 TRIBOUT DE MOREMBERT, "La reconstruction…" *art cit*, p. 39-43

la peinture et en surveille les réalisations. Catéchèse à leur manière, les tableaux doivent correspondre à la doctrine et exclure tout folklore ; favoriser l'intériorité et la transcendance du message[372]. Et c'est peut-être là, une des raisons qui motivent le recours à des peintres célèbres comme Provençal ou Claude Charles. La peinture reste ainsi le seul champ artistique où le renom de l'artiste semble avoir une réelle importance pour les religieux ce qui ne les empêche toutefois pas de recourir à des peintres locaux ou de passage comme; à Saint-Mihiel ce "peintre allemand qui a peint la cheminée de la chambre boisée du nouveau bâtiment et pour aussi coppié deux tableaux de la Magdelaine pour sur les portes de la grande salle"[373]

Peu de ces noms conservés semblent être passés d'une abbaye à l'autre à une exception près, ceux des facteurs d'orgues. Contrairement à ce qui a pu être observé pour les autres catégories d'artisans et artistes et même de maîtres d'œuvre qui ne passent que rarement d'une abbaye à l'autre, les facteurs d'orgues travaillent souvent pour plusieurs maisons. C'est notamment le cas de Barthélémy Chevreux dont on ne sait que peu de choses si ce n'est qu'il vit à Bouzonville - il est de 1759 à 1787, l'admodiateur des bénédictins de cette ville - et qu'il travaille pour des paroisses mosellanes, Hestroff en 1772 où il livre un orgue neuf, Sarrelouis et pour plusieurs abbayes bénédictines de l'est de la France : Bouzonville et Munster notamment[374]. Il travaille à "nettoyer l'orgue de l'église paroissiale [de Saint-Avold] qui doit l'être tous les dix ans au plus tard et qui ne l'a pas été depuis plus de vingt", la municipalité profitant alors "de la présence du sieur Barthélemy Chevreux, facteur d'orgue"[375]. Ses liens avec les maisons bénédictines et notamment celle de Bouzonville renforcent cette présomption. Cela démontre également une fois encore que des liens forts unissent les maisons vannistes au XVIIIe siècle et que les déplacements, parfois à plusieurs dizaines de kilomètres, ne sont en rien une entrave. Il est ainsi plus que probable que Barthélemy Chevreux travaille aussi pour les bénédictins de Longeville car il est pendant "vingt ans au service des différentes maisons bénéd[ict]ines et bénéd[ict]ins en qualité d'organiste"[376] et, nous le savons, pas seulement d'organiste mais aussi de facteur d'orgue. Malheureusement, en dehors de quelques buffets, il ne reste rien de ses intruments.

372 Sur cette question, voir MÂLE Emile, *L'art religieux après le concile de Trente*, Paris, Armand Colin, 1932

373 Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 41

374 LUTZ Christian - MENISSIER François, *Inventaire national des orgues, Lorraine,, Moselle,* 4 vol., Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1997-1999, p. 1775

375 Arch. dép. Moselle, 29 J 912, fonds de l'évêché de Metz

376 Arch. dép. Moselle, 18 J 45

De son côté, l'orgue installé dans la nouvelle église abbatiale de Moyenmoutier l'est vraissemblablement dès ses premiers jours. Il est payé par dom Maillard environ 20 000 francs[377]. Pendant longtemps cet instrument a été attribué au facteur Nicolas Dupont, auteur d'instruments prestigieux dont ceux des cathédrales de Nancy, Toul et Verdun mais aussi des chanoines de Lunéville pour leur collégiale Saint-Rémy. Cependant, cette attribution n'est que peu réaliste ne serait-ce que par les différences notables existant dans le style des buffets. En 1991, Chritian Lutz attribue l'instrument à Joseph Bergäntzel avant de l'attribuer en 1997 à Barthélémy Chevreux[378].

Buffet de l'orgue Chevreux,
Eglise abbatiale de Saint-Avold

Ainsi ce facteur d'orgue intervient dans les abbayes de la montagne vosgienne comme l'avait fait avant lui un autre facteur, Jan-Jadoc Vonesche (1691 - 1743) Dom Calmet fait la connaissance de ce facteur originaire de Sainte-Croix en Plaine en Alsace où son père est instituteur et organiste, à l'occasion de son séjour munsterois. Là, en effet Jan-Jadoc Von Esch qui francise ensuite son nom en Vonseche, construit un instrument pour la paroisse en 1738 après être intervenu, lors de son séjour nancéen, pour le transfert de l'ancien orgue de Rosières vers Lay-Saint-Christophe en 1727, l'instrument de Rosières étant remplacé par un orgue neuf du même facteur. Il en subsiste aujourd'hui quelques éléments du buffet largement remaniés par le facteur vosgien Jean-Nicolas Jeanpierre à la fin du XIXe siècle. L'orgue senonais est un instrument important pour l'époque et semble donner pleine satisfaction puisqu'il reste en usage jusqu'à la Révolution française où il disparaît sans laisser de trace. Vonesche travaille aussi pour le compte des abbayes et paroisses de l'actuel est-mosellan puisque c'est lui qui livre l'orgue des bénédictines et de la paroisse de Saint-Avold, instruments dont le premier est ensuite tenu par un des fils de Barthélémy Chevreux. De Vonesche non plus, aucun travail significatif ne survit.

377 LUTZ Christian - FARINEZ Paul, *Inventaire national des orgues, Lorraine,, Vosges*, Metz, ASSECARM - éditions Serpenoise, 1991, p. 476

378 LUTZ, MENISSIER, *Orgues de Moselle cit*, p. 1775

Il est à remarquer néanmoins que les bénédictins préfèrent avoir recours à des facteurs qu'ils connaissent et dont ils ont pu juger le travail plutôt que de céder à une mode ou au devis souvent, il faut le dire, beaucoup plus élevé, de facteurs célèbres de leur temps à la très relative exception de l'abbaye de Bouzonville qui fait appel au facteur nancéen Christophe Moucherel dont c'est le premier travail et qui n'a pas encore de réputation. Et pourtant l'argent ne manque pas et l'orgue apparaît comme un des éléments fondamentaux de la liturgie vanniste puisque toutes leurs églises en sont dotées. Cependant, Nicolas Dupont ne travaille pas pour les vannistes alors qu'il intervient dans toutes les cathédrales lorraines, sauf Metz, et pour plusieurs ordres religieux dont son chef-d'œuvre de l'actuelle église Saint-Jacques de Lunéville construit, il est vrai, à la demande de Stanislas qui le finance largement et confie la réalisation de son buffet exceptionnel à son architecte Emmanuel Héré. Néanmoins, de très grands noms de la facture d'orgues ne sont pas absents des réalisations pour les vannistes puisque les bénédictins de Saint-Mihiel semblent avoir fait appel à celui qui domine alors le marché en la matière pour la construction de leur orgue qui se montre alors tout-à-fait à la pointe de la technique. C'est Jehan Adam qui reconstruit l'instrument commandé par dom Hennezon et qui est alors très certainement un des plus importants de la région. Il est reconstruit car démodé à partir de 1789, le contrat étant passé entre l'abbaye et le facteur Jean-François Vautrin le 20 juillet de cette même année. Bien entendu, la liquidation de l'abbaye arrive alors que le chantier est en cours et le facteur est payé pour ses transformations par le district, le contrat ayant été signé avant le 1er janvier 1790. Il est vrai qu'au vu du coût d'un tel instrument, il convient d'être prudent et d'en confier la réalisation à un professionnel reconnu.

*

* *

Il est assez remarquable que les bénédictins, pouvant être quelque peu procéduriers ne soient que fort peu aller en justice à l'occasion de chantiers. L'un des procès les plus remarquables et les plus longs du genre concerne l'abbaye de Saint-Mihiel opposée à un entrepreneur - architecte, Jean-Nicolas Chrétien en 1769. Ce procès va d'ailleurs occulter dans les archives les autres chantiers menés à la même époque dans la grande abbaye meusienne.

Il est vrai cependant que la simplicité générale des bâtiments commandés et le recours à des artisans et maîtres d'œuvre locaux les assurent déjà grandement contre ce genre de désagrément. Cependant, c'est là aussi une question car ils auraient pu avoir recours de manière plus importante aux mêmes ouvriers et entrepreneurs d'une maison à l'autre ce qui reste assez exceptionnel. Néanmoins, si les références internes des intervenants restent donc peu nombreuses, ces derniers n'en sont pas moins inconnus des religieux pour leurs réalisations civiles. Dans le même ordre d'idées, les chantiers vannistes sont révélateurs des qualités de gestionnaire des religieux. Très peu de maisons, hormis les plus petites et les plus pauvres, sont dérangées dans leur fonctionnement par le coût d'un chantier d'importance. Parallèlement, ces chantiers se montrent aussi de manière récurrente comme une action sociale auprès des populations.

Comme M. Sesmat le remarque dans son article sur dom Calmet et l'architecture gothique[379] les vannistes sont peu enclins à conserver les témoignages du passé s'ils ne peuvent être une occasion de développer une action pastorale significative ou s'ils gênent l'expansion du monastère. Cependant, il n'est pas non plus possible d'en faire des destructeurs invétérés des édifices anciens au nom de leur confort ou d'un effet de mode. Au contraire, le lien à l'histoire est maintenu par la permanence du lieu. Le seul cas significatif de déplacement d'une abbaye est celui de Moyenmoutier dans son ultime construction et encore est-ce un déplacement de quelques dizaines de mètres seulement dans l'enclos abbatial… et très certainement afin de marquer davantage son emprise dans la vallée. Allant bien dans ce sens d'une gestion rigoureuse des chantiers et de leurs effets sur la vie de la communauté monastique même si les ressources financières et matérielles sont disponibles, les chantiers s'étalent dans le temps, parfois sur plusieurs années.

Chez les bénédictins, l'argent et le financement de grands ou moins grands projets restent un souci. La situation matérielle des abbayes ne va, certes, qu'en s'améliorant au fil de leur histoire ; cependant, entreprendre une reconstruction de leurs bâtiments monastiques reste un défi. Les revenus des maisons les plus opulentes leur permettent des réalisations imposantes certes, mais pour les plus modestes, le recours au prêt est une nécessité. Néanmoins les vannistes savent se montrer raisonnables et le contrôle exercé par le gouvernement central de la congrégation joue pleinement son rôle et il n'y a que peu de situations difficiles qui ne trouvent de solutions. Cette situation de dépenses contrôlées

379 SESMAT, "Dom Calmet et l'architecture gothique", dans MARTIN - HENRYOT, *Dom Calmet*, *op cit*, pp. 269-280

n'est pas une spécificité vanniste. En effet, tous les grands ordres religieux y sont soumis et même les églises paroissiales dont les travaux sont surveillés par l'intendance de Lorraine qui y prend même parfois une part active. Ainsi, au-delà de leur engagement religieux, les bénédictins savent se montrer aussi bons gestionnaires. Ce souci d'une réelle gestion patrimoniale se remarque aussi par la conclusion de contrats d'entretien pour les parties les plus sensibles des bâtiments dont le gros-œuvre de charpente et couverture reste premier.

Parmi les bâtiments de la vie monastique, deux ensembles dominent. Le premier est l'église de l'abbaye et le second est constitué par les lieux occupés dans le cadre des activités quotidiennes de la communauté et s'organise autour du cloître, carrefour de cette vie religieuse. Aux côtés de ces édifices, un ensemble de bâtiments complètent le clos abbatial Ce sont déjà l'hôtel de l'abbé ou du prieur puis tous les bâtiments à vocation agricole et les logements des employés.

Lieu central de la vie religieuse, l'église abbatiale ou prieurale communique avec le cloître et avec l'extérieur car les fidèles viennent y suivre les offices. Son annexe obligée, la sacristie s'ouvre de même tant sur le cloître que sur l'église même. A l'époque moderne, les chapelles hautes restent peu nombreuses et permettent aux moines âgés ou malades de suivre les offices du chœur, se confondant avec la chapelle d'hiver souvent attestée, réservée comme son nom l'indique à la saison froide avec possibilité d'être utilisée en tous temps aux petites heures monastiques, aménagement non obligatoire bien entendu puisque le lieu privilégié de la célébration de l'office divin reste le chœur de l'église abbatiale.

Le carré claustral répond aux exigences de la vie communautaire en organisant l'espace autour d'une cour, image du paradis perdu et permettant la circulation et la prière intérieure. Au rez-de-chaussée, les galeries du cloître ouvrent sur les lieux des activités communes avec la salle capitulaire et le réfectoire en tête. Souvent les chambres d'hôtes et des salons de réception ayant remplacés les anciens parloirs s'y adjoignent de même que la sacristie. Dans les étages, s'organisent les lieux plus privés avec les cellules des religieux et

la communication vers la bibliothèque. C'est également dans ces niveaux supérieurs que se trouvent les lieux de formation, noviciat et salles d'études. Autour du cloître, prennent place d'autres lieux tout aussi indispensables au quotidien comme les cuisines et parfois, lorsque sa taille est telle que cela est nécessaire, le bâtiment abritant la bibliothèque.

D'autres bâtiments viennent s'ajouter à ces éléments de base. Ce sont tout d'abord les palais abbatiaux. Le régime de la commende en vigueur dans presque toutes les maisons de la province fait naître le besoin de clairement dissocier le bénéficiaire du reste de la communauté. Même dans le cas de maisons régulières, ce palais reste hors du carré claustral car il est le symbole du pouvoir de l'abbé, seigneur du lieu parfois, comme l'église l'est pour la communauté. Enfin, viennent tous les édifices trouvant leur justification dans l'histoire et la vie des moines sans qu'ils y soient particulièrement présents, ce sont principalement les bâtiments à vocation agricole ou de stockage puis les lieux présentant un éventuel danger comme les boulangeries disposées à l'écart et parfois même des écoles ouvertes à tous.

Ce sont ainsi de véritables cités qui s'organisent selon la tradition bénédictine d'une part mais aussi le site lui-même en fonction de leur implantation, bien qu'aucune maison vanniste de Lorraine ne soit située en rase campagne. Ainsi vont être détaillés l'un après l'autre ces différents éléments constitutifs ce qui permet d'appréhender les relations des vannistes avec leurs maisons, leur relation à l'architecture et à l'art, la relation entre leurs maisons et leur environnement et de définir éventuellement un type d'abbaye vanniste.

I- L'église au centre de la vie religieuse

Sur les dix-neuf maisons étudiées, seules cinq églises sont totalement construites ou reconstruites durant la période vanniste alors que quatre ne le sont que partiellement. Le plus grand nombre ne connait finalement qu'une mise au goût du jour. Nous sommes là dans une réalité différente de celle des paroisses qui reconstruisent massivement leurs églises durant le XVIIIe siècle. En Lorraine, plus de la moitié des églises datent de ce siècle des Lumières. Pourquoi les vannistes ne suivent-ils pas ce mouvement général et se contentent-ils d'aménager leurs églises médiévales ? Est-ce par manque d'argent ? Au vu de leurs autres réalisations, cela parait difficile à admettre. Est-ce par manque de souci liturgique ? Leurs aménagements montrent au contraire un réel souci de s'inscrire dans la

réforme tridentine. Est-ce là une de leur spécificité parmi les autres ordres religieux ? N'est-ce pas tout simplement parce que, malgré toutes les vicissitudes qu'elles ont eu à traverser, ces églises sont restées en bon état et qu'elles sont avant tout un lien au passé de la maison, un ancrage territorial et spirituel fort ?

1) Une église vanniste ?

a) le lieu église

Au long de la période étudiée, la situation des églises évolue dans leur utilisation avant même d'évoluer dans leur style ou leur aménagement. Cela s'accompagne certainement d'une réelle réflexion sur le lieu lui-même s'insérant dans les réflexions théologiques ou liturgiques de l'époque post-tridentine bien que les vannistes ne nous aient que fort peu laissé d'éléments pour apprécier leurs vues sur la question. Certes, l'usage premier reste celui du lieu de célébration du culte néanmoins, elles peuvent au début de l'ère vanniste cumuler aussi la fonction de garde-meubles voire de garde-manger. Bien curieuses affectations de prime abord mais qui s'expliquent par le contexte troublé, surtout au XVIIe siècle. Si la règle de Saint-Benoît est claire à ce sujet, "Il faut que l'oratoire soit précisément ce qu'il doit être, selon le nom qu'on lui donne, et qu'il ne serve à aucun autre usage"[380], le multi-usage des églises est fréquent. Il est dénoncé par plusieurs conciles qui défendent "de serrer dans les églises des meubles, des coffres, des provisions de vin, de froment, de foin même"[381]. Ces usages perdurent cependant en temps de guerre et dom Calmet les dénonce encore à la fin du premier tiers du XVIIIe siècle. Le plus troublant est la transformation des églises en salles de banquet[382].

Néanmoins, cela reste alors très épisodique car, avant tout, l'église se doit d'être un lieu "dans la décence, dans la propreté, tout doit y respirer le respect, la religion, surtout à présent que Jésus-Christ réside sur les autels de nos églises dans le Très-Saint Sacrement"[383]. Cette dernière remarque est d'importance. En effet, elle marque l'assimilation des préceptes tridentins et tout particulièrement celui de la Présence réelle. C'est là une des conséquences de la réforme liturgique et de la réorganisation des lieux de culte voulue à la suite du concile de Trente. Par les trois points que ce dernier met en avant,

380 *Règle de saint Benoît*, chapitre III, De l'oratoire du monastère.
381 CALMET Augustin, *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de Saint-Benoît*, 2 vol. Paris, Emert, Saugrain, Martin, 1734, ici tome II, p. 184
382 *ibid*
383 *ibid*

affirmation de la Présence réelle, renouvellement de la prédication et distinction clerc-laïc, l'architecture religieuse est à repenser. Cela a pour conséquence en termes d'architecture que, concernant le premier point, la vue doit être libre jusqu'à l'autel majeur où est installé à demeure le tabernacle. Ensuite, l'effort à consentir par les catholiques sur la prédication tient à deux choses : la réaction au protestantisme et surtout l'interdiction d'accès aux textes sacrés comme au canon de la messe qui doivent alors être commentés pour être compris. Cela explique la multiplication des chaires, meuble par excellence de la prédication et des commentaires. Enfin, clercs et laïcs forment le peuple de Dieu mais jouent dans deux catégories différentes et cette différence se doit d'être marquée, d'autant plus entre les laïcs et des religieux qui vivent en clôture.

Cette dignité du lieu de culte revêt une importance toute particulière pour les vannistes comme pour les autres ordres réformés lorrains. Dans les constitutions de la congrégation, deuxième partie : du régime particulier des monastères, section première : l'exercice de la règle, le premier chapitre est consacré à l'oratoire et à son aménagement[384]. Le message y est clair : "les temples sont ornés de sorte que tout ce qu'il s'y trouve, puisse exciter la piété et revête un caractère auguste, dans les images peintes ou sculptées sans rien de laid, ni de mauvais goût ou indécent"[385]. En cela les vannistes se placent bien dans la droite ligne du concile de Trente qui, au chapitre 5 de sa 22e session rappelle que "La nature de l'homme étant telle qu'il ne peut aisément, sans quelques secours extérieurs, s'élever à la méditation des choses divines ; pour cela, l'Eglise, comme une bonne mère, a établi certains usages .[…] pour rendre par-là plus recommandable la sainteté d'un si grand sacrifice et pour exciter les esprits des fidèles par ces signes sensibles de piété et de

Eglise abbatiale de Bouzonville vue intérieuer (état en 2012)

384 *Regula S. P. Benedicti et constitutiones congregationis SS. Vitoni et Hydulphi, editio nova*, Paris, G. Desprez, 1774, p. 219

385 *ibid*, pp. 219-220 : *Sic decorentur templa, ut quidquid in eis occurrerit, pietatem excitet, augusta sint eorum ornamenta ; in imaginibus sive pictis, sive sculptis, nihil sit deforme, nihil insulsum aut indecens.*

religion". Ainsi, le décor et l'architecture d'une église tridentine concourent à l'édification des fidèles et se doit donc d'être pensé sérieusement.

En ce qui concerne spécifiquement les vannistes, leur règle apporte un caractère supplémentaire qui va au-delà, dès le titre. Ce dernier est celui donné au lieu de culte et revêt donc une importance particulière. Il rejoint aussi ces questions sur l'emplacement de l'autel à tabernacle. En effet, le choix du nom du lieu se porte spontanément sur "oratoire" qui, ainsi que le définissent dom Calmet et la règle elle-même, "L'oratoire doit être ce que porte son nom, c'est à dire, un lieu consacré à l'oraison, à la méditation, à la psalmodie"[386]. Il se différencie d'une église par la non-présence de fidèles ou quasiment, qui ne peuvent être aucunement participants aux célébrations. Cependant, comme le signale l'érudit bénédictin, "dans les monastères où il y avait des reliques fameuses et des Corps saints qui y attiraient de grands concours de peuple, les Eglises étaient publiques et ouvertes aux séculiers ; mais il y avait dans l'intérieur du cloître un oratoire où les religieux faisaient leur Office"[387]. L'utilisation du passé par l'abbé senonais montre que cet état de fait est alors révolu. En effet, si plusieurs abbayes présentent dans les périodes précédentes, un plan avec deux églises, il ne reste à l'époque vanniste, plus qu'une seule église. Si toutefois deux édifices ont survécu, le second disparaît dans les transformations entreprises dès la fin du XVIIe siècle, l'exemple est ici bien évidemment la destruction de la rotonde médiévale par dom Pierre Alliot à Senones. Notons également que le panégyriste de dom Barrois à Moyenmoutier emploie ce même terme pour désigner l'église du monastère comme un oratoire digne de Dieu[388]. Cela ne doit cependant pas masquer la réalité des chapelles dites d'hiver ouvrant sur le chœur de l'église abbatiale et réunissant la communauté dans un espace plus restreint. Cependant l'usage de cette chapelle apparaît comme relativement réglementé car, à Saint-Avold, les religieux qui y disent tous leurs offices sont repris par les supérieurs de la congrégation car seules les petites heures peuvent y être dites toute l'année et en aucun cas l'eucharistie. Cette chapelle d'hiver est aussi appelée chœur de nuit. Communiquant avec le dortoir, elle se situe juste à la jonction entre le couloir de celui-ci et l'église abbatiale, elle devait être utilisée aussi pour les offices de nuit. Néanmoins, ces offices constituent un des grands moments et les constitutions prévoyant à ce moment-là un temps d'oraison, il convient qu'il se déroule dans le chœur de l'église abbatiale, en présence du Saint-Sacrement.

386 CALMET, *Commentaire… sur la règle, op cit*, p. 183
387 *ibid*
388 traduction dans MICHAUX, *thèse cit*, p. 284

C'est ainsi qu'il apparaît nécessaire d'aménager un espace propre aux religieux dans l'église abbatiale sans que celui-ci soit pour autant totalement clos sur le monde extérieur. L'affirmation de la Présence réelle semble justifier aussi l'emplacement des stalles entre la nef et le chœur, mais qu'en est-il dans la réalité ? Ceci nous amène à nous interroger sur la typologie architecturale des églises des abbayes et prieurés de la congrégation puis, dans un second temps sur leur mobilier. Et certainement à nouveau, les prescriptions tridentines trouvent un écho chez les vannistes jansénisants qui voient là une occasion d'édifier les fidèles qui fréquentent leurs églises. Le concile de Trente affirme bien que l'"on doit avoir et conserver principalement dans les églises, les Images de Jésus-Christ, de la Vierge Mère de Dieu et des autres Saints ; et qu'il faut leur rendre l'honneur et la vénération qui leur est due. Non que l'on croie qu'il y ait en elles quelque divinité ou quelque vertu […] mais parce que l'honneur qu'on leur rend est réservé aux originaux qu'elles représentent ; de manière que par le moyen des images […] nous adorons Jésus-Christ et rendons nos respects aux saints dont elles portent la ressemblance"[389]. Si jansénistes, spirituels et nostalgiques s'opposent à la triple prescription tridentine de hiérarchisation, ouverture et décoration, celle-ci s'impose néanmoins[390]. Cela se vérifie aussi chez les vannistes lorrains qui, pourtant empreints de la doctrine port-royaliste, n'en sont pas moins des ultramontains convaincus et appliquent ces décisions dans leurs édifices. Cependant, ils savent les teinter d'une couleur locale ou jansénisante bien visible.

b) avant tout : le lieu au service de la liturgie

C'est là que les motivations plus théologiques et liturgiques interviennent. Chez les prémontrés, le rituel est particulièrement développé et la pompe des célébrations se doit d'être particulièrement honorée. C'est pour cela que beaucoup de chœurs reçoivent alors une ampleur nouvelle et que le décor va y être particulièrement soigné en faisant appel régulièrement au répertoire théâtral baroque.

389 CHANUT, *Le saint concile de Trente œcuménique et général célébré sous Paul III, Jules III et Pie IV, souverains pontifes*, 4e édition, Paris, Antoine Dézallier, 1615, p. 410

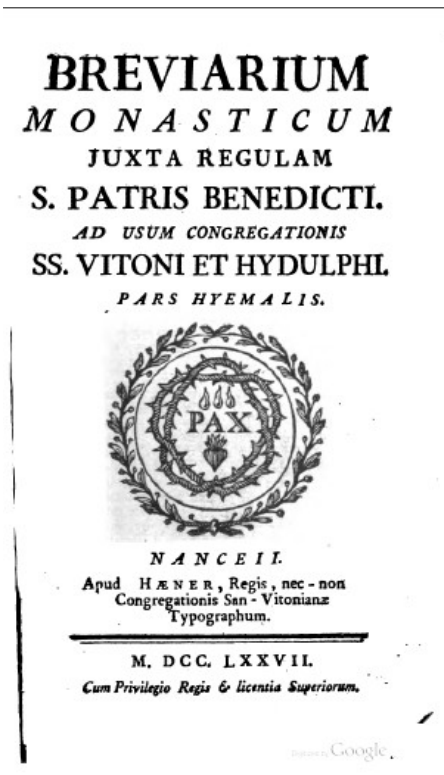
390 MARTIN Philippe, *Le théâtre divin, une histoire de la messe XVIe-XXe siècles*, Paris, éditions du CNRS, 2010, p. 149

N'étant pas sans influence sur la conception des églises, il est bon de s'attarder quelque peu ici sur la spiritualité des vannistes par le biais notamment de leurs livres liturgiques. Le jansénisme du premier XVIIIe siècle ne s'éteint pas avec ses grandes figures mais survit largement tout au long du siècle. Certes pas de manière officielle mais bien dans le corps des religieux longtemps écartés des supériorités qu'ils retrouvent alors sous réserve d'une grande discrétion vers l'extérieur. En témoignent les notices biographiques publiées dans la deuxième moitié du siècle et vantant le caractère de jansénistes notoires faits de droiture, d'attachement à la saine doctrine, d'austérité de vie, de dévouement et d'humilité. Tout ceci peut cependant trouver une expression indirecte, discrète mais bien réelle, dans les aménagements d'églises. D'autant que cette même seconde moitié du XVIIIe siècle est marquée par une révision générale du bréviaire chez les réguliers comme les séculiers et la congrégation lorraine n'y échappe pas. L'édition définitive a lieu en 1777 suivie de celle du missel en 1781. Jusqu'alors c'est l'édition de 1704 qui est en usage dans les monastères vannistes et en 1758, dom Remi Cellier alors président décide avec la diète, la réforme du bréviaire de façon à le rendre plus proche des prescriptions de saint Benoît en la matière. C'est le bréviaire de Cluny qui est choisi comme base de travail et sa révision-adaptation est confiée à dom Martin et à dom Maréchal, janséniste notoire. La dizaine de modifications proposée est adoptée par le chapitre de 1759 mais dès son élection comme président à la mort de dom Cellier (1761), dom Barrois entreprend la rédaction d'un nouveau bréviaire. Il le fait imprimer en 1764 alors que son mandat est terminé. Cette édition est envoyée aux différentes maisons pour être examinée avant d'en voter l'approbation éventuelle au chapitre général de l'année suivante. Cette édition senonaise du bréviaire de dom Barrois est vivement critiquée pour trois raisons essentielles dont la plus importante est d'être contraire à la règle bénédictine. Selon saint Benoît, les cent-cinquante psaumes doivent être chantés hebdomadairement ; dans le bréviaire Barrois, sur cinquante à soixante offices de nuit, les psaumes prescrits sont remplacés par d'autres plus courts, voire amputés. Pour sa défense dom Barrois dit vouloir adapter les offices aux mœurs du temps en variant les psaumes pour éviter une certaine monotonie propre à endormir la piété alors que des offices plus courts seraient aussi plus aptes à soutenir la ferveur. Le deuxième point d'affrontement concerne les leçons de l'office de mâtine qui sont redistribuées ou remplacées par d'autres. Selon l'auteur, ce bréviaire serait plus propre à exalter la sensibilité religieuse et à "échauffer le cœur"[391] dans le cadre d'une spiritualité beaucoup

[391] BARROIS Humbert, *Lettre au RP… contenant des observations sur les deux bréviaires imprimés à Nancy et Senones*, 1767, p. 32

plus affective. Rejeté, ce missel, comme ses concurrents d'ailleurs, reste en usage à Moyenmoutier, Senones et Metz alors que le chapitre général a recommandé le bréviaire toulois de 1764.

Un nouveau projet dû à un religieux de Moyenmoutier, dom B. Didelot, est imprimé chez Hæner à Nancy en 1771. Résolument janséniste, cet ouvrage, *Specimen breviarii Monastici ad mentem Regulas sancti Benedicti*, redistribue le psautier pour rendre égaux tous les offices de nuit, supprime de nombreuses légendes et des fêtes anciennes qui obligent les religieux à se confesser, exclut toutes les fêtes des saints durant le carême ainsi que les antiennes et hymnes mariales et même l'office de la Vierge du samedi soir. Cet excès de rigueur lui vaut d'être condamné par l'évêque de Toul, Mgr Drouas. Cependant, la congrégation qui refuse ce *spécimen* charge son auteur d'une nouvelle édition et lui adjoint deux collaborateurs aussi de Moyenmoutier, dom Didelot et dom Lequeux. Le nouveau bréviaire est accepté par le chapitre général en 1777. Il est tout à fait plausible de voir derrière l'auteur du *specimen* celui qui est encore abbé de Moyenmoutier, dom Humbert Barrois qui meurt cette même année 1771. Ainsi, il aurait pu par un habile jeu de balancier entre les deux extrêmes (le bréviaire de Senones et le *Specimen*) parvenir à imposer, de manière posthume certes, un nouveau bréviaire correspondant à sa personnalité qui, ne l'oublions pas, s'exprime aussi alors dans l'architecture d'une église qu'il a voulue. Dans ce nouveau bréviaire, la foi est réaffirmée fortement notamment par le recours intense à la patristique. Ces textes sont particulièrement teintés de jansénisme ce qui vient ajouter à l'idée d'une influence de dom Barrois. La raison s'y exprime par la suppression de fêtes de saints dont l'authenticité n'est pas certaine. Cette influence jansénisante se confirme dans les années suivantes avec les publications successives d'un antiphonaire et d'un graduel en 1780 puis d'un missel en 1781. Ce dernier est alors à la pointe de la recherche liturgique janséniste française mais


BREVIARIUM
MONASTICUM
JUXTA REGULAM
S. PATRIS BENEDICTI.
AD USUM CONGREGATIONIS
SS. VITONI ET HYDULPHI.
PARS HYEMALIS.
PAX
NANCEII.
Apud HÆNER, Regis, nec-non Congregationis San-Vitonianæ Typographum.
M. DCC. LXXVII.
Cum Privilegio Regis & licentia Superiorum.

Page de garde du bréviaire de 1777

aussi de la philosophie allemande de l'*Aufklärung*[392]. Les abbayes sont invitées à corriger leur cérémoniaires propres pour les mettre en accord avec les nouveaux livres liturgiques. Ainsi, à Moyenmoutier, la dévotion des moines s'oriente presque exclusivement vers les cultes du fondateur et du rosaire, ce qui constitue, sur ce dernier point, une originalité car les vannistes sont loin d'être atteints par une mariolâtrie quelconque.

Si Gérard Michaux voit là l'influence, et dans un même temps, la réaction au jansénisme de dom Barrois, nous y voyons plutôt le génie de cet homme qui, sans renoncer à ses convictions intransigeantes sait se mettre au diapason des attentes de son temps comme en témoigne aussi l'abbaye qu'il met en chantier ces mêmes années. Dotée de cet appareil liturgique caractérisé par une profonde érudition, par un recours systématique aux textes scripturaires ou patristiques, par une influence janséniste certaine et par un souci de simplification, la congrégation n'a que peu le temps de l'adapter dans la pierre si ce n'est dans l'église de Moyenmoutier qui peut dès lors apparaître comme le modèle absolu de l'église vanniste à la mode de dom Barrois dont l'influence reste grande même après sa mort. Manipulateur et fin politique sous des dehors emportés, dom Barrois a fort bien pu mener cette affaire du bréviaire pour parvenir à ses fins : à savoir renouveler la liturgie pour la rendre à la fois plus accessible à tous, y compris aux religieux qui la répètent inlassablement qu'aux fidèles laïcs qui assistent aux offices. D'autant que dom Barrois, responsable de plusieurs cures rattachées au monastère, ne peut qu'être conscient de l'influence sur les populations que les religieux exercent par leur ministère pastoral au sein des paroisses qu'ils desservent, par leur réseau de chapelles rurales et surtout, directement dans leur abbaye où la population rurale trouve des offices aux horaires davantage en accord avec leur vie quotidienne que dans les paroisses séculières.

Cela se constate notamment par le nombre important de fondations de messes qu'elles reçoivent. Cependant tout est prévu pour ne pas trop gêner la vie conventuelle avec les reliques exposées sur des autels latéraux, hors du chœur, par la communion distribuée dans les allées latérales et pas dans le chœur. Les fidèles profitent par ailleurs souvent de l'occasion pour recevoir le sacrement de pénitence. Les bénédictins ont pour cela un ou plusieurs religieux autorisés par l'évêque diocésain. Il est évident que les sympathies jansénisantes de nombreux vannistes ne sont pas sans susciter quelque inquiétude chez les évêques et tout particulièrement celui de Toul. Enfin, certains vannistes s'acquièrent une réputation sérieuse comme prédicateurs en œuvrant dans les grandes paroisses urbaines ou

392 MICHAUX, *thèse cit*, pp. 400-402

les cathédrales de l'est de la France. Ainsi, il apparait comme plus que probable que les aménagements liturgiques des églises vannistes aient été réfléchis longuement, au moins pour les plus importantes d'entre-elles et c'est à la lumière de ces actions comme de leur état d'esprit pour autant qu'il soit possible de le connaître, que doivent être analysées leurs églises notamment en ce qui concerne la présence et la disposition des meubles et dans leur décor.

Ce renouveau janséniste de la fin du XVIIIe siècle, s'exprime en s'associant au renouveau intellectuel, au libéralisme gallican et aux courants démocratiques, richéristes et presbytéristes[393]. Ainsi, dans les commentaires qui sont faits à propos de travaux dans les églises, c'est cette priorité à la décence du lieu de culte qui prime, au confort de la prière ensuite, à laquelle peuvent assister les fidèles mais qui reste bien l'affaire des religieux contrairement à ce que peuvent laisser comprendre les choix et discours tenus par les autres ordres à vocation plus apostolique. De même chez les mauristes, la prééminence de l'église et son décor dans les choix opérés au moment de la reprise des abbayes montrent tout l'intérêt des fils de saint Benoît pour ce qui constitue la part essentielle de leur quotidien, la célébration de l'office.

c) les églises vannistes parmi les autres églises

Si le moyen âge a couvert l'Europe d'un manteau d'églises romanes, le XVIIIe siècle a marqué une étape aussi importante dans l'architecture religieuse sauf qu'un transfert s'est opéré du monde des religieux, y compris les chapitres cathédraux, aux paroisses. En Lorraine, ce n'est pas moins d'un millier de chantiers d'églises paroissiales qui animent un grand dernier siècle des Lumières. A la différence des ordres religieux qui construisent dans leurs abbayes pour eux-mêmes, les protagonistes des chantiers d'églises paroissiales sont nombreux et laissent entendre un certain nombre de constats et remarques sur ces édifices dont certains peuvent guider la réflexion sur les églises monastiques. C'est déjà le constat unanime d'une taille trop réduite des églises paroissiales[394]. En cela, la réalité paroissiale est totalement différente de celle des maisons religieuses. En effet, si le nombre de paroissiens apparaît en augmentation, ce n'est pas le cas des vocations religieuses bien

393 MICHAUX, *thèse cit*, p. 626
394 SESMAT, "La bataille…", *art cit*

que leur baisse ne soit pas aussi massive que certains tenants d'une large déchristianisation de la France d'Ancien Régime le laisseraient croire[395].

Assez régulièrement les paroissiens, au-delà du coût du chantier et du besoin de place, sont parfois réticents à une reconstruction par attachement sentimental à l'ancien édifice. Ainsi, dans la mesure du possible, la nouvelle église est reconstruite à l'emplacement de l'ancienne et avec les mêmes dimensions[396]. Pour néanmoins pouvoir y loger plus de monde tout en faisant des économies, le recours aux plafonds en lambris de bois permettant de supprimer les colonnes et piliers devient une généralité et participe à ce nouveau type d'églises dites granges pour leur simplicité. Il apparaît évident que, ne répondant pas aux mêmes préoccupations, les églises vannistes sont des constructions plus complexes bien que l'idée d'une espace unifié y soit manifestée à Moyenmoutier par exemple mais aussi chez les prémontrés de Nancy.

Il a été vu que c'est assez rapidement après leur installation dans les abbayes nouvellement agrégées à la congrégation que les vannistes entreprennent des chantiers de rénovation des églises. Les premiers chantiers font partie des projets globaux de rénovation des abbayes et c'est là une originalité des vannistes par rapport aux mauristes qui, s'ils tardent souvent à reconstruire leurs églises, sont précoces dans les premiers aménagements comme dans le soin apporté au décor et à la fourniture en objets du culte[397]. S'il parait évident que les églises monastiques répondent à d'autres usages que les églises paroissiales, les vannistes ont-ils une originalité parmi les autres ordres religieux en Lorraine ?

En quantité déjà, ce ne sont finalement que le quart des églises vannistes qui sont reconstruites alors que dans le même temps, les prémontrés reconstruisent presque toutes les églises de leurs maisons situées dans la même zone géographique : Nancy, Pont-à-Mousson, Rangéval, Flabémont, Parey-sous-Montfort, Jovillers, L'Etanche, Bonfays alors qu'Etival est dotée d'une nouvelle façade pour masquer son architecture médiévale dissimulée sous un décor et des stucs baroques à l'intérieur comme au prieuré de Benoîte-Vaux. Restent Salival, Jeand'Heurs, Mureau et Riéval et encore, concernant Jeand'Heurs et Riéval, les églises médiévales ont été détruites et ce sont des événements imprévus qui ont empêché la reconstruction des églises avant la Révolution française.

---

395 LEJUSTE Jean-Marc, "Les vocations régulières" dans HENRYOT Fabienne, JALABERT Laurent, MARTIN Philippe (dir.) *Atlas de la vie religieuse en Lorraine à l'époque moderne*, Metz, éditions Serpenoise, 2011, pp. 68-69

396 SESMAT, *art cit*, p. 285

397 BUGNER, *op cit*, p. 46

C'est donc une majorité d'églises d'établissements prémontrés qui sont reconstruites ou en passe de l'être à l'époque moderne. Etaient-elles en bien plus mauvais état que celles des vannistes ou la raison de cette effervescence dans la reconstruction est-elle à trouver ailleurs ? Nous penchons pour la deuxième hypothèse bien qu'en guise de réponse à cette question, seules quelques hypothèses peuvent être formulées. Cela tient déjà à la zone géographique car la Lorraine reste une terre de la Réforme catholique où l'Eglise tridentine s'affirme nettement et notamment avec un sens plus aigu de la liturgie dans son apparat. Cependant, cette réalité lorraine n'est pas partagée sur l'ensemble du territoire aujourd'hui français puisque seuls 37 % des églises prémontrées (contre 57 % en Lorraine) sont reconstruites pour 16 % d'églises mauristes et 21 % d'églises vannistes lorraines. Ces chiffres montrent bien qu'il est en ce domaine une exception lorraine. Certes, le fait que la province soit le siège de la réforme de l'ordre n'est probablement pas sans effet sur les développements que celui-ci mène en matière d'architecture. Dans les projets qui se font jour à la veille de la Révolution française comme pour l'église de Prémontré même dans les Ardennes ou le projet pour une nouvelle église à l'abbaye Saint-Paul de Verdun, apparaît un caractère extrêmement novateur. Les deux édifices s'inspirent clairement de l'architecture néo-classique avec des constructions n'étant pas sans rappeler les églises contemporaines de Paris comme Sainte-Geneviève aujourd'hui Panthéon. L'art d'inspiration antique y est clairement défini avec un plan en croix grecque suggérant une distribution centrée autour d'une vaste coupole. Ainsi, dans un premier temps, les prémontrés adaptent leurs églises médiévales au lieu de les reconstruire.

Eglise prieurale de Parey-sous-Montfort

Ordre de Prémontré

Néanmoins l'argent ne semble pas être le seul frein et l'esthétique architecturale n'apparaît pas comme une motivation suffisante. C'est donc plus souvent l'aspect politique qui décide. Il en est clairement ainsi pour Sainte-Marie-Majeure à Pont-à-Mousson et même, dans une moindre mesure, à Saint-Paul de Verdun. Serait-ce aussi le cas des abbés vannistes ? Oui, c'est indubitable pour Moyenmoutier tel que voulu par dom Barrois. C'est

plus que probable pour Saint-Avold qui a besoin de marquer des points dans la cité où l'abbaye fondatrice a perdu toute influence face à une riche bourgeoisie marchande. Pour les autres cas, Saint-Léopold de Nancy et le Ménil de Lunéville, comme ce sont des fondations afin de satisfaire le pouvoir ducal, il n'y a pas le choix. Dans leurs projets les plus récents ou leurs dernières réalisations, les vannistes comme les mauristes ne semblent pas céder à ce goût nouveau mais restent bien fidèles aux principes, plans et élévations traditionnels.

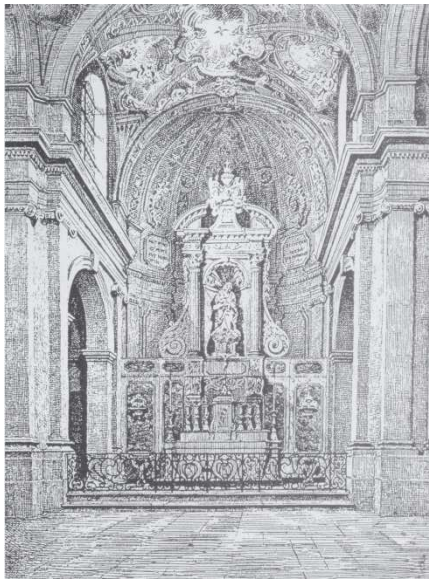
Les chanoines réguliers de Saint-Augustin se montrent aussi de grands constructeurs d'églises dans la mesure où seules quelques grandes abbayes peuvent se le permettre. L'exemple le plus abouti et le seul survivant dans la province vanniste de Lorraine est la grande église de Lunéville mais Belchamps et Domèvre avaient aussi rebâti leurs églises. Les collèges et écoles desservis par les chanoines sont dotés de chapelles peu importantes alors que les chanoines curés œuvrent à l'adaptation des églises paroissiales dont ils ont la charge. Malheureusement, aucune étude d'ensemble n'a encore été conduite sur l'architecture développée dans leurs églises par les disciples de Pierre-Fourier chez lesquels l'accent semble porter sur l'aménagement et tout spécialement celui du chœur. Ils font montre comme leurs confrères de Prémontré d'un grand sens de la liturgie les faisant parfois renoncer à des célébrations parce qu'ils jugent que l'église qui doit les accueillir n'en est pas digne. Rien de tel chez les vannistes qui peuvent sembler moins sourcilleux sur la décence des lieux de culte. Nous préférons y voir une attitude pragmatique face aux contingences matérielles car leur attachement à la beauté de la liturgie est tout aussi fort.

L'église S. Jacques de Lunéville, ex-collégiale S. Remy

Les jésuites constituent un cas particulier dans la mesure où la question entre reconstruction ou adaptation ne se pose pas. En effet, à l'exception de l'église mussipontaine qu'ils reçoivent à leur arrivée lors de la fondation de l'université qui leur est confiée, tous leurs autres établissements - principalement des collèges - sont des fondations où ils peuvent construire tout à neuf leurs chapelles. Alors que leur ordre ne donne pas de consignes strictes quant à un style d'église à adopter, leur église mère à Rome est un modèle devenu universel d'église tridentine. Ils ne le suivent pourtant pas de manière systématique préférant, conformément à leur habitude, puiser dans les modèles et usages locaux. Ainsi, en Lorraine, ils choisissent principalement le type halle ou la nef unique pour les plus petites chapelles.

Voûte de l'église halle des jésuites de Verdun

Les églises des ordres mendiants ou prêcheurs et même cisterciens restent majoritairement médiévales et d'une extrême simplicité. Les quelques exemples survivants de nos jours en témoignent comme Notre-Dame des Neiges à Les Thons (88) ou la chapelle des Cordeliers à Nancy. A de très rares exceptions près, ces ordres religieux ne s'installent pas dans les bourgs accolés aux abbayes vannistes, cela n'arrive que dans des villes déjà importantes comme Nancy, Lunéville ou Saint-Mihiel. Quant aux cisterciens, ils restent très majoritairement à l'écart de l'urbanisme et leurs maisons isolées demeurent bien sobres jusque dans leurs églises comme celles des abbayes de Droiteval ou de Haute-Seille. Et pourtant, les fondations de maisons notamment de capucins, minimes et récollets, se poursuivent pendant l'époque moderne. Malheureusement peu étudiés, ces ordres et leurs constructions dont très peu ont survécu, demeurent largement méconnus. Néanmoins, ils ne semblent pas avoir fait montre d'un goût architectural particulièrement novateur, même si l'église des



Chœur de la chapelle
des petits carmes de Nancy

carmes de Metz, aujourd'hui musée, est bien de son temps. Cependant, le décor connu de certaines de leurs églises relèvent d'un état d'esprit très tridentin où se côtoient l'affirmation du culte eucharistique à l'instar de l'imposant maître-autel et retable des petites carmélites de Nancy et la dévotion mariale, empreinte d'une sensibilité populaire qui assure leur succès dans les campagnes lorraines. De même, les trinitaires vont développer un plan elliptique à trois niveaux d'élévations dans une double perspective : à la verticale, l'allusion trinitaire certes mais aussi chemin vers le ciel avec le plan au sol, la coupole le couvrant s'achevant en un lanternon ; et à l'horizontale en favorisant la proximité avec l'autel et le sentiment d'un seul peuple réuni pour la célébration liturgique. Cependant, dans leurs maisons lorraines, rien de tel n'existe[398].

2) Typologie des églises vannistes

Partant de cette compréhension du lieu église, de son utilité pour la première des tâches des bénédictins : un lieu de prière, de ce que les autres ordres construisent et sous quelle forme, nous pouvons approcher des églises vannistes en se penchant sur leur typologie que nous entendons comme structure de l'édifice dans son plan et ses élévations. En ce qui concerne ces éléments tels qu'adoptés dans les églises vannistes, il convient déjà de distinguer les églises préexistantes qui sont maintenues et simplement rajeunies ou mises au goût du jour et celles qui sont entièrement reconstruites pendant la période qui nous concerne. Il a été dit que si les monastères sont tous rebâtis au cours des deux siècles d'existence de la congrégation, il est loin d'en être de même pour les églises[399].

Ces divergences s'expliquent déjà par le coût que représente un tel chantier par rapport à d'autres constructions. C'est tout particulièrement le cas des tours. Par exemple la tour porche de l'abbatiale de Saint-Avold coûte 33 830 livres sur un budget chantier de 169 167 livres soit quasiment 20 % du coût total de l'abbaye (église, cloître et reprise des communs). Cela explique que beaucoup de tours anciennes demeurent et sont simplement remaniées lorsqu'il y a un chantier dans l'église. C'est le cas à Saint-Mihiel où la massive tour porche romane est coiffée d'une nouvelle flèche en charpente et d'une balustrade classicisante. C'est le même cas de figure qui se répète à Senones où le dôme de la tour octogonale d'Antoine de Pavie (XIIe siècle) est créé en 1670 par le frère Georges qui la

398 LIEZ Jean-Luc, *L'art des Trinitaires en Europe (XIIIe-XVIIIe siècles)*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011, pp. 326-327

399 CF supra p. 587

couvre de bardeaux peints en blanc, noir et rouge, ce qui devait lui donner une allure comtoise alors atypique dans la région. Cette nouvelle couverture remplace un simple toit à quatre pans.

Ensuite, il y a l'aspect historique auquel semblent être attachés les vannistes dans la mesure où celui-ci n'est pas une gêne. L'art gothique n'est pas abhorré au point d'être détruit ou masqué totalement comme les prémontrés d'Etival le font dans leur église abbatiale par exemple. Là, comme à Saint-Dié, une nouvelle façade dissimule l'architecture romane de la nef et un décor de stuc et lambris masque les nervures médiévales. La grâce de l'art du moyen âge est reconnue et surtout, il ancre dans le territoire et auprès des populations. Assez régulièrement, dans les maisons religieuses, son souvenir reste matérialisé que ce soit lorsqu'une église est reconstruite dans ce style en pleine époque moderne ou par le réemploi d'éléments architecturaux qui en sont issus[400]. Ainsi, à Flavigny, il est choisi pour agrandir la nef de continuer selon le modèle déjà en place tout en aménageant celui-ci pour lui donner une allure plus classique par un décor de plâtre.

Le chœur de la cathédrale de Saint-Dié avant 1944

a) les plans

Indissociables lorsqu'il s'agit d'étudier l'impact que peut avoir un édifice, plans et élévations sont aussi révélateurs de choix de la part des religieux. Quand, dans le cas très largement majoritaire, les églises ne sont pas reconstruites, il y prédomine le plan et les élévations concordantes de type basilical. En effet, ce type d'église s'est largement imposé dans la région pour les églises importantes et moins importantes des époques précédentes,

400 BAZIN Germain, *Les palais de la foi, le monde des monastères baroques, Italie, Pays ibériques, France*, Fribourg - Paris, Office du livre - éditions Vilo, 1980, p. 172

surtout pour la fin de l'époque romane qui est ici représenté dans le plus grand nombre de cas.

En ce qui concerne les plans de ces édifices, nous avons prêté une attention particulière à l'emplacement des clochers révélateurs d'une architecture régionale[401]. Le signe le plus fort de cette identité architecturale lorraine est la présence de trois clochers, une tour-porche et deux tours auxiliaires aux aisselles du transept et du chœur. Cette disposition se retrouve dans presque toutes les églises abbatiales anciennes conservées par les vannistes : Moyenmoutier 1, Saint-Mihiel et Bouzonville. Si le premier et le troisième cas peuvent s'expliquer assez aisément car ces églises ne sont globalement que réaménagées, à Saint-Mihiel, il en va différemment car l'église est presque entièrement reconstruite. L'option qui peut être prise dans ce cadre d'un chantier d'importance, est celui qui a été retenu à la cathédrale de Toul ou à celle de Verdun. Là, les tours auxiliaires ont été arasées au niveau des murs du transept et leur base aménagée en chapelles ou sacristie. Elles ne se démarquent donc plus que légèrement dans l'élévation de l'édifice tout en restant bien présentes au niveau du plan. L'église du prieuré de Lay-Saint-Christophe est l'archétype de cette architecture à son niveau d'aboutissement qui lui permet de se développer comme une véritable marque lorraine de l'architecture romane[402] qui sait perdurer jusqu'à l'époque moderne dans les cathédrales de Verdun et Toul par exemple mais aussi à Moyenmoutier I et surtout Saint-Mihiel sous ses dehors très classiques. Comme cet aménagement se retrouve dans les maisons vannistes, dans deux des cathédrales lorraines et dans des maisons d'autres congrégations ou ordres religieux. Ceci n'en fait donc pas un marqueur identitaire vanniste mais bien plutôt le signe d'une architecture régionale lorraine dans laquelle les vannistes semblent quelque peu se reconnaître.

Une exception est Senones mais cela est grandement dû, à notre sens, à son emplacement dans l'ensemble claustral. Elle est totalement intégrée au cloître et non indépendante de celui-ci pour son entrée ; son narthex se confondant avec le vestibule d'entrée de l'abbaye même. Elle est par ailleurs placée sous une autre influence avec sa grosse tour-lanterne octogonale et surtout par la présence à ses côtés de l'église Notre-Dame la Ronde. Cette dernière, détruite au début du XVIIIe siècle, se place dans la lignée des édifices bâtis à partir de la référence au Saint-Sépulcre et que l'on retrouve à Saint-

401 COLLIN Hubert, *Les églises romanes de Lorraine*, coll. Guides du Pays lorrain, Nancy, SHL, 1981, 4 vol., ici tome 1, pp.80ss.

402 *ibid*

Bénigne de Dijon mais également à Toul, à l'abbaye Saint-Epvre. Rotonde complétée d'un petit chœur et d'une tour formant narthex, elle ne semble pas avoir eu de postérité particulière chez les bénédictins lorrains, ni même au-delà de l'ordre. Il est vrai que les plans centrés n'ont pas rencontré de réels échos en Lorraine où le plan cruciforme domine, se partageant avec les plans à nef unique. Sa singularité rend sa perte encore plus regrettable pour les historiens de l'art d'aujourd'hui même si en subsiste un plan et une coupe réalisés peu avant sa destruction.

Le plan de l'abbatiale de Moyenmoutier II est un exemple de l'ambition post-tridentine déjà relevée. En effet, la suppression des nefs latérales renforce ici la présence lumineuse. En dehors de ces considérations, le plan à nef unique reste très fréquent au XVIIIe siècle, que ce soit pour les églises de villages, les chapelles de couvents ou d'hôpitaux et même pour des édifices urbains à l'instar de Notre-Dame de Bonsecours à Nancy[403]. Ce plan persiste jusqu'à la veille de la Révolution française y compris chez des architectes réputés novateurs. Louis Hautecœur affirme d'ailleurs que pour la période concernée ici, "on pourrait citer bien des exemples de ces nefs, dont le seul ornement est fait de pilastres"[404]. Le cas de Moyenmoutier est ainsi rejoint par les églises des prieurés du Saint-Mont, Le Breuil et Le Ménil Les prieurés de Saint-Nicolas-de-Port et Rosières-aux-Salines desservant, pour le premier, la basilique et disposant, pour le second, d'une chapelle et de l'église paroissiale, ne sont pas directement concernés par cette partie même si, par les aménagements de leurs lieux de cultes, ils le sont dans la section suivante. Autre édifice proche dans son plan et ses dimensions de Moyenmoutier, l'église Saint-Léopold de Nancy présente, elle-aussi, une succession de chapelles aménagées entre les pilastres de ses bas-côtés.

Dans son *Nouveau traité de toute l'architecture,* l'abbé Cordemoy affirme que les églises "pour être parfaitement belle, qu'elle soit une, c'est à dire, que de toutes les chapelles qu'on y voudra mettre, on puisse apercevoir sans peine le grand autel".[405]. Or, l'église de Moyenmoutier répond parfaitement à ce principe. Le maître-autel est visible de partout dans l'édifice et un grand tableau représentant *La Cène* orne le fond du chœur, juste derrière la table du sacrifice formant ainsi une sorte de retable. Avec l'autel surmonté du

403 HAUTECOEUR, *op cit*, vol. 3, p. 372
404 *ibid*, vol. 4, p. 330
405 CORDEMOY abbé, *Nouveau traité de toute l'architecture*, Paris, 1714, pp. 186-187

tabernacle, l'architecture de Moyenmoutier insiste bien sur la Présence réelle[406], élément clé de la Réforme catholique. Cette disposition n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de l'abbaye de Port-Royal avec *La Cène* de Philippe de Champaigne aujourd'hui conservée au Louvre. Là, le chœur assez développé ne comporte guère qu'un autel surmonté d'une représentation de la Cène. L'allusion au retable et la signification de l'autel, table du pain en lequel se donne le Christ, est clairement signifiée tout en maintenant la forme du tombeau pour cet autel. La tradition eucharistique de l'Eglise est ainsi pleinement affirmée ainsi que le culte de la Présence réelle par le tabernacle faisant le lien entre la représentation de l'institution de l'eucharistie, son mémorial dans la célébration de la messe et la Présence réelle.

b) les élévations extérieures

A la croisée entre l'architecture et le décor, le soin apporté à la façade et au portail d'entrée des églises mérite aussi attention. Chez les prémontrés comme chez les jésuites ou encore les chanoines réguliers de Notre-Sauveur, ce sont de véritables œuvres d'art dans la filiation romaine et parisienne. Rien de tel chez les vannistes lorrains. Certes les grandes portes des églises sont ornées et marquent l'entrée dans le sanctuaire mais restent malgré tout noyées dans une façade relativement austère. De même un emmarchement n'est pas systématiquement présent alors qu'il contribue pleinement au développement des façades savantes utilisées par les autres ordres. Pour plusieurs églises existant encore ou documentées suffisamment en détail, se remarque ce qui semble une spécificité des vannistes : l'accès à l'église par le collatéral ou le bas-côté. En effet dans plusieurs maisons, il existe en plus de la porte principale de l'église ouvrant sur un grand vestibule, une autre porte communiquant directement de l'extérieur à l'intérieur de l'église et permettant ainsi aux fidèles de ne pas entrer dans les

La collégiale de Darney

406 CHEDOZEAU Bernard, *Chœur clos, chœur ouvert, de l'église médiévale à l'église post-tridentine*, Paris, Le Cerf, 1998, p. 50

bâtiments claustraux. Cela se remarque notamment à Moyenmoutier, Senones et Bouzonville. C'est aussi le cas de la collégiale Se Madeleine de Darney élevée dans les années 1780, mais là, l'alignement de l'église sur la rue ne laisse aucune autre possibilité.

Dans les églises reconstruites par les vannistes, peu de façade en grand style hormis Saint-Léopold et dans une encore moindre mesure, Saint-Avold. A Nancy, comme cela a déjà été dit, l'influence romaine et la volonté de prestige du lieu favorise ce choix même si cette façade ne peut aucunement rivaliser avec les grandes façades classiques parisiennes ou imitées de Paris comme celle que les vannistes messins créent pour leur abbaye Saint-Vincent. A Saint-Avold, même s'il y a superposition d'ordres et recherche sur les volumes de la façade, cette dernière demeure assez discrète en se situant en retrait des bâtiments abbatiaux – hôtel de l'abbé et cloître – qui l'enserrent. En ce qui concerne les porches eux-mêmes, le choix stylistique porte majoritairement sur le dorique. Apparemment, pas de figures en façade même si parfois des niches à coquille peuvent le laisser supposer. La sobriété du lieu se remarque encore davantage au niveau des autres façades. Le type d'élévation choisi favorise des murs sans contreforts, ou alors très légers, et quasiment aucune ornementation ne vient scander les façades latérales ou le chevet à l'exception des encadrements de fenêtres et cordons ou entablements légers.

Pas de façade à deux tours, pas de superposition d'ordres d'une grande rigueur sauf à Nancy et là c'est l'italianisme premier qui semble perdurer plus qu'un goût local qui reste très présent dans les constructions de l'ordre de Prémontré sauf à Pont-à-Mousson ou Nancy qui respectent l'habitude lorraine des tours aux aisselles du transept comme cela est fréquent chez les bénédictins. Encore plus flagrante est la différence avec les chanoines réguliers de Notre-Sauveur qui voient leurs abbayes dotées de nouvelles églises conformes au goût romain et parfaitement adaptées à la liturgie tridentine ne serait-ce que par des reconstructions partielles lorsque l'argent manque. Enfin, les clochers sont aussi des marqueurs de parti-pris architecturaux. La vogue des clochers à bulbes en Lorraine au XVIIIe siècle est bien connue. Les vannistes restent aussi assez fidèles à ce modèle qui s'impose comme un des éléments marquants de l'architecture des églises des ordres réformés. Cela se constate à Domèvre et Belchamps pour les chanoines de Notre-Sauveur, à Pont-à-Mousson ou Nancy pour les prémontrés, à Nancy, Saint-Avold, Saint-Mihiel ou Senones pour les vannistes. Néanmoins, le néo-classicisme naissant à la fin du XVIIIe siècle marque aussi quelques réalisations régionales comme Notre-Dame de Bonsecours à Nancy et surtout chez les vannistes, Moyenmoutier dont les clochers sont stylistiquement

très proches l'un de l'autre. Coiffés à l'impériale, ils sont sur plan carré et aux lignes bien marquées. Ce style va d'ailleurs gagner en influence au siècle suivant dans de nombreuses églises paroissiales.

c) les élévations intérieures

"Ni Dieu, ni les saints ne se plaisent aux ornements somptueux des églises" écrit l'évêque ami de Port-Royal, J. de Néercassel en 1679[407]. En France, l'influence janséniste reste grande et favorise une approche individualisée plus que collective et populaire comme mode de dévotion privilégié. C'est pourquoi une baroquisation à l'espagnole est impossible. La conformation aux règles tridentines favorise certes un accès visuel et auditif aux cérémonies et à la prédication mais reste sobre dans une sorte d'équilibre idéal à la française[408]. Le jansénisme exposé ou latent de la congrégation aurait dû pencher en faveur d'un dépouillement certain du sanctuaire mais dans les faits, il n'en est rien. Certes, pas de grandes fresques dans les coupoles comme à la primatiale de Nancy ou encore l'abbaye Sainte-Glossinde de Metz pour prendre deux exemples en Lorraine ; pas plus de dorures et surcharges décoratives sur les murs ou les façades mais une austère grandeur avec des motifs cependant ne rechignant pas à une tendance baroque sans atteindre le rococo de la chapelle prémontrée de L'Etanche ou celle de l'abbatiale des chanoines réguliers de Lunéville.

Nef halle de l'église de Saint-Avold
(état en 2011)

Le grand théoricien et architecte du XVIIIe siècle qu'est Blondel se place lui aussi dans cette ligne comme le montrent les dessins de son cours d'architecture. L'architecte y laisse paraître son rationalisme par des ordonnances simples, des colonnes plutôt que des piliers et il conserve des arcades au-dessus. Ainsi, ses églises rappellent les églises des Flandres et de l'est et, notamment, les églises-halles[409].

407 *Du culte des Saints*, 1679, cité par CHEDOZEAU, *op cit*, p. 106
408 CHEDOZEAU, *op cit*, p. 106-107
409 PICON, *op cit*, p. 71

L'influence de Blondel sur la Lorraine est certaine, principalement par le portail qu'il réalise pour la cathédrale de Metz, mais aussi par les autres architectes qui y interviennent et qu'il a marqué durablement ; voici donc aussi, une influence certainement subie par les églises vannistes. Cela se confirme aussi par le travail des théoriciens du temps qui travaillent sur la question de la lumière qui se doit de pénétrer dans les églises de manière directe[410].

Il n'est donc pas surprenant que le type d'église prédominant dans les nouvelles églises soit celui des églises halles. Il se retrouve ainsi pleinement dans les édifices de Saint-Mihiel, Saint-Avold et Saint-Léopold. Néanmoins du fait du nombre peu important de reconstruction totale d'églises, le type basilical reste le plus répandu dans les églises de la congrégation avec Flavigny, Lay, Bouzonville, Senones, Moyenmoutier 1, Saint-Mansuy et Châtenois. A Munster, il semble qu'un passage d'un type basilical à un type halle ait eu lieu lorsque les bas-côtés de la fin de l'époque médiévale sont abattus pour en élargir les fenêtres et les doter d'un plafond en plâtre comme la nef. Il n'est cependant pas possible de savoir si tous les plafonds atteignent la même hauteur ou non. Cependant, Munster devient un édifice à part parmi les églises de la congrégation puisqu'il semble que ce soit le seul exemple d'une église ayant renoncé aux voûtes traditionnelles pour un plafond en plâtre bien que la forme de ce dernier ne soit pas précisée.

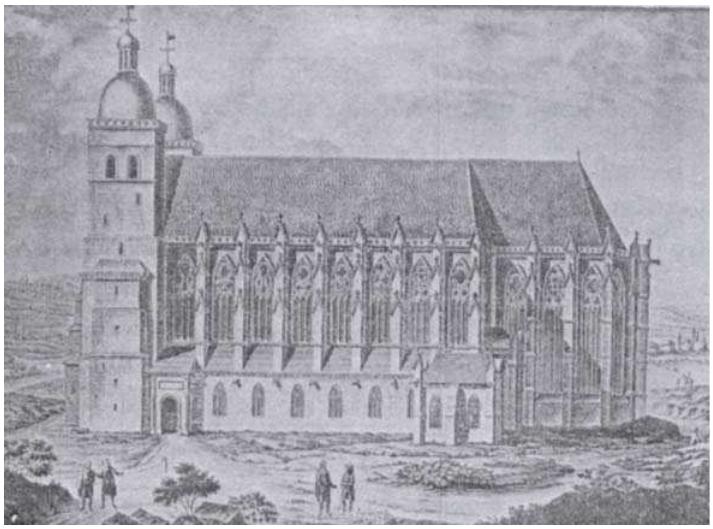
Metz, église abbatiale Saint-Clément

Le type halle des églises est surtout représentatif de la région. En effet, chez les prémontrés comme chez les bénédictins, il reste relativement rare sauf en Lorraine où les liens avec le monde germanique y transparaissent. La première halle construite en province de Lorraine est l'abbaye bénédictine de Saint-Mihiel (1698) dont le chantier débute peu avant celui de la prémontrée Sainte-Marie-Majeure (1705) alors que les bénédictins de Metz ont déjà débuté la reconstruction de l'abbatiale Saint-Clément dans ce style (1683). A Saint-Mihiel, la cohabitation avec l'architecture médiévale de la tour et du transept et le fenestrage encore renaissant ne lui

410 *ibid*

permette pas de marquer durablement l'art de son temps ce que Pont-à-Mousson peut faire par son unité de style et sa proximité immédiate avec ce phare intellectuel qu'est l'université jésuite de la ville. Sainte-Marie-Majeure fait école bien au-delà de son ordre et marque l'architecture des duchés.

Cependant, les motivations peuvent apparaître différentes. En effet, cette architecture participe de la grandeur de la réforme et pourrait ainsi s'imposer comme un modèle. Saint-Mihiel répond pour sa part davantage à un souci de mise au goût du jour et de développement de l'espace pour correspondre à ses prétentions géographiques dans la congrégation et les duchés d'une part et d'autre part face à la menace protestante qui s'est implantée dans la cité. Saint-Mihiel n'a pas pour vocation de faire école comme cela pourrait être le cas pour Pont-à-Mousson. Néanmoins, il est une église bénédictine qui aurait pu l'être, ce modèle architectural : l'abbatiale Saint-Vanne de Verdun. Vaste église halle, elle est quasiment reproduite à Saint-Clément de Metz, et dans ses dimensions et dans son élévation hormis l'adaptation du style qui passe du tout gothique à l'art moderne. Il en est de même pour Pont-à-Mousson, très proche des deux réalisations vannistes évoquées.



L'église abbatiale Saint-Vanne de Verdun

Si l'influence de l'architecture de l'église Saint-Vanne paraît indéniable, s'impose-t-il pour autant comme un modèle absolu aux vannistes lorrains ? Il ne le semble pas. Ces derniers restent avant tout marqués par les recherches et les préoccupations de leur temps. De plus, l'abbaye Saint-Vanne ne dispose pas d'un réel poids dans la politique de la congrégation. En cela, Saint-Mihiel se pose davantage comme modèle, ne serait-ce que par la place qu'elle occupe dans l'histoire de la congrégation. Son église se place dans une certaine mesure dans la filiation verdunoise. Le parti-pris de conserver une part médiévale à l'église reconstruite comme la similitude des aménagements des chœurs au destin et au dessin parallèles la rapproche cependant davantage de la cathédrale verdunoise que de

l'abbaye Saint-Vanne dont l'église est pourtant alors perçue comme l'église–mère de ce diocèse.

En effet, au XVIIIe siècle, les architectes et l'Académie se penchent avec ferveur sur les problèmes techniques et notamment la construction des voûtes[411]. Ainsi à Moyenmoutier II les arcs-boutants sont évités, le rôle de contrefort est confié aux pilastres de l'église qui supportent les poussées des doubleaux. Ce procédé est très certainement inspiré d'une technique utilisée dans certains édifices contemporains où les contreforts sont dissimulés entre les chapelles latérales. Ils ne sont pas pour autant rendus invisibles puisque très souvent surmontés de pots à feu ou de pinacles à l'extérieur de l'édifice ce qui n'est pas le cas à Moyenmoutier.

Généralement, les voûtes du XVIIIe siècle restent identiques à celles du siècle précédent. Les nefs sont couvertes de berceaux ou d'arêtes alors que l'église est couverte d'une voûte bombée. Les voûtes sont généralement séparées par des arcs doubleaux à rosaces ou à cartouches[412]. Il en est ainsi à Moyenmoutier. L'ordre ionique est jusqu'alors, car l'usage change à cette époque, utilisé pour les églises de congrégations féminines ou consacrées à des saintes[413]. Chez les vannistes, le choix du type de chapiteau semble correspondre davantage aux goûts des commanditaires plutôt qu'à une quelconque référence.

Les contreforts intérieurs sont plats et ne présentent aucun motif décoratif. Notons enfin que le XVIIIe siècle finissant voit les arcades céder la place à des linteaux et les piliers massifs à d'élégantes colonnes. Cette disposition va dans le sens d'une simplification et d'un retour à l'antiquité grecque alors préconisés. Il ne semble pas qu'une telle disposition ait été adoptée par les vannistes, sauf peut-être à Munster, bien que certains de leurs voisins l'ait utilisé comme les chanoines de Guebwiller. En termes d'élévation si le choix de construire encore des voûtes d'ogives en plein âge classique est courant pour ne pas dire obligatoire pour les églises à trois nefs des prémontrés[414], il n'en est pas de même chez les vannistes. En effet, dans les églises reconstruites ou réaménagées à cette époque, l'usage d'ogives ou d'arrêtes ne semble pas défini à l'avance car les couvertures varient selon le lieu.

411 HAUTECOEUR, *op cit*, vol. 3, p. 383
412 *ibid*, p. 378
413 *ibid*, p. 383
414 *ibid*, p. 56

Cette liberté dans le voûtement est partagée par d'autres ordres religieux. Néanmoins, en Lorraine, il n'est pas fait mention d'un plafond plat à l'exception de ceux d'églises médiévales qui n'ont alors pas encore été voûtées et qui ne le sont pas non plus par les vannistes. Il faut aller en Alsace pour trouver une exception avec l'église bien française des chanoines de Guebwiller dont les bas-côtés sont plafonnés. Si l'abbaye de Munster plafonne les bas-côtés de son église, il est impossible de savoir quelle forme prend ce plafond en plâtre qui peut alors prendre une forme bombée. Néanmoins, dans le cas d'églises à nef unique, les prémontrés optent souvent pour un plafond lambrissé bien plus économique et qui, en outre, permet en voûtant le chœur de bien distinguer les deux lieux. Cette pratique est courante dans les modestes paroissiales reconstruites au XVIIIe siècle mais aussi chez les mendiants[415].

Eglise collégiale de Guebwiller

L'autre grand type d'élévation est celui de la basilique qui est assez souvent usité ou du moins préservé quand il s'agit d'une église médiévale non reconstruite. Cependant, quantitativement, il est encore un type bien représenté, c'est le plan à nef unique. Réservé aux chapelles de couvents ou d'hôpitaux, aux églises de villages il est cependant aussi utilisé en ville comme le montre Notre-Dame de Bonsecours de Nancy. Les vannistes y recourent parfois pour leurs édifices dont la plus singulière application est Moyenmoutier. Ce plan reste d'un usage courant jusqu'à la fin de l'Ancien Régime[416].

A l'époque moderne, la croisée du transept est très souvent couverte d'une coupole. A Moyenmoutier, elle a un rôle acoustique manifeste. Les stalles sont situées juste en dessous alors qu'à Saint-Avold, si une coupole marque aussi la croisée du transept, il s'agit d'un vrai transept dont la croisée est vide. Les stalles se trouvent dans le chœur architectural et la coupole ne peut avoir de rôle acoustique. Elle est donc juste témoin du goût et des principes de construction de l'époque. Il semble en avoir été de même à Saint-Léopold de Nancy ou Senones alors que Saint-Mihiel n'a pas de coupole. Cet agencement architectural ne semble donc avoir été utilisé que sporadiquement chez les vannistes.

415 *ibid*

416 HAUTECOEUR, *op cit*, vol. 4, p. 330

Dans les élévations, une place particulière peut être accordée aux ouvertures dans les églises à commencer par les fenêtres. Se remarque en effet, dans les églises médiévales conservées, une forte propension à ouvrir des fenêtres plus larges et plus hautes[417]. Nous sommes bien dans un réflexe tridentin de recherche de lumière, de la vraie lumière qui dissipe l'ombre du doute qu'instillent les idées réformées. Et cela amène à s'interroger sur les transformations opérées sur des églises médiévales que les bénédictins conservent très souvent en les adaptant aux goûts du temps.

En effet, les reconstructions ou constructions totales restent au final peu nombreuses mais, justement, montrent bien les points sur lesquels porte l'attention des commanditaires de ces chantiers. Saint-Mihiel reste un cas particulièrement révélateur. La grosse tour romane reste dans son état d'origine à l'exception de sa couverture qui nécessite un entretien particulièrement suivi. Le transept conserve également ses murs médiévaux malgré l'ouverture de nouvelles baies à ses extrémités et le placage d'un décor classique. La nef est pour sa part grandement reconstruite avec néanmoins la conservation du décor et de la structure des chapelles latérales. Il est vrai que ce décor s'harmonise particulièrement bien avec le nouveau lieu qui s'élève et qui le seul élément entièrement reconstruit : le chœur. De même, à Senones, dom Calmet fait quelques aménagements à l'antique église mais fait construire un chœur neuf beaucoup plus spacieux.

Eglise abbatiale de Saint-Mihiel
(état en 2012)

Ainsi, les vannistes privilégient les chœurs ouverts et lumineux. Cela se remarque tant dans leurs constructions neuves que dans leurs aménagements comme celui de dom Belhomme à Moyenmoutier. En cela, ils se différencient clairement des jansénistes parisiens. En effet, la mère Agnès de Port-Royal apprécie les chœurs sombres, marque d'une spiritualité de l'affect face à une piété du regard et de l'intelligence. Et elle n'est pas la

417 C'est le cas notamment à Moyenmoutier I en 1706 (CF p. 21).

seule mystique à dénoncer ce nouvel usage[418]. Cependant, il convient aussi de relativiser cette option des vannistes car le chœur est avant tout le lieu où se chante l'office au long du jour et de la nuit. Nous avons déjà noté le rôle singulier de la coupole de Moyenmoutier pour la diffusion du son. En cela, ce choix est révélateur de la pensée du commanditaire de l'église, dom Barrois alors que dans les autres édifices, la coupole reste uniquement un élément architectural. Si le choix de grandes fenêtres est compréhensible car les religieux ont besoin de lumière, manifestement, ils n'ont pas tous le souci de favoriser la diffusion du son vers le fond de la nef. Leur rapport au chœur et aux autres parties de l'église parle aussi dans les choix qu'ils opèrent pour le mobilier et le décor des églises.

d) le décor architectural

A mi-chemin entre l'architecture et le décor proprement dit, la question de la coloration intérieure de l'église et des vitraux est à prendre en compte. A notre connaissance, aucune abbatiale vanniste ne laisse apparaître ses pierres de construction sur les surfaces intérieures des murs. Les verres blancs des vitraux et un enduit blanc ou jaune contribuent à l'impression de lumière intense voulue pour ces édifices, effet auquel contribue grandement l'architecture de ces églises. Par exemple, à Saint-Avold, si aujourd'hui l'église se présente en pierres de grès nues, il est fait mention de l'utilisation de blanc de céruse lors des travaux de remise en état de l'église en 1802 en vue du rétablissement du culte[419]. Pour autant qu'il soit possible de la savoir, les vitraux reprennent les couleurs des murs et, même très certainement sont-ils entièrement transparents. Néanmoins, il ne semble pas qu'il y ait eu une volonté de destruction systématique des anciens historiés et colorés lorsqu'il en subsiste. Ainsi, tant à Senones qu'à Flavigny où de telles verrières sont documentées, elles sont conservées dans leur intégralité. A Senones, elles disparaissent avec l'église lors des destructions révolutionnaires ; à Flavigny, ce sont les religieuses occupant alors le monastère qui les vendent au début du XXe siècle…

Si quelques coupoles sont peintes et notamment dans l'est de la France, ce n'est pas le cas chez les vannistes alors que les coupoles de la Primatiale de Nancy et de Sainte-Glossinde de Metz par exemple le sont. Il ne faudrait cependant pas croire que tout décor peint soit exclu des églises vannistes mais il reste d'une extrême discrétion ou limité à

418 MARTIN Philippe, *Le théâtre divin, une histoire de la messe XVIe-XXe siècles*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 147

419 Arch. mun. Saint-Avold, 644 M 7

certaines parties de l'édifice. Ainsi à Saint-Mihiel, les arcs sont ornés de motifs peints et les voûtains de soleils. A Moyenmoutier, c'est l'encadrement de la porte d'entrée qui l'est alors que le reste de l'église était uniformément blanc et jaune. Dans les autres églises vannistes malheureusement, les renseignements manquent souvent et leur destruction ou les aménagements et restaurations dont elles ont été l'objet aux XIXe et XXe siècles n'en ont pas conservé trace. Ainsi, s'il est quasiment sûr que l'abbatiale de Saint-Avold était enduite, aucune trace de décor peint n'a été conservé in-situ ou documenté précisément dans les archives.

Pierre friable surtout lorsqu'elle est exposée aux intempéries, le grès qui constitue la principale matière première de l'architecture lorraine, y est généralement toujours couvert soit d'un badigeon à base de lait de chaux ou d'un enduit lui assurant protection. De plus, sa couleur rose dans une grande majorité de cas, n'en fait pas un vecteur de luminosité important. Il est donc quasiment assuré que les églises étaient enduites à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette pratique se retrouve dans l'architecture civile, qu'elle soit de prestige ou traditionnelle et donc aussi dans les églises tant paroissiales que conventuelles.

De plus, les murs ne sont alors pas laissés en pierre apparente car la plupart d'entre-eux sont en maçonnerie. Les couleurs en usage presque généralisé sont le jaune et le blanc. Ces couleurs que l'on retrouve aujourd'hui restituées dans l'église Saint-Jacques de Lunéville par exemple, enduisent certainement aussi les murs des églises vannistes. Avec les vitraux totalement transparents, ces couleurs contribuent à apporter au lieu une luminosité intense. Parfois, le décor s'enrichit de motifs uniques comme c'est le cas à Saint-Mihiel avec le plafond du chœur. Celui-ci se révèle très orné avec, en son centre, un soleil dans lequel un lotharingisme certain peut être perçu, le soleil dynastique.

Les sculptures d'éléments architecturaux ne dérogent pas semble-t-il, aux usages de l'époque et se cantonnent aux bases et chapiteaux des colonnes et piliers ainsi qu'aux caissons des arcs. Elles sont parfois renforcées par des décors en stuc, notamment par des guirlandes de feuillages reliant les arcs le long des murs gouttereaux. Parmi les éléments sculptés ouvrant de l'espace aux artistes, se trouvent les tribunes d'orgues. Les deux tribunes en pierre conservées sont celles de Moyenmoutier et Saint-Avold. Dans le premier cas, elle est en encorbellement et présente des motifs décoratifs de trophées d'instruments de musique et feuillages. Dans le second cas, elle est encore plus sobre, l'instrument étant en grande partie alors enfermé dans le clocher. Cette dernière tribune a subi des modifications dans le cadre des restaurations de l'abbé Dicop au début du XXe siècle sans

que son état antérieur soit documenté. A Flavigny, si l'orgue était en tribune, il a pris place dans une probable ancienne chapelle toujours existante et située au premier niveau de la tour-porche. Au revers de celle de Saint-Mihiel se trouve toujours le buffet de l'orgue commandé par dom Hennezon mais il a pris place sur une tribune en bois particulièrement ouvragée.

Dans un souci pastoral d'en imposer, les prémontrés ornent leurs églises médiévales conservées d'un mobilier rococo ou rocaille à l'extrême dissimulant l'architecture médiévale. Etival, toute proche de Moyenmoutier et Senones en témoigne[420]. Rien de tel chez les vannistes qui se montrent beaucoup plus sobres dans leurs choix.

Une autre caractéristique est le soin apporté au décor architectural des églises. En effet, les lignes extérieures restent généralement assez sobres alors que l'intérieur déploie un décor tout autre. Les bénédictins de la congrégation se montrent ainsi souvent très baroques dans leur réalisation sans toutefois tomber dans ce qui semble les excès de ce style tels qu'ils peuvent se rencontrer dans les pays germaniques tout proches et avec lesquels les relations et échanges sont fréquents. S'il devait y avoir une influence subie par les églises vannistes, elle ne serait certainement pas germanique mais bien plutôt italienne. Mais là encore, il est difficile de démêler ce qui ressort d'un réel désir d'ultramontanisme, même si ce sentiment est bien présent dans la congrégation ou d'un effet du temps tant la présence et l'influence des architectes italiens est grande dans la Lorraine moderne. Cela est tout particulièrement vrai pour l'architecture civile et se remarque aussi largement dans les grandes réalisations d'églises paroissiales totalement indépendantes des bénédictins. Le seul cas vanniste où cette influence italienne est avérée, est celui de l'abbaye nancéenne Saint-Léopold dont l'église est voulue comme la copie d'un modèle romain avec les avatars de cette aventure décrits dans la notice de cette abbatiale

ancienne église S.Joseph de Nancy
abbatiale prémontrée

420 BONNET, *op cit,* p. 62

majestueuse. Là, entre chaque pilastre des collatéraux, s'ouvre une sorte de petite chapelle d'environ 1,7 m. de profondeur, apparemment sur un seul côté. Nous sommes alors là dans un dessin proche de ce qui existe encore aujourd'hui à l'église abbatiale de Moyenmoutier ou à l'église prémontrée de Nancy, actuel temple protestant.

Ce soin apporté au décor et à l'agencement des lieux de culte revêt divers aspects et fait partie des critères d'appréciation d'un édifice. Ainsi, après que dom Grillet ait, en 1758, fait remplacer l'autel de Saint-Nicolas de Port par un nouveau et les tapisseries par des boiseries, l'aménagement est terminé.

Cette touche baroque qui se rencontre parfois dans les églises classiques de l'est de la France, y compris dans les édifices vannistes, se manifeste à Saint-Avold par le décor légèrement rocaille des lambris surmontant les stalles dans le chœur mais surtout avec une gloire amputée après la Seconde Guerre mondiale de sa partie supérieure. Dans l'abside, les lambris s'ouvrent pour faire place à une niche dans laquelle est aujourd'hui placée une statue de saint Nabord en tenue de légionnaire romain et au pied duquel sont exposées les reliques de l'église. Au-dessus de la niche, la gloire présente actuellement des têtes d'angelots dans des nuées au centre desquelles l'œil de la Providence[421] a cédé la place à un cœur transpercé serti d'une couronne d'épines, motif qui n'est pas sans rappeler les armes des bénédictins, à savoir un cœur ardent sommant trois larmes. L'œil divin était surmonté d'un ange doré offrant la communion aux fidèles[422]. Avant sa destruction partielle récente, cette gloire naborienne présentait des anges en extase, à demi allongés parallèlement au cintre de la niche et, de chaque côté de celle-ci, un panneau à motif eucharistique. Sur le premier ce sont des angelots dans des nuées tenant cep de vigne et grains de raisin. Sur le second, ce sont des angelots présentant gerbes de blé et guirlandes de roses. La présence de gloire est assez rare dans l'est de la France et se remarque bien souvent d'autant plus quand elle s'insère dans une élévation toute classique comme à Guebwiller. Une gloire bien sage et classique a été dessinée pour l'église de l'abbaye Saint-Vincent de Besançon au début du XVIIIe siècle sans qu'il soit possible de savoir si elle a ou non été réalisée[423].

Cette touche baroque trouve une plus grande expression chez les prémontrés et encore plus encore chez les chanoines réguliers qui apprécient ce côté fastueux du temple

421 BRONDER *op cit*, p. 83-84

422 *ibid*, p. 84

423 MARCHAL Corinne, "L'abbaye Saint-Vincent de Besançon aux XVIIe et XVIIIe siècles, des riches heures du renouveau vanniste à la mesure de son ensemble monumental", *Histoire et patrimoine ne Franche-Comté, Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, nouvelle série n° 55, 2013, Besançon, Société d'Emulation du Doubs, 2014, pp. 81-111, ici p. 99

où tout concourt à la théâtralisation du culte dans un esprit romain ultra tridentin. Quand, en plus, ils rencontrent auprès du duc Stanislas d'origine polonaise, un mécène pour leur église de Lunéville, le baroque ne peut que s'y exprimer davantage. Là, comme dans bien d'autres églises des chanoines des deux ordres, cohabitent dans le chœur un maître-autel à tabernacle et des représentations de saints et saintes et de Marie ce qui n'apparaît jamais de manière aussi ostentatoire chez les vannistes. En effet, les seuls décors non directement liés au culte eucharistique qui s'y trouvent, sont placés dans les stalles de manière assez discrète et donc accessibles uniquement aux religieux eux-mêmes. Notons aussi que les gloires ne sont pas uniquement présentes dans le chœur mais aussi comme à Nancy sur les autels latéraux surmontés d'un retable encadré de pilastres de marbre avec chapiteau dorés et couronnés par une gloire avec des têtes d'angelots émergeant des nuées. Si les vannistes ne semblent pas spécialement avoir recours aux gloires, ce n'est pas le cas des mauristes dont plusieurs exemples témoignent encore aujourd'hui à travers la France.

3) Séparation ou pas entre le chœur et la nef ?

Arrive tout naturellement et de manière prégnante, la question de la séparation entre le chœur et la nef de l'église alors que cette question prend un tour particulier en cette époque où s'installe puis domine le sentiment de réforme catholique. La liturgie renouvelée se trouve centrée sur l'eucharistie, sacrement par excellence et démarquant l'Eglise romaine des Eglises réformées. Certes cette réforme liturgique n'est pas sans opposants dont les jansénistes[424] ce qui rend d'autant plus surprenante son application avec ferveur dans les églises de la congrégation. Ce n'est déjà pas dû à leur soumission aux évêques lorrains, ni à proprement parler à une question de liturgie. Le jansénisme vanniste est plus profond et touche à la théologie même au-delà des simples aspects factuels. Il est vrai néanmoins que cette application ne se fait réellement qu'au XVIIIe siècle alors que les grands débats sont apaisés, que la congrégation toujours aussi jansénisante, n'en fait plus une revendication après les troubles du XVIIe siècle en Lorraine. Ainsi, le jubé de Saint-Mihiel est encore réparé en 1632, relié alors au premier étage du cloître par une galerie passant au-dessus de la chapelle des abbés[425]. Il disparaît lors de la reconstruction du chœur à partir de la fin du XVIIe siècle. Certains éléments de son décor sont toutefois conservés et réemployés surtout

424 MARTIN P., *Le théâtre divin… op cit*, p. 145ss
425 DUMONT, IV, p. 6

au-dessus de porte de la sacristie, côté sacristie et non église et donc réservés aux seuls religieux.

Néanmoins, les vannistes s'intègrent parfaitement dans le mouvement issu de la réforme liturgique voulue par le concile de Trente. L'autel est le lieu de toutes les attentions avec le chœur qui l'entoure dont les stalles des religieux. Les vannistes font systématiquement tomber les jubés qui existent dans leurs églises et en cela, ils se démarquent nettement de leurs confrères mauristes qui en conservent un bon nombre voire en créent de nouveaux. C'est notamment le cas dans leur province de Normandie, où l'abbaye Saint-Etienne de Caen se voit dotée d'un nouveau jubé en 1725 après celui du Bec en 1699 alors que celui de Fécamp ne disparaît qu'avec la Révolution française[426]. En Lorraine, la primauté au chœur ouvert est claire chez les bénédictins qui systématisent leur disparition, disposition que ne prennent pas pour autant tous les ordres religieux ou paroisses où quelques exceptions se remarquent.

Jubé de l'église prémontrée de Benoîte-Vaux

Ainsi, les grands jubés des chapitres nobles de Remiremont et Epinal restent en place jusqu'à la Révolution française. A Benoîte-Vaux, le jubé est même toujours là. Ce n'est cependant pas une habitude chez les prémontrés où Benoîte-Vaux est clairement une exception. Les jésuites de Pont-à-Mousson déplacent le magnifique jubé flamboyant de l'église des Antonins qu'ils reçoivent à leur arrivée pour en faire une tribune d'orgue. Ainsi, il semble bien qu'en dehors de cas particuliers liés à des chapitres cathédraux ou séculiers, les jubés tombent vite en Lorraine. En ce qui concerne les paroisses, les informations manquent pour établir une généralité.

Les vannistes ne semblent pas avoir hérité d'églises à jubé même lorsque celles-ci sont partagées avec les paroissiens. En effet, le seul jubé documenté est celui de Saint-

426 ROSTAND André, "L'œuvre architecturale des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en Normandie (1616-1789)", *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, tome XLVII, année 1939, Caen – Rouen – Paris, Jouan et Bigot – Lestringant – A. Picard, 1940, pp. 82-223, ici p. 214

Mihiel qui disparait dans les travaux de construction du chœur entre 1707 et 1710. Néanmoins il ne faudrait pas croire que chœur ouvert signifie absence de séparation. Au contraire, pour autant qu'il soit possible de le savoir, les chœurs vannistes sont toujours séparés de la nef par un emmarchement et une grille. Cette dernière se montre dans les exemples conservés ou attestés comme assez basse, en fer forgé et tout particulièrement travaillée. L'exemple de Moyenmoutier toujours en place en témoigne. Les portes de celle-ci sont de plus, ornées des armes de la congrégation ce qui semblait être aussi le cas de la grille de Senones conservée en réemploi dans le cloître. Les religieux conservent également leur place dans le chœur, entre les fidèles et le maître-autel à de très rares exceptions près. Et encore dans ces cas particuliers, à aucun moment, ils ne semblent avoir pensé à un autel à double face qui aurait permis la célébration et l'adoration depuis la nef et le chœur en même temps. Les grilles de chœur semblent donc se présenter davantage comme une séparation n'empêchant pas la vision du chœur de l'église et de l'autel qui s'y trouve. Les jésuites accordent aussi une place éminente à l'autel majeur en évitant la multiplication des autels secondaires. En cela, ils sont rejoints par les vannistes dont les églises ne comptent guère plus de trois autels et, dans une certaine mesure, par l'ensemble des décideurs en matière d'aménagement d'église puisque disparaissent alors un certain nombre d'autels des nefs des églises paroissiales. L'autel majeur jésuite se doit d'être certes visible mais aussi bien dégagé pour une approche facile afin d'y placer les tables de communion. Ainsi, l'abside est-elle souvent précédée d'une travée supplémentaire à cette fin[427]. De même, chez les visitandines, les consignes parues dans le coutumier de l'ordre précisent que le chœur doit être séparé de la nef par une balustrade en

L'église prieurale de Flavigny
(vue intérieure, état en 2012)

[427] MOISY Pierre, *Les églises des jésuites de l'Ancienne Assistance de France*, 2 vol., Rome, Bibliotheca Instituti Historici, 1958, tome I, p. 322

bois de deux pieds et demie de haut alors que l'autel est imposant (8 pieds de long pour 3 de hauteur) et surélevé sur trois marches[428].

Largement ouvertes aux fidèles, les églises vannistes sont, pour eux, l'occasion de faire circuler des messages forts sur leur spiritualité et les dévotions qu'ils entendent privilégier. Ainsi, le culte eucharistique est central et les prescriptions tridentines de visibilité du Saint-Sacrement y sont particulièrement bien respectées. Les églises vannistes se présentent avec un plan "en enfilade" depuis la nef des laïcs, les stalles des religieux et le sanctuaire. Ce type semble privilégié dans les ordres masculins d'une manière générale et plus spécialement dans les grandes maisons[429]. Cette affirmation est toutefois à nuancer. Les vannistes privilégient effectivement ce plan qui ne se retrouve pas chez les prémontrés ou les chanoines réguliers de Saint-Augustin. En effet pour les prémontrés, le recours à des stalles placées dans un bras du transept est davantage usité ou, partageant cette disposition avec les chanoines réguliers, ce sont des stalles disposées au long des murs du chœur et enserrant l'autel. Les ordres nouveaux, franciscains et dominicains, notamment, privilégient quant à eux, un modèle sans stalles alors que les jésuites utilisent volontiers des tribunes pour se séparer des laïcs. Ainsi, ce modèle de plan en enfilade, s'il n'est pas une particularité vanniste, est le modèle localement appliqué par eux à la différence de ce que pratiquent les autres ordres religieux dans la région. Ainsi, il est possible d'en faire une des caractéristiques des églises vannistes de Lorraine. A Saint-Avold comme à Moyenmoutier, les premières stalles hautes en entrant dans le chœur sont plus larges que les autres, ce sont très certainement celles du prieur et de l'abbé qui ainsi peuvent surveiller leur communauté assemblée et être face au maître-autel. D'une certaine manière aussi, ils s'exposent aussi en gardiens de la clôture car ils séparent de manière relativement symbolique, les religieux du regard des fidèles qui sont derrière eux.

4) Le lieu des moines, le chœur

Dans les chantiers des abbayes, nous avons vu que le chœur est assez rapidement au centre des attentions des vannistes car c'est souvent le seul endroit qu'ils reprennent rapidement ou reconstruisent. Cela est déjà le cas à Moyenmoutier I où dom Belhomme fait percer de nouvelles fenêtres beaucoup plus grandes que les précédentes. A Saint-

428 *Coustumier et directoire pour les sœurs religieuses de la Visitation Sainte Marie*, Paris, François Muguet, 1667, p. 147

429 CHEDOZEAU, *op cit*, p. 72

Mihiel, le chantier de l'église démarre aussi par le chœur qui, comme à Senones, Breuil et au Saint-Mont est reconstruit de manière beaucoup plus développée. Ces nouveaux chœurs sont des espaces spacieux où doit pouvoir se dérouler la pompe des grandes célébrations. C'est aussi et surtout le lieu que les religieux aménagent pour leur usage. C'est leur espace, dès lors dissocié de la nef et donc des laïcs qui viennent assister aux offices. Leurs stalles y prennent place avec le maître-autel. Il convient d'ajouter que le chœur des églises sert aussi à des lectures édifiantes prévues par la règle, les écrits de Cassien, qui y sont lus avant l'office des complies[430].

a) un austère lieu de prière ?

Le chœur ainsi défini comme espace de prière propre aux religieux, son décor dit quelque chose du message que les commanditaires de ces reconstructions ont à faire passer aux moines. Ainsi il n'est jamais fait mention de statues dans le chœur alors que deux exemples de reliques y sont supposés, à Moyenmoutier II et Saint-Avold ; et encore est-ce là des reliques liées à la fondation ou à l'histoire du monastère comme saint Nabord ou les premiers compagnons d'Hydulphe. En effet, celles qui s'y trouvaient à l'arrivée des vannistes sont replacées dans la nef ou une chapelle latérale comme les reliques de saint Anatole à Saint-Mihiel par exemple.

Le sacellum de l'abbatiale de Bouzonville (état en 2012)

Cependant, à l'arrivée des vannistes il existe plusieurs espaces dévolus à ce culte des reliques. Ainsi, l'architecture de l'église Sainte-Croix de Bouzonville en conserve encore aujourd'hui la trace. Là, le chevet se compose de trois absides dont la centrale comporte un appendice axial. Ce dernier, sorte de *sacellum*, enjambe ce qui devait être l'ossuaire du cimetière monastique. Il peut s'agir d'une chapelle sacramentaire, destinée à recevoir les reliques de la vraie Croix. A Saint-Avold, la niche en fond de chœur abritant depuis le début du XXe siècle une statue de saint Nabord, pourrait avoir eu le même rôle. Saint-Mihiel connaît

430 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, vol. 2, p. 94

également un autel au fond du chœur destiné à accueillir les reliques de Saint-Anatole et ce, jusqu'en 1661 lorsque ces dernières sont déplacées dans la chapelle des évêques et l'autel du chœur dédié à Notre-Dame de Pitié. Ainsi, par les reliques qui demeurent dans les chœurs vannistes, il est possible de dire que ces derniers visent surtout à préserver la mémoire soit d'une vie religieuse exemplaire ou encore liées au mystère pascal. A Saint-Avold, la méconnaissance de l'usage premier de la niche du chœur ne permet pas de dire quel message, ces éventuelles reliques auraient transmis. Le cas de Saint-Mihiel est tout particulièrement atypique car la dévotion mariale reste très peu présente dans les maisons vannistes et la dédicace de cet autel secondaire à l'usage exclusif des religieux apparait donc surprenante. En effet, le chœur est avant tout l'espace de l'action liturgique célébrée par les religieux, prêtres et non-prêtres et donc assez peu l'espace de dévotion personnelle bien que cela ait pu l'être comme le rappelle la règle au chapitre consacré à la chapelle du monastère[431]. En tenant compte de l'ampleur de l'abbatiale Saint-Michel et de son chœur, nous pouvons hasarder l'hypothèse d'une église en quelque sorte dédoublée. Il y aurait l'église comme telle dans son ensemble architectural ce qui suppose que les religieux aient utilisé la nef lors des chapitres généraux. Parallèlement, le chœur architectural de la grande église aurait été utilisé comme oratoire de la communauté lui permettant ses célébrations tant de l'office que de l'eucharistie.

Les chœurs vannistes reçoivent parfois quelques décors supplémentaires par rapport à ceux auxquels la pensée va directement. Néanmoins, ils concourent toujours à un même message et un souci de dignité du lieu. Les monuments funéraires qui peuvent s'y trouver sont presque systématiquement déplacés ou détruits. Un cas particulier se dégage, le chœur de l'abbatiale de Munster est orné de tapisseries au-dessus du lambris des stalles. Est-ce parce que ce chœur médiéval n'est ni remplacé ni redécoré selon le goût du temps ? C'est plus que probable car partout ailleurs, un nouveau décor architectural est posé. En effet, cette solution de tapisseries dans le chœur se retrouve de manière provisoire à Saint-Nicolas de Port où le prieur en commande quatre pans car depuis son incendie en 1635, le chœur "demeure dans cet état ce qui était fort laid à voir"[432]. Le souci de rendre de la dignité au lieu est manifeste et cette solution ne constitue qu'un pis-aller en attendant de pouvoir redonner au lieu un aspect convenable car il est vrai que la grande église demande alors de lourdes réparations. Il en est de même au Saint-Mont puisque, lors des

431 *Regula… op cit*, p. 85
432 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283

aménagements de l'église au XVIIIe siècle, les tapisseries du chœur sont remplacées par un lambris en bois.

A l'exception de Morizécourt dont le chœur est orné d'une *Assomption de la Vierge*, le décor apparaît très christocentrique et orienté vers le sacrement eucharistique. En effet, dans le décor des chœurs, assez peu d'éléments apparaissent si ce n'est parfois des tapisseries cachant l'architecture non encore rénovée comme au Saint-Mont ou à Munster. Ailleurs, lorsqu'il s'agit de tableaux, ils représentent des scènes de la vie du Christ, la Cène à Moyenmoutier, le cycle évangélique de l'adoration des mages à la Pentecôte à Saint-Léopold ou encore le Résurrection à Saint-Avold, tableau mis en parallèle avec l'Assomption de la Vierge. Le jansénisme plus ou moins avoué de la congrégation transparaît dans ces choix privilégiant les thèmes christiques et dont les seules représentations de Marie sont sa glorification par son Assomption ; elle conduit vers le ciel. Il n'est pas de même pour d'autres ordres religieux comme les prémontrés qui y mettent les grands saints de leur ordre ou inspirant leur spiritualité mais cela est tout particulièrement remarquable chez les visitandines où le chœur des moniales est orné de tableaux et images dévotes avec une représentation de la Vierge au-dessus de la stalle de la supérieure[433].

Dans leurs décors, ces chœurs apparaissent comme autant de prolongements de la nef. C'est un même espace unifié - dans le cas des églises entièrement construites par les vannistes - qui unit le peuple de Dieu dans la prière. La sobriété et le nombre réduit d'éléments composant son mobilier ne doivent pas faire oublier que celui-ci peut être richement orné et finement travaillé. Et c'est justement là que les nuances s'apprécient davantage.

b) les autels

"Une église ne doit être faite que pour le grand autel"[434]. Cette affirmation de l'abbé Cordemoy dans son traité sur l'architecture rejoint pleinement les préoccupations post-tridentines. En effet, il est alors devenu nécessaire d'assurer une parfaite visibilité au mystère eucharistique, renforcé par la réaffirmation de la Présence réelle trouvant son siège

433 REGOND Annie, "La commande artistique de l'ordre de la visitation en France au XVIIe siècle", dans DOMPNIER Bernard - JULIA Dominique (dir.), *Visitation et visitandines aux XVIIe et XVIIIe siècles*, actes du colloque d'Annecy 3-5 juin 1999, CERCOR travaux et recherches XIV, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2001, pp. 381-408

434 CORDEMOY, *op cit*, p. 186

dans le tabernacle qui est désormais posé sur l'autel principal, lien entre le sacrifice accompli et ce que celui-ci apporte au monde. Dans la pratique, cela n'est pas sans poser quelques problèmes notamment dans les églises monastiques comme dans les collégiales et cathédrales. Ainsi, selon le modèle romain adopté dans quelques constructions françaises du XVIIIe siècle comme la cathédrale de Montauban ou lors du réaménagement des cathédrales de Noyon et de Sées, un autel à double face apparaît, placé sous la coupole ou un baldaquin[435]. Le cardinal Bona consacre à l'autel un long chapitre de son *De rebus liturgicis* et la forme en tombeau s'impose. La présence sur l'autel du tabernacle impose le lien entre les mystères célébrés et la Présence réelle[436]. Les prescriptions romaines sont claires. Le tabernacle doit être orné à l'intérieur comme à l'extérieur[437] et les constitutions vannistes ajoutent l'obligation de maintenir une lampe allumée dans l'église, près du saint sacrement[438]. Cette primauté de l'autel où est conservé le Saint-Sacrement est marquée chez les vannistes par le fait que seul cet autel est salué d'une génuflexion des religieux alors que les autres autels ne le sont que d'une inclinaison. Dans le silence prescrit de leurs allées et venues, ils saluent ainsi le Saint-Sacrement et non l'autel en lui-même[439]. Le silence demandé est voulu par respect pour le lieu mais aussi afin de ne pas troubler la prière silencieuse des religieux qui seraient déjà dans le chœur pour une oraison personnelle.

Complémentaires des aménagements du chœur, les maîtres autels sont alors très souvent remplacés. Ainsi, par exemple, le prieuré de Flavigny renouvelle son autel en marbre sous l'impulsion de dom Cellier et cet autel est repris une vingtaine d'années plus tard, en 1752. La même démarche s'accomplit au Saint-Mont où un nouvel autel en marbre et pierre est commandé à Nancy en 1758 pour remplacer l'ancien autel encore en bois. La forme liturgique du tombeau est alors la norme et l'utilisation du marbre presque tout autant. Néanmoins la simplicité reste de mise. C'est peut-être là un indice du sens liturgique des vannistes dans la suite des prescriptions tridentines. En effet, le sud lorrain connait un large renouvellement des autels dans cette période mais ils demeurent encore très souvent en bois. Certaines familles de menuisiers se sont en quelque sorte spécialisées dans ce type de meuble. C'est notamment le cas des Jacquin et Gerdolles aux confins de la

435 CHEDOZEAU, *op cit*, p. 88-90
436 MARTIN P., *Le théâtre divin… op cit*, p. 148
437 *ibid*, p. 146
438 *Regula… op cit*, p. 228 : *Coram sanctissimo sacremento diu noctuque lampas ardeat, et mane vel fero, si patens remanear ecclesia, ubi opus erit, lucernae sufficiantur*
439 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, tome II, p. 185

Lorraine, de la Bourgogne et de la Champagne. Leurs réalisations en bois dorés sont de véritables œuvres d'art au riche décor valorisant le culte eucharistique et la procession des saints[440]. Ces artisans ne semblent pas être intervenus dans les maisons bénédictines. Chez les vannistes, tous les autels sont en marbre, adoptant la forme traditionnelle du tombeau surmonté du tabernacle mais sans retable.

Le décor de l'autel est certes beau mais relativement sobre et la garniture d'autel de même à quelques exceptions près. Ainsi, ne sont représentés que quelques éléments récurrents sur les autels vannistes subsistants. Ce sont déjà des croix, simples ou pâtées à l'avers et au revers de l'autel. Le maître-autel de Saint-Mihiel présente aussi une particularité, celle d'avoir sur son devant d'autel, les armes de la congrégation. Cette originalité du décor d'un autel majeur peut coïncider avec le désir de dom Hennezon d'en faire le siège officieux du chapitre général de la congrégation et ainsi, les pères rassemblés le sont aussi par leur congrégation. Cela va dans le sens de l'hypothèse que nous avons formulé plus haut de l'installation des religieux dans la nef de l'église abbatiale lors des chapitres généraux.

Le chœur de l'église abbatiale de Saint-Avold vers 1930 (Arch. mun. Saint-Avold)

A contrario, Saint-Avold n'est dotée que d'un autel en bois qui est remplacé par l'actuel autel en marbre en 1860. Cette disposition est tout-à-fait atypique dans une église vanniste. En effet, le recours au marbre ou à une autre pierre est de rigueur dans ces grandes églises abbatiales. Les différentes nuances de marbre contribuent à la splendeur du monument sur lequel le tabernacle accueille la Présence réelle. La place privilégiée de l'eucharistie dans la liturgie monastique, l'esprit post-tridentin et les influences jansénistes concourent à cette mise en valeur du maître-autel ce qui induit un soin tout particulier apporté à sa réalisation. Néanmoins, cet autel ne devait pas manquer de dignité car il

440 MICHEL Jean-François et Marie-Françoise, *Les sculpteurs de Dieu*, Paris, éd Messene, 1998

prenait certainement place entre les deux consoles en bois doré et marbre toujours conservées et surtout était surmonté d'une gloire en pierre. La présence de cet élément de décor résolument baroque dans un cadre architectural très classique, est une autre originalité du décor du chœur de cette maison.

Comme un point de mire pour l'assemblée, l'église bâtiment et communauté humaine est totalement structurée par, et tournée vers, l'autel qui à Saint-Avold voit la transcendance du mystère nettement plus marquée qu'ailleurs car, en effet, les baldaquins restent très peu nombreux dans la congrégation. Ne sont documentés que trois occurrent-ces : à Saint-Mihiel, Senones et Munster. Le premier cas pourrait se placer dans la filiation de la cathédrale de Verdun alors que les deux autres révèlent plus certainement - comme à Saint-Avold d'une autre façon - une éventuelle influence germanique qui, en ces lieux-là, se comprendrait aisément. Les accents baroques, les baldaquins et gloires se retrouvent de manière plus fréquente en Alsace qu'en Lorraine. A Senones, les colonnes de bronze remontant à la fin du XVIe siècle, fondues en 1640, sont remplacées en 1680, pour ne disparaitre ensuite qu'au moment de la Révolution française. De même, un baldaquin existe à Munster, réalisé à la du fin XVIIe siècle par Adrien de Remiremont alors que les anges au-dessus des colonnes sont d'un artisan de Kaysersberg. Enfin, à Saint-Mihiel, lors du réaménagement du chœur, les religieux utilisent probablement l'ancien autel des reliques de saint Anatole pour leurs célébrations puisqu'il y est déposé un tabernacle ancien d'une grande richesse décorative. Réalisé à la demande de l'abbé Henri de Lorraine, le tabernacle proprement dit repose sur l'Arche d'Alliance et est flanqué des deux figures d'une scène de l'Annonciation, la Vierge et l'archange. Ainsi, c'est tout un discours théologique qui est offert à ceux qui le contemple. Par son incarnation représentée par l'Annonciation, et le mystère de sa mort – résurrection symbolisé par le tabernacle, le Christ est venu renouveler l'alliance de Dieu avec son peuple et s'offrir pour sauver le monde.

Ainsi, le maitre-autel ancre bien les vannistes dans les prescriptions de leur temps. Le recours aux formes et matières recommandées, à un décor soulignant la Présence réelle, en font des artisans des préceptes tridentins. Ils ne se démarquent donc pas ici, d'autres réalisations commandées par des chapitres, évêques ou autres religieux. Cela montre aussi que, comme nombre de clercs, l'affirmation de la Présence réelle et la primauté eucharistique n'est pas à montrer pour eux mais pour les fidèles assistant aux offices.

De même, le recours au baldaquin participe de ce mouvement de mise en valeur de l'autel. Il est là, par contre, partagé par les autres congrégations bénédictines et même plus

largement en France où de nombreux exemples sont documentés ou encore existant. Les mauristes, peut-être selon une tradition plus française, déploient également de grands retables dans certaines maisons de leur congrégation à l'instar de ce qui se fait dans d'autres ordres ou plus encore dans les églises paroissiales. A l'opposé aucun n'est documenté chez les vannistes où, si l'autel peut prendre place sous un baldaquin, il n'y a pas de retable comme celui que font ériger les chanoinesses de Remiremont pour accueillir les reliques des fondateurs, saints et saintes du Saint-Mont. Cela amène aussi à la relative nudité des chœurs vannistes à la différence de ceux notamment des prémontrés ou plus encore des paroisses tant urbaines que rurales. L'architecture différenciée dans ce dernier cas entre les chœurs et les nefs n'apparaît pas dans les réalisations vannistes. Il est vrai, qu'étant dans leur église, ils n'ont pas à marquer dans la pierre la différence du lieu bien que les nefs vannistes soient fréquentées largement par des laïcs.

Remiremont, retable des corps saints (1623)

Cela est particulièrement vrai pour les autels à retable ou baldaquin qui prennent place sous la croisée alors que les frères s'installent dans un des bras du transept quand il y en a un, devant ou autour de l'autel, séparés des fidèles par une grille en fer forgé. Le décor de ces retables, très peu présent chez les vannistes, est très souvent, chez les prémontrés en lien avec la dédicace de l'église à Marie. De même, les figures de saint Norbert et saint Augustin, les pères de l'ordre sont quasi systématiquement présents soit sur des autels latéraux soit en médaillon à l'entrée du chœur

Le décor du chœur de l'abbatiale de Pont-à-Mousson (médiathèque du patrimoine)

comme à Pont-à-Mousson. Là, les prémontrés utilisent le chœur de leur abbatiale Sainte-Marie-Majeure pour en faire une véritable catéchèse tant à destination des religieux eux-mêmes que des fidèles qui assistent aux offices depuis la nef. En effet, les patrons et grandes figures de l'ordre y apparaissent dans le stuc formant lambris. Ce cas n'est pas unique chez les fils de saint Norbert. Il se reproduit dans leur maison de Benoîte-Vaux en Meuse actuelle où le décor résolument baroque du chœur présente Norbert et Augustin, Pierre et Paul qui encadrent l'autel surmonté d'une statue de la Vierge. De même, les saints fondateurs de l'ordre sont particulièrement présents dans les églises trinitaires tout comme l'est l'iconographie mariale présente sur les retables des maîtres-autels[441]. Dans leur souci de différenciation des espaces, les églises paroissiales traitent de manière différente le décor du chœur et celui de la nef. C'est bien là une différence notable avec les bénédictins où Marie comme saint Benoît ne sont quasiment pas dans le chœur et assez rarement en ce qui concerne le fondateur de l'ordre dans un autel.

Cependant, dans tous ces aménagements, les vannistes restent relativement sobres face au radicalisme que mettent en œuvre par exemple les chanoines réguliers de Saint-Augustin réformés par Pierre Fourier. En effet, ces derniers se montrent intransigeants avec les jubés et la prééminence à accorder au maître-autel et en cela les vannistes les rejoignent mais lorsqu'il s'agit de détruire les autels latéraux, la statuaire ancienne et les stalles qui sont remplacées par des bancs[442], les vannistes ne suivent plus. Les prémontrés se montrent à mi-chemin entre ces deux conceptions car, si dans l'aménagement faisant suite à l'incendie de leur abbatiale, les religieux de Pont-à-Mousson suivent les habitudes des chanoines de Notre-Sauveur, cela n'est pas systématiquement appliqué dans toutes leurs églises. Finalement, le message centré sur l'eucharistie passe de manière beaucoup plus claire chez les vannistes où quasiment aucune autre représentation ne prend place dans le chœur de manière à être vue largement par tous. De même, l'implantation rurale de beaucoup de ces maisons vannistes ne contribue probablement pas à les entraîner vers une expressivité sensible et théâtralisée du mystère chrétien. Cela semble d'autant plus vrai que les touches baroques ne se rencontrent réellement de manière assez forte qu'à Nancy et Saint-Avold. Ainsi si le décor des chœurs n'est pas négligé, ce sont et surtout les nefs qui restent peuplées chez les vannistes de manière parfois assez importante même si la tendance est à l'élimination des éléments apparaissant comme inutiles. Le plan et l'élévation de l'église concourent tout autant que son décor à faire passer ce message centré

441 LIEZ, *op cit*, pp. 368-375
442 ANDRIOT, *thèse cit*, p. 193

sur la Présence Réelle et l'eucharistie. Leur goût pour l'histoire se trouve conforté par le soin qu'ils apportent aux cultes locaux liés au passé de leurs maisons sans que toutefois ils prennent trop de place. Leur intérêt pour les monuments anciens les amènent à les préserver mais, sans toutefois leur accorder une grande importance. En effet, lorsque leur conservation n'est pas gênante pour l'aménagement des églises, ils restent, sinon ils sont déplacés voire impitoyablement détruits.

c) les stalles

C'est donc plus naturellement dans les stalles que les rapports des vannistes avec la liturgie et même au-delà va être plus explicite, tant par leur disposition que dans leur décor. Peu d'ensembles complets de stalles vannistes ont survécu jusqu'à aujourd'hui. A l'exception de Moyenmoutier, Saint-Avold et Saint-Mihiel où ces sièges et leur décor sont toujours à leur emplacement d'origine, il subsiste deux ensembles fragmentaires. Ce sont les éléments en provenance du Breuil à Commercy réinstallées dans l'église paroissiale de la cité et à Bouzonville où quatorze sièges ainsi que quelques éléments de décor ont retrouvé une place dans l'ancienne église abbatiale devenue paroissiale. Les quatre ensembles conservés intégralement sont toujours en place dans les églises pour lesquels ils ont construits ou aménagés ce qui fait assez peu pour les dix-neuf églises vannistes de la province, néanmoins, un certain nombre de constatations peuvent être faites. En tout premier lieu, la relative adéquation entre le nombre de sièges dans les stalles et la taille de la communauté, le rapport se situant approximativement au double.

Tête d'enfant, miséricorde de Bouzonville

L'évolution de la perception que doivent avoir les fidèles de la liturgie eucharistique n'est pas sans affecter la disposition des stalles des religieux car une certaine proximité entre les fidèles et le prêtre doit être possible. Traditionnellement, ces ensembles sont situés avant le maître autel, entre les fidèles et celui-ci. Qu'elles soient installées sous la croisée du transept, dans la nef ou le chœur, les stalles occupent tous les emplacements possibles dans les monastères étudiés et cette diversité s'explique grandement par les contextes, notamment la destination des églises. Cette variété de positionnement est

cependant liée à la chronologie car s'observe, surtout depuis la fin du XVIIe siècle, une généralisation de la position adoptée qui devient unique dans toutes les églises ou presque.

Ainsi, à Senones, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les stalles se situent dans les dernières travées de la nef et le maître autel sous la tour-lanterne. Lorsque le chœur est agrandi, passant d'une simple absidiole sans profondeur à un vaste espace, l'ensemble est décalé vers le chœur architectural où le maître-autel et les stalles prennent place. Il est dommage que les stalles n'aient pas survécu car elles passent pour être "les plus belles et les mieux exécutées de tout le pays"[443]. Il est vrai que leur style du XVIe siècle devait trancher sur celui des siècles suivants. Cette disposition semble être celle qui est généralement admise. Il en est ainsi par exemple à Saint-Avold et à Moyenmoutier. Une exception cependant, à Saint-Mihiel, le déménagement des stalles à l'arrière de l'autel, position presque unique chez les vannistes lorrains, est dû au souci des religieux réformés de prier au calme, plus éloignés de la nef où se presse la population apparemment bien dissipée. Cela ne se fait évidemment pas sans "murmures de la part des non-religieux"[444]. Aux mêmes causes, les mêmes effets pour l'église du Saint-Mont qui est agrandie d'une "coquille derrière le grand autel pour y placer les stalles pour qu'ils [les moines] soient plus commodément et qu'ils ne soient pas interrompus ni dissipés dans l'office lorsqu'il y a affluence de peuple"[445].

Dans la disposition même des stalles deux cas de figure se présentent à propos de la position de la stalle des supérieurs de la maison. Ainsi, à Moyenmoutier comme Saint-Avold, les supérieurs sont placés face à l'autel et comme leurs sièges sont en léger retour de l'ensemble, ils peuvent aussi surveiller leurs religieux. A Flavigny, si les stalles ont disparu, le marché pour leur reconstruction en 1734 est conservé. Le dessin original, perdu, est de dom Durand et il subsiste alors des "modèles" dans le fond de l'église, modèle auquel doit se référer le menuisier chargé des travaux. Les vingt-quatre sièges sont répartis de chaque côté du chœur par moitié avec dix sièges haut et deux bas à chaque fois. Ils sont adossés à un lambris rejoignant l'entrée du chœur et les autels aux saints du pèlerinage local.

Les sièges bas sont dévolus aux convers et frères lais alors que les sièges hauts sont pour les religieux profès. Ces derniers bénéficient d'aménagements supplémentaires

443 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones*, *op cit*, p. 262
444 DE L'ISLE, , *Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel… op cit*, pp. 272-273
445 Arch. dép. Vosges, 7 H 55

comme un pupitre pour y poser les livres de chœur, un petit rangement et surtout un crachoir. La présence de cette dernière pièce dans l'ensemble peut paraître troublante mais au vu des quantités de tabac achetées par chaque maison, la consommation de cette plante est importante. Ont-ils pour autant l'habitude de chiquer pendant les offices ou est-ce une précaution pour conserver de la propreté au lieu si les moines oublient de s'en débarrasser avant d'entrer dans l'église ?

Le baptême du Christ,
stalles de Saint-Nicolas de Port

Pour prendre un peu de hauteur, les stalles sont l'objet d'un décor soigné. Plusieurs bas-reliefs s'y insèrent. Ce décor reste majoritairement inspiré tant par l'architecture que par le monde végétal et floral. Peu de figures y apparaissent, même au niveau des miséricordes où pourtant la tradition veut que les artistes laissent plus facilement libre cours à leur imagination parfois fort peu religieuse. Chez les vannistes, rien de tel. Tout reste très sage et convenant. Dans les ensembles contemporains des réalisations vannistes toujours conservés en Lorraine, cette même sagesse se remarque déjà parce que les figures y sont très souvent, voire de manière très largement majoritaire, abandonnées au profit de culots très sobres parfois ou beaucoup plus fouillés comme c'est le cas dans les stalles de Rosières-aux-Salines. Ces dernières, contemporaines des bénédictins qui desservent aussi l'église paroissiale mais provenant de l'abbaye des chanoines réguliers de Notre-Sauveur de Belchamps sont à rapprocher de l'œuvre des Vallier qui livrent aussi leurs réalisations au chapitre de Remiremont, aux chanoines de Lunéville et de Domèvre et à la paroisse d'Essegney. Ils ne semblent pourtant pas avoir travaillés pour les bénédictins[446].

Il apparaît de grandes similitudes entre deux ensembles conservés chez les vannistes : Moyenmoutier et Bouzonville. En effet, ce sont les deux seuls à présenter des miséricordes à visages et les représentations de vertus traitées de manière très similaires et vraisemblablement d'après les mêmes gravures d'Hendrick Golzius. De plus, les dates

446 FALTRAUER Claude, "L'abbaye de Domèvre, architecture et mobilier" dans GUYON Catherine - ANDRIOT Cédric (dir.), *L'abbaye de Saint-Sauveur en Vosges, mille ans d'histoire*, Annales de l'Est, n° spécial, Nancy, Associations des historiens de l'est, 2010, pp. 363-381

connues pour ces réalisations concordent, fin du XVIIe - début du XVIIIe siècle. Des têtes de jeunes hommes enturbannés sont à rapprocher dans les deux ensembles et paraissent d'un même ciseau. Malheureusement, dans un cas comme dans l'autre, aucune archive ne vient renseigner sur l'atelier qui les a fabriquées.

Jouée des stalles de Bonzonville

Si les sièges restent sobres par leur miséricordes somme toute assez sages, les jouées entre les sièges eux-mêmes et formant accoudoir, offrent une plus grande diversité. A Saint-Mihiel et Bouzonville, ce sont des têtes qui ne sont ainsi pas absentes des stalles. A Saint-Nicolas et Commercy, ce sont des têtes d'aigle et à Moyenmoutier, des têtes de lions alors que Saint-Avold reste dans l'abstraction géométrique.

Stalle de l'église de Saint-Avold

Au niveau des sièges également, des parcloses et des petits bas-reliefs marquent les entrées des stalles. A Saint-Avold, les parcloses concaves vers les portes des sacristies présentent des chutes d'instruments de musique, d'objets liturgiques et de fleurs. Celles vers la nef présentent les vestiges de plusieurs décors sculptés : pour l'un une lance et une nuée d'une part et d'autre part un dragon ailé frappé par l'éclair ; pour l'autre, un angelot tenant une couronne d'étoiles d'une part et d'autre part, une tête d'animal. L'explication de ces figures est rendue d'autant plus difficile que les motifs ont été buchés au moment des troubles révolutionnaires et restent grandement illisibles. A Moyenmoutier, et probablement Bouzonville par analogie, les portes des stalles rappellent aux moines leur mode de vie à base de vertus à cultiver. Ce sont ainsi, Prudence et Justice, Force et Charité qui sont

figurées, sommées pour deux d'entre-elles par un lion vénitien couché, les pattes sur une tête d'agneau. Des lions semblables se retrouvent à Bouzonville.

Les stalles sont adossées à des lambris formant murs qui ne sont pas toujours collés aux murs mêmes de l'édifice. A Saint-Nicolas de Port, le décor des lambris dorsaux est atypique des autres ensembles de stalles vannistes documentées ou conservées. En effet, là, aucun des thèmes chers aux bénédictins ne s'y trouvent, pas de vertus ni de lions ou scènes d'histoire mais les évangélistes, apôtres et des scènes de l'ancien et du nouveau Testament. Par les sujets encore lisibles - les œuvres ont été grattées pendant la Révolution - le programme parait être axé sur les deux alliances symbolisées par Moïse sur le Mont-Horeb et les scènes de la vie du Christ. Avec les figures des apôtres Pierre et Paul, les deux colonnes de l'Eglise, c'est l'œuvre de salut de l'Eglise romaine et son caractère universel qui est proclamé.

Toujours, à Saint-Nicolas de Port, figure dans un des frontons rococo, un saint Nicolas avec les trois enfants dans le baquet. A Moyenmoutier, ce sont deux grands bas-reliefs de la vie du fondateur et à Saint-Mihiel, un saint Michel. Ainsi, en rapprochant ces derniers éléments, il apparaît que les vannistes illustrent bien leur histoire mais pour eux-mêmes car aucun laïc ne peut voir ces décors. De même, c'est quasiment le seul endroit dans l'église où des armoiries d'abbés peuvent être lues. Enfin, les vertus ou les scènes bibliques qui y figurent, leur sont destinés. L'église apparaît bien comme leur lieu, celui où ils se plongent dans leurs racines, celui où ils retrouvent le contenu de leur foi et donc celui où ils la chantent.

Perspective dans les stalles de Saint-Mihiel

Si l'absence de représentations de scènes et/ou personnages bibliques n'a rien de surprenant dans les lambris des stalles à l'opposé des ensembles canoniaux, la réalisation

de Moyenmoutier n'est pas sans susciter des interrogations[447]. La représentation en perspective transpose, en leur donnant une ampleur nouvelle, les décors en *intarsia* en faveur au XVIe siècle. L'abbaye d'Etival conservait avant leur destruction en 1944, un ensemble de stalles datées du XVIIe siècle présentant ce même motif mais de façon plus frustre. Un des panneaux a été réemployé depuis pour orner le siège du célébrant[448]. Les deux abbayes auraient-elles alors fait appel aux mêmes ébénistes ? Ou dom Alliot aurait-il voulu préserver l'idée d'un premier ensemble lors de sa commande de nouvelles stalles ? La première hypothèse semble à privilégier. Avec Bouzonville, un même atelier aurait été actif dans la montagne vosgienne au cours du XVIIe siècle. Cependant, la réalisation de Moyenmoutier est beaucoup plus fine que celle des deux autres maisons et semblent donc être due à un autre maitre. Notons aussi que Saint-Mihiel présente quelques panneaux en perspective qui ouvrent les rangs des stalles mais ils sont d'une composition différente des ensembles mentionnés avec ce type de décor.

Le chœur de Saint-Nicolas de Port (état en 2012)

Enfin, de manière récurrente, des cariatides scandent ou encadrent les ensembles. Assez rarement présentes dans les ensembles contemporains conservés, elles semblent plus nombreuses chez les vannistes. Ainsi à Saint-Mihiel se présente une succession de jeunes gens engainés scandant les panneaux dorsaux des stalles de la fin du XVIIe siècle. Il en est de même à Saint-Nicolas-de-Port.

447 FALTRAUER Claude, "Les stalles de l'abbaye de Moyenmoutier", *LPL 2009*-2, 106e année, vol.90, Nancy, Société d'histoire de la Lorraine, 2009, pp. 123-128

448 Disposées à l'origine dans le bras du transept, elles ont été gravement endommagées lors du dynamitage de l'église en 1944. Ce que le souffle de l'explosion a épargné, les bulldozers américains l'ont anéanti en déblayant l'édifice…

Ailleurs, ce sont surtout les stalles de l'abbaye de Salival qui se démarquent[449]. Là, ce sont de jeunes musiciens s'alternant avec des pilastres.

A Saint-Nicolas-de-Port, le décor de feuillage et frontons est nettement plus baroque que dans les autres lieux et un rapprochement peut être opéré entre celui-ci et les réalisations de Lunéville et Belchamps par François Vallier qui travaille en ces deux places pour les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le style des stalles laisse parfois paraître un goût pour le baroque comme les décors rocaille de Saint-Avold ou Saint-Nicolas de Port qui ne sont pas sans rappeler celui des chanoines de Lunéville. Néanmoins, les autres ensembles font preuve de plus de retenue dans l'exubérance et une certaine rigueur y est même bien présente.

Dans deux cas, des armoiries d'abbés sont présentes dans les stalles. Ce sont les armes de dom Alliot et de dom Belhomme à Moyenmoutier et celle d'un abbé non identifié à Saint-Avold. A chaque fois, ces armoiries sont aujourd'hui déposées. Elles se trouvaient sculptées dans des cartouches surmontant les stalles.

Lieu où siègent les religieux, les stalles laissent ainsi apparaître dans leur choix décoratif leurs préoccupations principales. Dans les grandes maisons, une certaine rigueur reste présente dans ces ensembles bien qu'ils ne puissent pour autant être qualifiés de modestes. La présence de figures montre le lien à la tradition de sculpture de ce type de pièces. La présence récurrente de têtes enturbannées les date d'une période où l'Orient attire. De même, les motifs bibliques ou théologiques comme les vertus rappellent aux religieux leur condition que parfois, des retours ou allusions à l'histoire de leur maison signifient également en les ancrant dans une tradition confinant parfois au folklore comme le saint Nicolas au baquet de la basilique de la ville éponyme. D'une certaine manière, la présence régulière de motifs architecturaux semble aller dans le même sens. Par leur présence dans le chœur, elles en constituent un élément primordial du décor pourtant inaccessible aux fidèles dont le regard est focalisé sur l'autel majeur. Leur richesse marque aussi d'une certaine manière, l'intérêt qu'ils éprouvent pour le confort de leur prière.

Les stalles sont bien souvent de véritables bijoux d'ébénisterie dans de sobres espaces dévolus à la liturgie et à la prière où le regard ne doit pas être distrait de ce qui se passe à l'autel. Ainsi, par son mobilier et les choix faits pour son aménagement, le chœur des églises abbatiales est déjà révélateur de l'introduction au plus profond des cloîtres

[449] Ce qui a survécu de ces stalles est aujourd'hui dans le chœur de la chapelle des cordeliers à Nancy. Elles sont datées de 1695 soit une date proche de celle de Moyenmoutier.

jansénisants des vannistes des principes tridentins et des idées de la Réforme catholique. Tant le soin apporté à l'organisation du lieu que la richesse des stalles et des autels amènent à s'interroger sur les aménagements des espaces dévolus aux fidèles non sans un détour par un lieu intermédiaire entre le quotidien et l'office.

5) La sacristie

La sacristie reste une des pièces les plus méconnues des établissements vannistes. En effet, si leur contenu est régulièrement décrit et relativement bien documenté bien que très peu d'objets ou vêtements liturgiques aient survécu jusqu'à nos jours, leur aménagement, lui, ne l'est jamais. Il y a aussi quelques éléments liés à l'eucharistie ou au culte mais qui n'en sont cependant pas des pièces majeures comme les crédences et autres consoles. Un certain nombre de textile apparaissent ainsi comme un tapis acheté par l'abbé pour les marches du maître-autel de Saint-Léopold de Nancy ou, dans la même église, des grands taffetas bleus pour la chapelle du Jeudi-Saint. Les temps liturgiques apparaissent ainsi marqués par des décors provisoires car il existe, par exemple, un décor d'autel pour le carême à l'abbaye Saint-Epvre de Toul où, parmi les accessoires liturgiques, se trouve un chasse-mouches….

Sacristie du prieuré de Châtenois
(vue partielle, état en 2012)

a) un espace de préparation à la célébration

Actuellement, il ne reste que quelques sacristies et meubles en place qui permettent néanmoins de s'approcher de ce que pouvait être la réalité de ce lieu. Il s'avère néanmoins important pour au moins deux raisons, la première est liée à la présence des objets et vêtements liturgiques, parfois d'un trésor donnant lieu à un catalogue ou inventaire, mais

aussi symboliquement car c'est le lieu de transition par excellence entre le cloître et ses lieux de vie d'une part et d'autre part le lieu de la célébration. C'est ainsi qu'assez logiquement, les sacristies prennent place à la jonction entre le cloître et le transept ou le chœur de l'église. Il s'agit parfois d'un petit bâtiment spécifique mais dans la majorité des cas, c'est tout simplement la première pièce depuis l'église sise dans le cloître.

Parmi les sacristies vannistes conservées, figure celle du prieuré de Châtenois. L'église a été remplacée par une construction plus vaste au XIXe siècle mais la sacristie, intégrée dans le presbytère occupant la seule aile ayant survécu du prieuré, est, elle, bien conservée avec tous ses meubles. Ces boiseries sont d'une très grande richesse décorative, ornée de décor à motifs floraux et végétaux dans un cadre architecturé proche de ce qui subsiste dans les stalles et sacristies d'autres lieux. Le décor y est typiquement celui du temps et la fonctionnalité des meubles, avérée. Dans l'angle proche de la porte de communication avec l'église, se trouve encore le lavabo des religieux avec le motif inspiré de l'antiquité et de la Renaissance du dauphin surmontant une vasque. Le mobilier occupe tous les murs de cette sacristie de taille relativement réduite. Dans cette pièce qui sert aux prêtres à se préparer matériellement et spirituellement à la célébration, pas de décor religieux et cela peut paraître surprenant. Se retrouve bien là l'esprit avant tout fonctionnel des vannistes. De plus, cette pièce étant une annexe de l'église tout autant qu'une des pièces ouvrant sur le cloître, elle se doit d'être néanmoins ornée, ornementation que la menuiserie des meubles nécessaires, rend d'autant plus aisée.

Sacristie de l'abbaye de Saint-Mihiel
(état en 2013)

A Saint-Mihiel, la sacristie se présente comme une vaste pièce entièrement lambrissée de placards et meubles bas (chasubliers notamment) au décor assez raffiné mais

sans réels motifs religieux. Le mobilier se compose de chasubliers, armoires et placards directement percés dans l'épaisseur du mur. Par les différences de décor remarquées sur les portes d'une grande partie des meubles, il apparaît que plusieurs ont été remplacées. De même, la disposition intérieure de ceux-ci a évoluée avec le temps et au fil des besoins. Ces meubles sont scandés par des pilastres moulurés et à caissons présentant des motifs végétaux et coiffés de chapiteaux corinthiens. L'ensemble est sommé d'un entablement légèrement saillant formant frise et orné de feuilles d'acanthe enroulées. Les trois fenêtres sont également lambrissées à l'intérieur par de sobres panneaux moulurés. Elles sont surmontées de frontons au décor végétal. La pièce elle-même est voutée d'ogives dont les arcs reposent sur des écoinçons et deux colonnes centrales délimitant ainsi six travées. Sur les clés des voûtes, se remarquent les armoiries de plusieurs abbés et les armes de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe.

A Saint-Avold, la sacristie conserve également ses boiseries en chêne mouluré qui datent de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le lambris couvre là aussi toute la hauteur des murs avec deux séries de panneaux de dimensions variées : ceux du rang supérieur nettement moins haut. Le mur ouest reçoit une double armoire dont les quatre vantaux de portes sont chacun divisés en trois panneaux superposés. Une haute armoire à deux corps est placée sur le mur sud. La partie basse, légèrement débordante, est à six panneaux de portes dont les deux extrêmes, à droite et à gauche, se replient pour dégager les tiroirs à chasubles. La partie haute est faite de deux armoires doubles juxtaposées prises sous des corniches qui s'étirent en segments de cercle. Les quatre vantaux sont divisés en trois par des panneaux s'harmonisant avec le revêtement des murs. À l'extrémité droite du mur sud, un petit placard bas à face cintrée et en forme de coffret pose sur le rebord de la partie basse du meuble. Le mur Est est doublé d'un chasublier à

Meuble de la sacristie de Moyenmoutier
(vue partielle – état en 2011)

hauteur d'appui. Il comprend trois séries de huit tiroirs superposés entre lesquelles s'intercalent deux groupes plus étroits de quatre tiroirs. S'élevant sur des pieds allongés en forme de consoles, deux armoires doubles posent sur la table et se terminent par des corniches cintrées. Sous les vantaux à deux panneaux de chacune des armoires s'allonge une suite de quatre tiroirs. Le mur nord est creusé de trois armoires à portes cintrées de deux battants à deux panneaux chacun montés sur des ferrures anciennes. Sur le lambris figurent les armoiries d'un évêque sur la corniche du mur ouest, à gauche, ainsi que celles d'un pape, sur la corniche du mur ouest, à droite.

A Moyenmoutier, ne subsiste de la sacristie des vannistes qu'un meuble qui, lors de la Révolution a été conservé pour le culte paroissial. Déménagé à plusieurs reprises, il a pris sa place actuelle au deuxième tiers du XIXe siècle, dans une sacristie neuve s'élevant à l'emplacement de la sacristie originelle de l'abbatiale. Placard sans fond, il présente un décor assez proche des meubles de l'abbaye de Saint-Mihiel.

Dans les grandes abbayes, la taille de la sacristie est en rapport avec le nombre potentiel de prêtres et peut même être particulièrement vaste car elle accueille souvent, outre les vêtements et objets du culte, le trésor de l'abbaye dont les reliques qui ne sont pas continuellement en exposition dans l'église abbatiale. Une seule abbaye a une annexe actuellement conservée à la sacristie pour le rangement des reliquaires et de certains ornements précieux, c'est Saint-Mihiel. Une description fait part d'une porte en fer protégeant une petite pièce dont l'accès est particulièrement surveillé. Cela semble être aussi le cas à Senones mais là, l'hypothèse ne repose que sur de très vagues allusions. Enfin, à Moyenmoutier I, sur le plan conservé à la bmi d'Epinal, apparaît un escalier à vis dans ce qui semble être la sacristie. Il pourrait s'agir de l'accès à ce sacraire. Les constitutions prévoient d'ailleurs de conserver les reliques et objets sacrés dans une armoire fermée à clé et à accès limité puisqu'une double serrure doit être posée et les deux clés remises à deux personnes différentes[450]. Ces mêmes constitutions sont dotées d'un chapitre consacré à l'inventaire des biens du monastère[451]. Il se doit de contenir l'état des reliques, des vases sacrés en or puis argent et enfin autres métaux, des vêtements liturgiques selon leur catégorie et couleur, des ustensiles d'airain, d'étain puis de fer, des images et peintures décorant l'église, le chœur puis le sanctuaire, et enfin tout le reste[452]. Malheureusement, il

450 *Regula… op cit*, p. 220
451 *ibid*, pp. 330-332, Pars II, sectio III, caput II *De inventariis*
452 *ibid*, p. 331

ne subsiste pour l'ensemble des maisons étudiées que deux inventaires de ce type pour le prieuré de Saint-Nicolas de Port.

Quoi qu'il en soit, à la suppression des abbayes, ces sacristies sont vidées. L'argenterie part à la monnaie alors que les vêtements du culte sont apparemment récupérés par les paroisses voisines. A la destruction des églises, ces pièces sans raison d'être sont tout aussi détruites ou réaménagées et leur mobilier n'y survit pas. Par leur ampleur constatée sur les quelques meubles survivants, ceux-ci ne pouvaient guère être vendus déjà à cause de leur taille, de leur agencement bien spécifique et parce qu'ils consistent essentiellement en des placards fixés au mur et sans fond donc irrécupérables.

Enfin, proche de la sacristie ou dans celle-ci, le lavabo des moines ne présente plus d'exemples chez les vannistes ou presque puisque n'en subsistent que celui de Châtenois et celui de Flavigny qui n'est qu'une simple niche dans un des murs du cloître, sans aucun décor.

b) les objets du culte

D'une manière générale, les objets du culte ne semblent pas être au long de l'histoire de la congrégation, d'un nombre et d'un luxe particulièrement important. Evidemment, les grandes abbayes de la montagne et Saint-Mihiel disposent d'un patrimoine particulièrement important en la matière. Saint-Nicolas-de-Port entre dans cette catégorie des églises aux objets du culte nombreux et riches du fait de son importance comme lieu de pèlerinage et des dons afférents. Saint-Martin-de-Glandières se situe à l'opposé. Son histoire particulièrement mouvementée au XVIIe siècle, fait qu'elle a perdu quasiment tout ce qu'elle pouvait posséder.

Les reliquaires et les statues peuvent être ornés de riche manière puisque les constitutions interdisent la vente des pierres précieuses et des œuvres d'art anciennes sans l'avis du chapitre général. Il en est d'ailleurs de même pour les livres anciens.

Ces objets du culte sont partout en nombre suffisant pour assurer une liturgie eucharistique décente. Certes, les maisons les plus pauvres ont juste le nécessaire et encore, ce sont les inventaires révolutionnaires qui nous en donnent un aperçu sans qu'il soit possible de savoir si certaines pièces n'ont pas déjà été dissimulées ou emportées par des religieux qui désiraient autant les protéger que se protéger voire être assurés de pouvoir poursuivre le culte. Quoi qu'il en soit, hormis quelques cas avérés de pièces d'un réel

intérêt tant pécuniaire qu'artistique, il ne semble que les vannistes aient été particulièrement dispendieux en termes d'orfèvrerie religieuse. Certes, les objets n'étaient pas, semble-t-il, des plus communs et sobres mais aucun luxe tapageur ne peut non plus être décelé.

Par contre, si à l'ordinaire les vases sacrés restent sobres, les trésors n'en sont pas moins riches pour autant. Celui de Saint-Mihiel qui est selon dom De l'Isle "le plus riche de Lorraine"[453] renferme de nombreux objets particulièrement précieux comme des statuettes en argent, des croix reliquaires de même matière et ornées de pierres ou encore la chapelle épiscopale du cardinal de Retz. Cette richesse se retrouve à Saint-Nicolas-de-Port dont plusieurs inventaires sont conservés[454]. Il apparaît une diversité d'objets aux provenances tout aussi variées mais où se confondent les deux ensembles que constituent le trésor de la paroisse d'une part et le trésor de la basilique elle-même et de ses desservants d'autre part. A l'opposé, à Longeville, bien peu de métal quitte l'abbaye pour la monnaie sous la Révolution. Il n'y a alors que deux calices et leurs patènes, un ciboire, un vieil ostensoir et une boîte avec deux ampoules pour les saintes huiles[455]. Pour un certain nombre de lieux, aucun descriptif précis n'est disponible et le seul renseignement est le montant des envois à la Monnaie à partir de 1790.

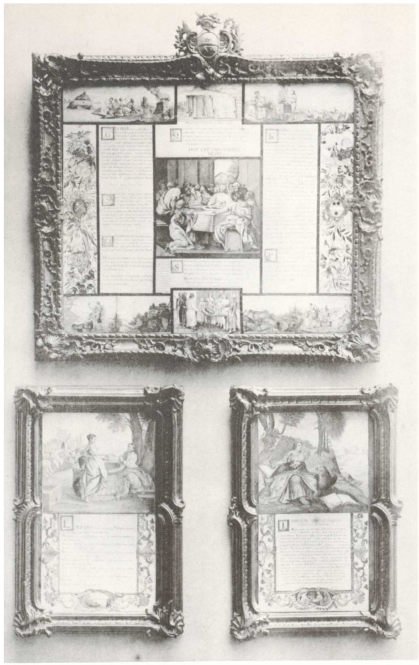
N'étant pas directement des vases sacrés, sont aussi présents un certain nombre d'objets comme les ostensoirs, les suspensions eucharistiques dont certaines survivent même privées de leur fonction première. Il devait en être ainsi pour une grande suspension particulièrement ornée et représentant un pélican suspendue dans le chœur de l'abbatiale de Saint-Mihiel depuis 1487. Aux vases sacrés, il convient d'ajouter tous les autres petits objets comme burettes, encensoirs et ampoules pour les Saintes-Huiles. Entrent dans cette catégorie, les chandeliers, toujours assez nombreux même s'ils ne sont parfois qu'en bois comme à Breuil et les crucifix.

Les vêtements ne semblent pas non plus avoir été d'un luxe extravagant à l'exception de certains ensembles comme celui d'Angleterre offert à Saint-Nicolas-de-Port. Cependant, Senones conserve aussi des vêtements aux broderies particulièrement anciennes sans oublier la couronne de Dagobert qui sert de mitre aux abbés de Munster avant qu'ils ne la perdent ! Ces vêtements sont à mettre en parallèle avec les vases sacrés ; en nombre

453 DE L'ISLE *Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel… op cit*, p 317
454 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 283
455 Arch. dép. Moselle, 18 J 41, papiers Lesprand, district de Boulay

largement suffisant avec parfois de très belles pièces pour les maisons les plus riches ou importantes ou en nombre tout juste suffisant voir constitué de pièces dépareillées comme à Breuil, pour les plus modestes d'entre-elles. Néanmoins, certains se révèlent particulièrement intéressants comme peut en témoigner le tableau en fils d'or et d'argent, seul survivant d'une chape réputée avoir appartenu à dom Calmet, conservé à Senones et représentant l'adoration des bergers. C'est également le cas à Munster où un ornement complet en drap d'or d'une valeur de 3 000 livres est offert par l'abbé de La Grange[456]. Les dames du Saint-Sacrement de Nancy fournissent plusieurs maisons dont Flavigny et l'abbaye Saint-Léopold.

Par ailleurs, il est fait plusieurs fois mention de tapis pour le sanctuaire. Ces derniers viennent donc compléter l'apparat de la liturgie en délimitant le sol de l'espace liturgique. Enfin, il est encore plus rarement fait mention de conopées ou de reposoirs pour la Fête Dieu ou le Jeudi-Saint. Pour être complet, il convient de mentionner les livres liturgiques et les cartons d'autel qui apparaissent de manière récurrente à Senones notamment où ceux de dom Calmet étaient conservés jusqu'à ce qu'ils soient donnés à l'évêque de Saint-Dié. Celui-ci les dépose à la sacristie de la cathédrale où ils disparaissent dans la destruction de cet édifice en 1944. Et enfin, il apparaît à Moyenmoutier comme à Saint-Avold des crédences en bois doré avec dessus de marbre. A Moyenmoutier, elles servent de support à d'imposants reliquaires en bois doré alors qu'à Saint-Avold, leur utilisation première demeure inconnue.



Cartons d'autel de dom Calmet
Photographie dans l'ouvrage du baron Seillière

Ainsi, il apparaît que la liturgie vanniste devait être digne mais sans luxe ostentatoire. La prédominance du culte eucharistique y transparait tant par les vêtements liturgiques que les vases sacrés ou les autres éléments tant de la liturgie qu'aux limites de celle-ci. La présence de tapis et reposoirs montre le culte à la présence réelle et la puissance du mystère eucharistique. Le christocentrisme des vannistes s'en trouve quelque peu renforcé. Toute cette pompe liturgique s'inscrit dans le

456 RUINART, "Voyage littéraire…", *op cit*, p. 58

renouvellement des célébrations et le rôle pastoral des religieux de l'époque moderne à destination de fidèles fréquentant leurs églises.

6) La nef

La nef est le lieu dévolu aux fidèles, c'est donc tout naturellement là que prennent place la chaire et les confessionnaux et tout ce qui échoit aux fidèles. Il est cependant un mobilier qui reste inexistant dans les nefs des églises bénédictines, ce sont les bancs. S'il est possible de supposer que des chaises se trouvent dans certaines grandes églises comme Saint-Mihiel et Saint-Avold, il n'y a pas de bancs à demeure. Autre élément mobilier absent, les baptistères mais ils n'ont rien à faire dans ces lieux dévolus à la prière d'une communauté religieuse. En effet, les fonts baptismaux sont le propre des églises paroissiales seules puisque même les annexes n'en ont pas. Enfin, si les églises vannistes sont assez largement ouvertes aux fidèles laïcs, ces derniers sont aussi invités à la quitter après les offices à moins qu'ils ne soient occupés à la prière personnelle ou d'autres formes de dévotion[457].

Notre-Dame du Breuil
Eglise S. Pantaléon de Commercy

Parmi les éléments qui prennent place dans les nefs des églises abbatiales, sont les objets et œuvres liés au souvenir ou à des cultes locaux. Par souvenir, il convient d'entendre essentiellement les monuments funéraires même si les plus anciens de ceux-ci sont alors souvent détruits ou déplacés pour permettre les nouveaux aménagements des églises. En ce qui concerne les cultes locaux, ils sont pour l'essentiel tournés vers les personnalités des fondateurs des abbayes qui sont aussi ceux de la ville. Dans quelques cas, une Vierge miraculeuse est l'objet d'une vénération particulière mais la piété mariale n'est pas prédominante chez les bénédictins de la congrégation.

En ce qui concerne les objets et meubles occupant les églises vannistes sans qu'ils aient une place prédéterminée ou un rôle cultuel majeur, se trouvent toutes les survivances du passé de la maison comme les gisants et autres tombeaux qui occupent l'espace y

457 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, p. 186

compris parfois le chœur des religieux. A Saint-Mihiel, les gisants des comtes sont détruits en même temps que le jubé qu'ils flanquaient après que la crypte ait vu les corps qui y reposaient exhumés et qu'elle ne soit comblée et arasée au début du XVIIIe siècle. Dom Calmet déplore justement la perte des tombeaux et gisants de l'église de Saint-Mihiel "que les maçons ont tout mis en pièce, à leur ordinaire". Néanmoins, son seul vrai regret est que personne n'ait songé à les faire dessiner car "l'on voyait leurs anciens habillemens, et d'autres choses remarquables, qui seraient aujourd'hui très précieuses aux personnes éclairées et qui ont du goût pour l'antiquité"[458]. Ce même savant abbé laisse dans son église abbatiale de Senones, les tombes de quelques-uns de ses prédécesseurs alors placées devant le maître-autel.

Une exception notable se dégage pour les tombeaux, c'est l'église de l'abbaye Saint-Léopold de Nancy. En effet, celle-ci continue d'accueillir de tels monuments au long de son histoire. C'est essentiellement dû à sa situation à Nancy et aux liens qu'elle entretient avec les prélats de la maison ducale de Lorraine qui la dotent généreusement et financent même, pour l'un d'eux, la construction de l'édifice.

a) les meubles de la réforme catholique

Certes, les vannistes lorrains n'ont que très peu d'églises qui soient à la fois paroissiale et abbatiale cependant, ils ne peuvent s'affranchir des nouveaux modèles voulus par le concile dont ils sont issus. Même s'ils n'exercent que très occasionnellement des services de prédication et de confession dans le sein même de leurs églises, ils le font parfois ailleurs et notamment dans les églises des paroisses dont ils sont curés. En effet, la prédication comme la confession ne sont pas abordées dans les constitutions ou même dans le commentaire de la Règle par dom Calmet montrant ainsi qu'il ne s'agit pas là d'une activité primordiale pour les vannistes. Elle reste du domaine de l'accessoire et pourtant, les fidèles viennent

Chaire de l'abbatiale de Moyenmoutier
Eglise de Bussang

458 CALMET, *Notice de la Lorraine, op cit,* col. 883

régulièrement assister aux offices et très régulièrement l'ordinaire du lieu leur a laissé la possibilité de confesser aux jours de fêtes de l'abbaye. Il convient alors d'être doté des meubles nécessaires à ce service et à ce sacrement. En cela, les vannistes accompagnent ce mouvement général d'organisation de l'espace dévolu aux fidèles qui se constate notamment dans les églises paroissiales. Bien que placée dans la nef, lieu dévolu aux laïcs, la chaire demeure "le lieu de l'homme de Dieu"[459]. Ainsi, les églises abbatiales sont dotées de chaires dont très peu sont parvenues jusqu'à nous. Ce meuble apparait comme l'emblème du prédicateur protestant néanmoins saint François de Sales explique qu'elle est le signe de l'autorité et de la mission d'enseigner dans la lignée apostolique[460].

Chaire à prêcher de Saint-Avold (c. 1890)

(Arch. mun. Saint-Avold)

Des chaires et confessionnaux vannistes bien peu ont survécu à la Révolution française, aux aménagements qui suivent le rétablissement du culte au début du XIXe siècle sans oublier ceux qui sont victimes des restaurations des XIXe et XXe siècles jusqu'à la réforme liturgique voulue par le concile Vatican II. Pour les exemples qui survivent, ils ne se présentent pas sous un jour original ou par un décor particulièrement recherché même si cela n'exclut pas une grande qualité dans la réalisation. Cela éloigne les chaires des vannistes des réalisations à tendance baroque dans une Lorraine proche des terres des Flandres où la chaire est une véritable œuvre d'art expansive et particulièrement ornée. Ici, elles restent sobres, avant tout fonctionnelles et s'y reconnait bien l'esprit pratique des vannistes.

459 i*bid*, p. 399

460 MARTIN Philippe, "instrument et espace de la prédication catholique" dans ARNOLD Matthieu, (dir.) *Annoncer l'Evangile (XVe-XVIIe siècles), permanences et mutations de la prédication*, actes du colloque international de Strasbourg (20-22 novembre 2003), Paris, éditions du Cerf, coll. Patrimoines christianisme, 2006, pp. 398-415, ici, p. 399

Les deux exemples mosellans documentés (Saint-Avold et Bouzonville) sont proches stylistiquement avec un abat-voix disproportionné par rapport à la cuve. Si le meuble de Saint-Avold est d'une sobriété à toute épreuve sans autre décor que les moulures de ses panneaux et un couronnement des plus simples, il n'en est pas de même pour les deux autres chaires vannistes conservées. A Bouzonville, la cuve est ornée de figures en bas-relief et l'abat-voix sommé d'un décor baroquisant qui se retrouve sur la chaire de Moyenmoutier. Celle-ci, aujourd'hui à Bussang, présente sur sa cuve, desservies par un double escalier, des bas-reliefs figurant les évangélistes entourant un Christ nimbé dans un jardin au geste évocateur de ce lien entre ciel et terre qu'il est, invitant à prendre appui sur la Parole pour éviter le châtiment aux jours derniers. La volonté de s'inscrire dans la tradition de la Parole y est claire dans cet exemple dont il est impossible de dire s'il est isolé ou commun parmi les vannistes. Il reste le motif le plus répandu sur les chaires du XVIIIe siècle[461].

Chaire de l'église abbatiale de Bouzonville
Cliché du chanoine Morhain
(Arch. dép. Moselle, 18 J 212)

Saint Luc
Panneau de la chaire de Moyenmoutier
aujourd'hui à Bussang

Son usage et les sermons qui y sont prononcés sont courus dans les villes et certains ordres s'en sont faits une spécialité. En Lorraine, cordeliers et jésuites teintent leurs sermons d'une connotation nationaliste durant les occupations françaises du XVIIe siècle[462]. Néanmoins, les

461 *ibid*, p. 411

462 SIMIZ Stefano, *"Le discours chrétien est devenu un spectacle" (La Bruyère), le renouvrau de la prédication dans la France de l'Est aux XVIIe – XVIIIe siècles*, texte d'une conférence donnée à la Bibliothèque diocésaine de Nancy en ligne

bénédictins reprennent très tôt l'habitude du sermon qu'ils confiaient parfois à des religieux d'autres ordres. Ainsi, à Saint-Denis près de Paris, jusqu'en 1518, la prédication est assurée par des mendiants, ce sont des bénédictins qui l'assurent ensuite, et tout particulièrement des moines de l'abbaye même[463]. Il ne semble pas que les vannistes, nés plus tardivement, aient confiés les prédications des grands temps liturgiques à des religieux d'autres ordres. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, ce sont eux qui envoient des prédicateurs prêcher dans les cathédrales et paroisses lorraines et alsaciennes. Cependant ces derniers n'en restent pas moins peu nombreux. Cette œuvre ne semble pas leur avoir paru essentielle car, déjà, le meuble reste sobre, aucun des rares motifs figuratifs qui s'y trouve ne se démarque des productions du temps avec simplement les figures des évangélistes (Moyenmoutier). Même dom Calmet n'en parle pas. D'autre part, ils n'ont pas laissé de recueil de sermons et ceux-ci n'occupent pas une place de choix dans les rayonnages de leurs bibliothèques.

Confessionnal de l'abbatiale de Moyenmoutier
Eglise de Bussang

Les confessionnaux conservés sont surtout remarquables par leur sobriété, tranchant parfois nettement avec les autres boiseries de l'église dont les lambris du chœur et les stalles. Il convient de nuancer ce propos car aucune règle n'étant clairement édictée en la matière, les religieux restent libres de leurs choix décoratifs et en cela, le choix récurrent de la sobriété, l'unicité de la mise en valeur de l'autel dans les chœurs, traduisent bien un état d'esprit et permet donc de connaître un peu mieux ces religieux. Ils s'inscrivent néanmoins dans

Confessionnal de l'abbaye de Domèvre (François Vallier)
Eglise de Blâmont

463 LE GALL Jean-Marie, *Les moines au temps des réformes, France (1480-1560)*, coll. Epoques, Seyssel, Champ Vallon, 2001,pp. 383-384

ce vaste mouvement de multiplication des chaires, confessionnaux et parfois même dans les paroisses des bancs pour les fidèles. Si l'activité missionnaire des jésuites fait qu'apparaissent parfois sur les plans de leurs églises l'emplacement de la chaire, ce n'est pas une généralité bien que le meuble y soit systématiquement présent tout comme les confessionnaux, liés à leurs activités.

Les maisons des autres ordres religieux semblent accompagner de même ce mouvement général comme en témoignent quelques exemples de chaires et confessionnaux conservés et provenant d'églises essentiellement des chanoines réguliers de Notre-Sauveur dont l'activité pastorale est bien connue. Ainsi, les chaires de Lunéville et de Domèvre, aujourd'hui à Blâmont, sont de véritables œuvres d'art[464] au luxe assez important et faisant montre ainsi à la fois de la qualité de l'ébéniste qui les réalisa que de l'importance accordée à l'activité de prédication.

A Moyenmoutier, Saint-Avold et Bouzonville, ce sont aussi deux confessionnaux qui sont disposés dans l'église abbatiale. Les confessionnaux des autres maisons ayant tous disparus, il n'en reste aujourd'hui qu'un provenant de Moyenmoutier et actuellement à Bussang. De larges proportions, le décor est des plus sobres, constitué uniquement de motifs architecturaux et végétaux. Ainsi, pour ces meubles typiques de la Réforme catholique, les options décoratives se montrent des plus sages et en accord avec les motifs qui se retrouvent sur les stalles de ces maisons.

b) images et reliques

Répondant à des motivations variables, les vannistes entretiennent a minima le culte des saints locaux à qui de nombreux autels votifs sont dédiés. C'est une manière de conserver cet ancrage au passé et au territoire déjà noté mais aussi et surtout l'occasion de dédier ces autels latéraux situés dans les nefs ou bas-côtés et nécessaires pour les célébrations des prêtres de l'abbaye à cette époque où la concélébration n'est pas d'usage. Les reliques participent de ce mouvement de dévotions locales même si, à l'exception de celles qui sont objets d'un pèlerinage, elles sont aussi moins présentes, ou dans tous les cas, moins valorisées. Cela montre bien la volonté de l'affirmation d'un culte tourné vers la seule eucharistie.

464 FALTRAUER, "L'abbaye de Domèvre, …" *art cit*, pp. 363-381

Cette idée certes bien tridentine, prend le pas sur les autres prescriptions conciliaires à l'instar de celles désirant relever le culte des saints et la piété mariale par l'œuvre des confréries notamment. Là, les vannistes se différencient quelque peu des usages des religieux réformés des premiers temps. En effet, d'une manière générale, le culte des saints est remis en vigueur par les abbayes notamment clunisiennes comme Saint-Martin à Paris. Intercesseurs, avocats auprès de la cour céleste, les saints et saintes apparaissent comme primordiaux pour le bien mourir de l'époque. La remise en valeur de leur culte s'accompagne d'ailleurs, effet de la réforme, de l'augmentation du nombre de sépultures dans les maisons religieuses[465]. Or, rien de tel ne transparaît chez les vannistes qui ne privilégient aucunement la présence des laïcs morts dans leurs églises ou cloître même s'ils assurent volontiers la prière pour les morts, source de revenus non négligeables pour certaines maisons vannistes. Le décor apparaît très christocentrique et orienté vers les vertus à développer. Cela traduit le désir d'application du concile de Trente qui souhaite aussi un contrôle des images. L'image du saint sert de support à la prière et doit pour cela répondre à certains critères qui aboutissent à la création de stéréotypes. Les théologiens se penchent sur la question de l'iconographie religieuse à l'instar de Molanus qui publie en 1570 un *Traité des saintes images*.

C'est ainsi que des saints quelque peu oubliés sont tirés des méandres de l'histoire à l'image de saint Mansuy qui reçoit un nouveau tombeau commandé par l'évêque Hugues des Hazards[466]. A Moyenmoutier, l'autel du fondateur reçoit un nouveau tableau représentant son miracle lors du baptême de sainte Odile. Si le saint est tout au sacrement qu'il donne, il agit comme un intermédiaire, un intercesseur car c'est bien la grâce divine figurée ici par un rai de lumière provenant du ciel qui accomplit le miracle. En cela, l'iconographie respecte aussi les recherches sur le renouvellement des images suite aux prescriptions du concile de Trente. D'autant que le texte conciliaire traite dans un même décret la vénération des images et celle des reliques. Ces dernières y sont définies selon la théologie comme ayant "été autrefois les membres vivants du Christ et le temple du Saint-Esprit, et qui ressusciteront par lui pour être glorifiés dans la vie éternelle, et par le moyen desquels Dieu confère aux hommes de nombreux bienfaits"[467].

---

465 LE GALL, *op cit*, pp. 369-370 et pp. 378-381

466 COLIN Marie-Hélène, *Les saints lorrains, entre religion et identité régionale, fin XVIe - XIXe siècles*, Nancy, éditions Place Stanislas, 2010, p. 196

467 FABRE Pierre-Antoine, *Décréter l'image ? La XXVe session du Concile de Trente*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, pp. 4-5

Ainsi, le culte des reliques dépasse toute forme d'idolâtrie et les vannistes se montrent bien dans cette ligne en "relevant" les reliques comme un moyen d'asseoir leur maison sans toutefois leur accorder une réelle vénération béate. Ils sont bien là dans ce que dit le décret du 2 décembre 1563 où la relation aux reliques est exprimée par la négative : "ceux qui affirment qu'on ne doit pas de vénération et d'honneur aux reliques des saints, que c'est inutilement que les fidèles les honorent, […] doivent être condamnés"[468].

Le baptême de sainte Odile par saint Hydulphe
Eglise abbatiale de Moyenmoutier, XVIIIe s

Il est à noter qu'assez peu d'autels sont dédiés à la Vierge. En effet, même lorsqu'un culte local est rendu à une statue miraculeuse, cette dernière n'a pas toujours son autel. Ainsi, au prieuré de Breuil, elle est installée dans une niche à l'entrée de l'église. De même, il est assez peu d'autels élevés à des saints étrangers aux lieux mêmes. Ainsi, même saint Benoît reste peu présent. Dans un des rares cas constatés, Senones, la titulature de l'autel reste sujette à discussion. En effet, là, le même autel est donné une première fois comme étant à Saint-Benoît avant que dom Calmet ne le donne finalement à Saint-Joseph. Dans un cas comme dans l'autre, le titulaire de cet autel n'est que fort peu présent si ce n'est totalement absent selon les sources aujourd'hui disponibles. Cependant, lorsque saint Benoît est présent, il y est aussi sous forme figurée. Ainsi, Claude Charles en livre une représentation pour l'autel qui lui dédié à Nancy alors qu'à Saint-Avold, c'est en buste sculpté qu'il orne le fronton d'une porte dans les stalles en faisant pendant à la figure féminine de l'ordre, sainte Scholastique.

A côté de ces éléments attendus dans une nef d'église de l'époque moderne, prennent place aussi d'autres œuvres telles que le sépulcre de Saint-Nicolas de Port que dom George fait restaurer et compléter parce que, pour lui, "le peuple a beaucoup de dévotion"[469]. Parmi

468 *ibid*, p.6
469 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 282

les éléments de décor malheureusement peu documentés et dont presque tout a disparu, figurent un certain nombre de tableaux. L'absence de descriptions précises ne permet pas de se faire une idée juste de leur sujet et encore moins de leur emplacement dans l'église. Par quelques mentions, nous pouvons néanmoins savoir qu'ils ornent de manière récurrente les autels latéraux formant ainsi retables. Les scènes figurées y fixent tel ou tel épisode de la vie du saint auquel est dédié cet autel. C'est ce qui est prévu lors du réaménagement des autels à saint Firmin et sainte Emérite de Flavigny dont la réalisation est confiée à François Vallier de Lunéville. C'est encore le cas aujourd'hui pour l'autel de saint Hydulphe à l'église de Moyenmoutier comme c'était le cas à Nancy avec des autels ornés de tableaux dont une *Crucifixion* par Guyon, *Saint-Léopold présentant l'église du monastère* et *Sainte Hélène* par Provençal. Par ailleurs, le chœur de cette église abbatiale est orné de plusieurs tableaux encastrés dans les lambris par le peintre Duperron. Ce sont tous des scènes du nouveau Testament de *L'adoration des mages* à la *Pentecôte*. Seul cas connu de ce sujet, un chemin de croix en seize stations est présent à l'église abbatiale de Munster dès avant la fin du XVIIe siècle puisqu'il est signalé dans un inventaire de 1696. A ses côtés, sont également mentionnées plusieurs toiles sur des thèmes de la Passion, de la Vierge et des saints et saintes. Se remarque tout de suite l'affirmation des spécificités catholiques dans une vallée largement gagnée au protestantisme.

Il convient de noter que les vannistes font appel pour ces réalisations de manière assez régulière à des peintres reconnus. Claude Charles (1661 - 1747) est peintre du duc Léopold et premier directeur de l'académie de peinture que ce dernier fonde. Jean-Louis Guyon (1669 - 1736) est originaire de Paris où il est membre de l'académie Saint-Luc. Arrivé à Nancy, il se fait une bonne réputation de paysagiste confirmée par son diplôme de peintre de SAR même s'il réalise occasionnellement de la peinture d'histoire pour certains ordres religieux. Joseph Gilles dit Provençal (1679 - 1749) fait partie des fondateurs de l'académie de peinture, il s'est fait une spécialité de la peinture à fresque et notamment de perspectives comme celle qu'il livre à l'abbaye de Senones pour le promenoir des moines au fond du jardin. Enfin Ludovic Duperron est originaire de Metz et actif comme peintre d'histoire dans cette même ville comme à Nancy. Il travaille beaucoup pour les couvents messins dont les bénédictins de Saint-Symphorien, et au-delà[470].

[470] Renseignements biographiques extraits de : VOREAUX Gérard, *Les peintres lorrains du dix-huitième siècle*, Paris, éditions Messene, 1998

Les cultes locaux et les pèlerinages parfois afférents tendent à disparaître dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle après un renouveau au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles. Néanmoins, s'ils deviennent moins présents, ils n'en demeurent pas moins l'objet de grandes attentions de la part des vannistes qui restent aussi respectueux des attachements que les populations peuvent avoir pour telle ou telle œuvre conservée dans leur église. En cela, ils se montrent finalement plus proches des populations que les chanoines qui ont charge d'âmes.

Eglise abbatiale de Lunéville

Le maître-autel et son tableau, L*e baptème de Clovis par S. Remy*, formant retable surmonté d'une gloire

Toujours dans l'esprit tridentin, les vannistes ne rejettent pas les images qui restent très largement appréciées en Lorraine. Ils utilisent, bien que les sources manquent pour pouvoir le préciser clairement, les nefs de leurs églises pour développer un message catéchétique par les tableaux qui y prennent place. Ils apparaissent d'après les inventaires révolutionnaires peu nombreux mais ils se devaient de développer un discours. Les vierges plus ou moins miraculeuses ne sont pas directement dans les églises. A Breuil, ils la placent dans une niche à la porte de l'église pour que la population puisse faire ses dévotions sans pénétrer dans l'espace liturgique ; à Moyenmoutier, elle reste dans son ermitage en forêt. Ainsi, leur position se rapprocherait de ce que les docteurs de Sorbonne avaient défini comme place de l'image lors de la conférence de Saint-Germain-en-Laye en 1561.

Ainsi, l'image renvoie à quelque chose qui la dépasse et elle n'est valable que dans la mesure où elle ouvre à une connaissance de Dieu dans ses mystères ou donne l'image d'un saint, exemple à suivre[471]. Enfin, il est pour les vannistes, pasteurs, aussi le besoin de s'assurer les populations car, n'omettons pas d'y voir aussi un moyen de s'assurer des visites régulières et donc des demandes de prières et messes rémunératrices.

471 FABRE, *op cit*, pp. 142ss

L'absence de sources sur ce décor rend difficile l'appréciation de celui-ci dans son rapport aux prescriptions tridentines. Bien qu'écrit et voté dans les tous derniers jours du concile, ce décret sur la vénération des reliques et des images qui doit beaucoup au cardinal de Lorraine - Guise[472], se révèle particulièrement important pour l'histoire de l'art face aux crises iconoclastes menées par certains réformateurs. Le document conciliaire s'appuie en effet largement sur un document formulé par les théologiens parisiens pour l'assemblée de Saint-Germain-en-Laye convoquée par Marie de Médicis en 1543. Dépassant les textes du concile de Nicée en 787, les images sont non seulement légitimes et utiles pour l'instruction et la dévotion mais encore doivent-elles être exemptes de tout attrait sensuel, de fausse doctrine et de superstitions. Dès lors, se comprend le fait que le décor, notamment peint, dans les églises ait été particulièrement surveillé. Dans un même mouvement, il apparaît logique que ce décor soit adapté à ceux qui l'ont sous les yeux. Ainsi, le décor des stalles et du chœur, réservé au religieux, connait-il de sensibles variations par rapport à ce qui est donné à voir dans les nefs des églises.

c) les orgues

Très rapidement dans les églises vannistes reconstruites ou réaménagées, des orgues sont présents. Ils viennent rejoindre ou remplacer les instruments déjà existants car toutes les églises bénédictines de la congrégation ont un orgue encore au moment de la Révolution française et c'est le seul ordre en Lorraine, chez qui cet instrument soit aussi présent. En effet si son usage se répand dans les églises abbatiales comme paroissiales, il reste limité aux plus importantes d'entre elles. Ainsi quelques rares maisons des chanoines réguliers ou séculiers n'en sont pas pourvues, de même qu'une majorité de maisons cisterciennes ou franciscaines. La présence massive d'instrument chez les vannistes est-elle davantage liée au financement possible d'une telle acquisition que par un réel souci de liturgie ? Il le semblerait car la place faite à l'orgue et à la musique d'une manière générale chez les vannistes évolue. Alors qu'aux premiers temps de la réforme, plusieurs maisons n'ont pas d'instrument, ils se multiplient au XVIIIe siècle. En parallèle, les organistes religieux sont tous remplacés par des organistes laïcs. A Munster, deux instruments se succèdent comme aussi à Senones d'ailleurs. La présence de cet instrument montre avant tout la recherche d'une certaine qualité du culte tout autant que l'aisance des maisons qui

472 O'MALLEY John, *Le concile de Trente, ce qu'il s'est passé*, coll. La Part-Dieu, Bruxelles, Lessius, 2013, p. 295

peuvent largement s'en offrir un alors que la plupart des paroisses en sont dépourvues à l'exception des grandes paroisses urbaines et des cathédrales. Cette généralisation de l'orgue est loin d'être partagée par les autres ordres religieux en Lorraine. Certes, la documentation manque parfois mais, s'il y a encore un instrument au moment de la Révolution, celui-ci est signalé parmi les objets à vendre.

Cette place renouvelée de l'orgue dans la liturgie tridentine et sa présence massive chez les vannistes montrent aussi un intérêt de ces derniers pour la première. Le rôle de l'orgue est alors en pleine évolution, évolution qui aboutit réellement au cours du XIXe siècle. Le pape Benoît XIV dans son encyclique *Annus qui hunc vertentem* (1750) reconnait que "le son des orgues, même en dehors du chant, s'il est correctement traité, peut aider les fidèles à la prière par sa gravité suave". Certes, cette affectivité cultuelle n'est pas bien ressentie dans les milieux jansénistes[473] mais c'est là que se démarquent certains vannistes du mouvement port-royaliste puisqu'une certaine recherche liturgique est en cours dans les maisons de la congrégation bien que totalement - ou presque - absente de réflexions théoriques éditées. Malheureusement, il ne reste apparemment aucune trace de l'utilisation qui pouvait être faite de l'orgue dans les liturgies vannistes. Néanmoins, le cadre général de l'utilisation et du rôle de l'orgue est bien connu. Si le concile de Trente ne l'aborde pas directement, ses écrits sur la liturgie en traite indirectement. Inspirant les autres écrits liturgiques, le cérémonial de Rome publié en 1600 associe l'orgue à la *solennitas* et la *festivitas* en le "réservant" aux dimanches et fêtes qu'il annonce[474]. Ainsi, pour les célébrations des temps de pénitence, il se tait et même traditionnellement se masque par les portes de ses buffets bien qu'il n'en existe apparemment plus sur les orgues vannistes.

Un autre indice de recherche d'une certaine qualité peut être vu dans le recours de plus en plus fréquent à des organistes laïcs pour faire entendre ces instruments. Aucun religieux ou presque n'est documenté comme étant organiste. C'est cependant le cas de dom Georges Franck, profès et curé à Munster (v. 1690 – v. 1760) qui compose quelques sonates pour orgue ou clavecin[475]. Les organistes laïcs passent parfois d'une abbaye à

---

473 CHEDOZEAU Bernard, *Chœur clos, chœur ouvert, de l'église médiévale à l'église tridentine (France, XVIIe-XVIIIe siècle*), Paris, Cerf, 1998, p. 108

474 HAMELINE Jean-Yves, "Le rôle, les formes, les fonctions, les pratiques de l'organiste dans le culte catholique en France", *Préludes* n°85, janvier 2014, Ottrott, ANFOL, 2014, pp. 10-13, ici p. 12

475 BnF, département Musique, VM7-1845 : *4 Sonates pour orgue ou clavecin*. "Pièces choisies et partagées en différents œuvres, accommodées dans le goust moderne pour l'Orgue et le Clavecin par le R. P. Dom George Franck, bénédictin et Curé à Munster val St-Grégoire en Alsace. Œuvre Ier. / Se

l'autre comme Heilman de Saint-Mihiel à Moyenmoutier. Au Ménil de Lunéville, l'organiste malade est soigné par les religieux qui engagent un vacataire pour suppléer son absence. Ces organistes ont pour fonction d'alterner avec le chœur dans le chant de la liturgie : "c'est lui [l'orgue] qui entonne le *Magnificat* aux grandes fêtes ou qui dit le premier *Sanctus*. L'orgue commence pour montrer que la voix de l'Eglise est encadrée dans des voix venues d'ailleurs"[476]. Ainsi, il amène au chant qu'il peut parfois aussi accompagner. Ensuite, l'orgue participe à la majesté de la liturgie en accompagnant les mouvements et processions et contribue ainsi à la mise en espace de celle-ci. Son usage est d'ailleurs prévu pour les différents offices[477].

Dans les constitutions vannistes, la construction d'un orgue est en principe soumise à l'accord du chapitre général ou de la diète[478]. Dans les faits, cela semble peu suivi d'effets et les maisons se dotent d'un instrument souvent acquis par l'abbé régulier comme le fait dom Calmet où il passe, comme dom Maillard à Moyenmoutier ou en réponse au vœu de la communauté comme à Rosières ou au Saint-Mont.

A Saint-Martin de Glandières, l'on sait qu'un orgue est présent en 1782 puisqu'il est "raccommodé" cette année-là. Il disparaît sans laisser de trace lors de la Révolution française comme presque tous ces instruments puisque quatre seulement survivent une partie du XIXe siècle en reprenant du service dans ce qui est devenu l'église paroissiale : Moyenmoutier, Bouzonville, Saint-Avold et Rosières. Actuellement seuls en subsistent au mieux le buffet (Saint-Avold), une partie du buffet (Bouzonville à Kédange et Rosières) ou une copie du buffet (Moyenmoutier).

Ainsi, les grandes maisons de congrégation disposent d'un instrument n'ayant rien à envier en termes de taille à ceux des cathédrales lorraines ou encore des grandes églises des autres ordres. Néanmoins, le recours à des facteurs moins prestigieux pourrait laisser supposer une moins bonne qualité instrumentale sans que cela puisse être démontré, bien au contraire. En effet, les instruments qui ont survécu à la Révolution, sont remis en état à peu de frais et leur construction robuste leur permet de reprendre du service aisément jusqu'à ce que les modes changent et que des mises au goût du jour à la fin du XIXe siècle n'en entrainent de sérieuses modifications. Ils répondent donc parfaitement aux attentes

---

vend chez Mr Fontaine md. libraire à Colmar ; chez J. Franck (graveur) et J. Humbert à Munster" [v. 1740]

476 HAMELINE, *art cit*, p. 13

477 *ibid*, p. 146 : *Ubi habetuntur organa, diebus solitis pulsabuntur*

478 *Constitutionnes… op cit*, p. 143 : *ubi organa construenda erunt, ante operis incoeptionem, a capitulo generali debet obtineri, vel a diaetis;*

liturgiques d'un tel instrument même pour les modestes d'entre-eux ayant pris place dans les maisons moins prestigieuses.

Au niveau des buffets, ces derniers sont de véritables œuvres d'art d'ébénisterie et menuiserie. Le décor y est raffiné et recherché sans toutefois verser dans l'exagération baroque comme c'est le cas dans l'exceptionnel orgue de Lunéville sans tuyaux apparents. Les instruments vannistes reprennent le répertoire décoratif des buffets français qui leur sont contemporains en l'adaptant au mieux avec leur environnement architectural. Ils se fondent ainsi en quelque sorte dans l'immeuble.

Enfin, au-delà des orgues c'est l'univers musical de l'époque qui est évoqué dans les stalles. Certes, le chant vivant y a toute sa place avec les lutrins et les livres liturgiques régulièrement acquis mais aussi dans le décor de celles-ci avec la présence récurrente, aux côtés des motifs eucharistiques, d'instruments de musique tels luth, trompettes, violons, flûtes mais aussi de partitions. Ainsi, la vie musicale semble avoir été une préoccupation des vannistes malgré tout, bien que ces motifs décoratifs ne représentent jamais d'orgue dans les exemples conservés. C'est aussi le cas pour d'autres ordres religieux comme les chanoines réguliers dont les stalles de l'église Saint-Jacques de Lunéville constituent un bon exemple. De même, si les bénédictins organistes deviennent rares ou inexistant à la fin du XVIIIe siècle, les religieux jouent de la musique notamment au prieuré de Ménil où le procureur achète des cordes pour le clavecin de la maison en 1780[479].

*

* *

Ainsi, il apparaît clairement que les églises vannistes répondent à des exigences autres que purement formelles. Dans les églises anciennes qu'ils conservent, les aménagements portent essentiellement sur le chœur avec deux points d'attention particuliers qui sont les stalles et le maître-autel. Le but évident est de permettre les célébrations de l'office divin dans de bonnes conditions en étant tournés vers le maître-autel. Les cultes locaux et les pèlerinages connaissent un ralentissement au XVIIIe siècle mais bénéficient toujours néanmoins de l'attention des religieux en ce qu'ils permettent des

[479] Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 263

rassemblements de fidèles, tout en évitant les aspects les plus folkloriques pour favoriser leur compréhension comme un culte aux intercesseurs. Les meubles de la réforme catholique occupent l'espace, venant encore accentuer le caractère très tridentin des aménagements liturgiques des églises vannistes.

Lorsque ces derniers construisent des églises ou chapelles pour leurs établissements, ce sont des édifices sobres dont les influences se font davantage italiennes que françaises dans l'architecture tout en refusant les décors baroques surchargés des pays germaniques ou du sud mais dont les effets sont parfois aussi recherchés pour assurer davantage la transmission du message conciliaire. Nous sommes bien loin de la vision d'André Biéler qui considère que l'affirmation de la Présence réelle conduit à "une glorification tout humaine de l'institution ecclésiastique [tournant] à l'extravagance dans le style jésuite"[480].

II Les lieux de vie des religieux

Cœur de la vie monastique, lieu central des activités et des bâtiments, le cloître revêt une importance toute particulière dans la vie religieuse. Il n'est guère étonnant qu'il ait attiré les réflexions et les réfections les plus importantes. Par les pièces qu'il accueille et qui constituent le noyau de la vie religieuse, son contact avec l'église n'en est que plus important. Avant toute autre considération, la fonctionnalité des bâtiments vannistes est assez remarquable. Il est vrai que le cloître, quel que soit l'ordre, est déjà un espace pensé avant tout comme un lieu de carrefour de la vie du moine. C'est d'autant plus vrai à l'époque moderne que l'histoire a enrichi les premiers modèles et a pu en mesurer l'efficacité.

480 BIELER André, *Liturgie et architecture*, Genève, Labor et Fides, 1961, p. 71

C'est donc tout naturellement que les pièces communes et plus personnelles s'y retrouvent. Dans l'ordre devenu traditionnel, se succèdent en partant de l'église sur l'aile orientale, sacristie et salle capitulaire surmontées des cellules des religieux voire de celles réservées aux novices. Parfois dans cette même aile, sinon dans l'aile sud, le réfectoire et les cuisines et enfin, dans l'aile occidentale, les chambres d'hôtes. Cette dernière aile est celle qui apparaît comme la plus ouverte car, en général, c'est la façade du cloître visible par tous, dans le prolongement de la façade occidentale de l'église. Cet ordre logique se conçoit aussi comme une succession des espaces claustraux davantage intimes aux religieux seuls ou en communauté vers les plus ouverts au monde extérieur. Elle démarre tout naturellement à l'espace de l'église qui leur est réservé, le chœur. En tout cela, les vannistes semblent suivre les habitudes héritées de plusieurs siècles de vie monastique, d'autant que leur réformateur ou les grands théoriciens vannistes n'apportent pas de véritables enseignements quant à la disposition du cloître. A l'opposé de sainte Jeanne de Chantal qui donne des consignes précises pour l'établissement des maisons de la Visitation.[481] Certes, les constitutions, les commentaires sur la règle donnent des prescriptions générales mais cela est-il appliqué ?

Galerie du cloître du Ménil de Lunéville (état en 2013)

Parmi les pièces particulières trouvant parfois un emplacement spécifique dans les abbayes, l'hôtellerie est très majoritairement intégrée au cloître chez les vannistes. Ce n'est pas une spécificité bien que cet usage ne soit pas si communément répandu. Cela tient déjà probablement au fait que l'hospitalité religieuse chez les bénédictins occupe une moins grande place que chez les ordres de la mouvance franciscaine par exemple. De même, la présence de salons de réception remplaçant les parloirs ou de salle-à-manger des hôtes reste relativement peu fréquente. Cette intégration d'un espace public dans le cloître ne rompt toutefois pas réellement la clôture car les chambres d'hôtes sont

[481] LECOMTE Laurent, "Jeanne de Chantal "maître de l'ouvrage" de son ordre", dans DAMPNIER Bernard – JULIA Dominique (dir.), *Visitation et visitandines … op cit,* pp.88-107

dans l'aile sur rue du cloître et séparées des chambres des religieux. Le fait qu'à Moyenmoutier, reconstruite par le très janséniste dom Barrois, l'hôtellerie soit nettement séparée du carré claustral peut apparaître comme significatif.

De même, l'emplacement des bibliothèques est choisi en fonction de l'ampleur de celle-ci et cela se conçoit aisément. Néanmoins, les prémontrés de Pont-à-Mousson par exemple, voire même les vannistes de Munster, construisent de grandes bibliothèques à l'étage d'une des ailes du cloître, c'était également le cas à Senones avant la construction d'un nouveau bâtiment spécifique par dom Petitdidier. Cela signifie-t-il que les bibliothèques ne sont finalement pas destinées à tous les religieux ou qu'elles sont alors considérées comme relevant d'une activité ponctuelle ? Mais peut-être est-ce tout simplement dû au fait que l'emprise du cloître n'évoluant pas et que les bâtiments le formant ne le dépassant pas, les vannistes se seraient trouvés trop à l'étroit ?

Enfin, la fonctionnalité du cloître se remarque aussi par la quasi absence d'une galerie en pierre le long de l'église. Cette dernière est le quatrième côté du cloître comme telle et elle est au mieux flanquée simplement d'une galerie en bois. De même, et ce n'est toujours pas une spécificité vanniste, les escaliers judicieusement placés aux angles des bâtiments pour assurer leur rôle de distribution. Ainsi, ce n'est donc pas dans l'emplacement et l'organisation interne du carré claustral qu'une spécificité vanniste peut se remarquer. Est-ce alors dans le style de celui-ci ?

Galerie du cloitre de Longeville (état en 2013)

1) Le cloître

L'ampleur du cloître reste malgré tout relativement modeste et à l'inverse de ce qui se constate notamment chez les mauristes, il n'y a pas de surcroissance d'une ou l'autre aile de ce carré à l'exception du grand logis de Saint-Mihiel mais encore celui-ci est-il simplement venu en flanquement de la réelle aile orientale du cloître disparue depuis et fort peu documentée. Les

vannistes y font-ils montre d'originalité ou, au contraire, se conforment-ils aux usages du temps ?

S'il a été vu qu'assez peu d'églises ont été reconstruites pendant la période vanniste, tous les cloîtres ou presque l'ont été. Ce n'est déjà pas là une spécificité des bénédictins lorrains car les autres ordres religieux vont aussi reconstruire lors maisons pendant la période moderne mais tous ne vont pas jusqu'à reconstruire totalement le cloître dans ses galeries mêmes. Cela est déjà grandement dû au fait que les aléas politiques et religieux les ont bien malmenés d'une part mais aussi, au moins pour les grands ordres réformés à la suite du concile de Trente, parce que ces bâtiments se doivent de répondre à une pratique renouvelée de leurs règles respectives. Enfin, la Lorraine, après un XVIIe siècle mouvementé, voit les arts refleurir au cours du XVIIIe siècle alors que l'économie se redresse et que la situation politique s'apaise sous le règne de Stanislas avant l'intégration à la France. Lieu essentiel de la vie monastique dans son organisation quotidienne, le cloître est aussi un lieu de rencontre entre les religieux et les hôtes laïcs de l'abbaye. En effet, une majorité de maisons y ont leurs chambres d'hôtes et ces derniers partagent alors parfois les repas des religieux et leurs offices. Ils se retrouvent donc tous dans le cloître. Enfin, ce lieu est celui où les religieux sont contraints de passer pour se rendre à l'église certes, mais aussi à la salle capitulaire et au réfectoire. Néanmoins, il reste un lieu de calme car le silence y est de mise comme pour la partie la plus importante de la clôture ; les récréations se prennent dans les jardins hors du cloître voire dans un promenoir aménagé dans le jardin.

Plusieurs cloîtres vannistes sont conservés de manière satisfaisante et quelques autres sont documentés. Parmi les constructions les mieux conservées, il faut citer tout d'abord Le Breuil qui vient d'être restauré dans son état d'origine. Les galeries y sont à nouveau ouvertes même si la distribution des pièces qu'elles desservaient a été modifiée presque totalement. Senones a conservé deux ailes voûtées de son cloître qui en comptait trois, le quatrième côté étant occupé par l'église comme c'est presque toujours le cas. Ces deux galeries sont restées dans leur état d'origine à l'exception des grilles en fer forgé qui fermaient les arcades. Il en est de même pour le cloître de Saint-Mihiel presque complet mais modifié par la fermeture des arcades. Cependant, les supports et les voûtes sont toujours bien apparents dans la maçonnerie moderne, situation identique à celle du cloître de Bouzonville. Seul cloître intégralement conservé, celui de Flavigny est cependant fermé par des fenêtres modernes. C'est également le cas pour l'aile subsistante au prieuré de

Châtenois comme à Longeville. L'abbaye de Saint-Avold conserve quelques arcades de son cloître visibles dans les murs de l'actuel presbytère. Néanmoins, seule une travée aménagée en chapelle de semaine rend encore compte de la disposition de celui-ci pour sa galerie.

Le cloître de Bouzonville, aile oues (état en 2012)

Notons enfin que quatre maisons ne présentent pas de cloître. Il s'agit de l'abbaye Saint-Léopold de Nancy et des prieurés de Morizécourt, Lay-Saint-Christophe et Rosières. Concernant Saint-Léopold, plusieurs hypothèses sont possibles dont la plus logique serait l'impossibilité d'en aménager un convenable à cause des parcelles sur lesquelles est édifié le monastère. En effet, irrégulières, elles ne forment pas un enclos suffisant pour développer un cloître. En ce qui concerne les prieurés, dans le premier cas, Morizécourt, le vaste bâtiment existe toujours malgré des adjonctions et modifications aux siècles qui ont suivi sa vente ; à Rosières, le prieuré est de taille beaucoup plus modeste et s'apparente à une demeure simple et sans chapelle intégrée mais juste voisine ; enfin, Lay-Saint-Christophe, sa situation est la même qu'à Morizécourt, c'est-à-dire construit sans cloître.

Chez les vannistes, le cloître reste un lieu essentiel et présent quasiment partout alors que chez les mauristes, les deux siècles de la congrégation le voient progressivement disparaître. En effet, au fil du XVIIIe siècle, les maisons renoncent peu à peu à ce type de plan pour privilégier une aile unique avec ou sans retour d'angle. Aux premiers exemples qui pouvaient trouver une explication comme c'est le cas dans les maisons vannistes qui y ont renoncé, ce fait se généralise sans raison apparente[482].

Enfin, plusieurs abbayes et prieurés sont tombés sous la pioche des démolisseurs ou ont subi de telles modifications que toute trace du cloître a disparu. Ce sont les abbayes de Toul et de Nancy, de Munster où seules quelques arcades subsistent dans un jardin public,

482 BUGNER, *op cit*, pp. 80-81

et le prieuré du Saint-Mont. A Moyenmoutier, une aile du cloître subsiste mais la galerie a disparu totalement, fermée par les industriels qui occupent les lieux de la fin du XIXe siècle à la fin du siècle suivant. Aujourd'hui, il est impossible de connaître son élévation originelle. Néanmoins, les archives nous apprennent qu'un préau de bois le complétait.

a) les galeries

Dans les galeries des cloîtres conservés, un même modèle architectural a été respecté. En effet, les arcades sont en plein cintre ; les piliers et pilastres reposent sur des socles cubiques toscans et les chapiteaux sont également toscans à annelets. Aucun motif décoratif n'est visible dans les arcades et voûtes des cloîtres subsistant et il semble qu'il en ait été de même dans les cloîtres disparus. Ce modèle toscan se retrouve à Senones, Saint-Mihiel, Saint-Avold, Bouzonville, Longeville, Flavigny, Le Breuil, Le Ménil et Châtenois. Ainsi, cette sobriété de décor se retrouve dans toutes les galeries des cloîtres conservés. Il semble qu'il s'agisse d'une généralité, certes conforme aux usages du temps mais appliquée ici de manière systématique comme en témoigne le marché pour la construction du cloître de Flavigny où le style est défini dans le contrat : "le dessein des élévations avec toutes les architectures à l'ordre toscan au-dedans du cloître et dorique pour la face dudit cloître"[483]. Donc, il est prévu un cloître toscan avec, pour les façades extérieures, donnant sur cours et jardins, un style dorique. Les deux critères se retrouvent respectés. Ces critères et surtout le recours très largement majoritaire à l'ordre toscan est partagé chez les mauristes[484] sans qu'il n'ait jamais le caractère systématique des vannistes.

Cloître du prieuré de Flavigny
(état en 2012)

483 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110
484 BUGNER, *op cit*, p. 61

Au Ménil, le cloître, conservé sur ses trois côtés se présentent sans muret tout comme à Bouzonville. Dans ces deux cas également, les arcades du cloître sont dotées de contreforts sommés de consoles renversées. Au Ménil, la console est enrichie d'une volute moulurée, absente à Bouzonville où la console renversée elle-même est de très faible épaisseur. Il en est de même au Breuil de Commercy.

Cloître de Bouzonville, angle des ailes ouest et nord avec portes vers escalier et hôtellerie (état en 2012)

A Bouzonville, seules deux ailes du cloître subsistent englobées dans la maison de retraite, ancien hôpital. La réhabilitation s'achevant des cours de l'abbaye Sainte-Croix permet de mieux apprécier l'élévation des sobres bâtiments monastiques. Les difficultés financières du monastère se traduisent bien dans la pierre malgré le soin apporté au décor des galeries du cloître qui le démarque des autres cloîtres vannistes. En effet, l'ordre toscan est enrichi de moulures notamment au niveau des chapiteaux des pilastres, moulures absentes des piliers. Les clés des arcs sont ornées de mascarons aux visages variés. Enfin, les portes ouvrant sur les galeries du cloître y sont particulièrement ornées avec frontons et cartouches. Ces dessins baroques se retrouvent aussi dans les projets, non réalisés, de fenêtres de Flavigny alors que frontons courbes et volutes somment les portes ouvrant dans la galerie.

Ce qui peut sembler coïncidence ou respect d'une mode devient troublant lorsqu'il est systématisé comme c'est le cas avec le style toscan appliqué systématiquement aux galeries des cloîtres. Le recours à des motifs tranchants sur cette sobriété pour les portes est beaucoup moins respecté. En effet, à Senones, hormis la porte de l'église, les autres portes du cloître suivent des lignes imitées de celles des galeries du cloître comme cela est fait aussi à Saint-Mihiel. Chez les mauristes cependant, ce recours à des formes baroquisantes pour les portes est généralisé[485].

485 BUGNER, *op cit*, p. 61

Notons enfin que plusieurs arcades des galeries de cloîtres vannistes étaient fermées par des grilles en fer forgé. Il en était ainsi à Saint-Avold et Senones notamment mais tous ces fers ont disparu alors que parmi les cloitres subsistants, plusieurs sont aujourd'hui fermés par de grandes fenêtres. Chez les mauristes, la galerie du cloître devient de plus en plus anecdotique car très souvent fermée par des fenêtres voire, dans les constructions du dernier tiers du XVIIIe siècle, doublée d'un couloir intérieur qui la rend davantage décorative qu'utile[486]. Chez les vannistes, cette doublure n'est jamais constatée. Connaissant une évolution parallèle, les prémontrés vont peu à peu abandonner la forme traditionnelle du cloître jusqu'à le remplacer par un couloir fermé par murs et fenêtres à partir du milieu du XVIIIe siècle[487].

Dans ces constatations, la première remarque est la systématisation de l'emploi d'un ordre architectural même si, localement, il peut connaître quelques adaptations décoratives ou par le recours, sur les murs extérieurs des galeries à une maçonnerie en bossage comme au Breuil. Le décor est limité, lorsqu'il existe, aux portes de communication vers les pièces à vivre du cloître à l'exception du cas de Bouzonville. Cela peut s'expliquer partiellement par le désir de conserver un modèle déjà archaïsant à l'époque de sa construction. En effet, ces élévations font davantage référence aux modèles utilisés au siècle précédent et donc se rapprochent du style en usage dans les débuts de la congrégation.

b) les escaliers

Eléments indissociables du cloître auxquels ils se rattachent d'une part et par leur fonction favorisant l'accessibilité, les escaliers constituent un point d'attention particulier dans les abbayes. Ils sont, dans les cloîtres vannistes comme dans les autres cloîtres, des éléments capitaux et très souvent travaillés avec luxe et variétés. Aujourd'hui en Lorraine, sont surtout connus et réputés, les escaliers de tailles et formes variées de l'abbaye des prémontrés de Pont-à-Mousson. Cet intérêt pour les escaliers est vrai pour les couvents vannistes également. Ils sont intégrés dans la composition architecturale et en deviennent même des pièces maîtresses à l'instar de ce qui se passe aussi chez les mauristes[488].

---

486 *ibid*, p. 87
487 BONNET, *op cit*, p. 77
488 *ibid*, pp. 217-218

Malheureusement, la très grande majorité d'entre eux a disparu. Seuls en subsistent quelques exemples. Parmi ceux-ci, figure l'escalier d'honneur de l'abbaye de Senones. Construit à la demande de dom Calmet, il est orné de grilles sorties des ateliers de Jean Lamour de Nancy. Le cloître senonais présente toujours un second escalier beaucoup plus simple, à plan rectangulaire, de deux volées de marches avec un palier. D'après le plan conservé de l'abbaye, le troisième escalier était carré. Se retrouve ainsi cette idée bien de l'époque de varier les types et plans d'escaliers. Aux escaliers correspondent enfin de larges baies vitrées y diffusant une lumière importante qui sont conservées à Moyenmoutier à défaut de l'escalier lui-même et à Senones notamment. Enfin, il est des escaliers quasiment aveugles car ils sont enserrés entre deux bâtiments. C'est ce cas de figure qui se présente à Senones pour le second escalier conservé et à Saint-Mihiel où ceux-ci desservent l'angle du cloître et la bibliothèque. A Saint-Mihiel, cet escalier ovale est traité de manière assez grandiose et montre bien l'importance de ce qui pourrait passer pour un simple élément fonctionnel.

Escalier d'honneur de l'abbaye de Senones

Escalier du prieuré de Châtenois
(vue du premier étage -état en 2012)

A Saint-Mihiel, le grand escalier construit en 1665 est vanté par dom Ruinart lors de son séjour pendant l'été 1669. Il est dit communiquer avec dortoir, bibliothèque

et autres lieux communs, occupant une position centrale dans l'édifice[489]. Il devait atteindre les proportions et la splendeur du grand escalier conservé de Senones alors qu'ordinairement les escaliers connus sont beaucoup plus sobres. Si les vannistes veillent à avoir de beaux escaliers, ils ne sombrent pas non plus dans le goût grandissant des mauristes ou plus encore des prémontrés qui y font montre de virtuosité technique ou de richesse particulière en terme décoratif. Si quelques beaux escaliers vannistes subsistent, ils restent, malgré leur rampe en fer forgé travaillée mais non surchargée, de beaux exemples de sobriété.

Chez les prémontrés, les escaliers se révèlent souvent des pièces de virtuosité architecturale dont ils "semblent s'être fait une spécialité"[490] ; caractéristique, qui alliée à la monumentalité de la réalisation, apparait aussi chez les mauristes qui le placent non plus aux angles des bâtiments mais au centre de ceux-ci comme dans les réalisations civiles. L'escalier prend naissance dans un vaste vestibule d'entrée formant souvent pavillon[491]. C'est aussi le cas chez les prémontrés comme à Pont-à-Mousson ou Jeand'Heurs[492].

*

* *

Ainsi les galeries des cloîtres vannistes montrent une systématisation d'un modèle architectural où quelques variantes décoratives sont parfois présentes notamment sur les clés des arcades et les portes dont le caractère baroquisant tranche avec la rigueur du style toscan utilisé dans les galeries. Les cloîtres ne comportent généralement que trois galeries, le quatrième côté étant constitué de l'église. Chez les vannistes de la province de Lorraine, l'élévation du cloître est toujours d'un même style toscan. Les galeries sont en quelque sorte standardisées dans leur élévation et dans leur style et même quasiment dans les dimensions de leurs travées. Cette systématisation ne se retrouve dans aucun autre ordre ou congrégation. Cela montre aussi que tous les cloîtres sont reconstruits et uniformisés. Cette pratique non théorisée selon les sources consultées est néanmoins bien réelle et constitue une spécificité des bénédictins lorrains. L'uniformité leurs cloîtres ne se perçoit toutefois

489 RUINART, *Voyage littéraire… op cit*, p. 33
490 BONNET, *op cit*, p. 85
491 BUGNER, *op cit*, p. 86
492 BONNET, *op cit*, p. 85

réellement qu'en parcourant les galeries elles-mêmes. Les voûtes y sont toujours d'arrêtes et les arcs largement ouverts même si, dans quelques maisons, des grilles en fer forgé sont documentées. La présence d'un muret de soubassement est également assez régulièrement assurée. L'austérité des galeries du cloître se poursuit sur les murs des bâtiments le composant. Hormis les consoles déjà relevées, les encadrements de fenêtres restent particulièrement sobres et, dans quelques cas, les seuls motifs rompant ces lignes à peine marquées, sont des épitaphes rappelant la construction de l'édifice.

Pour parvenir à cette systématisation d'un style, il était nécessaire aux vannistes de reconstruire leurs cloîtres. Cela n'a pas été une généralité dans l'évolution architecturale de la Lorraine de l'époque moderne. En effet, plusieurs cloîtres anciens ont été conservés par les autres ordres religieux et notamment ceux issus de la mouvance franciscaine. Là, le cloître médiéval reste en usage et apparaît comme entretenu en l'état à l'image des cloîtres conservés des cordeliers de Briey ou des récollets de Metz. C'est encore plus vrai pour les cisterciens par quelques exemples connus ou documentés et dont les galeries restent d'une sobriété à toute épreuve de même qu'au monastère de la Visitation de Nancy et bien entendu de la chartreuse de Bosserville.

Rompant avec la rigueur du style toscan, les portes aux décors chantournés et les escaliers plus ou moins ouvragés tranchent par une attention particulière au décor. Ceci contribue à renforcer le caractère avant tout fonctionnel du lieu. En ce qui concerne les escaliers, si certains se présentent comme de véritables œuvres d'art avec leur ferronnerie, ils n'atteignent cependant pas le luxe des escaliers des prémontrés de Pont-à-Mousson ou Rangéval, de ceux des grandes maisons mauristes voire même vannistes mais de la province de Champagne par exemple comme à Saint-Clément de Metz.

Par cette systématisation d'un style certes très en vogue à l'époque, les vannistes se démarquent des autres ordres religieux ou congrégations bénédictines. Même lorsque les escaliers s'y développent de manière impressionnante, ils n'atteignent pas la somptuosité qui s'y retrouve presque toujours chez les autres religieux car, c'est en effet, bien souvent, un seul escalier qui richement traité alors que les autres restent beaucoup plus sobres. Ainsi, il apparait une volonté vanniste d'uniformiser leurs cloîtres mais cette recherche n'est perceptible que pour la province de Lorraine. Cela amène à s'interroger sur leur réelle motivation qui apparaît donc liée à un lieu plus qu'à une politique générale de la congrégation. La province de Lorraine est géographiquement assez concentrée ; les maisons y sont assez nombreuses (dix-neuf sur cinquante-trois soit plus du tiers) ; la réalité

économique et surtout politique différente de par le statut des duchés et leur histoire au cours de cette période ; la présence dans cette province du co-chef d'ordre régulier - Moyenmoutier - et des maisons de prestiges comme Saint-Mihiel et Saint-Léopold semblent plaider davantage en faveur d'une recherche moins liée à un désir de se démarquer architecturalement des autres congrégations que comme montrant l'unité de la congrégation dans une province particulière.

2) Les lieux de la vie commune

Sur le cloître s'ouvrent directement ce que nous avons appelé les lieux communs à savoir les sacristies, salles capitulaires et réfectoires. Dans quasiment aucun cas, les grandes salles de vie commune des religieux ont été conservées en l'état. Néanmoins, dans plusieurs monastères, elles existent toujours, parfois recoupées en plusieurs pièces ou aménagées. Monique Bugner remarque que chez les mauristes, si les dortoirs s'agrandissent, les réfectoires diminuent[493]. Il ne semble pas en être de même chez les vannistes. En effet, les bâtiments ne prennent pas une ampleur disproportionnée par rapport aux besoins de la communauté bien que réfectoires et salles capitulaires conservés aient des dimensions telles qu'aucune gêne n'est possible. Les prémontrés optent à l'instar des mauristes pour des salles plus petites et donc plus commodes à chauffer[494]. L'apparition de salle-à-manger d'hiver va en ce sens mais, là, tous les ordres religieux semblent adopter ce nouvel usage qui adapte aussi le lieu aux dimensions de la communauté monastique.

Certes, les bâtiments sont vastes mais construits à un moment où la congrégation recrute toujours et où toute maison est susceptible d'abriter un chapitre général. De plus, certaines d'entre elles sont spécialement aménagées car elles reçoivent toujours beaucoup d'hôtes. Enfin, l'architecture est un investissement dans la durée. Les bénédictins sont gros propriétaires fonciers mais aussi immobiliers et ils trouvent l'occasion de faire montre de leur richesse relative car le recours au crédit reste courant. Ainsi, le nombre de chambres correspond-t-il au nombre de religieux de la maison et au nombre de places dans les stalles. Dans l'ordre traditionnel, depuis l'église, au rez-de-chaussée de l'aile orientale, se succèdent sacristie, salle capitulaire et réfectoire, parfois aussi situé dans l'aile sud. Ces lieux sont complétés par des salles dites à manger ou de réception qui sont en fait souvent des salles

493 BUGNER, *op cit*, p. 218
494 BONNET, *op cit*, pp. 80-81

de réunion ou de travail[495]. A l'opposé des prémontrés cependant, les vannistes conservent un usage spécifique pour chaque salle alors que chez les fils de saint Norbert elles deviennent interchangeables. L'évolution est telle qu'elles s'apparentent toutes à des salons dont l'usage courant peut varier[496] qu'à des pièces à usage et donc aménagement spécifique.

a) la salle capitulaire

Si l'abbé est maître dans son monastère, en fait dans la congrégation c'est le prieur claustral car les abbés sont encore trop souvent commendataires, il est des décisions qui doivent être prises par toute la communauté. Ce sont par exemple les "élections d'abbés, la réception des novices pour la probation et pour la profession, l'achat ou l'aliénation des biens du monastère, l'expulsion ou l'excommunication d'un religieux rebelle et incorrigible, les bâtiments considérables, les procès ou la collation des bénéfices qui sont à la nomination des communautés, les baux pour plusieurs années lorsqu'ils excèdent un certain prix"[497]. Cette assemblée de la communauté se tient dans la salle du chapitre ou salle capitulaire. Cette salle du chapitre est "une salle assez grande où l'on s'assemble pour délibérer sur les affaires temporelles des monastères, pour y prêcher les religieux, pour y lire la Règle, pour y entendre les coulpes et les confessions des religieux"[498]. Peuvent y prendre place aussi, outre les visiteurs, des envoyés du pouvoir politique qui surveillent les élections d'un abbé régulier lorsque le régime de la commende ne peut le faire nommer librement. C'est le cas notamment à Moyenmoutier à la mort de dom Barrois. Le pouvoir royal français dépêche sur place son intendant en Lorraine afin d'empêcher l'élection d'une personnalité aussi notoirement janséniste et récalcitrante à la mainmise du pouvoir séculier sur les abbayes.

Autel de la salle capitulaire de Moyenmoutier, église de Saint-Blaise

495 *ibid*, p. 91
496 BONNET, *op cit*, p. 81
497 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, pp. 161-162
498 *ibid*, pp. 162-163

Ainsi, par les commentaires de dom Calmet il est possible de se faire une idée de cette salle capitulaire même si, malheureusement, aucune des salles capitulaires subsistant dans les abbayes de Lorraine, n'a conservé son mobilier in-situ. Néanmoins, deux cas de mobilier d'une salle capitulaire sont partiellement connus. Dans le premier cas, il s'agit des lambris à Morizécourt. Dans le second cas, celui de Moyenmoutier où la salle elle-même n'existe plus, ni même l'aile de bâtiment où elle était située, ce sont les éléments mobiliers qui subsistent. Ainsi, il serait possible de la recréer avec les stalles, aujourd'hui à Bussang et le petit autel en bois à Saint-Blaise. L'abbaye de Bouzonville abritait aussi un autel, disparu, dans sa salle capitulaire.

Stalles de la salle capitulaire de Moyenmoutier
(vue partielle) église de Bussang (88)

A Saint-Mihiel, la salle capitulaire a conservé son décor architectural qui fait appel au vocabulaire décoratif de l'époque que ce soit avec les chapiteaux corinthiens ou les travées voûtées d'ogives aux clés ornées de rosaces. Là certains chapiteaux présentent des animaux en plus du décor habituel de leur style. Il en est de même sur les culots des arcs des cartouches dont l'un porte les armes de la congrégation.

Vue partielle de la salle capitulaire,
Prieuré de Morizécourt (état en 2013)

A Morizécourt, la richesse décorative des lambris est assez rare. Plusieurs motifs décoratifs apparaissent constitués essentiellement de décors

végétaux autour des panneaux aux moulures fortement chantournées et aussi les armoiries de la congrégation. En ce qui concerne le décor tant des réfectoires que salles capitulaires conservés, il reste relativement peu sobre. Aux tableaux attestés par les inventaires révolutionnaires mais dont le sujet est presque toujours inconnu, s'ajoutent des boiseries au décor de feuillage et cartouches rocailles ainsi que des frontons au-dessus des portes, parfois armoriés comme à Saint-Mihiel, ou simplement composés de moulures décoratives comme à Senones.

b) le réfectoire

Chapiteau du réfectoire de Saint-Mihiel

Le réfectoire est vaste car il est aussi un lieu d'accueil à partager avec les hôtes, invités ou non d'ailleurs, il suffit de penser aux troupes qui s'installent dans ou aux portes des monastères et dont les officiers profitent de la table monastique. Bien que les changements d'usage des bâtiments en aient considérablement modifié la distribution, subsistent néanmoins quelques réfectoires tels Senones et Saint-Mihiel. Dans le premier cas, le décor a totalement disparu car ce dernier était constitué de boiseries et tableaux dont les sujets sont demeurés inconnus. Les éléments d'architecture ne portent aucun décor. Les colonnes, les chapiteaux sont d'une grande sobriété et rappellent la simplicité des lignes du cloître. Ce n'est pas le cas à Saint-Mihiel où le réfectoire tient de la pièce d'apparat bien qu'il soit aujourd'hui divisé par des cloisons. La richesse ornementale traduit bien la place de prestige qu'entend occuper l'abbaye. Le vocabulaire décoratif résolument baroque y est riche avec chapiteaux de style composite où apparaissent parfois des aigles et des saint Michel, patron du monastère, au milieu du décor d'acanthe. S'y ajoutent les cartouches sommant les portes avec les armes des abbés et les culots recevant les voûtains. Ses proportions sont surtout en rapport avec la salle capitulaire, autre pièce essentielle sur le parcours du cloître.

La présence de boiseries et de tableaux dans les réfectoires vannistes apparaît comme assez fréquente. Les premières sont quasiment systématiques, la nuance provenant du manque d'information sur ce sujet pour certaines maisons. Ainsi à Morizécourt, ces lambris sont toujours présents et portent les armes de la congrégation. Les tableaux semblent avoir été beaucoup plus rares. Des toiles sont néanmoins présentes à Senones et Saint-Léopold en assez grand nombre. Là, le réfectoire accueille le décor réalisé par Claude Charles pour les jésuites de Pont-à-Mousson. L'ensemble de lambris, rythmé par des pilastres corinthiens, accueille sept tableaux aux sujets évangéliques : la *Cène, Jésus chez Marthe et Marie, Jésus au désert servi par les anges après la tentation* - un tableau du même sujet se trouve alors dans l'église – la *Sainte-Famille*, la *rencontre avec la Samaritaine, Jésus oint par Marie Madeleine* et *Jésus ordonnant à Pierre d'ouvrir le poisson où se trouve le tribut à payer*. Ces sujets restent très particuliers et peu courants dans leur très grande majorité. Même la représentation de la sainte Famille est originale puisqu'elle présente Jésus et Joseph à table disant la prière d'action de grâce pendant que Marie apporte le repas[499]. Néanmoins, à chaque fois, il est question du rapport à la nourriture. Ainsi, c'est à table que Jésus est oint par Marie-Madeleine alors l'eau que lui donne la Samaritaine est l'occasion d'un appel à la conversion par l'usage de paraboles alimentaires. Les anges le servant après la tentation, la Cène où lui se donne et le lien matériel qu'entretient la nourriture par le tribut dans le poisson de Pierre. Tout cela montre les rapports des vannistes à la nourriture et les inscrits dans la lignée de leur fondateur, élève des jésuites de Pont-à-Mousson qui continuent à former les bénédictins lorrains. Ce lieu ne leur est d'ailleurs pas spécifiquement réservé puisqu'ils y accueillent des hôtes de manière récurrente - sans toutefois leur servir de viande - et que cette pièce est un de ces lieux où leur prestige peut éclater aux yeux de tous.

Encore plus rare, un seul exemple est connu à Moyenmoutier, une chaire est installée aussi dans le réfectoire. Les repas se prennent en silence pendant qu'un lecteur fait son office comme la règle le prévoit. Si aujourd'hui le meuble de Moyenmoutier subsiste, ce n'est plus dans le réfectoire de l'abbaye mais comme chaire à prêcher dans la chapelle d'une annexe de la paroisse. D'une extrême sobriété, ses panneaux sont à peine moulurés et aucun motif décoratif n'y est présent. Il est vrai que tout cela est inutile dans un lieu destiné à recevoir les religieux peu longtemps même si cela est plusieurs fois par jour. Il est dommage que ces meubles aient disparus avec les lambris de ces salles lors des ventes ou

[499] LIONNOIS Jean-Jacques, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788*, 3 vol., Nancy, Hæner, 1811, tome III, p. 16

des aménagements successifs des bâtiments. La présence d'une chaire à Moyenmoutier ne devait cependant pas être une exception même si c'est la seule à avoir survécu et à être documentée. Néanmoins, l'usage de la lecture à table semble avoir duré chez les vannistes alors qu'il parait avoir quasiment disparu chez les prémontrés[500].

La chaire du réfectoire
de Moyenmoutier
dans la nef de la chapelle
de Saint-Blaise

Les lectures sont réparties entre textes et latin et en français d'une part, et entre la Bible, des commentaires de celle-ci et d'autres textes religieux d'autre part. Ainsi, à dîner, se succèdent, un chapitre de la Bible puis un livre latin, homélies, vies de saints théologiens ou autres livres d'édification et en troisième lieu, une "lecture en langue vulgaire en faveur des frères convers qui n'entendent pas le latin. Le soir pour le souper, on ne lit point la Bible, mais les jours ouvrables, on commence par la lecture de la règle en langue vulgaire, avec les déclarations, si l'on soupe, on fait après la règle une lecture en latin et une en français, de même qu'au dîner ; si c'est jour de jeûne, on ne lit que du français. […] A la fin du souper et de la collation, on lit toujours la matière de la méditation, qui se doit faire le lendemain à cinq heures et demie du matin"[501]. En fait, les lectures bibliques et des pères de l'Eglise se suivent entre l'église et le réfectoire de sorte que toute l'Ecriture soit lue en une année. De même, le samedi soir, se lit au réfectoire, la préface du livre biblique qui débute le lendemain à la messe lors d'un changement de livres. Ainsi, il apparaît clairement que les bénédictins vannistes sont toujours en prière même lorsqu'ils satisfont aux besoins du corps. La présentation du thème de méditation du lendemain, comme les préfaces des livres bibliques, occupent leur temps de prière personnelle, une fois retirés dans leur chambre pour la nuit.

Si les lectures sont pratiquées lors des repas, le réfectoire accueille aussi occasionnellement les oraux des novices et postulants lors de leur parcours d'études. En

500 BONNET, *op cit*, p. 81
501 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, tome II, p. 23

effet, lors de cette formation, les exercices publics sont réguliers. Ainsi, lors de l'année d'humanité les étudiants récitent au moins trois fois par semaine, devant toute la communauté réunie pour le dîner, les règles de la rhétorique qu'ils ont apprises. Les années de philosophie et théologie, ce type d'exercice se poursuit avec, en plus, les réponses à apporter aux questions du supérieur.

Ainsi, si l'ampleur du réfectoire peut paraître disproportionnée par rapport à la taille de la communauté, se trouve là une des explications à ce fait. En effet, les monastères accueillent régulièrement des noviciats dont l'emplacement change au fil des ans. Ils accueillent aussi des hôtes, bénédictins ou non, religieux ou laïcs qui sont hébergés dans la maison. Si les constitutions de la congrégation prévoient que les supérieurs mangent au réfectoire commun, il est d'usage courant que l'abbé puisse également prendre son repas en dehors du réfectoire, dans une salle-à-manger où il accueille les hôtes afin de se conformer à la règle et aussi "lorsque la bienséance et l'honnêteté le demandent"[502]. En effet, alors que le nombre d'hôtes n'est plus aussi important, "que nos heures de repas sont plus proportionnées à l'usage des séculiers, et que nous sommes mieux servis au réfectoire que ne l'étaient nos anciens, on a fait fort sagement d'ordonner que les abbés n'auront point de cuisine à part, qu'ils mangeront toujours au réfectoire, qu'ils y mèneront même leurs hôtes, à moins que la bienséance ou d'autres bonnes raisons ne les obligent de les traiter à la salle"[503]. De plus, l'existence de salle-à-manger d'hiver ou d'été laisse supposer que le réfectoire n'est pas le seul lieu possible pour les repas de la communauté, ne serait-ce que pour des raisons pratiques.

Enfin, le réfectoire n'est pas le lieu uniquement dédié aux repas mais bien une sorte de salle commune, probablement moins solennelle que ne l'est la salle capitulaire aux fonctions bien établies. Lien entre le réfectoire et la cuisine les servants de cuisine, religieux encore, et de repas mangent cependant dans le réfectoire plus rapidement que les autres. Ils sont rejoints à la fin de la lecture par le lecteur.

Annexes obligatoires du réfectoire, les cuisines restent particulièrement peu documentées dans leur agencement. Elles sont parmi les pièces les plus méconnues des abbayes vannistes. Certes, leur emplacement est assez aisément identifié ou clairement connu par les sources mais cela ne va guère plus loin. Une seule cheminée, élément essentiel de ces cuisines, survit à Flavigny alors que plusieurs élévations intérieures

502 *ibid*, p. 285
503 *ibid*, p. 286

subsistent de ces pièces comme à Senones et Saint-Mihiel par exemple. Dans ces cuisines œuvrent les servantes du monastère qui préparent les repas relativement frugaux et dont certains plats nous paraissent aujourd'hui riches bien qu'à l'époque ils ne l'étaient pas vraiment. Ainsi, les poissons y tiennent une grande place de même que crustacés divers des rivières lorraines. Le pain est bien souvent cuit sur place et le vin provient des vignes du monastère ; pour les grandes abbayes de régions à vignobles comme les abbayes de Senones et Moyenmoutier qui possèdent des vignes en Alsace ou plus simplement à Lay-Saint-Christophe qui possède aussi ses propres vignes et pressoir sur les coteaux du nord de Nancy. Régulièrement apparait aussi du vin de champagne produit par les maisons vannistes de cette province.

Cuisine du prieuré de Flavigny,la cheminée (état en 2012)

Pour préparer les repas, les cuisinières disposent de batteries de cuisine plutôt bien fournies en matériel divers ainsi qu'en témoignent un certain nombre d'inventaires révolutionnaires et des réserves suffisantes permettent à la communauté de voir l'avenir sans risque de disettes. La règle de saint Benoît fixe le régime alimentaire des religieux et dom Calmet, toujours sourcilleux, commente longuement le chapitre consacré à la nourriture des frères[504]. Sa grande question est celle de la consommation possible ou non aux jours maigres de la viande de volailles qu'il associe au poisson. En fait, s'il se pose la question, la réponse est déjà donnée dans les règlements de la congrégation qui l'interdit alors que pour dom Calmet, elle est permise par saint Benoît ! Néanmoins, pour lui l'essentiel reste dans la juste proportion de nourriture et l'adaptation de la quantité et de la qualité selon l'état de santé du religieux.

504 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, tome II, pp. 25-61

De même, pour la collation, pendant les lectures qui l'accompagnent, les religieux ont à boire et cela se passe tant au réfectoire qu'à la salle capitulaire, toutes deux permettant la lecture et de tenir en main un gobelet de vin[505].

*

* *

Les salles de prestige ou de vie commune ouvrant sur le cloître sont des lieux où la vie régulière s'exprime au regard du monde extérieur d'un part mais aussi dans une sorte de regard intérieur à la communauté. Dans l'architecture des pièces communes, par leurs dimensions, se remarque un désir de les adapter à la taille de la communauté. Ce même mouvement s'observe d'une manière générale dans les différents ordres dont les prémontrés comme les chanoines réguliers voire les mauristes. Le décor en est assez recherché sans atteindre semble-t-il un luxe trop ostentatoire. L'essentiel – et même un peu plus – y est pour assurer le quotidien de la communauté dans sa matérialité qu'elle soit nutritive ou fonctionnelle. Assez largement ouvert à l'extérieur, le cloître vanniste est bien un carrefour où circulent les idées comme en témoignent les examens oraux des étudiants dans le réfectoire, mais aussi la présence d'invités à ces mêmes tables. S'ouvrant aussi sur le cloître de manière très régulière dans les monastères vannistes, les chambres d'hôtes et les salons de réception en complètent la disposition mais comme ils ne sont pas à l'usage des religieux si ce ne sont ceux de passage, ils seront abordés plus loin.

3) Des lieux pour une vie plus personnelle

Après les grands lieux où la vie communautaire s'exerce pleinement, il est, pour les religieux, des lieux permettant des activités plus personnelles ou en petits groupes. Ce sont bien sûr déjà les dortoirs mais aussi des lieux réservés aux moments de récréation voire destinés à satisfaire la curiosité scientifique de certains vannistes.

505 *ibid*, p. 76

a) leurs chambres

Aux étages s'organisent les lieux "privés", essentiellement les chambres des religieux et le noviciat pour les maisons qui en accueillent un. Pour les premières, elles se situent, selon dom Calmet naturellement à l'orient[506]. Pour le second, comme pour les salles d'étude des académies, il ne semble pas avoir de lieux ou d'aménagements vraiment spécifiques qui les différencient des cellules monacales. Il est même très souvent impossible de le situer précisément dans le monastère. Il est vrai qu'une partie des discussions se fait dans le réfectoire. En fait, il s'agit de chambres comme celles des religieux et qui se trouvent dans le prolongement du dortoir. A Senones, le noviciat se trouve dans l'aile Est du cloître, au-dessus de la salle capitulaire puisqu'en 1734 il est fait un pavillon "jouxtant la sacristie pour servir de piscine ou de lavoir et au-dessus des commodités pour les novices"[507].

Dortoir de l'abbaye de Senones
(état en 2012)

De même, au-delà de leur existence, dans certains cas jusqu'à la Révolution française, il n'est pas de documents qui montrent à quoi peuvent ressembler les écoles tenues par les bénédictins à l'exception de l'indication donnée au Breuil lors de la construction d'un nouveau bâtiment destiné à accueillir "deux chambres suffisantes pour pouvoir contenir le nombre des étudiants, lequel formera une autre aile, vis-à-vis de la façade de l'église ; dans lequel se trouveront aussy les logements de la servante avec de beaux greniers"[508].

Il est intéressant de noter que, dès 1603, l'adaptation française de la règle du Mont-Cassin par J. de Breul, préconise seulement : "Selon l'habitude moderne concernant l'honnêteté, et afin que les frères puissent s'exercer librement aux oraisons et autres

506 CALMET, *Histoire de l'abbaye de Senones… op cit*, p. 381
507 *ibid*, p. 416
508 cité par CROIX Charles, "L'ancien prieuré des bénédictins de Notre-Dame de Breuil à Commercy", *Le Pays lorrain 1931, 11-12*, Nancy, Le Pays lorrain, 1931, p. 559, note 11

exercices spirituels ; afin aussi d'éviter toute curiosité, le dortoir est divisé en plusieurs cellules ; à chaque frère est assignée une de ces cellules, de telle sorte que chacun dorme seul dans sa propre cellule"[509]. En fait, cela est déjà appliqué depuis un certain nombre d'années, les anciens religieux bénéficiaient d'ailleurs déjà souvent de cet usage. Les chambres individuelles semblent avoir été de mise dès les premiers jours de la réforme vanniste même s'il reste possible que des dortoirs collectifs aient existé dans certaines maisons particulièrement délabrées au moment de leur intégration dans la congrégation. Le nom de dortoir reste cependant pour l'aîle abritant les cellules des religieux. Cela est défini dans les constitutions comme devant leur permettre plus librement de lire et méditer Ce sont les mêmes arguments que dom Calmet reprend dans son commentaire de la règle de saint Benoît[510]. En cela, les vannistes s'inscrivent dans le grand mouvement des réformés qui privilégient ce type de dortoir même si dans les premiers temps, cet usage est encore interdit par l'abbé réformateur de Cluny, Jean de Bourbon. En effet, la notion de dortoir introduit l'idée d'un lieu commun pour le repos et la prière personnelle et non l'usage qui était apparu de voir les religieux loger dans des maisonnettes réparties dans l'enclos de l'abbaye[511].

Le couloir des cellules du prieuré de Châtenois (état en 2012)

Il est important de constater que le respect de la vie privée dans un monde pourtant fermé et formant communauté de vie, est également pris comme argument aux côtés d'autres qui tiennent davantage de la qualité de prière et de travail. Ainsi, ce ne sont pas à strictement parler des chambres individuelles et totalement privées mais plutôt un endroit où se replier pour se livrer aux travaux spirituels et intellectuels. En effet, toutes les chambres des religieux s'ouvrent avec une clé commune mais il est aussi précisé que seule la chambre d'un supérieur ne peut être ouverte avec la clé commune. De plus chaque frère doit balayer sa

509 Cité par ROSTAND André, "L'œuvre architecturale des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en Normandie (1616-1789)", *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, tome XLVII, année 193*9, Caen – Rouen – Paris, Jouan-Bigot – Lestringant – Picard, 1940, pp. 82-224, ici pp. 93-94

510 CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, pp. 434-436

511 LE GALL, *op cit*, pp. 343-344

chambre le mercredi et le samedi. Les moines ne peuvent y recevoir personne à l'exception des supérieurs et des professeurs ou maîtres des novices pour y discuter avec les religieux ou les étudiants. C'est sûrement là aussi un indice de la manière dont se déroule le noviciat. Les cours sont donnés par le professeur dans sa propre cellule.

A l'opposé, la mère Jeanne de Chantal est plus rigoureuse en ce qui concerne les chambres des religieuses de la Visitation. En effet, elles ne doivent pas fermer à clé ni receler un endroit fermant à clé. Tout doit y être accessible alors que le mobilier et les accessoires sont définis à l'avance dans le coutumier, à savoir : un lit, une petite table, un siège, un bénitier, un crucifix, cinq ou six images dévotes ou un tableau, une lampe[512].

La vocation de lieu de prière et travail des cellules se confirme au fil du temps avec la découverte dans quelques cas, de livres provenant de la bibliothèque de l'abbaye - bien que cela soit interdit par les constitutions - mais aussi appartenant en propre au religieux. Cette situation ne se rencontre d'ailleurs pas seulement dans les abbayes sans grande bibliothèque ou, à l'opposé, comme étant reconnue comme des centres intellectuels de premier plan. A plusieurs reprises, pour ce travail, les religieux ont droit d'éclairer leur chambre une partie de la nuit.

Ceci nous amène à la question du mobilier dans ces pièces où les bénédictins font plus que dormir. Les cellules des religieux ne sont jamais décrites et leur mobilier n'apparaît qu'en vrac dans les inventaires révolutionnaires. Certes, les statuts de la congrégation en donnent les contraintes mais sont-elles toujours suivies ? Il le semble même si les archives restent muettes, les cellules conservées, notamment à Senones, en témoignent.

Couloir du dortoir, prieuré de Châtenois

Dans les dernières années de la congrégation, certains religieux bénéficient de deux pièces : un salon de réception et une chambre à coucher comme c'est le cas

512 *Coustumer… op cit*, p. 139

au prieuré de Breuil, seul exemple connu avec certitude de cette disposition. Non documentée, cette évolution se constate alors que le nombre de religieux a diminué et donc les bâtiments en partie vides. Dans le cas du Breuil, il n'est pas connu de chantier pour parvenir à cette nouvelle disposition. La communauté est alors réduite à quelques professeurs et supérieurs qui doivent recevoir assez souvent dans leurs cellules comme ils y sont autorisés et cela expliquerait qu'ils aient pris cette libéralité en profitant des espaces vides. Pourtant, cela n'est pas une habitude puisque les bénédictins de Nancy, par exemple, ferment une partie de leurs bâtiments inoccupés puisqu'ils sont obligés de les rénover lorsqu'ils en ont à nouveau besoin pour y rétablir un noviciat. Ce qui apparaît comme une exception chez les vannistes est au contraire, courant chez les mauristes. En effet, au cours du XVIIIe siècle, presque tous les religieux ont deux pièces à leur disposition avec une porte communicante et les supérieurs, souvent trois[513].

Cellule du prieuré de Morizécourt (vue partielle, état en 2012)
C'est la seule à avoir été conservée avec ses boiseries et ses dimensions originelles par les propriétaires du prieuré à titre de témoignage du passé.

Les cellules de chaque religieux sont relativement grandes, au moins neuf mètres carrés. Seules marques distinctives entre elles, la présence d'une cheminée pour les cellules des étudiants et des professeurs. Cependant, ce qui est un privilège pour les intellectuels de la congrégation devient une généralité, au moins dans les maisons les plus riches. Cette habitude qui se généralise ne devient cependant jamais une prescription.

En ce qui concerne leur mobilier, il est d'une grande sobriété. Il n'est jamais fait mention de papier sur les murs sauf dans la chambre du prieur du Saint-Mont[514], et seuls quelques tableaux semblent avoir agrémentés celles des supérieurs. Le mobilier lui-même

513 BUGNER, *op cit*, p. 83
514 Arch. dép. Vosges, 9 Q 5 bis

est chiche : un lit simple, une table et quelques chaises. La règle, dans son austérité, semble avoir été suivie même si certaines maisons voient des chambres de religieux se transformer en véritable café à l'instar de Saint-Avold. Certes, les religieux ont très largement pu emporter des effets ou des objets provenant de l'abbaye lors de leur retour forcé à la vie civile pendant la Révolution mais hormis des tableaux et des livres, ils ne semblent pas avoir pris beaucoup de mobilier. En ce qui concerne les tableaux, une bonne part d'entre-eux semble d'ailleurs avoir été des portraits des abbés.

A l'opposé, le décor de ces chambres est davantage connu. Il consiste essentiellement en des boiseries moulurées selon le style de l'époque et dissimulant très souvent des placards pour ranger les effets personnels de chacun. Le lit est ainsi majoritairement indépendant même s'il existe parfois des témoignages faisant état d'alcôves pour l'abriter comme c'est le cas au prieuré de Morizécourt. Malheureusement, dans la très grande majorité des cas, tout ce décor a disparu. Là où il subsiste, il ne se présente pas sous un jour fondamentalement différent des boiseries et lambris des autres pièces de l'abbaye. Enfin, les fenêtres peuvent être obturées par des rideaux. De même que pour le nombre de pièces affectées à chaque religieux, les alcôves se sont multipliées chez les mauristes. Avec l'usage, cette fois devenu courant partout, de cheminées dans les chambres, cela apporte aux religieux plus de confort d'une part et surtout plus d'intimité[515]. Si cela peut se comprendre à Morizécourt devenu le lieu d'exil des mauvais religieux qui y mènent leur adaptation non formelle de la règle, l'usage d'alcôve ne semble pas s'être trop répandu dans les autres maisons. Chez les chanoines de Prémontré, une même évolution se remarque. Disposant de bâtiments disproportionnés à la taille de la communauté, ils aménagent parfois de véritables appartements à quatre pièces (dont un bûcher) pour chaque religieux, le supérieur disposant de six pièces. L'usage des cheminées s'y répand tout autant[516].

Cette rigueur appelle surtout un commentaire sur le rapport à la vie privée telle qu'elle commence alors à se concevoir. Les religieux mènent une vie commune et le privé n'y a pas sa place. En cela, les vannistes restent assez proches de leurs constitutions et règle. Si les religieux bénéficient de chambres individuelles comme les novices, les étudiants des collèges tenus par les bénédictins ne connaissent pas cette possibilité. En effet, au Breuil, le prieuré se dote de "deux chambres suffisantes pour pouvoir contenir le

515 BUGNER, *op cit*, pp. 87-88
516 BONNET, *op cit*, p. 79

nombre des étudiants"[517] tous issus des familles des environs et poursuivant là leurs humanités.

Ces cellules sont desservies par de larges corridors reprenant très souvent les dimensions des galeries du cloître qu'ils surmontent. Cependant, dans les étages, les plafonds ne sont plus voûtés mais simplement lambrissés comme cela est particulièrement visible encore aujourd'hui au prieuré de Châtenois.

b) des lieux moins attendus

Il est d'autres bâtiments qui se signalent dans les archives et documents iconographiques et dont la réalité paraît parfois quelque peu anormale dans une abbaye. Certes, les mauvaises langues ont fait de l'appartement du prieur de Saint-Avold dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un cabaret, allant jusqu'à lui donner une devanture mais cela tient davantage à la personnalité et aux mœurs de ce supérieur que des besoins ou réalités monastiques.

La grande originalité est la présence récurrente d'une salle de billard. A Moyenmoutier il s'agit même d'un petit bâtiment situé à proximité de la boulangerie, à l'écart des autres édifices. Meublé d'un billard vendu pendant la Révolution française, le bâtiment a été détruit rapidement après celle-ci, son emplacement étant sur une partie de l'ancienne voie ferrée qui longe l'abbaye. Mais ce n'est pas le seul exemple de billard dans une maison vanniste. En effet, les religieux ont la permission pendant leur récréation quotidienne de pratiquer certains jeux à l'exclusion des jeux de cartes et ils semblent s'être adonnés assez régulièrement au billard. Ainsi, le meuble est documenté à Saint-Mihiel notamment où il est installé dans le cloître. C'est également le cas au prieuré de Saint-Nicolas de Port où la salle de billard est à l'étage du cloître aux côtés des chambres de religieux, de la bibliothèque et des archives. Ce jeu semble particulièrement en vogue dans les maisons vannistes pour les raisons évoquées d'interdiction d'autres types de jeux et parce qu'il est à la mode au XVIIIe siècle. Il se développe en France à partir du siècle précédent et gagne les demeures nobles autant que les villages. Chez les prémontrés, la présence de billard est tout aussi récurrente. Il occupe souvent une des salles du rez-de-

517 Cité par CROIX, "L'ancien prieuré des bénédictins… *art cit*, p. 559, note 11

chaussée du cloître[518]. Chez les mauristes, c'est le trictrac qui semble avoir la préférence des religieux[519].

Enfin, occupent une partie des bâtiments, d'autres lieux hébergeant des activités para-monastiques. Ce sont notamment des ateliers ou laboratoires de sciences avec parmi eux, celui de dom Hyacinthe Alliot à Moyenmoutier. Là, ce dernier s'est livré à des expériences de transfusion sanguine selon les recommandations de dom Desgabets. Même si les expériences s'arrêtent assez rapidement semble-t-il, le lieu et le matériel subsistent plus longuement. A Saint-Mihiel, les religieux s'intéressent à l'alchimie. En effet, un laboratoire est découvert sous le vestibule d'entrée du monastère lorsque sont entrepris des travaux sur le grand perron. Le fourneau double du chimiste Barthoh y est découvert. Malheureusement tout cela disparaît dès avant la Révolution française. Les religieux s'intéressent grandement aux sciences notamment physiques avec des travaux mathématiques ou d'horlogerie notamment. Ces laboratoires trouvent aussi parfois des applications concrètes comme l'invention d'une eau de Saint-Avold par dom Pierre Barré en 1781

Moins surprenant est le cabinet de curiosité de l'abbaye de Senones dû à dom Calmet. L'érudit est certes connu pour ses qualités de bibliophile mais il est également un collectionneur d'antiques en tous genres et de tableaux. Il est installé dans les salles sous la bibliothèque, il abrite des collections d'histoire naturelle et d'archéologie. Dom Calmet crée et enrichit ce cabinet dès son arrivée à Senones en acquérant le cabinet Rathsamhausen pour 30 000 livres puis, en 1736, le cabinet et médaillier de Corberon, premier président de Colmar pour 3 000 livres[520]. D'autres cabinets et collections viennent l'enrichir tels ceux de Voile à Ribeauvillé avec histoire naturelle et curiosités artificielles. A ses acquisitions, dom Calmet peut ajouter ce qui lui est envoyé par d'autres afin de compléter ses collections. Il en est ainsi de l'abbaye de Hautvillers qui lui fait parvenir du bois pétrifié par une fontaine proche de leur abbaye[521].

Sans toutefois pouvoir parler d'un cabinet de curiosité, les vannistes semblent s'être intéressés d'une manière assez générale aux collections en tous genres. Ainsi à Saint-

518 BONNET, *op cit*, p. 81
519 BUGNER, *op cit*, p. 93
520 GERARD Aurélie, "La bibliothèque de l'abbaye de Senones au temps de dom Calmet, entre exemplarité et singularité", *La croix monastique des Vosges*, collection Terre d'abbayes en Lorraine n°1, La-Petite-Raon – Saint-Dié, Entreprises et culture en Loraine, Société philomatique vosgienne, 2010, pp. 90-98, ici p. 97
521 *ibid*

Avold, dans la salle de la bibliothèque, "entre les deux petites armoires dans les archives, il y a un emplacement pour poser une collection de différents métaux sur lequel se trouvent quelques minéraux d'aucune valeur, sans inscription ; une pièce de bois pétrifié, une écrevisse, une araignée rongées de vétusté, le tout très malpropre, et quelques pierres en forme d'escargots "[522], en fait des fossiles. Toutes les collections du monastère se doivent d'être consignées dans un inventaire regroupant les vases sacrés, les peintures et autres monuments afin, notamment de pouvoir faire valoir les droits de l'abbaye[523].

Enfin, il est un lieu pour lequel la pudeur est toujours présente ce qui n'en rend pas moins ce lieu précieux, les latrines. Les maisons vannistes en sont apparemment toutes équipées. Il s'agit de latrines collectives situées en bout de couloir à l'étage des cellules. A l'opposé de l'application des principes hygiénistes qui se développent à l'époque moderne, un seul établissement de bain est documenté, à Saint-Avold, où ils servent autant aux religieux qu'aux habitants du lieu.

4) Un lieu à part : la bibliothèque

Bâtiment important tant par son architecture que par son mobilier, la bibliothèque monastique contribue à la vie intellectuelle des maisons vannistes. Ainsi, il apparaît indissociable d'aborder les bibliothèques tant pour l'architecture et le décor que pour leur contenu. Cependant, si les grandes maisons, souvent centres intellectuels de premier plan, sont dotées d'un bâtiment spécifique pour la bibliothèque, le plus grand nombre d'entre elles place leurs livres dans une des pièces du carré claustral. Situées au premier étage, en bout de couloir, elles bénéficient de rayonnages et d'agencements particuliers. Ainsi, à Saint-Avold, elle est sise

La bibliothèque de l'abbaye de Senones

522 AUGUSTE Jules, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Avold", *ASHAL*, 47e année, tome XLIII, Metz, imprimerie Paul Even, 1934, pp. 425-437, ici p. 426

523 *Regula… op cit*, p. 330

à l'angle du cloître opposé au transept de l'église, au-dessus d'une porte cochère existant toujours. Elle est définie comme "une pièce spacieuse, éclairée par deux fenêtres"[524] où sont également conservées les archives du monastère.

Dans la province de Lorraine, il ne semble pas qu'il y ait eu de bibliothèques ouvertes de manière régulière au public comme cela est le cas à Metz ou Besançon par exemple. Cependant, il ne faudrait pas croire que l'accès en est interdit aux laïcs. Il est plus que probable que les maisons urbaines reçoivent des lecteurs ; néanmoins elles sont peu nombreuses ou de fondation récente. Dans les bourgs, le rôle éducatif des maisons vannistes déjà évoqué, ne signifie pas ouverture des bibliothèques à des lecteurs extérieurs au monastère. Les habitants de Saint-Avold s'en plaignent d'ailleurs. Dans cette configuration d'une pièce sise au milieu d'autres, se trouve le cas particulier de la bibliothèque du prieuré du Breuil à Commercy qui est aménagée dans les greniers de l'église et traversée par un couloir permettant l'accès au clocher. C'est là une situation bien particulière et unique en son genre.

Chaque grande abbaye possédé une bibliothèque importante. A Saint-Mihiel, enrichi d'une partie des collections du cardinal de Retz[525], le total des volumes atteint 6 000 livres. Il dépasse 11 000 à Moyenmoutier. A cette époque, on s'attache moins au nombre des ouvrages qu'à leur qualité ou leur rareté. L'intérêt de ces collections est d'autant plus grand qu'elles sont enrichies par des apports constants d'ouvrages de toute nature – anciens ou d'une actualité immédiate – venus des grands centres de la librairie : Paris, Strasbourg, Reims ou les villes allemandes. La correspondance entre les bénédictins lorrains et les mauristes parisiens concerne pour une large part les achats de livres[526]. Ces bibliothèques sont placées sous la garde d'un préfet de la bibliothèque qui a en charge celle-ci comme un de nos bibliothécaires modernes. Comme tâche première vient le catalogage. Dans ce travail, il doit bien sûr noter tous les livres anciens et en particulier les parchemins et imprimés sur parchemin dont le commerce ou le don sont interdits[527]. De même, il doit établir durant le mois qui suit sa prise de fonction un inventaire de tout ce qui se trouve dans la bibliothèque comme mobilier, œuvres d'art sous peine d'être privé de vin…[528] Toutefois les livres circulent de maisons en maisons comme le Saint-Mont qui, au prise

524 Arch. dép. Moselle, B 6393

525 CAZIN Noëlle, HENRYOT Fabienne, MARTIN Philippe, VAST Brigitte, *Les trésors de la bibliothèque bénédictine de Saint-Mihiel*, Haroué, Gérard Louis, 2013, p. 28

526 TAVENEAUX, "La vie intellectuelle…" *op cit*, p. 310-311

527 *Regula… op cit*, p. 307.

528 *ibid*.

avec une dette grandissante pour faire face à la rénovation des bâtiments, échange des livres précieux contre des livres modernes destinés à l'édification des moines, avec l'abbaye de Moyenmoutier qui enrichit ainsi, à moindre coût son patrimoine livresque.

La salle des boiseries de Moyenmoutier à la bmi d'Epinal

Si le rayonnage en épi est aujourd'hui courant dans les bibliothèques, il ne se répand réellement qu'au XIXe siècle bien qu'il existe un exemple anglais au XVIIe siècle, la bibliothèque du Trinity College de Cambridge (1675) due à sir Christopher Wren. Là, des rayonnages perpendiculaires aux murs délimitent une série de petites salles rectangulaires dont chacune comporte une table et des tabourets pour le travail sur place, les livres étant à portée de mains. La bibliothèque de Moyenmoutier du début du XVIIIe siècle est un exemple précoce de rayonnages à livres qui soit comparable au système anglais.[529]. Elle se compose de douze meubles en épi aujourd'hui à Epinal. Ces meubles sont richement décorés dans un style voisin des boiseries de Massillon à Clermont-Ferrand. Chacun de ces meubles en épi mesure actuellement 3,77 m de haut sur 4,95 de long et 1,43 de large. Ils ont été retouchés pour s'ajuster aux rayonnages muraux modernes. Il existe un vide à l'intérieur des meubles car ils s'emboîtaient originellement sur des murs de refends. Les boiseries de Moyenmoutier constituent en fait un compromis entre le *wall-system* anglais et les rayonnages muraux à la française. Néanmoins, il ne s'agit pas réellement de rayonnages en épi comme il y parait, mais d'une série de "cabinets" selon le mot du document révolutionnaire (20 mai 1792) qui met à la disposition du gouvernement leurs "rayons et boiseries"[530].

529 MASSON André, "Deux bibliothèques du XVIIIe siècle de plan exceptionnel : Moyenmoutier et Cambrai", *Bulletin des bibliothèques de France*, 9e année, n°7, Paris, juillet 1964, p. 277

530 Arch. dép. Vosges, 4 Q 56, extrait du registre des procès-verbaux d'estimation des biens nationaux du Directoire du district de Saint-Dié

Comme dans beaucoup de monastères du XVIIIe siècle, la bibliothèque de Moyenmoutier[531] occupe tout l'étage d'une aile de bâtiment ouverte par sept fenêtres sur la façade nord et trois sur la façade ouest. Mesurant dans œuvre 33,5 m. de long sur 4,5 m. de large et 4,5 m. de haut, elle est exceptionnellement large en comparaison des bibliothèques de la région. Pour supporter le poids des livres dans une salle aussi large, il faut la recouper par des murs de refend qui reposent sur douze piliers encore visibles au sous-sol et dont chacun correspond à l'un des meubles en épi[532].Le baron Seillière, en 1857 décrit la salle comme "divisée par des murs de refend formant des pièces voûtées correspondant à chacune des fenêtres[533] et la "galerie centrale" qui dessert ces pièces. Il conclut : "on n'aurait eu alors qu'à rapporter les boiseries d'Epinal pour reconstituer l'aspect primitif". Voûtes et murs de refend disparaissent au cours des aménagements industriels du XIXe siècle.

L'étroite adaptation des boiseries et du bâtiment est remarquable, pouvant faire dater les meubles de la seconde moitié du XVIIIe siècle mais leur décoration de coquilles et la facture très large des torsades de feuillages rappellent plutôt le style du début de même siècle. C'est l'époque à laquelle dom Belhomme consacre toutes ses ressources à des achats de livres pour les moines érudits qui s'installent à Moyenmoutier dans le cadre des académies selon le vœu du chapitre général de Saint-Mihiel en 1716[534]. Des précédents de bibliothèques construites aux dimensions des boiseries à réemployer existent : La Mazarine à Paris et Clermont-Ferrand.

Senones est également dotée d'un bâtiment toujours conservé d'une ampleur rare (49 sur 6,5 m.). Edifiée par dom Petitdidier, cette bibliothèque est agrandie par dom Calmet. Ornée de boiseries qui ont entièrement disparu et dont aucune description n'est restée, il n'est pas possible d'en donner un plan. Cependant, le bâtiment a une spécificité architecturale : un balcon ouvrant sur la grande cour, la vallée et Moyenmoutier à l'ouest. Cette disposition avec balcon est absolument originale d'après la documentation disponible sur les autres bibliothèques vannistes de Lorraine. A Moyenmoutier, cet emplacement est occupé par une fenêtre axiale de même taille et disposition que les autres ouvertures comme à Saint-Mihiel.

---

531 FALTRAUER Claude, "Les boiseries de la bibliothèque abbatiale de Moyenmoutier", *Rencontres transvogiennes, histoire, ethnologie, patrimoines*, n°3-2013, Munster, Rencontres transvosgiennes, 2013, pp. 23-32

532 MASSON, *op cit*, p. 278

533 SEILLIERE Frédéric, *Documents pouvant servir à l'histoire de la Principauté de Salm et de sa capitale Senones*, Colmar, J.-P. Gyss, 2e édition, 1982, p. 237

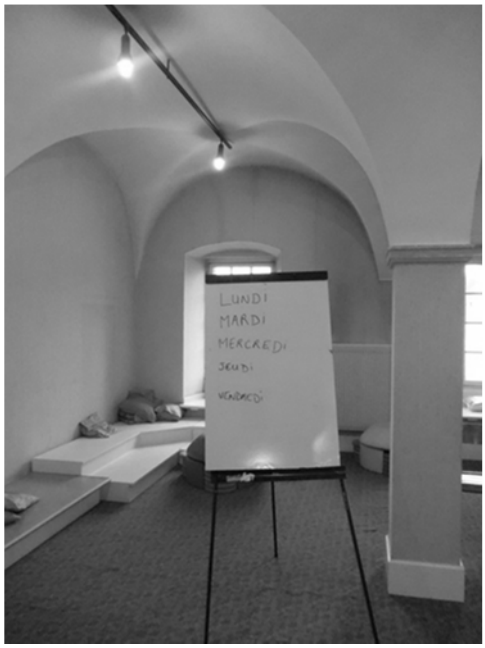
534 VERNIER Lucien, "La bibliothèque de l'abbaye de Moyenmoutier", *BSPV*, vol. LXV, 1961, pp. 5-30

La bibliothèque de Saint-Mihiel occupe tout le premier étage d'une aile de l'abbaye. Les livres sont classés méthodiquement dans une grande salle de 50 m de longueur dont le plafond est décoré de guirlandes de feuillages sculptées en 1775 par des artistes italiens. Respectant leur propre ordre de classement inspiré des modèles en vigueur dans les bibliothèques modernes, les bibliothécaires de Saint-Mihiel ont pu disposer les ouvrages dans les boiseries sur lesquelles la cote apparait en fronton. Ces boiseries somptueusement ciselées tapissent les murs. Cinquante-huit meubles alternent ainsi avec les fenêtres du bâtiment achevé dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. Endommagée à plusieurs reprises, cette grande salle est largement restaurée après la Première Guerre mondiale. Elle est précédée par une première chambre carrée qui renfermait probablement les archives du couvent alors que les ouvrages les plus précieux étaient conservés dans un "trésor" fermé par une grille en fer forgé. L'originalité actuelle de la bibliothèque de Saint-Mihiel tient à la qualité de son décor représentant les quatre éléments, les quatre saisons et les quatre continents. Ce sujet de décoration se retrouve à Munster mais cette fois dans la salle capitulaire et non dans la bibliothèque. L'entablement du plafond de la grande salle est lui orné de guirlandes de feuillages d'une grande diversité. Parler d'une originalité actuelle pour la bibliothèque de Saint-Mihiel est vrai sans l'être totalement. Il l'est parce qu'aujourd'hui c'est le seul bâtiment bibliothèque d'une maison vanniste qui ait conservé sa fonction primitive et son mobilier originel. Néanmoins, les archives nous apprennent que d'autres bibliothèques étaient aussi décorées comme Senones ou Moyenmoutier pour prendre deux exemples de taille comparable. Au décor de l'architecture, s'y ajoutent des tableaux et des collections d'œuvres d'art ou d'antiquité.

L'étage des greniers dans le bâtiment de la bibliothèque
Abbaye de Saint-Mihiel

Ces bâtiments bibliothèque n'y trouvent pas leur seul usage. A Moyenmoutier, le rez-de-chaussée est occupé partiellement par les cuisines, solution pouvant sembler quelque

peu risquée selon nos critères actuels de sécurité mais qui était déjà celui de Senones avant la construction d'un bâtiment spécifique par dom Petitdidier. A Saint-Mihiel comme à Senones dans sa configuration encore actuelle, la bibliothèque occupe le troisième niveau d'un bâtiment sur un premier niveau de caves voûtées et un second de greniers. Cela permet de mettre les livres loin de l'humidité du sol pouvant remonter par capillarité dans les murs et donc les rayonnages ainsi que donner de l'occupation aux rongeurs qui trouvent dans les niveaux inférieurs de quoi se sustenter sans avoir besoin d'aller chercher pitance dans les livres. Allant dans ce sens d'une vraie réflexion sur l'aménagement des lieux, il est remarquable aussi à Saint-Mihiel de constater les emplacements choisis pour les fenêtres. Il faut certes apporter de la lumière mais aussi veiller à ce que les luminaires célestes ne précipitent pas la détérioration des couvertures des ouvrages. Quelques fenêtres au sud donc pour la lumière mais l'essentiel au nord, hors des rayonnements solaires directs[535].



La bibliothèque du prieuré de Flavigny
(vue partielle, état en 2012)

Dans la très grande majorité des cas cependant, la bibliothèque trouve place dans le cloître, le plus souvent à l'étage, au niveau des chambres des religieux. Même au Breuil où la bibliothèque est installée dans le grenier de l'église, elle communique cependant directement avec les bâtiments conventuels. La seule exception qui ne s'explique pas est le prieuré de Flavigny. En effet, là, la bibliothèque est totalement isolée des autres bâtiments. Elle est pourtant l'objet de soins attentifs et ses boiseries sont renouvelées deux fois au cours du XVIIIe siècle. Si elle avait eu un rôle social et se montrait très ouverte au monde extérieur, cela aurait pu constituer une explication mais ce n'était apparemment pas le cas. Certes, il existe un passage entre la bibliothèque et le cloître mais il emprunte des escaliers et couloirs dissimulés traversant l'étage de la tour de l'église et le bâtiment des servantes.

535 Un grand merci à Mme Cazin, ancien conservateur en chef des bibliothèques en charge de la bibliothèque bénédictine de Saint-Mihiel pour ces précisions sur l'histoire de la conservation des collections bibliophiliques.

Cette bibliothèque également présente chez les prémontrés occupe des emplacements variables mais en général aménagés directement dans le cloître. Néanmoins, il semble bien que chez les prémontrés, le bâtiment bibliothèque ait été plus important que son contenu car, ils n'hésitent pas à vendre les livres pour construire une bibliothèque[536] ou à entretenir une vaste salle richement ornée mais presque dépeuplée d'ouvrages comme à Prémontré[537].

*

* *

Ainsi les religieux partagent leur temps dans des lieux bien ordonnés dans leur répartition autour du cloître. Ce dernier remplit pleinement son rôle de carrefour de la vie régulière, le cloître vanniste est bien avant tout un lieu fonctionnel où se vivent et se croisent les activités et les personnes fréquentant l'abbaye. De l'église aux cuisines en passant par les salles de la vie communautaire ou les chambres des hôtes, c'est toute la vie de la maison qui y transparaît jusqu'aux moments de récréation avec les billards. Grâce à ses galeries de circulation, les nombreuses portes et les escaliers qui le desservent jusqu'aux lieux d'études et de travail voire même de recherche, c'est toute une vie rythmée par la prière, les études, le travail que montrent ces édifices aux lignes majoritairement très sobres et d'une grande fonctionnalité.

Comme cela a été montré dans cette partie, les vannistes accordent un grand intérêt et un soin particulier à leur cadre de vie. Cela se traduit aussi par la présence de tableaux essentiellement, parfois de sculptures, réparties dans les bâtiments du monastère. Malheureusement, ces œuvres disparaissent lors de la Révolution française et les inventaires de cette période, notamment pour la vente des Biens nationaux, ne font mention que du nombre de tableaux à vendre. Très rarement, il est décidé d'en envoyer aux dépôts départementaux, ou en tous cas la trace en est vraiment ténue. Ces chiffres qui pourraient être nos seuls données en la matière sont à nuancer fortement puisqu'il est fait plusieurs fois mention de tableaux, essentiellement des portraits des abbés, emportés par les religieux comme effet personnel ou souvenirs d'une vie qu'ils quittent en même temps que

536 A l'Etanche par exemple
537 BONNET, *op cit*, p. 82

le monastère. Cependant, toutes les grandes maisons en possèdent et parmi les plus modestes, toutes aussi en ont, certes en petit nombre.

Certains vannistes se montrent aussi collectionneurs, au-delà des cabinets de curiosités et des tableaux évoqués ci-dessus, il est aussi des acquisitions plus originales comme le prie-Dieu en velours cramoisi de Stanislas ou le grand lustre du salon du château de Commercy acheté par dom Hennezon pour son abbaye de Saint-Mihiel.

III- Les autres bâtiments de l'enclos monastique

Si les lieux de la vie quotidienne des vannistes occupent une place importante dans leur architecture et leurs choix décoratifs tant ils sont liés à leur vie régulière, il en est d'autres qui sont tout autant nécessaires à la vie du monastère. Certes le carré claustral occupe une place privilégiée aux côtés de l'église mais il reste un lieu de vie qui en est dissocié car il répond souvent à d'autres attentes, c'est le palais abbatial. Qu'il soit occupé épisodiquement par un abbé commendataire bien peu présent sur place ou par un abbé régulier, il est un marqueur de la perception que les vannistes ont de cette fonction, voire de leur politique au sens le plus large du terme.

De même, afin d'asseoir leur présence sur un territoire et de s'assurer prosaïquement une situation dans ce même lieu, les bâtiments agricoles ne sont pas négligés et de loin car ils constituent la marque dans la pierre de leur rôle d'acteurs économiques de premier plan dans de nombreux terroirs. Enfin, il est des lieux dont l'utilité varie mais qui sont aussi particulièrement révélateurs de la vie quotidienne réelle des religieux.

1) Les palais abbatiaux et hôtels prieuraux

En 1706, lorsque le prince de Nassau-Siegen devient abbé de Bouzonville, le palais abbatial ne se présente pas sous un aspect engageant. Son logement se compose de trois pièces délabrées et vétustes, inoccupées depuis longtemps, un tas de fumier est même sous ses fenêtres. Un nouveau palais est alors rebâti[538]. Cette situation est celle qui se rencontre, bien que de manière moins extrême, dans presque toutes les maisons qui sont placées en

538 DICOP Nicolas, *Bouzonville et son abbaye, la belle histoire d'une abbaye lorraine,* Metz, éditions, Le Lorrain, 1978, pp. 169-170

commende. En effet, l'abbé commendataire n'est que très rarement résident et l'entretien de sa demeure n'apparait pas comme une nécessité. Une des conditions pour que ce bâtiment soit entretenu est le fait récurrent qu'il soit placé en location soit à l'administrateur pour le compte de l'abbé ou plus souvent à un laïc important sans lien particulier avec l'abbaye. Cette situation n'est pas sans conséquence sur les aménagements et l'emplacement de ces édifices.

a) l'emplacement

Avant de s'attacher à ce qu'il est possible de savoir de leur plan et de leur décor, leur emplacement par rapport à l'enclos abbatial peut se révéler significatif. S'il n'est pas de règle claire édictée à ce sujet, il semble bien y avoir des usages récurrents en lien avec l'aspect politique de la présence d'une abbaye d'une part et dans l'articulation des fonctions avec la communauté des religieux. En effet, le palais abbatial est le plus souvent situé à l'opposé du cloître, de l'autre côté de l'église avec laquelle il peut communiquer. Il n'existe que peu d'exceptions à cette habitude et encore peuvent-elles s'expliquer par la topographie comme à Bouzonville ou Saint-Léopold de Nancy.

La situation du palais abbatial le place ainsi, le plus souvent au contact direct du bourg qui s'est développé auprès de l'abbaye. Ainsi, à Saint-Avold, l'inversion du plan avec le passage du cloître au sud, permet cette disposition. Le palais abbatial est alors le premier bâtiment du monastère donnant sur la ville. C'est encore plus flagrant à Senones. Selon la disposition traditionnelle, le palais abbatial est au nord de l'église, en pendant du cloître. Lorsque les princes de Salm-Salm s'installent à Senones, ils choisissent comme emplacement pour leur château, un terrain situé juste en face du palais abbatial. Les deux pouvoirs locaux se font ainsi face et dom Calmet qui est alors abbé de Senones, s'il va bénir la première du château des princes à leur invitation, lance assez rapidement après la reconstruction du palais abbatial, avant que son neveu et successeur, dom Fangé, ne fasse de même quelques années plus tard alors que le complexe palatial princier se développe. A Bouzonville, le palais abbatial clôt l'ensemble monastique en ouvrant directement sur la ville ; la porte d'entrée du monastère se situe même dans ce bâtiment. Tout cela montre bien que le palais abbatial apparaît comme un lieu porteur et signifiant du pouvoir abbatial. Que ce dernier soit détenu par un abbé commendataire ou par un abbé régulier, il est la première image de l'abbaye qu'ont les visiteurs. Ce rôle significatif d'un pouvoir dévolu au

palais abbatial se retrouve aussi dans les cités épiscopales où le palais de l'évêque marque nettement le terrain en étant séparé des demeures canoniales par la cathédrale même comme cela est alors le cas dans les villes épiscopales lorraines de Toul, Verdun et Metz. Proche voire aligné sur la façade de la cathédrale, il y est même souvent rattaché. Cela est particulièrement visible dans l'ensemble XVIIIe siècle de la primatiale de Nancy. L'hôtel de l'évêque est là, comme à Toul, au nord de la cathédrale. Son architecture s'y inscrit dans la ligne de celle de la façade de la primatiale classique. A Toul, il est en léger décrochement alors qu'à Verdun et Metz, il se situe devant la façade principale de la cathédrale. Dans le premier de ces cas, cela s'explique par la position géographique de la cathédrale, à flanc de coteau et par le fait que sa seule véritable entrée, soit une entrée de côté de par son plan encore ottonien à chœurs opposés. A Metz, le palais inachevé prend place devant la cathédrale où est alors percé un portail occidental jusqu'alors inexistant et ouvrant sur l'avant-cour du palais épiscopal qui se pose à un des angles de la place d'armes créée sur le modèle des grandes places royales françaises par le gouverneur français de la ville. Ainsi, le caractère d'affirmation d'un pouvoir par cet édifice dépasse le cadre de la congrégation vanniste mais apparait bien comme une réalité du pouvoir spirituel et temporel du monde religieux.

Pont-à-Mousson,
le palais abbatial flanquant l'église

Bien que ce caractère soit indéniable, il est une autre explication à l'emplacement du palais abbatial à l'opposé du cloître qui tient à la vie religieuse elle-même. En, effet, susceptible qu'il est d'être occupé par d'autres que des religieux qu'ils soient abbés commendataires bien souvent non-résidents ou mis en location, les palais abbatiaux ne peuvent être totalement inclus à la part conventuelle de l'enclos abbatial. Si les vannistes ne le séparent pas toujours très distinctement du carré claustral si ce n'est par l'église, il n'en est pas de même dans les autres ordres religieux même s'il apparaît difficile de généraliser schématiquement le comportement de chaque ordre ou congrégation. Chez les prémontrés, dans une de ses *Annotationes*, Servais de Lairuelz demande de tenir à l'écart des bâtiments conventuels les abbés commendataires "de peur qu'ils ne troublassent l'observation de la

discipline régulière par le nombre de leurs serviteurs et de leurs hôtes et le bruit fait par ceux-ci"[539]. Dans le même temps, le réformateur demande que l'abbé régulier loge dans le dortoir commun, réalité bien peu commune puisque même les abbés réguliers logent à l'extérieur du cloître. En Lorraine, Nicolas Pierson propose une solution se rapprochant de ce qui se pratique chez les vannistes à savoir aligner le palais abbatial sur l'aile ouest du cloître, de l'autre côté de l'église. C'est ce qui est réalisé à Pont-à-Mousson et Rangéval ou de manière plus développée encore à Etival.

Néanmoins, il semble qu'une génération d'abbés réguliers vannistes ait souhaité se rapprocher des religieux. Dom Calmet, même s'il fait reconstruire le palais abbatial, n'y réside pas ou très peu. Il préfère un appartement de trois petites pièces situé dans le pavillon de l'escalier d'honneur en face de l'église et donnant sur les jardins de l'abbaye. De même, alors que l'abbaye achève son grand-logis, les abbés réguliers de Saint-Mihiel s'installent dans le pavillon situé à l'extrémité de celui-ci. Achevant le grand corridor qui démarre à la sacristie, il fait suite aux pièces communes dont il est séparé par l'escalier monumental aujourd'hui remplacé par un tunnel routier. Enfin, le cas le plus révélateur est celui de l'abbaye de Moyenmoutier où l'abbé dispose également d'un pavillon ouvrant sur le cloître mais à l'opposé de la porte principale de celui-ci et donc de l'entrée de l'église à la nuance près qu'il se situe au bout de l'aile orientale du cloître et donc communique par celui-ci avec le chœur de l'église. Il est occupé par les deux derniers abbés de lieux, le constructeur et concepteur, dom Barrois et son successeur, dom Maillard.

Ainsi, l'emplacement du palais abbatial ou prieural est déjà en lui-même un discours sur les rôles et fonctions de chacun dans un monde en constante évolution.

b) l'architecture des palais abbatiaux

Plus concrètement, il serait alors possible d'imaginer d'amples constructions tenant réellement du palais mais est-ce le cas ? Dans les descriptions détaillées qui subsistent de palais abbatiaux tant à Saint-Avold qu'à Saint-Mihiel, il est possible de faire quelques remarques sur cette partie de l'abbaye au XVIIIe siècle. Ce sont majoritairement des habitations de peu d'importance où le logement de l'abbé n'occupe pas forcément toute la surface disponible.

539 Cité par BONNET, *op cit*, p. 87

A Saint-Mihiel, le palais abbatial est reconstruit en 1580 par dom Martin avant d'être refait tout-à-neuf alors qu'il est occupé par le cardinal de Retz en 1675. Une totale reconstruction est envisagée par l'abbé commendataire de La Galaizière au deuxième tiers du XVIIIe siècle mais ne se réalise pas car l'abbaye refuse d'échanger l'ancien palais abbatial vétuste et loué à des particuliers contre un autre bâtiment qu'elle doit faire élever à ses frais. Les derniers abbés réguliers habitent dans le pavillon à l'extrémité du grand-logis. Ainsi, l'abbé a à sa disposition trois chambres avec leur cabinet en plus d'une grande salle de réception. A Saint-Avold, on est dans la même configuration. L'abbé y dispose cependant d'une cuisine et d'une salle-à-manger non mentionnées à Saint-Mihiel mais qui existaient très certainement. S'y retrouvent un salon et deux chambres avec leur cabinet.

Le palais abbatial de Saint-Avold (état en 2011)
Le bâtiment a été réhaussé d'un étage au XIXe siècle.

Sur le palais abbatial précédent de Saint-Avold, rien n'est connu. Le bâtiment encore préservé aujourd'hui a été pour sa part élevé par l'abbé dom Sébastien Mourot dans le premier tiers du XVIIIe siècle. Il apparaît comme un hôtel particulier de petite ville. Bien agencé avec toutes ses dépendances y compris agricoles mais en assez mauvais état. Nombre de planchers voire même de grosses poutres sont à remplacer. Cela montre surtout la qualité probablement médiocre des bois choisis, pour une part en chêne mais aussi et surtout en sapin. Il est particulièrement bien connu grâce à sa description faite pour l'état des lieux après-décès de l'abbé de La Galaizière, en 1787.

Dans les abbayes restées régulières, la situation est davantage connue. Ainsi à Senones, l'abbaye voit se succéder trois palais abbatiaux au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Lorsque dom Calmet est élu abbé de Senones, c'est encore le palais abbatial construit par l'abbé Thierry d'Anthelupt au milieu du XVIe siècle qui devient sa résidence officielle. Certes le bâtiment a été partiellement rebâti par dom Pierre Alliot à l'extrême fin du siècle précédent mais les armes de Thierry d'Anthelupt y sont encore visibles. Dom

Calmet fait détruire l'ancienne maison pour en élever une nouvelle qu'il n'habite finalement que peu, préférant un appartement dans un pavillon à l'angle de cloître, près de la grande porte de l'abbaye et ouvrant sur la cour de celle-ci, côté communs. Cette décision de reconstruction est prise car il juge la maison abbatiale comme "trop petite et peu commode : il l'augmenta de la moitié, y ajouta des cours, des écuries, des remises"[540]. A l'opposé, dom Fangé son neveu et successeur réside au palais abbatial dès sa nomination comme coadjuteur. Il entreprend néanmoins de laisser, lui-aussi, son empreinte dans la pierre en confiant à l'entrepreneur François Pierson de Senones la construction d'un nouvel hôtel qui s'élève de 1760 à 1763. Cet exemple illustre bien la volonté des abbés de montrer leur importance tant au sein de la communauté monastique qu'au reste du monde. Les abbés commendataires des autres grandes maisons font de même, même s'ils ne résident pas leur abbaye, louant à des laïcs leur palais comme c'est le cas à Saint-Avold ou Bouzonville par exemple.

Palais abbatial de Saint-Benoît en Woëvre

Les vannistes apparaissent comme relativement sages dans les choix architecturaux d'élévation pour leurs palais abbatiaux même s'ils ne sont pas d'une extrême sobriété, ils n'atteignent ni les proportions, ni la qualité décorative des réalisations d'autres ordres en Lorraine. Les prémontrés construisent ainsi des palais importants au décor baroquisant comme celui de Saint-Benoît-en-Woëvre pour prendre un exemple en Lorraine. Les grands palais abbatiaux sont d'ailleurs régulièrement les seuls bâtiments à avoir survécu de ces maisons car il offrait toutes les commodités que les monastères eux-mêmes ne présentaient pas, sans compter leur taille correspondant davantage à celle d'un hôtel particulier de ville.

A Moyenmoutier, lorsque dom Belhomme restaure totalement le monastère au tout début du XVIIIe siècle, l'abbaye comporte un palais abbatial bien visible sur la gravure de dom Léopold Durand. Il s'agit alors d'un bâtiment apparemment de style Renaissance avec ses fenêtres à meneaux. Il est composé de trois ailes organisées autour d'une petite cour intérieure et dont le quatrième côté est le porche de l'église abbatiale. Malheureusement, ce

540 FANGE, *op cit*, p. 69

bâtiment a été détruit et aucune description ne nous permet d'en connaître la disposition intérieure de manière plus précise.

Néanmoins la donne change dans sa dernière construction car il n'y a alors plus de palais abbatial. L'abbé occupe un logement dans un pavillon à l'angle du cloître opposé au chœur de l'église. La démarche de dom Barrois à Moyenmoutier n'en est que plus singulière et marque la typicité du personnage ainsi que son souci de se démarquer. Cette austérité est en apparente contradiction avec la personnalité de dom Barrois qui commande les travaux. Nous pensons au contraire qu'il fait là montre d'une rigueur toute jansénisante et empreinte de l'esprit de la règle de saint Benoît. Père pour ses religieux, il en partage la vie et les occupations jusqu'à la clôture. Dom Calmet avec lequel il fait ses études et travaille à l'académie de Moyenmoutier, agit de même à Senones où il fait pourtant reconstruire l'ancienne demeure des abbés. Dom Barrois fait ainsi encore preuve de son esprit ouvert aux idées novatrices. Certes, à sa mort, l'abbaye n'est pas encore achevée et un palais était peut-être prévu mais alors il aurait dû être totalement à l'écart des autres constructions car celles-ci occupent tout l'espace entre la petite colline du cimetière et la rivière. Il n'aurait pu s'agir que d'un hôtel construit face au monastère dans ce qui est occupé par les usines aux XIXe et XXe siècles et auparavant les jardins de l'abbaye. Cette hypothèse semble peu conciliable avec les autres réalisations connues où, même si l'abbé dispose d'un palais abbatial séparé du cloître, il ne l'est pas pour autant de l'église lieu central des compositions monastiques et où se retrouvent l'abbé et les religieux. De plus, ne l'oublions pas, Moyenmoutier a pu sauvegarder son privilège d'élection jusqu'à ses dernières temps car elle est co-chef d'ordre et à ce titre écartée des dispositions du concordat de Bologne permettant la nomination d'un abbé commendataire par le pouvoir séculier. Enfin, la question de l'érection de l'évêché de Saint-Dié trouve alors sa pleine réalisation ; dom

Dessus de porte, grand salon de l'hôtel abbatial de Senones (état en 2012)

Barrois a-t-il imaginé, pensé qu'il n'y aurait prochainement plus d'abbé à Moyenmoutier comme cela est le cas pour l'abbaye voisine d'Etival ? Ce serait une autre hypothèse plausible au vu de ses qualités politiques.

Dans les palais abbatiaux reconstruits ou réaménagés au cours de la période vanniste, il est possible de remarquer, même lorsque l'abbaye est régulière, le soin particulier apporté tant à leur réalisation qu'à leur décor. Isolé du carré claustral, le palais abbatial rappelle le statut de son occupant et s'apparente à une demeure bourgeoise avec toutes commodités et communs nécessaires mais sans toutefois atteindre l'ampleur d'un hôtel particulier. Comme pour les autres bâtiments, le maître d'œuvre reste local et les grandes lignes conformes aux usages de l'époque. Il ne s'y remarque pas un luxe ostentatoire même si la réalisation peut être plus soignée que pour les autres bâtiments même si les éléments décoratifs rythmant leurs façades restent relativement sobres. Le palais abbatial de Senones en témoigne mais c'est quasiment le seul à avoir survécu de la sorte jusqu'à aujourd'hui.

Les salons du palais abbatial de Senones
(état en 2012)

Ces bâtiments sont très régulièrement dotés de leurs propres écuries. Il en est ainsi à Senones, Saint-Avold et Bouzonville notamment. Là, l'abbé dispose de ses propres chevaux et attelages. Cela renforce le caractère nobiliaire du personnage et le caractère bourgeois de sa résidence. Seul palais abbatial à être parvenu jusqu'à aujourd'hui avec une notable partie de son décor originel, celui de Senones est bien révélateur du caractère bourgeois et riche de ces bâtiments de prestige. Cette dernière assertion est d'autant plus vraie à Senones que le palais abbatial fait face à celui des princes de Salm, les deux autorités locales dont l'une s'est établie au détriment de l'autre. Ainsi, malgré les transformations apportées par les industriels qui au XIXe siècle, en ont fait leur résidence, le palais abbatial de Senones conserve une part significative de ces décors de la fin du XVIIIe siècle tels que réalisés lors de la transformation par dom Fangé.

Le décor y demeure malgré tout relativement sobre. Quelques mascarons ornent les linteaux de portes dans le style du XVIIIe siècle. Les lambris des murs sont tout aussi peu ornés, des moulures simples marquent leur ordonnancement le long des murs et montrent bien les portes des placards qu'ils dissimulent. Quelques autres éléments de décor apparaissent parcimonieusement, essentiellement dans les stucs du plafond. Ce sont des grappes de feuillages avec des trophées représentant deux des arts : architecture et peinture ; le premier par une colonne grecque et le second par une palette et des pinceaux. Dans la pièce voisine, ce sont la chasse et la pêche qui sont figurées par des proies. Les dessus de porte de ces salons sont ornés de cartouches surmontés d'une guirlande de feuillage avec des petits oiseaux. C'est donc tout un univers somme toute assez champêtre qui se trouve fixé dans ces stucs. Malheureusement, en dehors des lambris et d'allusions à des dessus de portes ornés de peintures, c'est le seul décor qui ait subsisté et dont une description soit possible.

Châtenois, l'hôtel prieural (état en 2012)

Le bâtiment (propriété privée) se présente sous les mêmes dehors qu'à son origine

c) les hôtels prieuraux

En ce concerne les hôtels des prieurs, les mêmes constats peuvent être faits. A Châtenois, le bâtiment est reconstruit et se présente sous la forme d'une résidence particulière de plan carré sans décor extérieur. A Flavigny, la sobriété règne bien que le bâtiment soit plus développé. Son originalité principale tient à son emplacement dans la disposition des bâtiments du prieuré. En effet, il est situé à proximité du cloître avec lequel il communique par une petite dépendance. Cette situation originale n'est pas rappeler les résidences de dom Calmet à Senones, dans son appartement ou celle appliquée de manière encore plus stricte à Moyenmoutier par dom Barrois qui est un des élèves de dom Cellier.

Enfin à Lay-Saint-Christophe, l'hôtel du prieur est le seul élément subsistant aujourd'hui de l'ensemble des constructions. Il n'a pas bénéficié d'une reconstruction à l'époque moderne, l'argent étant mis dans l'édification d'un nouveau bâtiment pour les

religieux. En fait, le prieur occupe seul dès lors l'ancien prieuré. En dehors de ces exemples, les prieurs demeurent dans le cloître où ils bénéficient de pièces plus vastes voire de petits appartements comme c'est le cas à Morizécourt, Breuil et Ménil.

2) Les autres lieux

Il est enfin d'autres lieux ouverts à des non religieux. Ce sont déjà les chambres d'hôtes qui, bien qu'elles soient très souvent ouvertes sur le cloître, n'en demeurent pas moins des lieux non dévolus aux religieux par définition et c'est pour cela qu'elles sont abordées ici. Puis, pour assurer la vie de la communauté et bien qu'ils participent plus depuis longtemps, les religieux entretiennent des dépendances agricoles importantes y compris dans l'enclos monastique. Enfin, pour loger leur personnel qui y œuvre, ils ont aussi besoin de bâtiments de logement.

a) les lieux ouverts : hôtellerie et chambres d'invités

Si pour les logements des religieux, il existe fort peu de sources autres que les inventaires révolutionnaires, il en est de même pour les chambres d'hôtes bien que celles-ci y soient souvent plus minutieusement décrites. En effet, plus richement décorées et meublées, elles attirent davantage le regard des commissaires. Les chambres d'hôtes sont placées dans le carré claustral et pour un seul cas, Moyenmoutier, dans un bâtiment spécifique d'hôtellerie comme cela est le cas avant et comme ce l'est dans les monastères d'aujourd'hui. D'ailleurs dom Calmet se plaint de l'indigence trop fréquente des capacités d'hospitalité des monastères de son temps. En effet, il précise que cela est dû grandement à "l'établissement des commandes, qui est en usage par toute la France et qui emporte les deux tiers des revenus des maisons, [qui] ne laisse plus aux religieux les mêmes moyens de l'exercer [cette hospitalité] ; d'ailleurs la plupart de nos monastères ne sont pas bâtis d'une manière propre à y exercer comme autrefois l'hospitalité ; car c'était principalement dans les maisons abbatiales qu'on recevait les hôtes"[541]. Cette dernière affirmation est cependant à nuancer fortement car, à moins qu'il ne s'agisse d'un hôte de prestige, les autres bénéficiaires logeaient dans un bâtiment spécifique.

[541] CALMET, *Commentaire sur la règle… op cit*, tome II, p. 189

Leur emplacement varie dans le cloître mais d'une manière générale elles sont situées dans le carré à proprement parler et très souvent au rez-de-chaussée de celui-ci ; Senones en a aussi quelques-unes à l'étage. Ainsi, les hôtes semblent apparemment être traités comme des religieux et non comme des invités de passage sans raison religieuse alors que ce n'est pas ce qui est prévu dans les constitutions ni décrit puisque l'hôtellerie n'est pas constituée pour des retraitants mais pour l'accueil des pèlerins et des pauvres. Ainsi, par son nom même de chambre d'hôtes ou hôtellerie, elles marquent bien cet état d'esprit puisque le vocabulaire est le même pour les éventuelles auberges des lieux.

Les abbayes reçoivent aussi des hôtes de marque qu'il convient de bien accueillir. Ainsi le duc Léopold par exemple, prévoyant la fuite de sa famille à cause d'une épidémie à Lunéville, envisage les abbayes de la montagne vosgienne comme lieu refuge. De même, lorsque Voltaire se fait héberger à Senones, il est dit qu'il y vit comme un vrai moine, et cela apparaît clairement comme la seule possibilité puisque les chambres d'hôtes sont situées dans le cloître même. Certes, dans le cas de Voltaire, cette protection est idéale. Cette réalité montre aussi selon nous une certaine conception de la vie monastique d'alors qui ne se conçoit pas comme fermée sur elle-même mais bien en communication avec le monde séculier qui peut pénétrer l'enceinte des religieux dans ce qu'elle a de plus strict. Une nuance est toutefois à apporter car ces chambres d'hôtes sont situées sur les côtés extérieurs du cloître et proche de la porte d'entrée comme à Senones, Saint-Avold, Flavigny par exemple même si cela fait une bien maigre nuance. Par le caractère de la vie proposée dans le monastère pour ses hôtes, semble aussi poindre un désir d'en faire des lieux de retraites spirituelles et donc s'adressant à un public spécifique ou uniquement à des religieux de tous ordres pouvant retrouver au gré de leurs déplacements des clôtures accueillantes.

Les vannistes se montrent des hôtes attentifs par la richesse relative du décor et du mobilier des chambres. Ces dernières sont bien souvent ornées de papier peint n'existant pas dans les chambres des religieux qui sont uniquement blanchies. De même, au niveau du mobilier, les lits sont bien souvent à baldaquin avec des draps de serge et parfois des plumons que les religieux n'ont pas non plus. Ainsi il apparaît que l'image des religieux vivant dans des lieux somptueux et proches des réalités des classes supérieures, n'est pas le reflet tout-à-fait exact de la réalité des vannistes lorrains.

Aux côtés de ces chambres apparaissent parfois chez les vannistes, des salons de réception qui se généralisent chez les mauristes normands par exemple[542] mais aussi dans des maisons des autres ordres religieux avec des salles à manger pour les hôtes bien que dans la très grande majorité des cas, ceux-ci partagent les repas au réfectoire des moines. Quand elles existent, ces pièces se trouvent alors à proximité des chambres d'hôtes et constituent les lieux d'accueil pour les visiteurs. Ainsi, comme ces chambres d'hôtes se trouvent majoritairement dans le carré claustral, salons de réception et salle à manger s'y trouvent aussi. D'un décor souvent assez raffiné sans toutefois le luxe de vrais salons profanes, elles n'en constituent pas moins des entorses trompeuses à la sobriété extérieure des bâtiments et donc sur la vie des religieux. Le décor est essentiellement constitué de lambris et boiseries richement travaillées parfois et de tableaux aux sujets profanes. Leur mobilier dénote les mêmes caractéristiques, peu de simplicité sans toutefois atteindre un luxe tapageur.

Si à l'antique et austère parloir succèdent de véritables salons de réception, c'est que ces lieux ne sont pas révélateurs de la vie monastique en tant que telle mais plutôt du soin apporté à l'accueil. Cela peut paraître quelque peu hypocrite de la part de vannistes mais ces chambres d'hôtes sont les vitrines de la richesse de la maison en dehors de l'église d'une part et d'autre part, les personnes qui y sont hébergés ne sont pas venues là pour y vivre le quotidien des religieux même si elles en partagent les offices et le réfectoire. L'accueil est à prendre au sens le plus large et toute personne, pour quelque motif que ce soit, peut être hébergée gratuitement trois jours dans un monastère vanniste. Ainsi, cet accueil est avant tout de l'hospitalité à laquelle il convient d'apporter du confort.

b) les communs

Les communs des abbayes consistent pour l'essentiel en des bâtiments à vocation agricole. En effet, les monastères sont avant tout de grands propriétaires fonciers et perçoivent les dîmes, ceci constituant une de leurs principales sources de revenus. Ces bâtiments occupent assez rarement le devant de la scène à l'exception de Bouzonville où l'abbaye semble une cour de ferme ; le tas de fumier se situant juste sous les fenêtres de l'hôtel de l'abbé commendataire… C'est aussi assez souvent le cas dans les prieurés comme

542 ROSTAND, *op cit*, p. 219

Flavigny, Morizécourt et Châtenois par exemple même si alors la tendance est à rechercher le maximum de distance possible entre les bâtiments agricoles et le monastère même.

Moyenmoutier, la ferme de l'abbaye
(état en 2011)

A Senones et Moyenmoutier, ils sont intégrés à la clôture. Dans le premier cas très directement puisque les greniers sont situés dans une aile de bâtiment à l'angle de cloître et face à la bibliothèque. A Moyenmoutier, comme à Saint-Mihiel, ils sont nettement séparés du reste des bâtiments monastiques, situés qu'ils sont aux limites de l'enclos sur une voie de communication. A Saint-Mihiel, ils prennent place dans le prolongement de la bibliothèque dont ils sont néanmoins séparés alors qu'à Moyenmoutier, ils sont sur l'arrière de l'enclos abbatial, fermant celui-ci vers le village. Chez les mauristes très soucieux de l'organisation de bâtiments, les communs sont réorganisés sous forme de basse-cour conduisant au monastère lui-même qui s'ouvre sur de vastes jardins où les perspectives sont travaillées[543]. En cela les mauristes se démarquent encore des vannistes car leur architecture semble bien tendre à devenir une adaptation de l'architecture civile et notamment palatiale ce qui apparait comme moins flagrant chez les vannistes qui restent avant tout des seigneurs de province moins influencés par les grandes règles de la bonne architecture de l'époque que par les contingences de leur état en se conformant à une règle de vie communautaire.

Le prieuré de Morizécourt avec, au premier plan, ses bâtiments agricoles : pressoir à droite et greniers à gauche

543 BUGNER, *op cit*, p. 59 et p. 61

Les mêmes situations se rencontrent dans les prieurés de la congrégation dotés de telles structures. En l'occurrence, à Morizécourt et Châtenois, ils sont situés quelque peu en contrebas du prieuré lui-même. A Flavigny, ils se situent sur le flanc de l'enclos prieural en direction du village et ferment la cour d'honneur du prieuré. Parmi ces bâtiments agricoles se trouvent de manière assez récurrente des pressoirs (Longeville, Morizécourt, Lay, Munster et Flavigny). Notons l'existence de moulins à Senones et à Flavigny, situés parmi les communs des maisons.

Parmi les autres bâtiments nécessaires à la vie conventuelle selon les prescriptions de saint Benoît, se trouve la boulangerie. Très souvent omise dans les plans et descriptions voire même dans les archives, ce qui tendrait à montrer que nombre de maisons n'en sont pas pourvues, elle est documentée dans quelques abbayes et prieurés. Ainsi à Moyenmoutier et Flavigny, elle est située sur la limite de la clôture, à l'écart des autres bâtiments tant conventuels que des communs. Le risque d'incendie est certes à prendre en compte mais il en serait alors de même pour les cuisines qui occupent parfois un emplacement inattendu comme à Moyenmoutier sous la bibliothèque. Malheureusement, hormis leur localisation, rien d'autre n'est connu à leur propos et aucune n'a survécu, même partiellement jusqu'à aujourd'hui.

Parmi les lieux qui se rencontrent dans les enclos abbatiaux, il en est de surprenant comme le local des pompes à incendie de la ville de Saint-Avold. Acquises en 1773, ces deux pompes sont logées dans les dépendances de l'abbaye obligeant celle-ci à ouvrir une porte entre ce local et la place du marché.

Plus opportuns sont les bâtiments des domestiques et tout particulièrement ceux des femmes. Ainsi, Moyenmoutier, Senones, Bouzonville ont une partie de leurs bâtiments dans l'enceinte abbatiale mais sans contact direct avec le cloître, qui est réservé aux femmes. Il en est de même à Flavigny où le bâtiment des femmes est juste de l'autre côté de la tour de l'église dans une disposition proche de ce qui est à Moyenmoutier ou Senones. Ces bâtiments n'apparaissent pas comme

Le bâtiment des servantes à Flavigny (état en 2012)

étant plus simples dans leurs grandes lignes que les bâtiments réservés aux moines. C'est la même sobriété qui y règne et les mêmes conditions de construction. Néanmoins, si le bâtiment ou la maison des servantes est assez souvent identifiable ou nommé comme tel dans les différents marchés, traités, mémoires, descriptions qui peuvent subsister, il n'en est rien pour les logements des serviteurs et domestiques. Partageaient-ils le même local ? Peut-être au vu de la taille des maisons mais plus probablement sont-ils logés ailleurs afin d'éviter une mixité non souhaitable pour les religieux. Pour en revenir aux servantes, à l'abbaye de Saint-Mihiel, elles logent dans une petite maison qui se situe dans le prolongement du bâtiment abritant la bibliothèque et nettement séparé des autres édifices composant l'abbaye même. Dans tous les cas, ces dames interviennent pour la cuisine et souvent aussi pour l'entretien des linges de la maison, parfois même y font-elles du ménage[544].

IV- une abbaye vanniste ?

En dehors de l'église vanniste qui montre un réel attachement et une application assez rigoureuse des préceptes tridentins tout en restant conforme aussi aux habitudes propres à l'ordre dans sa congrégation lorraine, les différents bâtiments composant l'enclos monastique forment des ensembles très variables. Certes, la situation géographique et topographique de la maison peut amener à certains parti-pris mais c'est le cas de tous les monastères situés tant en ville qu'en campagne. Dans les choix architecturaux opérés, il semble bien qu'à défaut d'un style proprement vanniste, plusieurs habitudes soient prises et des choix opérés de manière systématique ce qui ne se rencontre pas forcément chez les autres ordres religieux, chez les autres bénédictins, voire même dans les autres provinces de la congrégation. Faut-il pour autant dire que les vannistes lorrains n'ont aucune originalité architecturale tant dans la forme et l'agencement des lieux que le style choisi pour les bâtiments ? Et dans le rapport de ceux-ci à l'église ?

544 CAZIN Noëlle, "Des femmes à l'abbaye bénédictine Saint-Michel de Saint-Mihiel au XVIIIe siècle", *LPL*, 2011-3, Nancy, Société d'histoire de la Lorraine et du musée lorrain, 2011,, pp. 257-270, ici pp. 263-65

1) Vers un plan vanniste

Ainsi dans ces bâtiments entourant le carré claustral, c'est toute une histoire et bien des réalités qui sont perceptibles. Certes le cloître n'est pas un lieu strictement fermé puisque les chambres d'hôtes s'y installent mais le palais abbatial, lieu de tentation et rappel des vanités du monde séculier en est séparé. Demeure bourgeoise, il est particulièrement soigné sans atteindre non plus des proportions ou un faste trop important comme cela peut se rencontrer dans d'autres ordres.

La vocation agricole des abbayes est pleinement manifestée par l'emprise des bâtiments afférents dans l'enceinte même des monastères sans compter les nombreuses fermes disséminées dans les campagnes environnantes. Cette emprise des communs et bâtiments à vocation agricole, fermes ou greniers, n'ont été que fort peu étudiés pour les autres ordres religieux. Néanmoins, ils nous sont apparus comme un élément, non pas primordial mais tout de même d'importance dans l'organisation de l'enclos abbatial. Cela d'autant plus que la très grande majorité des maisons vannistes tirent une part substantielle de leurs revenus de cette caractéristique qui en fait de gros, voire très gros, propriétaires fonciers et exploitants agricoles.

Les conditions du chantier étant réunies, le maître d'œuvre choisi, les plans arrêtés, il est possible de passer à la réalisation qui, à défaut de théoriciens ou de documents explicitant tel ou tel choix, constituent la base de réflexion sur l'identité vanniste lorraine dans son architecture. Cela commence par l'étude du plan des bâtiments dont l'aspect fonctionnel est maintes fois répété et souhaité.

a) l'église au cœur de l'ensemble

Dans le plan du monastère, l'église vanniste apparaît comme un élément de composition de l'ensemble et, dans une certaine mesure, elle est le bâtiment autour duquel s'organise la cité monastique. Chez les mauristes un seul projet non abouti organise le monastère autour de l'église : Mondaye en Normandie[545]. Chez les prémontrés, et d'une manière générale semble-t-il, ce lieu de centralité est le cloître.

Certes, les maisons vannistes s'organisent de manière très traditionnelle autour de leur église abbatiale et du cloître adjacent. Il en est ainsi partout sauf dans les maisons

545 BONNET, *op cit*, p. 74

ayant adopté un plan plus simple avec l'église et une seule aile de bâtiment qui, à la différence de ce qui s'opère chez les mauristes, ne concernent que de petits monastères à l'exception notable de l'abbaye Saint-Léopold de Nancy.

Les cloîtres flanquent directement les églises, au sud de celle-ci, alors que les palais abbatiaux vont prendre place au nord à quelques exceptions près. Parmi les exceptions, il y a les maisons de Châtenois, Flavigny, Moyenmoutier I et évidemment celles qui ne sont pas dotées d'un bâtiment spécifique pour le prieur ou l'abbé qui partage alors le bâtiment conventuel avec les religieux. L'hôtel est soit directement relié à l'église soit légèrement à l'écart de celle-ci. De cette disposition, l'abbaye de Saint-Avold constitue un archétype qui se retrouve également à Senones et Saint-Mihiel. En effet, si le palais abbatial apparait seul à l'opposé du cloître, ce dernier n'est pas pour autant le cœur de la composition architecturale qui se déploie par les communs et bâtiments agricoles se développant souvent à l'opposé de l'ensemble claustral. L'accès à l'église demeure aisé pour tous les fidèles qui peuvent traverser l'enclos abbatial sans soucis. Il semble néanmoins qu'à Moyenmoutier II, cela n'ait plus été souhaité car des murs séparaient clairement le cloître et ses jardins attenants des parties de l'enclos monastique accessibles à tous.

Vue cavalière du couvent des trinitaires de Lamarche en 1720, XVIIIe siècle,
Paris, Archives nationales, (S 4269 B/3 pièce 53)

Cette disposition avec l'église au centre de la composition apparaît comme une recherche systématique chez les vannistes alors qu'elle ne prime ni chez les mauristes ni chez les prémontrés. En effet, chez eux, le cloître est l'élément structurant de la composition architecturale. Chez les chanoines de Prémontré, il dispose de tous les bâtiments nécessaires et parfois, par des excroissances au strict carré, abrite également les bâtiments de service. Rien de comparable ne s'observe chez les vannistes lorrains qui restent autant que possible attachés au cloître nettement différenciés des autres bâtiments. De même, si les mauristes optent au fil du XVIIIe siècle pour une simplification du plan de leurs

monastères aboutissant à des constructions ne comptant qu'une seule aile de bâtiment, démarche apparaissant aussi chez les prémontrés ; à l'exception de Saint-Léopold de Nancy, cela n'a pas cours en Lorraine vanniste. Pour ce qui est de la maison nancéenne, son statut souhaité comme particulier et son imbrication complexe dans la trame urbaine peuvent expliquer sa différence tout autant que l'influence française se faisant alors sentir. Il est possible de supposer qu'elle ait aussi été voulue comme une grande maison mauriste. Chez les trinitaires, le plan s'imposant peu à peu au cours de l'époque moderne est celui en U. L'église constitue un des côtés et les bâtiments de la vie conventuelle s'articulent en L à partir de cette église comme cela est visible par exemple dans le cas du couvent de Lamarche (88) ou de celui de Troyes (10) à l'imitation de celui de Cerfroid[546].

Par son accessibilité, l'église abbatiale des vannistes constitue le pivot de la composition des monastères. En effet, accessible par tous depuis les différents espaces de l'enclos monastique, elle occupe un espace de centralité, certes pas toujours physiquement perceptible mais néanmoins bien réel. Ce souci de la rendre accessible aux fidèles n'amène cependant pas les vannistes à torturer le plan général de leurs monastères pour en faciliter l'entrée. Cela s'observe dans les ordres mendiants dont les bâtiments apparaissent comme beaucoup moins développés mais aussi chez les prémontrés par exemple ou encore les chanoines réguliers de Notre-Sauveur. Pour prendre l'exemple de Pont-à-Mousson, l'église ouvre directement sur la rue, s'insérant dans l'alignement des façades monumentales du palais abbatial, du cloître et des communs formant retour de celui-ci. Autre exemple, l'abbaye champêtre d'Autrey. Passée la porte de l'enclos, au-delà de la porterie, s'ouvre d'abord l'église avant que ne développent le cloître et nettement séparé de celui-ci le pavillon de l'abbé faisant face à l'entrée. A contrario, l'église abbatiale d'Etival semble moins directement accessible aux fidèles mais il faut alors rappeler que ceux-ci n'y sont admis que par une porte spécifique ouvrant dans une chapelle latérale qui leur est seule autorisée… Cette rigueur démarque l'abbaye vosgienne des autres réalisations de l'ordre et ce n'est pas là le seul élément la distinguant parmi les monastères prémontrés. A l'exception des prieurés-cures – et cela se comprend aisément – et de Saint-Léopold de Nancy –toujours la même - les églises vannistes n'ont pas directement vue sur rue. Elles sont bien dans l'enclos monastique, organisant celui-ci tout en étant largement ouvertes à tous.

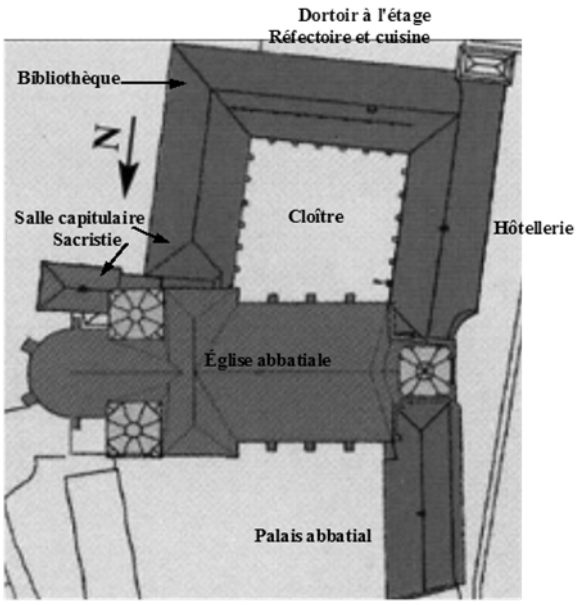
546 LIEZ, *op cit*, p. 275

Ce choix de placer l'église au cœur de la composition architecturale montre au-delà de l'éventuel attachement à un plan traditionnel d'abbaye, le poids du quotidien et la primauté dans la vie des religieux accordée à l'office. Lieu de la liturgie par excellence, elle donne à voir la Présence réelle et Dieu parmi les siens. Elle est au cœur de la vie bénédictine non repliée sur elle-même mais offerte à tous. Faire du cloître, l'espace central du plan d'ensemble montre au contraire que c'est la vie régulière et religieuse qui anime la communauté humaine; Le cloître y trouve certes sa vocation première d'image du Paradis et remplit pleinement sa fonction de carrefour de la vie monastique. Cette fonctionnalité du cloître et des bâtiments composant le monastère, n'est cependant pas oubliée chez les vannistes lorrains.

b) une architecture fonctionnelle tendant à la standardisation

Lieu distribuant l'espace autour de lui, le cloître joue pleinement ce rôle de carrefour par la disposition même des pièces y ouvrant et dont l'ordre traditionnel est très souvent respecté.

Depuis le transept de l'église, s'ouvre une galerie avec sacristie, salle capitulaire et réfectoire. A l'étage, quelques trésors, très rares, existent au-dessus des sacristies alors que plus ordinairement vient y prendre place un chœur d'hiver comme à Saint-Avold ou Flavigny où ce dernier est totalement réaménagé au début du XVIIIe siècle. Si leur existence est connue par les archives, aucun n'a survécu jusqu'à aujourd'hui et aucune réelle description n'en subsiste. Il est ainsi impossible d'en décrire l'aménagement précis et le décor. Cette disposition est appliquée consciencieusement par les chanoines prémontrés qui conservent tout au long de leur histoire le plan d'aménagement traditionnel des cloîtres religieux avec l'aile orientale dévolue à la sacristie et la salle capitulaire surmontée par les cellules de religieux se poursuivant à l'étage de l'aile sud dont le rez-de-



Plan de l'abbaye de Saint-Avold

chaussée est occupé par le réfectoire. L'aile occidentale est celle des hôtes et de l'abbé. Les bâtiments agricoles sont relégués aux limites de l'enceinte monastique.

Allant dans le sens d'une certaine uniformisation du plan des maisons vannistes, le cas de Saint-Avold est révélateur. Lorsque dom Léopold Durand en entreprend la reconstruction, le cloître passe du nord au sud de l'église abbatiale dont l'emplacement est resté inchangé depuis le IXe siècle alors que le palais abbatial suit le mouvement opposé. L'abbaye rejoint alors la disposition communément admise et héritée du plan bénédictin traditionnel. Notons également que Moyenmoutier était avant les travaux de dom Barrois bâtie comme Saint-Avold avec le cloître du "mauvais côté". Cette disposition a alors une raison historique puisque c'est l'église secondaire qui a seule survécu au moyen âge alors que l'église principale de l'autre côté du cloître a disparu. Par conséquent, cette disposition inversée est le résultat des aléas de l'histoire et non le fruit d'une volonté délibérée. Cependant, dans sa nouvelle construction, l'abbé Barrois rétablit les choses et le cloître passe de l'autre côté de l'église suivant en cela le modèle officieux à défaut d'avoir pu trouver un document attestant de son côté officiel.

A Saint-Avold, l'hôtellerie est au sud dans le cloître avec à son premier étage, la salle capitulaire et le début des cellules des moines. Cet emplacement pour la salle capitulaire est tout-à-fait inhabituel mais peut s'expliquer par le fait que ce bâtiment est le bâtiment de prestige ou, du moins, le plus en vue de l'abbaye et que cet étage est l'étage noble dans les demeures bourgeoises ou princières. Les responsables du monastère y ont leurs cellules et se trouvent ainsi juste à côté de ce lieu des réunions quotidiennes de la vie religieuse. Le côté opposé, à l'est, abrite les dortoirs. Enfin, le côté sud est occupé par le réfectoire et les cuisines avec à l'étage les cellules des moines et la bibliothèque. Cette dernière occupe une pièce spacieuse éclairée par deux fenêtres[547].

A Moyenmoutier, dom Barrois semble avoir une conception personnelle de ce que doit être un monastère bien que malheureusement aucun document ne vienne confirmer cette affirmation d'autant que ce que disent l'architecture et le plan de cet ensemble paraît être en contradiction avec l'apparente personnalité de ce fougueux abbé. En effet, selon son biographe, dom Jacques Perrin, dom Barrois a l'ambition de créer "un monastère solide, commode, qui exclut la pompe du siècle, qui n'attire pas le regard, propice à la solitude, à la prière, à la méditation, à la lecture et aux autres exercices de la vie monastique ; un

547 AUGUSTE, "La bibliothèque de l'ancienne abbaye…" *op cit*, p. 425

oratoire digne de Dieu"[548]. Selon lui, l'abbé souffre de l'éclat trop fastueux de son abbaye jalousée par les gens du monde et qui réclame de lourdes charges d'entretien. L'absence de palais abbatial dans la réalisation va bien dans ce sens mais semble opposée à la personnalité de l'abbé. La tradition a fait du bâtiment de l'hôtellerie, au nord de l'église ce palais manquant[549] ce que les archives contredisent[550]. Cet antagonisme apparent n'en est finalement peut-être pas un. En effet, dom Barrois, personnalité affirmée certes, n'aime pas spécialement se montrer. Il est élu président de la congrégation bien qu'absent par exemple et ne quitte que rarement sa vallée vosgienne. L'absence de luxe dans les constructions qu'il entreprend et ce que nous en dit son biographe, ainsi que sa spiritualité empreinte à la fois de jansénisme mais aussi d'un profond sentiment de piété et du souci de rapprocher les fidèles de la liturgie, vont dans le sens d'une simplification et d'une certaine austérité. La vraie piété, comme le vrai luxe, sont pour lui d'une autre nature que purement matérielle. Ainsi, le choix fait de loger dans un pavillon ouvrant sur le cloître apparaît comme bien logique. Cela marque de plus une différence bien nette entre Moyenmoutier à la régularité acquise et non contestée et les maisons où règne la commende. Ici, l'abbé est bien un religieux, partageant la vie de la communauté dont il a la charge, et là un prince profiteur ayant juste éventuellement besoin d'un hôtel pour ses brefs séjours dans son domaine, pour autant qu'il y en ait. Cet état d'esprit se retrouve chez dom Calmet qui, au palais abbatial qu'il fait pourtant reconstruire à Senones, préfère souvent un appartement dans le pavillon à l'angle du cloître et de celui-ci. Il est vrai, qu'à Senones, un palais abbatial semble nécessaire comme pendant au palais que les princes de Salm construisent juste en face... Ainsi, dans l'aménagement de la ville, les deux constructions se font face, montrant bien la double souveraineté.

Chez les vannistes, quelques maisons font figure d'exceptions à cette disposition traditionnelle. C'est notamment le cas de Bouzonville où le cloître est sis au nord de l'église abbatiale alors que palais abbatial est isolé à la limite de l'enceinte conventuelle. L'église et l'abbaye s'ouvrent sur la cour des communs alors que le plus souvent ceux-ci sont au contraire masqués, éloignés de l'entrée principale des maisons qui peuvent ainsi se présenter non plus comme des fermes mais bien comme des maisons de prestige avec une grande façade et des jardins bien tenus. En cela les vannistes rejoignent le mouvement général qui se constate dans les reconstructions d'abbayes à partir du milieu du XVIIIe

548 traduction dans MICHAUX, *thèse cit*, p. 284
549 noté comme tel sur des cartes postales notamment.
550 se reporter à la description de l'abbaye par l'architecte Carbonnar en 1791

siècle. Il est vrai que le cas de Bouzonville peut s'expliquer par sa situation géographique d'une part sur une légère éminence et d'autre part par son intégration dans l'espace urbain qui ne lui permet quasiment aucune liberté. En effet le plan de l'abbaye affecte ainsi globalement celui d'une forteresse avec un seul accès possible depuis la ville, au sud. Le choix - et les finances - de la communauté la décide à conserver l'église médiévale dans son orientation et à son emplacement. Cela impose donc un accès possible à cette dernière qui sert aussi beaucoup aux fidèles de la paroisse qui n'ont pas d'église propre et doivent se rendre dans un village voisin. Ainsi, adopter la disposition habituelle aurait fait basculer le cloître entre la route et l'église. Le palais abbatial se serait retrouvé tout au fond de l'enceinte et donc totalement coupé du monde extérieur vers lequel il est tourné puisqu'il est loué, l'abbé commendataire n'y résidant pas.

Chez les prémontrés, la bibliothèque prend place dans le cloître et jamais dans un bâtiment spécifique. Elle ne s'y distingue des autres pièces que par les armoires à livres qu'elle renferme et ne présente quasiment jamais de grands décors[551]. En cela, elle diffère des réalisations vannistes, ne serait-ce que dans les grandes abbayes qui se dotent d'un bâtiment bibliothèque tant leurs collections sont importantes. Mais, même dans le cas de bibliothèques plus modestes et intégrées au cloitre, le décor est soigné et l'emplacement choisi avec soin.

Ce souci passe aussi par le développement des couloirs et corridors. Particulièrement larges, ils sont de mêmes dimensions que les galeries des cloîtres qu'ils surmontent. Si les premières sont voûtées, les suivants sont simplement plafonnés en plâtre sur un lattis de bois sauf éventuellement le deuxième niveau si un troisième niveau existe, ce qui demeure assez rare dans la région. Aux angles des bâtiments, prennent place de grandes fenêtres traitées en petit bois sur une grande surface. Elles éclairent ainsi les couloirs et les escaliers qui prennent place aux angles des bâtiments. Assez peu d'escaliers en effet, les coupent en leur milieu comme cela peut être le cas chez les mauristes ou les prémontrés. Les seuls cas connus de ce genre chez les vannistes concernent des parties spécifiques des bâtiments et marquent une séparation entre deux lieux de types différents comme les lieux d'accueil et les lieux de vie des moines.

551 *ibid*, p. 84. En Lorraine, la bibliothèque de Pont-à-Mousson était une exception avec un décor assez richement orné de figures jusqu'à sa destruction en 1944.

c) les contraintes de l'emplacement

Contrariant souvent cette tendance à la standardisation des plans des maisons vannistes, le terrain sur lequel s'implantent les nouvelles fondations ou la topographie de certains emplacements hérités de l'histoire médiévale posent problème. A Saint-Léopold de Nancy, l'implantation en ville n'est pas sans soucis. En effet la nouvelle fondation s'insère dans l'actuel quartier Saint-Sébastien. L'église ouvre sur la rue et le logis claustral prend sa source perpendiculairement au chevet, se composant d'une aile à mi-chemin formant retour dans les jardins et abritant des cellules. Ce plan est surtout marqué par l'absence totale de cloître. Celui-ci n'est même pas marqué par une simple galerie. Si l'intégration de l'abbaye dans le tissu urbain peut expliquer partiellement ce choix il convient de ne pas s'arrêter à cela car les vannistes obtiennent gain de cause en justice lorsqu'il s'agit d'obstruer une rue par leurs constructions[552] et leur jardin apparait comme suffisamment vaste pour accueillir un cloître. C'est pourquoi il est plutôt possible d'y voir une volonté délibérée de démarquer l'abbaye et ainsi de profiter du terrain pour s'imposer dans le paysage. En effet, l'église abbatiale s'aligne sur l'église Saint-Sébastien mais les bâtiments claustraux s'ouvrent sur une impasse perpendiculaire à un des axes majeurs de la cité, l'actuelle rue Saint-Jean. Toutes les grandes constructions religieuses regardent vers lui : les prémontrés de Saint-Joseph et la primatiale. Les raisons de ce choix restent inexpliquées et interrogent grandement car l'absence de ce lieu central dans la vie monastique n'a pas de raison particulière hormis celui d'un choix délibéré. En effet, lors des grands travaux qui aboutissent à la forme définitive de l'abbaye en 1627, il est question de faire d'elle le liège de la présidence de la congrégation et donc il est possible d'imaginer que le monastère ait été pensé non comme une abbaye traditionnelle mais comme un palais civil de l'époque. Le fait est qu'en cela les vannistes de Nancy font œuvre particulièrement novatrice. En effet ce type de plan n'est par la suite utilisé que par les mauristes pour certaines de leurs grandes maisons reconstruites à la fin du XVIIIe siècle ! C'est le cas notamment à Saint-Ouen de Rouen ou à Sées. Pour les religieux alors, il est invoqué le besoin de donner de l'air et de la lumière[553].

Si la sobriété prime, les religieux semblent aussi décidés à rester relativement à l'écart, surtout dans le cas de constructions en milieu urbain. Ainsi pour les abbayes situées dans des bourgs comme Senones, Moyenmoutier, Saint-Avold et Saint-Mihiel, les

552 CALMET Augustin, *Notice de la Lorraine*, tome 2, col. 103
553 ROSTAND, *op cit*, p. 220

religieux sont séparés de la ville par une rivière, aussi petite et aisément franchissable soit-elle. A Nancy et Saint-Nicolas de Port où ils partent de rien, ils veillent à s'isoler par un mur d'enceinte souvent flanqué de maisons qu'ils louent de manière à être installés dans un îlot entouré de rues les séparant des autres habitants. A Morizécourt, Châtenois, Longeville et Bouzonville, la situation du monastère sur une petite butte constitue un isolement suffisant.

En tout cela, ils diffèrent aussi des deux autres grands ordres réformés. En effet, chez les chanoines tant de Prémontré que de Saint-Augustin, un soin tout particulier est apporté au portail d'entrée de l'abbaye qui peut se trouver en contact direct avec la cité comme cela est le cas encore aujourd'hui à Pont-à-Mousson ou pour nombre de maisons tenues par les disciples de Pierre Fourier. Pour ces derniers, l'implication pastorale est forte et partie intégrante de leur ministère ce qui n'est pas le cas des fils de saint Benoît. Cependant vannistes et chanoines de Notre-Sauveur se retrouvent sur leur désir commun d'être dotés de bâtiments plus réguliers, mieux adaptés à leur vie communautaire et plus commodes. De même, il semble que les fils de Pierre Fourier aient eu un souci d'homogénéité dans l'ordonnancement de leurs maisons mais sans atteindre la systématisation des vannistes[554].

En conséquence, en dehors de l'exception bouzonvilloise et de menus aménagements locaux dans deux prieurés, il apparaît que les vannistes privilégient un plan dont même l'orientation des bâtiments est fixée de manière à faire de l'église le centre de la composition. C'est là une grande originalité car ils sont les seuls à promouvoir cette forme. Il en est de même au niveau des plans à aile unique où cette dernière s'ancre à l'église depuis le chœur ou le transept éloignant ainsi les religieux de la porte principale et donc des fidèles qui y viennent. Ces modèles ne se dessinent vraiment qu'au cours du XVIIIe siècle et même essentiellement à partir du milieu de ce siècle. Ainsi, des premiers essais aux dernières réalisations, il est possible de suivre le cheminement de leur recherche en distribution des espaces. Saint-Avold est un jalon essentiel et Moyenmoutier constituerait l'aboutissement. Cependant, cette vue d'ensemble se nuance lorsque nous regardons la distribution des pièces. En effet, une unité de plan dans la répartition des pièces semble difficile à démontrer chez les vannistes, c'est peut-être aussi une de leurs originalités par rapport aux constructions de l'ordre de Prémontré où la disposition traditionnelle du cloître monastique est respectée jusque dans la distribution des pièces. Ainsi, les chambres de religieux sont dans les ailes est et sud du monastère au-dessus des lieux communs alors que

554 ANDRIOT, *thèse cit*, p. 536

l'aile ouest est dévolue aux hôtes et à l'abbé. La seule alternative à cette disposition carrée est le bâtiment unique pour les plus petites maisons alors que certaines particulièrement importantes, aboutissent à une disposition en H avec deux ailes débordant du carré claustral mais en respectant une stricte symétrie qui tient à cœur aux commanditaires de l'ordre. Les bénédictins tant vannistes que mauristes ne se soucient guère d'exacte symétrie mais adoptent le plan le plus adapté à l'usage des bâtiments et à la taille de la communauté. Cependant, alors que les mauristes ne connaissent pas de limite dans leurs plans, les vannistes restent plus rigoureux comme cela a été montré et se rapprochent donc des prémontrés en la matière. Ils n'atteignent cependant pas la rigueur qu'impose Jeanne de Chantal à la suite de François de Salles pour les religieuses de la Visitation qui constituent une exception parmi les ordres féminins de ce type et ayant une vocation proche. En effet, là, il existe un plan type proposé dans le *Coustumier et directoire pour les sœurs religieuses de la Visitation Sainte-Marie*[555]. A disposition des architectes locaux qui ont à élever ces couvents, la Mère de Chantal en surveille toutes les étapes de construction depuis le choix du terrain jusqu'aux derniers aménagements[556].

d) le cas du palais abbatial

La grande variante dans le plan avec cloître est l'emplacement du palais abbatial. En effet, quelques maisons place celui-ci du côté du cloître. C'est le cas du prieuré de Châtenois mais là encore, la situation du prieuré à la pointe d'une colline avec l'église directement au-dessus de la pente ne permet de prendre celle-ci comme axe de composition de l'ensemble ; l'hôtel du prieur est donc bâti devant le cloître, vers la route. Autre exception, Flavigny. Là par contre, la géographie n'est pas un prétexte car à l'emplacement qu'aurait pu avoir l'hôtel du prieur, se trouve la bibliothèque, autre incohérence dans le plan d'ensemble puisque cette dernière est à l'écart du cloître, formant retour au bâtiment des servantes, parallèlement à l'hôtel du prieur, placé lui en retour du cloître. En ce qui concerne l'hôtel du prieur, une hypothèse est possible. En effet, originellement, le prieur occupait une partie de l'aile ouest du cloître qui est, à la construction du nouveau bâtiment, affectée aux chambres d'hôtes. Le prieur qui commande l'édifice a peut-être souhaité rester à proximité immédiate des religieux comme il l'était dans l'ancienne configuration ? C'est d'autant plus plausible qu'il s'agit d'un prieur régulier qui est assuré que son établissement

555 Paris, François Muguet, 1667
556 LECOMTE, *art cit*, pp. 96-97

le resterait puisqu'il s'est assorti un coadjuteur. Conséquemment, quand s'est posée la question d'édifier un bâtiment pour la bibliothèque, les religieux ont opté pour une proposition privilégiant la centralité de l'église et donc fait construire celui-ci du côté opposé au cloître mais cela reste très hypothétique. Avec le retour à la régularité, il est à noter que plusieurs abbés élus vont s'aménager un appartement dans le pavillon à l'extrémité sud du grand-logis. Communiquant avec le cloître, il est, comme à Senones d'ailleurs, également accessible depuis l'entrée principale du monastère. En ce deuxième tiers du XVIIe siècle, dom Hennezon fait figure de précurseur en ce domaine. Il est ensuite imité par les deux maisons vosgiennes dans leur chantier du XVIIIe siècle.

En cela il rejoint dans une certaine mesure, la pratique de Servais de Lairuelz qui souhaite que les abbés de l'Antique Rigueur dorment dans le dortoir des religieux sauf s'il s'agit d'un abbé commendataire menant grand train et risquant donc de perturber la vie monastique. Cette sage prescription n'est guère suivie que par le fondateur… Chez les bénédictins, la tradition est déjà bien solidement ancrée d'un hôtel abbatial distinct du carré claustral et la réforme de Didier de La Cour ne revient pas dessus. Dans l'ordre prémontré, l'habitude se prend de mettre le palais abbatial d'un côté de l'église et le cloître de l'autre comme cela se pratique couramment chez les vannistes qui d'ailleurs systématisent cette habitude. Les reconstructions du XVIIIe siècle suivent très majoritairement cette règle tacite alors que chez les prémontrés, elles sont souvent l'occasion d'éloigner à quelques dizaine de mètres du cloître, le logis abbatial. Cette tendance à éloigner et nettement séparé le commendataire des réguliers ne s'applique de manière aussi intransigeante chez les vannistes que chez les prémontrés.

2) Des élévations vannistes ?

Si dans le plan de leurs monastères, les vannistes n'innovent pas mais appliquent de manière très scrupuleuse le plan d'un monastère du temps, qu'en est-il au niveau des élévations dont il convient de séparer celles qui sont visibles du plus grand nombre et celles qui ne le sont que par les religieux et leurs hôtes tant pour l'extérieur que pour l'intérieur.

a) les façades vitrines

Déjà, s'il est une maison où la modestie religieuse a quelque peu souffert, c'est à Saint-Mihiel où le luxe du grand-logis impose définitivement le lieu comme siège officieux de la congrégation, que c'est le plus flagrant. Là, les bâtiments de la vie communautaire ont pris une ampleur peu commune. Le grand-logis est pensé par dom Hennezon comme devant pouvoir accueillir toute la représentation du chapitre général. Mais il est également possible d'y voir une arrière-pensée politique. La Lorraine est l'objet de forts enjeux. Ainsi, Saint-Mihiel est la capitale du Barrois non-mouvant ce qui en fait un lieu symboliquement fort. En l'absence d'une réelle abbaye vanniste à Nancy. Saint-Mihiel supplée donc ce manque. De même, la congrégation a deux chefs d'ordre dont l'un l'est plus par l'histoire que dans les faits. En effet, l'abbaye Saint-Vanne de Verdun, berceau du christianisme dans la ville est unie à la mense épiscopale et la mainmise française sur la ville ne va pas sans efforts du royaume pour y imposer un évêque français ou pro-français. Avant que cela ne se réalise, l'abbaye est un enjeu également politique et stratégique. Les troupes françaises y logent et le gouverneur de la place de Verdun souhaite y installer la citadelle de la ville, menaçant la survie du monastère dans son intégrité architecturale. Le cas s'est présenté aussi à Metz et Toul où les abbayes suburbaines voient tout ou partie de leurs bâtiments détruits à des fins militaires. L'autre chef d'ordre, Moyenmoutier en la personne de dom Barrois, comprend bien l'importance du message architectural qu'il peut faire passer et le choix qu'il fait de déplacer de quelques dizaines de mètres l'abbaye afin de profiter d'un endroit où la vallée se resserre, lui permet d'imposer son abbaye dans le paysage local mais aussi politique. La congrégation n'a ainsi aucune abbaye particulièrement prédestinée à être le siège de sa présidence. Cela est aussi souhaité un temps par l'abbé constructeur de Saint-Léopold à Nancy et là, le nationalisme lorrain se manifeste à nouveau. Ce projet n'aboutit pas, déjà à cause de mode de présidence par élection, ce qui suppose un président qui soit toujours abbé de Saint-Léopold ou alors

Saint-Mihiel,
le grand-logis (vue partielle)
et le chevet de l'église abbatiale

qu'il n'ait plus d'autres fonctions mais aussi parce que la congrégation s'étend également sur deux provinces françaises, ce qui ne serait pas sans poser des problèmes politiques ; l'expansion vanniste en France ayant été arrêtée pour ce motif. Ce fort sentiment national lorrain se voit aussi dans le détail. Ainsi, le chœur de Saint-Mihiel s'orne, et voit les livres de sa bibliothèque s'orner, d'un soleil dynastique, image du prince lorrain de retour de l'orient, autrichien en l'occurrence. Cela n'empêche pas les religieux sammiellois de se doter d'un service en faïence aux armes de France tant ils sont visités par les soldats du roi… Ainsi, l'architecture est à regarder dans son contexte politique et dans le détail à cause de la subtilité de certains messages qui s'y inscrivent soit directement dans la pierre, soit dans le mobilier ou les objets du quotidien.

Cette propension à élever des façades imposantes parfois particulièrement ornée qui se fait jour dans les réalisations de nombreux ordres religieux en France et en Lorraine, ne se retrouve que peu chez les vannistes. A Saint-Mihiel, cela a été dit mais aussi à Moyenmoutier où la façade présentant en enfilade un côté du cloître, l'église, l'hôtellerie, enserrés entre la bibliothèque et des greniers formant retour semble barrer la vallée du Rabodeau. A Flavigny, la disposition est identique mais n'ouvre que sur les jardins du prieuré, se démarquant moins dans le paysage. Dans une moindre mesure, c'est aussi le cas à Nancy et à Saint-Avold. Là, le monastère présente une succession de façades différenciées selon le bâtiment et toujours en léger ressaut l'une par rapport en l'autre lorsque les visiteurs les longent en venant du centre du bourg A l'opposé; une maison comme Bouzonville ne se présente pas du tout de la sorte. Les bâtiments se suivent et aucune perspective n'est réellement aménagée pour donner une impression de grandeur même si les bâtiments, comme à Longeville, s'imposent par leur situation sur une légère éminence. Le monastère conserve alors davantage une image de forteresse que de palais. En un détail, les vannistes se démarquent encore des mauristes car ces derniers usent volontiers dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle de balcons[557] qui semblent ne pas exister chez les bénédictins lorrains. Le seul connu se trouve dans l'axe de la bibliothèque de Senones, ouvrant vers Moyenmoutier et encore ne s'agit-il que d'une porte fenêtre avec un garde-corps en fer forgé.

Chez les prémontrés, cela prend un tour presque systématique pour toutes les maisons de quelque importance bien que les élévations n'y dépassent que très rarement un étage. A l'opposé, si les mauristes semblent enclins à suivre le même chemin, ils ne

557 BUGNER, *op cit*, p.90

partagent avec leurs frères lorrains que l'habitude de construire des bâtiments avec deux étages surmontés d'attiques ce qui ne rencontre quasiment jamais chez les norbertins. Pour rompre l'aspect par trop rectiligne de ces façades tout en longueur, les architectes prémontrés, dont surtout Nicolas Pierson en Lorraine dans les abbayes de Pont-à-Mousson, Jeand'Heurs et Etival, utilisent des pavillons d'angles et un corps central surmontés d'un fronton et d'un dôme parfois à lanternon. Cette disposition ne parait pas avoir été utilisée chez les vannistes. En effet, dans les constructions conservées ou documentées, apparaissent certes des pavillons comme à Longeville ou sur le grand-logis de Saint-Mihiel mais très peu de frontons et jamais de dôme pour le péristyle. Voici encore une petite spécificité de l'architecture vanniste en Lorraine.

b) les autres élévations extérieures

Au niveau des élévations, les extérieurs des bâtiments vannistes restent vraiment très sobres. Peu voire pas de frontons majestueux sur les lieux de vie, peu voire pas de mascarons ou agrafes rococo aux fenêtres, pas de toit mansardé, tout cela va dans le sens de l'image des vannistes vivant dans d'austères casernes aux lignes à peine dessinées mais Saint-Mihiel se pose déjà en exception et puis surtout, pour les palais abbatiaux, les élévations des cours de cloître, cela change. En effet, les arcades des cloîtres sont voisines de mascarons à Bouzonville, de trophées, armoiries ou dédicace des bâtiments, les fenêtres s'ornent d'agrafes finement travaillées. Cela se révèle particulièrement intéressant car cela dénote bien une réflexion sur le message que peut véhiculer l'architecture et son décor. Les hôtels abbatiaux sont des lieux de prestige et reproduisent les demeures bourgeoises de l'époque y compris dans le vocabulaire décoratif qui peut s'y déployer sans que cela semble être particulièrement recherché. Les cloîtres sont un espace interne à la communauté et à ses hôtes, c'est le carrefour de la vie monastique et se doit d'offrir un visage agréable. Ainsi, si l'impact visuel des bâtiments suffit à justifier extérieurement la puissance de la communauté religieuse, ce ne paraît pas être pour les religieux une raison de se refuser tout décor intérieur. Cela se remarque aussi dans les élévations intérieures et tout particulièrement dans les salles de la vie communautaire comme les réfectoires, salles capitulaires et même bibliothèques. Ce sont des espaces aux murs lambrissés avec un décor souvent assez recherché. Des tableaux, parfois de peintres réputés, y complètent la décoration sur des sujets pas toujours religieux d'ailleurs. A titre d'exemple le prieuré de Flavigny compte à la mort de dom Cellier plus de 110 tableaux dont une trentaine

provenant de Florence, don du marquis de Beauvau. A Senones, la collection des religieux ayant été rassemblée avec celle des princes de Salm au moment de la Révolution, il apparait aujourd'hui difficile de démêler les uns des autres puisque les seuls inventaires conservés sont ceux de la période révolutionnaire justement. A Moyenmoutier, il semble que les religieux aient été moins versés dans la peinture car assez peu de tableaux sont dénombrés au moment des ventes révolutionnaires et encore ce sont majoritairement des portraits des derniers abbés. Ce sujet représente apparemment une part importante des toiles conservées dans un certain nombre de maisons. Est-ce parce qu'ils étaient réellement nombreux ou parce que les autres sujets se sont rapidement envolés au moment des inventaires et saisies ?

Si le style toscan prévaut dans les cloîtres bénédictins de Saint-Vanne, qu'en est-il dans les cloîtres mauristes et des autres ordres ? Déjà dans les églises paroissiales de la prévôté de Bruyères, il en est de même pour les portails[558] même si une plus grande élaboration se fait ressentir entre 1720 et 1760[559]. Le style toscan est aussi le seul présent dans les chœurs même plafonnés[560]. Présence aussi à Etival toute proche pour la fausse arcature du cloître subsistant. Dans les maisons de la congrégation de Saint-Maur, il n'y est pas le seul utilisé. Une adaptation locale peut être faite mais un tout autre choix stylistique également. Le dorique vient ainsi comme deuxième style présent chez les mauristes. Comme le toscan, il se remarque par la sobriété de ses lignes et son aspect solide. Cette dernière remarque vaut tout autant pour les prémontrés. Ceux-ci varient les formes recourant à tout le répertoire des styles et ornent les galeries dont la sobriété peut disparaître. Très fréquemment le quatrième côté n'est bien souvent, le long de l'église, rappelé que par une arcature plaquée contre le bâtiment. Rien de tel chez les vannistes où le cloître demeure dans ses quatre côtés même si celui flanquant l'église n'est parfois qu'un préau en bois. Ainsi, seuls les vannistes ont systématisé l'emploi du style toscan pour leur galerie de cloître qui demeure un vrai quadrilatère utilisable sur tous ses côtés. Les galeries prémontrées sont de plus en plus souvent vitrées ce qui ne se rencontre aucunement chez les vannistes. La seule nuance à apporter à la généralisation de l'utilisation du style toscan chez les vannistes tient au décor extérieur des bâtiments. Le recours au bossage se remarque parfois comme au Breuil par exemple alors que le lieu le plus fréquent de liberté

558 TASSIN Raphaël, *Les églises de la prévôté de Bruyères, réfections et reconstructions (1661-1789)*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2010, p. 101

559 *ibid*, p. 102

560 *ibid*, p. 105

en la matière est le couronnement des pilastres extérieurs où peuvent se rencontrer des consoles renversées plus ou moins développées et ornées. Les seuls motifs scandant les façades donnant à l'intérieur des cloîtres consistent en des armoiries ou cartouches datés et les seules clés ornées de mascarons sont celles de Bouzonville.

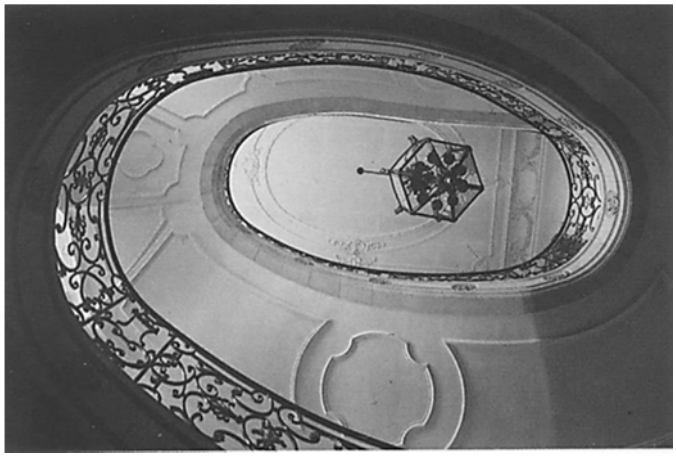
c) les élévations intérieures et le décor

Dans le même ordre d'idées, les bénédictins connaissent des restrictions décoratives quant à leurs cellules déjà limitées en taille par leurs congrégations respectives. Rien de tel chez les prémontrés où les religieux finissent par jouir de petits appartements de deux ou trois pièces chacun avec chauffage pour tous. Chez les vannistes, les religieux n'ont qu'une seule chambre, même si dans certaines maisons à la fin du XVIIIe siècle, certains ont deux pièces, cela reste rare. Néanmoins, la présence de cheminée ou de poêle dans chaque cellule semble se répandre au fil du siècle des lumières.

En ce qui concerne l'hôtellerie, elle intègre presque toujours le carré claustral à l'exception de Moyenmoutier II. Dans les autres ordres religieux, il en est de même. Les chambres d'hôtes sont dans le carré claustral à un emplacement variable selon les lieux. Néanmoins chez les vannistes, subsiste une différence assez nette entre les chambres des hôtes et celles des religieux qui demeurent plus sobres dans leur aménagement et décor que, par exemple chez les prémontrés. De même, il n'est jamais fait mention chez les vannistes de pièces pour l'évêque ou le prince richement décorées et meublées comme dans les grandes maisons prémontrées.

Dans les comparaisons faites entre chanoines de Prémontré et bénédictins de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, il semble qu'un certain relâchement se fasse jour chez les fils de saint Norbert plus que chez ceux de saint Benoit et cela pourrait être confirmé par les salles communes. Certes, partout les réfectoires tendent à se réduire en taille afin de s'adapter aussi aux dimensions des communautés et les billards se multiplient mais la différence tient aux autres pièces comme la salle capitulaire. Cette dernière devient davantage une salle d'assemblée ou du salon que du lieu principal de la vie claustrale comme elle le reste chez les vannistes. En ce qui concerne les réfectoires, les chaires demeurent aussi rares dans un cas que dans l'autre. Un seul exemple documenté pour les prémontrés en France, et deux chez les vannistes lorrains.

A Pont-à-Mousson pour prendre un exemple lorrain, la variété des formes et la richesse décorative des escaliers sont partagées par les autres maisons de cet ordre comme chez les mauristes. Là encore, les vannistes se distinguent par la sobriété de leurs escaliers où très souvent, les motifs toscans du cloître sont repris. De même, il arrive dans les maisons norbertines que les escaliers soient construits dans des pavillons spécifiques marqués par un dôme ou une coupole comme Pont-à-Mousson ou Jeand'Heurs pour prendre des exemples dans la même zone géographique. Les vannistes se démarquent des autres ordres religieux et congrégations bénédictines même si cette affirmation est à nuancer du fait de la disparition d'un très grand nombre d'escaliers.



Abbaye prémontrée de Pont-à-Mousson, l'escalier ovale

Dans ce souci de simplicité, ils rejoignent bien les mauristes qui pourtant, pourraient quelque peu paraître plus hardis par le recours à de grands frontons pour leurs bâtiments, à des mansardes, tout en suivant ce que d'aucuns ont décrit comme le "style caserne"[561]. En effet, lors de la construction du grand-logis, dom Hennezon refuse un toit mansardé pour sa construction par peur de faire trop luxueux et ainsi d'être "contraire à la modestie religieuse"[562]. Pour résumer l'approche que les vannistes ont de leur architecture, laissons la parole à dom Fangé reprenant celle de dom Calmet : "il n'en coûte guères plus de bastir proprement que de la faire mal" et qu'il convient de témoigner d'un "goût qui tient un juste milieu entre le faste et la simplicité"[563]. Cet avis est d'ailleurs partagé par celui qui commande la reconstruction des bâtiments du prieuré du Saint-Mont dont la maison a été "tant de fois changée, raptassée et bâtie par morceaux qu'il ne s'y trouve rien de régulier [… qu'il faut bien] la renverser pour en construire une nouvelle plus commode et plus régulière"[564]. Il faut bien admettre que ce souci de simplicité convient bien aussi à leurs préoccupations plus prosaïques comme

561 CABROL-LECLERC dom, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, fasc. CXXIV-CXXV, col. 2.203, 1934 cités par ROSTAND, *art cit*, p. 221

562 *ibid*, p. 318

563 "Histoire de l'abbaye de Senones" *op cit*, p. 139

564 Arch. dép. Vosges, 7 H 55

celles que relate dom Fangé lorsqu'il veut faire reconstruire une aile du cloître de Senones en pierres de taille.

Enfin, une des grandes caractéristiques de l'architecture des monastères vannistes est la primauté accordée à la fonctionnalité sur la beauté et l'ampleur. Mieux vaut un bâtiment solide et commode, entendons bien construit et fonctionnel, qu'un bâtiment luxueux mais mal conçu. Cet avis semble partagé par les mauristes qui, comme dom Ruinart à propos de Saint-Mihiel préfère les bâtiments "vastes et magnifiques et, ce qui est préférable, solides et commodes"[565]. Cet état de fait résulte aussi de la conception de l'architecture telle qu'elle se perçoit dans les réalisations de l'époque.

Le décor architectural vient souligner seulement tel ou tel élément et peut tout-à-fait être absent comme cela est très souvent le cas et pas seulement dans les maisons les plus modestes. Une exception cependant est nécessaire pour confirmer ce sentiment, ce sont les églises. En 1708, dom Martène et dom Durand visitent la région afin de rédiger une nouvelle édition du *Gallia Christiana* et s'arrêtent Saint-Mihiel. Ils laissent une appréciation sur l'abbaye : "Le révérend père dom henry Hennezon […] y a fait un des plus somptueux édifices qui soit dans la Lorraine, et même dans l'ordre de Saint-Benoît. C'est un bâtiment de 350 pieds de long dont la face est toute de pierres de taille avec des pilastres, des corniches et d'autres ornements. Outre les officines souterraines, il contient une sacristie, un chapitre, un réfectoire, une cuisine et des salles d'hôtes, le tout voûté et au-dessus un grand dortoir qui n'est que lambrissé. Le logis abbatial qui a été bâti pour le cardinal de Lorraine est des plus beaux que l'on puisse voir. L'église est toute riante et très bien percée ; les collatéraux sont aussi élevés que la nef. Le chœur est derrière le grand autel, qui est tout de marbre ; tous les autels sont très bien décorés, et leur décoration a été tirée des démolitions d'un ancien jubé dont l'ouvrage était admirable"[566].

*

* *

Ainsi, dans leurs abbayes les vannistes montrent quelques particularités qui, sans qu'elles les différencient fondamentalement des autres religieux dans leurs réalisations

565 Arch. dép. Vosges, 7 H 55
566 MARCHAL, *Documents d'histoire lorraine*, Nancy, Wierner, 1869, pp. 173-174

architecturales, dénotent cependant un style ou des usages vannistes très souvent proprement lorrains, utilisant le répertoire architectural à leur disposition ainsi que l'appareil décoratif qui l'accompagne. Simplicité ne rime pas avec stricte austérité même si celle-ci semble plus importante que chez les prémontrés ou les chanoines de Notre-Sauveur, au moins en ce qui concerne les élévations extérieures et les espaces privés comme les chambres des religieux. Néanmoins ils n'en restent pas moins des hommes de goût qui apprécient les constructions solides, commodes et belles bien que ce dernier point ne soit jamais clairement avoué au bénéfice des premiers. Cette recherche de la solidité est tout aussi valable pour les autres ordres religieux y compris chez les visitandines dont les élévations conservées en plans originaux de la maison de Dijon, en montrent un exemple flagrant. Aucune décoration, aucune moulure ne viennent rythmer les façades. Le seul luxe autorisé est dans l'église[567].

De plus, les communs et bâtiments de service ne sont que peu développés de manière exagérée. Bien bâtis et robustes, ils cantonnent l'enclos abbatial sans toutefois donner l'impression d'une basse-cour et de grands communs comme dans les palais de l'époque. Ainsi, dans leur architecture et la distribution de leurs abbayes, les vannistes communiquent et leur discours se radicalise quelque peu avec le temps tout en restant fidèle au fond jansénisant qui marque l'histoire de la congrégation.

L'abbaye de Moyenmoutier en janvier 2010
alors que la démolition des usines s'achève.

567 LECOMTE, *art cit*, p. 98

Alors que les vannistes s'affirment vraiment dans leur architecture et leurs choix décoratifs, l'heure vient pour eux de disparaître avec la Révolution française. Les abbayes devenues biens nationaux connaissent d'autres affectations et d'autres destinées mais peut-être l'empreinte des vannistes demeure-t-elle encore dans les bâtiments qui leur ont survécu ? Au niveau spirituel et social, quelles images ont-ils laissé de leur action sur des territoires essentiellement ruraux où ils concentrent bien souvent tous les pouvoirs ? Enfin, lorsque le XIXe siècle finissant voit fleurir sociétés savantes, érudits locaux et historiens, quelle est la part des religieux dans leurs travaux ? Et même, jusqu'à aujourd'hui, alors que la culture prend sa part dans l'industrie touristique, quelle place pour les réalisations des vannistes ?

I- La Révolution française, encore une fois que faire de cet héritage ?

La suppression des ordres religieux et la mise à disposition du gouvernement de leurs propriétés se passent sans véritables heurts entre les religieux et le nouveau pouvoir qui s'ébauche. Les vannistes lorrains restent relativement préservés des attaques violentes que connaissent nombre de monastères dont certains en Lorraine ou dans les régions limitrophes. En effet, tant en Champagne qu'en Franche-Comté, de nombreuses maisons

vannistes sont pillées, attaquées et disparaissent dans le tourbillon antireligieux que connaît alors la France, notamment celle de la Terreur ou de l'exaltation des premiers jours.

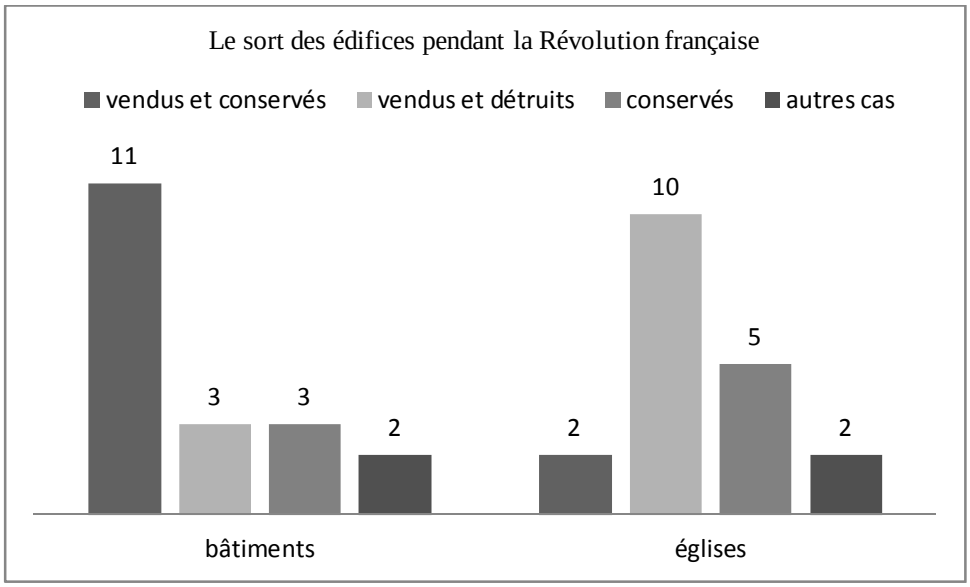
1) Des murs et des hommes face à la tourmente

Les abbayes touloises sont-elles dévastées, disparaissant avec leurs archives alors que Luxeuil et Fontaine, toutes deux vannistes, sont également attaquées. Cette révolte paysanne se répand dans le sud lorrain. Morizécourt est attaqué dès juillet 1789 et les religieux obligés de signer un acte de renonciation à tous leurs droits et privilèges. Au Saint-Mont, des révoltés viennent assiéger le prieuré sans obtenir ni forcer l'ouverture des portes. Le lendemain 26 juillet 1789, le prieur descend dans leur maison en ville tous les objets précieux du monastère et les religieux engagent une troupe de vingt-cinq à trente hommes pour les protéger mais les exactions continuent. A Flavigny, le prieuré est également attaqué mais le prieur dom Debras, donne à boire et à manger aux assaillants jusqu'à l'arrivée des secours. Ce sont les seules attaques contre des maisons vannistes semble-t-il. Il est vrai, qu'en Lorraine, d'une manière générale, les maisons religieuses ne sont pas toutes prises d'assaut dès les premiers temps de la Révolution. Néanmoins, d'autres moments vont être durs, notamment au plus fort de la Terreur, lorsque les monastères vides sont pillés et les églises dévastées pour effacer toute trace de la superstition. C'est le cas à Saint-Mihiel où l'abbatiale Saint-Michel voit son mobilier partir en fumée en 1791 lors d'un grand autodafé.

Cependant, un autre élément révélateur est le nombre de religieux qui décident de conserver leur mode de vie monastique et ceux qui optent pour le retour à la vie civile. Certes la congrégation en tant que telle ne prend pas position mais les appels individuels se multiplient et lorsque se présente le choix entre l'abandon ou la poursuite de la vie religieuse, la très grande majorité opte pour la conservation de leur état. Certes, lorsque plus aucun espoir n'est possible, en 1791, la tendance s'inverse. Néanmoins, un nombre assez important de religieux poursuit sa vie monastique autant que possible, beaucoup prêtent le serment constitutionnel et quelques-uns s'organisent aussi pour poursuivre clandestinement leur vie commune. C'est le cas notamment de dom Lombard, dernier abbé de Senones, qui crée une communauté dans un village proche de son ancienne abbaye. Enfin, il est un certain de vannistes qui s'investissent dans la vie culturelle de cette nouvelle ère qui démarre que ce soit comme enseignants ou comme bibliothécaires.

De même, lorsque les religieux sont partis, il n'est qu'une seule église qui soit victime d'un autodafé méthodique, Saint-Mihiel. Certes, les bâtiments profitent bien souvent aux populations locales qui y trouvent de quoi subsister et ne résistent pas à la tentation que représentent ces grandes demeures abandonnées. Fers, petits objets, boiseries disparaissent assez rapidement des lieux, presque toujours d'ailleurs avant que le sort des bâtiments ne soit fixé. De plus, avant les ventes, les religieux quittant leur maison ont l'autorisation d'emporter des affaires dites personnelles. Ce sont souvent des livres, parfois des tableaux ou de petits meubles. A Saint-Avold, c'est le projet municipal qui déclenche la destruction quand la mairie veut transformer l'abbaye en caserne et pour se faire, délègue un architecte afin d'étudier les transformations à y entreprendre. Alors que le projet est au point mort, l'enchérisseur sur les travaux poursuit méthodiquement le dépouillement des bâtiments. La bibliothèque reste ouverte pendant cette réelle déconstruction. Cet acharnement à vider les abbayes et vendre tout ce qui récupérable est le même à Longeville, l'abbaye voisine. Cela est si bien accompli qu'il ne reste rien dans ces maisons en dehors des murs et de la toiture.

Pour les municipalités restent alors la question du devenir de ces édifices imposants. Deux options sont alors possibles, soit la vente comme bien national, soit la conservation et l'affectation à d'autres usages collectifs comme l'armée, les mairies… C'est là que se dissocient alors nettement les églises des bâtiments eux-mêmes. Les églises servent déjà à meubler les églises paroissiales et leur sacristie sans frais. Parfois même ce sont les églises entières qui sont réclamées pour remplacer l'ancienne église trop petite, trop vétuste, trop démodée. Quoique, dans le cas de Saint-Avold, c'est plutôt l'envie et la jalousie qui pousse la municipalité à revendiquer l'église des bénédictins car l'église paroissiale est encore en très bon état et bien meublée. A Senones, il n'y a pas d'église paroissiale dans le bourg mais le peu d'entrain mis à défendre sa sauvegarde n'empêche pas sa démolition. Il est vrai que c'est le maire qui acquiert le cloître et y ouvre une manufacture avec une grosse gêne pour lui, la nef de l'église abbatiale qui empêche un accès direct à sa manufacture. Se comprend donc bien, son manque de volonté à préserver l'église abbatiale. A Munster, longtemps conservée, l'église abbatiale est proposée aux catholiques de la ville comme église paroissiale, ce qui aurait mis fin au simultaneum de l'église de la ville. Leur refus puis celui de la communauté protestante entrainent finalement sa démolition dans le premier tiers du XIXe siècle.



Comme le montre le graphique ci-dessus, les proportions entre églises et bâtiments sont inversées en ce qui concerne leur conservation. Si le plus grand nombre d'églises est celui des édifices détruits, le nombre de bâtiments conservés – partiellement au moins[568] – est le plus élevé. Cela peut s'expliquer déjà par le fait que très peu de paroisses demandent l'église abbatiale comme église principale. Cela se fait assez naturellement là où l'ancienne église paroissiale est interdite pour cause de vétusté comme à Moyenmoutier, là où elle est toute neuve alors que l'église paroissiale médiévale pourtant entretenue ne semble plus adéquate comme à Saint-Avold ou encore là où il n'y a pas d'église paroissiale comme à Bouzonville ou Châtenois et enfin là où se crée une deuxième paroisse avec l'église abbatiale comme siège comme à Saint-Mihiel.

Dans le cas de Moyenmoutier, comme l'église abbatiale cumulait les deux fonctions, cela se passe sans souci de même que pour les paroisses où il n'y avait pas d'églises paroissiales. A Saint-Avold, la demande apparaît a posteriori surtout justifiée par le fait que la population ait voulu s'approprier la création récente des bénédictins peu appréciés et dans ce cas particulier, le sort réservé aux bâtiments monastiques est révélateur. L'ex-abbatiale est connue comme l'église paroissiale jusqu'au milieu du XXe siècle et l'abbaye elle-même n'est pas signalée comme telle. Il en est de même à Châtenois où le prieuré est conservé pour devenir le presbytère, même s'il perd son corps de bâtiment principal et un retour dans l'affaire. A Saint-Mihiel, c'est probablement l'aspect pratique qui domine. Les bâtiments connaissent assez rapidement de nouvelles affectations et reste l'église dans une

568 Nous avons considéré qu'est dit conservé un bâtiment dont subsiste une part significative consistant en au moins une aile de bâtiment et comme détruit ceux dont ne subsiste que quelques éléments d'architecture comme une arcade de cloître dans un parc ou une fenêtre réemployée dans un bâtiment récent.

cité en développement aussi. Sa réutilisation comme siège d'une nouvelle paroisse apparaît alors une bonne solution. Dans les autres cas, l'église devenue inutile, souvent vide de tout meuble ou décor, est vendue avec les bâtiments. Sa reconversion n'est alors pas aisée pour les nouveaux propriétaires et nombre d'entre-eux s'en débarrasse en la faisant tomber.

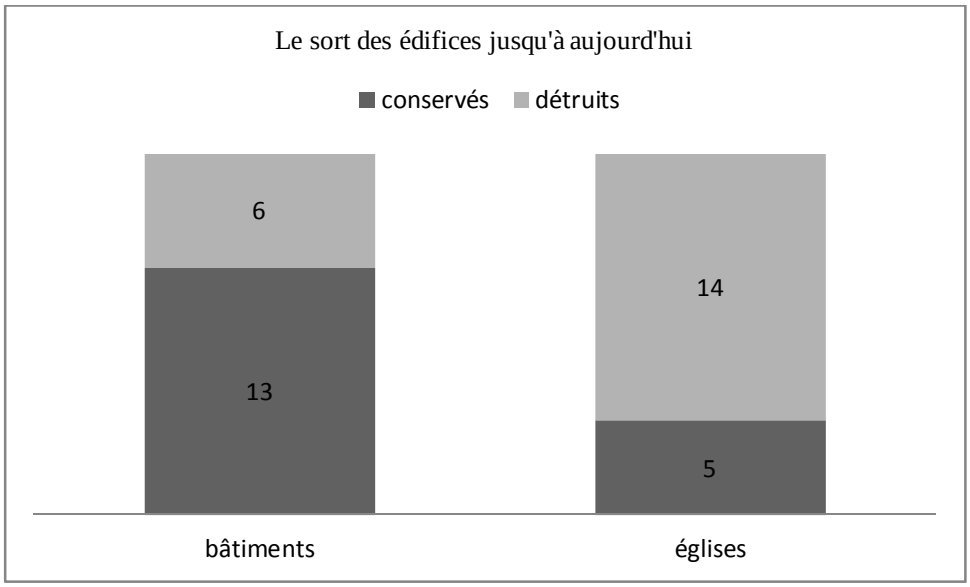
Car, en effet, la mise à disposition des bâtiments des abbayes et plus généralement des biens du clergé lors de la Révolution française entraîne une grande question qui est celle de l'utilisation possible de ces édifices. Dans le cas de Nantes[569], les utilisations collectives dominent (43) sur les usages privés (23) voire les abandons et destructions (4). Pour les maisons vannistes, les proportions sont légèrement différentes mais surtout, comme partout, elles évoluent rapidement en quelques années, passant d'une utilisation à une autre de mois en mois au gré des besoins, des attentes et de la politique.

2) Les orages apaisés, une nouvelle vie ?

Cependant après la Révolution française, des bâtiments et églises qui avaient été conservés sont détruits au cours des XIXe et XXe siècles. C'est le cas de l'église de Châtenois remplacée par une église plus vaste dans la deuxième moitié du XIXe siècle ou les derniers bâtiments de l'abbaye Saint-Léopold qui disparaissent dans les années 1960 lors d'une opération de "rénovation urbaine" à Nancy. Le graphique ci-dessous montre l'état actuel des édifices conservés et pouvant témoigner de façon significative de l'architecture vanniste.

Ce graphique est parlant puisque s'y remarque la quasi exacte inversion des sorts réservés aux deux types de bâtiments jusqu'à aujourd'hui. Le chercheur dispose actuellement de bien plus d'abbayes à étudier que d'églises parmi lesquelles une n'a plus d'usage religieux (Flavigny), et parmi les quatre qui sont aujourd'hui des églises paroissiales, deux sont des édifices médiévaux largement ou peu remaniés par les vannistes (Saint-Mihiel et Bouzonville) et deux sont dues aux vannistes (Saint-Avold et Moyenmoutier).

569 MARTIN Philippe, "Une question millénaire", dans FALTRAUER Claude - MARTIN Philippe - OBADIA Lionel (dir.), *Patrimoine religieux, désacralisation, requalification, réappropriation, le patrimoine chrétien*, collection Actes académiques, Paris, Riveneuve éditions, 2013, pp. 11-45 ici, pp. 33-34



En ce qui concerne les bâtiments, il est intéressant de noter que sur les treize ensembles qui sont conservés, plusieurs vont retrouver au cours du XIXe siècle un usage religieux soit qu'une partie d'entre-eeux devient le presbytère (Saint-Avold, Châtenois, Bouzonville) soit qu'une communauté religieuse s'y réinstalle, ne serait-ce que peu de temps (Flavigny, Le Ménil, Saint-Léopold, Longeville, Bouzonville, Morizécourt) même si actuellement, il ne reste que deux presbytères dans les maisons de Saint-Avold et Bouzonville comme unique occupant religieux des anciennes abbayes vannistes. Le presbytère de Châtenois est rendu à la commune car le prêtre desservant la paroisse n'y réside plus en 2014.

Dans tous les cas, les édifices ont depuis connu des aménagements de décor suite d'une part aux pertes de la période révolutionnaire, aux nouvelles affectations qui ont très souvent touché la distribution intérieure des bâtiments, aux changements de mode et de mobilier devenu trop vétuste. A l'opposé, dans leurs élévations extérieures, églises et bâtiments n'ont été que peu modifiés. Certes, de nouveaux bâtiments sont souvent venus s'y greffer, des toitures ont été refaites, des cloîtres fermés par des fenêtres mais connues, ces transformations n'empêchent pas la lisibilité de l'édifice.

Lorsqu'ils sont vendus, ce qui demeure le cas le plus fréquent, les bâtiments rapportent-ils autant que cela ? Là, les options de vente apportent déjà des nuances selon que les édifices sont vendus en un seul lot ou divisés et vendus par morceaux. Dans le premier cas, il s'ensuit fréquemment une destruction au moins de l'église, voire davantage (Longeville : église et deux ailes du cloître détruites, Morizécourt : église détruite, Moyenmoutier : deux ailes du cloître détruites). Dans le second cas, les destructions sont

moins systématiques comme c'est le cas par exemple à Flavigny ou Senones alors que parfois la division permet la conservation par la communauté d'une partie des locaux et la vente à des particuliers des autres édifices (par exemple Saint-Mihiel et Saint-Avold où les communs sont vendus et les cloîtres affectés à des administrations ou à l'armée, Châtenois où communs et hôtel prieural sont vendus et une aile du cloître conservée comme presbytère). Le rapport des ventes est variable. En effet, par leur implantation souvent rurale, ces grands bâtiments ne peuvent guère abriter de grandes institutions ou manufactures qui vont seulement apparaître et se développer dans le courant du XIXe siècle. Les abbayes vannistes n'ont pas la chance d'Autrey près de Rambervillers qui est transformée en tréfilerie dès son achat ce qui assure la conservation de son église abbatiale utile à l'entreprise. A Senones, même si une manufacture de porcelaine s'ouvre dans une des ailes du cloître, la vente de celui-ci et ses nouveaux usages sont gênés par la nef de l'église abbatiale qui ferme l'accès vers le bourg, elle est donc abattue très rapidement. Dans les autres cas de vente (onze églises vannistes sont vendues, deux détruites directement et cinq transférées à la paroisse[570]), beaucoup subissent le même sort ; huit églises sur les onze sont détruites dès les premières années de la Révolution par leur acquéreur[571]. En ce qui concerne les bâtiments, les acquéreurs privés ne les détruisent finalement que peu sauf s'ils s'avèrent vraiment trop importants car vendus en un seul lot comme c'est le cas à Moyenmoutier ou Longeville et Morizécourt. Seul le Saint-Mont est très rapidement abattu totalement par ses nouveaux propriétaires.

Lorsque les bâtiments sont vendus, les estimations de départ se révèlent assez basses et les enchères flambent, surtout lorsque l'abbaye est située dans un endroit propice ou que des manufacturiers s'y intéressent. Autre considération à prendre en regardant les chiffres, ce sont les années de vente. En effet, plus la vente est proche de 1791, plus le prix apparaît bas. Au-delà des fluctuations monétaires, la loi du marché s'applique. Ainsi lorsque Saint-Léopold est vendue à Hæner en 1799, elle atteint la somme de 1 131 000 francs, Bouzonville en 1798, 368 000 livres alors que Munster vendue en 1791 ne dépasse pas 72 000 livres et Moyenmoutier 78 400 livres la même année, alors que nous sommes dans des bâtiments à l'ancienneté et au surface approximativement équivalente. Comme l'a remarqué Carbonnar lors de son estimation de Moyenmoutier, "Quant aux bâtiments qui sont neufs, très bien et solidement construits, ils seraient d'un très grand prix s'ils étaient dans une

570 Une église est retirée de cet état, celle de Saint-Nicolas-de-Port dont les bénédictins assuraient la desserte sans en être les propriétaires.

571 Deux le seront au cours du XIXe siècle et une seule est conservée sans usage cultuel : Flavigny

ville, mais, à moins que d'un heureux hasard qui procurerait quelque marchand qui pût en tirer parti pour quelque manufacture, leur étendue et leur situation ne peut permettre de les estimer que pour la valeur des objets dont on pourrait tirer parti à la longue, comme les plombs, fers, verres, menuiseries et toits, car les moellons et les pierres de taille étant à vil prix dans cette partie et les environs, les frais de démolition absorberaient leur valeur. En conséquence, nous avons évalués les dits bâtiments à la somme de 30 000 livres"[572].

3) Sauver les meubles ?

A l'opposé, les décors intérieurs ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils pouvaient être y compris dans les églises toujours affectées au culte. En effet, la période révolutionnaire les a quasiment vidée à l'exception de certains gros meubles même si d'aucuns subsistent éventuellement après un déménagement. Au rétablissement du culte, il a fallu remeubler ces églises qui ont subi depuis toutes les évolutions des mentalités, du goût, de la piété et de la liturgie elle-même. Quant aux décors intérieurs des bâtiments, hormis quelques éléments directement liés à l'architecture (dessus de porte, consoles, voûtes…) et quelques lambris muraux, rien n'a survécu in situ. Tableaux, mobilier et vaisselles ont été vendus, bibliothèques et archives dispersées ou déménagées (sauf à Saint-Mihiel). Malheureusement, le peu de valeur fréquent mais loin d'être exhaustif, des mobiliers et de la vaisselle n'en ont pas favorisé la conservation et leur trace se perd totalement. Il en est quasiment de même pour les tableaux qui sont dispersés dans les mêmes conditions. Il ne semble qu'aucun de ceux-ci n'ait été jugé suffisamment intéressant en terme artistique pour que leur versement à un museum soit requis. Là où les choix deviennent plus difficiles à comprendre, c'est en ce qui concerne les œuvres d'art ou d'archéologie et surtout les collections géologiques par exemple. Si des pièces ont néanmoins été conservées, leur trace n'a pas encore été retrouvée ou alors fondue dans des prémices de collection à usage des Ecoles centrales des nouveaux départements.

Les ornements liturgiques sont souvent récupérés par les paroisses environnantes même s'ils sont amputés de leurs galons et franges en or qui ont rejoint la très grande majorité des vases sacrés dans les convois pour la Monnaie. Depuis ces ornements ont quasiment tous disparus ou ne sont plus identifiés comme tels. Il est vrai qu'assez rapidement sans utilité, de plus objets périssables, ils ont été absorbés dans d'autres

572 Cité par VERNIER Lucien, "Les dernières années de l'abbaye bénédictine de Moyenmoutier", *BSPV*, 85e année, 1959, vol. LXIII, Saint-Dié, imp. Loos, 1960, pp. 52-93, ici, p 92

ensembles sans réellement laisser de traces et ont subi depuis les changements de modes - c'est aussi le cas de certaines pièces de mobilier comme les chaires - et de l'usure de leur matière première. L'histoire depuis la Révolution française a également été assez mouvementée et des destructions ont été opérées encore au XXe siècle, notamment lors des deux guerres mondiales qui déferlent sur la région comme la guerre de Trente Ans avant elles. Difficilement identifiables tant dans les archives que dans les rares pièces qui ont survécu de l'Ancien Régime, les ornements vannistes sont totalement inconnus aujourd'hui. De même, les archives ne renseignent guère que sur le nombre et les couleurs liturgiques des ornements transférés aux paroisses. De plus, un certain nombre d'entre-elles demandent, obtiennent mais ne récupèrent jamais ces ornements.

Les vases sacrés ont pour leur part encore plus de mal à survivre car quasiment tous partent à la monnaie et il ne semble pas avoir survécu jusqu'à aujourd'hui de vases sacrés ayant servi aux vannistes.

Le mobilier est davantage documenté et sa trace davantage suivie même si certains cas demeurent problématiques comme le mobilier provenant de Moyenmoutier et aujourd'hui à Bussang.

Le mobilier de la salle capitulaire de Moyenmoutier
dans l'église de Bussang

II- La nouvelle vie des maisons vannistes

Alors que les religieux sont dispersés, pour une part retournés à la vie civile, pour une autre part toujours au service de la religion comme curés ou au service de la société comme bibliothécaires ou enseignants, les maisons bénédictines comme les autres monastères, connaissent une vie nouvelle aux mains de nouveaux propriétaires. Leur identité change et très souvent leur architecture est mise en conformité avec leur nouvel usage.

1) Une nouvelle vie et une nouvelle identité

Même si leur nouvel usage et la disparition de leurs églises modifient l'aspect et le rapport à l'édifice que peuvent en avoir les populations du XIXe au milieu du XXe siècle, les érudits locaux redécouvrent peu à peu l'histoire de ces établissements religieux. Les recherches sont menées par les deux types bien connus de ces érudits qui sont les prêtres d'une part et d'autre part fonctionnaires voire les industriels qui ont acquis les lieux. Dans le premier cas, le point de départ des travaux est assez spontanément lié à l'église ou à un culte local qui amène à se pencher sur l'histoire de l'institution. Dans le second cas, ce sont plutôt les bâtiments abbatiaux devenus leur propriété ou leur lieu de travail qui les conduisent à se procurer tous renseignements sur ces établissements y compris en acquérant des archives alors chez des particuliers. Pour les historiens d'aujourd'hui, leurs travaux d'érudition restent pour cela une source appréciable même s'il convient de prendre des précautions. La conservation des documents et œuvres qu'ils ont pu acquérir se perd dans leur succession car très peu ont prévu de les léguer ou de veiller à leur conservation après leur décès ce qui les rend aujourd'hui inaccessibles. Leurs travaux sont donc devenus une part essentielle de l'histoire de ces maisons vannistes et nous avons le choix de les conserver et les utiliser abondamment dans la partie historique de chacun des monastères étudiés avec les précautions d'usage concernant ce type de livres historiques. De plus ils ouvrent aussi à cet autre aspect du devenir des abbayes dans leur nouvelle vie après la Révolution. Toutes les églises abbatiales et toutes les abbayes conservées ne connaissent pas un sort équitable en ce domaine. Certaines attirent les chercheurs, probablement aussi par contagion, alors que d'autres demeurent totalement ignorées. Le véritable point de départ d'une réflexion plus globale sur les maisons vannistes se fait jour dans la deuxième

moitié du XXe siècle avec plusieurs parutions et recherches en lien avec les universités de Lorraine ou les sociétés savantes.

De cet ensemble, une première constatation s'impose : les abbayes ont beaucoup plus intéressé que les prieurés dont le seul à avoir bénéficié d'au moins une monographie est Flavigny. La très grande majorité ne bénéficie au mieux que de quelques articles dans d'autres publications ou sur un aspect particulier de leur architecture ou de leur histoire. Les abbayes, qui ont davantage retenu l'attention, ne sont pourtant pas toutes dotées d'au moins une monographie qui leur soit spécifique. Plusieurs mêmes se retrouvent dans la situation des prieurés. Pourquoi cette disparité ? Nous avons déjà constaté que ce n'est pas la pénurie d'archives qui peut expliquer le désintérêt des chercheurs. L'absence d'études aux XIXe – début XXe siècles peut l'expliquer en partie puisque, malgré leurs lacunes et inconvénients connus, elles restent des sources importantes pour l'histoire des établissements et qu'elles sont d'un accès souvent plus aisé que les documents originaux ou les histoires rédigées par les bénédictins eux-mêmes qui ne répugnent pas à employer le latin de temps en temps.

Il est possible de voir dans la fortune livresque des abbayes une trace de la mémoire qu'ont laissée les vannistes dans les lieux mêmes de leur vie. Dans les abbayes vosgiennes, ils ont su conserver de bons rapports avec la population, les bâtiments y ont trouvé une nouvelle vie liée à l'industrie textile dont les patrons se sont parfois passionnés pour ces lieux. C'est là que le moins de désordre a lieu pendant la Révolution française car les bénédictins y étaient dans une situation d'isolement qui les mettait en prise plus directe avec la réalité locale. Dans les prieurés de l'ouest vosgien, la situation est différente car ces petits établissements sont vite devenus des résidences privées et comme tels, sont demeurés dans la discrétion. Leur histoire n'a été que peu prégnante sur la région à l'exception des droits seigneuriaux et de leurs propriétés importantes qui sont oubliés assez rapidement dans leur quotidien par les habitants. La nouvelle affectation des lieux peut aussi avoir dissimulé l'origine des établissements. C'est le cas à Bouzonville dont l'histoire mouvementée a quasiment mené à la perte de l'abbaye. La même situation se retrouve avec l'institution qui occupe le Ménil encore aujourd'hui ou avec l'établissement spécialisé installé à Flavigny.

Enfin, régulièrement, l'absence d'intérêt pour le lieu dénote aussi un besoin d'en oublier volontairement l'origine. Les documents touristiques ou les anciennes cartes postales en sont révélatrices. A Senones ou Moyenmoutier, l'abbaye devenue usine est

toujours légendée comme "ancienne abbaye" alors qu'à Saint-Avold par exemple, il n'existe quasiment aucune carte des bâtiments en dehors de l'église bien sûr très longtemps donnée comme "paroissiale". Au Ménil, c'est l'institution comme à Commercy l'Ecole normale qui servent de légende tout comme le préventorium de Flavigny, même si dans tous ces cas, la nouvelle affectation de l'édifice n'est pas la seule utilisée et la mention du prieuré ou abbaye demeure. En effet, cela peut se comprendre par le besoin d'affirmer une institution nouvelle qu'elle soit à vocation religieuse comme le pensionnat de Lunéville, surtout au tournant des XIXe et XXe siècles alors que l'école libre est attaquée et que se multiplient les écoles "Jules Ferry". Elle se conçoit aussi aisément pour le cas de Commercy. Gendarmerie et Ecole normale sont des institutions fortes pour le maintien de la paix ou pour le droit à l'éducation. Cela est d'autant plus à pointer dans le cas du prieuré de Breuil au lourd passé de collège accessible à tous. De même, l'aspect novateur et hygiéniste alors très en vogue, sans négliger l'aspect social du préventorium de Flavigny ne peut qu'en inciter les créateurs et dirigeants successifs à mettre en avant leur action.

Dans le cas particulier de Saint-Avold, cela montre surtout une rancœur alors certainement inconsciente contre les bénédictins. Pour d'autres maisons, que ce soit Longeville ou Morizécourt, longtemps dénommés par les habitants comme "le château", cela montre surtout, à notre sens, que ce lieu est resté malgré tout celui d'un pouvoir, passé mais pas tout-à-fait Une étude plus exhaustive des documents touristiques, cartes postales et autres représentations de ces anciennes maisons vannistes permettrait certainement d'affiner cette mémoire collective d'un lieu marquant de l'histoire locale car, hormis Senones avec la personnalité de dom Calmet, très peu font état de l'œuvre de nombre de ces moines qui y ont séjourné et travaillé même au-delà des frontières de la congrégation ou de la région. C'est avant tout le monument qui domine et pas ceux qui y ont vécu, une preuve en serait la quasi absence de publication et très souvent même la perte des manuscrits originaux des savants vannistes. Nombre d'entre-eux attendent encore dans les réserves d'archives ou bibliothèques municipales alors que le dépouillement des documents architecturaux a été beaucoup plus largement exercé. Cela montre aussi dans quelle mesure ces maisons ont attiré.

2) La reconnaissance d'un héritage

Parmi ces éléments de reconnaissance, il y a celle qu'octroie l'administration des monuments historiques. En ce domaine, les bâtiments ne bénéficient pas tous d'une rapide reconnaissance. Il est vrai que les premiers monuments protégés sont essentiellement des églises médiévales, des ruines romaines ou des demeures particulièrement remarquables ; l'architecture du XVIIIe siècle n'étant pas alors considérée comme réellement historique même si l'église de Moyenmoutier est classée dès la première liste de 1840. Cette reconnaissance, quand elle a lieu, entraine un intérêt pour l'édifice et surtout permet d'en suivre l'évolution, les restaurations et aménagements. Là aussi, les objets mobiliers conservés peuvent être un vecteur de reconnaissance pour l'édifice qui les abrite. Aujourd'hui, presque toutes les constructions vannistes subsistantes sont protégées au titre des monuments historiques ou inscrites à l'inventaire supplémentaire, les pièces de mobilier également, donnant l'occasion de redécouvrir ces ensembles et leur histoire. Evidemment, les travaux de réhabilitation des bâtiments nécessitent d'importants moyens et il convient de concilier deux contraires : la restitution historique des bâtiments dans la mesure où elle est connue et l'ouverture à des activités différentes.

Accompagnant ces travaux, le développement du tourisme amène aussi les collectivités à se positionner sur ce patrimoine dont elles ont hérité. Certes les possibilités se trouvent réduites si le bâtiment est une propriété privée ou si son usage actuel en rend la visite difficile. Néanmoins, même dans ces situations, l'édifice retrouve une place dans les plaquettes touristiques ne serait-ce que par une photo ou à l'occasion des journées du patrimoine par exemple. Enfin, la disparition de l'industrie textile a libéré les abbayes vosgiennes en même temps qu'elle plongeait la vallée dans une grave crise économique. La population fuit, les charges des communes augmentent alors que les industries quittent ces lieux devenus peu engageants pour elles. Le tourisme culturel est une porte de sortie pour cette situation mais encore faudrait-il qu'il soit reconnu comme tel car les Vosges sont avant tout, dans les mentalités, une destination de tourisme vert. L'implication d'acteurs locaux peut favoriser l'émergence de projets comme le festival des abbayes à Senones, Moyenmoutier et Etival. A Saint-Avold, l'église a désormais un orgue neuf dans son buffet historique et le chœur a été réaménagé. Dans ce cas là aussi, la vie culturelle, pourtant importante, n'est pas une priorité car la ville bénéficie encore d'un environnement industriel sérieux. Le prieuré de Breuil attend une nouvelle destination mais sa réhabilitation témoigne d'un regain d'intérêt pour ce patrimoine malgré la présence forte du château et les

difficultés que connaît la ville de Commercy avec le départ des industries et surtout le retrait de l'armée qui y était très présente. Les établissements de santé aujourd'hui installés à Flavigny et à Bouzonville veillent sur leurs bâtiments même si les rendre visitables est incompatible avec leur nouvelle vocation. Ainsi, le patrimoine vanniste rejoint dans ce nouvel élan, les réalisations des autres ordres religieux comme Saint-Jacques de Lunéville ou l'abbaye de Pont-à-Mousson.

*

* *

Les vannistes ont marqué les lieux par leurs monuments et une mémoire conservée ou au contraire oubliée volontairement permet d'appréhender l'état d'esprit de leurs voisins d'Ancien Régime. Dans une majorité de cas, la suppression des ordres religieux et le devenir des abbayes ou prieurés laisse relativement indifférent. Les bâtiments trouvent une nouvelle vie et les églises, inutilisables comme telles, coûteuses à entretenir ou adapter tombent sous les pioches des démolisseurs. La mémoire vanniste reste auprès de quelques érudits qui sporadiquement s'intéressent à l'histoire locale. Puis, plus rarement mais en nombre à peu près équivalent, se trouvent les deux extrêmes. Les cas où les bénédictins ne sont pas appréciés, ont laissé un mauvais souvenir et là les bâtiments disparaissent très vite ou alors d'autres se les réapproprient et en effacent la mémoire des religieux. L'opposé voit, même reconvertis les bâtiments conserver leur identité d'abbaye. Avec la désindustrialisation, le développement du tourisme et le fort intérêt qui se développe pour le patrimoine depuis le derniers tiers du XXe siècle, amènent à une redécouverte des identités des bâtiments.

CONCLUSION GENERALE

Le choix de départ de n'aborder l'architecture vanniste que par le prisme territorial de la province de Lorraine permet d'appréhender la diversité des situations des maisons possibles mais surtout, répond à une question récurrente qui est celle, portée par des lotharingistes de son existence supposée. Au-delà de ce premier aspect, cette étude propose une approche de la réalité d'une congrégation dans un territoire particulier comme l'est la Lorraine de l'époque, au cœur de la dorsale catholique et dans un ordre vénérable à la pointe des réformes et au fait de l'actualité du temps moderne.

I- Une histoire et une conscience vannistes

Les vannistes ont ainsi marqué durablement le paysage de la Lorraine. Dès les premiers temps du haut moyen âge avec leurs fondations où ils agissent comme défricheurs et aménagent la montagne vosgienne en y fixant les populations puis, par le culte des fondateurs en créant des occasions de rassemblement permettant de faire passer les messages qu'ils ont à transmettre. Même lorsque le fondateur n'est pas religieux, les vannistes aident à l'aménagement de la province auprès du pouvoir civil avec lequel ils entretiennent des relations courtoises même si ces dernières sont parfois un peu tendues. Cet attachement au territoire qu'ils ont contribué à construire transparait dans leurs choix architecturaux et notamment de décor, davantage que celui à la famille ducale elle-même car les lieux d'opposition entre les vannistes et le duc de Lorraine ne manquent pas. Néanmoins, il y a aussi pour les vannistes, un autre lieu d'attachement : le pouvoir romain. Lorsque la congrégation se trouve prise dans la tourmente janséniste, elle veille à se

maintenir dans la ligne romaine sans toutefois renoncer à ses convictions profondes et là aussi, c'est dans l'architecture et le décor que se trahissent leurs pensées.

1) Une mémoire à préserver ad intra

Cette histoire de leurs maisons puis leur histoire commune, les vannistes vont la mettre en scène dans les espaces qui leur sont réservés. Ainsi, ce sont déjà dans les stalles ou d'autres lieux accessibles à eux seuls qu'elle va se développer. Le choix de conserver des éléments du jubé condamné de Saint-Mihiel se porte sur les scènes de la fondation du monastère et sur le culte de saint Anatole, le plus ancien du monastère. Et ces scènes sont-elles disposées juste à la jonction entre la sacristie et l'église, dans un endroit accessible aux seuls religieux, façon de les ancrer dans une tradition et une conscience d'être inscrits dans une histoire religieuse voire divine. C'est ce qui explique le culte des fondateurs saints ou le lien au miracle qui marque les origines de la maison.

Les stalles sont l'occasion de développer un discours identique. Ainsi, dans les exemples conservés de Moyenmoutier notamment, les miracles de saint Hydulphe, le fondateur, y sont présents en grand format au côté des vertus qui se retrouvent aussi à Bouzonville. A Saint-Nicolas de Port, dans le chœur de la grande église, les grandes figures de l'histoire du dialogue entre Dieu et son peuple, comme le culte de l'évêque de Myre y sont rappelés. C'est donc bien un discours orienté vers l'histoire, vers le statut et le comportement du religieux, vers la mission d'évangélisation qui sont rappelés dans cet espace dévolu aux moines.

A l'opposé, le maître autel apparaît, bien que dans l'espace des religieux, comme parfois moins important en terme de décor. Les commanditaires des réalisations devaient supposer que le culte eucharistique est déjà bien ancré dans la vie des religieux et il ne leur apparaît pas comme primordial de développer cette table de manière monumentale. Les réalisations les plus importantes en ce domaine se rencontrent dans des églises largement ouvertes aux fidèles comme Saint-Mihiel par exemple ou Munster en butte à l'avancée de la religion alors prétendument réformée.

Autre élément plaidant en faveur d'une réelle réflexion sur le discours décoratif à usage des religieux, les armes de la congrégation qui prennent le pas sur les armes propres du monastère jusqu'à s'afficher sur le maitre-autel de Saint-Mihiel. Il est vrai que pressentie

comme un chef d'ordre officieux propice aux chapitres généraux, cette identité, cette appartenance à une même congrégation, parmi les premières nées, a besoin d'être rappelée.

En conséquence, il apparait que, plutôt qu'un nationaliste tel qu'il éclot au XIXe siècle, c'est vers un sentiment national quelque peu contraint que s'orientent les choix de la congrégation. Nous nous approchons davantage d'une sorte d'esprit de corps que d'un réel attachement national. La prédominance des armes de la congrégation dans les abbayes de la province de Lorraine le rappelle. Il est vrai que les tentatives d'expansion de celle-ci ont été stoppées presque systématiquement que ce soit en France avec la naissance forcée de Saint-Maur ou lorsque la congrégation n'est vue que comme en modèle en Belgique actuelle. Il n'est cependant pas possible de parler non plus d'un repli identitaire car la congrégation est bien présente en France. Nous penchons pour une conscience lorraine cherchant un appui romain face à l'expansionnisme français mais bien consciente de son rôle dans le maintien de l'unité de l'Eglise.

2) Une catéchèse ad extra

Corolaire inévitable, les nefs vannistes semblent peu riches en décor si ce n'est dans une option résolument catéchétique. Quelques confréries nées des besoins montrés à Trente y trouvent leur lieu, la chaire et les confessionnaux rappellent la réforme de ce concile et le lien à la Parole défendu face au protestantisme. Les cultes locaux restent malgré tout relativement discrets et la piété mariale n'y est que fort développée. Les statues à miracle n'apparaissent pas comme spécialement bienvenues dans cet espace sacré à l'instar de Notre-Dame de Breuil qui est reléguée dans une niche près de la porte de l'église, à l'extérieur, de façon à ce que la population puisse y faire ses dévotions sans perturber les religieux. Les décors restent très christocentriques ou liés à des saints voire leurs reliques dans l'option tridentine d'une catéchèse par l'exemple, sans exubérance.

Conçus pour et par les religieux ou leurs responsables les bâtiments de la vie monastique témoignent dans un même sens. Certes, les chambres d'hôtes sont dans le cloître et les invités partagent la table des religieux mais n'est-ce encore pas là, une occasion de catéchèse ? En effet, le décor et le confort y sont plus développés que dans les parties réservées aux seuls religieux. Le décor des réfectoires, bien que peu connu, développe, dans des maisons réputées comme lieu d'accueil à l'exemple de Saint-Léopold à Nancy, des thèmes rappelant leur importance et la signification de la nourriture terrestre

subordonnée à la nourriture spirituelle. Il est vrai cependant et pour nuancer ce propos, que le décor du réfectoire de Saint-Léopold est celui des jésuites de Pont-à-Mousson acquis après le départ de ceux-ci…

Enfin, il est un lieu dont l'importance dans cette réflexion pourrait apparaître comme particulièrement important bien que cela reste difficile à apprécier aujourd'hui, ce sont les bibliothèques. La vie intellectuelle de la congrégation riche et diversifiée a été largement démontrée depuis longtemps mais combien de religieux touchait-elle réellement, cela n'est pas connu. De même, les catalogues ne sont révélateurs que de l'importance des fonds mais pas de la lecture des ouvrages très réglementée. Les bibliothèques ne présentent pas de décor autre que purement décoratifs et à la répétition volontaire. Et pourtant, il peut remplir une double fonction : celle d'orner des pièces qui pourraient être beaucoup plus simple, rechercher le beau n'est probablement pas considéré comme un péché mortel ; mais aussi de profiter de cet espace pour y faire apparaître un discours orienté. Dans les bibliothèques, pas de discours outre celui des livres mais simplement une recherche d'un cadre de travail agréable pour ceux qui y passent plusieurs heures par jours voire une bonne partie de leur existence comme le bibliothécaire de Saint-Mihiel, dom Ildephonse Cathelinot.

Ce qui trouble tant dans le décor que dans les espaces, c'est l'ouverture des maisons bénédictines au monde qui leur est contemporain. En effet, les cloîtres ne sont pas des lieux inaccessibles au commun des mortels mais des lieux ouverts bien que cette ouverture soit moindre que celle des églises. Accaparés par des tâches bien temporelles, les bénédictins n'en restent pas moins des religieux à l'activité pastorale pouvant être relativement importante. Cela tient à leur environnement d'une part, à leur histoire et aux privilèges qui y sont attachés mais aussi à un souci de pastorale d'une Eglise en reconquête dans une Lorraine très catholique aux limites du monde protestant et donc résolument tridentine.

Gros propriétaires terriens, ayant souvent charge de paroisses rurales, les vannistes connaissent une réalité qui les lie à des territoires circonscrits et souvent éloignés des grandes cités ; les religieux en sont d'ailleurs très majoritairement issus. Cette réalité terrestre n'est pas sans influence sur leurs réalités spirituelles et pastorales. Tout cela se doit de transparaître dans leur architecture.

II- Une réalité architecturale vanniste ?

Par ses motivations, par les usages qu'elle suit, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe ne développe peut-être pas un grand style propre puisque de nouvelles formes architecturales n'y sont pas créées mais il y a bien un genre vanniste tant dans l'organisation des maisons que dans leur décoration.

1) Une architecture qui évolue

De l'ensemble des études monographiques, il est possible de dégager plusieurs temps dans l'évolution des bâtiments. Elles rejoignent globalement le découpage chronologique en siècles avec deux moments forts et une période intermédiaire. Si, comme pour les églises paroissiales à la même époque, le choix de reconstruire les bâtiments est dû majoritairement à la nécessité de faire face à leur état vétuste, il n'en est pas de même pour les églises. En effet dans les paroisses, trois raisons peuvent pousser à une réfection : le curé qui voit l'église se délabrer, les paroissiens qui font le même constat et l'évêque qui le demande au cours d'une visite pastorale[573]. Rien de tel chez les bénédictins pour leurs églises. Certes parfois, cette nécessité est avancée mais elle reste rare et ne se présente qu'aux premiers temps de la réforme vanniste ou après les malheurs du XVIIe siècle. Il faut donc chercher les motivations des chantiers d'églises ailleurs.

La première période est celle de l'appropriation des abbayes nouvellement agrégées à la congrégation avec une période de remise en état des bâtiments souvent partiellement laissés à l'abandon. A leur arrivée, les vannistes trouvent de manière récurrente des maisons en mauvais état et peuplées de manière variable. Parmi leurs préoccupations, outre celles liées à l'application de la réforme elle-même et à la rigueur à la vie régulière qu'elle impose, se trouve justement la mise en conformité des bâtiments aux exigences de la vie religieuse sérieuse qu'ils entendent mener. Ainsi, les premiers bâtiments qui vont être restaurés, voire parfois reconstruits, sont les lieux de vie. Ce souci de rétablir la clôture semble néanmoins prendre moins d'importance chez les vannistes que chez les mauristes[574]. Ces derniers s'en font les champions alors qu'en Lorraine, semble primer le rétablissement des dortoirs, réfectoire, cuisines, salles capitulaires et églises. De même, en

573 TASSIN, *op cit*, pp. 76-77
574 BUGNER, *op cit*, p. 34

Lorraine, pas de souci particulier de salubrité alors que nombre de maisons mauristes exhaussent les sols de l'église et des bâtiments.

Cet élan vanniste est très tôt brisé par le contexte politique et économique peu favorable. Il se répète d'une certaine manière dans la période intermédiaire qui débute dès la fin du XVIIe siècle et le retour à la paix avec une remise en état des bâtiments. La guerre de Trente Ans ne sévissant pas de manière aussi intense en France, la congrégation de Saint-Maur peut poursuivre son travail d'élaboration architecturale de ses monastères. S'y remarque, le retour à une distribution mieux pensée autour du cloître pour tous les bâtiments nécessaires à la vie conventuelle alors que chambres d'hôtes et palais abbatiaux s'éloignent du carré et viennent se poser autour d'une basse-cour dans l'enclos monastique[575].

La deuxième période est celle des grandes constructions où le prestige des bâtiments doit montrer la richesse et la puissance des abbayes vannistes. Les constructions sont alors souvent disproportionnées par rapport aux réels besoins de la communauté. Le luxe de certains édifices participe pleinement à la volonté de paraître sous un jour particulièrement favorable alors que la simplicité d'autres constructions ne parvient pas à en masquer la grandeur démesurée. Le tournant des XVIIe et XVIIIe siècles est aussi marqué par quelques démolitions regrettables pour les passionnés d'art médiéval d'aujourd'hui mais qui n'ont pas laissés indifférents les vannistes eux-mêmes bien qu'ils en soient souvent les auteurs ou qu'ils les aient subies. Il est vrai qu'alors prime l'intérêt commun sur la préservation. Cela s'observe également chez les mauristes à la même époque[576]. Néanmoins, si le goût du temps est bien présent et qu'un certain luxe se déploie, restent comme primordiales pour les religieux, rejoint en cela par dom Ruinart, les qualités intrinsèques du bâtiment qui se doit d'être solide et commode, bien construit donc bien agencé.

Ce luxe ou cette opulence architecturale est contredite par le mobilier présent dans les abbayes. A ce propos, les inventaires révolutionnaires et les livres de comptes montrent bien le paradoxe qu'il y a entre une architecture dans le goût du temps avec de vastes superficies et le chiche du mobilier. Les religieux qui ont fait vœu de pauvreté, vivent bien dans cet esprit. Le mobilier de standing est réservé aux chambres d'hôtes ou au palais de l'abbé commendataire. Les simples religieux n'ont que peu de chose et souvent pas en excellent état.

---

575 i*bid*, p. 40
576 *ibid*, p. 52

2) L'architecture vanniste, un style, des habitudes ?

Ce genre vanniste puise dans les théories et le vocabulaire architectural et décoratif du temps comme il puise aux racines mêmes de la congrégation, à sa politique et surtout à son attachement à sa région de naissance. Préoccupés par les considérations liturgiques de leur temps et tout particulièrement par leur situation géographique aux frontières de l'Alsace où le protestantisme est fort présent, leurs idées s'inspirent de celles de Charles Borromée reprises par des théoriciens jésuites comme Richeomme qui plaide en faveur de ce caractère majestueux des lieux de culte tout en s'appuyant sur leur antiquité : "Les temples magnifiques qui sont encore en Europe montrent assez ce que jadis ont fait en cet endroit, les enfants de Dieu"[577]. Ainsi, dans une même démarche s'explique cette particularité vanniste qui veut conserver dans les églises une trace, parfois bien ténue, du passé du lieu tout en l'améliorant autant que possible afin de correspondre aux attentes du concile de Trente. Il faut attendre la deuxième moitié du XVIIIe siècle pour que les religieux s'affirment en recourant à un vocabulaire architectural et décoratif qui leur est contemporain et en rompant l'attachement profond aux lieux mêmes de leur fondation. Car, dans les (re)constructions précédentes d'églises, ils conservent les types traditionnels dans la région ou préservent la mémoire du lieu. Néanmoins, la tendance janséniste ne pouvait s'accorder avec un luxe trop ostentatoire comme le rappelle dom Barthélemy des Martyrs de Port-Royal, pour qui il convient d'empêcher "qu'on introduise dans les monastères des embellissements ou des ornements superflus, en les colorant du prétexte que tout ce qui s'y fait se fait pour Dieu"[578].

De même, en ce qui concerne la structure de l'abbaye, s'il n'est guère possible de parler d'une abbaye vanniste type, un genre vanniste existe bien avec ses deux déclinaisons. Il y a déjà la structure en abbaye avec un cloître complet de ces quatre côtés dont un est formé par l'église systématiquement au nord de celui-ci. L'exemple le plus flagrant venant à l'appui de cette idée est le réaménagement de l'abbaye de Saint-Avold qui voit son cloître passer de l'autre côté de l'église. Certes, il serait possible de dire que cela est dû à une contingence matérielle, éloigner les religieux du centre de la ville mais cette hypothèse ne tient pas car, la ville est tout aussi présente en face du monastère qui n'est pas isolé ou séparé de l'agglomération par un cours d'eau comme cela est souvent le cas. De

577 RICHEOMME, *Trois discours pour la religion…*, Bordeaux, 1598, pp. 826-827, cité par VANUXEM Jacques, "La querelle du luxe dans les églises après le concile de Trente", *La revue de l'Art*, n°24, 1974, pp.48-56, ici p. 50

578 *La vie de D Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1664, pp. 253-254 cité par VANUXEM, *art cit*, p.51

même, cela engage à des frais considérables auxquels la maison a des difficultés à faire face. Ce premier type connaît quelques variantes dont la principale réside dans l'existence ou non d'un bâtiment spécifique à la bibliothèque. Cette variante ne se rencontre que dans quelques rares cas de grandes abbayes à la vie intellectuelle particulièrement dense et qui occupent au sein de la congrégation une place prépondérante.

Le second type est celui du prieuré où le cloître n'est pas bâti entièrement. Dans sa version minimale, peu fréquente, il s'agit d'une simple aile de bâtiment perpendiculaire à l'église ; dans la majorité des cas, d'une construction en L dont un des côtés communique avec l'église. Ce type est davantage utilisé par les petites maisons d'où le choix que nous avons fait de l'appeler type prieural même s'il s'applique aussi à la grande abbaye Saint-Léopold de Nancy. Dans ce dernier cas, ce plan est grandement dû à la nécessité d'intégrer la maison à la trame urbaine déjà dense de la capitale lorraine et à son histoire particulière. Pour les prieurés, ce choix s'explique essentiellement par le côté pragmatique des bénédictins qui adaptent la taille de leur maison à celle de la communauté l'habitant ou supposée l'habiter car l'effectif réel des religieux n'atteint pas toujours le nombre prévu.

Dans ces deux types de plan vanniste, il n'y a cependant que peu d'innovations par rapport aux constructions des autres ordres religieux. Ce qui en fait la spécifié, c'est la systématisation du plan et de son orientation. Au-delà même de cette systématisation, c'est dans l'agencement des maisons et surtout dans le décor récurrent des cloîtres que se trouvent renforcée la spécificité vanniste. En effet, dans leur état final, fruit d'une construction sur deux siècles d'histoire dont un seul peut vraiment être considéré pour notre propos pour cause de situation politico-économique compliquée au XVIIe siècle, les maisons vannistes varient peu dans leur organisation interne et aucunement dans le décor du cloître.

En effet, s'il est possible de convenir d'un plan idéal des maisons vannistes, il ne saurait en être de même en ce qui concerne leurs élévations. Certes, un certain nombre de points communs se dégagent mais sans avoir de caractère systématique à l'exception notable déjà signalée du cloître. Ce dernier se présente toujours dans un ordre toscan alliant sobriété de lignes à solidité de la construction. En pierre de taille, ses baies sont ouvertes à quelques exceptions près et encore ce sont des grilles en fer forgé qui y ont pris place. Cependant c'est là, en termes d'élévation, le seul point sur lequel s'appuyer pour parler d'un éventuel genre vanniste. Cette idée se trouve confirmée par ce qu'il est possible d'appeler l'état d'esprit vanniste. Il se remarque dans le décor et dans le sentiment lorrain qu'il laisse

transparaître. Au niveau architectural, le décor reste malgré tout très sobre. Il se concentre essentiellement sur les portes de la maison tant vers l'extérieur qu'à l'intérieur même du cloître. Un accent baroque voire rocaille y est manifeste et forme comme une sorte de parenthèse dans un univers de sobriété de lignes d'une rigueur toute classique. Faire mention ici de ce style, après avoir évoqué des pointes baroques, pourrait faire penser que les bénédictins ont subi les influences architecturales de leurs voisins dans cette dichotomie bien trop schématique d'une France toute classique aux côtés d'un empire germanique tout rococo. Il n'en est rien et la seule réelle influence souhaitée même si la réussite n'a pas toujours été au rendez-vous est italienne. Depuis plusieurs années, les historiens de l'art moderne ont senti cette influence en Lorraine presque toujours expliquée par les relations privilégiées de la maison ducale avec la péninsule favorisant la forte présence d'architectes, entrepreneurs et maçons italiens dans la région. Mais alors, nous constatons une toute aussi forte présence germanique dans les métiers liés au travail de la pierre sans que les abbayes vannistes puissent être qualifiées de baroques. L'internationalisme des chantiers bénédictins ne leur est pas spécifique dans la Lorraine moderne. En effet, de manière schématique, il serait possible de dire que l'architecte est italien, les tailleurs de pierre et maîtres-maçons allemands, les artisans, des locaux. Dans la réalité des faits, ce schéma s'avère trop simpliste et surtout bien éloigné de la réalité vanniste. En effet, les religieux privilégient nettement les maîtres d'œuvres et les artisans locaux. Certes, pour certaines parties d'architecture ou de décor, pour certaines pièces de mobilier spécifique et exigeant une capacité technique importante, le champ de recrutement s'élargit. D'une manière générale, la simplicité de l'architecture et de la distribution, l'effort de simplicité permet de recourir à une main d'œuvre locale et il n'est pas surprenant de voir peu de noms passer d'une maison à l'autre. Alors, seuls certains sculpteurs, artistes renommés de Nancy et facteurs d'orgue figurent dans plusieurs livres de comptes de maisons parfois très éloignées l'une de l'autre. Et encore, serait-il possible de dire qu'ils se déplacent dans des zones bien délimitées. La première est celle des abbayes de la montagne vosgienne comme cela a été remarqué pour les stalles de Bouzonville, Moyenmoutier et Etival, et aussi pour le facteur d'orgue Chevreux. La deuxième zone correspondrait grossièrement aux actuels arrondissements de Nancy et Lunéville avec les Zanetes de Flavigny à Châtenois par exemple. Enfin, la dernière serait centrée autour de Saint-Mihiel avec des liens possibles à rechercher vers Verdun hors de notre champ d'études. Ainsi, chacun de ces espaces correspond approximativement au massif vosgien puis aux grandes vallées de la Moselle et de la Meuse. Dans cela, il convient aussi de se souvenir de l'impact de la commende car

rares sont les commendataires qui ne soient pourvus que d'un seul établissement bien qu'ils ne se soucient guère des édifices puisque cette charge incombe aux religieux. Néanmoins, une certaine influence n'est pas à exclure bien qu'elle ne puisse être démontrée pour l'instant.

Le très bavard dom Calmet ne peut s'empêcher de commenter les constructions qu'il croise ainsi que l'abbaye de son prédécesseur dont il dit qu'elle passe "pour la plus belle de toutes celles qui étaient alors dans le pays. Elle était très commode, mais l'on y avait joint le vieux et le neuf, d'une manière qui ne faisait pas un bon effet […] Il y avait beaucoup de disproportion entre les différents parties qui composaient ce grand corps de bâtiments"[579]. Le goût même de dom Calmet est commenté par son neveu, dom Fangé qui précise que ces bâtiments témoignent d'un "goût qui tient un juste milieu entre le faste et la simplicité"[580]. Parmi les constructions vannistes les plus appréciées de l'abbé de Senones figure sans conteste le prieuré de Saint-Nicolas de Port. Ainsi pour lui, cette maison est des "mieux bâties et des plus régulières du pays"[581]. Le prieuré est élevé sur les plans de l'architecte du roi, plan qui est pour l'historien senonais, "un modèle d'une maison régulière, solide, modeste et commode"[582]. Les bâtiments sont jugés "aussi élégants que commodes [avec] de très beaux jardins auxquels on communique par une voûte"[583]. Durival lui-même note la modernité du monastère[584]. Ces aspects de régularité, commodité et fonctionnalité se retrouvent dans l'appréciation du Breuil par le prieur Timothée Haraucourt qui en dit que la maison comme elle est construite aujourd'hui est "fort régulière, elle consiste en un cloître parfait, fort clarteux à cause de son élévation avec un parterre au milieu"[585]. Ils semblent devoir être les critères majeurs d'identification du genre vanniste tant pour les églises que pour les bâtiments et dans leur traduction architecturale systématisée.

3) Un genre vanniste

S'il n'existe pas au sens strict, un style propre aux vannistes tant pour les monastères que pour leurs églises et en cela il est possible de suivre les conclusions de M. Rostand

579 "Histoire de l'abbaye de Senones" *op cit*, p. 391
580 *ibid*, p. 139
581 CALMET, *Notice cit*, col. 153
582 *ibid*, col 153
583 RUINART *op cit*, p. 41
584 DURIVAL , *op cit*, p. 66
585 cité par : ROUSSEL François – GUILLAUME F., *Commercy*, collection Images du patrimoine, Nancy, Inventaire de Lorraine p. 44

concernant les abbayes mauristes de Normandie : "il n'y a pas eu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, de style bénédictin caractéristique"[586], il existe bien en Lorraine des caractères propres aux maisons de la congrégation, des habitudes qui en démarquent les maisons de ce qui se constate dans les autres congrégations bénédictines d'une part et dans les autres ordres religieux d'autre part. Autre élément allant en ce sens, les choix faits au niveau de l'aménagement liturgique. Les vannistes se montrent là unanimes. C'est ce qui nous a amené à parler d'un "genre vanniste" plutôt que d'un style ou de simples habitudes.

De même, en reprenant la conclusion de Monique Bugner sur le cadre de vie des mauristes[587], nous ne pouvons que constater de grandes différences. Cela commence avec cette affirmation : "tous les ordres religieux ont, semble-t-il, adopté l'attitude des mauristes"[588] à savoir qu'il y a "rupture avec l'esprit monastique dans l'adoption d'une architecture à la mode des séculiers, aux façades parfois démesurément longues et au décor intérieur tout profane"[589]. Certes, des nuances ont été apportées et des essais tentés par l'une ou l'autre maison mais ce ne sont que des cas isolés dans un cadre bien particulier. L'exemple de ces tentatives est Saint-Léopold de Nancy mais même là, l'originalité dont cette maison fait preuve déroge au constat fait chez les mauristes. L'autre exemple de ces tentatives est Saint-Mihiel dont le grand-logis se démarque des autres réalisations vannistes mais là encore, de bonnes raisons et surtout la précocité de l'opération la rendent différente. Ainsi il est possible d'admettre que les vannistes ne cèdent pas au goût du siècle et n'adaptent pas leurs maisons au goût du siècle. Le jansénisme latent dans la congrégation et la forte influence de ses derniers tenants y sont certainement pour beaucoup. Nous y adjoindrions volontiers comme explication la spécificité historique lorraine par rapport aux autres provinces du royaume. La Lorraine n'est pas à comparer avec les autres régions françaises car leur histoire respective diverge notamment en termes de rapport à la religion.

Dans le décor même des maisons, les divergences se poursuivent. Chez les vannistes l'usage de lambris est quasiment généralisé comme à Saint-Maur mais il reste avant tout fonctionnel en abritant des placards et en assurant une certaine isolation pour des pièces non chauffées car si au XVIIIe siècle, les cheminées se multiplient, nombre de chambres en sont encore totalement dépourvues à la veille de la Révolution française. Les dessus de porte donnés comme le plus souvent ornés chez les mauristes dès que le financement en est

586 ROSTAND … p. 212
587 BUGNER, *op cit*, pp. 99-101
588 *ibid*, p. 99
589 *ibid*

possible, ne sont que très rares chez les vannistes qui pourtant ne manquent pas de revenus comme en témoignent les chantiers et campagnes d'entretien tout au long de leur histoire. Enfin, en ce qui concerne le plan, les mauristes à partir de 1750 tentent de nouvelles expériences de distribution des lieux à vivre et commencent à supprimer les cloîtres pour les remplacer par de longs bâtiments où tout est rassemblé. Rien de tel chez les vannistes qui restent fidèles à la tradition bénédictine en ordonnant leurs maisons autour du carré claustral et de l'église.

Néanmoins il convient de nuancer tout ceci. Les mauristes ne sont pas spécialement dévoyés et les vannistes restés dans une pureté originelle certaine. Comme cela a été dit à plusieurs reprises, les contextes sont différents et l'état d'esprit des congrégations également à commencer par les contingences de celles-ci. Saint-Vanne avec sa cinquantaine de maisons représentent un gros quart de l'effectif des maisons mauristes. Une province comme la Lorraine reste dans une relative indépendance des deux autres provinces dont elle est le fer de lance. Il faut y voir une des raisons majeures de ces différences. De plus, le gouvernement central de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe reste bien plus autoritaire semble-t-il que celui de Saint-Maur qui s'étiole au cours du XVIIIe siècle. Il est plus facile de contrôler ce qui se passe dans les maisons vannistes que dans les maisons mauristes. De plus, n'oublions pas que les deux congrégations entretiennent des liens fraternels et collaborent régulièrement à tous niveaux. Enfin, il est possible de voir dans l'attitude de la commission des réguliers à l'égard de ces deux institutions proches, des différences qui témoignent de l'enracinement dans la tradition bénédictine et l'application de son histoire. Saint-Maur n'est pas préservée des fermetures et des remontrances alors que Saint-Vanne sort exempte de toute perte. Elle y gagne même de nouvelles constitutions plus en adéquation avec le monde de son époque bien que cela ne se fasse pas sans que grincent quelques dents, notamment celles des plus intransigeants parmi les religieux lorrains.

4) Les églises vannistes, cœur et parole du monastère

Enfin l'église, lieu de la rencontre avec Dieu par excellence, est aussi celle qui se trouve à la croisée entre ces deux mondes qui se côtoient autour d'elles : le monastère et ses religieux d'une part, le monde laïc avec ses grands et ses petits d'autre part. Lieu de rencontre, elle se doit d'être mise au service de la liturgie renouvelée dans les prescriptions

du concile de Trente et tout l'effort des vannistes passe dans le décor et les éléments indissociables d'une liturgie de grande qualité. S'y distingue tout particulièrement le chœur dont la vocation de lieu dédié à Dieu manifesté dans la Présence réelle au tabernacle s'accomplit de manière ambivalente entre le fait qu'il soit réservé au clergé, ici régulier, mais demeure accessible aux sens des fidèles. En cela la remise en valeur des cultes locaux, au-delà de l'aspect politique, traduit aussi les préoccupations des pères de Trente qui dans leur vingt-cinquième session affirment "qu'on doit avoir et garder, surtout dans les églises, les images du Christ, de la Vierge Marie Mère de Dieu et des autres saints et leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus […] Et l'on retire aussi grand fruit de toutes les images saintes, non seulement parce que sont enseignés au peuple les bienfaits et les dons que leur confère le Christ, mais parce que, aussi, sont mis sous les yeux des fidèles, les miracles de Dieu accomplis par les saints et les exemples salutaires donnés par ceux-ci"[590].

Il faut chercher ailleurs que dans des considérations uniquement matérielles comme le nombre de place nécessaires dans l'église que connaissent nombre d'églises paroissiales face à l'accroissement très important de la population des duchés au cours du XVIIIe siècle, la justification des reconstructions et des choix qui sont faits par les ordres religieux pour les reconstructions d'églises et leur aménagement. C'est la motivation purement religieuse qui compte aussi pour une part dans les reconstructions d'églises paroissiales, Fer de lance de la réforme catholique, ces forteresses de la foi comme sont décrits les monastères, se doivent d'adopter un parti conforme aux nouvelles prescriptions liturgiques. Dans leurs élévations, cela se concrétise par les deux genres qui prédominent dans la Lorraine des lumières : l'église-halle et l'église-grange. A ces noms peu attirants et faisant penser à tout sauf à une église, répond une réalité pastorale prégnante, le souci de visibilité lié au culte eucharistique. Les ordres issus des réformes du début du XVIIe siècle y font tous appel pour leurs églises d'importance à commencer par la plus achevée de toutes : Sainte-Marie-Majeure de Pont-à-Mousson après l'essai de Saint-Mihiel. Les décors rococo de Saint-Jacques de Lunéville masquent quelque peu cette réalité qui se transpose aussi dans les églises importantes de centre-ville comme Saint-Maximin de Thionville ou Saint-Sébastien de Nancy. Procédant du même désir d'un espace unifié, les campagnes se peuplent d'églises

590 Concile de Trente, XXVe session, Décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints et sur les image ssacrées, § 3 et 4

granges car elles affectent la forme d'une grande salle rectangulaire au plafond sur lattis et flanquée d'un chœur voûté[591].

*

* *

Alors, non il n'existe pas de style vanniste même si un genre se dessine dans cette province de Lorraine, berceau de la congrégation et seule en terre non française. Il se conçoit comme témoignant de l'état d'esprit de la très grande majorité des religieux et de leurs supérieurs c'est-à-dire basé sur une spiritualité jansénisante marquant la catholicité et un sentiment national lorrain teinté de politiquement correct ; et encore jansénisme se doit d'être entendu comme quintessence du tridentinisme[592].

591 SESMAT, *La moitié des églises lorraines… art cit*, pp. 28-29. M. Sesmat dénombre 1035 églises granges sur 1249 églises reconstruites au XVIIIe siècle…

592 MAIRE Catherine, "Quelques mots piégés en histoire religieuse moderne : jansénisme, jésuitisme, gallicanisme, ultramontanisme", *AE 2007-1*, Nancy, Association des Historiens de l'est, 2007, pp. 13-42, ici p. 19

I- La description de l'abbaye par Carbonnar (1791)[593]

Description de l'abbaye :

Elle est située au pied d'un coteau au midi du village de Moyenmoutier, route de Lunéville à Schlestat par Senones, ville-capitale de la Principauté de Salm qui est à une lieue de distance de Moyenmoutier. La rivière de Rabodeau baigne les murs de l'abbaye et fait sa séparation d'avec le village ; ses eaux qui sont très limpides arrosent une belle prairie au couchant de la dite abbaye et sont très propres pour l'établissement de blancheries. L'abbaye vient d'être changée de place et totalement bâtie à neuf, elle contient beaucoup de bâtiments propres et solides, des cours spacieuses et de beaux jardins, le tout environné de bons murs. Il y a différentes eaux de sources distribuées à propos dans toutes les parties et aussi abondantes qu'excellentes.

Outre la rivière cy-devant dite, on a amené à grands frais les eaux du ruisseau du Paire, lesquelles traversent différents héritages dans un grand canal taillé dans le roc et qui aboutit à un aqueduc, qui après avoir parcouru différentes parties souterraines des bâtiments, a une issue sur la prairie et sert encore à son arrosement.

Visite de l'abbaye :

Nous avons d'abord visité la maison conventuelle laquelle forme un parallélogramme composé :

D'un bâtiment de 15 toises de longueur de face au levant sur 6 toises 2 pieds 6 pouces de largeur, lequel contient différentes salles et la sacristie au rez-de-chaussée et le cy-devant noviciat à l'étage au-dessus.

593 Extrait de VERNIER Lucien, "Les dernières heures de l'abbaye de Moyenmoutier', *BSPV*, 82e année, volume LX, 1956, pp. 52-93

D'un autre bâtiment au midi ayant 25 toises 5 pieds 6 pouces de longueur sur 7 toises 5 pieds de largeur contenant un grand escalier, les cuisines, office, dépense, réfectoire, salles à manger d'été et d'hyver pour les étrangers au rez-de-chaussée ; partie du dortoir et chambres des religieux à l'étage.

A l'extrémité de ce bâtiment et au levant il y en a un autre qui forme aile de 6 toises 1 pied de longueur au midi, saillant de 5 toises 3 pieds sur le précédent ; il a 13 toises 2 pieds 2 pouces de longueur de face au levant et fait avant-corps de 5 toises 3 pieds 9 pouces sur le bâtiment dit à l'article ci-dessus premier. Il contient de belles chambres d'hôtes au rez-de-chaussée ; le feu abbé occupait partie de l'étage.

A l'aspect du couchant est un troisième bâtiment de 20 toises de face sur 6 toises 2 pieds 6 pouces de largeur, lequel contenait un grand escalier, des chambres d'hôtes et la procure au rez-de-chaussée et à l'étage au-dessus la continuation du dortoir et chambres des religieux. Il y a un second étage contenant des greniers.

A l'angle de ces deux derniers bâtiments il y en a un autre qui forme aile au dernier de 17 toises 2 pieds 6 pouces de longueur à la face au nord, 19 toises 2 pieds à la face du midi, sur 8 toises 3 pieds 3 pouces de largeur à la face au couchant et 5 toises 4 pieds à celle au levant, où il fait avant-corps sur le bâtiment des cuisines. Il contient des logements au rez-de-chaussée et la bibliothèque sur toute l'étendue de l'étage.

L'église qui a 35 toises 2 pieds 6 pouces de longueur y compris le passage et vestibule d'entrée principale du couvent, sur 9 toises de largeur, fait le quatrième côté et termine le parallélogramme du côté du nord.

Dans le centre du dit parallélogramme est un préau de 15 toises en quarré, environné d'un cloître qui règne sous les trois premiers bâtiments.

Outre les bâtiments cy-devant détaillés, il y en a encore un principal de 20 toises 1 pied de longueur sur 6 toises 2 pieds 6 pouces de largeur qui contient au rez-de-chaussée des cuisines, office, salles à manger d'été et d'hyver ainsi que des appartements à l'étage. Il y a également diverses chambres propres et au-dessus, des greniers.

Ce corps de logis était réservé pour les femmes. Dans l'angle à gauche du même bâtiment est la porte d'entrée du couvent et à côté celle de l'église pour l'extérieur ; un seul et même perron servait à ces deux portes. Il y a une entrée particulière avec perron pour le bâtiment des femmes auquel on pourrait cependant communiquer depuis le couvent par l'appartement du portier qui était à droite du vestibule près de l'entrée principale.

Le dit bâtiment qui a ses faces au levant et au couchant est de même alignement que le troisième précédemment détaillé ; il n'en est séparé que par celui de l'église dont la façade ou espèce de portail surmonté d'un clocher est au centre des deux bâtiments avec grande porte en avant de laquelle est un perron pour, du vestibule qui communique à la porte d'entrée ainsi qu'au cloître, pratique au jardin.

A droite est un autre bâtiment de 17 toises 3 pieds de longueur, sur 5 toises 3 pieds 6 pouces de largeur, contenant des greniers ; il forme l'aile droite du grand bâtiment à façade sur le jardin et est orné comme l'aile gauche ou bibliothèque, à laquelle il fait cimétrie. En retour de la dite aile à son extrémité du côté du jardin est encore un autre petit bâtiment de décharge.

Tous les dits bâtiments ainsi que l'église sont couverts en ardoises du pays avec noues et faîtes en plomb et corpendants en fer blanc.

L'entrée principale de la dite abbaye est du côté du village de Moyenmoutier en traversant la rivière sur un beau pont neuf de 3 arches depuis lequel on aboutit à une belle grande porte pratiquée dans un mur en pierre de taille faisant retour en forme de fer à cheval avec une tourelle carrée en avant de chaque côté.

Il y a aussi de part et d'autre de la dite grande porte deux petites au moyen desquelles on entre de pied dans une grande et vaste cour qui est en avant des bâtiments avant dits et de laquelle on y communique.

A gauche, en entrant il y a deux grands bâtiments ayant ensemble 138 pieds de longueur sur 39 de largeur, lesquels contiennent les écuries et engrangements. Entre les deux bâtiments, il y a une petite cour, close de murs ; et au milieu, des grandes et petites portes pour l'entrée et la sortie depuis le chemin qui sépare l'abbaye de l'abbatiale et emplacement de l'ancienne abbaye. Ensuite de ces bâtiments, il y a une remise à quatre entrées et au bout une tourelle quarrée de l'angle de laquelle et de celle de l'aile gauche du bâtiment au midi, il y a un mur orné de portiques qui termine le fond de la cour à sa pointe méridionale.

Entre l'aile ci-devant dite et l'église il y a un mur d'appui en taille surmonté de grillage en fer entretenu par 14 pilastres aussi en taille.

A droite de la cour d'entrée, il y a une fontaine, ensuite une basse-cour séparée par un mur qui prend à l'angle au nord du bâtiment numéro 5.

Dans la dite basse-cour, il y a un petit bâtiment contenant une buanderie, en outre des réduits à porcs dont la face et les séparations sont en pierre de taille. Au fond de la cour à sa pointe au nord, et au moyen d'une grande porte pratiquée dans le mur en portique avant dit, on communique encore à une autre grande cour sur laquelle le second bâtiment du couvent a sa face ainsi que ses ailes en avant-corps. A la partie méridionale de la dite cour et parallèlement aux bâtiments avant dits ainsi qu'en retour, du côté du levant, il y a encore des bâtiments contenant des remises, halliers à bois, une grande galerie à 19 portiques avec mur d'appui et 3 perrons aux entrées, le tout terminé du côté du couchant par un pavillon parallèle à la bibliothèque contenant une chambre à four et cy-devant un billard.

Jardins et vergers :

Au couchant des bâtiments avant dits est le jardin potager auquel on communique par 3 portes à la face du grand bâtiment avec perrons qui aboutissent sur une espèce de terrasse qui était en parterre et qui occupe la longueur de la grande face du dit bâtiment sur la largeur de la saillie des ailes ou de la bibliothèque et du bâtiment opposé qui fait son pendant. Ce potager est divisé en plusieurs allées très larges, formant 24 carreaux dont les deux à l'extrémité à droite sont échancrés, à cause du tournant du mur dans cette partie qui suit la rivière qui passe au pied. A gauche du potager, il y a une allée bordée de charmilles, ensuite un verger dans la partie orientale duquel il y a un réservoir pour le poisson et dans lequel on fait couler de l'eau de source. Le contour dudit réservoir ainsi que son fond est en pierres de taille.

Le verger est fort étendu, il règne autour des bâtiments où sont les remises, halliers, mais il n'y a que la partie inférieure qui soit plantée d'arbres fruitiers ainsi qu'une autre partie derrière les bâtiments du côté du levant ; le reste formant coteau est seulement en herbe et de peu de rapport à cause de l'aridité du terrain dont l'exposition est septentrionale.

Toutes les cours et bâtiments, jardins et vergers sont environnés de bons murs bien élevés ; il y a une grande porte pratiquée dans le mur au bas du verger pour communiquer à la prairie qui est au couchant de l'abbaye et dont une partie lui appartenait.

La totalité du terrain compris dans le clos de l'abbaye actuelle, distraction faite de l'emplacement de l'église et de sa cour d'entrée, se monte dans le détail à 12 arpents 90 perches 1 pied 7 pouces, mesures d'ordonnance.

De tout quoi nous avons dressé le présent procès-verbal, rédigé et clos à Saint-Dié le 30 septembre 1791.

Signé : Carbonnar, Fils.

II- La description de l'église par André Philippe (1933) [594]

Cette vaste église, qui apparaît avec l'austère simplicité d'un bâtiment industriel, est, intérieurement, le plus beau monument religieux du XVIIIe siècle de la région vosgienne. Elle se compose d'une nef de cinq travées barlongues, d'un transept peu saillant, d'un chœur barlong et d'une abside semi-circulaire.

La nef offre une suite de voûtes bombées, séparées par des doubleaux en plein cintre. Ce genre de voûte se retrouve au chœur. Le carré du transept est couvert d'une coupole sur pendentifs. La voûte du sanctuaire est formée de trois lunettes séparées par deux bandeaux plats rayonnant autour d'une clef.

Les doubleaux de la nef, du transept, du chœur et les bandeaux de l'abside retombent en arrière d'un important entablement d'une forte saillie et d'un beau profil, qui fait le tour de l'église et qui repose sur des pilastres plats à chapiteaux ioniques.

De puissants contreforts épaulent les poussées au revers des retombées des doubleaux, mais ces contreforts ne font à l'extérieur qu'une saillie à peine sensible, l'architecte ayant élevé entre eux des chapelles voûtées en berceau. Les arcs d'entrée de ces chapelles, en plein cintre, qui retombent sur deux pilastres à impostes moulurées, constituent de fausses grandes arcades. Le même procédé a été adopté au chœur et autour de l'abside sur laquelle ouvrent trois chapelles de plan trapézoïdal, ce qui donne à l'extérieur un chevet polygonal. Les bras du transept ont la même profondeur que les chapelles.

Au-dessus de l'entablement, dans chaque travée de la nef, dans les bras du transept, au chœur, est ouverte, sous un arc en plein cintre, une tribune voûtée en berceau, avec balustrade à la partie antérieure. A l'abside, les trois tribunes épousent le plan des chapelles du rez-de-chaussée. Les murs de fond des chapelles, des croisillons et de leurs tribunes sont sur un même plan vertical qui contourne le chevet. Il en résulte que l'extérieur de l'édifice ne présente aucune saillie, et que son extrême sobriété de lignes et de décor ne peut aucunement laisser supposer la recherche dans la composition architecturale et le luxe d'ornementation que l'on découvre à l'intérieur.

---

[594] Extrait de *Congrès archéologique de France, Nancy-Verdun*, 1933, Paris, 1934, pp. 148-152

Les clefs des arcs d'entrée des chapelles sont saillantes et sculptées ; des guirlandes de feuillage les réunissent aux chapiteaux des pilastres. Les doubleaux et les arcs sont tous décorés à leur intrados de panneaux rectangulaires et de rosaces. Aux clefs des trois doubleaux de la nef se lisent la date de 1776, le monogramme de saint Hydulphe et le mot PAX, devise de la congrégation de Saint-Vanne.

Un gracieux encorbellement, décoré d'attributs de musique, supporte l'orgue.

L'église est très éclairée, les chapelles, le transept et les tribunes ayant de larges fenêtres amorties en arc de cercle.

A l'ouest de la nef, de même largeur, et communiquant avec elle par une porte rectangulaire sans décor, est un porche voûté d'arêtes à la partie antérieure duquel s'élève la tour. Le rez-de-chaussée de celle-ci est flanqué de deux réduits de plan carré, également voûtés d'arêtes. Au-dessus du porche et des réduits, des locaux, autrefois annexes du monastère, sont actuellement convertis en appartements.

La façade occidentale est d'une ordonnance assez médiocre ; c'est un rectangle, étroit pour sa hauteur, enserré entre les deux ailes du monastère. Elle ne donne nullement, malgré la tour qui la surmonte, l'impression d'une façade d'église ; ses trois rangées de fenêtres n'éclairaient, il est vrai, que des locaux conventuels. La tour, qui émerge de deux étages, est banale ; ses faces sont encadrées par des pilastres plats à impostes.

Un cordon mouluré fait le tour de l'église au-dessous des fenêtres hautes ; le sommet des murs est couronné par un entablement très simple.

I- Marchés avec Marc Boulanger pour la construction du grand-logis

1) Premier marché du 22 novembre 1682[595]

C'est a savoir que ledit Maitre Marc Boulanger s'est obligé de construire une muraille de quatre pieds d'épaisseur depuis celle de l'église jusque à celle du réfectoire qui se doit faire suivant le dessein de la grande muraille bastie sur le jardin, et de leslever jusque au rez de chaussée du neuf dortoire de la mesme épaisseur et depuis le dit rez de chaussée du dortoir, leslever de vingt pieds seulement en hauteur et de deux pieds de largeur.

Elever aussy une autre muraille parallèle à celle-là sur les arcades des voûtes du milieu de vingt pieds de haulteur et d'un pied et demy d'espaisseur,

de faire toutes les murailles de séparation des chambres d'un des deux costés du dortoir de la longueur des dites murailles,

de faire aussy toutes les murailles de fermeture ou de séparation, refente du bas en hault, c'est à dire d'achever celle du bout du bâtiment vers l'église de la mesme façon quelle est commencée, et les trois autres murailles de la sacristie et des deux bouts du chapitre, de blocaille seulement.

De faire dans les dittes murailles toutes les portes, fenestres et ouvertures qui y seront nécessaires pour la communication du logis tant en bas que pour donner jour au dortoir par le bout et par-dessus les chambres des religieux, suyvant la forme que l'on trouvera à propos. S'oblige aussy le dit Marc de faire et construire toutes les voûtes des estages dudit bastiment de la mesme longueur que les dites murailles.

595 Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 35-36. N'est ici reproduit que le corps de texte de ce marché.

Celles du bas ou des offices n'auront que les pilliers et arcades de pierre de taille sans ornement, et le reste sera de blocailles. Mais celles d'en hault du second estache seront supportées par un pillier rond de la haulteur de douze pieds et d'un pied et demy de diamètre au moins avec son chapiteau et autres pièces d'architecture ordinaire, et tant les arcades que les croisées d'arêtes des voûtes seront faittes et ornées de la même façon que celles de la voûte de la chapelle de Pierrefort avec le plus de propreté que faire se pourra, notamment pour la jonction des traits des pierres que pour le crépissage qui sera fait à l'Italienne, c'est à dire parfaitement uni.

Aura soin le dit Maître Marc en faisant les murailles de mettre vis à vis dessusdites arcades de part et d'autres des dites murailles de grandes pierres parpaines pour porter les arrachements desdites arcades.

2 Marché du 22 janvier 1685[596]

C'est a scavoir que ledit Procureur a marchandé audit Mre Marc Boulanger a faire et parfaire au jour et feste Saint Remy prochainement venant.

La grosse muraille qui respond a celle de fasse du corps de logis bastis par ledit Maitre ces années dernières sur le grand jardin comme elle est commencée y en ayant desjà le thier et plus de basti, de la mesme hauteur, espaisseur et profondeur jusque sur le bon fond, d'y poser les portes où elles doivent estre pour communiquer dans les chambres haultes et basses et offices avec les corniches chapiteaux, bases et arrachements pour supporter les voultes. de plus la muraille du bout dudit corps de logis aboutissant sur celle-cy de travers et faisant face pour fermer ledit corps de logis du costé de la coste; dont la face doit estre de quaraudage avec les fenestres aux lieux les plus commodes pour donner les jours dans le corps de logis et par le dedans y poser les pierres propres pour porter les voultes comme il est dit cy dessus et le tout de mesme haulteur que celle du bout du costé de l'église.

De plus a aussy le dit Procureur marchandé touttes les murailles de refentes quils doivent être construites pour la séparation des chambres et sales de mesmes hauteurs et espaisseurs que sont celles qui sont déjà faites du costé de l'église; d'y poser les portes de communication tant en haut qu'en bas avec les arrachements et autres ornements cy dessus dit pour porter les voultes;

596 Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 80-82, N'est ici reproduit que le corps de texte de ce marché.

Et de plus, a aussy le dit Père Procureur marchandé audit Marc a faire à ses frais et despens tous les pilliers quils y doivent avoir tant en hault qu'en bas, c'est à scavoir dans les offices de bas et dans le réfectoire et cuisine de mesme haulteur que ceux qui sont dans le chapitre et pour la grosseur un thier de plus selon que l'on jugera à propos de les faire avec les bases desdits pilliers, leurs chapiteaux et de surplus les arrachements pour porter les arcades et ardoubleaux. à porter les voultes que l'on y doit faire faire, lesquelles voultes doivent aussy estre faites ou faire faire par le dit Marc à vives arrestes, et pour les ardoubleaux et arcades de mesme que ceux du chapitre, Et enfin le dit Père Procureur a marchandé audit Marc que généralement tout ce qu'il y a à faire pour l'achèvement dudit bastiment tant pour la massonnerie.

A scavoir touttes les murailles de séparation tant en hault pour les chambres des religieux qu'autrement et de mesme que on luy a fait cognoistre pour donner communication dans les chambres des hostes avec trois des quatre cheminées dans la cuisine que dans lesdittes chambres, que pour la pierre de taille, pour toutes les dittes portes, cheminées, corniches quil fournira [...][597]

Faire faire la taille des cheminées où il y aura des ornements et qu'il s'en juge de faire quelques tuyaux dans les offices d'en bas dans quelques unes desdittes murailles ; elles se feront à la charge du Mre Marc, et à l'égard des voultes, elles se feront aussy à la charge dudit Mre Marc tant pour la taille, pendants des voultes que blocaille et enfin il s'est obligé de faire tirer à ses frais et despens toutte la pierre tant blocaille que taille [...][598]

Pour parachever le dit corps de logis qu'il doit faire et parfaire c'est à dire la grande muraille qui fait face audit bâtiment et l'autre grande muraille et celle du bout pour poser la toicture le tout dans la St Remy prochaine

Et pour le reste du bastiment pour le dedans c'est à savoir les murailles de refente, les voultes, les portes et les cheminées, les rendre faites et parfaites, tant de massonnerie, architectures, que de crépissage et blanchissage dans la St Remy, suyvant que l'on dira de l'année 1686.

597 Texte perdu

598 idem

II- Marché du Père Procureur avec Jean Thomas, Architecte et Entrepreneur de Bâtiments pour l'élévation des trois arcades et du mur de la cour donnant sur la vieille bibliothèque et la construction du grand escalier - 5 septembre 1689[599]

Ce jourd'huy cinquième jour du mois de Septembre de l'année mil six cent quattre vingt et neuf le Soubsigné Mre Jean Thomas architeque et entrepreneur de bastiment de l'abbaye de St Mihiel reconnois et confesse avoir traité et fait les marchés avec le père procureur de la dite abbaye aux clauses et conditions qui sensuivent :

C'est a dire que le dit Mre Jean s'est obligé et s'oblige par le présent marché d'exequter tous les marchés qui ont été faits cy devant entre ledit père procureur et le dit Mre Jean aux clauses et conditions y portées quy estoient d'élever :

Les trois arcades et la muraille de la cour qui regarde sur le bastiment de la vieille bibliothèque et d'achever de poser le grand escalier en fournissant audit Mre Jean la taille et les marches taillées sur les chantiers.

Idem d'achever la muraille de devant l'allée du grand escalier de part et d'autre avec le retour qui va rejoindre le grand bastiment, dans lequel retour il faut y tailler et poser deux grandes fenestres du costé du grand jardin, et une autre fenestre du costé de l'église.

Idem neuf murailles d'entre [...][600] pour faire les chambres du dortoir.

Idem de tailler et élever les pilliers des trois grandes arcades dans la grande muraille du dortoir.

Idem poser et tailler deux fenestres en arcade quil faut poser dans la dite grande muraille du dortoir sur les deux petits toits.

Idem achever le petit escaillier joignant l'allée de l'apartement du très Révérend père abbé et tailler et poser les marches plats fonds et arcades.

Idem d'élever les vouttes en arête du four et des deux chauffoirs et du poêle et de la petite allée qui joint la bibliothèque, d'élever les cheminées et tuyaux des dits fours et chauffoirs, élever les deux fours et paver les dits lieux.

599 Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f°115-119

600 Texte illisible

Idem achever de crespir et blanchir la bibliothèque, retailler et ragréer les pilliers de la dite bibliothèque

Achever de crespir et blanchir le reste de la grande allée d'en bas et racommoder trois fenestres de la dite allée du costé de l'église et les ouvrir à hauteur d'appui comme les autres et ragréer toutes les autres fenestres de la dite allée.

Idem crespir et blanchir les murailles de tous les lieux communs et de toutes les allées, chambres des religieux, chauffoirs et autres lieux dont a été fait estât cy devant.

Item paver le reste de la grande allée d'en bas, où il y a environ soixante toises.

Idem paver celle du dortoir où il y a environ quattre vingt toises.

Idem crespir et blanchir la grande allée du dortoir à hauteur de la naissance de la voulte en berceau que l'on fera audit dortoir.

Outre ce que dessus. le Mre Jean voultera le dortoir en voulte d'arestes, fournira tous les pendans nécessaires, lesquelles n'auront qu'un demi pied ou trois quarts de pieds au plus. Crespira et blanchira ladite voulte et fera tirer toutte la pierre nécessaire pour rehausser les murailles dudit dortoir.

Achèvera le grand escaillier de tous ouvrages hors les balustrades de fer, fera les pilles de pierre entre les balustrades de fer où il faudra. Taillera et posera une petite corniche quil convient mettre sur la muraille du grand platfond avec tous les glassis ou poseront les grandes balustrades de fer,

Taillera et posera les pilastres avec leurs ornements a chaquune angle des rampes du grand escaillier, et generallement de tous les ouvrages naissaires pour l'achèvement d'yceluy.

Voultera les lieux communs qui sont du côté droit en entrant dans le dit grand escaillier, taillera et posera trois arcades au lieu et place des trois murailles quil faut ouvrir. Taillera et posera deux croisées qui prendront jour a la cour joignante le tout crespi et blanchi et pavera la grande allée. Voultera le sacrere quil convient faire au dortoir du coté du cloitre au lieu du troisième chauffoir, et changera la cheminée du second chauffoir, et la reposera au lieu qui luy sera marqué. Fera a neuf la muraille du jardin du coté de la paroisse dans laquelle il y peut avoir environ trente toises de muraille. Desmolira la maisonnette joignante pour être les pierres employées a la dite muraille, fera tirer la pierre nécessaire au delà des matéreaux de la vielle muraille et de la dite maisonnette.

Le dit Mre Jean achèvera aussy tous les tuyaux de touttes les cheminées, outre celles des marchés précédents, et mettera hors du toit à la hauteur nécessaire.

III- Marché avec les frères Thomas pour la construction des quatre arcades flanquant le grand escalier - 18 avril 1691[601]

Lesdits maîtres se sont obligés et s'obligent de faire tailler et poser quatre grandes arcades scavoir deux de chaque coté du grand escaillier, de faire tailler et poser deux fenestres quarrées sur les murailles extérieures des deux petites cours, et coté de celle qui sera du coté des lieux communs.

Ils s'obligent aussy de tailler et poser une porte joignante la dite fenestre qui fournira passage pour aller aux dits lieux communs lesquelles deux fenestres seront remplies à moyen de pierre de la distance hauteur et épaisseur qui leur sera marquée.

Et de l'autre coté joignant le chauffoir, ils s'obligent de faire une muraille d'entrefend un pied d'épaisseur ou environ crépie de part et d'autre. Bien entendu que les cordons seront continus dessus et dessoubs lesdites fenestres de même qu'aux autres endroits de la muraille.

S'obligent de tailler et poser un grand jour en arcade au fond de l'allée qui va du coté de l'église de la même hauteur et largeur que celle qui regarde sur le jardin.

S'obligent aussy lesdits Maitres de mestre a bas toute la muraille qui [illisible] sur le cloitre et qui conduit à la porte qui va à [illisible] à trois pieds ou environ du plancher pour [illisible] cinq fenestres croisées de la hauteur et largeur que les sept autres croisées qui sont dans la même allée et qui font fasse sur la cour de devant le grand escaillier avec les moyens de même epesseur et distance que les dittes sept croisées et démoliront du coté de l'autre muraille autant que besoing sera pour rabesser le toit quelles portent.

Tous les ouvrages cy dessus crespis et blanchis pour lesquels faire et parfaire ils fourniront toute la taille nécessaire quils feront tirer a leur faire et dépens dans la carrière de Montmeuse, et même de la Blanche Perrière pour en mestre aux lieux convenables, à l'effet de quoy lesdits maitres pourront aussy employer toute la taille quils trouveront dans les

601 Arch. dép. Meuse, 4 H 147, f° 128-129

démolitions pour être employés aux dits ouvrages. Bien entendu quils rempliront le dehors de la muraille ou ils doivent élever encore les dites cinq fenestres des carrodages qui se trouvent aujourd'hui dans la dite muraille.

IV- Visite de l'abbaye de Saint-Mihiel en 1745 [602]

Du mercredy vingt un avril mil sept cent quarante cinq et jours suivants,

Les Soussignés Jean Nicolas Jennesson, premier arcitecte du Roy, demeurant à Nancy, Nicolas François Letixerant et Leopold Demangeot architecte et Entrepreneur de Bâtiment demeurant à St Mihiel Experts nommés, par un procès verbal dressé, le vingtième mars dernier, ledit Jennesson nommé de la part de Messire Jean Baptiste François Marquis de Lenoncourt et de Blainville, seigneur de Chardogne et autres lieux, en qualité d'héritier bénéficiaire de feu Messire Louis Antoine Comte de Lenoncourt son frère, lors qu'il vivoit abbé commandataire de l'abbaye de St Mihiel, Mondit Sieur le Marquis de Lenoncourt son héritier présomptif n'ayant accepté sa succession que par bénéfice d'inventaire;

Ledit Letixerant, nommé en qualité d'économe séquestre général, de tous les bénéfices, dignités, abbayes, prieurés, et autres qui sont à la nomination de Sa Majesté pendant les temps de la vacance d'iceux; Et ledit Demangeot nommé d'office pour procéder à la visite, reconnaissance, rapport et estimation dont il s'agit;

En conséquence lesdits experts ayant été assignés, ils ont prêtés le serment au cas requis ; ainsi qu'il en coûte pour le procès-verbal dudit inventaire et reconnaissance de l'état des Batimens, églises, usuines, fours, moulins, pressoirs et dépendances appartenants à la dite mance abbatiale; et faire rapport de toutes les réparations quil convient faire, audit Batimens et usuines, dans lequel rapport ils distingueront celles qui se trouveront aux gros murs, et vilains fondoirs, les causes d'où elles peuvent provenir relativement au Bail Général, du sept may mil sept cent trente six, qui leur ont été mis ès mains, avec les visites précédemment faites.

Pour satisfaire à tous ce qui est convenu, dit, et ordonné lesdits experts Soussignés, se sont de suitte transportés en tous les endroits cy après déclarés et ont observés, rapportés reconnus et estimés ce qui suit :

602 Arch. nat., E 3171, le document étant endommagé dans sa partie inférieure, une partie du texte est perdue.

Premièrement

En la Maison abbatiale de St Mihiel :

1°

Le contenu des murailles extérieures en trois faces, sont endommagées par le pied, les joints des careaux de pierre, des Eprons sont évuidés, il faut les rétablir en bon ciment bien préparé et rejointoyer le tout jusqu'à la hauteur uniforme des apuis des fenêtres qui sont à la grande face vis à vis la grange aux dixmes, et sur les deux retours des autres faces à même hauteur remplacer les careaux de taille où il en manque.

2°

Rétablir aussy en bon ciment la partie au dessus de la précédente à la grande face à côté de la porte où l'on entre à l'abbaye, où le dit mur se trouve encore fendu, et endommagé, y fournir les careaux de pierre de taille en place de ceux calcinés.

3°

Remplir aussy en mortier et ciment bien préparé toutes les fentes et les joints qui sont evuidés à la face sur la cour du cloître des religieux.

4°

Remplacer une base de pierre de taille à la porte cochère de l'entrée à droite en entrant à la maison abbatiale.

5°

A la porte à droite de l'entrée dite à la chambre du portier, manque le gond à patte, à la pomelle du milieu, réparations locatives.

6°

Le contrefeu de la cheminée est calciné au dessus de la platine quarrée de fer de fonte, le foyer est en careaux de terre cuitte aussy calcinés.

7°

Les trois panneaux d'en bas, des vitrages de la croisée, et demy qui donne jour à la dite chambre sur la cour, seront remis en plomb neuf, rétablir les losanges qui sont cassés y parfournir trois verges de fer réparations locatives.

La petite chambre à côté de la précédente donnant jour sur la face extérieur, se trouve en […][603]

9°

La seconde chambre sur la cour, ensuitte de celle dite en l'article sept se trouve aussy en état à la réserve qu'il faut mettre en plomb neuf. Le vitrage à losanges des trois pannaux d'en bas, de la croisée et demy qui y donne jour.

10°

Il faut remplacer quatre demy planches de sapin au plancher par terre au devant des vitres de la dite chambre.

11°

A côté de la dite chambre; en est une autre plus petite prenant jour sur la grande cour de l'entrée laquelle est en état, à la cheminée de laquelle se trouve une platine de fer de fonte terminée en pointe par le haut, icelle fendue en deux pièces.

12°

Ensuitte de la seconde chambre susditte, se trouve un passage qui conduit à la cuisine, le pavé duquel est de pierre de taille fort usé néantmoins peut encor servir Le vitrage qui y donne jour quoy que vieux peut encore servir, le pavé de ladite cuisine est aussy de pierre de taille, partie usé et écorné, plusieurs careaux cassés, et de gros joints, comme ce pavé peut encore servir un long tems en son état actuel, estimés les défectuosités d'iceluy, pour moins value du bon état.

Les parties faites en briques de chant en la ditte cuisine sont en bon état.

13°

A la grande cheminée de la dite cuisine se trouve une grande platine de fer de fonte cassée en deux pièces; icelle ayant cinq pieds de Lorraine de largeur sur trois pieds et demy de hauteur faite à l'antique, le chassy de pierre de taille d'icelle est en état La pierre de taille de la dite cheminée quoyque vieille et en partie calcinée, le manteau de plusieurs pièces, soutenu de deux bandes de fer est en état. Les jambages d'icelle se trouvent maçonnés par le dessous pour en soutenir la saillie.

603 Texte manquant u illisible

14°

La bouche du petit four à côté de la dite cheminée est calcinée, il faut la rétablir y mettant une pierre de taille pour la tablette d'iceluy, rétablir aussy le potager, composé de trois réchaux, qui se trouvent délabrés et calcinés.

Les trois réchaux de fer dudit potager sont en état quoy que partie usés par le feu.

15°

Les trois petits vitrages qui donnent jour à la dite cuisine sont en état garnie de leurs baros le quatrième est muré en plain.

16°

La petite cheminée de la même cuisine vis à vis la précédente, le manteau est corrompu depuis sa construction, néammoins peut subsister grand nombre d'années, à laquelle il n'y a pas de platine, le surplus est en état comme elle se contient; ladite cuisine voûtée en maçonnerie icelle crevassée.

17°

Le volet de la porte entrant du passage de l'escalier à la cuisine susditte est fort vieux, fait à pannaux bois de chêne, le battant d'icelle se trouve percé et la serure n'a point de clef; pour le rétablissement dudit battant, et de la clef réparations locatives. Le garde-manger pratiqué sous le grand escalier, est en état suivant sa consistance.

18°

La grande cave au-dessous du logement de Monsieur l'abbé est voûtée en maçonnerie avec trois pilliers isolés arcades et ogives de pierre de taille, le tout en bon état, les murs sont aussy revêtus de pierre de taille pareillement en bon état, la dessente du côté de la cour est composée de sept marches qui sont déposées, écornées et dégarnies, il faut les rétablir en bonne pierre de taille avec les retours de part et d'autre de la dernière marche qui seront ensemble faits à rebord, d'un bon demy pied de largeur sur un pouce d'enfoncement, grosses réparations.

19*

Les deux venteaux de la porte de la ditte descente sont de bois de chêne fort vieux néantmoins peuvent encore servir un longtems, iceux garnis de leurs serrures, bras de fer et ferrure.

20°

Les pavés des moellons, tant au-devant de la maison abbatiale, qu'à l'entrée d'icelle et dans la cour, se trouvent usés, et enfoncés en quelques endroits pour le rétablissement desquelles grosses réparations.

21°

Le puits qui est isolé dans la dite cour se trouve vieux à cause de son ancienne construction, néantmoins en état, n'ayant aucune toiture au dessus d'iceluy n'y aucune chose pour tirer de l'eau, n'ayant que sa margelle de pierre de taille, dont la première assise n'est point complète y ayant de la maçonnerie, et la seconde assise est de deux pièces pour le contour dudit puits.

22°

Au cabinet à la gauche du grand escalier, le volet de la porte est de bois de chêne vieux et redoublé par derrière, auquel il manque la ferrure et la bande d'en haut qui est détachée, la planche battante qui est de nulle valeur il en faut une autre, et rétablir le dit volet avec sa serrure et réparer ledit volet qui traine sur le pavé ce qui fait détacher la bande, mêmes.

23°

Manque deux caraux au pavé de taille dudit cabinet qu'il faut remplacer grosse réparation.

A la fenêtre il n'y a que trois baros montans suivant son ancien état

24°

Au cabinet ensuite du précédent, il s'y trouve deux portes à une desquelles manque la serure.

25°

Au troisième cabinet encore ensuite des précédents au volet de la porte manque la serure.

Le surplus dudit cabinet est en état suivant sa consistance n'ayant que des baros aux fenêtres qui y donnent jour; ainsi qu'au cabinet précédent.

26°

A la salle où sont deux piliers de pierre de taille qui supportent la travure, le plancher par terre est totalement pourri par la freicheur et l'humidité de la terre n'ayant de cave au

dessous étant un terrain plain, pour la réparation duquel sera fait mention cy après avec celui de la salle, qui est ensuite de celle cy.

27°

Manque la serrure à la porte entrante à la dite salle.

28°

Les quatre pannaux de vitrage du bas des deux croisées qui éclairent la dite salle seront remis en plomb neuf, auxquels on parfoumira une verge de fer à chacun n'y en ayant pas en suffisance. La cheminée est de pierre de taille en état néantmoins sans platine.

29°

A la seconde salle ensuite de la précédente manque la serure au volet de la porte.

30°

La cheminée est de pierre de taille en état néantmoins sans platine. Les quatre pannaux d'en bas du vitrage à lozanges des deux croisées seront aussy remis en plomb neuf en augmentant une verge de fer à chacun, et rétablir les anciennes qui sont trop courtes. ce qui fera cinq verges de fer à chacun pannaux.

31°

Les deux châssis donnant desdittes deux croisées avec leurs châssis battans sont de bois de chêne fort vieux et de peu de valeur. Il faudrait les faire à neuf s'y on faisait usage de cette salle autre que pour une bucherie; le cas échéant les bois en seroient fourny provenant des forests de l'abbaye.

32°

Le plancher par terre de la dite seconde salle est aussy pourrit et de nulle valeur par les mêmes causes de la freicheur et de l'humidité du terrein pour la réparation duquel et pour celuy de la salle énoncés en l'article 26 des présentes, il faudrait y employer cent quatre vingt planches de chêne et quatre-vingt-deux gissants du même bois, qui seront fournies dans les forests de l'abbaye,

Et comme cette réparation n'est pas nécessaire et qu'il en couteroit vingt arbres chêne de la forêt de l'abbaye pour y satisfaire. Les soussignés observent que n'ayant aucune remise dans la dite maison abbatiale n'y aucune bucherie, qu'il seroit à propos de faire servir la seconde salle pour une remise, en ouvrant une porte cochère à l'endroit d'une croisée, et la

première salle pour une bucherie, en ce cas les planchers susdits seroient inutil attendu que ces deux salles ne sont pas habitées à cause de la freicheur et que l'on ne s'en sert actuellement que pour y déposer des choses grossières et pour se servir des dittes deux salles , l'une pour remise, et l'autre pour une bucherie, il n'y faudra aucun plancher ny pavé, la terre naturelle suffira.

33°

Il faudra bien nettoyer et laver le pied des murs du pourtour de la cour,

34°

A la porte d'entrée au devant du grand escalier manque une partie de la clanche.

35°

Les châssis de la croisée au dessus du premier plafond du grand escalier sont hors de service, il faut les rétablir à neuf en bon bois de chêne faisant servir les vitrages que l'on remettra en plomb neuf et rétablir les ferures jusqu'à bien.

36°

Au second palier dudit escalier faisant le premier étage, il faut mettre en plomb neuf les trois châssis d'en bas de la croisée et demy qui y donne jour, fournir à chacun une cinquième verge de fer, mettre une équerre de fer à l'un d'iceux qui se trouve éclaté par le bas.

37°

Manque un balustre de bois tournés au dessus de la porte entrant à la salle de l'auditoire, à droite montant l'escalier, il faut le rétablir de même que la clanche de ladite porte.

38°

Les cinq pannaux d'en bas du vitrage fait en lozange des deux croisées et demy qui prennent jour sur la cour pour la dite salle seront remis en plomb neuf, fournir à chacun desquels une cinquième verge de fer grosses réparations à cause que cette salle est pour le service de Monsr l'Abbé.

Les deux croisées et demy de la même salle de l'auditoire prenant jour sur le cloître des Religieux n'ont plus que des restes de leurs anciens châssis dormant, sans aucun vitrage ni ferrure n'étant pas habitée journellement, c'est pourquoi les soussignés experts estiment

sous bon plaisir qu'il sera fait et posé des bons volets de bois de chêne bien solidement férés auditttes croisées endedans d'icelles.

40°

Le plancher de la dite salle d'auditoire est de sapin.

41°

A la salle ensuitte où sont deux pilliers isolés, les châssis des trois croisées de côté de la cour sont de nul valeur par vétusté, il faut les rétablir à neuf faisant servir les vitrages à lozanges en les remettant en plomb neuf et les ferrures qui seront rétablies jusqu'à bien fournissant une cinquième verge à chacun des grands pannaux.

42°

La cheminée de la dite salle n'a point de platine et le manteau de pierre de taille est cassé et cramponné ainsy en état.

La croisée du coté des Religieux à la même salle quoy que vieille peut encore servir un longtems, n'étant pas exposée au vent de la pluie.

43°

A la chambre ensuite de la salle précédente, le volet de la porte de menuiserie se trouve cassé à son battant, il faut le rétablir à neuf.

44°

La taille de la cheminée se trouve en état à laquelle il n'y a point de platines.

45°

Les deux châssis des croisées du côté de la cour seront totalement rétablis à neuf, faisant servir les anciens vitrages que l'on remettra en plomb neuf, rétablir les ferures et y augmenter une cinquième verge à chacun des grands pannaux.

46°

Remetre une ferure au volet de la porte qui sort sur l'escalier tournant.

Les planchers sont encore en état quoique vieux.

47°

L'escalier tournant fait en pierre de taille depuis son rez de chaussée en amont jusqu'au grenier est en état à la réserve que plusieurs marches sont usées et écornées en leur devant et qu'au premier palier il y a un morceau de plafond qui est cassé en deux pièces néammoins sans risque.

Au dessous dudit escalier se trouvent les ouvertures de trois portes, l'une au pied d'iceluy, une sous les marches et la troisième qui conduit à une petite cour, lesquelles estoient sans volets au tems de la visite de 1719 néammoins les deux dernières en sont garnies de bois de sapin fort vieux avec leurs ferures, clanches et verouils, le tout de peu de valeur, il faut rétablir le jambage de taille qui se trouve déposé et corrompu à la troisième porte susdite.

49°

La petite cour qui est ensuite de la porte susdite est chargée de terrasse, sans pavé parce que les eaux pluviales sy réduisent, de laquelle on entre dans une chambre à four voûtée en maçonnerie à la porte y entrante, manque le volet et sa ferrure, comme aussy aux deux petites fenêtres qui donnent jour à la dite chambre à four, auxquelles manquent le châssis, ferures et vitrages.

50°

La cheminée au devant dudit four, est de pierre de taille en état, et le four calciné duquel de même que la dite chambre on ne fait aucun usage à cause des eaux pluviales qui tombent de la toiture de l'église, et du grand mur de la tour qui endommagent continuellement cette partie de bâtiment qui y est adossé, à laquelle chambre se trouve quelques pavés de taille enfoncés.

Etant à observer que dedans cette chambre se trouve un siège de commodité pratiqué dans l'épaisseur du mur, et que joignant à iceluy dans la petite cour est un tambour de maçonnerie qui sélève jusqu'au premier étage où sont encore d'autres sièges de commodités, ces sortes de latrines ne conviennent guère à une chambre à four.

51°

En montant ledit escalier à marches tournantes sont deux réduits à côtés d'iceluy, l'un servant de charbonnière, et l'autre de prison, l'un et l'autre voûtés en maçonnerie en état, au volet de la première porte sur ledit escalier; et une vieille serrure garnie sur le dos; il en faut une autre et y fournir une clanche.

52°

La première fenêtre jemelle qui donne jour audit escalier n'a point de vitrages, il faut le rétablir à neuf avec les verges nécessaires.

53°

Du premier étage de l'escalier susdit on entre à droitte diceluy davec une chambre qui règne au dessus de celle à four de la charbonnière et de la prison. La chambre contient 14 pieds et demi de largeur sur 25 de longueur.

La cheminée de la quelle est de pierre de taille cassée et détériorée par les eaux pluviales qui tombent de la toiture et de la tour de l'église de l'abbaye, lesquelles eaux ont encore corrompu et endommagé le mur de part et d'autre de la dite cheminée, ce qui rend ladite chambre inabitable et inutil par son mauvais état. De laquelle chambre les soussignés ont montés à celle au dessus, pour voir la cause des détériorations de cette partie de bâtiment ou étant ont dégoûts de la tour, et les conduisent à propos sans pouvoir pénétrer au dessous comme elles ont fait jusqu'à présent, en observant de bien clouer cette bande de plomb précisément comme dit est dans son incrustement susdit.

Et lors que la couverture sera faite on fera les autres couvres et volées en bon ciment bien préparé en tous les endroits où il en sera nécessaire tant pour empêcher la filtration des eaux que pour éviter la prise des vents, rétablir ensuitte les deux travures avec leurs traveteaux et leurs planchers de même que celuy au dessus des voûtes de la chambre à four et de ses deux parties adjassantes, avec les enduits et blanchiment des murs dedittes parties, le rétablissement des volets des portes, avec leurs ferures, clanches, serures, et fermetures, de même que les châssis des fenêtres tant desdittes parties du premier et du second étage, que pour les deuxième et troisième fenêtres de l'escalier.

La première étant cy devant expliquée en l'article 52 des présentes avec leurs ferures et vitrage à lozanges, tous lesquels ouvrages sont estimés au retour de la taille des cheminées à la somme de six cens livres eû égard que les bois à ce nécessaire seront fournis dans les forêts de l'abbaye des plus aportées.

La suitte des marches tournantes dudit escalier se trouve meilleur que celles de la première partie qui conduit du rez de chaussée au premier étage ayant été démolit dans sa partie supérieure lors que les bâtiments étoient plus élevés ainsy qu'il le paroît par des restans de marches qui sont encore dans les murs, s'y elles subsistoient, elles seroient inutiles et d'aucun usage par raport à la hauteur actuele des bâtiments.

54°

Le grand escalier est composé de quatre rampes de marches carées, pour monter au premier et au second étage dont les marches, et plafond de pierre de taille sont partie usées, et plusieurs écornées par leur devant par long usage et ancienne construction néantmoins en état de subsister et de servir encore un très long tems. A la gauche montant ledit escalier, à son premier étage, est une ouverture de porte sans volets ny fermeture n'étant pas nécessaire attendu que c'est un passage qui est ensuite distribuant aux appartements, et la fenêtre qui éclaire ledit passage est en état quoy que vieille.

55°

La chambre au dessus de la cuisine est aussy en état en toutes ses parties, à la réserve de trois planches du plancher au devant de la croisée qui se trouvent pouries et percées et que le manteau de la cheminée de pierre de taille est cassé dans le milieu de sa longueur néammoins en cet état depuis un très long tems. La platine de fer de fonte est aussy cassée en deux pièces.

56°

Au cabinet joignant la dite chambre prenant jour du côté des Religieux, est aussy en état à la reserve d'un petit troux qui est dégoûts de la tour, et les conduisent à propos sans pouvoir pénétrer au-dessous comme elles ont fait jusqu'à présent, en observant de bien clouer cette bande de plomb précisément comme dit est dans son incrustement susdit.

57°

Un autre petit cabinet attenant à la chambre susditte pratiqué à côté du tuyau de la grande cheminée de la cuisine prenant jour sur la grande cour de l'entrée, est aussy en état suivant sa consistance.

Au côté opposé du même thuyau est encor un autre petit réduit en forme de garde robe, prenant jour sur le passage, lequel est aussy en état suivant sa consistance.

58°

A la grande salle de l'appartement de Monsgr l'abbé, le volet de la porte y entrante est de bois de chêne en menuiserie ayant un trou par le bas d'iceluy qui ne diminue rien de la solidité, quoy que le tout soit vieux, peut encor durer un long tems étant féré sur son placard.

59°

Le plancher de la dite salle est de sapin partie des planches ont de gros joints, et quelques écornures et éclats, dans lequel aux environs de la première fenêtre sur la grande Cour extérieure se trouve une petite pièce, ledit plancher en cet état peut encor servir un grand nombre d'années; Les quatre croisées qui éclairent la dite salle sont en état suivant leurs consistance quoy que leurs châssis, leurs ferures, et leurs vitrages faits à lozanges soient vieux; à une desquelles croisées du côté de la dite grande Cour, au couchant, manque les deux volets et leurs ferures.

60°

La cheminée de la dite salle est en état tant en ses pierres de taille qu'en ses marbres et sculpture, à la réserve de quelques petites écornures qui sont en icelle et que le manteau est cassé et cramponé par le derrière et que plusieurs joints des pierres sont ouverts par quelques petites dislocations survenues dans leurs positions notamment à la corniche d'en haut du côté de la Cour intérieure, à laquelle cheminée il ne se trouve point de platines, celles qui y étoit anciennement suivant son encattrure a été mise à une cheminée qui est construite au derrière de celle de la cuisine, ce qui fait que les pierres du contre feu sont calcinées elles peuvent encor durer un long tems.

61°

Le lambris de sapin fait en forme de voûte sur la dite salle est en bon état avec sa corniche au pourtour d'iceluy.

62°

A Iantichambre ensuite de la salle susditte manque la serure au volet de la porte, il faut la remplacer avec sa clef.

63°

Au parquet de la ditte antichambre se trouve plusieurs pièces enfoncées, et d'autres qui sont écornées, éclatées, et des joints ouverts, à cause de leur long et ancien usage, et pour moins value, eu égard que ledit parquet peut servir en son état actuel en relevant les pièces enfoncées.

La cheminée, est boisée en état néanmoins sans platine et se trouve un careau de taille au foyer qui est cassé, il faut le rétablir de même que les thuillots à l'endroit du feu du même foyer.

65°

Les châssis de la croisée du côté de la grande cour extérieure faisant le dessus de la porte d'entrée sont en partie pourris, parce que on ne peut point mettre de volets en dehors pour les conserver à cause de l'architecture de dehors; il en faut fournir d'autre, faisant servir les vitrages et les ferures qui se trouveront valables grosses réparations estimées seize livres y compris une verge à augmenter sur les deux châssis d'en bas.

66°

A la porte de la même antichambre opposée à la précédente faisant une seconde communication à la grande salle, manque les deux targettes et un panneau fendu à la dite porte.

67

Dans l'un des renfoncements du plafond de bois faits en compartiments de cadres en menuiserie renfoncés de la hauteur des saumiers, se trouvent des planchettes du fond qui sont tombées, il faut les rétablir.

68°

A la première porte entrant de l'antichambre susditte à la chambre de Monsieur l'Abbé, il manque la targette d'en bas et le crampon de celle d'entrant et à la seconde porte, il faut remplacer une targette qui y manque avec son crampon de fermeture.

69°

Le parquet de la dite chambre de M. l'Abbé est en état à la réserve de quelques disjoints, et d'une gravure cassée. Ladite chambre est totalement boisée en architecture de menuiserie, ornée de sculpture et de quatre tableaux de fleurs au dessus des portes, et deux portraits l'un sur la cheminée qui est pareillement boisée, et l'autre en la partie vis à vis qui se font cimeterie, et le plafond est pareillement boisé en architecture renfoncée de la hauteur des sommiers et garnies de sculpture, en état, de même que l'alcove de la dite chambre au haut duquel sont les armoiries d'un Cardinal, icelles blasonnées, le tout en état.

70°

Les châssis à petit bois, ferure et leurs vitrage des deux croisées de la dite chambre sont en état, l'une desquelles est garnie de volets à persiennes et l'autre en simple volets de sapin de peu de valeur, il faut le rétablir à neuf.

A la cheminée, il n'y a qu'une plaque de terre cuitte qui luy sert de platines.

Il y a deux careaux de vere cassés au vitrage d'une petite porte à côté de l'alcove.

Rétablir aussy les crampons de tarjettes aux deux petites portes feintes en ladite chambre.

72°

Le cabinet à côté de la dite chambre est en état iceluy totalement boisé, de même que la cheminée à laquelle il n'y a point de platine, et l'autre petit cabinet à côté de l'alcove servant de garde-robe est aussy boisé totalement et en état en toutes ses parties comme il se contient.

73°

A la chambre en retour de celle de Monsieur l'Abbé, prenante jour sur la cour intérieure, elle se trouve totalement boisée à l'ordinaire et blanchis, le parquet d'icelle en état, de même que la cheminée à laquelle se trouve une platine de fer de fonte, il faut ratacher une tarjette d'un volet de la croisée qui est détachée et rétablir le vitrage qui est abaissé de sa position ordinaire.

74°

A l'autre chambre ensuitte de la précédente prenant jour sur la Cour intérieure, les portes en icelle et le plancher de sapin sont en état de même que la cheminée de pierre de taille en laquelle se trouve une platine de fer de fonte faite en pointe par le haut.

75°

Il faut des châssis battans de bois neuf et des dormans de même bois aux deux croisées de la dite chambre en place de anciens qui sont presque totalement pourris, faisant servir les vitrages et ferure.

76°

Au derrière des deux chambres susdittes sont deux grands cabinets prenant jour sur la Cour extérieur du côté du moulin, servant de garde robe, se trouvent en état, à la réserve qu'il faut rétablir les vitrages où ils sont endommagés et détachés.

77°

Ensuitte des chambres, et cabinets susdits se trouve une espèce de réduit en forme d'allée duquel on ne fait aucun usage, à cause des eaux pluviales, qui s'écoulent du grand mur de la tour des cloches de l'abbaye, dont le plancher, et les gisants sont pourris; il faut pour le rétablir dix huit planches, et treize bouts de gisants.

78°

Au grand escalier qui conduit à l'étage des greniers, les deux volets de porte qui se ferme sont de bois de chêne fort vieux et éclatés par le haut garnie de leurs ferures et une vieille serure néammoins peuvent encor servir un nombre d'années.

79°

Il faut des volets neufs à la fenêtre croisée qui est sur la troisième rampe dudit escalier prenant jour du côté des Religieux, en place de ceux qui sont de nul valeur, les châssis et les vitrages y sont inutil à cause de leur exposition au vent de la pluie.

80°

La fenêtre qui est au haut dudit escalier du côté de la Cour n'a aucun volet n'y ferure, il faut en fournir un de sapin avec sa ferure de deux bandes deux gonds et un verouil.

Faisant dans le dit volet deux petites ouvertures comme deux II pour y donner du jour, lorsque le volet sera fermé.

81°

Au grenier à droite dudit escalier au dessus de la salle de l'Auditoire, le plancher d'iceluy est en état quoy que vieux de même que le gros mamage de la toiture fait à deux égous, n'ayant que quelques chevrons plies et partie des lattes de chêne plattes qui sont pourries ; la longueur de la couverture en cet endroit y compris le dessus de l'escalier est de soixante et quinze pieds, et la hauteur des deux égouts est de quarante pieds ce qui produit trente trois toises carrée de couverture de tuilles creuses à rétablir, y fournissant les lattes coutelées en place de celles qui sont pourries, avec les chevrons qui pourront être non valables, parfournir les tuilles neuves au surplus et à deffaut de suffisance des anciennes avec celles de faitières, et le mortier des chaux, sable et ciment bien préparé.

81° bis

Le second grenier en retour du précèdent faisant le dessus de la salle où sont des pilliers de pierre de taille, le marnage est en état à la reserve qu'il y a quelques chevrons pourris et plusieurs lattes de nul valeur, il faut les rétablir en bois neuf, et au cas qu'il se trouve quelques pièces vicieuses du même marnage, en remplacer d'autre, cette partie de toiture contient trente trois pieds de longueur et sa largeur pour les deux égouts est de quarante cinq pieds ce qui produit environ quinze toises. Le plancher dudit grenier est en état quoy que vieux.

82°

Au troisième grenier ensuitte du précédent le marnage est encore en état, à la réserve que les pannes des longs pans sont pliées de mêmes que celles du faitage et celle de fiche à cause de leurs longues portées, et partie des chevrons pourris et pliés, les lattes presque totalement de nul valeur ce qui cause une infinité de goutières ; les arasements des murs non finis n'y achevés y restant même des brèches aux abouts du tirant de la ferme et les tuyaux des cheminées sur les dittes toitures se trouvent aussy en ruine, il faut les rétablir le tout tant en bois que chevrons, les lattes, les maçonneries, les thuyaux des cheminées, les couvertures qui contiennent en cette partie trente-quatre pieds de longueur sur quarante-cinq de hauteur pour les deux égouts,

83°

Le plancher dudit grenier est en mauvais état par le pliement des saumiers pour le rétablir, il faut quantité de traffetaux délardés, redresser le dessus desdits saumiers et cent quatre-vingt planches de chêne.

Au grand grenier au-dessus du bâtiment du côté du moulin, le plancher est de sapin, il peut encore servir en son état actuel, à la reserve de la première coupe, au bout du côté de la grande tour des cloches qui est presque totalement pourrit. Il faut le rétablir et y employer quarante-cinq planches ayant 33 pieds de largeur, rétablir les sablières de dessous où se trouve un greusage considérablement pliés. Rétablir aussy les cinq marches de bois qui sert à monter audit grenier, elles sont déroquées.

85°

Le marnage de la toiture au dessus dudit grenier est fort vieux et étançonné en plusieurs endroits par la mauvaise combinaison des bois et leur vétusté, les arbalétriers étant trop faibles, ce qui donne toute la charge aux tirants de ferme, ce qui fait une corruption qui dérange les courants des tuiles de couverture plusieurs chevrons de chêne de peu de valeur et d'autres presques hors de service, quasy touttes les lattes pourries.

Cette toiture contient quatre-vingt pieds de longueur, sur quarante-cinq de largeur pour les deux égouts, il faut totalement la rétablir en remplaçant tous les bois de chêne neuf au lieu et place des anciens.

Les construire suivant l'art d'assemblage, faisant servir les anciens bois qui se trouvent bons et valables, fournir les chevrons de même et touttes les lattes avec les doux, faire les

maçonneries à ce nécessaire. Le tout en mortier de chaux de Heu et sable de la Coste dite de Bar bien conditionné, parfournir toutes les tuilles neuves au surplus et à déffaut de suffisance des anciennes fournir pareillement les tuilles dittes de faitières et les poser en bon mortier de chaux et ciment, rétablir au préalable les tuyaux des cheminées au-dessus de la ditte toiture, remurer tous les autres trous qui se trouvent aux murs dans le dit grenier.

86°

Au grenier en retour du précèdent faisant le dessus de l'antichambre de Monsieur l'Abbé, le plancher duquel est de nul valeur à cause des décombres qui sont sur iceluy depuis long tems qui ont occasionné la pourriture, il contient vingt deux pieds de largeur sur trente trois de longueur, il faut le rétablir, pour lequel il faut quatre vingt dix planches.

87°

La toiture au-dessus dudit grenier est aussy en mauvais état, toujours couverte de tuilles creuses à deux égouts, les pannes étant pliées à cause de leurs longues portées de même que les chevrons et les lattes pourries, il faut les rétablir avec sa couverture contenante vingt-deux pieds de longueur sur quarante-cinq de hauteur pour les deux pans, estimée grosse réparation tant pour le bois à changer que les chevrons à remplacer, les lattes neuves avec les tuilles au surplus et à deffaut de suffisance des anciennes, les arrazements des murs avec les couvres et les faitières et toutes les décombres ensemble.

88°

Le grenier ensuitte faisant le dessus de la salle lambrissée est impraticable à cause des bois qui composent le marnage du lambris lesquels sont en élévation à cause du cintre du même lambris, l'assemblage desquels s'est un peu abaissé à cause de la grande portée des bois néantmoins en état de subsister, le lambris n'en étant aucunement interrompu, sur lequel marnage il n'y a aucun plancher ce qui seroit cependant nécessaire pour empêcher qu'en rétablissant les couvertures et en les entretenant, il n'y puisse tomber aucun repous n'y thuillots sur ledit lambris comme il est arrivé depuis la première construction, ce qui aurait consommé cent vingt-six planches de sapin et quelques bouts de chevrons pour des traffetaux en nature de gisant, ce qui ferait un bien et conserverait le lambris qui est des mieux faits, c'est à Monsgr l'Abbé actuel à donner ses ordres à cet égard et pour les décombres tombées sur le même lambris, il faut les ôter et les transporter.

89°

Le marnage de la toiture au-dessus dudit lambris est composé de deux fermes, un tirant desquelles se trouve lié de deux étriers de fer pour empêcher que la serure qui est en yceluy, ne le fasse casser, les deux étriers ne sont pas suffisants actuellement, il faut en augmenter un troisième pour consolider la pièce qui est encore certaine et valable.

Plusieurs chevrons se trouvent pourris de même que les lattes et les arbalétriers trop faibles ce qui donne toutte la charge aux tirans, plusieurs chanlattes du côté de la cour extérieure qu'il faut rétablir à neuf en bon bois de chêne que l'on fera scier convenablement de même que celle du côté des Religieux, n'en ayant aucune du côté de la Cour intérieure sur trois faces, et celles sur la quatrième au-dessus des caves sont encor en partie pourries.

Il faut nécessairement les remplacer à neuf, il n'y a point de chanlattes du côté qui est vis à vis le moulin et le jardin n'étant pas nécessaire. Il faut remplacer des arbalétriers aux endroits où les anciens se trouvent trop faibles et non valables dans toutes les fermes d'assemblage des batimens au-dessus du logement de Mr l'Abbé ce qui cause la ruine des autres bois et des couvertures par le pliement des dits arbalétriers, pour les pannes au dessus seront encore de semblables bois afin que la pente des couvertures ne soit pas interrompue. Et pour les chanlattes à remplacer aux endroits ou les anciennes sont non valables et dans le pourtour de la Cour intérieure avec leurs goulots de même bois et des feuilles de fer blanc bien clouées sur les joints dicelles estimées grosses réparations avec le rétablissement des thuyaux de cheminées au dessus des dites toitures, y compris toutes les lattes pour la partie au dessus de la dite salle lambrissée dont la longueur est de 42 pieds et 45 pour la hauteur des deux pans de la toiture.

90°

Au grenier sur l'angle du bâtiment à côté du grand escalier, le plancher de la travure est baissé considérablement parce que les saumiers de dessous ne posent pas leur bout intérieur que sur un apparois fait en dalles de quartiers de chêne établis depuis sur la voûte de la cuisine en montant, laquelle voûte ayant fléchi lors de la construction a fait naître cet abaissement qui est intolérable ; les saumiers n'ayant pas de soutien suffisant, il faut en rétablir la construction en fournissant trois saumiers de bois de chêne neuf et un quatrième pour faire deux sablières de chacune trente pieds de longueur et de 14 à 16 pouces de grosseur équaris, que l'on posera du cens contraire aux anciens afin qu'ils puissent poser par chacun bouts dans les gros murs, ils en seront plus solides et mieux disposés pour la

cheminée, et la voûte de la cuisine en sera déchargée, cette partie de travure à changer sa disposition comme dit est contient 28 pieds de largeur sur 34 de longueur; refaire les embrèvemens des traffetaux, et le simple plancher par-dessus comme il est à présent et au surplus fournir les traffetaux et les planches qui seront nécessaire de cette même travure en simple plancher.

Rétablir les apparois qui pourront être dérangée avec les trous et les enduits des murs et blanchir

91°

La toiture au dessus du grenier susdit contient trente six pieds de longueur sur quarante cinq de hauteur pour les deux égouts, il faut la rétablir comme celles cy devant ditte, y fournissant des bois neufs au lieu et en place de ceux qui se trouvent pourris et endommagés, des chevrons et des lattes jusqu'à suffisance fournir aussy les tuilles neuves tant ordinaire que de faitières avec les mortiers et les ciments nécessaires avec les doux et façon de main d'œuvre, rétablir aussy les tuyaux de cheminées sur la dite toiture, faire les arêtiers semblables aux faitières.

92°

Dans tous les greniers susdits ne se trouvent aucun volets ny ferures aux fenêtres qui y donnent jour, sinon celle ou la dame Notta met ses grains auxquelles fenêtres, elle a fait mettre des jalousies de menuiserie même à la jerbière sur la Cour, lesquelles ne sont aucunement ferées ny attachées ; le surplus des autres fenêtres, il est nécessaire d'y mettre des volets de sapin chacun férés de deux bandes deux gonds doux et crampons au colet de chacune bande et un verouil ; il y en a quatorze.

Plus il y a encore quatre autres fenêtres aux mêmes greniers où il ne paroit pas à la pierre de taille qu'il y a ait jamais eu aucun volets ainsy néante à cet égard puisqu'ils n'ont pas été construits.

93°

Les six autres fenêtres au dessus de la salle lambrissée, les volets desquelles ne peuvent être férés à cause des bois du lambris qui sont en icelle, ce ne peut être que des volets simples avec deux petits verouillets à chacun pour les tenir fermés et empêcher l'entrée des pluies et des neiges.

Les autres cinq fenêtres, et la jerbière où la Dame Notta a fait mettre les jalousies de menuiserie avant ditte, resteront en place comme elles se trouvent actuellement.

94°

On observera en faisant les rétablissements des toitures de couper tous les bouts des chevrons qui outrepassent les allignements directs des chanlattes et des pilattes afin que le tout soit régulier à la vue, et de rafreichir totalement ceux qui se trouvent pourry au bord des goutieres.

95°

Pour rétablir tous les enduits et tous les couvres des murs intérieurs des appartements, avec les blanchiments à ce nécessaire.

96°

Sera faite une revue générale par un serurier et un menuisier, sur touttes les portes et les fenêtres de la dite maison pour les ajuster et les rendre faciles à êter ouverts et fermer, recouper tous les volets qui trainent sur leurs seuils et appuis, ce qui les déroquent totalement ce qui est une réparation locative comme provenant de leurs usages et mouvements continuel et journaillier de même que pour le remplacement des serures où il y en manquent et autres ferures détachées, attacher même les lambris et les boiseries des chambres qui se trouvent en partie détachée et hors de place.

97°

Etant à observer que pendant le règne de feu Monsieur l'Abbé de Lenoncourt il a été fait des boiseries considérables dans plusieurs chambres de la ditte maison abbatiale, tant au rez de chaussée qu'en son premier étage, ce qui fait une augmentation de propreté et une grande épargne sur la dépense des meubles dont lesdittes boiseries tiennent lieu de tapisseries.

Quand aux portes de chambre elles seront fêtes de chacun trois fiches d'un pied de haut et de quatre ecaires d'un pouce plus grande que le modèle d'une cerure a l'anglaise garnie de ses assortiments.

Les portes des chambres des hôtes et de la procure seront garnis de targetes propres et solides et doux nécessaires pour les chambranles. Les deux cerures de la procure seront à deux trous différents des autres avec deux boutons aux portes et clanches avec les assortiments.

V- Marché pour la construction de la charpente de l'aile sud du cloître[604]

Ce jourd'huy second Juillet mil sept cent soixante et un Bernard Vouistop et Thomas Philippot maitres charpentiers résidents à Hattonville et Hattonchatel se sont engagés envers le procureur de l'abbaye de St Mihiel de faire la charpente de la toicture des batimens qui se construit actuelement en la dite abbaye :

Savoir ladite charpente sera conforme au profil de la ferme posé par les desseins qui leur a été représenté, seront tenus d'écarir tous les bois qui ne le seront point de même que les chevrons, poser des planches sur les chevrons, élever la thuile creuse, la poser et faire les couvres partout où besoin sera, avec des moufletes en mortier sur les bordages.

Seront tenus les dits entrepreneurs de démolir la toiture, planchers, bois et mettre bas la thuile ainsi que les bois partout où besoin sera pour pouvoir élever le bâtiment commencé, feront trois noues au raccordement de l'ancien corps de logis qui ne seront que pour une ferme ; feront une croupe qui leur sera payé pour une ferme.

Seront tenus d'aller abatre dans les forests vingt cinq pieds d'arbres, les y écarir, écarder et charger.

Travailleront incessamment avec bon nombre suffisant de bons ouvriers sans discontinuation, en sorte que l'ouvrage sera fini pour la fin d'octobre qui sera reçu à dire d'experts à leurs frais.

Seront obligés de ranger la démolition en thuile et bois où il leur sera indiqué.

VI- Pièces concernant les travaux et procès avec Jean-Nicolas Chrétien[605]

1) Engagement de J.N.Chrétien et Jean Maire pour la construction de l'escalier de Ia bibliothèque

Ce jourdhuy dix neuf juillet Mil sept cent soixante-huit, marché a été fait entre le Sr Chrétien et Jean Etienne Maire tous deux entrepreneurs demeurans à St Mihiel, et le R.P.procureur de l'abbaye de St Mihiel par lequel les deux dits entrepreneurs se sont engagés solidairement l'un pour l'autre et un seul pour le tout de construire un escalier en la

604 Arch. dép. Meuse, 4 H 158
605 Arch. dép. Meuse, 4 H 65

place qui leur a été indiquée et selon le dessein et plan qui a été agréé aux clauses et conditions qui s'ensuivent :

Scavoir que lesdits entrepreneurs se sont obligés de fournir chaux, sable, pierre, pavé de la cage des pailliers sur voûte, murs de chifre, portes, plafonds, à la réserve des voitures des pierres et pavés, de garantir l'escalier pendant an et jour ensuite de la réception, en sorte que s'il venoit faute ou défaut au dit escalier, les dits entrepreneurs seront obligés de le rétablir à neuf à leurs frais pour le tout, de bien soutenir le plafond qui doit régner le long de la bibliothèque et le dit procureur s'est chargé de faire les voitures de pierre et pavé autant qu'il lui sera possible et selon l'occurrence des temps sans être obligé ou forcé d'envoyer ses voytures en les temps qu'elles seront occupées et le dit procureur s'est engagé de payer aux dits entrepreneurs vingt cinq louis d'or valant trente une livres de Lorraine dont le tiers restera jusqu'après la réception de l'ouvrage bien entendu que les dits entrepreneurs seront chargés de l'enduit, crépit, et blanchit des murs et contour de la cage dudit escalier, du ragréage, enfin de tous les ouvrages qui sont à faire audit escalier, le tout jusqu'à bien et à dire d'experts qui seront nommés par les dits entrepreneurs et procureurs avec frais desdits entepreneurs. Fait et passé les dits jours et an et ont signés.

Signé,

Jean Nicolas Chrétien

2) Etat des ouvrages qui restent à faire à la charge de l'entrepreneur tant à la cage de l'escaillier quaux pavé du grand coridor, fait en lozange, composé en vingt cinq parties, soutenus par des chênes en pavé

L'entrepreneur fera le parachef de tout les enduits crépis, ragraïement de massonnene dans la généralité de la cage dudit grand escaillier.

Après avoir vû et examiné le traité fait entre M. le procureur des Frères Bénédictins, et ledit Chrétien, pour la fourniture et taille enfin pose de la généralité des pavés en Iozanges du grand corridor de labaye, nous avons reconnu ce qui suit :

La chêne en pavé auprès du grand vitrau au couchant peut subsister, en tirant une ligne droite pour rejoindre les carraux en Iozanges, suivant lart, c'est à dire quil faut les lever et les appareiller de nouvau.

Le troisième morceau de pavé à l'entrée de la porte du petite escaillier est de nulle valeur, il faut le remplacer par un neuf.

Le 1er carré de pavé en losange sera donc levé et appareillé de nouvau, de même que reposé suivant l'art.

La deuxième chêne peut subsister en tirant une ligne droite comme il est dit pour la première.

Le second carré de pavé sera levé et appareillé de nouvau comme il est dit pour le premier.

Les chênes suivantes traversantes et de retour recevables.

Le troisième carré en pavé recevable à l'exception de trois demis lozange et de trois entièrre, les chênes tant de part que d'autre recevables.

Le 4eme carré en pavé de lozange recevable à lexception de deux losange, et deux demie, les chênes de la ditte partie recevable.

Le Sème carré en pavé recevable à l'exception de trois losange, et quatre demie à remplacer, les chênes dicelle partie recevable.

Le 6ème carré recevable à l'exception de deux losange et trois demie, les chênes recevables.

Le 7ème carré en pavé recevable à lexception de trois losange et trois demie, les chênes de cette partie recevable.

La 8ème partie en pavé recevable à lexception d'une losange, et d'une demie, les chênes recevable.

9ème partie en pavé recevable, à l'exception d'une losange et quatre demie, et un morceau de chêne à remettre en place d'un de nulle valeur.

Dixième carré en pavé à relever en sa totalité pour être de nouvau appareillé et reposé suivant lart, les chênes diceluy, recevable.

Onzième idem à relever comme Iarticle cy dessus, il faut aussy relever la chêne traversante pour ceux joignant les murs recevables.

Douzième carré en pavé à relever et apareiller comme ceux cy dessus, pour les chênes sont recevables.

Treizième partie en pavé à relever comme cy dessus, les chênes sont recevables.

Quatorze carré en pavé à relever comme cy dessus de même que la chêne traversante, les chênes régnant les murs recevable.

Quinze carré à relever comme il est dit cy devant, les chênes recevables.

Seizième carré à relever comme cy dessus et les chênes , en totalité de la dite partie.

Seize 17, 18, 19 partie en pavé à relever à lexception des chênes, outre ceux énoncés.

Vingtième carré recevable à lexception d'une losange, et deux demie, les chênes recevables.

Vingt un carré recevable, à l'exception d'une demie losange, les chênes reçus à lexception d'un morceau.

22^{ème}e carré et pavé recevable à lexception d'une losange et deux pavés de la chêne de cette partie à remplacer à neuf.

Vingt troisième carré recevable à l'exception d'une losange.

Vingt quatrième carré idem recevable.

Vingt cinq idem recevables à lexception de deux losange.

Tous les dits ouvrages à remettre au défit du traité et suivant lart, posé de nivau et bien [illisible] en mortier de chaux et en sable.

3) Mémoire des augmentations faites et fournies à l'escalier de Messieurs les Révérends pères Bénédictins de St Mihiel de ce qui excède le plan et dessin. Jean Nicolas Chrétien.

1°

Pour avoir continué le grand paillier au devant de la bibliothèque en fournitures et main d'œuvre, pose des pierres de taille, chaux, terres, sable, ensemble les ceintures et échaffaux.

2°

Pour avoir fait et construit une grande arcade faite en arrière versure de marselle sur l'entrée de l'escalier de même que la maçonnerie au dessus.

3°

Pour avoir fait le parachevé de la démolition de lescalier de Jean Maire en avoir fait le transport des pierres et décombres et même fait passer les sables.

4"

Pour avoir fait les escavations et transport des décombres des souterains dudit escalier, les avoir conduit dans la grande cour.

5°

Pour avoir fait l'ouverture dans le gros mur au dedans du souterain pour recevoir un jour sur le verger, de même que pour avoir fait et construit un jour dans le mur de chiffre de la première pour éclairer les souterains.

6°

Pour avoir rétablis le bout du mur qui doit servir de tambour pour éclairer l'étage souterain pour ce fournir chaux, terres de même que la main d'œuvre et tous les echaffaux nécessaires.

7

Pour avoir fait la demolition de deux socs qui se trouvoient trop bas et les avoir remis au niveau du paillier, rétablis et posés des autres.

8

Pour avoir démoli la porte de la bibliothèque pour en reconstruire une autre à neuf suivant le plan qui leur a été communiqué.

9°

Pour avoir fait la demolition de la porte qui donne sur le paillier pour aller aux latrines et en reconstruire une autre à neuf.

10°

Pour avoir taillé et creusé une pierre à l'ordre du Sr Boux procureur pour passer des fromages dans la cave de même que pour la conduite et pose.

11°

Pour avoir fait et fournis les pavés au dehors de la grille depuis la porte de la sacristie dans toute sa longueur et largeur comme le tout se contient dont on a été obligé de piquer la voûte pour poser les pavés.

12°

Pour avoir levés les pavé et cinq marches, les avoir reposés pour raccorder le niveau de la grande salle proche lescalier ou est la statue de Samson et fournis le mortier.

13°

Pour avoir retaié lescalier et transporté Samson dans le chapitre et par ordre du Sous prieur, pour ce avoir esté obligé d'aller chercher un bois de sapin dans la rue des tisserands appartenante à Bouvet.

14°

Pour avoir fait le transport d'une grosse pierre creuse du jardin du Sr Marin, l'avoir chargée et déchargée, mise en place dans la cuisine qu'on a été obligé d'incruster dans la croisée, nivelée une pierre à eau à côté et fait les incrustements pour loger les corps de plomb de la fontaine, à l'instant remis des pavés nécessaires pour reboucher le trou du puits et fontaine de même que du raccordement du pavé au contour.

15°

Pour avoir fait la démolition et réparation du canal au dessous de la cuisine et rétablis en pierres de taille après la fouille des terres, avoir fait l'incrustement dans une pierre pour recevoir le corps de la fontaine.

16°

Pour avoir fait un mur à neuf sous la dépense pour soutenir la voûte et pour poser le corps de la fontaine et conserver un vuide dans ce mur pour loger les corps avec deux angles faites avec les filleures pour recevoir un volet, avoir pareillement taillé posé un bassin en pierre de taille dans la dépense et un autre de l'autre coté.

17°

Pour avoir fait un regard en pierre de taille dans l'allée au devant de la cuisine avec la maçonnerie au dessous.

18°

Pour avoir fait et pratiqué une chambre au dessus du four de frère Denis, avoir fait les murs au contour et même la porte d'entrée ensemble deux angles en pierre de taille et un jour comme il se contient avec une armoire encrustée dans le mur, plafonné la même chambre en blanc a bourre dont fournis le sable de même que la taille pour une croisée que l'on m'a fait faire qui a resté sur place après avoir fait l'ouverture pour la poser dans le mur qui donne sur le pressoir que l'on a été obligé de la reboucher après le vuide fait comme ayant changé le dessein, avoir pareillement fait et démolis une porte pour la remplacer de l'autre côté, rebouché la brèche et refait faire l'autre pour poser la porte.

19°

Pour reboucher une porte dans la chambre du regent.

20°

Pour fait et construit un four dans l'apartement où réside Monsieur Basoche et avoir fournis trois cens de briques quarrées ensemble douze grands carreaux, le manteau, le sable fin de même que la couverture des tuyaux.

Pour fait Iaitté et posé des fourneaux servans de potager dans la maison de Monsieur Dufour dont j'ai fourni les sables.

22°

Pour avoir rétablis deux ceintres de feu et même leurs foyers dont j'ai taillé les chaines aux contours et fournis le sable.

23°

Pour avoir recoupé le plancher pour pouvoir le réparer en briques dans l'apartement de Monsieur Dufour et l'avoir repavé.

24°

Pour avoir rempiété les murs de la grande grange qui donne vers l'hôpital fait en ciment et fait vuider les égouts qui etoient pour pouvoir travailler.

25°

Pour avoir fait démolir un canal et le recosntruire à neuf proche la porte de la maison de Paul.

26°

Pour avoir fait la fonte de soixante pièces de chaux.

27°

Pour avoir fourni la quantité de six cens vingt blocs de pierres prises dans la carrière de Lavaux et conduit aux R.P. Bénédictins formans leur total trois mille cent quarante cinq pieds six pouces cubes mesure de Roi.

28°

Pour avoir fourni la quantité de vingt voitures de moilons prise à la carrière.

29°

Pour avoir fourni la quantité de vingt-sept barrottées de pierres provenantes des rebuts du pavé qui ont été employées dans une serre pour le frère Louis et au mur sous la dépense.

30°

Pour avoir fourni et [illisible] une semelle pour la porte de la cuisine.

31°

Pour avoir fait piquer le restant de la voûte de lescallier de Jean Maire et la plainte de la porte des latrines et rebouché la porte.

32°

Plus jay fait etayer la platebande du millieu du grand palier comme le mur se trouvoit trop faible et pas suffisant pour supporter le fardaux et être obligé de recourir aux etayemens.

33°

Plus avoir fait achever le remplissage de la croisée qui donne sur la grande allée en taille.

Plus avoir fait plusieurs plants et profils de la bibliothèque proposé ensemble des models et differens plants descalliers qui mont été commandé par Monsieur Labbé de St Leopold de Nancy étant a Luneville me priant de passer a St Mihiel pour prendre les mesures nécessaires pour travailler a ces projets ce luy ayant délivrés et remis lesdits plants et models sans en avoir été payé.

Exergue:

Jay payé 3 livres 2 pouces pour la banquette qui termine l'allé de la bibliothèque joignant les briques fourni une croisée estime par Sr Michel de plus deux chabots de chaux.

4) Procès des RP religieux contre JN Chrétien au sujet de la construction défectueuse de l'escalier de la bibliothèque, 20 juillet 1769

Par devant Vous Messieurs les Lieutenant Général, particulier, A Messieurs et Conseillers au Baillage Royal de St Mihiel,

Les prieur et Relligieux de l'abbaye de cette ville dessus dite

Contre

Jean Nicolas Chrétien se disant architecte demeurant en cette ville demandeur.

Disent les produisants que depuis longtemps ils font bâtir, employent beaucoup d'ouvriers, Chrétien est le premier avec lequel ils aient eu procès, difficulté; on verra dans le moment que l'injustice de Chrétien a donné l'être a celuy soumis a décision.

Chrétien s'est imaginé quil étoit devenu architecte, il est venu s'annoncer aux produisans, il s'est donné pour capable de construire un bel escalier. On lui en a demandé les preuves, il en a dressé le plan, il a promis merveille. On a eu la faiblesse de l'écouter et l'en croire, il y a eu traité avec luy le 19 Juillet de l'an dernier, par lequel il s'oblige de construire un escallier suivant le dessein et le plan agréé dans la place indiquée à cet effet; de fournir pierres, chaux, sable, de la cage, des pailliers sur voûte, murs de chiffre, portes plafonds à la reserve des voitures de pierre et de garantir l'escalier pendant an et jour à compter de la réception, en sorte que sil venoit faute ou deffaut au dit escalier, l'entrepreneur est obligé de le rétablir à neuf à ses frais pour le tout, il doit prendre toutes les précautions pour bien soutenir le plafond qui doit régner le long de la bibliothèque, il est chargé des enduits, crépis, blanchis, ragréage, enfin de tous les ouvrages à faire audit escalier jusqu'à bien et à dire d'experts, qui seront nommés aux frais dudit entrepreneur, le prix est fixé à vingt cinq Louis d'or.

Par un second traité du même jour, Chrétien s'est chargé de paver la grande allée depuis la porte grillée près la sacristie jusqu'à la fenêtre qui est au fond.

Le pavé doit être de pierre non gelisse bien joint fait en Iozanges soutenu par des chénés de pavés de distance en distance, les coulis pour joindre le pavé doivent être composés de chaux et de fin sable, il doit être posé sur bon mortier. L'entrepreneur doit fournir le pavé, la chaux, le fin sable, et celuy nécessaire pour le gros mortier. L'ouvrage doit être fait à dire d'experts qui seront nommés de part et d'autre aux frais de l'entrepreneur; le prix est fixé à cinquante Louis d'or.

Par un troisième traité du même jour 19e Juillet, les produisants ont laissé à Chrétien les carrières de Lavaux, de La Merveilleuse, de Labreha, gratuites et à la condition seulement de fournir au procureur de labaye par préférence à tous les autres, les pierres dont il auroit besoin sur les échantillons qui lui seraient fournis à raison de trois sols le pied cube.

Chrétien a construit un escallier, c'est un chef d'œuvre de mauvais gout, Chrétien l'a jugé lui même si peu solide quil a fait soutenir les plafonds par des barres de fer, quil a fait assurer le limon par des crochets de fer, il reste encore des ouvrages à faire.

Il a aussi fait paver la grande allée ; cet ouvrage est rempli de deffauts.

Sans parler du parachèvement ni de la réception de ces ouvrages. Chrétien a donné un mémoire de ses prétendus augmentations contenant trente-quatre articles et a fait assigner les produisans par esploit du dix Juin au payement de deux mille six cent vingt cinq livres quatorze sols pour plans prétendus levés, ouvrages et fournitures d'augmentation.

Les produisans se sont expliqués sur chacun des objets par leurs deffense du 17 Juin.

De cette multitude d'objets les uns sont sujets à décider promptement, les autres doivent être renvoyé à experts,

En s'expliquant sur la demande de Chrétien, les produisans ont dit d'abord qu'avant d'entamer la partie des prétendues augmentations, c'étoit un préalable d'examiner si Chrétien avoit satisfait à ses traités; de soumettre la construction de lescallier, du pavé, à la visite, examen reconnaissance d'experts, si à cet effet ils ont nommé de leur part Léopold Demangeot architecte.

Sur ces deux objets les experts auront a reconnaitre si les ouvrages sont fait conformément au plan et aux traités, si ces ouvrages sont solides, faits conformément aux règles de l'art, s'ils peuvent subsister, si ce n'est pas pour cacher le peu de solidité dans l'escallier, en reculer de quelques moments la chute que Chrétien a fait soutenir le plafond par des barres de fer, lier les limons par des agraffes et crochets de fer, quil a construit une espèce d'arc

boutant en dehors. La suite du bâtiment exige que ce mur en forme d'arc boutant soit demoly, si en le démolissant l'escallier tombe, panche ou pesche par quelques deffaut, le cas est prévu par le traité Chrétien doit reconstruire le tout à ses frais.

Quand même l'escallier pourroit soutenir l'état quil est Chrétien doit prendre à son compte tous les ouvrages en fer qui y ont été faits tant en fourniture que maindœuvre, c'est un objet à estimer de la part des experts, ceux-ci doivent aussi charger leur rapport des ouvrages qui restent à faire tels que sont les crépis, enduits, blanchis de la cage et autres quils appercevront.

Les produisans remettront volontiers aux experts les traités, mais au regard du plan de l'escallier, Chrétien pour exécuter ce chef d'œuvre en est demeuré saisi, c'est à lui à le représenter.

En entrant dans le détail des ouvrages d'augmentation contenu au mémoire de Chrétien,

Les produisans disent sur l'article premier que suivant le traité Chrétien est chargé de tous les palliers sur voûte, que par une clause particulière il est obligé de bien soutenir le plafond qui doit régner tout le long de la bibliothèque ; il a établi un plafond le long de cette bibliothèque en cela il a précisément exécuté son traité et cependant il ose repeter en augmentation quatre cent soixante-cinq livres. Les produisans qui ont pour eux deux clauses dans le traité; l'une générale pour tous les palliers, une particulière pour le plafond au-devant de tout la bibliothèque, seraient donc bien fondés à soutenir la radiation indéfinie du premier chef de demandes en augmentation, mais le père procureur convient que Chrétien lui ayant fait quelques représentations que le pallier continue tout le long de la bibliothèque, consommerait beaucoup de pierres il eut la complaisance de lui promettre en augmentation l'indemnité de la taille et de la pose de la pierre qui serait employée à la continuation de ce palier.

Le nommé Jean Maire avait précédemment élevé un escalier dans cette cage. Dès qu'il fut élevé, on apprend quil alloit écraser, tomber. Jean Maire se soumit à le démonter et sassocier avec Chrétien pour le rétablir. Le traité du 19 Juillet 1768 est au profit de l'un et de l'autre.

Chrétien répète deux-cents livres pour la démolition et reconstruction de la porte de la Bibliothèque. Chrétien qui ne demandoit que de l'ouvrage a tourmenté le père procureur pour changer cette porte, y en substituer une autre qui ne vaut pas la première. La nouvelle est un des ouvrages massifs et grossiers qui ne paroit pas avoir été tracé par un architecte.

En l'article 34, Chrétien répète deux cent quarante huit livres pour différents plans d'escalier et de profil de la bibliothèque. Les produisans se sont deffendus et se déffendent de ce chef de demande. Chrétien sans aucune réquisition de son propre mouvement dans intention d'attirer les produisans à un nouveau traité pour la construction de la bibliothèque, s'est avisé de dresser des plans de cette même bibliothèque; les produisans ne sont point obligé de lui payer ses amusements.

Sixième et dernier chef des demandes de Chrétien cest un payement de cent vingt livres pour le pavé de l'embrasement des quatorze croisées dont le grand corridor est éclairé.

Le grand corridor etoit ci devant pavé en briques, ainsi que le terrain qui répond aux embrasements des fenestres et qui fait partie du corridor, les produisans ont traité en gros avec Chrétien pour paver ce corridor en entier.

5) Visite, reconnaissance et estimation des ouvrages de Jean Nicolas Chrétien à l'abbaye.

Ce jourd'huy quinze décembre mil sept cent soixante-neuf, nous soussignés Léopold Demangeot et Pierre Vemeau architecte demeurant à Saint-Mihiel et Commercy, certifions qu'en vertu de la nomination faite par Messieurs les Rds Père procureur des Bénédictins de l'abbaye de St Mihiel, d'une part et le Sr Nicolas Chrétien architecte et Entrepreneur de Bâtiment demeurant audit St Mihiel, d'autre le dit Sr Mengeot nommé par les dits Srs Bénédictins et Vemeau par le dit Chrétien, par compromis passé entre les parties en datte du 13 décembre mil sept cent soixante neuf, Et près avoir prêté serment par devant Monsieur Jannot avocat à la Cour, résident audit St Mihiel de bien et fidèlement procéder à la visite, reconnaissance, estimation et toisé des ouvrages répétés par le dit Chrétien aux dits Srs Bénédictins, et le tout suivant et conformément la sentence rendue par Messieurs les Juges du bailliage Royal de la ditte ville, en date du 13 décembre ditte année de même que conformément au compromis passé entre les parties; lesquels pièces, traités, plan nous ont été mis en mains, lesdits plan non signé d'aucune partie En conséquence, nous avons procédé comme s'ensuit :

Avons reconnus et toisé quarante pieds carré de pavé taillé à la sonnerie en vingt trois blots.

L'entrepreneur ayant fait l'excavation et transport des décombres de l'emplacement des souterains de lescaillier, consistant à quinze toises et demy cube mesure de France.

Pour raison de la- percée du mur pour poser la grande porte de la bibliothèque, ecftaffaut, entrevallement du mur, ceintre pour poser la ditte porte.

Pour main d'œuvre de la taille de la même porte, ornée de base, pilastre, chapiteaux, architrave, frise et corniche, les clavaux portant leur arière vousure, St Antoine.

Pour raison de la taille et creusage d'une pierre pour passer des fromage, conduitte et pose dicelle.

Pour avoir levé et reposé cent quatre-vingt deux pieds de pavé compris trois marches; fourniture de la chaux et sable.

Pour avoir étayé lescaillier où est la figure de Sanson, pour la transposition de la dite figure, avoir aussy été chercher un sapin à la rue des Tixerants dans ladite ville de St Mihiel.

Pour avoir fait le transport d'une pierre creuse servant de réservoir, à la cuisine desdits Srs Bénédictins lavoir posé, fait les incrustements nécessaires, déposé le pavé de dessous, et reposé le dit pavé en racordement, avoir aussy taillé une pierre dairier et posé à côté de la ditte pierre creuse, avoir fait les incrustements pour poser le corps de la fontaine.

Pour avoir fait la démolition et réparation d'un canal au dessous de la cuisine, avoir fait l'incrustement dans une pierre pour recevoir le corps de la fontaine.

Pour avoir fait un mur au-dessous de la dépence, lequel consiste à six toises de france epesseur de deux pieds six pouces, fournis la chaux seulement et le fin sable, pour la taille de vingt-quatre pieds de raide d'angle pour former l'incrustement pour loger le corps de la fontaine, avoir aussy retaillé un petit bassin de pierre de taille à l'entrée du réfectoire de même aussy un autre bassin dans la dépence et les avoir posé nous estimons la toise à quatre livres dix sols attendu la sur épesseur, le pied deraide dangle à six sols l'un, pour chaux six livres pour sable fin, trente sols pour les echaffauts deux livres et enfin six livres, pour retaillage et pose des deux bassins.

Pour maindœuvre du regard en taille et massonnerie posé dans l'allée au-devant de la cuisine.

Pour avoir fait la construction des murs en massonnerie, les angles en taille, porte aussy en taille, le plafond en blan cabour d'une petite chambre au dessus du four desdits Srs

Bénédictins la ditte chambre éclairée aussy d'un petit jour avoir fait couverture pour une porte qui donne sur le pressoir, et le dessein étant changé iI a été aussy remassonné.

Avoir aussy remassonné une autre porte qui a été pareillement démolie, en pierre de taille, fait couverture en pierre de taille dans un autre endroit pour poser ycelle porte et enfin remassonné la brèche, ou étoit la ditte porte dans les dittes articles, cy dessus. Il y a sept toises trois quarts de massonnerie, mesure de france. Il y a trois toises deux tiers de plafond à quatre livres la toise fait quatorze livres treize sols. Il y a quarante-deux pieds de raide dangle, jambage de porte, croisée, couverte, apuis et armoire à la ditte chambre du frère dénis, enfin pour avoir remassonné la brèche disposée à poser une croisée sur ledit pressoir.

Pour avoir remassonné une porte, cest à dire louverture, à la chambre du Sr Regent pour fourniture de chaux et sable.

Pour avoir fait et construit un four dans la chambre à four de labaye il a fournis trois cens de brique, pour la voûte dudit four, plus d'onze grands canaux, pour latre dudit four, fournis la taille et taillé le mantau de la cheminée dudit four, dix pavés de taille pour le tuyau dévoyé à la dite cheminée du même four, avoir aussy fait et taillé lare qui porte la table dudit four, de même avoir fait la console de la dite cheminée qui porte le manteau, une petite armoire en taille à côté dudit four, avoir aussi construit une voûte en massonnerie qui porte lâtre dudit four, enfin fourni la chaux et le fin sable seulement.

Vu par nous les fournaux potager à la cuisine où appartement de M. Dufour, pour fourniture du fin sable, chaux et maindœuvre de la taille et aussy pose desdits potagers.

Pour avoir retaillé deux ceintres, defai les chênes en pierre de taille dans lesquelles il y a vingt-six pies de parment vû fourni le fin sable et la chaux de même démolis et reconstruit le dit foyer en brique.

Pour avoir démoli un vieux bout de plancher à la chambre entrant chez M.Dufour et avoir rétablis en brique de la longueur de douze pieds sur six enfin deux toise carrée.

Pour avoir rempiété en massonnerie le mur de la grande grange, joignant le pavé de Ihopital, de la longueur de dix-huit pieds où environ sur trois pieds de hauteur, fourni la chaux seulement.

Pour avoir démoli un canal proche la porte de vivier, founi le sable et la chaux et pour lavoir remassonné, évalué cette massonnerie à deux toises moins un quart mesure de France.

Le pavé au dehors de la grille, depuis la porte de la sacristie, dans toute sa longueur et largeur, consistant à deux cent cinquante pieds caré mesure de Roy pour pose d'icelui consistant à sept toises de France.

A l'égard de l'objet des madriers au nombre de trois :

Premier article répété par la requête employée du vingt-huit juillet mil sept cent soixante-neuf pour raison de la démolition de Iancien four, transport des déblais, rétablissement en massonnerie des brèches occasionnées par la démolition dudit ancien four.

L'entrepreneur nous ayant indiqué toutes les pierres de taille par Iuy fournie, déposése dans les cour et basse-cour de labbaye, de même que ceux employés à la construction de différents ouvrages, comme la porte et arrière voussure de Marseil, celle de la bibliothèque et enfin à différents ouvrages dans les bâtimens des Srs Bénédictins, nous aurions trouvé tant sur place quemployées la quantité de deux cent quarante et cinq blots y compris quatre blots que le nommé Harmant poseur a dit avoir souvenance davoir mis Iuy même dans les fondations des nouveaux ouvrages évalué à six pieds cube l'un enfin relevé et toisé tous les dits blots. Ils se sont trouvés montés à la quantité de quatorze cent un pied cube mesure de Roy, compris le déchet du pouce par chaque lie et joint de pierre taillée et posée.

Nous avons reconnu en outre une grande quantité de moilons provenant de peirre périe par la gelée de même qu'une quantité de blot qui ne sont plus en état de servir que pour moilons, dans l'intérieur de la terre où des batimens.

A l'égard du grand escaillier nous avons reconnu que le grand pallier supporté par des plattes bandes entaille les pierres pavés qui forme le dit palier, de même que les platte bandes ont pris charge dont il paroit des fractures, causée par laffaissement desdits ouvrages malgré les barres et agraffes en fer qui y sont incrustées, cedit palier ne peut subsister par la raison que le mur de cage où lesdittes plattes bandes prennent leur naissance se trouve trop faible, et non soutenus que par le restant d'un ancien mur qui .se-prend dans le corps du bâtiment commencé pour la bibliothèque, de même qu'un étrésillon de bois qui a été posé pour empêcher la poussée de la charge dudit palier, en conséquence il est indispensablement nécessaire de démolir le dit paillier, avant que de démolir le restant dudit ancien mur, de même que d'auter le dit étrésillon, pour à la suitte le

reconstruire, lors que les voûtes de la ditte bibliothèque seront faites, et par le moyen des poussées des voûtes ledit paillier sera pour subsister avec solidité et sans aucune crainte de périr quant au reste des ouvrages dudit escaillier et pavé de la cage se trouve solide et recevable. La continuation du grand paillier au-devant de la bibliothèque construit en pierre de taille formant lobjet de larticle premier du mémoire des répétitions de l'entrepreneur, avons reconnu que cette dite partie de paillier a en longueur dix pieds neuf pouces, sur neuf pieds huit pouces de largeur, posé sur platte bande et faux limon et ajoints couverts que nous avons estimé savoir cent trente pieds cube de pierre fournie par l'entrepreneur, compris les pilastres dudit ouvrage à raison de trois sols le pied cube comme il est porté par le traité des fournitures. Dans ledit ouvrage il y a deux cents quarante huit pieds six pouces de parment vu non compris les faux limons, et platte bandes de face et retour.

Par traité ledit Chrétien étoit obligé de construire des voûtes pour porter le paillier dudit grand escaillier, ce qu'il n'a point fait, mais en platte bandes et pavé en joint couvert. Cette façon luy vient plus coûteuse qu'en voûtes par la raison de la précaution des tailles qu'il a fallut appareiller tandis qu'il ne luy auroit fallu que des pavés en conséquence évaluation faite d'une partie à l'autre pour façon et fourniture, il n'y a rien à diminuer pour cet objet audit entrepreneur.

Par l'article deux du mémoire des répétitions de l'entrepreneur concernant la maindœuvre, et pose de l'arcade en arière versure de Marseil, de même que la massonnerie au dessus de la ditte arcade, cet article doit être regardé comme ouvrage d'augmentation par la raison que l'entrepreneur pouvoit faire la dernière rampe et pose des marches sans le secours de cette dite arcade et massonnerie, puisque les marches aujourd'huy porte encore sur le massive de l'ancien mur porté par l'ancienne arcade, jointe à celle de Marseil, en conséquence nous avons estimé la maindœuvre de la dite arière versure de Marseil, avec la massonnerie brutte, fourniture de la chaux et sable, de la massonnerie, ceintre nécessaire pour poser la dite arcade de même que la maindœuvre des echaffauts.

Par l'article 5 du mémoire de l'entrepreneur, II répète l'ouverture cest à dire la maindœuvre qui a été faite dans le gros mur au-devant du souterrain pour y construire un jour sur le verger de même que pour avoir fait et construit un jour dans le mur de chiffre de la première rampe, pour éclairer les souterrains ces dits articles ne sont n'y raportés au devis n'y plan nom plus que traité.

Par l'article 6, l'entrepreneur répète le prix du rétablissement d'un bout de mur qui doit servir de tambour pour éclairer les étaches souteraines de la bibliothèque fournir la chaux et maindœuvre des echaffauts est aussy augmentation...

Par l'article 7, l'entrepreneur répète le prix de la démolition de deux socs qui se sont trouvés trop bas posés lors de la construction du palier, les avoir reposé de niveau dudit pailly, retaillé et posé les pierres adjacentes au dit soc, ces objets sont aussy ouvrages d'augmentation, n'étant point reporté aux plan, devis n'y traité.

Par l'article 9, l'entrepreneur répète le prix de la démolition d'une porte qui donne sur le pailly pour aller aux latrines et avoir construit une autre à neuf en architecture, fourny la chaux et sable et aussy pour étayement cet article est aussy augmentation atendu que le plan ne porte point cette dite porte.

Par l'article 31, l'entrepreneur répète la maindœuve davoir fait piquer le restant de la voûte de lescaillier de Jean Maire et aussy la pleinte de la porte des latrines de même remassonner la dite porte ; cet article est aussy augmentation.

Par l'article 32, l'entrepreneur répète le prix des étayements de la platte bande de lescaillier.

Par l'article 33, l'entrepreneur répète le prix pour avoir fait achever le remplissage de la croisée qui donne sur la grande allée, cet ouvrage est aussy en augmentation.

Par l'article 2, du nombre des six ajoutés par le mémoire de l'entrepreneur, ledit entrepreneur répète le prix de la taille et pose de sept cent pieds carré de pavé posé dans la cage dudit escaillier, fourniture aussy de la moitié de la chaux employée à la pose des dits pavés; fourniture du fin sable, cet ouvrage n'étant reporté ny au plan devis, ny traité.

Par l'article 4, des six ajoutés pour augmentation, nous avons reconnu la taille de la porte en partie faite, savoir déraide.

VII- Visite et estimation de l'hôtel abbatial en 1791[606]

En vertu du serment par nous prêté le 27 Novembre de l'année dernière, par devant M. Maury président audit Directoire. Nous nous sommes transportés le dit jour dans ledit hôtel où étant nous avons reconnu qu'il étoit occupé par le Sieur Martin, Greffier en chef en la

606 Arch. dép. Meuse, Q 181

Maîtrise des Eaux et Forêts de ladite ville, qui nous a dit qu'il en jouissoit depuis le premier janvier 1766, par bail autentique et qu'il en payoit pour location deux cents quarante livres au cours de France annuellement.

Nous avons ensuite visité et examiné le dit hôtel et dépendances et avons reconnu ce qui suit,

Sçavoir;

Cet hôtel est construit dans la ville de St Mihiel Place dite de l'abbaïe sur laquelle est son entrée formée par un perron de dix marches avec ses limons et palier en pierre de taille et sa rampe d'appui en fer. L'étage souterrain contient deux caves, une petite et une grande dont la porte d'entrée est établie sous le perron au devant de la face dudit hôtel. La face de ce bâtiment sur la dite place de l'abaïe a six toises quatre pieds de longueur sur cinq toises un pied de profondeur. Son rez de chaussée est distribué en quatre chambres, une cuisine, un poêle ensuite, partagé en deux parties par une cloison faite en planches de sapin et au milieu, un vestibule entre les deux premières chambres d'entrée et la dite cuisine.

Ce vestibule est pavé dans toute son étendue et contient dans son intérieur un grand escalier de cinq rampes, le tout en pierre de taille, garni de quatre autres rampes d'appui en fer chantourné, de bon gout et proprement façonnées.

Le Bel Etage de la première partie de ce bâtiment ne contient que quatre chambres de même construction que celles de son rez de chaussée, avec un grenier sous la tuile le tout en bon état.

L'autre partie dudit bâtiment au dessus de la cuisine et du poêle qui lui est contigû, n'a pour tout étage qu'un grenier aussy sous la tuile, dans lequel le locataire nous a dit avoir fait construire à ses frais une petite chambre de domestique.

A la suite dudit bâtiment est construite la salle où l'on tient les plaids annaux, elle a cinq toises de longueur sur quatre de largeur avec une cheminée simple, planchéiée haut et bas et éclairée de trois grands jours. Jardins.

Latrines.

Remises et écuries.

VIII-Projet de division en plusieurs lots de la maison abbatiale[607]

Les bâtiments et jardins peuvent être divisés dans leur longueur par une rue de trente pieds et largeur prenant à l'extrémité du quartier destiné aux casernes, et se terminant au pré faisant verger sur quatre-vingt-dix-huit toises de longueur.

Dans la largeur il peut être ouvert quatre rues de traverses.

Cette grande rue traversera la grande façade par le mileu de la cour actuelle; à cet effet la démolition du bâtiment de la terrasse et de l'escalier attenant sera faite de fond en comble, ainsi que celle d'une partie des écuries en avant de la grande cour.

De cette division naissent les parties suivantes, distinctes et séparées par lots, au moien de quelques ouvrages à faire; et qui seront mentionnés ci après pour chacune d'elles, à l'effet de les rendre indépendantes l'une de l'autre.

№ 1.

Dans l'aile au midy de la maison ci devant abbatiale seront placées les maisons d'arrest du district, et des criminels réunies; ayant au milieu d'elles un logement de geôlier avec les cours et jardins attenants. Au-dessus du rez de chaussée est une espèce d'entresol servant de grenier qui donne la possibilité d'augmenter la détention pour quarante personnes au moins.

Au-dessus dans un bel étage se trouve placée une bibliothèque complète fort bien décorée et faisant un morceau digne d'être conservé. Çette bibliothèque comprend toute-la longueur du bâtiment.

Les ouvrages nécessaires pour les différentes chambres de détention des criminels sont adjugés, ainsi que les murs de cours en dépendant. Les ouvrages relatifs à la maison d'arrêt du District le seront sans doute à mesure du besoin qu'on en aura.

№ 2.

La partie de la grande façade répondant aux maisons d'arrest contient au rez de chaussée un emplacement convenable aux séances du tribunal criminel du département et du tribunal de district.

Le premier seroit composé d'un prétoire, d'une chambre du Conseil, du greffe, du Bureau du Commissaire et d'une chambre destinée aux jurés.

[607] Arch. dép. Meuse, Q 181

Le second seroit composé d'un prétoir, d'une chambre du Conseil, d'un greffe, du Bureau du Commissaire et d'un vestibule dans lequel il seroit possible d'avoir un retranchement destiné à un vestiere.

Au dessus de l'emplacement des deux tribunaux seroit placé dans un bel étage les bureaux du District administratif; la distribution actuelle offre un corridor au milieu et sur les cotés des chambres dont on ferait des bureaux.

On voit que les №1 et 2 renferment cinq établissements publics dans une même masse de bâtiments qui n'est pas fort étendu comme on peut en juger par le plan qui est ci-joint.

Pour effectuer la démolition de la façade dans le passage de la grande rue, il sera posé tous les étayements nécessaires pour soutenir les poutres, murs, planchers et combles au moment de la démolition; et pour parvenir à reconstruire d'allignement avec la grande rue un nouveau pignon élevé de fond en comble, son épaisseur sera de deux pieds et demie dans la hauteur du soubassement, cette épaisseur sera de deux pieds dans les étages au dessus jusqu'au plancher du grenier, et enfin de dix huit pouces pour sa pointe au droit des combles. Ce pignon sera au surplus soutenu et appuyé par quatre pilastres sur la rue dont deux en prolongement des murs de façade, et deux autres également espacés entre les deux premiers; ces pilastres auront deux pieds et demi de largeur sur deux pieds en saillie du nu du mur; ils seront élevés d'aplomb dans la hauteur du soubassement, et en talus d'un demi pouce par pied de hauteur depuis le haut du soubassement jusqu'à leur sommet au comble du bâtiment, ils seront au surplus exécutés en pierre de taille.

№ 3.

Dans le bâtiment qui est au bout de la cour sur le ruisseau, on trouve la facilité de loger la Gendarmerie Nationale quand même elle seroit composée de deux brigades.

Les distributions actuelles, les greniers et les écuries se prêtent à cet établissement qui seroit d'autant plus avantageusement placé qu'il seroit auprès des maisons d'Arrest et du Tribunal, où son service l'appelle fréquemment; il y aurait sans doute des ouvrages à exécuter, et dont on pourra s'occuper quand les circonstances l'exigeront. Les frais de démolition pour l'ouverture de la rue et ceux de reconstruction des deux pignons à élever de fond en comble pour clore les bâtiments de la nouvelle rue sont estimés.

№ 4.

Le Collège est aujourd'hui établi dans le bâtiment attenant l'église.

La situation de St Mihiel est telle que cette maison d'Education paraît devoir être augmentée, en conséquence on est d'avis qu'on ne doit pas disposer en ce moment du bâtiment m.n.o.p. qui peut se joindre au collège et qu'on ferait bien de lui réunir par la suite. Cet établissement aurait à son pourtour les cours et jardins convenables.

№ 5.

La partie qui composera le 5ème lot de division de la maison abbatiale de St Mihiel aura la portion de l'aile du coté du collège depuis l'allignement du mur de la grande façade jusqu'à l'arc doubleau terminant la partie du collège, laissant audit collège deux croisées sur sa cour dont la longueur donne vers l'église. 1 Joignant la grande façade, l'acquéreur bouchera en maçonnerie la grande arcade et l'ouverture sur l'escalier au rez de chaussée, il bouchera également de fond en comble toutes communications entre ses bâtiments et ceux qui dépendent du №6, le tout à frais communs avec l'acquéreur des bâtiments n° 6. Dans le cas où l'acquéreur dudit №6 l'aurait prévenu et aurait fait construire les maçonneries pour boucher les susdites ouvertures et communication il sera tenu de lui en rembourser moitié des frais attendu l'intérêt égal qu'ont les deux acquéreurs à la fermeture de toutes ces ouvertures et communications.

Joignant le collège, l'arc doubleau dans le corridor et toutes autres communications entre les bâtiments du №5 et ceux qui sont réservés au Collège seront également bouchés en maçonnerie de fond en comble et à frais commun avec le collège.

Il y aura en avant, une cour sur la grande Rue, et un jardin dans le préau vers l'église, observant que le bout du jardin vers la grande façade soit terminé à vingt pieds de distance de la ditte façade pour la liberté des jours appartenant au 6ème lot.

L'acquéreur de ce 6ème lot partagera avec l'acquéreur du 5ème les frais du mur destiné à être mitoyen entre leurs cour et jardin.

L'acquéreur du présent lot attirera sur lui-même les aux tombantes des combles qui lui appartiennent au moyen des dispositions qu'il fera et des noues qu'il établira à son compte pour faire tomber ses eaux sur son propre terrain.

№ 6.

L'autre partie de la grande façade contre laquelle aboutit le №5 forme le 6ème lot de division de la Maison ci-devant abbatiale de St Mihiel. Le bâtiment s'étend depuis la grande Rue jusqu'au dernier pilastre faisant arrière corps avant le pavillon de l'extrémité de

ladite façade. A cette dernière extrémité de la longueur, le mur de séparation entre la grande pièce qui appartiendrait au №6 et le petit vestibule long qui appartiendrait au N°7 sera prolongé dans le préau attenant l'église jusqu'au mur de clôture du collège.

La partie de ce mur comprise dans la largeur du bâtiment sera exhaussée de fond en comble et sur une épaisseur convenable afin de séparer les dépendances des 6ème et 7ème lots.

L'acquéreur du №6 partagera avec l'acquéreur du №5, les frais de construction des murs de cour et jardin destinés à être mitoyens entre eux.

A l'autre extrémité sur la grande Rue il sera construit par l'acquéreur et à ses frais un pignon pour clore le №6 sur la Rue, sur toute la hauteur du bâtiment de fond en comble.

L'épaisseur de ce pignon sera de deux pieds et demi dans la hauteur du soubassement, cette épaisseur sera de deux pieds dans les étages au dessus jusqu'au plancher du grenier, et enfin de dix huit pouces pour sa pointe au droit des combles. Ce pignon sera au surplus soutenu et appuyé par quatre pilastres sur la Rue dont deux en prolongement des murs de façade et deux autres également espacés entre les deux premiers; ces pilastres auront deux pieds et demi de largeur sur deux pieds en saillie du nu du mur, ils seront élevés d'aplomb dans la hauteur du soubassement, et en talus d'un demi pouce par pied et hauteur depuis le haut du soubassement jusqu'à leur sommet. Ils seront au surplus exécutés en pierre de taille.

Ce mur et pignon sera exécuté en même temps que le pareil du côté opposé qui sera fait aux frais du Domaine. L'acquéreur du 6ème lot attirera sur lui-même les eaux tombantes des combles qui lui appartiennent au moyen des dispositions qu'il fera et des noues qu'il établira à son compte pour faire tomber sesdittes eaux sur son propre terrain.

№ 7.

Le pavillon en saillie à l'extrémité de la grande façade tenant à l'église avec le petit vestibule en arrière corps destiné à servir d'entrée à cette partie de bâtiment formera le 7ème lot, avec la portion du préau joignant l'église, pour lui servir de jardin.

Cette partie de bâtiment et ses dépendances sont limités par le № 6 au moyen des murs de séparation de bâtiments et jardins, ils sont aussi bornés par le collège et par l'église.

L'acquéreur du 7ème lot attirera sur lui-même les eaux tombantes des combles qui lui appartiennent au moyen des dispositions qu'il fera et des noues qu'il établira à son compte pour faire tomber ses eaux sur son propre terrein.

№ 8.

Une portion de jardin verger et potager forme le 8ème lot de la maison cidevant abbatiale.

L'acquéreur suivra les allignements de la grande Rue et des deux rues de traverses qui auront chacune vingt pieds de largeur pour la clôture de son terrein qu'il sera tenu de faire en bâtiments ou en murs. Il sera aussi tenu de construire un petit pont de bois marqué au plan 8.9 à l'extrémité de la nouvelle rue de traverse. Ce pont aura huit pieds d'ouverture, douze pieds entre les garde fous, sera composé de dix pieux pour les deux culées et ailes, vannages et planches au derrière.

№ 9.

Une portion de jardin potager et verger forme le 9ème lot de division de la maison ci devant abbatiale de St Mihiel.

L'acquéreur suivra les alignements de la grande Rue et des deux rues de traverses de vingt pieds de largeur chacune pour la clôture de ce terrein quil sera tenu de faire en bâtiments ou en mur, observant de former une place vis à vis la grande façade ainsi qu'il est marqué au plan. L'acquéreur sera aussi tenu de construire un petit pont de bois marqué au plan 13.9 à l'extrémité de la nouvelle rue de traverse.

[№ 10 à 14. Portions de jardins potagers et verger.]

№ 15.

Attenant la maison d'Arrest en dedans de la cour, est un petit terrein qu'il est à désirer que l'on vende, en obligeant de mettre en bâtiment au moins moitié de sa longueur pour plus grande sûreté de la détention des criminels. Il ne sera rien réclamé pour raison d'addossement de bâtiment audit mur de clôture de la maison de détention. L'acquéreur sera tenu de suivre l'alignement fixé par la nouvelle grande Rue qui aura trente pieds de largeur, et ne pourra au surplus élever plus haut qu'il n'est le mur auquel ses bâtiments seront adossés.

№ 16.

A l'autre extrémité de la même aile attenant la maison d'arrest destinée au district, est un pareil terrain, qu'il est à désirer que l'on mette en vente, avec l'obligation de construire des bâtiments au moins sur moitié de sa Iongueur.

L'acquéreur sera tenu de suivre l'alignement de la grande Rue dont la largeur sera de 30 pieds, et celui de la Rue de traverse dont la largeur sera de vingt pieds. Il ne pourra élever plus haut qu'il n'est, le mur auquel ses bâtiments seront adossés.

La grange des dixmes, le jardin au derrière, et le terrain à prendre en avant pour former l'alignement de la nouvelle Rue du Collège, sur vingt pieds de largeur forment le 17ème lot de division de la Maison ci-devant abbatiale de St Mihiel.

L'acquéreur suivra le nouvel alignement en avant de la dite grange, et fermera le terrain de murs ou de bâtiments.

I- Description du palais abbatial de Saint-Avold en 1787

Extraits de l'état des lieux fait au palais abbatial en 1787 pour la succession de l'abbé de La Galazière[608]

L'an 1787, le 27 juin et jours suivants

Nous Jean-Baptiste Chardon, architecte et bourgeois de Metz, expert nommé par M. Louis René Marchal, économe général et bénéficier vacant à la nomination du roi, Nicolas Robin, ingénieur des ponts et chaussées et inspecteur particulier des bâtiments et usines du domaine du roi de département de Saint-Avold, résidant à Faulquemont, experts nommés par messire Antoine de Chaumont marquis de La Galaizière, conseiller d'Etat et intendant d'Alsace, seul héritier de feu M. l'abbé de La Galaizière, abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Avold, ordre de Saint-Benoît ; et Nicolas Guisler, architecte et bourgeois de Metz, expert nommé par MM les prieurs et religieux de la dite abbaye, en qualité d'anciens fermiers généraux de la manse abbatiale de la même abbaye, Ayant lu l'arrêt du Conseil du roi en date du 8 janvier 1786, et des actes réciproquement signifiés par les parties de notre prestation de serment en l'hôtel et entre les mains de monsieur François Paul Nicolas Antoine, conseiller du roi, lieutenant général au bailliage royal de Boulay, commissaire en cette part, aux fins de procéder à la visite et estimation des réparations qui sont à faire aux églises, maisons, fermes, bâtiments, terres et biens dépendant de la manse abbatiale de la dite abbaye de Saint-Avold ; ensemble à la visite des ornements, livres, linges dont la succession dudit feu abbé de Chaumont de La Galaizière peut être atténuée.

608 Arch. dép. Moselle, H 332

La suite du document sur les maisons seigneuriales et certains chœurs d'église paroissiale a été omis dans cette transcription.

Nous experts susdits pour nous conformer à l'édit du mois de décembre 1691 rappelé dans l'arrêt susdit, l'article 10 dudit édit porte que les experts seront tenus de faire mention dans leur rapport du temps auquel ils estiment que les dites réfections et ruines seront estimées, des causes qui ont donné lieu, de la nécessité ou inutilité des bâtiments et églises à réparer, et de priser et estimer les réfections et réparation pour leur rapport ou être ordonné ce qu'il appartiendra.

En conséquence de ce nous avons invité les parties intéressées de nous remettre les procès-verbaux de visite dressés au moi de septembre 1763 ; temps auquel feu M de La Galaizière abbé a pris possession de ladite abbaye. MM les prieurs et religieux nous ont remis le procès-verbal de visite de la maison seigneuriale de Portecelet en date du 21 septembre 1763 et un extrait de celle de la maison seigneurial de Boustroff du 30 septembre de la même année certifié conforme à l'original par dom Georges, procureur de l'abbaye en l'année 1765. M. le procureur actuel de ladite abbaye nous ayant déclaré qu'ayant fait les recherches et n'ayant pas pu trouver les procès-verbaux des autres bâtiments, nous ayant donné lecture de la transaction et partage des manses faite entre l'abbé et les religieux de ladite abbaye qui désignent les biens et bâtiments dépendant de ladite manse abbatiale et comme le sieur Robin, un des experts a fait ladite visite en 1763 et a gardé les minutes des procès-verbaux qui ont été dressés, nous nous en sommes servis pour renseignements et nous y avons opéré comme s'ensuit :

Savoir :

Logement du quartier abbatial

La cour d'entrée est commune entre la manse abbatiale et la manse conventuelle.

La porte d'entrée du côté de la ville établie dans un mur de pierre de taille et orné de pilastres avec refend sur les fossés, il y a des pierres calcinées à remplacer, arracher tous les herbages, ôter la mouse et en rejointoyer le tout en mortier de ciment.

Le dessus du mur est couvert par une toiture d'ardoises qu'il faut parcourir pour la remettre en état, remplacer les lattes pourries et les ardoises.

La porte d'entrée à fer deux battants en menuiserie d'assemblage à panneaux, peint d'un petit gris, les bois sont pourris par le bas, il faut remplacer les deux montants, la traverse inférieure et le panneaux d'en-bas et tous les bois attaqués de pourriture, en y replaçant ls anciennes ferrures après qu'elles auront été remises en état.

Il y a aussi un crochet pour arrêter ce battant ouvert, de deux buttoirs et une borne qui est garnie de trois bandes de fer, l'une manque étant cassée et les deux autres buttoirs à remplacer et les fortifier comme l'autre où il faudra resceller en plomb celle de la première.

Cette cour est pavée de moellons dont certains usés à relever sur 90 toises carrées.

Corps de logis composé du rez-de-chaussée, du premier étage et grenier au-dessus.

Ce bâtiment a en longueur 15 toises 2 pieds et 32 pieds 6 pouces hors d'œuvre.

Le mur de face du côté de la cour est en pierre avec une corniche d'entablement, il faut resceller les clefs des croisées et rejointoyer le soubassement en remettant des ardoises dans les joins ouverts.

Le mur du côté du jardin à recrépir dans les parties dégradées et notamment le mur de renforcement et resserrer les clés et lézardes et blanchir.

La porte d'entrée a son châssis en pierre de taille de 4 pieds de largeur, sur 9 pieds de hauteur, garnies de deux battants en menuiserie de panneaux et parquets par le bas, lesdits battants ont été réparés mais il y a quelques planches éclatées de peu de conséquence qu'il faut réparer en mastic et y passer couches à l'huile de blanc de Céruse. La ferrure consiste à quatre fortes pentures, deux verrous à ressorts et deux ferrures à gâches. Au-dessus de ladite porte, il y a une fenêtre à petit bois de 8 carreaux arrêtés par des pattes. Au devant de ladite porte, il y a une marche. Au bout de cette porte est un vestibule qui prend toute la profondeur du bâtiment, son rez-de-chaussée est pavé en carreaux de pierre de taille dure, il faut remplacer ceux défectueux et le mettre en plat. Le dessus est plafonné pour la partie de devant et l'autre sur le derrière est planchée.

Cave

L'entrée de la cave est placée dans le vestibule précédent sous l'escalier qui conduit au premier étage. En haut de l'escalier de cave est une petite pièce formée de lattis de chêne ferrés de deux pentures à gonds et une clenche, en état. L'escalier est composé de 10 marches en pierres de taille de 3 pieds et 7 pouces, en état. Au bas de cet escalier est un passage pour communiquer à la cour.

Un soupirail sur châssis de pierre de taille armé de barreaux couvert en partie par la marche de la porte d'entrée.

Le bas n'est point pavé, le dessus est voûté. Dans ce passage, dans l'épaisseur du mur, il y a une armoire avec volet en menuiserie ferré de deux pentures à gonds, une clenche, un crampon, un cadenas qui doit servir à la ferrure avec le crochet.

La porte d'entrée de la cave a son châssis cintré par le dessus, garnie de deux battants en planches de sapin, attachés par des barres, ferrés de 4 pentures à gonds, un bras de fer, une ferrure et un anneau. Au bout de cette porte, est la première cave qui occupe le dessous de la salle, aérée par trois soupiraux dont deux sont armés chacun de deux barreaux.

Le rez-de-chaussée est sujet à être rempli d'eau. Pour remédier à cet inconvénient, on a formé un petit puits pour ramasser les eaux et ensuite les jeter dehors par le moyen d'une pompe qui est établie dans ledit puis, à réparer la poignée et la remettre en état avec le cheneau pour porter les eaux au dehors.

2e cave

La porte d'entrée de cette cave est dans la précédente. Le châssis en pierre de taille à deux battants ferrés chacun de deux pentures, un bras de fer ave ferrure, les battants manquent.

Un soupirail armé de deux barreaux, à réparer la maçonnerie et de la porte du fond à crépir. Le bas en terre est fort humide.

Dans cette cave il y a des séparations formées de 8 planches, 2 poteaux et 2 bras pour poser les fruits. Deux cours de gites pour poser les tonneaux posés sur des traverses.

3e cave :

De cette cave, on communique dans une autre. Le châssis de la porte est en pierre de taille. Il n'y a point de battant et ne paraît point y en avoir jamais eu. Il paraît que cette porte a été ouverte depuis la construction du mur. Il y a un soupirail, le châssis en pierre de taille. Le bas est en terre. Le dessus est voûté. Il y a sept séparations pour poser des fruits, établies sur 27 planches posées sur des poteaux et traverses.

Au bout de ce vestibbule, à côté du garde-manger, il y a une porte en châssis de pierre de taille qui donne sur le jardin.

Cuisine

Avant d'entrer dans la cuisine, il y a un passage séparé de l'office par une clôture de planches avec une petite vitre dans le milieu. La porte d'entrée a son châssis en pierre de

taille avec un battant en plancher de chêne. Ladite porte est fermée de deux pentures à gonds avec ferrures et une clenche. De ce passage on communique à la cuisine par une arcade en pierre de taille sous la porte. Le pavé est en pierre de taille dure. Le foyer est en brique. Le dessus de cette cuisine est plafonné en lambris tombé. Cette cuisine est éclairée par deux croisées sur petits bois.

Salle à manger

La salle à manger a deux portes d'entrée sur le vestibule. Au-dessus de ces deux portes sont deux attiques avec tableaux. Dans le mur en face, il y a deux autres portes, semblables aux précédentes avec tableaux au-dessus. Dans le mur de la face de devant, il y a deux croisées à petits bois, pareilles à celles de la cuisine. Dans la face du côté du jardin, il y a deux portes vitrées à petit bois avec panneaux de menuiserie dans le bas. Le dessus est plafonné. Un fourneau de fonte de trois pieds six pouces de hauteur pour environ quinze pouces de diamètre.

Salle de compagnie

De la salle précédente on communique dans une salle de compagnie par une porte décrite ci-dessus. Il y a un tableau au-dessus.

Il y a deux croisées avec embrasement. Le trumeau entre ces deux croisées est en boiserie. Le dessus est plafonné. Au pourtour des murs, il y a une boiserie à hauteur d'appui. Une cheminée en pierre de taille.

Chambre à coucher

A la suite de la salle de compagnie.

La porte qui donne dans la salle de compagnie est pareille à celle qui lui est opposée avec tableau dans l'attique tant du côté de ladite salle que dans la chambre. La boiserie à hauteur d'appuy est en menuiserie et serrurerie de pareille construction qu'en la salle précédente. Une cheminée en pierre de taille et garniture en plâtre.

Garde-robe

A côté de cette chambre, il y a une garde-robe.

La porte sur la chambre précédente est en panneaux de menuiserie avec attique sur le dessus, orné d'un tableau.

1er étage

L'escalier pour accéder au premier étage est placé dans le vestibule d'entrée, formé de deux rangées de bois avec marches massives, avec une rampe d'appuye en serrurerie.

Le dessus est plafonné. La fenêtre à petit bois est dépareillée.

Chambre au-dessus de l'office

La porte en menuiserie avec chambranle et embrasement, ferrés de deux fiches, deux targettes, une ferrure et une clenche.

Le plancher est en sapin Le dessus est plafonné. La croisée est de même construction que la précédente.

Chambre qui prend jour sur le jardin.

La porte est pareille à la précédente. Le dessus est plafonné. Cette chambre est boisée à hauteur d'appuy.

La fenêtre est pareille à la précédente. Les embrasements sont en menuiserie.

Une autre petite fenêtre qui donne sur l'église grillée et garnie d'une petite vitre en plomb ferrée de deux fiches et une targette.

La cheminée de cette chambre a son jambage en plâtre marbré, la garniture est ornée d'un tableau dans le milieu,

Passage au-dessus de la cuisine qui fait passer dans la chambre à enfumer le lard.

La porte est semblable aux précédentes excepté qu'il n'y a qu'une clenche.

Au rez-de-chaussée est une aire de ciment.

Deux croisées pareilles aux précédentes.

Chambre au lard

La porte en menuiserie ferrée de deux pentures à gonds.

Le rez-de-chaussée est une aire de ciment.

Chambre au-dessus de la salle à manger

La porte est pareille à celle de l'autre chambre.

Les deux croisées de pareille construction que les précédentes.

La cheminée de cette chambre est en pierre de taille avec monture et garniture en plâtre pour le dessus.

Deux petits volets qui sont attachés après lea jambage, ferrés de deux pentures et une clenche et verrou.

Chambre à la suite de la précédente

La porte et les deux croisées sont pareilles aux précédentes.

Une cheminée pareille à la précédente.

Cabinet

Ce cabinet prend son entrée sur la chambre précédente.

La porte est de pareille construction que la précédente. La croisée est à petit bois sans guichet en dedans.

2e cabinet

La porte est pareille à la précédente.

La croisée est pareille à la précédente.

Appartement sur le jardin

Au bout de la première rampe d'escalier du premier étage.

Une porte qui communique à un second escalier avec deux petites rampes et huit marches massives.

La porte est ferrée de deux fiches, une serrure, une clenche et un crochet.

Au bout de cet escalier est un vestibule. Le vestibule est éclairé par une croisée en menuiserie à quatre châssis bien ferrés.

Au bout de ce vestibule est un petit passage qui sert pour communiquer de la première chambre sur le jardin.

De ce passage on communique sur la galerie par une porte vitrée pour le haut, les vitres en plomb attachées après quatre vergettes.

A la suite de ce passage était un espèce de garde-robe séparé du précédent par une cloison de planches, plâtré d'un côté.

Cette garde-robe a été changée par le sieur Moraux, locataire, qui en a formé une salle.

Salon sur le jardin

La porte de la garde-robe sur le salon est en planches de chênes attachées par des barres , ferrées de pentures à gonds et une clenche.

Les deux portes vitrées sont pareilles à celles d'en-bas.

Les volets sont pareils à ceux d'en-bas.

Sur le salon, il y a une porte qui communique avec la seconde chambre, en menuiserie ferrée de deux fiches, deux targettes, une serrure et un crochet. L'on a supprimé le mur uù est cette porte suivant ce qui est mentionné ci-dessus.

Une autre porte qui donne dans le cabinet masquée en maçonnerie : supprimée.

Au bout de ce salon est un passage pour communiquer à une garde-robe : supprimé.

Le châssis en pierre de taille et un battant : supprimés

Une porte vitrée avec vitres en petit bois pareille à celle de la première garde-robe.

Garde-robe que le fermier actuel a converti en grenier en supprimant la cloison entre la grande garde-robe.

La porte est en sapin ferrée de pentures à gonds, un verrou eet une serrure. Le fermier actuel y a ajouté un cadenas.

La fenêtre à deux châssis mobiles et vitres en plomb.

Dans le mur du côté du salon, il y a un châssis de porte masqué dans lequel on a posé des tablettes.

2e garde-robe

A la suite de la précédente est une seconde garde-robe séparée par une cloison plâtrée d'un côté : supprimé par le fermier actuel.

La porte est en sapin avec pentures et une serrure : idem

Galerie

A la face de derrière de 38 pieds de longueur sur 3 pieds, 3 pouces de largeur garnie d'une balustre, supportée par trois consoles de fer.

La plancher est recouvert d'une aire de plâtre.

Au bout de cette galerie sont les latrines formant un petit bâtiment saillant en dehors du bâtiment.

Dans la toiture de la face de devant il y a trois lucarnes à châssis en pierre de taille garnie chacune d'une vitre à petits bois.

Le fermier actuel a posé trois autres petites lucarnes à châssis de bois et rhabillées en ardoises.

Les serrures sont de deux fiches et une targette à chacune.

Sur le derrière il y a une fenêtre sans volet. Le fermier a fait poser à la face de derrière trois lucarnes rhabillées en esselins. A la fin de son bail, il doit remettre les chapes en leur premier état ou les faire rhabillées en ardoises

A la face de devant, il y a un chéneau en fer blanc qui renvoie les eaux à cinq corps pendants.

Sur le derrière il y a aussi un chéneau excepté à la place de la galerie où il n'y a rien.

Il y a quatre corps pendants dont l'un jette ses eaux dans les latrines.

La toiture au-dessus de ladite galerie est en esselins.

La noue entre l'église est en plomb sur sept pieds de longueur, deux pieds de largeur et 22 pieds en fer blanc

II- Journaliers de dépenses de 1754 à 1764[609]

Etat abrégé tiré des journaliers et des comptes faits avec les ouvriers de la dépense de l'église et des tours de l'abbaye de St Avold

1754

Par traité du 11 mars 1754, la tour servant de portail à l'église à été laissée pour le prix 35 000 livres cours de Lorraine dont le R.P abbé D. Jos Baudinot était chargé de la moitié du prix ce qui fait une somme de 27 096 livres de France, dont moitié fait 13548 livres

Les religieux ont retenu sur leur moitié par accord fait par les experts de Metz, une somme de 1 200 livres de Lorraine et se sont chargés de faire les surplus de ce que les entrepreneurs n'avaient point exécuté des conditions du traité ; ces douze cent livres font de France 929 livres qu'il faut ôter de la moitié. Ainsi les religieux ne doivent rapporter ici en dépense que 12 619 livres.

On rapporte ici toutes les dépenses couvertes en argent de France parce que tous les emprunts ont été faits en cette espèce.

10 août 1755

Autorisation de commencer les travaux de l'abbaye selon les plans qui nous été présentés et les corrections y apposées, fait en l'abbaye Notre Dame de Mouzon

Pour l'augmentation faite en hauteur, à la tour, la face intérieure du coté de l'église, les fondations des collatéraux, au-dessous des amorces et des murailles faites par les entrepreneurs, 8 697 livres de Lorraine ce qui fait de France 6 734 L. par compte soldé et quittance du 24 oct. 1755.

Les mêmes entrepreneurs ont fait à la toise, les fondations à neuf de toute l'église, le canal en pierre de taille qui traverse toute l'église, reçoit les eaux du cloître, les portes dans le ruisseau en dehors et la démolition des anciennes. La dépense a monté à la somme de 21 176 livres, compte et quittance par du 5 mai 1755 ce qui fait de France 16 394 L.

On a achepté des mêmes entrepreneurs les meubles, outils, cordages, bois et pierres pour une somme de 492 livres, ce qui fait de France 350 L.

Pour la fonte de la grosse cloche et deux petites on a achepté 550 livres de rosette à 28 sols de France la livre, les frais de transport 36 livres, pour matière de cloche achetée de notre

609 Copie microfilmée des papiers Haxo, Arch. mun. Saint-Avold

R.P de Longeville à 24 sols de France, la livre, il y en avait 195 livres, pour étain pris à Francfort, sur le prix de 42 florins le quintal, payé 189 livres, pour l'accord fait avec les fondeurs, pour les manœuvres, et fournitures, 16 louis, le tout une somme de 1 617 livres (de France). Il y a eu environ 300 livres de matière (de reste).

11 octobre 1755

Ouvrage fait à l'intérieur et l'extérieur de l'église à coté de la tour tant en maçonnerie en pierre de taille et suivant les toisés qui en ont été faits.

Parements vus de pierre et grosse maçonnerie pierre de taille en architecture

15 marches de pierres dures posées dans l'escalier qui monte au dessus de la tribune qui sont en augmentation

Mars 1756

Etat des ouvrages exécutés à la face intérieure de l'église adossée à la tour

Démolition des fondations et des murs supérieurs. Terrassement- démolition des voûtes de brique au bout du cloître et fourniture de pierre. Couverture en ardoise plomb globe et croix.

Vitraux crampons crochet et autres fers employés dans les piliers de pierres cramponnées

Journalier des dépenses pour l'église et pour tout ce qui peut y avoir rapport, qui commence au mois d'avril 1757

9 avril

Le révérend procureur a payé 61 livres pour les tailleurs de pierres qui ont commencé l'église.

22 avril

donné 38 livres aux ouvriers qui abattent les arbres du site de Kefdelb ; cinq gros [...]610

23 avril

payé 3 livres un manouvrier moyennant un petit [...]

payé 25 livres, N. Ringdel pour la pierre qu'il a taillé jusqu'aujourd'hui,

610 Nom illisible

payé 25 livres, Martin Ro tailleur de pierres

1757

1er mai

j'ai payé Jean Favre et son fils 13 livres

Antoine Schénige, manœuvre 7 livres

Jacob Fosto 5 livres

Herberg Less (ou Len) et fils 11 livres

François Dour 7 livres

Nicolas Hesse 8 livres

Jean Borman 9 livres

Antoine Collin 12 livres

Dominique Ordres 5 livres

André Dour, maçon 10 livres

Martin Lisle 21 livres

Jean Martin 16 livres

Jolas 20 livres

les deux frères Alfatur 30 livres

Buch, voiturier 72 livres

Hesse, voiturier 59 livres

pour des outils, pioches et hayes 26 livres

Grenadier, tailleur de pierre 28 livres

Louis Lavigne 40 livres

Joseph Beinsdal 35 livres

Victor tailleur de pierres 39 livres

Joseph Jacquot 37 livres

Antoine Serona 32 livres

les deux frères Bloms 55 livres

Kayser le vieux 32 livres

Carrieurs Payé la bande de Martin Antoine pour les pierres qu'il a fournies jusqu'au 1er mai 368 livres

y compris les 197 livres qu'il avait eu du R. procureur.

Payé Antoine Collin pour des journées de démolition 16 livres

8 mai

donné au voiturier de Valmont, pour les pierres du premiers fourneaux qu'il a conduit à Dourdal pour la chaux 19 livres

Au chaufournier pour deux fourneaux 48 livres

Pour le bois d'un fourneau à Dourdal 32 livres

pour des planches de sapins 42 livres

10 mai

Beinsdal 13 livres

les deux frères Bloms 25 livres

au carrier de Diding pour 35 marches de pierres 88 livres

4 juin

paye à la semaine des même entrepreneurs

9 juin

donné à un bouquillon de Porcelette pour 7 cordes de bois 3 livres

18 juin

rembours aux sculpteurs pour le grand papier mis blanc, grandes feuilles qui sert à dessiner en grand les pierres des stalles qu'ils ont fait venir et payé 10 livres

3 juillet

J'ai payé à différents particuliers de Hombourg et de St Avold, pour des arbres chênes qui ont servi à faire des planches et des madriers pour les cintres et les échafauds

10 juillet

payé le lenternier pour la conduite des eaux à l'église neuve l,5 livres

16 juillet

j'ai compté avec les arracheurs de pierres dures tant sur les terres de Weneck que sur le ban de Valmont, ils ont fourni 115 voitures à 10 sols 59 livres 10s

27 novembre

j'ai payé Olivier Bunchard, charpentier pour la charpente de la sacristie avec l'augmentation de 117 livres pour les journées qu'ils ont employé tant au bois qu'à la maison pour le sciage de madriers et [...][611] 155 livres

4 décembre

j'ai payé pour une voiture qui a conduit du bois à Sarrebruck pour les sculpteurs.

24 décembre

le serrurier a apporté le fer de quatre vitraux sur nos greniers

29 décembre

compté avec les cloutiers pour tout ce qu'ils avaient fourni pour le bâtiment jusqu'à aujourd'hui 89 livres

1758

4 février

j'ai dépensé pour le voyage des montagnes allant achetter des bois planches et madriers

31 livres

Le serrurier a apporté le fer d'un des vitraux de la nef 346 livres

J'ai payé LaVigne appareilleur jusqu'au 1er Avril auquel j'ai donné 6 Louis. Le grain qu'il a eu et qui était au nombre de 4 quartes trois buchets ne lui a été compté qu'un louis ; le surplus pour gratification à cause de son assiduité et de son attention 186 livres

611 illisible

Payé Jean Bormann et son compagnon pour le restant des arbres de charpente qu'il met en bois de cordes et deux livres de la part du R P procureur pour des ouvrages de la maison.

12 livres

Le dernier jour de mars, j'ai payé pour les corps pendants et chenaux de la sacristie neuve

231 livres

Les couvreurs ont fourni jusqu'aujourd'hui suivant le billet de F. Louis, la quantité de deux milliers de lattes pour mettre sous les ardoises et 6 500 de [illisible]

Donné 100 livres à deux laboureurs de Valmont par un fermier de Weneck pour les arbres de bâtiments qu'ils ont menés et que le P. procureur a mis sur mon état

100 livres

1759

Registre des comptes faits avec les ouvriers de l'église qui commence au 24 mai 1759

24 Mai

payé les sieurs Delong de Sarguemines pour l'ouvrage qu'ils ont fait depuis le 17 avril dernier, débit de bois 114 livres

Compté avec J Klein, carrieur : Gaspard Rehé, Gaspard Heyvibro, André Dour, Joseph Alsacien, Jean Sarre, Nicolas Rouy, Nicolas Schuchbach, François Bollender, Hans Sater, Dominique, Jean Malin, Obriot, Gaspard Barbillon, Schmit de Valmont, George Antoine, Antoine Lalouette, Louis Colin,

Du 24 mai à septembre sont payés les carrieurs, voituriers et scieurs en long

23 septembre

j'ai compté avec Michel Keyser et Joseph Reingtald de société pour la taille en rapprochant tous les toisés faits jusqu'aujourd'hui ; ils ont pour leur compte 3 073 pieds de taille à 2,3 sols l'un ; ils ont trois chapiteaux sur les pilastres du chœur à 5 petits écus l'un. Dans la nef, ils ont trois chapiteaux sur colonnes entiers et le chapiteau du gros pilier évalué à sept chapiteaux de 5 petit écus l'un, ils ont 4 bases entières à 9 livres l'une, ils ont un tailloir d'augmentation à 1 petit écu, de plus 57 jambages de vitraux du chœur à 24 sols l'un.

1759

La dépense de 1759 pendant la campagne dans laquelle comme dans toutes les autres campagnes sont compris les deux appareilleurs, les porteurs, les maçons, manouvriers, tailleurs de pierre, voituriers, carrieurs, pierre de taille, moellons, chaux sable tuilliers, garçon menuisiers, outils, clous, lattes et essis, mais non compris, les traités qui ont un article particulier cette dépense monte à la somme de 7 027 livres (de France)

Etat des comptes faits avec le serrurier Pierre Husson, suivant mémoires, quittances et liasses que je réduis ici en argent de France

Compte du 27 02 1758 346 livres = 268 francs

Compte du 30 08 1758 1966 livres = 1522 francs

Compte du 15 01 1759 161 livres = 125 francs

Compte du 30 08 1759 2601 livres = 2013 francs

Compte du 30 09 1761 2228 livres = 1723 francs

Compte du 29 10 1762 41 livres = 728 francs

Compte du 30 03 1764 3240 livres = 2508 francs

Compte du 07 01 1765 2554 livres + 10 louis = 1977 francs

Compte du 02 09 1766 583 francs

Compte du 1767 1442 francs

Pour la fourniture qu'il a faite en l'année 1767 et 68, il a reçu la somme de 1 442 livres de France

Compte du 08 03 1769 1595 livres soit 1234 francs

La tour de l'église de St Avold a coûté aux religieux 19 353 fr

Elle a coûté à l'abbé 15 548 fr

total 34 902 Fr

Don Haxo a délivré en sus pour la construction de l'église entre 1757 et jusqu'en 1768, tant aux maçons qu'aux serruriers et charpentiers, et pour les plombs et autres fournitures 149 934 fr

ce qui fait au total avec la tour 169 328 L Fr

non compris ce qu'a donné l'abbé D Mougcnot

Les dépenses qu'a faites D Mougenot n'y sont pas comprises, elles montent à la somme de :

Don Haxo a trouvé dans le coffre 44 903 fr

Il a emprunté 83 200 Fr

surquoy il a remboursé 29 000 fr

par conséquent il est redevable sur emprunt de 54 200 fr

qui ajouté à ce qui était dans le coffre fait 99 103 fr

Par conséquent il a pris sur la manse des religieux 70 224 fr

de ce qu'il a employé pendant 14 ans pour la bâtisse de l'église et de la tour, ainsi il a eu de bons.

I- Description de l'église en 1715[612]

Nous avons trouvé que le grand portail de l'église, qui répond à la basse-cour de l'abbaye, menace d'une ruine prochaine, les pierres ne se soutenant plus par aucune liaison de maçonnerie tomberaient actuellement si elles n'étaient soutenues par un bois ; pour le réparer il faut une nouvelle taille d'une pierre qui ne soit point gélisse et qui résiste à l'injure des temps ; une pierre de la même nature s'emploiera à la réparation de toutes les arches suivantes. Il faut faire un jour de pierre de taille au-dessus du dit portail pour éclairer l'église de ce côté là qui ne l'est pas suffisamment.

L'escalier de l'entrée du même portail doit être nécessairement rétabli à neuf à cause que les marches en sont toutes brisées.

La tour de l'église doit être rempiettée depuis la première retraite qui est environ à quatre pieds au-dessus du rez de chaussée jusqu'à la retraite au dessus qui est au niveau du terre-plein, et il faut que ce rempiettement soit fait en pierre de taille seulement du côté qui fait face à la basse-cour des religieux.

Il est aussi nécessaire de rempietter du même côté qui fait face à la basse-cour des religieux le collatéral qui est à gauche en entrant à l'église par le portail de cette tour.

Il est aussi nécessaire de rétablir en nouvelles pierres de tailles les trois arcs doubleaux de la tour dont les pierres ont été calcinées par un incendie arrivé en 1684 et de rétablir aussi deux croisées de la tour au plus haut étage, jusqu'où le feu avait tellement gagné que toute la charpente réduite en cendres en fit fondre les cloches.

612 Arch. dép. Moselle, 18 J 213

Il faut remettre à tous les étages de la tour des madriers et plusieurs autres pièces de bois pour rétablir les planchers des mêmes étages de la manière qu'ils étaient avant l'incendie afin d'y monter et descendre sans danger.

Trois piliers de la même église soutenant la nef et les collatéraux ayant été aussi fort endommagés par le même incendie, il est nécessaire de les rétablir, mais particulièrement celui qui est à gauche en entrant par la basse-cour des religieux, lequel est calciné à un tel point qu'il est entre ouvert de tout côté, de telle sorte qu'il ne peut se soutenir encore long-temps.

L'un des deux autres piliers qui est celui qu'on a déjà cerclé de fer, n'ayant pas été bien rétabli, demande encore qu'on le répare de nouveau afin de lui rendre la même solidité qu'il avait auparavant pour le soutien de la nef de son collatéral.

Il faut réparer l'Eglise dans toute sa longueur depuis le bas jusqu'au degré du sanctuaire en abaissant le pavé d'un pied pour augmenter d'une quatrième marche celle qui monte au chœur et au sanctuaire et il faut observer que les morceaux du vieux pavé qui peuvent servir au nouveau ne seront pas négligés et seront conservés pour être employés à cet usage et au surplus ce qu'il en faudra sera de la même nature que le degré du sanctuaire.

Il est nécessaire de recrépir tout le collatéral droit en entrant et d'y fouetter du mortier dans les ouvertures qu'on y voit en plusieurs endroits de la voûte. La même chose est nécessaire en quelques endroits de l'autre collatéral.

Ce que nous avons certifié véritable au dit Bouzonville le jour et an susdit, 15 juin 1715.

II- Devis pour l'orgue (1717)[613]

Une orgue qui est un huit pieds à trois claviers, positif & écho, posé dans l'église de l'abbaye de Bouzonville, ordre de Saint-Benoît, dans la Lorraine allemande, à trois Lieuës de Sarloüis & à sept de Metz ; les experts sont monsieur Evrard, très-habile organiste de la paroisse de Thionveille à sept lieuës de distance, plus le reverand père dom Gabriel Briffaut, sous-prieur dudit lieu, & organiste ; ils m'ont donné une gratification pour marque

613 MOUCHEREL Christophe, *Mémoire instructif pour faire les devis, desseins, plans, marchez & reception des orgues, où l'on verra comment les facteurs d'orgues & les traitans doivent se regler & stipuler pour éviter les contestations & procès qui pourroient survenir*, Rodez, reproduit dans DUFOURCQ Norbert, *Le livre de l'orgue français, 1589-1789*, 5 vol., tome I Les sources, Paris, Picard, 1971, pp.614-645

de leur entière satisfaction, comme on peut le voir dans le certificat, reçu le premier Avril 1717.

J'ay colé un billet sur le portevent de cette orgue ; les Lutiers mettent bien leur nom dans un violon, qui est un petit instrument, en comparaison d'une orgue, & presque dans les bons clavessins le nom du facteur y est.

Ce n'étoit pas tant par raport à moi, que pour faire plaisir au R. P. Prieur, pour que l'on sçache qu'il l'avoit fait faire sous son prieuré ; car toutes les personnes qui font faire des ouvrages distinguez du commun, sont ravis, mais avec justice, d'y faire mettre leurs armes, & ceux qui n'en ont point y mettent leur nom ; & sans être sollicité dudit père prieur, étant un religieux d'une grande probité, je conçu le billet en ces termes : Cette orgue que voici a été faite par Cristophe Moucherel, tourneur et menuisier, sans jamais avoir appris, pour la première de sa vie, sous dom Philippe Loumon, prieur pour lors de cette maison, le premier avril 1717.

Cette orgue fit bien des bruits dans Metz, & c'est pourquoi, je vais faire un petit récit de la manière que je l'entrepris, car l'on disoit que j'étois bien hardi & bien téméraire d'entreprendre un huit pieds, sans avoir jamais fait aucune orgue que de petites bagatelles. Monsieur Legros, très habile facteur d'orgues, élève de monsieur Thiery, père de celui qui vit présentement, en étoit le plus surpris, & par jalousie, comme c'est l'ordinaire des ouvriers, & particulièrement ceux de cet art, & quoique nous soyons compere et bon ami, écrivit une lettre au père prieur de Bouzonville, qu'il étoit étonné d'apprendre qu'il s'étoit laissé surprendre par une personne aussi incapable qu'étoit ledit Moucherel, pour faire faire une orgue dans leur église, qu'il n'avoit jamais appris à en faire, & qu'il seroit trompé, n'étant qu'un tourneur;, facteur de flute comme je n'étois connu du père prieur que par un religieux nomme dom Charles de la Haye, que j'avois connu à Toul & qui me produisit à lui pour raccommoder leur vieille orgue & m'avoit fait passer pour un très-habile facteur, qui avoit appris à Paris ; il est vrai que je m'étois perfectionné à Paris, comme on le verra par la suite, à la facture des flutes. Le père prieur & l'organiste me proposerent donc au lieu de raccommoder leur vieille orgue, d'en faire une neuve de huit pieds, disant que les tuyaux de la vieille orgue serviroient pour le positif, ne voulant pas ementir ce bon religieux, je l'entrepris avec l'esperance de l'aide de Dieu ; comme c'est un instrument qui est en usage pour celebrer son office divin avec plus de solemnité, suivant Vitruve et monsieur Ollier, ancien curé de Saint-Sulpice, & supérieur dudit séminaire à Paris, qui la compare dans son livre des Lettres spirituelles, à la Sainte Trinité, aux anges & saints du Paradis qui chantent

la sainte musique : le psalmiste dit, Laudare Dominum in Cordis & Organo ; ainsi sur l'esperance que j'eû, & que j'aurai toûjours dans tous mes travaux ; j'entrepris cette orgue sur le devis de l'organiste qui étoit un religieux, car je ne sçavois pas seulement le nom des jeux ; je ne me fondois sur ce que je sçavois la menuiserie, & que je faisois toute sorte d'instruments à vent, & que j'en joüois un peu de tous, sçachant même un peu de musique, ayant l'oreille déjà faite aux accords de tous ces instruments, que je pourrois facilement accorder l'orgue, qu'il ne s'agissoit que de sçavoir la partition que je me ferois montrer & connoitre le clavier, que je pourrois faire des flutes d'étain & de plomb aussi bonnes que ceux je faisois de bois, y ayant même plus de sujettion, & que j'avois déjà fait plusieurs petites orgues à manivelle très-bonnes, qu'il n'y avoit qu'à multiplier en grosseur, longueur & largeur & connoissant particulièrement plusieurs organistes, qui me feroient le plaisir de me laisser prendre des mesures sur leur orgue ; de plus, comme j'étois ami avec Mr le gros, j'allois souvent chez lui, & le voyoit travailler & ses ouvriers, sur tout le sieur Valentin, son neveu, très-habile, frère de celui qui demeure chez le sieur Lespine, facteur à Toulouse, qui me fit le plaisir de me donner le clef du diapason qu'il dessina avec la pointe de son couteau sur une pierre, je me la mis bien dans l'idée, & me rappellai tout ce que j'avois vû faire chez monsieur Legros, n'y ayant cependant pas fait grande attention dans le tems, ne croyant pas que mon genie seroit capable d'entreprendre un ouvrage si grand & si difficile, dont Vitruve le nomme le plus grand et le plus armonieux de tous les instrumens de musique.

Je me remis donc en mémoire tout ce que j'avois vû ; en sorte que j'entrepris ladite orgue. Le père prieur, comme j'ai dit ci-devant, ayant reçû une lettre, soit disant, de mon incapacité par laquelle il marquoit aussi que le reverend père dom Trotot, religieux benedictin de Saint-Arnoul de Metz, ancien & habile organiste, lui feroit connoitre mon inabilité & qu'il donneroit les moyens de faire casser le marché ; ledit père prieur s'étant donc transporté à Metz, fut voir ce religieux, qui lui dit que monsieur Legros étoit un jaloux, qu'il voudroit être le seul dans le pays, & que personne ne succeda à lui que ses enfants, qu'il me connoissoit, que j'étois un jeune homme adroit, & qu'il y avoit six semaines que je travaillois à force de trois ouvriers, qu'il avoit été plusieurs fois chez moi, que je m'y prenis fort bien, qu'il s'y connoissoit, pour avoir fait fair, quand il étoit prieur, plusieurs orgues à monsieur Legros, où il avoit examiné la manière de travail, & qu'il m'aideroit en tout ce qu'il pourroit par raport à lui & à d'autres raisons légitimes, & sur tout en considération de mon père, avec qui il avoit été très intime ami dans son bas âge, étant

natif de Toul, & qu'il falloit faciliter les jeunes gens à qui l'on connoissoit du genie ; sur le discours de ce religieux, le père prieur ne vit point le sieur Legros, mais vient chez moi, & me montra la lettre qui lui avoit écrit, je la lu, & lui remit, en lui disant que si je me voulois venger de cette lettre, que je pourrois le faire en la retenant, mais que j'en laissois la vengeance à Dieu, laquelle j'ai eu, comme on le verra ci-après ; je lui fit voir mes ouvrages qui étoient avancez, tant des saumiers que du buffet, au sujet duquel mes maitres menuisiers m'intenterent un proces que je gagnai avec dépens, disant que je n'étois que maître tourneur dans cette ville ; j'assurai donc de nouveau le père prieur qu'il ne risquoit rien, puisqu'il m'avançoit point d'argent, & qu'il ne me devoit donner cinq cent livres qu'après avoir fait joüer le positif, où je faisois un cromorgne neuf et la montre, les tuyaux de la vieille orgue servoient, & qu'il ne valloit rien, s'il s'ensuivroit de-là que la grande orgue ne vaudroit aussi rien, & qu'il seroit en droit de casser son marché, demander des dommages & interêts qui lui seroient accordez de droit ; il connu ma droiture, & me fait mille offres de service, me disant que si je trouvois mieux mon compte à finir cette orgue dans leur monastère, qu'il me nourriroit avec tous mes ouvriers gratis, que je n'avois qu'à y aller incessament, & qu'il avoit un beau chantier de bois de menuiserie, que j'en prendrois pour achever, & que nous nous accomoderions bien ; je fis conduire tous mes ouvrages dans ledit monastère, & y finit ladite orgue à leur contentement.

III- Description de l'abbaye en 1792[614]

1. La maison abbatiale

L'on entre au dit bâtiment par un passage formé pour son entrée d'une grande porte-cochère, pratiquée sous et dans le bâtiment de la ci-devant mense abbatiale, le dit bâtiment d'une assez bonne construction, renfermant en lui plusieurs appartements destinés pour le service de la troupe et d'un casernement dans lequel il pourra être pratiqué un corps-de-garde, logement des ouvriers du régiment et autres : le dit bâtiment susceptible de quelques réparations qui ne sont que purement locatives ; il est aussi à observer qu'il est encore entre les mains et la jouissance de deux années de bail par le sieur Steinmetz Batiste vieux. A côté de ce bâtiment se trouve et au long un petit jardin susceptible de recevoir des

614 Reproduit dans DICOP Nicolas, *Bouzonville et son abbaye, la belle histoire d'une abbaye lorraine*, Metz, éditions Le Lorrain, 1978, pp. 171-173

plantations et nouvelles constructions d'écuries d'une part la rue, d'autre la première cour. Ensuite à côté la grange aux dîmes de la mense abbatiale qui peut contenir environ 150 milles de foin et au long du petit jardin est une écurie où il se trouve déjà des chevaux placés par le détachement actuel, a son entrée par un passage dans la grange.

2. La maison conventuelle

Bâtiments dépendant de la ci-devant mense conventuelle. Au bout de ces écuries et grange aux dîmes, était un hallier que la Municipalité a déjà provisoirement converti en écurie. De la première cour s'offre l'entrée de l'Eglise qui est d'une construction gothique et qui est occupée provisoirement et destinée pour paroisse de la ville de Bouzonville d'après l'arrêté du district du département. Elle a sa principale entrée sur le dortoir ou péristyle et une autre sur cette extérieure cour.

La Municipalité de Bouzonville espère et demande que cette Eglise lui soit accordée pour paroisse vu qu'elle n'en a pas dans l'endroit.

A côté de cette église est l'entrée du cloître ou péristyle, qui procure communication à gauche en entrant dans la ci-devant procure ; s'ensuit ensuite le péristyle éclairé par quatre grandes croisées ou vitraux jusqu'à la grille ; ensuite au long à l'occident sont les appartements destinés cy-précédemment aux étrangers ; au long desquels est un escalier qui donne sa montée aux entresols, cachots et lieu du premier étage de cette partie.

La partie en retour offre des logements aussi aux étrangers avec la salle d'hôte et la cuisine commune, tous prenant jour au nord sur la campagne et au bas la rivière de Nied, après quoi il est un autre escalier pour communiquer aux appartements supérieurs de cette partie. A côté duquel est le réfectoire prenant jour au nord et orient faisant aile en retour du précédent, au long duquel est le chapitre, tous deux bien voûtés et boisés et en bon état, se trouve aussi un passage pour aller au jardin appelé communément plate-forme et alors la sacristie avec un escalier tant pour descendre aux caves et monter aux appartements supérieurs de cette partie.

Tous les partis d'orient, nord et occident, pour leurs souterrains sont construits par des voûtes et caves très fortes et très vastes, dans lesquels sont des fours et boulangeries pour la fabrication du pain, qui pourra servir pour les troupes. Le rez-de-chaussée fixé par des dortoirs, qui renferme un préau dit dortoir voûté avec pilastres d'ordre dorique suivant qu'ils seront rapportés à la levée des plans.

Le premier étage renferme une bibliothèque assez vaste adossée contre le mur de l'église et au bout de laquelle est deux petits cabinets ; le surplus construit par trois grands et vastes corridors qui donnent communication et entrée aux appartements et cellules des ci-devant moines. Au dessus desquels sont des greniers ou gotelets couverts en partie en tuiles plates, ardoises en mauvais état ; tous appartements passablement conditionnés et suivant qu'il est rapporté aux plans.

Basse-Cour

A côté de la procure est le passage qui donne entrée et sortie aux basses-cours ; à gauche à la partie méridionale sont des écuries voûtées au bas desquelles sont deux petites chambres dont l'une est aussi voûtée. A côté de cette dernière écurie en est une autre non voûtée, mais pratiquée en écurie tout récemment ; et au long de la susdite est une serre propre à en former une aussi ; à bout du bâtiment est une petite aile ou avant-corps, destiné ci-précédemment pour un jardinier, entre lequel est un colombier au bas et un mur de clôture, propre à recevoir haussement, pour former écurie à double rangée de chevaux, si suffisamment il y en a ; est un colombier au long d'icelui en mauvais état, une grange qui se trouve à la partie du Nord qui peut contenir environ 82 milliers de foin, tout en suivant cette aile deux écuries nouvellement formées et même les officiers municipaux ont fait faire des ouvrages provisoires pour passé 500 livres qu'il paraît juste qu'il leur soit remboursé par l'administration de la Guerre.

Autre bâtiment dit celui des filles

Ce bâtiment que la Municipalité a provisoirement destiné d'après la délibération du district pour loger le curé de cette ville, d'un beau logement avec de vastes écuries et granges, le bâtiment faisant deux ailes, d'une belle et bonne bâtisse, à son entrée d'une cour séparée des autres par un mur de clôture.

Visite faite des bâtiments, le soussigné fit alors sa reconnaissance des jardins et estime que le jardin fruitier pourrait être vendu au compte de la nation et que le surplus resterait pour être destiné pour former des casernes qu'on demande qu'il pourrait former avec facilité en employant les bâtiments destinés à icelui et constatés par la levée des plans et par l'administration de la guerre, suivant qu'il le jugera convenable et statuerait à cet effet ; en conséquence de quoi et vu possibilité de former un établissement de cavalerie, qu'on ne pourra cependant renfermer des logements pour loger un régiment au grand complet, seulement et environ les deux tiers du régiment, même moitié compris l'état-major ;

possibilité reconnu nous rapportons ci-bas les distances des matériaux pour diriger et dresser devis et détails estimatifs des ouvrages à faire suivant les ordres qui nous avaient été dressés par l'administration de la guerre qui nous avait délégué pour ce.

Distance des matériaux

La pierre dure ou moellons se prend sur le ban de Bouzonville à 300 toises de distance ;

le sable sur le même ban sur Birk à 150 toises de distance ;

la tuile à Beckerholz à une lieue ;

la pierre de taille aux fours à chaux à 3 lieues ;

le bois de sapin à Sarrelouis à 3 lieues et demie ;

le bois de chêne dans les environs à 2 lieues ;

la pierre dure à une lieue à Châteaurouge ;

le plâtre à une lieue à Rémelfang ;

le fer à Dilling à 4 lieues.

De tout quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour être statué au cas il appartiendra.

IV- Description de l'abbaye en 1795[615]

En entrant par la principale porte du cloître, nous avons remarqué **à** la droite dans le petit jardin un bâtiment construit en planches de sapât qui servait de magasin à recevoir le dépôt des grains et farines. Ce bâtiment n'a pu être monté qu'à grands frais, au détriment de la république et aurait pu être évité, puisque le grand réfectoire et l'oratoire616 y attenant à l'aile septentrionale du monastère, ainsi que les grande» salles à manger et d'hôte à l'aile du couchant, auraient sans dégradations pu servir au même usage ; au reste les eaux pluviales que ce magasin reçoit, en tombant sur les piliers des cintres du cloître qui sont en pierre de sable, les endommagent considérablement et rendent le dit magasin très nuisible au bâtiment national. Cette même construction de magasin ***a*** aussi donné lieu au démolissement

615 Reproduit dans DICOP Nicolas, *Bouzonville et son abbaye, la belle histoire d'une abbaye lorraine*, Metz, éditions Le Lorrain, 1978, pp. 174-175

616 En fait il s'agit de la salle du chapitre.

de cinq petits murs en pierre de taille, allant d'un pilier à l'autre, qui étaient sous les cinq cintres au midi et sous celui du milieu au nord, les pierres en provenant ayant été employées à une rampe du dit magasin.

De là nous nous sommes rendus à la grande salle à manger pendant l'été ; nous avons observé que dans cette salle tout le lambris en bois nerf avait été arraché et emporté et qu'un four y avait été construit, que le corps de ce four occupait un petit cabinet à côté qui est voûté aussi bien que la salle et dégarni de ses lambris et alcôves, que le tuyau de la cheminée du dit four n'étant que de 6 à 7 pouces de largeur d'un côté et de 18 de l'autre, était insuffisant pour soutenir la chaleur de plusieurs cuissons de pain successives, que la taque de fer de fonte qui existait dans cette salle avait disparu.

Après quoi nous sommes entrés dans la grande salle d'hôte où nous avons reconnu que l'alcôve et les garde-robes à côté, en bois de chêne, avaient disparu, la cheminée détruite et murée, les taques emportées et les jambages de marbre brisés, une tapisserie en lisse toute couverte de poussière, laquelle pour prévenir d'ultérieures détériorations, il conviendrait de vendre ou ôter.

Ensuite nous nous sommes transportés dans la cuisine, où nous avons remarqué un second four, dont le derrière donne dans un salon à manger, dont les boiseries sont aussi emportées, des taques de cuisine et réchauds en fer ainsi que le cercle du puits en pierre arrachés et dépose: dans le cloître.

Nous étant de là rendus au réfectoire et dans l'oratoire y contigu. nous y avons trouvé d'autres dégradations que les serrures détachées de toutes les portes, et le plancher en parquet qui est en pièces rapportées, dans différents endroits monté et levé par l'humidité des grains y déposés.

Nous nous sommes rendus de là dans le passage du cloître vers le chœur de l'église où nous avons vu les verrous de la porte d'entrée enlevés et la fenêtre de l'une des croisées qui éclairent l'escalier pour monter à la ci-devant église tout à fait emportée et que la moitié de l'escalier en pierre pour descendre au jardin de la plate-forme était emportée également.

Après cela, étant monté au dortoir, nous avons observé que les serrures de toutes les chambres étaient arrachées et enlevées, que le chauffoir qui avait été posé en pierres de taille plates avait été tout à fait dépavé pour servir au magasin de planches, que les planchers de 2 chambres et du corridor au midi avaient pour parties été arrachés pour éteindre le feu que la chaleur du four formé dans la grande salle y avait communiqué, que

le manufacturier qui habite l'aile méridionale avait employé les portes des chambres du dortoir à former 2 alcôves de sa chambre à coucher.

Etant montés au grenier, nous y avons remarqué les débris des différentes boiseries arrachées, mais comme le tout était cassé, il n'y avait pas moyen de distinguer si le tout y était, ni s'il y avait moyen de les rétablir dans leurs places.

Descendant à la cave par une rampe qui depuis peu avait été formée dans le petit jardin du cloître, nous y avons trouvé un 3e four et des emplacements commodes et suffisants pour en établir d'autres, si l'administration des vivres avait jugé à propos de les mettre à profit.

De là, en sortant, nous avons passé dans les appartements inférieurs de l'aile méridionale où nous avons vu que le pan d'une alcôve en chêne était arraché et que le buffet avec quelques pans de boiserie, tiré de l'ancienne grande salle à manger servait au garde-magasin entrant, que les 2 dernières chambres en sortant à la droite étaient propres à y loger le brigadier des gendarmes où il serait à la portée de surveiller l'intérieur de l'habitation du monastère.

En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour être envoyé au dit directoire.

Traité avec Antoine Zanette de Flavigny (22 janvier 1714)[617]

Pour prolonger la nef de l'église jusqu'à la tour et pour adjoindre deux collatéraux à cette nef, parce que l'église est insuffisante pour contenir les fidèles lors des grands pèlerinages à Saint-Firmin, à sçavoir : faire une grande arcade au lieu et place du mur du fond; si cette arcade n'est pas suffisante pour porter la voûte, voûter l'augmentation de la dite nef en plâtre et ogives de même panneau et façon que le dernier bonnet du fond de l'église ; fortifier les murailles en rebouchant toutes fentes et troux, crépir les murailles et voûtes de la tour ; faire deux arcades entre la nef et le collatéral, pareilles aux deux petites qui y sont déjà, savoir l'une sous la grande arcade proche de l'autel de la Sainte-Vierge, et l'autre qui est à présent à l'entrée dans la cour ; poser les impostes nécessaires pour la voûte des collatéraux ; faire la dite voûte en vive arête de même qu'au cloître, aussi bien que les arcs doubleaux, ôter la fenêtre qui est du côté du collatéral commencé et la reporter de l'autre côté, au milieu du dernier bonnet et de même symétrie que les deux autres ; faire les pa vés ; faire la muraille de séparation des doux cours et de la porterie ; faire la muraille de séparation pour le chœur de nuit, faire l'autre collatéral semblable au premier avec quatre arcades parallèles et sept fenêtres, avec la voûte imposte et arcs doubleaux en même symétrie.

Délais prévus : la fête de saint Finnin, pour le premier collatéral ; l'année prochaine, pour le second.

617 Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, H 110

Description du prieuré en 1754 commentée par Charles Croix en 1931[618]

L'aile au levant, à droite en entrant dans la cour d'honneur actuelle, contenait la sacristie - aujourd'hui salle de jeu - un escalier qui menait au dortoir et conduit actuellement à l'étude, le réfectoire et la salle du Chapitre qui, lorsque le bâtiment abrita la Sous-Préfecture servit de salle d'adjudication. En 1854, lors du transfert de l'Ecole Normale d'instituteurs de la Meuse dans l'ancien couvent des Bénédictins, la salle du Chapitre devint la chapelle de l'Ecole. L'aumônerie ayant été supprimée en 1883, la chapelle désaffectée fut transformée en réfectoire et le réfectoire primitif fut alors divisé en deux salles, le bureau de l'Econome et la petite annexe.

L'aile du fond, au nord, contenait deux dépendances, l'une pour le caviste, l'autre pour le cuisinier - une chambre servant de réfectoire l'hiver, actuellement chambre particulière - une belle grande salle pour recevoir les personnages de marque, aujourd'hui le salon, - deux petites pièces pour coucher les étrangers, transformées en chambre particulière et une cuisine à l'usage du Directeur de l'Ecole. A l'extrémité de l'aile, un grand escalier avec rampe de fer- ornée de feuillage conduisait - et conduit encore - à l'étage.

L'aile au couchant, qui fut occupée par la gendarmerie jusqu'en 1860, comprenait la porterie, puis deux chambres séparées par un balustre de bois et destinées à .recevoir les dames, tenant lieu par conséquent de parloir: c'est actuellement l'Ecole annexe, Enfin deux autres chambres et un cabinet pour les étrangers servent aujourd'hui de musée scolaire, de salle de T. S. F. et de chambre particulière.

Au-dessous du corps de bâtiment central étaient les caves pour loger le vin. Elles ont la réputation d'être parmi les plus saines et les mieux aménagées de la ville. De ces caves,

618 CROIX Charles, "L'ancien prieuré de bénédictins de Notre-Dame-de-Breuil", *Le Pays lorrain 1931-11-12*, Nancy, Crépin-Leblond, 1931, pp. 598-603, ici pp. 600-603

partait un souterrain qui rejoignait celui du château. Comme il servait de fumoir clandestin aux élèves de l'Ecole, l'entrée en fut bouchée, nous dit M. Léon Florentin par les soins du Directeur, M. Vaissade.

Le premier étage, recouvert d'une toiture en thuille plate, comportait, en dehors des cellules des moines dans les ailes du nord et de l'est, une pièce contiguë à l'église et servant de chœur de nuit, ainsi que le chauffoir avec son poêle, salle où se réunissaient les moines pendant la mauvaise saison. Dans l'aile du couchant se trouvaient la Procure, bureau du religieux chargé des intérêts temporels de la communauté et un cabinet dont les fenêtres donnaient, tes unes sur la rue, les autres sur la basse-cour. Enfin, une chambre et un cabinet, inachevés en 1754 étaient destinés à l'infirmerie et à la lingerie.

L'église, dédiée à la Vierge, se trouvait en avant du prieuré. En 1720, on avait refait le chœur. Le clocher et le portail, tournés du côté de l'ouest, face au bâtiment du collège dont nous parlerons plus loin, avalent été reconstruits en 1753 et dom Jérôme Gillet, prieur, en avait posé la première pierre le 21 septembre à la sortie des vêpres. Le portail était élevé de trois toises lorsque que le prieur mourut te 14 avril 1754 aux regrets de tous les religieux et de tous le 14 août de la même année.

En 1734, Elisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse douairière de Lorraine, connue à Commercy sous le nom de Madame Royale, avait fait don à l'église de Breuil d'une somme de 2 400 livres destinée à l'achat d'ornements. Dom Hilaire Laurent alors prieur et l'un des aumôniers du château fit l'acquisition d'une étoffe en fleurage d'or et soie, dontl fond était de damas double blanc et fort précieux. Madame Royale offrit en outre une chasuble de velours rouge garnie d'un galon d'argent et fit broder ses armoiries gratis derrière les ornements confectionnés.

En 1757 fut érigé à droite de rentrée une chapelle pour la statue antique et vénérée de N. D. de Breuil. "La dévotion de toutes les personnes, tant de Commercy que de Breuil et lieux circonvoisins, dit en effet dom Haraucourt, est si grande envers l'image de la glorieuse Vierge Marie... par ses miracles et par tes grâces qu'elle obtient tous les jours... que cela nous a excitez de lui ériger une chapelle assez riche en propre"[619].

[619] Citation par Charles Croix avec les coupes qu'il y a mises. Le document original n'est actuellement plus consultable pour raisons de conservation.

Enfin, proche et joindant l'église du prieuré de Breuil, existait, depuis 1600, une Chapelle des Morts, aujourd'hui disparue, appartenant aux habitants en tous droits et propriété selon l'acte de bénédiction de la chapelle de Saint-Sébastien.

C'est encore en 1757 que fut élevé, vis à vis la façade de l'église un bâtiment nouveau destiné au Collège que venait de fonder dam Calmet en 1751. Là se trouvaient-aussi le logement de la servante et de beaux greniers. Ce bâtiment qui sert aujourd'hui d'habitation à l'Econome de l'Ecole normale présente, sur le côté droit de l'entrée, l'inscription "COLLEGIUM. I 757"

Sous les fenêtres des chambres des religieux et .face au nord se trouvaient les réservoirs alimentés par les sources voisines, au-dessus desquels s'étendait une vaste plate-forme pour se promener, pavée de dalles et entourée d'une balustrade. A part la disparition d'un colombier construit en 1719 sur l'arcade proche les écuries, l'aspect des lieux n'a guère changé .depuis le XVIIIe siècle.

Primitivement, les jardins s'étendaient seulement jusqu'à un chemin commun du côté d'Hurtebyse par lequel les eaux s'écoulaient. Jusqu'en 1655 ils furent séparés de la maison et des réservoirs par un autre chemin, la Tranchée. A cette date et par concession gracieuse de M. de Malclerc agissant au nom du Cardinal de Retz, les religieux obtinrent l'autorisation de fermer ce chemin pour réunir les jardins à la maison, à charge pour eux de donner le chemin qui conduit à la fontaine Haptoué. et un autre pour aller à la Rowilter.

C'est seulement sous le prince de Vaudémont que, par décret du 3 janvier 1722, les religieux obtinrent l'autorisation d'agrandir leurs jardins jusqu'à l'allée des Tilleux.

Après la visite des Commissaires experts, le 8 février 1791, on estima la maison à 13 034 livres 6 sols & deniers et les jardins à 3 696 livres